

HISTOIRE MODERNE.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE
MODERNE
DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, des Indiens, des Perſans, des Arabes, des Turcs, des Grecs, des Africains, des Ruſſiens, & des Américains.

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire ancienne de M. Rollin.

Par M. l'Abbé de Marcy.

Nouvelle édition, revûe & corrigée.

TOME QUATRIEME,

Contenant la fin de l'Hiſtoire des Indiens & l'Hiſtoire des Perſans.

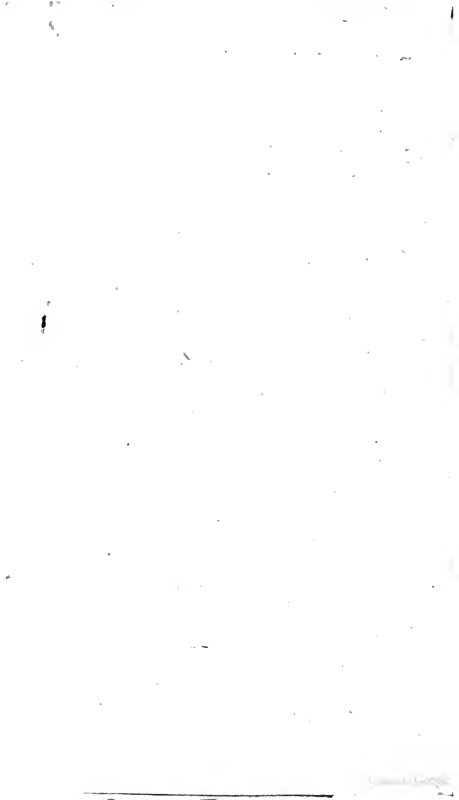
Trois livres relié.

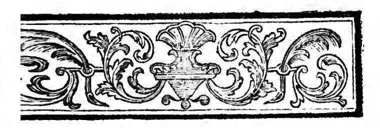


A PARIS,
Chez la Veuve Desaint, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





HISTOIRE
DES
INDIENS.

SUITE
DE LA TROISIEME PARTIE, DU CHAP. VII. ET DE L'ART. III.

Continuation des Révolutions des Moluques.



ERIO gouverna le Royaume de Ternate en Prince ſage, intelligent, éclairé. Sa douceur & ſon affabilité le rendirent infiniment cher à ſes ſujets, & ſa fidélité pour les engagemens qu'il avoit contractés avec le Portugal, lui concilia l'amitié d'Antoine de Galva, & des Gouverneurs qui lui ſuccéderent, juſqu'à l'arrivée de Dom *Lopez Meſquita*, qui obtint le commandement des Moluques en 1570. Ce nouveau Général ſe livra imprudemment aux conſeils de quelques Moines turbulens, qui l'indiſpoſerent contre Aerio. Ils lui repréſenterent que ce Sultan abuſoit du

Adminiſtration de Dom Lopez Meſquita.

pouvoir que lui laissoient les Gouverneurs ; qu'il étoit peu favorable aux Chrétiens ; qu'il toléroit avec trop d'indulgence le libertinage de ses sujets, & qu'il s'abandonnoit lui-même à des débauches scandaleuses, qui nuisoient à la propagation de l'Evangile. Mesquita, rempli de ces impressions monachales, s'avisa de faire à ce sujet quelques remontrances au Sultan ; & voyant qu'elles étoient mal reçues, il lui retrancha ses pensions, le menaçant, s'il ne changeoit de conduite, de le faire déposer par le Vice-roi de Goa.

Il maltraite le Sultan de Ternate.

Il arriva sur ces entrefaites une chose, qui acheva d'aigrir l'esprit du Gouverneur. Cachil *Babu*, fils d'Aerio, & son héritier présomptif, eut la curiosité de visiter quelques Isles, qui relevoient de la souveraineté de Ternate. Dans ce voyage un Indien vint se jetter à ses pieds, & implorer sa justice contre un Portugais qui avoit enlevé sa fille. Babu, dans un premier mouvement de colère, ordonna que tous les Portugais du lieu fussent massacrés. Mais le Cadi s'opposa à l'exécution de cet ordre injuste, & le Roi n'en fut pas plutôt informé qu'il rappella son fils, le fit mettre aux arrêts, & n'accorda sa délivrance qu'aux généreuses sollicitations des personnes mêmes dont le Prince avoit ordonné le massacre.

Mesquita, malgré cette satisfaction éclatante, soupçonna la franchise du Monarque, & s'imagina, contre toute sorte de vraisemblance, que Babu n'avoit agi que par ses ordres. Quelques Religieux emportés, confirmerent ces soupçons dérai-

ſonnables, & lui perſuaderent que la gloire du ciel & les intérêts du Portugal demandoient qu'on s'aſſurât de la perſonne d'Aerio. Il chargea de l'exécution un Officier affidé, & le Sultan fut enlevé dans une petite maiſon de plaiſance, où il avoit coutume de ſe retirer avec ſes femmes pendant la chaleur du jour. Quelques tems après on lui ordonna de s'embarquer pour Goa, afin d'y rendre compte de ſa conduite. Mais le vaiſſeau qui le conduiſoit étoit à peine à la hauteur de Malaca, que le Sultan reçut une lettre, dans laquelle le Vice-roi de Goa le prioit de retourner ſur ſes pas, l'aſſurant qu'il étoit pleinement convaincu de ſon innocence, & qu'il vengeroit avec éclat l'affront que lui avoit fait le Gouverneur. Aerio fut donc ramené à Ternate, & Meſquita reçut ordre de ſe rendre lui-même à Goa, où le Conſeil des Indes le condamna à un an de priſon. Quand ce terme fut expiré, le Vice-roi le renvoya aux Moluques, en lui enjoignant de reprendre ſes anciennes fonctions, & de ſe réconcilier avec le Roi de Ternate. Des perſonnes d'autorité ménagerent entre Aerio & Meſquita une entrevue, dans laquelle ils jurerent d'oublier leurs querelles paſſées, & de vivre déſormais dans une parfaite union.

Il le fait e-lever, & l'e-voye à Go[a]

Ces promeſſes, faites en préſence de pluſieurs témoins reſpectables, furent ſi peu ſincéres de la part de Meſquita, que cinq jours après l'entrevue il les viola de la manière la plus odieuſe. Ce ſcélérat, prétextant une indiſpoſition, qui ne lui

permettoit pas de se transporter au Palais, fit prier le Roi de se rendre au Fort, où il avoit des choses de la dernière importance à lui communiquer. On avertit Aerio de se défier de cette invitation, & que le dessein de Mesquita étoit de le faire assassiner par Antoine *Pimentel* son neveu. Mais il ne crut pas devoir ajouter foi à un tel avis. Quand il fut arrivé à la porte du Fort, on refusa de laisser entrer ses sangiacs & ses gardes, ce qui commença à lui donner des soupçons. Il ne laissa pas de s'avancer avec fermeté; mais il ne put retenir ses larmes en prenant congé de ses enfans. Comme il voulut se rendre au Palais du Gouverneur, pour se plaindre de la violence qu'on venoit de faire à ses gens, quelques Officiers l'en empêcherent, & lui firent entrevoir par leur embarras & par d'autres indices, qu'on avoit sur sa propre personne de plus dangereux desseins. Dans ce moment Pimentel parut, ayant à la main un poignard. Il déclara au Prince qu'il venoit lui ôter la vie par les ordres du Gouverneur, & qu'il s'acquittoit à regret d'une si funeste commission (1). Le Roi, sans paroître effrayé, dit à Pimentel & à ses gens, qu'il leur étoit facile d'exécuter ce commandement; mais qu'ils prissent garde à ce qu'ils alloient

Comment Aerio est massacré.

(1) L'Historien des Moluques assure que Pimentel avoit cet ordre *par écrit*, & qu'il en montra l'original à plusieurs personnes. Il ajoute, comme un bruit qui se répandit assez généralement, *que les Religieux, offensés de la persécution qu'Aerio faisoit aux Chrétiens, ... avoient conseillé qu'on le fit mourir.*

faire, & qu'il trouveroit des vengeurs dans ses enfans, dans ses sujets, & dans tous les Princes du pays; que s'ils soupçonnoient sa fidélité, il leur étoit libre d'examiner sa conduite, puisqu'il étoit dans leurs mains; qu'au reste, s'ils regardoient sa mort comme un événement avantageux à leur colonie, ils pouvoient s'épargner un crime inutile, puisque dans l'âge où il étoit la nature feroit bientôt ce qu'ils pourroient au plus avancer de quelques momens. Ces paroles ayant fait peu d'impression sur les meurtriers, il s'approcha d'un canon, sur lequel il apperçut les armes de Portugal, & le tenant embrassé : *Portugais*, s'écria-t-il, *respectez du moins ces armes; voulez-vous massacrer le meilleur ami de votre Roi?* On ajoute que pour dernière grace il demanda le tems de se faire baptiser : ce que Pimentel lui refusa. Ce barbare perça de plusieurs coups l'infortuné Monarque, qui reçut la mort sans se défendre. Son corps fut partagé en plusieurs quartiers, qu'on exposa à la vue du peuple sur les crenaux de la muraille.

Cet indigne assassinat, accompagné de toutes les circonstances qui peuvent inspirer l'horreur & l'exécration, excita un soulevement général contre le Gouverneur. Les femmes & les enfans du Monarque abandonnerent Ternate, & se retirerent dans les Isles voisines, où ils implorerent secretement l'assistance de plusieurs Princes. Ils porterent leurs plaintes jusqu'à Goa, où ils envoyerent un Ambassadeur vêtu de blanc, ce qui est ici la marque du

deuil, avec ordre de demander justice des attentats du Gouverneur, qui foulant aux pieds les engagemens les plus respectables, & abusant de ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, avoit violé la foi publique & les droits sacrés de la nature.

Le Vice-roi reçut favorablement l'Ambassadeur, promit de punir les vexations de Mesquita, & fit partir pour Ternate *Nugno Pereira* de la *Cerda*, en qualité de Commandant. Celui-ci fit charger de fers l'ancien Gouverneur, qui fut envoyé à Goa, pour y être gardé jusqu'à ce que la Cour de Portugal eût ordonné de son supplice. Cette satisfaction, beaucoup trop legère pour un forfait dont la punition ne pouvoit être assez prompte, ne fut point capable d'appaiser les troubles, ni de conjurer l'orage qui se formoit contre les Portugais. Sultan Babu, qui fut déclaré successeur d'Aerio, après avoir fait avec un profond mystère tous ses préparatifs, parut avec des forces considérables devant la citadelle de Telingamma, & l'investit par terre & par mer. Le siége dura cinq ans, avec une opiniâtreté égale de part & d'autre, & cette alternative de bons & de mauvais succès qui prolonge les guerres. Enfin les assiégés furent réduits à capituler en 1575. Ils sortirent du Fort avec tous leurs effets, & se retirerent, les uns à Malaca, les autres à Amboine & dans les Isles voisines. Il ne resta dans Ternate que dix-huit familles Portugaises, qui ne purent s'embarquer avec les autres, & qui passerent quelque tems après

Les Portugais sont chassés de Ternate.

à Tidor, où elles formerent un petit établissement, qui, au bout de quelques années, eut le sort de celui de Telingamma. C'est ainsi que leur puissance s'éteignit aux Moluques.

Sultan Babu, après s'être emparé du Fort de Telingamma, porta la terreur dans la plupart des Isles qui étoient alliées ou sujettes du Portugal. Il fit une descente à Bachian, tua le Roi du pays dans un combat, prit son fils & ses principaux sangiacs, emporta d'assaut presque tous les Forts. Il passa ensuite à Tidor, qu'il assiégea; mais il y trouva tant de résistance, qu'il fut obligé de se retirer, après avoir perdu beaucoup de monde. Ce Monarque, aussi passionné pour les plaisirs que pour la gloire, mourut d'épuisement, à la fleur de son âge, dans les bras d'une de ses maîtresses. C'étoit un homme d'une constitution robuste, un peu replet, d'une humeur enjouée, fort curieux des nouveautés qui venoient d'Europe. Les Hollandois, qui parurent pour la première fois aux Moluques sous son regne, ayant tiré en sa présence quelques fusées, il fut si charmé de cette invention, qu'il voulut apprendre d'eux à composer ces feux d'artifice. Il y travailla de ses propres mains, & se persuadant qu'avec une certaine quantité de poudre il pourroit fendre le tronc d'un gros arbre, il ne se donna point de repos qu'il n'en eût fait l'épreuve. Il étoit brave, & il n'épargnoit nullement sa personne dans les occasions périlleuses. On le vit à Tidor sauter du rivage dans la mer, & gagner à la nage

Progrès du Sultan Babu.

Sa mort & son caractère.

Continuateur d'Argensola.

ſon vaiſſeau. Il étoit familier avec les étrangers, mais grave & ſévere avec ſes ſujets, ſur-tout avec les Grands. Il avoit quarante femmes, diſtribuées dans les bourgs de ſon obéiſſance. Ses forces maritimes, fort ſupérieures à celles de ſes voiſins, conſiſtoient en trente galeres, dont pluſieurs étoient armées de pierriers, & avoient depuis quarante juſqu'à ſoixante rameurs.

I I.

Invaſion des Eſpagnols.

Les Portugais furent à peine établis aux Moluques, que les Eſpagnols leur en diſputerent la poſſeſſion. Fernand de Magellan, qui avoit ſuivi Albuquerque aux Indes, dans le tems de la découverte de Ternate, ayant abandonné le ſervice du Portugal pour s'attacher à la Cour de Madrid, perſuada à Charle-quint, que les Moluques dépendoient des pays occidentaux dont les Eſpagnols s'attribuoient le domaine. On ſait que ces deux peuples, qui, depuis quelques années, ſe croiſoient dans leurs découvertes, étoient convenus en 1494 de diviſer le globe terreſtre en deux portions égales, en tirant une ligne d'un pole à l'autre. Suivant ce partage, l'Hémiſphere oriental devoit appartenir aux Portugaîs, & l'occidental offroit une libre carrière aux découvertes des Eſpagnols. Magellan n'eut pas de peine à perſuader au Conſeil de Madrid, que les Moluques étoient hors des limites accordées aux Portugais. On lui donna une

Argenſola, *paſſim.*

escadre, avec laquelle il partit de San-Lucar au mois de Septembre de l'année 1519. Après avoir côtoyé le Brésil, il s'éleva jusqu'à la hauteur de cinquante-trois degrés de latitude méridionale, découvrit & traversa le fameux détroit qui porte son nom, entra dans la mer du Sud par ce canal, & remontant ensuite vers l'Equateur, se trouva fort près des Moluques, aux environs desquelles il tournoya, sans pouvoir les reconnoître. Il visita dans la même latitude plusieurs Isles, & il y soutint de rudes combats contre les Indiens, particulièrement dans celle de *Zebu*, qui fait partie des *Philippines*, où il fut massacré avec une partie de ses gens. Les débris de son escadre prirent la route des Moluques, & aborderent heureusement à Tidor au mois de Novembre 1521. Le Roi Almanzor accueillit les Espagnols avec bonté, & leur accorda la liberté de s'établir dans toutes les terres de son obéissance. Ce fut alors que les Castillans commencerent à partager avec les Portugais les avantages du commerce des Moluques, & la jalousie excita entre ces deux peuples une guerre cruelle. Tandis que leurs Géographes & leurs Jurisconsultes disputoient en Europe par de vaines subtilités, leurs guerriers combattoient en Asie avec des armes plus réelles. Ternate & Tidor, les deux clefs des Moluques, étoient le principal théâtre de leurs contestations, qui se terminerent en 1529. On convint alors d'un accommodement, par lequel l'Empereur Charle-quint engagea au Roi de Portugal les Moluques pour la somme

Les Espagnols sont reçus à Tidor.

Ils engagent les Moluques pour une somme d'argent.

trois cens cinquante mille ducats.

Les Portugais ne furent plus troublés dans la possession de ces Isles par les Castillans, jusqu'à l'époque de la réunion de leur couronne à celle d'Espagne, en 1582. Philippe II, sous prétexte de rétablir leur Comptoir de Ternate, se proposa d'envoyer de puissans armemens dans cette partie de l'Inde. Le premier, qui partit des Philippines en 1589, fut composé de trois cens Espagnols & de quinze cens Indiens, commandés par Pierre *Sarmiento*, aussi bon Général que Navigateur expérimenté. Son dessein étoit d'aborder directement à Ternate; mais il fut jetté par les vents dans la rade de Motir, où il prit plusieurs bâtimens ennemis. Les Insulaires se soumirent sans résistance, & prêterent serment de fidélité à l'Espagne. Sarmiento passa ensuite à Ternate, débarqua une partie de ses troupes malgré l'opposition des habitans, assiégea le Fort de Telingamma, & poussa les premières attaques avec beaucoup de vigueur. Mais les maladies qui désolerent son camp & sa flotte, ne lui permirent pas de continuer cette entreprise, & le forcerent de reprendre la route des Philippines.

Expédition de Sarmiento.

Trois autres Généraux, Jean *Morones*, *Gomez Perez de las Marignas*, & André *Furtado* de *Mendoze* furent successivement envoyés à Ternate avec des forces considérables, & ne purent triompher de la résistance des Insulaires. L'honneur de cette conquête étoit réservé à Dom *Pedro d'Acugna*, qui obtint le gouvernement des Philippines au commencement du dernier

Autres tentatives inutiles.

Conquêtes de Pedro d'Acugna.

siècle. Il partit au mois de Janvier de l'an 1606, avec une flotte de trente-six voiles, dont l'équipage montoit à plus de trois mille hommes. Après avoir joint ses forces à celles du Roi de Tidor, l'ancien allié des Portugais, il débarqua le premier jour d'Avril devant Ternate. Une partie de ses troupes défila le long du rivage, vers le Fort de Telingamma, & le reste s'ouvrit un chemin vers la ville, en côtoyant une montagne qui l'environne du côté du Nord. Cette manœuvre inquiéta le Roi de Ternate, qui, craignant de se voir investi, ne fit aucun mouvement pour s'opposer à la descente. La ville & le Fort furent emportés d'assaut, & abandonnés au pillage. Quelques jours après les Espagnols s'emparerent aussi de la Forteresse de Gammalamma, dans laquelle le Roi s'etoit retiré avec ses femmes & les principaux sangiacs de sa Cour. Ce Prince, que l'Histoire nomme *Zaide Buxei*, eut à peine le tems de s'embarquer sur quelques Carcoas, qui le conduisirent à force de rames dans l'Isle de Gilolo.

Dom Pedre prit possession de toutes ces places, où il fit arborer l'étendard & les armes du Roi d'Espagne. Il détacha deux de ses galeres, commandées par *Villagra*, avec un grand nombre de bâtimens Indiens, sous la conduite du Roi de Tidor, pour donner la chasse au Sultan de Ternate & aux sangiacs Indiens, qui s'étoient réfugiés dans les Isles voisines. Cachil *Amuxa*, *Mosaquia*, & quelques autres Princes du sang royal, tomberent dans les mains de Villagra, & furent ramenés à

Ternate. Ils proposerent à Dom Pedre, pour terminer une guerre également funeste aux deux Nations, d'engager le Roi à revenir dans ses Etats, & à se remettre au pouvoir des Espagnols, pourvû qu'on lui accordât des conditions supportables. Le Général accepta ces offres, & fit partir pour Gilolo Mosaquia & le Capitaine Villagra. Ils s'aboucherent avec le Sultan, qui, sans autre assurance qu'une promesse par écrit, dans laquelle on s'engageoit à ne point attenter à ses jours, consentit à se rendre à Ternate avec son fils & les sangiacs de sa suite. Il y fut reçu par Dom Pedre, qui le conduisit dans un Palais qu'on avoit meublé magnifiquement. En quittant le Prince, le Général lui demanda la permission de laisser une garde auprès de sa personne, sous prétexte de le mettre à couvert des insultes des Tidoriens, qui étoient en grand nombre dans la ville.

Le Roi de Ternate se remet entre les mains des Espagnols.

Deux jours après on lui envoya quelques Officiers, pour entrer en négociation. Il se soumit à toutes les conditions qu'ils exigerent. Les principales furent qu'il remettroit au Roi d'Espagne les Forts de *Tacome* & de *Sula*, dans l'Isle de Ternate; ceux de Gilolo, de Machian, de Morotai, & généralement toutes les places qui étoient encore en sa puissance, avec l'artillerie, les armes, & les autres munitions qui s'y trouveroient; qu'il enverroit son fils & le Cachil Amuxa, avec un détachement de troupes Espagnoles, pour présider eux-mêmes à l'évacuation de tous ces Forts; qu'il rendroit outre

Conditions qui lui sont imposées.

cela tous les Chrêtiens qu'il tenoit dans les fers, avec les renégats Portugais ou Espagnols, & tous les Hollandois qu étoient dans ses Etats.

En exécution de ce Traité, le Capitaine Villagra se mit en mer, ponr aller prendre possession des lieux qui devoient être remis aux Espagnols. Il étoit accompagné du Prince Amuxa, & du jeune Cachil *Gariolano*, fils du Sultan. Les places lui furent livrées sans aucune opposition: tous les habitans se soumirent, arborerent l'étendard d'Espagne, & porterent eux-mêmes leur artillerie à la flotte.

Dom Pedre termina en moins de deux mois cette mémorable expédition. Avant que de quitter les Moluques, il voulut que les Souverains de ces Isles, & leurs principaux Cachils, reconnussent la domination de Philippe III, & lui prêtassent serment de fidélité. Zaïde Buxei, Roi de Ternate, Gariolano son héritier présomptif, Cachil Mole Sultan de Tidor, Raxa Laudin Roi de Bachian, jurerent foi & hommage entre les mains du Gouverneur, avec leurs vassaux, promettant de livrer aux seuls Facteurs Espagnols leur girofle & leurs autres denrées; de ne point recevoir les Hollandois dans leurs ports, & de marcher en personne avec leurs gens & leurs vaisseaux, toutes les fois qu'ils en seroient requis par le Gouverneur des Philippines, ou par ses Lieutenans.

Le Général donna aussi des ordres pour la construction de deux nouveaux Forts, l'un à Ternate & l'autre à Tidor. Il nom-

ma pour son Lieutenant aux Moluques Jean d'*Esquivel*, Mestre-de-Camp, auquel il laissa des troupes, des canoniers, & des ouvriers de toute espèce, avec deux bons brigantins, qu'il étoit facile d'armer en guerre. Il hésita quelque tems sur le traitement qu'il feroit au Roi de Ternate & aux sangiacs qui étoient dans ses mains. Après avoir agité cette affaire dans plusieurs Conseils, il crut que la sûreté de sa nouvelle conquête demandoit qu'ils fussent transférés aux Philippines, & il les fit embarquer sur sa flotte. On laissa seulement au Prince la liberté de nommer quelques Cachils pour gouverner le Royaume en son absence. Dans le trajet, lorsqu'on étoit à la hauteur de Mindanao, Villagra fut averti que les Sangiacs qu'il avoit sur son bord cherchoient l'occasion de s'évader avec leur Roi. Il doubla leurs gardes, & fit enchaîner les plus hardis, du nombre desquels étoient Amuxa & Mosaquia, proches parens du Monarque. Mais on leur ôta leurs fers en approchant de Manille, où la flotte arriva heureusement le 9 de Juin. Dom Pedre ne jouit pas long-tems des fruits de cette victoire. La mort l'enleva vingt-deux jours après son arrivée. On croit qu'il fut empoisonné par quelques personnes envieuses de ses succès, & mécontentes de son Gouvernement.

Il est transféré aux Philippines.

C'est ainsi que les Moluques tomberent, au commencement du dernier siécle, sous la domination des Espagnols. Ils n'en chasserent pas ouvertement les Portugais, qui étoient censés ne faire avec eux qu'un

il peuple : mais ils trouverent le moyen leur enlever peu-à-peu le commerce ces Isles, en y envoyant des Philippes de puissans armemens ; tandis que, r des voyes secretes, on lioit les mains x Négocians de Goa & de Malaca, qui dégoûterent insensiblement de ce trafic. ous allons voir comment les Espagnols rent eux-mêmes supplantés par un autre uple plus actif & plus industrieux.

III.

Conquête des Hollandois.

Les Hollandols s'ouvrirent le chemin s Moluques en 1599, sous le regne de ultan Babu, dans le tems que la puissan- des Portugais étoit sur son déclin. Ils rent bien accueillis à Amboine & à ernate, & ils établirent un petit Compir dans la dernière de ces Isles. Ils passrent ensuite aux Isles de Banda, où ils tirent un Fort. L'année suivante ils conurent un Traité avantageux avec les bitans d'Amboine, qui leur permirent ussi d'élever un Fort dans leur Isle. Continuateur d'Argensola. Premiers établissemens des Hollandois.

Ces entreprises causerent de justes allares aux Portugais, qui avoient encore uelques établissemens dans ces quartiers. om André *Furtado* fut envoyé avec une otte de trente voiles, pour défendre leurs ossessions. Après plusieurs combats, dont s succès ne furent pas heureux pour les spagnols, *Vander Hagen*, Amiral de la otte Hollandoise, assiégea leur Fort de *lito*, dans l'Isle d'Amboine, le prit par omposition, & ruina entièrement leur Succès de Vander Hagen.

Colonie. Il entreprit en 1605 de les chasser auſſi de Tidor. Cent cinquante de ſes ſoldats, conduits par les Capitaines *Mol* & la *Perre*, deſcendirent ſur le rivage, & brûlerent deux gros Bourgs qui apartenoient aux Portugais. Ils s'avancerent enſuite vers le Fort, que l'artillerie de leur flotte commença à canoner pour faciliter les approches. Lorſqu'elle eut fait une bréche, Mol, prenant un drapeau, & marchant à la tête de ſa troupe, eſcalada la muraille, & entra dans la place avec ſept de ſes gens. Mais les autres n'ayant pas eu la hardieſſe de le ſuivre, il fut obligé de ſe retirer. Comme il deſcendoit par la bréche, il tomba, & ſe caſſa une jambe. Les Hollandois étant retournés à l'aſſaut, furent repouſſés par les Portugais, qui les pourſuivirent juſque dans le voiſinage de leurs retranchemens. Mais un accident imprévu changea le face des choſes. Un boulet ayant embraſé les poudres, qu'on gardoit dans une tour, d'où les aſſiégés faiſoient un feu terrible ſur les aſſaillans, cette partie du Fort ſauta en l'air, & ſoixante-dix hommes périrent dans ſes ruines. Ce malheur jetta les Portugais dans un tel accablement, qu'ils n'oſerent plus ſe montrer ſur leurs remparts. Les Hollandois entrerent dans la place, l'abandonnerent au pillage, & la démolirent.

Ces ſuccès furent interrompus en 1606 par la fameuſe expédition de Dom Pedro d'Acugna, ce brave Général Eſpagnol dont j'ai parlé. Il ſubjuga Ternate & Amboine ; il rétablit les Portugais à Tidor ;

& ruina dans toutes ces Isles, le pouvoir naissant des Hollandois. Matelief & Van Caerden rétablirent un peu les affaires de la Compagnie en 1607. L'un fit une descente à Ternate, & y fortifia la ville de Maleïo, dont les Insulaires lui ouvrirent les portes; l'autre conquit l'Isle de Machian. La Compagnie se procura en 1609 un autre établissement considérable aux Isles de Banda; & les Orancaies du pays, qui, trois ans auparavant, avoient massacré ses Facteurs, lui accorderent une paix avantageuse, par laquelle ils se reconnurent ses vassaux, & lui céderent en toute propriété l'Isle de Nera. Dans le même tems les Hollandois conclurent une ligue étroite avec les principaux Cachils d'Amboine, & avec un Prince de l'Isle de Ternate, qui avoit pris la qualité de Roi, depuis que les Espagnols avoient conduit aux Philippines Zaïde Buxei, & le Prince Gariolano son fils. Ce fut alors qu'ils bâtirent une seconde Forteresse à Ternate, dans un lieu appellé *Tacomma*, qui servit de refuge à plusieurs familles du pays, & qui devint en peu de tems une habitation très-florissante. Ils conquirent la même année, avec le secours des Ternatois, l'Isle de Bachian, où ils firent un massacre général des Espagnols. Ils y éleverent un Fort, nommé *Barneveld*, & ils y laisserent une bonne garnison, avec un vaisseau de guerre, pour s'opposer aux courses des Espagnols. L'Isle de Motir se soumit aussi à leur domination, & ils y construisirent une Forteresse qu'ils appellerent *Nassau*.

Progrès de la Compagnie Hollandoise.

Révolution dans le Gouvernement de Ternate.

Dans le cours heureux de ces conquêtes, il arriva à Ternate un événement tragique, qui causa une révolution dans le Gouvernement. Le jeune Cachil, qui avoit usurpé la Royauté, depuis la détention de Zaïde Buxei, poignarda la fille d'un Sangiac de Gilolo, qu'il avoit épousée, & la fit jetter dans la mer. Le Sangiac, ancien vassal du Royaume de Ternate, fut si irrité de cette barbarie, qu'il menaça de secouer le joug, & de se liguer avec les Espagnols, si les Cachils de l'Isle ne lui procuroient une satisfaction éclatante, soit en faisant mourir ce Prince coupable, soit en le chassant de ses Etats. Les Hollandois, craignant les suites facheuses de cette rupture, assemblerent les principaux Cachils de Ternate, de Machian, & des autres Isles, pour délibérer sur les moyens d'appaiser le Sangiac. On conclut dans cette assemblée, que le Sultan, pour expier la faute qu'il avoit commise, seroit privé pendant quelque tems des fonctions & des revenus de la Royauté, & que durant son interdiction le Royaume seroit gouverné par Cachil *Gougou*, oncle du jeune Prince.

Conquête de Solor & de Timor.

La treve qui fut conclue en 1608 entre la couronne d'Espagne & la République des Provinces-Unies, suspendit pour quelque tems en Europe & en Asie les hostilités des deux partis. Elles recommencerent bientôt aux Indes, où les Hollandois conquirent Solor & Timor. Jusques-là ils n'avoient eu d'autres concurrens aux Moluques que les Portugais & les Espagnols. Les Anglois commencerent

Concurrence des Anglois.

rs l'année 1615, à leur disputer le com-
·rce de ces Isles. Après avoir employé
ıtilement la force ouverte, ils eurent
:ours à la voye des négociations. Leur
›mpagnie ayant imploré l'intercession
Jacques I, Roi de la Grande-Bretagne,
Prince agit si puissamment auprès des
ats-Généraux, que les marchands An-
ɔis obtinrent par un Traité, conclu en
19, ce qu'ils n'avoient pu se procurer
r une longue guerre. Il fut stipulé par
ı des articles de cet accommodement,
.e le commerce des Moluques se feroit
commun par les deux Nations; que
Compagnie d'Angleterre entreroit pour
ı tiers dans les frais des armemens, &
'elle recueilleroit le tiers des profits.
n établit à Batavia un Tribunal, com-
›sé de quelques Commissaires Anglois
Hollandois, & nommé le *Conseil de*
éfense, parce qu'il étoit chargé de veil-
r aux intérêts respectifs des deux Na-
ɔns.

La première affaire qui fut proposée dans
: Conseil, par le Gouverneur général de
ıtavia, fut la réduction des Isles de Banda,
›nt plusieurs s'étoient soustraites à la
ırisdiction de la Compagnie Hollandoise,
:ndant ses démêlés avec l'Angleterre. Les
ommissaires Anglois approuverent l'ex-
ədition; mais ils déclarerent que leur
ompagnie étoit actuellement dans l'im-
ıissance de fournir son contingent de
oupes & de vaisseaux. Sur cette décla-
ıtion, le Gouverneur leur signifia qu'il
: chargeroit de l'entreprise à ses propres
.sques. Il partit en effet avec une forte

escadre au commencement de l'année 1621 ; & le 27 de Février il alla mouiller dans la rade de Nera, sous le Fort Nassau. Les Anglois avoient aux environs de Nera, dans la petite Isle de Pulo-Rhun, un Comptoir & une Forteresse. Avertis des desseins du Général Hollandois, ils travaillerent sourdement à les traverser, exhorterent les Bandadois à se défendre, & leur envoyerent même secretement quelques pièces de canon. Le Gouverneur de Batavia ayant tenté de faire une descente dans la partie méridionale de la grande Isle de Banda, fut repoussé par l'artillerie des Insulaires, qui étoit servie par un Canonier Anglois, que les Hollandois reconnurent. Après plusieurs efforts il débarqua enfin en deux endroits de l'Isle, s'avança jusqu'à Lontor sa capitale, & la força de capituler. Toutes les autres Isles de ce petit Archipel suivirent l'exemple de leur Métropole, & rentrerent sous la domination des Hollandois. Le Gouverneur désarma les habitans de Pulo-Rhun, ce qui causa une mortification sensible aux Anglois. Mais cette offense fut peu de chose en comparaison du traitement qu'ils reçurent deux ans après à Amboine, à l'occasion d'une entreprise fort odieuse dont ils furent accusés. Un Japonnois, nommé *Stilo Veteri*, qui servoit dans les troupes de la Compagnie Hollandoise avec quelques autres soldats de son pays, alla plusieurs fois, & à des heures indues, visiter les ouvrages de la Forteresse de Hito. Cette affectation le rendit suspect au Gouverneur, qui le fit arrêter. Appliqué à la torture,

Conspiration d'Amboine.

confeſſa que ſes camarades & lui, à l'inſ-
;ation des Facteurs Anglois, chez leſ-
els ils s'étoient pluſieurs fois aſſemblés,
oient comploté de ſurprendre le Fort.
Sur ſa dépoſition on ſaiſit les autres
ponnois, qui ayant été mis à la queſtion,
›nfeſſerent les mêmes choſes que leur
marade. Ils chargerent unanimement Ga-
iel *Towrſon*, premier Commis de la Loge
ngloiſe, Abel *Price*, Chirurgien, & gé-
:ralement tous les Officiers du Comptoir
Amboine. Abel Price avoit été con-
iit depuis quelques jours dans les priſons
ı Fort, pour avoir mis le feu à la maiſon
un Hollandois. Il déclara dans les tour-
ens, que par l'ordre de Towrſon, il
'oit engagé les Japonnois dans ce com-
ot. On arrêta enſuite tous les Facteurs
ı Comptoir, qu'on enferma dans le Fort,
l'exception de Towrſon, qui fut laiſſé
ıns la Loge avec des gardes. Ils dépoſe-
nt juridiquement que la plupart des Com-
is Anglois, répandus dans les divers
ıartiers de l'Iſle, s'étant rendus à la capi-
le dans les premiers jours de Janvier,
'owrſon les aſſembla dans ſa maiſon, &
ur fit jurer ſur l'Evangile qu'ils garde-
›ient un ſecret inviolable ſur les choſes
u'il alloit leur révéler; que chacun ayant
rêté le ferment, il leur déclara qu'il avoit
rojetté de ſurprendre le Fort d'Amboine;
u'il avoit mis dans ſes intérêts tous les
aponnois qui étoient au ſervice de la
:ompagnie Hollandoiſe; que les habitans
.e Louhou avoient promis de le ſeconder;
ıue les Japonnois s'étoient engagés à lui
ivrer le baſtions, à maſſacrer le Gouver-

neur, & à faire main-basse sur une partie de la garnison.

Les Commissaires chargés de l'instruction, se rendirent ensuite à la Loge Angloise, pour interroger le premier Commis, qui, suivant toutes les dépositions, étoit le principal coupable. On lui demanda quel motif l'avoit engagé à tramer ce noir complot: *l'amour de la gloire, & l'envie de m'enrichir*, répondit l'Anglois: il ajouta, qu'après s'être emparé du Fort, son projet étoit de le remettre entre les mains de la Compagnie Angloise, ou, à son refus, de le garder pour lui-même, & de s'y maintenir avec l'assistance des Princes Indiens. Mais sa fermeté l'abandonnant à la fin de l'interrogatoire, il versa quelques larmes, & poussant un profond soupir: *Plût à Dieu*, dit-il, *que ce fût à recommencer; je ne m'embarquerois pas comme j'ai fait.* Towrson & les autres Anglois, au nombre de dix ou douze, furent condamnés à mort, & conduits au supplice le 9 Mars 1623.

Récit des Anglois.

Tels furent les faits que les Hollandois d'Amboine publierent alors, & qui furent insérés dans un Mémoire imprimé, qui parut en Hollande peu de tems après ce tragique événement. Les Anglois opposerent à cet Ecrit une Réponse très-forte, dans laquelle ils soutinrent que la conspiration d'Amboine étoit un crime imaginaire, dont on avoit chargé leurs compatriotes pour les exclure du commerce des Moluques; qu'on n'avoit observé dans cette affaire aucune des formalités qui doivent être la régle des jugemens; que

les Anglois d'Amboine n'étoient point justiciables du Gouverneur Hollandois; qu'un procès de cette nature auroit dû être porté au Conseil de Défense, qui résidoit à Batavia; que les confessions prétendues des accusés avoient été extorquées par la rigueur des tourmens; que le jour de l'exécution, les Ministres Hollandois ayant exhorté ces malheureux à déclarer volontairement leurs crimes, ils répondirent tous, & affirmerent avec serment, qu'ils étoient innocens; qu'ils se demanderent pardon les uns aux autres des accusations dont ils s'étoient chargés, & qu'il y en eut plusieurs qui écrivirent cette rétractation sur les feuillets de leur Pseautier.

Quoi qu'il en soit, cette affaire fit grand bruit, occasionna de cruelles représailles, & causa une rupture ouverte entre les deux peuples. Après plus de trente ans de contestations, une sentence d'arbitrage, prononcée par des Commissaires des deux partis, condamna la Compagnie Hollandoise à payer trois mille six cens quinze livres sterlings, qu'on distribua aux héritiers de ceux qui avoient été exécutés à Amboine.

Suites de cette affaire.

Les affaires des Moluques demeurerent pendant plusieurs années dans une espèce de langueur, les Hollandois étant trop foibles pour s'y procurer de nouveaux établissemens aux dépens des Espagnols, & ceux-ci ne profitant pas assez de leurs forces pour chasser les Hollandois de leurs possessions. Les Indiens, suivant leur génie inconstant & perfide, flattoient tour-à-tour ces deux peuples, qu'ils haïssoient également, & se declaroient toujours en faveur

de celui dont les armes étoient plus heureuses. En 1638, Antoine *Van Diemen*, Gouverneur de Batavia, ayant paru aux Moluques avec des forces considérables, les Hollandois commencerent à prendre une grande supériorité. Il conclut un Traité avantageux avec les Rois de Ternate, de Tidor, & de Gilolo, qui tournerent leurs armes contre les Espagnols, dont les possessions furent attaquées de toutes parts. La perte de Malaca, en 1641, porta un coup mortel à la puissance des Portugais, qui destitués de l'appui de l'Espagne, dont ils avoient sécoué le joug, furent obligés de conclure avec la Hollande un Traité, qui ne leur laissa, de toutes leurs anciennes possessions dans l'Inde, que la ville de Goa, & quelques petites places de peu d'importance. Les Espagnols firent aussi leur paix en 1648, & parurent renoncer alors à l'espérance de se maintenir aux Moluques. Ils négligerent de renouveller les garnisons, de payer les troupes, & d'entretenir leurs anciens Forts, qui tomberent en ruine. La plupart des familles Castillanes, établies depuis cinquante ans dans ces quartiers, se retirerent successivement, & prirent la route des Philippines ou de la nouvelle Espagne. Ainsi les Hollandois demeurerent seuls possesseurs des Moluques.

Décadence des Espagnols & des Portugais.

Les Hollandois seuls possesseurs des Moluques.

Si l'on en croit le continuateur d'Argensola, ils gouvernent ces Isles avec tant de modération, qu'on chercheroit inutilement dans toutes les Indes le modele d'une domination plus douce que la leur. Ils en tirent un profit considérable, mais

Comment ils gouvernent ces Isles.

mais qui n'est presque point à charge aux Habitans, & dont la Compagnie n'est redevable qu'à sa propre industrie & à ses travaux. Ils ont augmenté les richesses naturelles du territoire, non-seulement en multipliant les plantations de girofle & de muscade, mais en introduisant dans le pays plusieurs graines & plusieurs plantes Européennes. Ils ont soin d'ailleurs d'y porter tous les ans quantité de subsistances, & de pourvoir abondamment aux besoins des Insulaires. Ainsi le sort des Moluquois est en quelque sorte plus heureux qu'il ne l'étoit avant la conquête des Hollandois. Leur condition seroit encore meilleure, s'ils cultivoient leurs terres avec plus de soin, & s'ils imitoient l'industrie des Colons Européens, qu'on est obligé d'envoyer dans leurs Isles. Par-là ils soulageroient beaucoup leurs maîtres, ils se procureroient à eux-mêmes plusieurs aisances. Mais rien n'est capable, dit l'Auteur, de reveiller leur paresse, & de leur faire préférer un honnête travail à une vie molle & oisive.

Continuateur d'Argensola, p. 359.

Malgré la douceur prétendue de cette domination, le même Ecrivain convient que les Hollandois n'ont pû réussir à se concilier l'amitié des Insulaires, & qu'on les regarde ici comme des *Maîtres superbes* & comme *des tyrans*, qui oppriment la liberté du commerce, qui disposent à leur gré du Sceptre & de la vie des Rois, & qui tiennent tous les Princes du pays dans un honteux esclavage. Il semble même passer condamnation sur une partie de ces reproches, & il fait une réflexion

Mem. p. 357. & suiv.

qui certainement ne tend pas à disculper les Hollandois. « Un Ecrivain, *dit-il*, du caractère d'Argensola, seroit assez homme à dire que sa nation, en se proposant la conquête de ce beau pays, n'a point eu d'autre vue que de faire briller son désintéressement, sa grandeur d'ame, & son zèle pour la propagation du Christianisme. Mais comme en Hollande on parle un peu plus naturellement, nous voulons bien avouer que nous n'imaginons pas qu'il se trouve sur la terre un Prince ou un Etat assez généreux, pour entreprendre une semblable expédition dans la seule vue d'obliger gratuitement des nations barbares; & si ce chimérique projet entre jamais dans l'esprit d'aucun peuple, ce ne sera pas en Hollande qu'on le verra éclore. »



CHAPITRE VIII.

Habitans des Philippines.

ARTICLE PREMIER.

Idée générale des Philippines.

Situation de ces Isles. Leur nombre & leur division.

CES Isles, autrefois appellées *Luzon*, *Luz*, *Maniolles*. & *Manilles*, doivent à Philippe II, Roi d'Espagne, le nom qu'elles portent aujourd'hui. Leur situation est au Nord des Moluques, au Midi de la Chine, & à l'Orient de Borneo, dont elles ne sont éloignées que de cinquante lieues. Salmon les place entre 5 &

19 degrés de latitude du Nord, & 134 & 147 degrés de longitude. Salmon Etat des Ph lippines; A genfola, Hiftoire d Moluques Gemelli-Carreri, Dampier, &c. dans l'Hiftoire des Voyag Tome X.

Les premières qui fe préfentent aux navires qui viennent de la nouvelle Efpagne, font *Mindanao*, *Leyte*, *Samar*, & *Manille*. Ces quatre Ifles, que nous ferons connoître dans un Article particulier, parce que leur defcription demande plus d'étendue, ont la figure d'un demi-cercle, dont Mindanao & Manille forment les deux extrêmités, & qui n'a pas moins de 200 lieues du Nord au Sud. Dans les intervalles on rencontre un grand nombre d'ifles, dont nous allons indiquer les plus remarquables.

I. *Capul* eft à l'entrée d'un détroit, qui fépare Manille de Samar, & dont les courans font fi rapides, à caufe de la multitude des Ifles qui refferrent fon canal, quils font tourner plufieurs fois les plus gros navires. Elle n'a que trois lieues de circuit; mais fon teroir eft agréable & fertile, & elle contient plufieurs habitations. Sa hauteur eft de quatorze degrés. Capul.

II. *Ticao* eft un peu plus loin, à huit lieues de l'embouchure du détroit. Sa grandeur eft à-peu-près la même que celle de Capul. Elle offre un bon port & divers rafraîchiffemens aux navires. Les peuples qui l'habitent font la plupart fauvages. Ticao.

III. *Masbate*, fituée au Sud de Ticao, entre 12 & 13 degrés de latitude, a trente lieues de tour & huit de large. Les plus grands navires trouvent un mouillage commode dans fes ports. Elle eft habitée par deux cens cinquante familles In- Masbate

diennes, qui reconnoiſſent la domination de l'Eſpagne, & par un plus grand nombre d'Indiens ſauvages, qui vivent dans l'indépendance. Les premiers payent le tribut en cire, en civette & en ſel. Cette contrée offre pluſieurs mines d'or & d'argent que les Eſpagnols négligent d'ouvrir, & dont les Inſulaires font eux-mêmes ſi peu de cas, qu'ils daignent à peine ramaſſer l'or qui ſe rencontre dans leurs rivières. On y trouve auſſi des morceaux d'ambre gris, que les courans du canal jettent ſur le rivage.

Marinduque IV. *Marinduque*, eſt au Nord-Oueſt de Masbate, & à quinze lieues de la côte méridionale de Manille, entre 13 & 14. degrés de latitude. Gemelli lui donne dix-huit lieues de circuit. Ses terres ſont fort hautes. Elle ne produit d'autres grains pour la ſubſiſtance de ſes habitans, que des pois & un peu de riz; mais elle abonde en fruits, principalement en cocos, dont les Inſulaires ſe nourriſſent. La cire y eſt moins commune que dans les autres Iſles. On y diſtingue deux ſortes de peuples; des Indiens originaires, & des *Tagales*, ou Mores Malais, établis dans le pays avant l'arrivée des Eſpagnols.

Mindoro. V. *Mindoro* eſt au Sud-Oueſt de Marinduque, dont elle n'eſt éloignée que de cinq lieues. Sa forme eſt triangulaire, & elle a ſoixante-dix lieues de circuit. Ses terres ſont hautes, remplies de montagnes, abondantes en cocos & en d'autres fruits, mais peu fertiles en grains. Ses côtes & le bord de ſes rivières ſont habités par des peuples doux & ſociables. L'inté-

rieur eſt peuplé par des ſauvages, qui n'ont point de demeure fixe, & qui vivent fort durement. Ils échangent la cire de leurs montagnes pour des cloux, des couteaux, des aiguilles & d'autres bagatelles. Gemelli raconte, ſur le témoignage prétendu de quelques Miſſionnaires, que ces Indiens ſauvages ont une queue au bas du dos comme les bêtes. Ils ſont braves, fideles à payer le tribut; mais peu portés à ſe ſoumettre au joug du Chriſtianiſme. La capitale de l'Iſle, nommée *Baco*, eſt la réſidence d'un Alcade, ou Gouverneur Eſpagnol. Ce canton eſt arroſé de pluſieurs ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes. Dans le voiſinage de Baco eſt l'ancienne ville de *Mindoro*, d'où l'Iſle a tiré ſon nom. *Luban* & *Ambil* ſont deux petites Iſles voiſines, qui dépendent du même Gouvernement. Elles fourniſſent, ainſi que Mindoro, beaucoup de cire, & une eſpèce de chanvre noir, dont on fait des cables. Luban n'a que cinq lieues de circuit. Ambil eſt encore plus petite, & n'offre rien de remarquable qu'un Volcan très-haut, que ſes flammes font appercevoir de fort loin. On compte dans Mindoro & dans Luban dix-ſept cens ſujets, qui payent le tribut. Luban Ambil.

VI. A vingt-cinq ou trente lieues de Mindoro, en allant au Sud-Oueſt, on découvre *Paragoya*, ou *Paragua*, une des plus grandes Iſles de cet Archipel. Elle a la forme d'un bras, & elle s'étend obliquement du Nord au Sud dans la longueur de cent lieues. Elle n'en a que douze ou quatorze dans ſa largeur commune. Son Paragua.

centre est sous le dixième degré de latitude, & sa pointe Sud-Ouest n'est qu'à cinquante lieues de Borneo. Les Espagnols ont quelques possessions à l'extrêmité septentrionale de l'Isle, où ils ont construit un petit Fort, dans un lieu appellé *Taitai.* La partie méridionale est soumise au Sultan de Borneo, qui la fait régir par un Officier nommé *Lampou*, dont la résidence est à *Lavo.* La mer qui sépare Borneo de Paragua est remplie d'une multitude d'Isles basses, qui paroissent joindre ces deux grandes Isles. Les unes sont soumises au Sultan de Borneo, & les autres reconnoissent la domination de l'Espagne. Le terrain de Paragua est inégal, montueux, rempli de bois, couvert d'animaux, abondant en cire, mais peu fertile en grains.

Isles Calamianes. VII. Les Isles *Calamianes*, au nombre de trois, se présentent au Nord-Est de Paragua, dont elles sont peu éloignées. Elles forment, avec neuf autres Isles voisines, une province particulière, à laquelle elles donnent leur nom. Elles sont habitées par des peuples d'un caractère fort humain. On y fait tous les ans deux récoltes abondantes de cire, & l'on trouve sur la côte quantité de ces nids d'oiseaux, si recherchés des Chinois. On pêche aussi dans les détroits de très-belles perles.

Isles de Cuyo. VIII. Les cinq Isles de *Cuyo*, situées en face des Calamianes, du côté de l'Est, sont partie du même Gouvernement. On y compte cinq cens familles tributaires des Espagnols, & fort affectionnées à leurs

maîtres. Ces Isles sont abondamment pourvues d'animaux de toute espèce, de fruits, de légumes, & même de riz, production assez rare dans les autres quartiers des Philippines.

IX. *Panai*, située à l'Est des Calamianes dont elle est éloignée de cinquante lieues, est la plus riche & la plus peuplée de toutes les Isles dont nous parlons. Sa forme est triangulaire, & son circuit de cent lieues. On attribue sa prodigieuse fertilité au grand nombre de rivières dont elle est arrosée. La principale n'a point d'autre nom que l'Isle même. Elle se jette dans la mer du côté du Nord, entre les Caps de *Potol* & de *Boucalabi*, après avoir baigné quarante lieues de pays. L'Isle est partagée en deux provinces, dont l'une s'étend vers le Sud, & l'autre vers le Nord. Le Gouverneur de la province du Sud réside dans le Fort d'*Iloilo*, bâti sur un Cap de même nom, au milieu de la côte orientale. Ce Cap, situé en face d'une petite Isle, qu'on nomme *Imaras*, forme avec elle un détroit qui n'a qu'une demi-lieue de largeur, & qui offre aux navires une bonne rade. Imaras a dix lieues de circuit. On y trouve quantité de bois utiles, d'excellentes eaux, & un port commode. On compte dans l'Isle de Panai plus de seize mille Indiens soumis au tribut, outre un grand nombre de Sauvages, qui vivent dans les montagnes & dans les bois. Ces derniers sont aussi noirs que les Negres de Guinée; mais ils n'ont pas la taille si haute, ni les cheveux si crépus. Leur agilité est telle, qu'ils prennent à la

Panai.

Imaras.

course les sangliers & les cerfs, qui se trouvent en abondance cans le pays. Ils les mangent crus, rangés autour de l'animal, & acharnés à leur proye, comme des vautours. Les peuples soumis à l'Espagne ne sont pas moins adroits à la chasse, & s'adonnent, outre cela, à l'agriculture. Leurs femmes fabriquent des toiles. Les Espagnols assurent que lorsqu'il tonne dans l'Isle, il y tombe des petites croix de pierres, d'un vert noirâtre, auxquelles ils attribuent de grandes vertus.

Negros. X. *Negros*, ou l'Isle des Noirs, est au Sud-Est de Panai. Elle a cent lieues de tour, & elle s'étend depuis neuf jusqu'à dix dégrés 30 min. Elle est assez fertile en riz pour en fournir les Isles voisines. Ses habitans sont un mêlange de Mores, venus de Malaca, de Macassar, ou de Borneo, & d'Indiens sauvages, aux cheveux crépus & au teint noir, habitans primitifs de l'Isle, à laquelle ils ont donné leur nom. Les premiers habitent les plaines, & forment plusieurs peuplades gouvernées par les Jésuites. On compte parmi eux trois mille tributaires. Leur principale occupation est de cultiver le cacao, qu'on a porté de la nouvelle Espagne aux Philippines, où ces plantations ont assez bien réussi. Les montagnes sont habitées par différentes tribus de Sauvages, qui sont continuellement en guerre au sujet de leurs limites.

Sibu. XI. *Sibu*, ou *Zebu*, n'est séparée de l'Isle des Noirs que par un détroit, dont la largeur commune est de cinq ou six lieues. C'est la première Isle de cet Ar-

chipel qui fut reconnue par Magellan en 1521, & le premier endroit des Philippines où s'établirent les Espagnols, qui furent long-tems réduits à cette possession. Elle s'étend du Nord au Sud dans la longueur de vingt lieues, & elle en a plus de quatre-vingt de circonférence. Sa principale habitation est *Nombre de Dios*, presqu'au centre de l'Isle, sous le dixième dégré. C'est dans ce lieu que Magellan, Serrano, & d'autres Officiers Espagnols furent massacrés par les Indiens. La petite Isle de *Matta* est en face de Zebu, du côté de l'Est, à la distance d'une portée de canon. Le détroit qui les sépare forme un port, où les navires sont à l'abri de tous les vents, mais que ses bancs de sable rendent dangereux. Nombre de Dios est la résidence d'un Evêque & d'un Gouverneur. On y compte cinq mille maisons, & elle est défendue par un bon Fort. Il y a dans l'Isle deux gros Bourgs, dont l'un est habité par des marchands & des ouvriers Chinois, & l'autre par des Indiens, qu'on a affranchis de tout tribut, à cause des services qu'ils ont rendus aux Espagnols dans le tems de la conquête de Manille. Le pays produit quantité de coton, de tabac, de cire & de civette. Il y croît une sorte de grain, nommé *Borona*, de la nature du millet, mais un peu plus petit, qui tient lieu de riz aux Insulaires. On y trouve aussi une espèce de chanvre blanc, dont on fait des cables & des toiles. Matta.

XII. Au Sud-Est de Zebu on rencontre *Bohol*, qui a seize lieues de long, sur Bohol.

huit ou dix de large. Sa partie méridionale eſt la plus habitée, depuis *Obog*, ſa capitale, juſquà *Panglao*, qui eſt à la pointe du Sud. Elle eſt environnée de trois petites Iſles, qui ſont moins peuplées. Ses terres ne produiſent point de riz; mais le fruit de ſes palmiers & ſes racines ſuppléent à cette nourriture. On prétend qu'elle eſt riche en mines d'or. Ses habitans ſont *Tagales*, ou Mores d'origine, mais plus blancs, mieux proportionnés dans leur taille, & beaucoup plus braves que les autres Mahométans des Philippines.

Les Babuyanes. XIII. Au-delà de la grande Iſle de Manille, en remontant vers le Nord, ſe préſentent pluſieurs petites Iſles baſſes, nommées *Babuyanes*, entre 19 & 20 dégrés de latitude. Elles s'étendent juſqu'à celles de *Formoſe* & de *Liqueios*, vers les parages de la Chine & du Japon. La plus proche de Manille eſt ſoumiſe aux Eſpagnols, & l'on y compte cinq cens tributaires. Elle produit de la cire, de l'ébene, des bananes, des cocos, & d'autres denrées utiles.

Etendue des Philippines. Toutes les Iſles qu'on vient de nommer ſont ſituées dans la Zone Torride, entre l'Equateur & le Tropique du Cancer. En y comprenant Mindanao, qui eſt la plus méridionale, elles s'étendent depuis le ſixième dégré de latitude du Nord, juſqu'au-delà du dix-neuvième; ce qui forme une longueur d'un peu plus de deux cens vingt lieues du Septentrion au Midi. Elles occupent à-peu-près le même eſpace du Levant au Couchant, puiſque leur

longitude, suivant les meilleures cartes, est entre cent trente-deux & cent quarante-cinq dégrés.

Elles sont habitées par différens peuples, dont le langage & l'origine n'ont rien de commun. Les Indiens de Manille sont Malais d'extraction, & s'appellent *Tagales*. Les *Bisayas* forment une autre Nation particulière, que Gemelli croit originaire de Macassar. Les Espagnols les nomment *Pintados*, parce qu'ils sont dans l'usage de se peindre le corps. Ils sont principalement répandus dans les Isles de Leyte, de Samar, & de Panai. Ceux qui habitent Mindanao, Bohol, Zebu, & quelques Isles voisines, paroissent venus des Moluques, & conservent encore de grandes liaisons avec le Sultan de Ternate. Les Tagales & les Bisayas sont presque tous tributaires de l'Espagne. Ils s'adonnent au commerce, à l'agriculture, & à d'autres Arts. Les Missionnaires en ont converti un grand nombre. Le tribut annuel qu'ils payent est de dix piastres pour les gens mariés, & de cinq pour tous les autres, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante. Le nombre de ces tributaires montoit sur la fin du dernier siécle, à deux cens cinquante mille.

Elles sont habitées par différens peuples.

Tagales. Bisayas.

Il y a dans le pays une autre espèce d'Indiens, qui n'ont aucune ressemblance avec les Bisayas & les Tagales, & qui paroissent les premiers habitans de ces Isles. Ils sont aussi noirs que les peuples de l'Ethiopie & de la Guinée. Ils vivent dans les forêts ou dans le creux de rochers, à la manière des bêtes sauvages,

Indiens originaires.

Gemelli, *ubi supra.* Gemelli les représente comme « des Barbares, qui se nourrissent des fruits & des racines qu'ils trouvent dans leurs montagnes, & des animaux qu'ils prennent à la chasse. Ils mangent des singes, des serpens, & des rats. Leur unique vêtement est un morceau d'écorce d'arbre, au milieu du corps; comme celui de leurs femmes est une toile, tissue de fil d'arbres; qu'elles nomment *Tapisse*, avec quelques brasselets de jonc & de cannes. On ajoute que cette race de Sauvages n'a ni loix, ni lettres, ni gouvernement réglé. Chacun obéit au chef de sa famille. Les femmes portent leurs enfans dans des besaces d'écorce d'arbres, ou liés autour d'elles. Ils dorment dans tous les lieux où la nuit les surprend, soit dans le creux d'un arbre, ou dans des nattes d'écorce, qu'ils disposent en forme de hutes. Leur passion va si loin pour la liberté, que les Noirs d'une montagne ne permettent point à ceux d'une autre de mettre le pied sur leur terrain; & cette jalousie mutuelle fait naître entr'eux de sanglantes guerres. Ils ont une haine mortelle pour les Espagnols. Lorsqu'ils en tuent quelqu'un, ils célébrent leur victoire par une fête, dans laquelle ils boivent tour-à-tour dans son crâne. Leurs armes sont le sabre, le poignard, un petit bouclier de bois, l'arc & les fléches, dont ils empoisonnent la pointe, & dans l'extrêmité desquelles ils font une entaille, afin qu'elles se rompent dans le corps de leurs ennemis. »

Autres races des Sauvages. Le même Ecrivain fait mention de quelques autres races particulières de Sauva-

ges, tels que les *Manghians*, les *Zambales*, les *Itayas*, les *Tinghians*, & les *Igolottes.* Quelques-uns font tributaires de l'Efpagne. On ignore quelle eft leur Religion, & même s'ils en ont une. La feule trace de culte qu'on ait apperçue dans les montagnes qu'ils habitent, eft une pierre ronde, ou un tronc d'arbre, pour lefquels ils paroiffent avoir une forte de vénération.

ARTICLE II.

Defcriptions particulières des quatre principales Ifles de cet Archipel.

§. I.

SAMAR, *ou* IBABAO.

Situation de Samar.

LEs Géographes lui donnent indifféremment ces deux noms, quoique le premier n'appartienne proprement qu'à la partie feptentrionale de l'Ifle, & l'autre à fa partie méridionale. Elle a cent trente lieues de circonférence. Sa plus grande longueur eft depuis le Cap de Baliquaton, qui eft à la pointe du Nord, fous le treifième dégré 30 minutes, jufqu'au Cap de *Guiguan*, qui eft à l'extrêmité du Sud, fous l'onzième dégré. Le premier de ces Caps forme, avec la pointe de Manille, le *Détroit de faint Bernardin*, qui eft une des principales entrées de l'Archipel des Philippines. Le Cap du *Saint-Efprit* eft au-deffous de Baliquaton. Il eft remarquable par fes hautes montagnes, qui le font ap-

Ses Détroits & fes Caps.

percevoir de fort loin. Entre le Cap du Saint-Esprit & celui de Guiguan, on trouve plusieurs ports, tels que *Pulapa*, *Caduvig*, & *Borongon*. Les marées jettent beaucoup d'ambre sur cette côte.

A l'extrêmité méridionale de Samar, est le *Détroit de Juanillo*, qui la sépare de l'Isle de Leith, & qui est aussi une des principales entrées des Philippines. Dans la partie du Nord, le long du Détroit de Saint Bernardin, on trouve plusieurs belles habitations, telles qu'*Ibatan*, *Bongahon*, *Paranos*, *Calviga*, & *Catbalogan*. C'est dans ce dernier poste que l'Alcade Major & le Commandant des troupes Espagnoles font leur résidence.

Ses principales habitations.

L'Isle est remplie de montagnes escarpées & incultes, mais ses vallées sont très-fertiles. Ce qu'elle produit de plus particulier, est un fruit que les Indiens nomment *Bisai-Isagur*, & les Espagnols, *la Feve* de Saint Ignace. Nous le ferons connoître dans l'Article IV.

§. II.

LEITH.

L'Isle de *Leith* est au Midi de Samar, & s'étend depuis 10 jusqu'à 12 dégrés de latitude. Son circuit est d'environ cent lieues. Elle forme, avec la petite Isle de *Panahan*, qui est vers le Sud, un détroit, par lequel Magellan s'ouvrit, en 1621, l'entrée des Philippines. Ce pays est très-fertile & très-peuplé dans la partie de l'Est, où les terres sont basses. On trouve au centre de hautes montagnes, qui

ſemblent partager l'Iſle en deux portions, & qui cauſent une différence de climat ſi ſenſible, que l'hiver regne d'un côté, tandis que l'autre jouit des agrémens de la belle ſaiſon. Les forêts produiſent quantité d'arbres utiles, & ſont remplies de cerfs, de buffles, de ſangliers, & d'oiſeaux ſauvages. Les légumes & les fruits croiſſent en abondance dans le pays. On y trouve beaucoup de cire, de riz, & de coton. Ses habitans s'adonnent à l'agriculture, à la fabrique des toiles, & à la pêche, qui eſt toujours abondante dans ces quartiers. L'Eſpagne compte parmi les Inſulaires neuf mille ſujets qui payent le tribut. On vante la douceur & la bonté de leur naturel. Dans les voyages, ils exercent entr'eux la plus parfaite hoſpitalité. Une ancienne coutume a tellement fixé le prix des vivres dans toute l'Iſle, qu'il ne varie jamais, même dans les tems de diſette. On obſerve que le climat de Leith & de Samar eſt plus frais que celui de Manille, quoique les deux premières Iſles ſoient plus près de la ligne.

§. III.

MINDANAO, *& ſes dépendancs.*

La ſituation de Mindanao eſt entre ſept & dix dégrés de latitude ſeptentrionale, & cent quarante & cent quarante-quatre dégrés de longitude. Ainſi ſon étendue de l'Eſt à l'Oueſt eſt de quatre-vingt lieues, & de ſoixante du Nord au Sud. Son circuit en embraſſe trois cens. Sa ſi- Situation de Mindanao.

gure représente un triangle irrégulier ; dont les pointes sont formées par trois Caps, auxquels on a donné les noms de *Saint Augustin*, de *Suliago*, & de *Samboangan*. Le premier regarde le Sud, l'autre le Nord, & le troisième le couchant. Toute l'Isle est coupée d'un grand nombre d'autres Caps, de Golfes, & de Baies, dont plusieurs entrent fort avant dans les terres.

Ses Provinces. Ses principales Provinces sont *Caragos*, contrée maritime, qui s'étend du Nord au Sud, entre les Caps de Suliago & de Saint Augustin ; *Dapitan*, *Illigan*, & *Subanos*, qui courent du Nord-Est à l'Ouest, depuis le Cap de Suliago jusqu'à celui de Samboangan ; *Mindanao*, *Samboangan*, & *Buhayen*, qui sont situées vers le Sud, entre les Caps de Samboangan & de Saint Augustin. Les côtes de Caragos sont en proie à une mer agitée & à de fréquens orages. Le rivage de Samboangan est beaucoup plus tranquille. Les vents y sont d'une fraîcheur agréable, les tempêtes rares, & les pluies modérées. Les terres de Mindanao & de Buhayen sont marécageuses, & remplies d'insectes fort incommodes.

Ses Rivières. Le pays est arrosé d'un grand nombre de rivières, dont les plus considérables sont *Buhayen*, qui baigne la Province de ce nom & celle de Mindanao, & dont le cours est vers le Sud ; *Batuan*, qui coule vers le Nord ; *Sibuguei*, qui prend sa source dans la Province septentrionale de Dapitan, & qui sépare celles de Mindanao & de Samboangan. On y trouve

aussi deux grands lacs, l'un appellé *Mindanao*, qui est dans la partie du Sud, & qui donne son nom au pays; l'autre nommé *Malanao*, qui est dans la partie du Nord.

Ce pays, malgré sa position, n'est point sujet à d'excessives chaleurs, grace aux vents de terre & de mer qui le rafraîchissent continuellement. Le vent d'Est, qui commence à souffler en Octobre, lui procure tous les agrémens de la belle saison, pendant les six mois qui sont les plus tristes dans nos climats. Le vent d'Ouest succede, couvre le ciel de nuages, amene des tonnerres, des orages, & des pluies presque continuelles.

Qualités du climat & du terroir.

Le terrain de Mindanao est inégal & montueux. Sa couleur est noire, & il est naturellement très-fertile, principalement vers les côtes, où les terres sont plus basses. L'intérieur du pays est rempli de bois & de montagnes. La Province de Caragos, & les quartiers septentrionaux, que la rivière de Batuan arrose, fournissent une grande abondance de riz, de *Libbi*, & d'autre plantes nourrissantes. Le Libbi, dont j'ai parlé ailleurs sous le nom de Sagu, est une espèce de palmier. Son écorce renferme une moëlle fort blanche, que les Indiens pilent dans un mortier, & dont ils tirent une farine avec laquelle ils composent d'excellent pain. Le Plantain, ou Platane, n'est pas moins commun dans l'Isle. Il produit un fruit dont la poulpe est aussi jaune & aussi molle que le beurre. Les habitans de Mindanao le

Salmon, Gemelli, *ubi suprà*.

Le Libbi.

Le Plantain.

nomment *Saggen*. Ils le séchent au soleil; ou le font rôtir sur des charbons, & le mangent dans leurs repas ordinaires au lieu de pain. Ils en composent aussi une liqueur rafraîchissante, dont l'usage est fort commun aux Philippines. Ils coupent par filets le bois du même arbre, après en avoir ôté l'écorce, & ils en fabriquent des draps grossiers, dont ils font un grand commerce dans les Isles voisines. L'arbre qu'ils appellent *Bonano* leur fournit une autre liqueur, encore plus commune que celle du Saggen.

Autres productions.

Dampier assure que le girofle & la noix muscade croissent dans cette contrée; qu'il a vu à Mindanao un navire entier chargé de la première de ces épiceries, & que les habitans l'ont assuré que leur Isle pouvoit fournir tous les ans une semblable cargaison. Quant à l'arbre de muscade, quoiqu'il produise ici, suivant le même Auteur, d'aussi beaux fruits qu'aux Moluques, les Insulaires négligent de le cultiver, de peur d'exciter la jalousie & la cupidité des Hollandois. Valentin fait mention d'un arbre, que ces Indiens appellent *Koelit Lavan*, dont l'écorce a l'odeur du girofle, & produit une huile semblable à celle qu'on tire de cet aromate. Il ajoute que le pays ne produit point d'autre girofle, & que le navire dont parle Dampier étoit apparemment chargé de ces écorces.

Gemelli compte la cannelle parmi les productions de Mindanao. Elle y croît sans culture, sur les montagnes, principalement dans les Provinces de Samboangan & de Dapitan. L'Auteur se persuade

qu'elle ne feroit point inférieure à celle de Ceylan, si les Insulaires la cueilloient dans sa maturité. Mais comme elle croît dans des lieux déserts, & qu'elle n'a point d'autre maître que celui qui s'en saisit le premier, chacun se hâte d'enlever l'écorce avant qu'elle soit mûre; d'où il arrive qu'en peu de tems elle perd sa qualité & sa vertu.

Le tabac est si commun dans toute l'Isle, qu'on en a 10 ou 12 livres pour une piastre. Mais il est moins jaune & moins parfait que celui de Manille, dont les Espagnols font un si grand commerce. Les Insulaires trouvent de fort bon or dans leurs mines & dans leurs rivières. Leurs volcans, sur-tout celui de *Sanxil*, dans le province de Mindanao, fournissent beaucoup de soufre. On pêche de fort grosses perles sur les côtes.

Animaux de l'Isle.

Les campagnes & les forêts offrent une prodigieuse quantité d'animaux. Les espèces les plus communes sont les chevres, les bœufs, les porcs, les chevaux, les sangliers, les cerfs, les lapins, & les singes. Les sangliers ont ici deux tumeurs sur la tête, au-dessus des yeux. On trouve dans le pays la même abondance d'oiseaux domestiques & sauvages, principalement de canards, de poules, de pigeons ramiers, de tourterelles, de perroquets, & de chauve-souris d'une merveilleuse grosseur. Parmi les insectes, dont la multitude est fort incommode, il y a une espèce particulière de vers, qui s'attachent aux Carcoas, ou barques du pays, & qui les rongent avec tant d'opiniâtreté,

qu'ils ſont capables de ruiner en très-peu de tems le meilleur navire. Ils ſe trouvent principalement dans les bayes, & à l'embouchure des rivières. Les habitans de ces quartiers ſont obligés de tirer à terre leurs barques, pour les mettre à couvert des morſures de ces inſectes redoutables, qui ne vivent que dans l'eau. Les ſcorpions & les millepieds ne ſont pas moins dangereux dans les terres, & leur piqûre eſt ſouvent mortelle. Ils ſe trouvent dans les vieux bâtimens, & ſous les monceaux de bois ſec. Les ſerpens & les viperes ſe gliſſent juſque dans les maiſons & dans les barques. Ils ſont ſi peu dangereux, qu'on les a vu quelquefois ſe rouler autour du cou d'un homme endormi, ſans lui faire le moindre mal.

Peuples qui l'habitent.

Le Voyageur Italien que j'ai cité diſtingue les habitans de l'Iſle en cinq nations principales, qu'il nomme *Mindanaos*, *Coragos*, *Lutaos*, *Dapitans*, & *Subanos*. Il aſſure qu'elles ſont gouvernées par deux Rois, qui partagent la ſouveraineté du pays. Les Mindanaos ſont établis ſur la côte du Sud, dans la contrée qui porte leur nom. Les Dapitans & les Caragos habitent les côtes du Nord & de l'Eſt. Les Lutaos, dont l'établiſſement eſt moins ancien dans le pays, ſe tiennent à l'embouchure des rivières. Leur nom ſignifie *Nageur*. Ils négligent lagriculture pour s'occuper uniquement de la pêche, de la marine, & du commerce. Ils ont de grandes liaiſons avec les habitans de Borneo. Les Subanos, qui demeurent vers l'Oueſt, ont ſubi la loi des Lutaos, & ſont regardês avec mépris dans

toutes l'Isle. L'Auteur fait mention d'un sixième peuple, qui mene sur les montagnes une vie sauvage & indépendante, & qui n'a aucune communication avec les habitans des côtes.

Salmon ne reconnoît dans l'Isle que trois sortes d'habitans ; les Mindanaos, qui forment une nation nombreuse, établie sur les côtes, dont elle occupe tout le circuit ; les *Hilanoïtes*, qui habitent l'intérieur du pays, où ils se retranchent dans les bois & dans les montagnes ; & les *Sologuites*, dont les habitations sont vers le Nord.

Basilan & *Xalo* sont deux petites Isles, situées au Sud-Ouest de Mindanao, & qu'on doit mettre au rang de ses dépendances. La première n'est qu'à trois lieues de cette grande Isle. On la nomme le jardin de la province de Samboangan, parce qu'elle lui fournit quantité de cannes de sucre, de platanes, & de fruits. Le riz y croît en abondance. Ses rivières sont grandes, & difficiles à traverser. On trouve dans le pays beaucoup de sangliers & de cerfs. Les côtes sont fort poissonneuses, & fournissent en particulier quantité de belles tortues. Xolo est à trente lieues de Mindanao, & à six degrés de latitude du Nord. Elle est l'entrepôt d'un commerce considérable, & le rendez-vous de quantité de navires Mores. Ses productions les plus estimées sont les nids d'oiseaux, les perles, & l'ambre gris. Entre ses fruits, on vante une espèce de pomme, appellée *le fruit du Roi*, parce qu'elle ne se trouve, dit-on, que dans ses jardins. Sa grosseur

Dépendances de Mindanao.

eſt celle d'une pomme commune, & ſa couleur un aſſez beau pourpre. Ses pepins ſont blancs, aſſez gros, & d'un goût très-délicat.

Ses Princes.

Des deux Princes Mores qui partagent la Souveraineté de Mindanao, il paroît que l'un poſſéde Baſilan, & l'autre Xolo. Il eſt du moins certain que ces deux Iſles n'appartiennent point au même maître.

Royaume de Mindanao.

Quant à la poſition & aux limites des deux Royaumes de la grande Iſle, nos Voyageurs n'entrent là-deſſus dans aucun détail. Les provinces méridionales, habitées par les Mindanaos, forment l'Etat le plus puiſſant, le plus riche par ſon commerce & le mieux peuplé.

Sa Capitale.

Sa capitale ſe nomme *Mindanao*. Salmon la place à ſix degrés 20 min. de latitude du Nord, à deux milles de la mer, ſur les bords d'une petite rivière. Il lui donne deux milles de longueur, ſur une largeur beaucoup moindre. Ses maiſons ſont élevées, comme celles de Siam, ſur des pieux, qui ont depuis quinze juſqu'à vingt & trente pieds de hauteur. On les prendroit de loin pour des nids d'oiſeaux; mais cette élévation les met à l'abri des débordemens. Les murs & les planchers ſont de cannes: le toit eſt couvert de feuilles: une large échelle ſert d'eſcalier. Elles n'ont qu'un étage, diviſé en pluſieurs chambres. L'eſpace vuide qui eſt entre les pieux, s'environne d'une cloiſon, & ſert à retirer les beſtiaux, les volailles, le fumier, & toutes les immondices. Ainſi rien n'eſt plus ſale que ces demeures, juſqu'au tems des inondations, qui emportent une partie de ces ordures.

Le Sultan habite un palais très-vaste, soutenu par une multitude de piliers. Sa hauteur excéde celle des autres bâtimens. Le vestibule est défendu par vingt gros canons, montés sur leurs affuts. Quelques particuliers ont aussi de l'artillerie devant leur palais.

Son Gouvernement.

Le Prince fait gouverner son Royaume par un premier Ministre, qui porte le nom de *Zarabandal. Tuam* est le titre des Grands, & les Princes du sang Royal se nomment *Cachil.* Les uns & les autres ont trouvé le moyen de s'affranchir de la dépendance du Monarque; mais il tient le peuple dans une grande oppression. Son serail est rempli d'une multitude de femmes. Celle qui lui donne le premier enfant mâle a le rang de Reine. Un de ses priviléges est de passer deux nuits de suite auprès du Monarque, lorsque c'est son tour de coucher avec lui, au lieu que les autres femmes n'ont qu'une nuit, chacune à son rang.

Portrait de ses habitans.

Dampier, dans l'Hist. des Voya. t. X.

L'Historien des Voyages fait, d'après Dampier, un portrait assez curieux des habitans de Mindanao. Nous en rapporterons les principaux traits. « Ces Insulaires ont la taille médiocre, mais fort droite, les membres petits, la tête menue, le visage ovale, le front plat, les yeurs noirs & peu fendus, le nez court, la bouche assez grande, les levres vermeilles, les dents noires & fort saines, les cheveux fort bruns & fort luisans, le teint bazané, mais tirant plus vers le jaune-clair que dans les autres parties de l'Inde. Leur coutume est de porter l'ongle du pouce

fort long, sur-tout celui du pouce gauche. Ils ne le coupent jamais ; mais ils le raclent avec soin. Ils ont naturellement beaucoup d'esprit, & ils seroient aussi capables d'industrie qu'aucun autre peuple. Mais ils ne font presqu'aucun usage de ces heureuses dispositions, & ils ne travaillent jamais s'ils n'y sont forcés par la faim. Cette paresse, suivant la remarque de l'Auteur, vient en partie de la sévérité du Gouvernement, qui les tient dans une rigoureuse dépendance. Des maîtres tyranniques leur prenant, dit-il, tout ce qu'ils gagnent, ils ne pensent à se procurer que ce qui est d'un usage présent, & ce qu'ils peuvent *porter de la main à la bouche*. Malgré leur pauvreté, ils sont orgueilleux & fiers, quoiqu'assez civils à l'égard des étrangers, qu'ils reçoivent de bonne grace, & qu'ils traitent avec amitié. Ils sont cruels, vindicatifs, & implacables pour leurs ennemis, jusqu'à employer les trahisons les plus noires pour satisfaire leur ressentiment. Les femmes ont la taille plus fine & le visage un peu plus long que les hommes. Leurs traits sont assez réguliers, à l'exception du nez qu'elles ont très-court, & si plat entre les yeux, qu'on distingue à peine cette partie. Leur front n'a pas non plus d'élévation sensible. De loin elles paroissent jolies; mais de près on est frappé de ces imperfections. »

Comment ils reçoivent les Etrangers.

Quand un navire étranger arrive à Mindanao, les Insulaires se rendent à bord, invitent les passagers à descendre à terre, & demandent à chacun d'eux s'ils a besoin d'un

d'un *Coruvade* ou d'une *Pagali*. Le Coruvade est un hôte, & la Pagali une hôtesse. Les passagers doivent accepter ces offres & se rendre à la maison de l'un ou de l'autre. Ils y mangent & ils y couchent pour leur argent. Les femmes du plus haut rang ont la liberté de faire le rôle de Pagali.

Ces Insulaires travaillent le fer & le bois avec beaucoup d'industrie, quoiqu'ils n'ayent que de mauvais outils. Ils ne connoissent point l'usage de l'étau ni de l'enclume, & au défaut de ce dernier instrument ils se servent d'une pierre dure. Ils n'ont point de scies; mais ils manient la hache avec tant d'adresse, qu'ils font, sans autre secours, de très-bons ouvrages de menuiserie & de charpenterie. On trouve aussi parmi eux quelques Orfévres. Leurs Arts.

Leurs plaisirs sont le bain, la danse, les festins, & la chasse. Dans les repas qu'ils se donnent, ils font venir des Baladines, qui dansent & chantent en présence des conviés. Ils n'ont point d'instrumens de musique. Ils dansent terre à terre, sans autre mouvement des pieds que pour tourner, mais avec des inflexions de corps très-pénibles. Ils ont des danses de quarante ou cinquante personnes, qui chantent divers couplets, dont la chute est la même, & qui à chaque refrain étendent un pied en avant, battent des mains, & poussent de grands cris. Leurs festins d'appareil sont accompagnés d'un autre spectacle assez particulier. Un homme armé de pied en cap s'avance dans la salle, pousse des cris menaçans, & feignant d'attaquer Leurs plaisirs.

un ennemi invisible, s'escrime du sabre & de la lance, jusqu'à ce qu'il ait terrassé son adversaire. Quand ce combat est fini, un autre champion paroît, & fait les mêmes bravades. Les plus grands Seigneurs de Mindanao se tiennent honorés de jouer ce personnage, & l'Empereur n'assiste jamais à un repas, sans le terminer par un pareil combat.

Leur Religion.

Le Mahométisme est la Religion des Insulaires qui habitent les côtes maritimes & le bord des rivières. Ils paroissent fort attachés à leur culte, & l'on voit ici des dévots qui font la prière & les ablutions légales neuf ou dix fois le jour. Leur usage est de circoncire les enfans à onze ou douze ans. Les peuples établis dans l'intérieur de l'Isle sont idolâtres.

§. IV.

MANILLE,

autrement nommée LUÇON.

Etendue & situation de Manille.

Cette Isle passe pour la plus considérable des Philippines. Elle s'étend du Nord au Sud-Est, depuis le treisième degré de latitude septentrionale jusqu'au dix-neuvième, dans la longueur de cent vingt lieues. Sa largeur est inegale. Dans la partie du Sud on peut la traverser en un jour; mais elle s'élargit si fort du côté du Septentrion, que son étendue commune, d'une mer à l'autre, est de trente à quarante lieues.

Division de ses provinces.

Les Espagnols la divisent en plusieurs provinces, dont les principales sont *Balayan*, *Tayabas*, *Camarines*, *Cantaduanes*,

Parecala, *Cagayan*, *Iloccos*, *Pangasinan*, *Pampangon*, *Balacan*, *Bahi*, & *Manille*.

La province de Balayan est sur la côte occidentale, entre quatorze & quinze degrés de latitude. Elle offre deux Bayes, celles de *Bombon* [& de *Batangas*, dont les environs sont fort peuplés. Après avoir passé la Baye de Batangas, on rencontre *Lovo* & *Galban*, deux habitations considérables. Leur voisinage offre des apparences de mines. Les petites Isles de *la Caza* & de *Mirabilla* font partie de ce même gouvernement, dans lequel on compte près de deux mille cinq cens Indiens sujets au tribut. Balayan.

Tayabas, située à l'Est de Balayan, dans la même latitude, n'a d'autres limites à l'Orient & au Nord que la mer. C'est une province fort étendue & fort peuplée. Tayabas.

Camarines, qui est au Sud-Est de Tayabas, à quatorze degrés de latitude, s'étend jusqu'au détroit qui sépare Manille de Samar, & qui est la principale entrée des Philippines. On compte parmi les districts de cette province, *Bondo*, *Passacao*, *Ibalon*, *Bulan*, *Sorsokon* & *Albai*. Sorsokon est un port considérable, où l'on construit de très-gros vaisseaux. Albai offre un volcan, qu'on apperçoit de fort loin en venant de la nouvelle Espagne. On y trouve plusieurs sources d'eau chaude, une entre autres, qui a, dit-on, la vertu de pétrifier, non-seulement le bois & les os, mais les matières les plus molles, telles que les feuilles & les morceaux d'étoffe qu'on y jette. Un Voyageur assure « qu'on présenta au Gouverneur des Philippines (Dom Camarines.

Gemelli dans l'Hist. des Voyages. ubi supra.

François de Tello) une écreviſſe dont la moitié ſeulement étoit pétrifiée, parce que, dans la vue de rendre ce phénomene plus ſenſible, on avoit pris ſoin qu'elle ne le fût pas entièrement». L'Auteur ajoute que dans le village de *Trui*, à deux lieues de ce même Volcan, on rencontre une autre ſource d'eau tiéde, qui a la même propriété.

L'Iſle de Cantaduanes.

A l'Eſt de Camarines ſe préſente l'Iſle de Cantaduanes, qui forme une autre province particulière. Sa figure eſt triangulaire, & elle a trente lieues de circuit. Ses approches ſont très-dangereuſes, à cauſe des écueils qui l'environnent de toutes parts. Elle produit une grande abondance de riz, d'huile de palmier, de cocos, de miel & de cire. On trouve dans le ſable de ſes rivières pluſieurs grains d'or, que les torrens y amenent des montagnes. Ses habitans font un grand commerce de bateaux, dont ils joignent les planches avec des brins de cannes, ſans cloux & ſans ferremens. Ils commencent par en faire un grand, & continuant par degrés d'en faire de plus petits, ils les mettent l'un dans l'autre, & les tranſportent ainſi à Manille, à Mindoro, & dans les autres Iſles. Le peuple de cette contrée eſt guerrier. Il ſe peint le viſage & le corps. Les femmes portent ſur le front une petite plaque d'or battu, & à chaque oreille trois pendans d'or. Elles ſe chargent auſſi les bras & les jambes d'un grand nombre d'anneaux, dont le bruit ſe fait entendre lorſqu'elles marchent.

Paracala.

Au ſortir de la province de Camarines,

en remontant vers le Nord, on trouve celle de Parecala, qui est renommée par ses mines d'or & d'autres métaux, par ses carrières d'aiman, par ses arbres de cacao, & par ses palmiers, dont on tire beaucoup d'huile & de vin. Elle offre deux bayes fameuses, *Lampon* & *Mauban*. On y compte sept mille Indiens tributaires.

Cagayan.

La contrée de Cagayan s'étend sur la même côte, depuis Lampon, qui est au quinzième degré de latitude, jusqu'au Cap *Del-Engano*, qui est au dix-neuvième, & qui forme la pointe la plus septentrionale de Manille. C'est la plus grande de toutes ces provinces; mais elle n'est habitée que par des peuples grossiers & barbares, parmi lesquels les Espagnols ne laissent pas de compter neuf mille tributaires. Le pays, quoique montagneux, est fertile. Il produit une telle abondance de cire, que les plus pauvres employent communément cette matière au lieu d'huile à brûler. On y trouve aussi plusieurs bois estimés, tels que le brésil & l'ébene. La capitale des possessions Espagnoles dans cette province est la *Nouvelle Ségovie*, à dix-huit degrés de latitude. Elle est bâtie sur le bord d'une rivière, qui prend sa source dans les montagnes de *Santor*, au Sud de Cagayan, & qui traverse presque toute la province. C'est la résidence d'un Evêque & d'un Alcade Major. On l'a défendue d'un Fort de pierre, pour la mettre à l'abri des insultes des Montagnards.

Iloccos.

Iloccos est sur le côte occidentale de l'Isle, au Sud de Cagayan. Une rivière, nommée *Bigan*, l'arrose dans presque toute

ſon étendue. C'eſt une des plus peuplées & des plus riches contrées de Manille. Elle a quarante lieues de côtes du Nord au Sud, & elle s'étend huit lieues dans les terres. Des forêts & des montagnes impénétrables la bornent du côté de l'Eſt. Ces lieux ſauvages ſont habités par diverſes peuplades d'Indiens, que les Eſpagnols n'ont point encore ſubjuguées, & dont la plus redoutable eſt celle des *Igolottes*. Leurs principales habitations ſont ſur le ſommet des montagnes, qui forment une chaîne d'une prodigieuſe étendue. Ils en tirent de l'or, qu'ils échangent avec leurs voiſins pour du tabac, du riz, & d'autres denrées. *Fernandine* eſt une ville Eſpagnole de cette même province. Elle fut fondée en 1574 par *Guido* de *Laccazaris*, Gouverneur des Philippines. Iloccos compte neuf mille Indiens tributaires parmi ſes ſujets.

Pangaſinan. De cette province, en deſcendant vers le Sud, on entre dans celle de Pangaſinan, où le nombre des tributaires monte à ſix mille. Ses montagnes, qui touchent à celles d'Iloccos, ſont auſſi habitées par des peuples farouches & indépendans. Elles produiſent de l'or, que les Inſulaires ſe contentent de recueillir dans le lit des rivières, ſans ſe mettre en peine de le chercher dans les mines.

Pampangan. Pampangan eſt au Sud de Pangaſinan, ſur la même côte. C'eſt une province d'une grande étendue, & d'une telle fertilité, que les Eſpagnols en tirent la plupart des vivres qui ſe conſomment dans leur principale Colonie. On y diſtingue, comme dans les contrées du Nord, deux peuples;

l'un ami & tributaire de l'Espagne, à laquelle il fournit huit mille sujets, qui cultivent de belles habitations sur la côte, l'autre retranché dans les montagnes, où il mene une vie féroce.

Bahi & Bulacan sont deux petites provinces qu'on rencontre du côté du Sud après celle de Pampangan. La première tire son nom d'un lac, situé dans son district. On y recueille les meilleurs fruits de l'Isle, outre quantité de bois pour la construction des vaisseaux. Le nombre des tributaires est de six mille. Bulacan abonde en riz & en vin de palmiers. On n'y compte que trois mille sujets. Bahi & Bulacan.

Le grand lac, qui donne son nom à la province de Bahi, a trente lieues de circuit; mais il est beaucoup plus long que large. On trouve sur ses bords plusieurs habitations d'Indiens tributaires, & quelques maisons d'Augustins, de Franciscains, & de Jésuites, chargés du gouvernement spirituel de ces différentes peuplades. La pêche y est abondante, mais très-dangereuse, par le grand nombre de crocodiles qui s'y rencontrent. A peu de distance de ce lac on en trouve un autre plus petit, mais très-profond, rempli d'eau salée, tandis que celle du grand lac est fort douce. Les arbres qui l'environnent sont chargés d'une multitude de grandes chauvesouris, dont les ailes ont jusqu'à cinq & six palmes de longueur. Elles pendent attachées les unes aux autres pendant le jour, & elles prennent leur essor à l'entrée de la nuit, pour chercher leur nourriture dans les bois & dans les jardins, où elles font un Lac de Bahi. Autre petit lac; source singulière.

grand dégât. Leur chair est un mets exquis pour les Indiens. Dans le voisinage de ces deux lacs, on rencontre une source dont les eaux sont brûlantes, & qui exhale une fumée aussi épaisse que celle d'une fournaise. Elle forme un grand ruisseau, qui communique une chaleur extraordinaire aux lieux qu'il parcourt. Gemelli assure que son eau est excellente à boire lorsqu'elle est refroidie, ce qui seroit sans doute un phénomene très-particulier, la plupart de ces eaux chaudes étant imprégnées de parties de soufre, qui leur communiquent une grande âcreté.

Du lac de *Bahi* sort une grande rivière, que les Espagnols appellent *Bahia*. Son cours est du Nord à l'Ouest, & elle forme à son embouchure une Baie, qui a trente lieues de circuit. C'est aux environs de

Manille. cette Baie que s'étend le territoire de Manille, la plus riche & la plus importante de toutes ces provinces. Sa capitale, nommée aussi *Manille*, est la Métropole de toute l'Isle, à laquelle elle a donné son nom. Elle est située sur la côte de l'Ouest, au fond de la grande Baie dont j'ai parlé, entre quatorze & quinze degrés de latitude. La rivière de Baya l'environne au Nord & à

Sa Capitale. l'Est, & la mer la baigne au Midi. C'est une ancienne ville, que les Espagnols conquirent en 1571, & qui étoit composée alors d'environ trois mille huit cens maisons. *Lopez Legaspi*, leur Commandant, satisfait de sa position, & de la fertilité de son terroir, résolut d'en faire la capitale des possessions Espagnoles, l'augmenta de plusieurs édifices considérables, & lui

laissa son ancien nom de Manille. Assez large par le milieu, mais fort étroite vers ses deux extrêmités, elle n'a qu'une petite lieue de circuit. Mais ses fauxbourgs ont une étendue fort vaste. Ses murailles & ses fortifications sont très-bonnes. Il n'en est pas de même de ses maisons, dont les plus apparentes n'ont que le rez-de-chaussée de pierre, & le reste de simple charpente. Les autres sont entièrement de bois; & ce qui acheve de donner un air très-pauvre à cette ville, c'est qu'elle est remplie d'édifices ruinés ou endommagés par les tremblemens de terre. Les rues sont larges, & bordées dans toute leur longueur de portiques, qui forment à droite & à gauche d'agréables galeries.

L'Église Cathédrale est plus remarquable par sa grandeur que par sa magnificence. Elle est gouvernée par un Archevêque, & par un Chapitre composé de douze Chanoines. Il y a dans la ville une autre Collégiale, de huit Chapelains, dont le principal devoir est de faire l'Office dans la Chapelle du Château, & d'enterrer les soldats de la garnison. Etablissemens remarquables.

Les Jésuites ont deux belles maisons, dont l'une se nomme *Saint Ignace*, & l'autre *Saint Joseph*. La première est ornée de spacieux dortoirs, d'un cloître magnifique, & d'une Eglise superbement décorée. Elle fut fondée en 1581. Saint Joseph est un Collége où les mêmes Religieux enseignent les Humanités, la Philosophie & la Théologie. On y prend tous les degrés, & on y reçoit des Pensionnaires, dont l'habit est de couleur de pourpre, avec une robe

rouge. Les Gradués portent un collier de cette dernière couleur.

Les Dominicains ont deux Colléges bien dotés, dans l'un desquels on entretient cinquante Etudians, qui portent un habit vert, avec une robe de satin incarnat, & qui doivent être Espagnols. On y prend aussi les degrés. L'autre est ouvert sans distinction aux enfans Espagnols & aux Métifs leur uniforme est bleu.

Entre Plusieurs autres Fondations utiles, il y a une maison pour les Orphélines Espagnoles & Métives, auxquelles on donne une dot, soit pour se marier, soit pour prendre le voile. On l'appelle le *Monastère de la Miséricorde.* Celui de Sainte Claire est composé de quarante Religieuses, qui subsistent d'aumônes, & qui menent une vie fort austére. Les Augustins ont un magnifique Couvent, dont tous les dortoirs sont voutés. Leur Eglise & leur Sacristie contiennent de grandes richesses.

Château de Manille. La Citadelle, qui porte le nom de *Saint Jacques*, est située sur la pointe occidentale de la ville, & a la forme d'un triangle. La mer la baigne d'un côté, & la rivière de l'autre. Elle est séparée de la ville par un fossé fort profond, qui se remplit d'eau lorsque la mer monte, & qu'on traverse sur un pont-levis. Deux de ses angles sont défendus par de bons bastions, bien montés d'artillerie. L'autre pointe du triangle est fortifiée d'une redoute, qui défend l'entrée de la rivière, & un petit port, qui n'est accessible qu'aux moindres bâtimens. Le reste des fortifications consiste en deux ravelins à fleur d'eau.

Les Fauxbourgs de Manille sont beaucoup plus vastes & plus peuplés que la ville même, qui n'a, comme on l'a dit, qu'une petite lieue de tour ; & dans laquelle on ne comptoit à la fin du dernier siècle que trois mille habitans, Espagnols ou Métifs. Celui de *Parian*, est habité par des Chinois, qu'on nomme ici *Sangleys*. Il a plusieurs rues, bordées de boutiques de marchands & d'artisans, dont on fait monter le nombre à trois mille. Ils sont gouvernés par un Alcade Espagnol, & par d'autres Officiers de la même nation, qui en tirent des sommes considérables, indépendamment des impôts qu'ils levent au nom du Roi. Au commencement de leur année on leur fait payer, pour la seule permission de jouer pendant quelques jours, dix mille pièces de huit. Ils sont d'ailleurs contenus dans une discipline exacte. On ne leur permet pas de passer la nuit dans la maison des Chrétiens, ni d'avoir alors du feu & de la lumière dans leurs boutiques. Ses Fauxbourgs.

Le quartier de Parian est en-deçà de la rivière, ainsi que la ville, à laquelle il est presque contigu. Au-delà de la rivière, on rencontre quinze autres fauxbourgs, habités par différentes peuplades d'Indiens, outre un grand nombre des fermes & de maisons isolées. Tondo, un de ces fauxbourgs, étoit autrefois une petite ville, environnée de bons remparts, & gouvernée par un Prince particulier. Ces différentes habitations sont situées le long du fleuve, dans un terrain humide, & souvent couvert d'eau. Aussi la plupart des maisons

font-elles élevées fur des pieux, comme celles de Mindanao, & l'on y monte par des échelles.

Port & ville de Cavite.

A trois lieues de la capitale, du côté du Sud, fe préfente la ville de *Cavite*, qui eft le principal port de Manille. Il eft en demi-cercle, & les navires y font partout à l'abri des vents du Sud. Mais s'ils ne fe tiennent fort près de la terre, ils font expofés à être battus des vents du Nord. La ville eft bâtie fur une langue de terre affez étroite, bordée d'un côté par la grande mer, & de l'autre par le port; fituation fi avantageufe, qu'il n'a pas été néceffaire de ceindre la place de murailles. Cependant on l'a fortifiée d'un Château, vers le bout de la langue de terre; & l'autre extrêmité eft défendue, dans toute fa longueur, par un bon rempart de pierre & par un foffé profond. L'Arfenal eft à la pointe du Château. On y conftruit de très-gros navires, & deux ou trois cens Indiens font continuellement occupés à ce travail. Cavite n'a qu'un fauxbourg, qui s'étend hors du rempart, d'une mer à l'autre, & qui a plus d'habitans que la ville.

ARTICLE III.

Comment les Efpagnols fe font établis aux Philippines. Etat préfent de leur Colonie.

Découverte les Philippines par Magellan.

LEs Efpagnols font redevables de la découverte des Philippines à Fernand de Magellan, un des plus illuftres Navigateurs du feizième fiécle. Zebu, fituée au

centre de cet Achipel, fut la première Isle qui les reçut en 1521. Le Roi du pays, qui n'avoit d'autre vue que de les engager à prendre sa défense contre quelques petits Princes voisins, leur fit toutes sortes de caresses, & poussa la complaisance jusqu'à embrasser le Christianisme. Après avoir obtenu par leur secours plusieurs victoires, il forma la cruelle résolution de faire périr des hôtes que leur puissance rendoit redoutables. Ayant invité à un grand festin Magellan, & trente-cinq des principaux Officiers de sa flotte, il eut la perfidie de les faire massacrer. Les Espagnols, qui étoient restés sur leurs vaisseaux, élurent pour Général *Duart Barbosa*, parent de Magellan. Barbosa tomba dans le même piége que sont prédécesseur, & fut égorgé avec une partie de ses gens dans un festin qu'on lui donna. *Gonzale Gomez d'Espinosa*, qui prit alors le commendement, se retira avec les débris de la flotte à Borneo, & ensuite à Tidor, où il fonda le premier établissement que les Espagnols ont possédé aux Moluques.

Argensola, Histoire de la Conquête des Moluques, tome I. Histoire des Voyages tome X.

Malheureux succès de son entreprise

La Cour de Madrid se borna pendant quelque tems à soutenir la colonie de Tidor, & sembla perdre de vue la conquête des Philippines. Mais les obstacles que lui susciterent les Portugais, auxquels elle fut obligée d'abandonner les Moluques, la porterent à faire de nouvelles tentatives sur les Isles que Magellan avoit découvertes. *Ruiz-Lopez* de *Villalobos* y fut envoyé en 1542, avec une flotte de cinq vaisseaux équipés au Mexique. Son entreprise fut si malheureuse, qu'après

Expédition de Villalobos.

avoir vu périr par la faim & par la maladie presque tous les gens de son équipage, il perdit dans une tempête quatre de ses vaisseaux. Il n'eut pas même la consolation de découvrir les Isles qu'il cherchoit, & il alla finir tristement ses jours dans l'isle d'Amboine.

Cette disgrace rebuta pour un tems les Espagnols. Mais leur zéle se réveilla en 1564, sous le regne de Philippe II, qui, à la persuasion *d'Urbanetta*, Religieux Augustin, fit partir pour les mêmes Isles une escadre de quatre vaisseaux de guerre & d'une frégate, sous les ordres de *Michel Lopez Legaspi*. Ce Général arriva heureusement à l'Isle de Leith, au commencement de l'année suivante, & traversant le détroit de Juanillo, il jetta l'ancre dans la rade de Zebu le 27 d'Avril, jour de la Pentecôte. Il descendit à terre avec ses gens sans aucun obstacle, & il emporta d'assaut la principale ville des Indiens, qui fut abandonnée au pillage. Les Espagnols y fonderent leur premier établissement, qu'ils appellerent *Nombre de Dios*, à cause d'une image du Sauveur qu'ils trouverent dans la maison d'un Indien. Ce fut alors qu'Urbanetta, dans un voyage qu'il fit exprès à la Nouvelle Espagne, fixa la route qu'on devoit tenir dans des mers qu'on n'avoit encore traversées qu'au hazard, & traça les cartes nécessaires pour cette navigation.

Entreprise de Lopez Legaspi.

Prise de Zebu.

Conquête de Manille.

La conquête de Manille suivit de près celle de Zebu. On distribua aux soldats Espagnols les terres conquises, dont plusieurs furent érigées en Fiefs, avec de

glorieuses distinctions. En 1575 Xolo & Mindanao devinrent tributaires de l'Espagne, & ce fut alors que toutes ces Isles commencerent à porter le nom de Philippines. *Gomez Perez* de *Las Marignas*, qui en obtint le gouvernement en 1590, fit environner Manille d'une muraille, qui avoit douze mille huit cens quarante-neuf pieds géométriques de circuit. Il fit aussi bâtir le Fort *Saint Jacques*, qui est à l'entrée de la rivière. Ce Général ayant équipé une flotte considérable, résolut de la conduire aux Moluques, pour faire la conquête de ces Isles. Mais s'étant embarqué sur une galere, dans le dessein de joindre la flotte, qui avoit déja mis à la voile, ses rameurs, qui étoient des Chinois, qu'il avoit enrôlés de force, le poignarderent pendant la nuit, firent mainbasse sur plus de quatre-vingt Espagnols qui l'accompagnoient, & conduisirent sa galere à la Chine. Ce malheur fit échouer l'expédition des Moluques.

Dans les commencemens de l'administration de Dom *Pedre d'Acugna*, qui fut envoyé aux Philippines vers l'année 1601, deux accidens funestes penserent causer la ruine de cette Colonie naissante. Un affreux embrasement, dont il ne fut pas possible d'arrêter les progrès, consuma les plus beaux édifices & les plus riches magasins de Manille, fit périr un grand nombre d'Espagnols & d'Indiens, ruina deux cens soixante & dix maisons, & réduisit en cendre la moitié de la ville. Les Chinois, établis dans le fauxbourg de Parian, sous le nom de *Sangleys*, furent ac-

Incendie de la Capitale.

cusés d'être les auteurs de ce désastre, & ces soupçons furent confirmés par la découverte d'une conspiration qu'ils tramerent peu de tems après. *Encan*, Chinois converti, originaire de la province de Canton, homme accrédité dans sa nation par ses richesses, & par la confiance qu'avoit en lui le Gouverneur, résolut d'entrer dans Manille à la tête de vingt-cinq mille Sangleys, d'égorger les Espagnols, & de se faire proclamer Roi. Ce complot devoit s'exécuter le 4 d'Octobre de l'année 1603. Un Curé de l'habitation de *Quiapo*, dans le voisinage de la capitale, en fut averti par une jeune Indienne, & révéla au Gouverneur toutes les particularités qu'il avoit apprises. Dom Pedre, pour prévenir les dangereux desseins des Chinois, fit insinuer à leurs Chefs qu'il étoit instruit du projet qu'ils méditoient, & s'employa avec chaleur pour les ramener à leur devoir. Ses soins furent inutiles, & le troisième jour d'Octobre les Sangleys de Parian commencerent à s'attrouper dans un bois peu éloigné de leur habitation. Quand la nuit fut venue, ils brûlerent quelques maisons de plaisance, entr'autres celle du Capitaine *Marquina*, qu'ils massacrerent avec sa femme, ses enfans, & tous ses domestiques. Ils attaquerent ensuite l'habitation de Quiapo, qu'ils réduisirent en cendres, après y avoir tué vingt personnes.

Conspiration des Sangleys.

Argensola, Histoire de la Conquête des Moluques, Liv. IX.

Dom Louis de *Las Marignas*, fils du Gouverneur que les Forçats Chinois avoient massacré sur sa galere, commandoit dans ce quartier, S'étant mit à la tête

de deux Compagnies de ſoldats, & de quelques volontaires, il chargea les rebelles, les fit reculer, & les força d'abandonner le fauxbourg de *Tondo*, où ils avoient auſſi brûlé quelques maiſons. Mais ayant entrepris de les pourſuivre, contre l'avis de ſes plus ſages Capitaines, il s'engagea témérairement, avec une poignée de ſoldats, dans des lieux marécageux, où les ennemis l'inveſtirent & le maſſacrerent, après avoir taillé en pièces ſon détachement.

Les Sangleys, fiers de cette victoire, couperent les têtes des Eſpagnols qui avoient été tués dans le combat, les attacherent au bout de leurs lances, & les porterent en triomphe dans le bois où ils s'étoient aſſemblés la veille. Trois jours après ils s'avancerent vers la Capitale, traverſerent la rivière à la vue des Eſpagnols, & ſe logerent dans le fauxbourg de Parian, qui n'eſt qu'à une portée d'arquebuſe de la ville. Ils tâcherent d'engager dans leur révolte ceux de leurs compatriotes qui ne s'étoient point encore déclarés, ainſi que quelques marchands Indiens, nommés *Anhayes*, qui étoient établis dans le même quartier. Ceux-ci ayant refuſé de prendre les armes, les rebelles en maſſacrerent un grand nombre, & pillerent tous leurs effets.

Tandis que les Sangleys s'abandonnoient à ces violences, Dom Pedre faiſoit dans la Capitale de ſages diſpoſitions, & ſe préparoit à une vigoureuſe défenſe. Il fit abbattre hors de la ville pluſieurs maiſons, qui étoient trop voiſines des murailles,

& il ordonna que dans ſon enceinte, on découvrît toutes celles qui n'avoient qu'un toit de feuilles, & qui par cette raiſon étoient plus ſuſceptibles d'embraſement. Un Officier, chargé de l'exécution de cet ordre, ayant apperçu une maiſon qui n'étoit point découverte, y envoya des ſoldats pour en faire abbattre le toit. Ils y trouverent Encan, le chef des conſpirateurs, caché parmi pluſieurs femmes, qui s'efforçoient de le couvrir de leurs habits. On l'amena au Gouverneur, & dès le premier interrogatoire, il confeſſa qu'il étoit l'auteur de la rébellion, & que les Sangleys avoient réſolu de lui déférer le commandement, lorſqu'ils feroient maîtres de la ville. Sur cet aveu on le condamna à perdre la tête, & il fut pendu quinze jours après dans la place publique.

Dom Pedre voyant que les Sangleys s'attroupoient ſans ordre & ſans précaution dans le fauxbourg de Parian, & ſe montroient à découvert dans les rues, fit pointer ſur eux quelques pièces d'artillerie, qui en tuerent un grand nombre. Les ennemis ne pouvant tenir dans ce lieu, ſe retirerent dans un Monaſtère voiſin, où le Vice-roi les fit ſuivre par cinq cens Eſpagnols, commandés par le Capitaine Gallinato. Les Sangleys ne refuſerent point le combat, & s'avancerent en aſſez bon ordre, au nombre d'environ quatre mille hommes. Les Eſpagnols s'étant retranchés ſur un pont, firent ſur eux une vive décharge, qui leur tua près de quatre cens hommes, & qui les força de

ſe retirer. Mais le ſoir du même jour les ennemis s'approcherent de la ville, avec des échelles & des machines d'une invention particulière, dans la vue de l'eſcalader. L'artillerie du rempart les foudroya encore, & les mit dans un tel déſordre, qu'ils prirent la fuite, abandonnant leurs machines, que le canon des Eſpagnols avoit briſées. On les ſuivit juſqu'au-delà du fauxbourg, où il ſe donna un rude combat, & ils reprirent la route du Monaſtère, après avoir perdu plus de deux mille hommes, ſoit autour des murailles, ſoit dans le quartier de Parian, ſoit ſur le bord de la rivière, où il y eut auſſi une vive eſcarmouche. Le jour ſuivant ils paſſerent la rivière, & prirent le chemin de *Tabuco*, qui eſt à cinq lieues de Manille. Ils furent attaqués dans ce poſte, qu'ils abandonnerent avec précipitation, pour ſe retirer à *Saint Paul*, qui eſt onze lieues plus loin. Mais dans cette marche ils perdirent quinze cens hommes, qui s'étant écartés du gros de l'armée, furent taillés en pièces. Enfin on les aſſiégea dans le Bourg de ſaint Paul, où ils s'étoient retranchés, & on les ſerra de ſi près, qu'ils furent obligés d'en ſortir. Leur arrière-garde fut entièrement détruite dans cette retraite. Quelques jours après, leur avant-garde eut le même ſort à *Batangas*, où tout ce qui reſtoit de Chinois rebelles fut exterminé par l'armée Eſpagnole. C'eſt ainſi que la ſage conduite de Dom Pedre étouffa cette dangereuſe révolte, qui penſa cauſer un embraſement général aux Philippines. Argenſola aſſure que dans les

différens combats qu'il fallut livrer aux rebelles, il périt plus de vingt-trois mille Chinois.

Conquête de Mindanao & de Xolo.

Quelque tems avant cette conspiration, un simple particulier, nommé *Stephano Rodriguez Figueroa*, entreprit à ses propres frais la conquête de Mindanao, & jetta la terreur dans toutes les provinces de l'Isle. Mais il mourut dans le cours de cette expédition, qui fut continuée par *Dam Juan* de *Ronquillo* avec divers succès. Après une guerre opiniâtre, qui dura près de quarante ans, *Juan Chaves* soumit en 1635 la province de Samboangan, & fit bâtir un Fort dans ces quartiers. Les Espagnols construisirent vers le même tems plusieurs autres forteresses dans les provinces de Caragos, d'Illigan, & de Dapitan, & subjuguerent entièrement l'Isle de Xolo. Une crainte puérile eut beaucoup de part à la rapidité de ces progrès. Les Indiens de Mindanao voyant que les Espagnols avoient au côté une longue épée, mangeoient du biscuit de mer, & fumoient du tabac, les prirent pour des monstres redoutables, qui avoient une queue, qui mangeoient des pierres, & qui vomissoient de la fumée. Les Jésuites, qui s'introduisirent dans l'Isle dès l'année 1624, contribuerent aussi beaucoup à la soumission des Insulaires.

Les Espagnols abandonnent ces Isles.

Mais ces succès ne furent pas de longue durée. Les Chinois ayant menacé Manille d'une irruption, les Espagnols, pour défendre la capitale de leurs établissemens, rappellerent les troupes qu'ils avoient à Mindanao, & abandonneren

la plupart des Forts qu'ils possédoient dans l'Isle. Le Roi de Samboangan fit démolir ces places, chassa du pays les Missionnaires, & ne permit plus aux Espagnols de s'établir sur les terres de son obéissance. Le Roi de Xolo s'affranchit aussi de leur joug en 1648, & conclut avec eux un Traité, par lequel il leur permit de trafiquer dans tous les ports de l'Isle, mais sans y exercer aucun acte de souveraineté. Les Espagnols n'ont point fait d'autres progrès aux Philippines depuis un siécle, & leur domination s'est si peu étendue dans ces Isles, qu'ils n'en possédent pas la dixième partie.

Lenteur de leurs progrès depuis un siécle.

Le centre de leur puissance est à Manille. C'est une ville dont la situation est tout-à-fait avantageuse pour le commerce de la Chine, du Japon, de Borneo, de Camboie, & des Moluques. On y voit arriver tous les ans quantité de vaisseaux de ces différentes contrées, & le concours des étrangers y est si grand, sur-tout à l'arrivée des flottes Chinoises, qu'on en compte communément treize à quatorze mille, dont la plupart sont forcés de camper sous des tentes. Un tel lieu, dans les mains d'une nation plus laborieuse & plus active, deviendroit peut-être le plus riche entrepôt de l'Univers. Mais la plupart des Espagnols, dégoûtés des soins pénibles du commerce, mettent tout leur bien entre les mains des Sangleys, qui s'enrichissent aux dépens de ces maîtres indolens. On en compte près de trois mille dans le fauxbourg de Parian, & une fois autant dans les autres quartiers de la Colo-

Situation avantageuse de Manille.

Paresse de ses habitans.

nie Espagnole. Leur nombre étoit autrefois d'environ quarante mille ; mais la conspiration dont j'ai parlé, en fit périr la plus grande partie, & attira d'Espagne des ordres séveres, qui les chasserent pour jamais de Manille. Malgré la rigueur de ce bannissement, on les a toujours tolérés dans l'Isle, à cause des services qu'ils rendent aux Espagnols. Lorsqu'ils arrivent, ils se tiennent cachés pendant quelques mois, & ensuite l'habitude de les voir fait fermer les yeux sur cette contravention.

Commerce de Manille avec le Mexique.

Le principal commerce de Manille est avec Acapulco, qui est un port du Mexique. Elle y envoye tous les ans quantité de marchandises, telles que des épiceries, des mousselines, des toiles peintes, & d'autres étoffes, qu'elle tire de l'Inde ; des ouvrages d'orfévrerie, qui se font à Manille même par les Chinois ; des soieries de la Chine, & sur-tout des bas de soie, dont on transporte environ cinquante mille paires dans chaque voyage. Le retour est en cochenille, en confitures du Mexique, en merceries & bijoux d'Europe pour les femmes de Manille, en vins d'Espagne, & sur-tout en lingots d'argent.

Voyage d'Anson, t. II.

Ce commerce n'est pas permis à tous les Espagnols des Philippines. Divers réglemens le restraignent à certaines personnes. Les maisons Religieuses de cette Colonie ont droit de charger un certain nombre de balots, à titre de gratification pour l'entretien des Missionnaires ; & il leur est libre de vendre & de transporter

ce droit aux marchands. Le même commerce est limité par les Ordonnances à une certaine valeur, qui ne doit pas excéder six cens mille piastres. Mais il n'est point d'année où la cargaison qui part de Manille ne monte beaucoup plus haut; & où les retours d'Acapulco ne puissent s'évaluer à trois millions de piastres.

Les marchandises sont transportées sur un ou deux galions, qui sont égaux en grandeur aux vaisseaux de guerre, & qui contiennent quelquefois jusqu'à douze cens hommes. Le tems du départ de Manille est le mois de Juillet, & l'on arrive à Acapulco dans le cours de Décembre ou de Janvier. Dans ce long trajet les vaisseaux ne trouvent de port, ni même de mouillage, qu'aux Isles Marianes, qui sont à quatre cens lieues des Philippines, & ce n'est guère qu'en revenant d'Acapulco qu'ils laissent tomber l'ancre dans ces Isles. Le Galion qui porte les retours, est chargé avec la plus grande diligence, & doit être sorti des ports du Mexique avant le premier d'Avril. Les Anglois, sous la conduite de M. Anson, chef d'Escadre, s'emparerent en 1743 du galion d'Acapulco, dont le chargement montoit à un million trois cens treize mille huit cens quarante-trois pièces de huit, & trente-cinq mille six cens quatre-vingt deux onces d'argent en lingots, outre ce qu'il y avoit en cochenille & en autres marchandises.

Gouvernement civil & militaire.

La Colonie de Manille a pour chef un Gouverneur, qui joint à ce titre celui de Capitaine général, & dont l'office dure

huit ans. Il eſt préſident d'un Tribunal ſouverain, compoſé de quatre Conſeillers & d'un Procureur Fiſcal. Ce Tribunal, créé en 1584, fut ſupprimé en 1590, & rétabli ſix ans après avec de nouvelles prérogatives. Il reçoit l'appel des ſentences rendues dans les Tribunaux des autres villes, & les plaintes portées contre les Eccléſiaſtiques qui ont commis quelque violence. Le Gouverneur a droit d'y aſſiſter, en qualité de Préſident; mais il n'a point de voix, non plus que le Procureur Fiſcal; & ſi celles des quatre Auditeurs ſont partagées, il nomme un Docteur, pour faire pancher la balance.

Le même Officier a le commandement des armes, diſpoſe de tous les emplois militaires, nomme les Commandans des places, & les vingt-deux Alcades qui gouvernent autant de provinces. Il a le pouvoir d'accorder aux Indiens des Commiſſions de Capitaines & de Colonels, de diſtribuer des terres aux ſoldats Eſpagnols, & de les ériger en ſeigneuries. Ces Fiefs ne ſe donnent communément que pour la vie, ou avec droit de ſucceſſion pour la femme & les enfans, après quoi ils retournent au Domaine Royal.

Cette puiſſance, preſque ſans bornes, a ſon contrepoids dans la recherche qu'on fait de la conduite des Vice-rois après leur adminiſtration. Chaque particulier peut porter ſes plaintes au nouveau Gouverneur, & ce droit dure ſoixante jours. Gemelli aſſure que cette recherche vaut cent mille écus à celui qui ſuccéde, & que ſon prédéceſſeur eſt obligé de les tenir

nir prêts, pour se mettre à l'abri d'un traitement plus rigoureux.

Gouvernement Ecclésiastique.

Le Gouvernement Ecclésiastique est entre les mains de l'Archevêque de Manille, & de trois de ses suffragans, qui sont les Evêques de Zebu, de Camarines, & de Cagayan. Outre ces quatre Prélats, il y a toujours à Manille un Evêque titulaire, en possession de la première Eglise qui vient à vaquer : précaution nécessaire, soit pour conserver au Roi d'Espagne le droit de nomination, soit pour maintenir le bon ordre dans le diocèse vacant, qui seroit plusieurs années sans Pasteur, s'il falloit attendre qu'il en vînt un de Madrid. Les Evêques & le Gouverneur ont la principale influence dans le choix des Ecclésiastiques qui doivent remplir les Paroisses séculières & les bénéfices Royaux. L'Evêque propose trois sujets, & le Gouverneur en choisit un. Les Paroisses desservies par des Réguliers, sont à la nomination des Supérieurs de l'Ordre. Tout Religieux peut entendre les confessions d'un Indien, sans la permission de l'Evêque ; mais il a besoin des pouvoirs de l'Ordinaire pour confesser un Espagnol. On n'a pas oublié d'établir ici une Cour du saint Office. C'est le Tribunal du Mexique qui nomme le grand Inquisiteur de Manille.



ARTICLE IV.

Hiſtoire naturelle des Philippines.

Climat des Philippines.

LA chaleur & l'humidité regnent à-peu-près au même dégré dans ces Iſles, & il en réſulte une aſſez grande température de climat. Leur proximité de la ligne les fait jouir d'un perpétuel équinoxe. On n'y voit jamais de neige ni de glace. Les chaleurs les plus fortes ſont moins ſenſibles que celles qu'on éprouve en Italie au fort de l'été; mais elles cauſent une tranſpiration plus abondante, qui ſe fait ſentir à l'heure des repas & pendant le ſommeil. Ces ſueurs incommodes affoibliſſent les meilleurs tempéramens. L'Eté commence au mois de Mars & finit au mois de Juin. L'humidité, qui le tempére, vient du grand nombre de lacs, de rivières & de ſources qui arroſent le pays, des pluies fréquentes qui tombent du ciel, & des roſées abondantes qui humectent la terre dans les jours les plus ſereins.

Hiſtoire des Voyages Tome X. Salmon, *ubi ſupra.*

Les vents de Sud & d'Oueſt ſoufflent pendant les mois de Juin, de Juillet, d'Août, & une partie de Septembre. Ils amenent de ſi grandes pluies, que toutes les campagnes étant inondées, les habitans d'un même canton ne peuvent ſe viſiter ſans le ſecours de leurs petites barques. Les orages ſont alors fréquens. Ils commencent par une pluie furieuſe, ſuivie d'éclairs & de tonnerres. Depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Mai, on voit regner les vents du Nord & de l'Eſt,

qui amenent la sécheresse & la belle saison.

Ces Isles sont fort sujettes aux tremblemens de terre, qui ne sont jamais plus terribles que dans la mousson séche. Il y en eut un si violent à Manille, en 1645, que le tiers de la Capitale fut renversé, & que trois mille personnes furent ensévelies sous les ruines des maisons. Dix-huit ans auparavant, dans une pareille secousse qui se fit sentir à Cagayan, dans la partie septentrionale de l'Isle, une des deux montagnes appellées *Carvallos*, fut entièrement applatie. Les volcans, dont le pays est rempli, & qui vomissent continuellement des flammes, rendent ces accidens très-fréquens.

Tremblemens de terre, Volcans.

Tous les Voyageurs nous représentent les Philippines comme une des plus belles & des plus fertiles contrées de l'Univers. L'herbe y croît dans toutes les saisons, & les arbres, toujours chargés de feuilles, y rapportent régulièrement des fruits deux fois l'année. Les montagnes & les lieux les plus incultes produisent naturellement une prodigieuse abondance de racines & de graines nourrissantes.

Prodigieuse fertilité de ces Isles.

Entre les fruits des Philippines, on distingue le *Santor*, qui a la forme & la couleur d'une pêche, & dont on fait d'excellentes confitures; le *Mabol*, qui ressemble à l'orange, & dont le bois approche de la couleur & de la beauté de l'ébene; le *Bilimbin*, ou *Carambola*, fruit d'une grande douceur dans le territoire de Manille, & d'une acidité désagréable dans la plupart des autres contrées de

Fruits remarquables.

l'Inde; le *Panungian*, dont la coque rouge & dure a la forme de nos pommes de pin, & la groſſeur d'un œuf de pigeon ; le *Carmon*, dont l'écorce reſſemble à celle de l'oignon, & qui eſt gros comme une pomme commune. Sa chair eſt aigre-douce, & excite l'appétit. Le *Gayavas* eſt un fruit qu'on a apporté ici de la nouvelle Eſpagne, & dont on fait du vin qui l'emporte ſur celui de palmier. Ses feuilles ſont un excellent vulnéraire. Nous ne parlons point des Jambos, des Jacas, des Mangues, des Ananas, des Durions, & de tant d'autres eſpèces qui ſont communes à la plupart des régions de l'Inde.

Arbres utiles.

Gemelli compte dans ces mêmes Iſles juſqu'à quarante ſortes de palmiers. Les plus remarquables par leur utilité ſont l'*Yoro*, le *Saſa*, le *Bourias*, & l'*Yonota*.

L'Yoro, ou Sagu.

L'Yoro eſt la même plante que les Moluquois appellent *Sagu*. Il croît naturellement ſur le bord des rivières, ſans qu'il ſoit beſoin de le cultiver. Il contient dans toute la longueur du tronc une ſubſtance blanche & molle, dont on fait une pâte, qui, ſéchée au ſoleil, ſans le ſecours d'autre feu, ſe convertit en pain.

Le Saſa.

Le Saſa, autrement appellé *Nipa*, eſt un cocotier de la petite eſpèce. On en tire, par le moyen d'une inciſion, une liqueur agréable, qu'on prépare avec une ſorte de canelle, appellée *Calinga*, qui lui donne du corps, & qui l'empêche de s'aigrir. Ses feuilles, jointes avec des filets de canne, ſervent à couvrir les maiſons. On compoſe avec ſon écorce des cordages, du calfat pour les navires, des va-

ses, & d'autres commodités. Les Insulaires expriment de ses fruits une huile, qui est très-bonne dans sa fraîcheur.

Le Bourias.

Le Bourias est un arbre beaucoup plus gros & plus fort. Sa substance intérieure, broyée avec son fruit, donne une farine, dont on fait aussi du pain; mais c'est une nourriture moins saine que le sagu. On tire de son tronc une liqueur, qui, épaissie au feu, forme une confiture noire, que les Insulaires nomment *Pocascas*.

L'Yonota.

Les principales propriétés de l'Yonota, sont de produire une liqueur très-douce, une sorte de laine appellée *Baios*, & du chanvre noir, nommé *Jonor*, ou *Gamuto*, dont on compose des cables. Les fils qu'on tire de son écorce sont noirs, & restent long-tems dans l'eau sans être endommagés.

Autres bois estimables.

Le pays fournit d'autres bois estimables, tels que l'ébene, le *Balayon* rouge, l'*Asana*, autrement appellé *Naga*, dont on fait des vases qui purifient l'eau, & qui lui donnent une teinture bleue; le *Calinga*, bois aromatique, qui approche de la canelle; le *Tiga*, ou bois de fer, ainsi nommé à cause de sa dureté, qui le rend aussi difficile à scier que le marbre.

Plantes & racines particulières.

Dans l'ordre des plantes & des racines particulières à cette contrée, & dont l'abondance est telle, que la plupart des Insulaires ne songent point à se procurer d'autre nourriture, on distingue les *Camotes*, espèces de grosses raves d'un excellent goût; les *Glabis*, dont on fait une sorte de pain; l'*Ubis*, qui est de la nature de la Courge, & dont la plante ressem-

ble au lierre; le *Xicamas*, qui se confit au poivre & au vinaigre, & quantité de carotes sauvages, beaucoup plus douces que les nôtres.

Le *Pollo*, qui a la forme du pourpier; la *Pansipane*, plante un peu plus haute, qui produit une fleur blanche, semblable à celle de la fève; la *Golondrine*, l'*Alipayon*, la racine de *Dilao*, l'herbe appellée *Carongton*, le bois qu'on nomme *Dottan*, le fruit de *l'Amuyon*, le *Pandacaque*, &c. sont autant de plantes salutaires, qu'on employe avec succès dans la Médecine, principalement pour la guèrison des plaies. Le pays en produit aussi de venimeuses, & dont le seul attouchement est, dit-on, mortel. L'arbre nommé *Camandag*, distille une liqueur funeste, dont les Insulaires se servent pour empoisonner leurs flèches. Son ombre fait périr toutes les herbes voisines, & lorsqu'il est en fleur, il exhale un venin subtil, qui corrompt l'air aux environs. Un Voyageur assure qu'on se garantit de ses pernicieuses influences, en portant dans la bouche un petit morceau du bois, ou une feuille d'un certain arbrisseau, qu'il ne nomme pas, & qui croît, dit-il, avec cet arbre. La racine du *Bubai*, portée au bras, passe aussi pour un souverain préservatif contre toutes sortes de poisons. Si on la réduit en poudre, elle guèrit avec succès les plaies dangereuses. L'arbrisseau qui la produit est une espèce de lierre, qui s'attache aux arbres, & qui croît aussi autour des bâtimens. Ses racines sont si profondes, qu'elles pénétrent les plus épaisses murailles, & qu'elles les

Gemelli, *ubi suprà*.

renversent avec le tems. Les Indiens idolâtres lui rendent un culte particulier, & le nomment *Maca-Bubai*, ou l'arbre qui donne la vie.

L'Isle de Samar produit cette plante fameuse, que les Espagnols appellent le fruit ou la feve de Saint Ignace, parce qu'on en doit la découverte aux Jésuites. Elle naît en arbrisseau rampant, comme le lierre. Ses fleurs ressemblent à celles du grenadier. Son fruit, qui parvient quelquefois à la grosseur du melon, a la peau unie & bleuâtre. Il contient, au milieu d'une substance ferme & amere, une douzaine de pépins de forme triangulaire, durs & acides, nuancés de jaune & de vert, de la grosseur d'une noisette. C'est de ces pépins broyés & mêlés dans l'eau ou dans le vin, qu'on tire un puissant antidote contre plusieurs poisons, & un remede admirable dans les maladies d'entrailles, les diarrhées, les maux d'estomac, les fievres opiniâtres, & les accouchemens difficiles. La dose ordinaire est la seizième partie d'une once. On augmente sa vertu en y joignant un autre fruit, appellé *Ligazo*, dont la substance ressemble à l'étoupe du chanvre.

Un Soldat Espagnol découvrit en 1642, sur le rivage d'Ibabao, une plante, de l'espèce de celles qu'on appelle sensitives, qui lui parut tout-à-fait semblable au chou. Ayant voulu la prendre, il s'apperçut qu'elle s'éloignoit de lui, & qu'elle se cachoit dans l'eau. On a trouvé dans l'Isle de Manille, aux environs de la Capitale, une autre plante de même nature,

que les Espagnols ont nommée *Verguenzosa*, ou la Honteuse. Quelque légerement qu'on la touche, elle se retire & ferme ses feuilles.

Richesses variées.

N'oublions pas de compter parmi les richesses des Philippines, l'ambre, les perles, le besoard, les mines d'or & de calamie, l'écaille, l'indigo, différentes sortes de gommes & d'aromates, la casse, le gingembre, le cacao, les cannes de sucre, la cire & le tabac. Ces dernières productions sont si communes, qu'elles n'ont presqu'aucune valeur. On en peut juger par le prix du sucre, qui ne vaut pas un écu le quintal.

Population excessives des animaux.

Un pays si fertile ne sauroit manquer de produire une population excessive parmi les animaux. On trouve dans les forêts une telle quantité de buffles sauvages, qu'un bon chasseur en peut tuer vingt à coups de lance dans l'espace d'un jour. Le nombre des cerfs, des sangliers, des chevres & des singes n'est pas moins prodigieux. Les Espagnols, à leur arrivée dans ces Isles, n'y trouverent point de bœufs ni de chevaux: ceux qu'ils ont fait venir de la nouvelle Espagne ont très-bien réussi.

Civettes, Taguans.

Les Civettes sont à proportion aussi communes. Ces animaux, qui ont quelque ressemblance avec le chat, portent sous leur queue, dans une petite bourse, un parfum assez recherché. Il consiste dans une matière onctueuse, dont le poids les incommode tellement, qu'ils se frottent contre terre, pour rompre la vessie qui la contient. On voit ici une autre espèce

de chats, que les Insulaires nomment *Taguans*. Leur couleur est celle des renards. Ils ont des aîles velues, dont ils ne se servent que pour sauter d'arbres en arbres comme les écureuils. On prétend que cet animal singulier ne se trouve qu'aux Philippines.

Dans la classe des oiseaux, le *Tavon*, le *Paloma Torcaz*, le *Salagan*, l'*Herrero* & le *Colocolo*, tiennent un rang distingué. Le Tavon est : « un oiseau de mer, noir & plus petit qu'une poule, mais qui a les pieds & le cou assez longs. Il fait ses œufs dans des terres sablonneuses. Leur grosseur est à-peu-près celle des œufs d'oye. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'après que les petits sont éclos, on y trouve le jaune entier sans aucun blanc, & qu'alors ils ne sont pas moins bons à manger qu'auparavant ; d'où l'on conclut qu'il n'est pas toujours vrai que la fécondité vienne du jaune des œufs. La femelle rassemble ses œufs, jusqu'au nombre de quarante ou cinquante, dans une petite fosse, qu'elle couvre de sable, & dont la chaleur de l'air fait une espèce de fourneau. Lorsque les petits ont la force de secouer la coque & d'ouvrir le sable pour en sortir, la mere se perche sur les arbres voisins, & fait plusieurs fois le tour du nid, en criant de toute sa force. Les petits, excités par le son, font alors tant de mouvemens & d'efforts, que forçant tous les obstacles, ils trouvent le moyen de se rendre auprès d'elle. Les Tavons font leurs nids au mois de Mars, d'Avril & de Mai ; tems où la mer étant plus tranquille, les vagues ne

Oiseaux particuliers.

Gemelli, dans l'Hist. des Voyages, tom. X.

s'élevent point assez pour leur nuire. Les matelots cherchent avidement ces nids le long du rivage. Lorsqu'ils trouvent la terre remuée, ils l'ouvrent avec un bâton, & prennent les œufs & les petits, qui sont également estimés. » C'est l'Historien des Voyages qui nous donne cette description d'après Gemelli.

Le Paloma Torcaz est de la grosseur d'une grive. Il est remarquable par son plumage, qui est varié de gris, de vert, de rouge & de blanc, par une tache rouge au milieu de l'estomac, & par son bec & ses pieds, qui sont aussi d'un bel incarnat. Le Salagan est cet oiseau fameux, dont les nids passent pour un mets si délicat dans tout l'Orient. Il se trouve assez communement à Mindanao, à Xolo, & dans les Isles Calamianes. L'Herrero a le plumage vert. Sa grosseur est celle d'une poule. Il est remarquable par son bec, qu'il a si long & si dur, qu'il perce avec grand bruit les plus gros arbres pour y faire son nid. C'est de-là que lui vient le nom d'Herrero, ou de Charpentier, que les Espagnols lui ont donné. On attribue au Colocolo le double avantage de nager dans l'eau & de voler dans l'air avec la même vîtesse. Ses plumes sont si serrées, qu'elles se sechent aussi-tôt qu'il les secoue hors de l'eau. Cet oiseau a le plumage noir, la taille plus petite que celle de l'aigle, le bec si long & si fort, qu'il enleve de très-gros poissons.

On rencontre dans les mêmes Isles quantité de paons, de perroquets & de cacatous blancs, & d'oiseaux verts appel-

lès *Volános*. On n'y voit point de perdrix ni de faisans. Les cailles ont ici les pieds & le bec rouges, & sont une fois plus petites que les nôtres.

Abeilles des Philippines.

Les Philippines offrent plusieurs espèces d'abeilles. Celles qu'on nomme *Pokoytan* sont plus grandes que les abeilles d'Europe. Elles déposent sur la tête des grands arbres des rayons qui ont six ou sept palmes de longueur, sur une largeur proportionnée, & qui tiennent si fort aux branches, que les pluies les plus orageuses ne peuvent les détacher. D'autres abeilles, appellées *Liquam*, de la grandeur des nôtres, font leur miel dans le tronc des arbres. Une troisième espèce, nommée *Lokat*, & dénuée d'aiguillon, forme un miel acide & une cire noire. Sa grandeur est celle d'une mouche commune. Celles qui se nomment *Camomo* composent une quatrième classe, qui s'attache aux grands arbres, comme les abeilles de la première espèce.

Poissons.

Parmi une multitude de poissons de tout genre, on distingue celui que les Espagnols ont nommé *Pesce-Muger*, ou poisson-femme, parce qu'il a les mammelles & les parties du sexe, & qu'on ne connoît point de mâle dans cette espèce. Sa chair à le goût de celle du porc. On trouve dans ces mers des baleines de différente grandeur; des chevaux marins, qui n'ont point de pieds, & dont la queue ressemble à celle des crocodiles: le poisson qu'on nomme *Epée*, à cause de la longueur extraordinaire de sa corne, avec laquelle il renverse quelquefois de petites barques;

des huitres & des raies d'une prodigieuſe groſſeur. Les lacs & les rivières ſont remplis de crocodiles, & d'une autre eſpèce de poiſſons monſtrueux, que les Inſulaires nomment *Buhayas*. Gemelli, dont les récits ſont ſouvent exagérés, aſſure que les crocodiles des Philippines ſont ſi avides du ſang humain, qu'on n'a jamais ouvert un de ces monſtres, ſans lui trouver dans le ventre des os & des cranes d'hommes; que cependant ils ſont moins tourmentés de la faim que d'autres animaux, parce que n'ayant point au bas du corps de conduits pour les excrémens, les alimens qu'ils prennent reſtent plus long-tems dans leur eſtomac, qui ne ſe vuide que par la voie du vomiſſement. Il ajoute que les femelles ſont ſi fertiles, qu'elles couvent à la fois juſqu'a cinquante œufs; mais à peine leurs petits ſont-ils éclos, qu'elles les avalent l'un après l'autre, n'en laiſſant échapper qu'un très-petit nombre. Il prétend de plus que les Bùhayas n'ont pas de langue; qu'ils ne peuvent manger dans l'eau; qu'ils ont une difficulté extrême à ſe tourner; que la nature leur a donné quatre yeux, deux en haut & deux en bas, ce qui n'empêche pas qu'ils n'ayent la vue très-courte; qu'au reſte les mâles ne peuvent ſortir de l'eau qu'à moitié, & que les femelles ſe chargent du ſoin d'aller chercher à terre leur pâture.

Crocodiles.

ARTICLE V.

Ce que les mœurs des Philippinois offrent de plus remarquable.

TERMINONS ce Chapitre par quelques obſervations, qui concernent les habitans naturels des Philippines. Ces peuples, comme on l'a déja remarqué, ſont un mélange de différentes Colonies Indiennes, arrivées en divers tems dans ces Iſles. Il paroît que la plus ancienne race eſt celle de ces Indiens qui habitent les montagnes. Ils ont ſi peu de commerce avec les Eſpagnols, qu'il n'a pas été poſſible de ſe procurer des lumières certaines ſur leur origine. Salmon les croit venus de la côte de Malabar, ſur quelques rapports qui ſe trouvent entre leur langue & celle qui eſt en uſage dans cette partie de l'Inde. Leur vie différe peu celle des bêtes. Ils n'ont point de demeure fixe. Ils vivent des fruits & des racines qu'ils trouvent dans les bois; & lorſqu'ils ont épuiſé toutes les ſubſiſtances d'un canton, ils vont en chercher dans un autre lieu. On a fait juſqu'ici de vains efforts pour les aſſujettir. Ils ont une telle horreur de la domination des Eſpagnols, qu'ils maſſacrent ſans pitié tous ceux de cette nation qu'ils rencontrent. Lorſqu'ils peuvent en tuer un, ils font pendant trois jours des réjouiſſances extraordinaires, & ils boivent tour-à-tour dans le crâne de leur ennemi. Mélange de différens peuples.

Le pays eſt habité par d'autres races Peuples modernes.

d'Indiens, dont l'origine eſt plus moderne. Les unes ſont venues de Malaca; les autres de Sumatra, de Borneo, de Macaſſar, & des autres Iſles de l'Océan Indien.

Biſayas & Tagales.

De tous ces différens peuples on ne connoît guère que les Biſayas & les Tagales, qui étoient maîtres de la plus riche portion des Philippines avant l'arrivée des Eſpagnols. Quoiqu'ils ayent preſque tous ſubi le joug de ces conquérans, ils ne laiſſent pas de ſe gouverner par leurs propres loix. Leur langue eſt celle qu'on parle à Malaca. Elle a treize conſonnes, cinq voyelles pour le diſcours, & trois ſeulement pour l'écriture. Ils écrivent de bas en haut, en mettant la première ligne à gauche, & continuant vers la droite; méthode fort différente de celle des Japonnois & des Chinois, qui écrivent de haut en bas, & de droite à gauche. Ils ont appris des Européens à tracer leurs caractères ſur le papier. Avant cette découverte, ils écrivoient avec la pointe d'un couteau ſur des écorces de canne, ou ſur des feuilles de palmier.

Leur langue. Gemelli, *Ibid.*

Leurs Loix & leur Gouvernement.

Une de leurs premières loix, eſt d'aimer & d'honorer les auteurs de leur naiſſance. Ils ſont diviſés en peuplades, qui portent le nom de *Barangué*, & qui ont chacune un chef. Tous les procès ſont portés devant ce Juge, qui eſt aſſiſté d'un conſeil des anciens. Dans les cauſes civiles, il appelle les parties, & s'efforce de terminer à l'amiable leur différend. S'il ne peut les accommoder, il leur fait jurer de s'en rapporter à la ſentence des Juges, & s'ils refuſent de s'y ſou-

mettre ; il les condamne à de rigoureux châtimens.

Les meurtres sont rarement punis par l'autorité publique. Mais les parens du mort tâchent d'en tirer vengeance sur le meurtrier, à moins que celui-ci ne leur offre pour dédommagement une certaine quantité d'or. Pour découvrir l'auteur d'un larcin secret, on oblige toutes les personnes soupçonnées de mettre quelque chose sous un drap, afin de fournir au voleur l'occasion de restituer sans honte. Si cette tentative ne réussit point, on a recours à deux épreuves. La première est d'obliger les accusés à se plonger dans une rivière : celui qui sort le premier de l'eau est censé coupable. L'autre épreuve est d'enfoncer la main dans une chaudière bouillante, pour en tirer une pierre. Celui qui refuse de s'y soumettre est condamné à payer le montant du vol.

Epreuves judiciaires.

L'adultere est traité comme l'homicide. On ne le punit que par la bourse, avec cette circonstance particulière, que le mari est obligé de continuer de vivre avec son infidele épouse, & que son déshonneur cesse dès que l'offenseur lui a payé une somme d'argent. Il n'y a point de compensation pour l'inceste, qui est toujours puni rigoureusement.

Non-seulement les femmes n'apportent point de dot aux hommes ; mais leur famille exige une somme d'argent pour les livrer. On fait, outre cela, payer au mari l'entrée de la maison ; ensuite la permission de parler à sa femme ; puis celle de boire & de manger avec elle ; enfin,

Loix des mariages.

le droit de consommer le mariage.

Les Tagales ne se permettent point l'usage de la polygamie ; mais s'ils n'ont point d'enfans de leur femme, ils peuvent, avec son consentement, recevoir une esclave dans leur lit. Les Bisayas prennent sans scrupule plusieurs femmes. Les enfans de la première héritent des deux tiers du bien, & ceux des autres du tiers seulement. On assure que ce peuple avoit autrefois la coutume de prostituer les filles, la première nuit des nôces, à des Officiers publics, qui étoient chargés de leur ôter la virginité, qu'on regardoit comme un obstacle aux plaisirs du mari. Mais les Espagnols ont aboli cette infame pratique dans tous les quartiers de leur domination. En général, les Bisayas sont fort livrés au plaisir des sens, & les femmes ne sont pas plus portées à la continence que les hommes. Les maris sont si peu délicats, qu'ils s'affligent, dit-on, d'épouser des femmes à l'épreuve de tout soupçon, persuadés qu'une jeune personne, dont la vertu n'a point été attaquée, doit avoir quelque défaut qui la rend peu aimable.

Ibid.

Usages particuliers.

Ces Indiens ne peuvent se résoudre à manger seuls. Il leur faut au moins un compagnon de table. Ils ne permettent point aux filles d'assister aux accouchemens, parce qu'ils croient que leur présence rend le travail plus difficile. On enterre les pauvres dans une simple fosse, creusée dans leur maison. Les riches sont enfermés dans un cercueil de bois précieux, avec des bracelets d'or & d'autres

ornemens. Ce cercueil eſt placé dans un coin de l'habitation, ſur une petite eſtrade, qu'on entoure de feuillages. On met dans la même enceinte un autre coffre, qui renferme les habits du mort, ſes armes, & d'autres choſes à ſon uſage. Un mari qui perd ſa femme, eſt ſervi pendant trois jours par des hommes veufs, & les femmes qui perdent leur mari, ſont ſervies de même par trois veuves. L'habit de deuil eſt noir parmi les Tagales, & blanc chez les Biſayas. Les uns & les autres ſe raſent alors la tête & les ſourcils. Avant l'arrivée des Eſpagnols, qui ont fort adouci les mœurs de ces deux peuples, la coutume étoit d'immoler ſur la tombe du mort celui de ſes eſclaves qu'il avoit le plus aimé. Lorſque le Chef d'une peuplade mouroit, tous les habitans du canton gardoient, pendant pluſieurs jours, un profond ſilence. Tous les travaux étoient ſuſpendus, & la navigation ceſſoit ſur les rivières.

Induſtrie de ces peuples.

On parle avec éloge de leur induſtrie. Les hommes font de beaux ouvrages de canne, & de petites pièces d'orfévrerie très-délicates, comme des chaînes & des chapelets d'or. Les femmes ont une adreſſe admirable pour les broderies en ſoie.

Leur figure.

Ces Indiens ont la taille petite, mais bien priſe dans ſes proportions. Leur couleur eſt d'un rouge foncé, qui approche du noir. On trouve parmi eux quelques femmes aſſez blanches. Elles ſe frottent le corps avec de l'huile de coco, dans laquelle elles mêlent du muſc & d'autres odeurs. Elles ſe noirciſſent les dents, qu'el-

les tiennent d'ailleurs fort nettes, & qu'elles se font limer avec soin, pour les avoir d'égale grandeur. Les hommes & les femmes de distinction sont chargés de bracelets, d'anneaux, de coliers, & d'autres bijoux, & portent jusqu'à deux pendans à chaque oreille. Ils se peignoient autrefois la peau de plusieurs figures, ce qui passoit chez eux pour une marque de noblesse; & l'on n'acquéroit ce droit que par des actions d'éclat. Les hommes s'imprimoient de telles figures sur tout le corps : les femmes ne se peignoient qu'une main entière, & une partie de l'autre. De-là vient le nom de *Pintados* que les Espagnols ont donné à la principale peuplade des Bisayas. Mais cet usage est aujourd'hui presque généralement aboli parmi eux.

Leurs repas & leurs amusemens.

Ils mangent assis; mais leurs chaises & leurs tables sont fort basses. Ils ont, comme les Chinois, autant de tables que de convives. Leur nourriture ordinaire est un peu de riz bouilli dans l'eau. Ils boivent à proportion beaucoup plus qu'ils ne mangent. La viande ne paroît guère sur leurs tables que les jours de Fêtes. Leurs principaux amusemens sont la musique, la danse, & le combat des coqs, qu'on arme ici d'un fer tranchant pour ces sortes d'exercices. Les hommes & les femmes sont dans l'habitude de fumer du tabac, de mâcher du bétel, & de boire de l'arak.

Leur Religion.

Ceux de ces Insulaires qui sont soumis à la domination de l'Espagne, ont presque tous embrassé le Christianisme. Les

autres font profeffion de l'Idolâtrie. Leur religion me paroît avoir plufieurs rapports avec celle des Siamois. Ils reconnoiffent un grand nombre de Dieux, dont les claffes font fubordonnées. Il y en a un qu'ils refpectent plus que tous les autres, & que d'anciennes chanfons Tagales nomment *Barhala - May - Capal*, ou Dieu créateur. Ils adorent auffi le Soleil & la Lune, plufieurs animaux terreftres & aquatiques, des oifeaux, des rochers, des rivières & des caps. Les Bifayas honorent d'un culte particulier les vieux arbres, & c'eft parmi eux un facrilége de les couper. Ils fe perfuadent que les amis de leurs ancêtres réfident fur leur fommet, où ils croyent les voir fous la figure de divers fantômes, qui ont une taille gigantefque, de longs cheveux, de petits pieds, de grandes aîles, & le corps peint.

Ils croyent que l'Univers eft gouverné par une multitude innombrable de Génies, que les Bifayas nomment *Davatas*, & les Tagales *Anitos*. Les uns préfident aux montagnes & aux femences, d'autres à la pêche, aux édifices, à la fanté des enfans. Ils mettent au nombre des mêmes Dieux leurs ancêtres, qu'ils honorent par des facrifices, & qu'ils invoquent dans leurs befoins. Ce préjugé engage les vieillards à choifir pour leur fépulture quelque lieu élevé, principalement fur les caps qui s'avancent dans la mer, afin d'être un objet de culte pour les pêcheurs & les gens de mer. Ils n'ont d'autres Ecritures canoniques que quelques chanfons an-

ciennes, qui renferment la généalogie de leurs Dieux, leurs faits héroïques, & quantité de fables sur la création du monde & sur ses premiers habitans.

CHAPITRE IX.

Habitans des Isles Marianes & de la nouvelle Guinée. Autres Isles de l'Océan Indien. Navigations aux Terres Australes.

ARTICLE PREMIER.

Isles Marianes.

Position de ces Isles. LEs Marianes forment une chaîne de plusieurs Isles, qui s'étend du Sud au Nord, depuis le treizième degré de latitude septentrionale jusqu'au vingt-deuxième, dans la longueur de cent soixante lieues. Elles sont à l'extrêmité de la Mer du Sud, près de quatre cens lieues à l'Orient des Philippines. Leur éloignement du méridien de l'Isle de Fer est de cent soixante degrés, ou de trois mille deux cens lieues.

Leurs noms. Magellan, qui les découvrit en 1521, les nomma *Isles de Larrons*, parce que les habitans, dans une première entrevue, lui volerent quelques instrumens de fer & d'autres bagatelles. Elles reçurent ensuite le nom de *Las Velas*, ou *d'Isles des Voiles*, à cause de la multitude des barques du pays qui venoient à voiles déployées au-devant des navires Espagnols. Enfin, Marie d'Autriche, veuve de Philippe IV,

& Régente d'Espagne, leur donna celui *d'Isles Marianes* vers le milieu du dernier siécle. Ce fut sous sa régence que les Espagnols formerent un établissement dans ces Isles, dont Lopez Legaspi avoit pris possession pour eux dès l'année 1565. s'étant rendu maître de la principale, appellée *Guahan*, ils y bâtirent un Fort, & ils subjuguerent en peu de tems toutes les autres. Ils en tirent peu de profit, & elles leur sont même à charge, par les frais que cause l'entretien de cette Colonie; mais c'est un entrepôt commode pour les Navires qui vont de la Nouvelle Espagne à Manille, & qui, après un voyage de plusieurs mois dans la mer du Sud, sans découvrir aucune terre, trouvent heureusement de quoi se rafraîchir dans ces Isles.

Comment les Espagnols s'y établirent.

La plus méridionale & la plus grande est *Guahan*, ou l'*Isle* de *Saint Jean*. Sa hauteur est de treize degrés trente minutes, sa longueur de huit lieues, sa largeur de trois, & son circuit de vingt-cinq à trente. Salmon y compte trois ou quatre cens habitans, & le Pere Gobien plus de trente mille. Dampier qui la visita en 1687, environ vingt ans après l'établissement des Espagnols, n'y trouva qu'une centaine d'Indiens naturels; foibles restes d'une peuplade beaucoup plus nombreuse, qui dégoûtée d'une domination étrangère, avoit passé dans les Isles voisines, après avoir ruiné toutes les habitations qu'elle possédoit dans celle de Guahan.

Isle principale. Gabien, Histoire des Isles Marianes; Salmon, Etat des Isles des Larrons; Pigaphetta. Dampier, Gemelli, Anson, &c.

Le pays est agréable & fertile. On y trouve plusieurs ports commodes, tels

que ceux d'*Umatage* & de *Pigpug*, vers le Sud, & celui d'*Agadna*, dans la partie de l'Oueſt, qui eſt le meilleur de tous. La côte de l'Eſt, qui eſt la plus élevée, préſente de toutes parts des rochers eſcarpés, qui défendent le rivage, & qui rendent la deſcente impraticable de ce côté-là. Celles de l'Oueſt & du Sud ſont aſſez baſſes, & remplies de baies ſablonneuſes, dont l'accès eſt très-facile.

Autres Iſles. En allant du Sud au Nord, on rencontre ſucceſſivement les Iſles ſuivantes. 1. *Zarpane*, autrement *Rota*, ou *l'Iſle Sainte Anne*, qui eſt à ſept lieues de Guahan. Elle a quinze petites lieues de tour, & deux excellens ports, l'un au Sud, & l'autre au Nord-Oueſt. 2. *Aguiguan*, ou *l'Iſle Saint-Ange*, à treize lieues de Zarpane. Elle s'éleve au milieu de la mer, comme une forteresse bâtie ſur une éminence : à peine eſt-elle acceſſible par quelques ouvertures.

Voyage d'Anſon, t. III. 3. *Tinian ou Buena-Viſta*, qui n'eſt qu'à une lieue d'Aguiguan. Un Journal très-moderne, la place à quinze degrés huit minutes de latitude du Nord, & lui donne douze milles d'Angleterre de long, ſur ſix de large. Son terrain eſt ſec & un peu ſablonneux, & s'éleve inſenſiblement depuis le rivage juſqu'au milieu de l'Iſle. On y rencontre des plaines baſſes, dont les pâturages ſont excellens ; des collines en pente douce, couvertes d'un trefle fin, entremêlé de différentes fleurs ; des bois agréablement percés, dont les arbres produiſent d'excellens fruits, & paroiſſent, à une certaine diſtance, auſſi bien plantés, que ſi leur diſpoſition étoit un effet de

l'art. Les Anglois de l'Escadre de M. Anson la visiterent en 1742, & n'y trouverent point d'habitans. Ils apprirent que vers la fin du dernier siécle, une maladie épidémique en ayant emporté une partie, les Espagnols firent passer le reste dans l'Isle de Guahan. Ils y apperçurent plusieurs ruines qui prouvoient assez que le pays avoit été fort peuplé. Son terroir est d'une prodigieuse fertilité, & les Espagnols en tirent quantité de vivres pour nourrir leur garnison de Guahan. On y voit des milliers de bœufs paître ensemble dans les vastes prairies qui bordent la mer. Les Anglois en tuerent quelques-uns à coups de fusil, & en prirent plusieurs à la course. Tous ces animaux ont le corps d'une blancheur éclatante, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires. On trouve aussi dans l'Isle des poules d'un excellent goût, quantité de cochons sauvages, & une grande abondance de fruits. Du reste, on y est tourmenté par une multitude d'insectes, dont les plus incommodes sont les Tiques, espèce de vers, qui s'attachent aux hommes comme aux animaux, & qui cachant leur tête sous l'épiderme, y causent une douloureuse inflammation. *Saypan*, *Anatajan*, *Guguan*, *Alamagan*, *Pagon*, *Agrigan*, *Assonsong*, *Tunas & Urac*, sont d'autres Isles qui se présentent dans le même Archipel, & dont on ne connoît que les noms. Urac, la plus avancée vers le Nord, est à vingt-un degrés 35 minutes de latitude

Elles sont toutes situées dans la Zone Torride, ce qui n'empêche pas que leur Leur climat.



climat ne ſoit aſſez tempéré, & qu'elles ne jouiſſent d'un air pur & d'un ciel ſerein. On aſſure que la plupart des habitans arrivent à une extrême vieilleſſe, & que rien n'eſt moins rare parmi eux que de vivre un ſiécle. La première année qu'on leur prêcha l'Evangile, on en baptiſa, dit-on, plus de ſix vingt qui paſſoient cent ans, & qui ne paroiſſoient pas en avoir plus de cinquante.

Leurs productions. Le terroir des Marianes eſt rougeâtre, ſablonneux, & généralement aſſez fertile. Les arbres n'y ſont pas ſi grands ni ſi forts qu'aux Philippines ; mais ils ſont toujours chargés de verdure & de fruits. On y trouve une grande abondance de pommes de pin, d'oranges, de limons, de noix de cocos, de melons, & d'une eſpèce de pommes, que les Inſulaires nomment Fruit à pain. *Rima*, & les Européens *fruit à pain*, parce quelles ſervent de pain aux Inſulaires. L'arbre qui les produit a la tête large & touffue, & les feuilles noirâtres. Le fruit eſt rond, de la groſſeur de la tête humaine, & revêtu d'une forte écorce hériſſée de pointes. Il n'a ni pépins ni noyaux, & ſa poulpe eſt auſſi blanche & auſſi tendre que la mie du meilleur pain. On le cuit au four ou dans l'eau bouillante, & dans cet état il ſe conſerve cinq ou ſix mois. Ce fruit merveilleux eſt particulier aux Iſles Marianes.

On obſerve dans cette mer une étrange variation de la Bouſſole, qui depuis le Cap Saint-Bernardin, dans le droit de Manille, décline conſidérablement, tantôt au Nord-Eſt, tantôt au Nord-Oueſt, pendant

pendant le cours de plus de mille lieues.

On ignore de quel pays les habitans des Marianes tirent leur origine, & dans quel tems ils ont commencé à peupler ces isles. Ce qui prouve l'ancienneté de leur établissement, c'est qu'ils en ignorent l'époque, & qu'ils n'imaginent pas même que leurs premiers ancêtres ayent pu habiter aucun autre pays. Avant l'arrivée de Magellan, ils ne croyoient pas qu'il existât d'autre terre que la leur, & ils se regardoient comme les seuls habitans du monde. Leur langue a beaucoup de rapport à celle des Tagales des Philippines, qui est une dialecte du Malais, & peut-être qu'ils doivent leur origine à quelques Indiens de Malaca, que le hazard aura jettés sur ces côtes.

Incertitude de l'origine des Insulaires.

Avant les instructions qu'ils ont reçues des premiers Missionnaires, ils n'avoient pas la moindre idée de Religion. *Ils étoient*, dit leur Historien, *sans temples*, *sans culte & sans prêtres*, *& ne reconnoissoient aucune apparence de divinité*. Ils ne laissoient pas d'admettre une autre vie, & d'y supposer des peines & des plaisirs. Ils nommoient l'Enfer *Zazarraguan*, & ils croyoient que les morts y étoient tourmentés par un Démon appellé *Chaffi*. Leur paradis étoit uu jardin délicieux, rempli de cocotiers, de cannes de sucre, & d'autres fruits d'une qualité exquise. C'est dans la jouissance de ces biens qu'ils faisoient consister toute la béatitude de l'autre vie. Ce n'étoit point le crime ni la vertu qui conduisoient dans le séjour des peines ni dans celui des plaisirs. Tout dependoit

Ancienne ignorance de ce Peuple.

Gobien, dans l'Hist. des Voyages Tome X. Pigaphetta, ibid.

de la manière dont on sortoit de ce monde. Ceux qui mouroient d'une mort violente étoient conduits dans l'affreuse demeure de Zazarraguan ; & le jardin de délices étoit le partage de ceux qui mouroient d'une mort naturelle. Il y avoit parmi eux un petit nombre d'imposteurs, appellés *Mancanas*, qui s'attribuoient le pouvoir de changer les saisons, de commander aux élémens, de guérir les malades, de procurer d'abondantes récoltes & d'heureuses pêches.

Ce même peuple n'avoit ni loix, ni maîtres, & manquoit de la plupart des choses qui nous paroissent nécessaires à la vie. Il ignoroit, dit-on, jusqu'à l'usage du feu. *Ils virent pour la première fois cet élément*, dit Pigaphetta, *dans une descente que firent les Espagnols, pour brûler quelques maisons du pays, & ils le prirent pour un animal, qui s'attachoit au bois & qui s'en nourrissoit. Les premiers qui s'en approcherent trop s'étant brûlés, leurs cris inspirerent de la crainte aux autres, qui n'oserent plus le regarder que de loin. Ils appréhendoient la morsure de ce terrible animal, qu'ils crurent capable de les blesser par la seule violence de sa respiration.*

Ses mœurs & ses usages. La vie de ces Insulaires est extrêmement sobre. Ils ne se nourrissent que de racines, de fruits, & de poisson ; ce qui n'empêche pas qu'ils n'ayent un embonpoint extraordinaire, qui les fait paroître enflés, sans leur ôter néanmoins leur agilité & leur souplesse. Ils ont la taille haute, le tempérament robuste, le teint jaune, les yeux petits, les levres grosses,

le visage long, l'air rude & grossier.

Les hommes sont entièrement nuds, & les femmes ne se couvrent que les parties naturelles. Elles se noircissent les dents, & elles blanchissent leurs cheveux avec des eaux préparées. Leur langue est abondante, énergique, & pleine de douceur. Un de ses agrémens est de transposer les mots, & quelquefois les syllables; d'où il résulte des équivoques & des allusions qu'ils aiment fort. Plusieurs s'adonnent à la poësie, & cet art est en grande estime dans la nation.

Agrémens de leur langue.

Leur Noblesse est d'une fierté extraordinaire, & s'attribue une telle supériorité sur les gens du peuple, que c'est un crime pour ceux-ci de s'allier dans la famille des nobles, & même d'approcher de leur personne ou de leur maison. S'ils ont quelque chose à leur demander, il faut qu'ils le fassent de loin. Ces Nobles sont distingués ici par le titre de *Chamorris*. Ils se traitent entr'eux avec beaucoup d'égards. Ils ne se rencontrent jamais sans se faire plusieurs complimens, accompagnés de quelques termes respectueux, tels que ceux-ci *Ati-Arinmo*, permettez que je vous baise les pieds. Leurs civilités les plus ordinaires sont de se présenter du bétel, & de se passer les uns aux autres la main sur l'estomac. Ils regardent comme une impolitesse extrême de cracher en présence de quelqu'un, ou même à côté de sa maison.

Distinction de la Noblesse.

La pêche est leur plus grande occupation. Leurs canots sont propres, & d'une telle légereté, qu'ils peuvent faire, sui-

Dampier, Gemelli, ubi suprà.

Forme de leurs canots.

vant Gemelli, douze milles par heure, & vingt-quatre, ſuivant Dampier. Leur longueur eſt de quinze ou dix-huit pieds, & leur largeur de trois ou quatre. Comme ils pourroient tourner facilement, on joint aux côtés des pièces de bois ſolides, qui les tiennent en équilibre. Il y a dans le milieu un plancher qui s'avance des deux côtés ſur l'eau, & qui eſt la place des paſſagers. Ces bâtimens ſont ordinairement conduits par trois hommes, dont l'un eſt ſans ceſſe occupé à vuider l'eau, tandis que les deux autres ſont aux extrêmités pour gouverner. La voile eſt de nattes, & de la forme de nos voiles Latines, c'eſt-à-dire, qu'elle occupe toute la largeur du bâtiment. Pour revenir d'un lieu à l'autre, ils ne font que changer la voile ſans tourner le bâtiment. Alors la proue devient la poupe. Si le canot a beſoin de quelque réparation, ils mettent les marchandiſes & les paſſagers ſur la voile, pour travailler avec plus de liberté. C'eſt dans ces frêles bâtimens qu'ils font quelquefois un trajet de quatre cens lieues pour ſe rendre aux Philippines. Ils nagent entre deux eaux, comme des poiſſons, & ils s'y tiennent quelquefois aſſez longtems ſans reprendre haleine; de manière qu'on les prendroit pour des animaux amphibies, qui peuvent vivre également ſur la terre & dans l'eau.

Leurs édifices.

Leurs édifices ſont d'une agréable conſtruction. La charpente eſt de cocotier, ou d'un autre bois particulier à ces Iſles. Le toit eſt couvert de feuilles de palmier. Chaque maiſon eſt compoſée de quatre

pièces, séparées par des cloisons de feuilles entrelassées. Chaque pièce a son usage particulier. On couche dans la première; on mange dans la seconde; celle qui suit sert à garder les fruits & les autres provisions; la quatrième est pour le travail.

L'Historien de ces Isles assure qu'on ne connoît point de peuple qui vive dans une plus grande indépendance. Un enfant est maître de ses actions, dès qu'il commence à se connoître, & n'a de rapport avec les auteurs de sa naissance qu'autant qu'il a besoin de leur secours. L'autorité des chefs de la nation n'est pas moins bornée que celle des peres. Les uns & les autres ne peuvent exiger de leurs inférieurs une soumission forcée. Ainsi ces Insulaires n'ont proprement aucun maître. Toutes leurs Loix se réduisent à un petit nombre d'usages, qu'ils observent par habitude. Dans les querelles particulières chacun se fait justice; & s'il naît quelque différend entre les villages & les peuplades, il se termine de même par les armes. Leurs guerres sont courtes & peu sanglantes. Ils marchent sans ordre & sans provisions, passant quelquefois deux ou trois jours sans manger, & uniquement attentifs aux mouvemens de l'ennemi. Ils cherchent moins à en venir aux mains qu'à se surprendre. Dans les batailles, la mort de deux ou trois hommes décide ordinairement de la victoire. Dès qu'ils voyent couler le sang de leurs camarades, ils prennent la fuite. Le parti vaincu demande la paix, & l'obtient par des présens. Les vainqueurs célébrent leur triomphe

Ils vivent dans une grande indépendance.

Leur méthode pour la guerre.

par des chansons, qui se chantent dans les fêtes, & qui se conservent d'âge en âge.

Ils ne connoissent point l'usage des arcs, des flèches, ni des épées. Ils n'ont d'autres armes que de longs bâtons, garnis d'os humains, qu'ils travaillent assez proprement, & dont ils font la pointe fort aigue. Ils se servent aussi de pierres dans leurs combats, & ils les lancent avec beaucoup d'adresse.

Leur caractere & leurs goûts.

Ils sont ombrageux, défians, sensibles à la moindre injure, & implacables dans la vengeance. Leur colère est toujours cruelle dans ses effets, & s'exhale rarement en reproches ou en menaces. Il seroit difficile de trouver un peuple plus changeant & plus leger, plus inconstant dans ses goûts, plus passionné pour le plaisir. Il est naturellement gai, railleur, & même bouffon. Ils aiment à s'assembler, à se donner des repas & des fêtes. Leurs divertissemens sont de danser, de courir, de s'exercer à la lutte, de chanter ou de réciter les vers de leurs poëtes. Les femmes ont aussi leurs assemblées particulières, où elles viennent parées à la manière du pays, c'est-à-dire, le corps chargé de coquillages, de tissus de racines d'arbre, de petits grains de jais & de morceaux d'écaille, qui leur pendent sur le front, & dans lesquels elles entrelassent des fleurs. Leur ceinture est une chaîne de coquilles legeres, auxquelles elles attachent de petits cocos très-proprement travaillés. Dans ces fêtes, elles forment un cercle de douze ou treize personnes,

qui sont debout; & sans sortir de leur place, elles chantent diverses chansons, tenant dans leurs mains de petites coquilles, qu'elles font jouer en cadence, comme des castagnettes. On assure que leur chant est animé, plein d'agrément & de justesse, soutenu d'une déclamation noble, & accompagné d'une expression si vive, qu'il plairoit même en Europe.

Les maris n'ont aucune autorité sur leurs femmes, & ne peuvent les maltraiter en aucun cas, même pour cause d'infidélité. Mais s'ils manquent eux-mêmes à la foi conjugale, leurs femmes en tirent une vengeance signalée. Celle qui se croit trahie assemble toutes les femmes du canton. Elles se rendent à l'habitation du coupable, la lance à la main, & le bonnet de leurs maris sur la tête. Elles ravagent ses moissons, coupent ses arbres, pillent sa maison, & la renversent même quelquefois. Dans certains cas, ce sont les parens de la femme qui se chargent de cette cruelle exécution. Une femme a l'empire absolu dans chaque maison, & le mari n'y peut disposer de rien sans son consentement. Si c'est un homme fâcheux, peu complaisant & peu soumis, elle a le pouvoir de le quitter & d'en épouser un autre. Ses enfans la suivent, & sont adoptés par le nouvel époux qu'elle choisit: de manière que le caprice d'une femme réduit quelquefois un homme à se voir, en un moment, sans épouse & sans enfans. Ces Loix bizarres, qui donnent aux femmes une telle supériorité, éloignent quantité de gens du mariage. La

Autorité des femmes sur les maris.

Gobien, *Ibid.*

plupart des hommes prennent le parti dentretenir secretement des concubines, avec lesquelles ils s'abandonnent aux plus honteuses débauches. Le mal vénérien, qui est très-commun aux Isles Marianes, est le triste fruit de ce libertinage (1).

Jugemens divers sur leur probité. Gobien assure que le vol est en horreur parmi eux, & qu'on n'a pu sans injustice donner à leur pays le nom d'Isle des Larrons. Olivier de Noort prétend au contraire que cetre qualification est très-fondée; qu'il éprouva en plusieurs occasions la friponnerie de ces Insulaires; que dans les diverses échanges qu'il fit avec eux, ils ne cherchoient qu'à le tromper, & qu'ils voloient avec la dernière impudence tout ce qui se trouvoit sous leurs mains.

Deuil très-lugubre. Leurs cérémonies funebres sont accompagnées de chants plaintifs, de sanglots & de larmes, de cris perçans, & d'autres signes de douleur très-expressifs. On s'abstient pendant plusieurs jours de toute nourriture, & cette abstinence se termine par quelques repas lugubres autour du tombeau. Les meres coupent les cheveux de l'enfant qu'elles pleurent, & les conservent précieusement. Elles portent au cou, pendant plusieurs années, une corde, à laquelle elles font un nœud toutes les nuits, pour s'occuper sans cesse de l'objet de leur douleur. On charge le tombeau de fleurs, de branches de palmier,

(1) Olivier de Noort vit plusieurs de ces Indiens, qui avoient le nez défiguré par des chancres. Ils faisoient; dit-il, entendre par leurs signes que c'étoit l'effet d'une maladie honteuse.

de coquillages, de morceaux d'écaille & de jais, & d'autres ornemens. Si c'est un chef de peuplade, ou un Chamorris respecté dans le pays, l'affliction n'a plus de bornes, & se change en une véritable désolation. On arrache les arbres & les grains, on brûle les habitations, on met en pièces les canots, on déchire les voiles, & leurs lambeaux s'attachent au-devant des maisons. On éleve à l'honneur du mort divers monumens lugubres. L'Historien des Marianes a traduit quelques expressions touchantes, qui leur sont familières dans ces occasions : *Il n'y a plus de vie pour moi*, disent-ils, *ce qui m'en reste ne sera qu'ennui & qu'amertume. Le soleil qui m'animoit s'est éclipsé; la lune qui m'éclairoit s'est obscurcie; l'étoile qui me conduisoit a disparu. Je vais être enséveli dans une nuit profonde, & abîmé dans une mer de pleurs & d'amertume ..... Hélas, j'ai tout perdu ! je ne verrai plus ce qui faisoit le bonheur de mes jours & la joie de mon cœur. Quoi ! la valeur de nos guerriers, l'honneur de notre race, la gloire de notre pays, le héros de notre nation n'est plus ! il nous a quitté ! Qu'allons-nous devenir, & comment pourrons-nous vivre sans lui ?*

ARTICLE II.

La nouvelle Guinée.

LA nouvelle Guinée fut découverte en 1527 par Alvaro de Savedra, Navigateur Espagnol, qui lui donna ce nom, soit parce qu'il la crut diamétralement op-

posée à la Guinée d'Afrique, soit parce que ses habitans ont le teint noir & les cheveux crêpus, comme les Caffres de Guinée. D'autres l'appellent la Terre de *Papua*, ou des *Papous*, & prétendent que ce dernier nom lui vient de la couleur de ses habitans, *Papous* en langue du pays signifiant noir. Sa situation est à l'Est des Moluques, dans le voisinage de la ligne, entre 150 & 160 dégrés de longitude.

Ce pays n'est connu qu'imparfaitement; & le peu de Navigateurs qui l'ont fréquenté, n'en rapportent rien qui puisse passer pour une véritable description. Les uns en font un seul continent, qu'ils étendent jusqu'au voisinage du Détroit de Magellan : d'autres croyent que c'est un amas de plusieurs isles.

Argensola, Histoire des Moluques, Livre II. Dampier, Voy. T. IV. Histoire Générale des Voyages t. XI. *passim*. Salmon, Etat des Isles de la Sonde.

Dampier, Capitaine Anglois, envoyé à la recherche des terres australes au commencement de ce siécle, est presque le seul Ecrivain qui soit entré dans quelques détails sur cette région. Voici l'extrait de son journal, & l'ordre de ses découvertes. Il reconnut la côte de la nouvelle Guinée le premier jour de Janvier de l'année 1700, & le lendemain il apperçut plusieurs isles assez hautes, situées vers la même côte, environ à quatre dégrés de latitude méridionale. La terre de Guinée lui parut élevée, couverte de grands arbres, d'un aspect agréable. Il mouilla le six à trois lieues du rivage, dans une baye voisine d'une petite isle, qui n'avoit qu'une lieue de long. Ses gens, qui descendirent à terre, lui apporterent avant la nuit diverses sortes de fruits, & une poule d'une

Découvertes de Dampier.

espèce fort particulière. Sa grosseur étoit celle des plus gros coqs. Elle avoit la tête panachée de longues plumes, le bec d'un pigeon, les jambes & les pieds d'une poule ordinaire, excepté que ses pieds étoient rougeâtres, le plumage d'un bleu céleste, avec une tache blanche au milieu des aîles, accompagnée de quelques autres taches rouges. On trouva sur la même côte une grande abondance de poissons, de fort bonne eau, & nulle trace d'hommes.

Dampier, en s'avançant dans la baye, du côté du Nord, passa près d'une Isle, dont les Cartes ne font aucune mention, & qu'il nomma l'*Isle blanche*, parce qu'on y voit quantité de rochers de cette couleur. Sa situation est à deux lieues du Continent, & à trois dégrés quatre minutes de latitude méridionale. On doubla ensuite une pointe de terre, & marchant toujours vers le Nord, on apperçut, du côté de l'Ouest, un assez grand nombre de petites isles. Les Anglois ne visiterent que celle de *Sabuda*, à deux dégrés quarante-trois minutes de la ligne. Sa longueur est d'environ trois lieues, sur une de large. Son sol est élevé, pierreux, & couvert d'une terre noirâtre, peu profonde, mais assez fertile pour porter quantité de grands arbres, & toutes sortes de fruits & de racines. Dampier observa qu'elle produisoit des plantains, des cocos, des pommes de pin, des oranges, des jacas, des noix muscades, & une sorte de plante, appellée *Libbi*, dont les Insulaires font des gâteaux. Il y trouva quelques

Isle Blanche.

Isle de Sabuda.

espèces particulières d'oiseaux, sur-tout de grosses poules d'un bleu céleste, semblables à celle qu'on lui avoit présentée quelques jours auparavant.

Ses habitans

Quelques Habitans de l'isle, attirés par les petits présens qu'on leur fit, apporterent aux Anglois quantité de racines & de fruits. La plupart étoient nuds, paroissoient fort pauvres. Leur teint étoit très-bazané. Leurs cheveux étoient noirs; mais les uns les portoient longs, & les autres les avoient crêpus & cotonnés. Les femmes avoient une chemise de mousseline, avec des bracelets ornés de grains bleus & jaunes. Les hommes étoient armés d'arcs, de fléches, de sabres, & de longs bâtons garnis d'un os pointu. Ils se servent d'une invention fort particulière pour attirer les gros poissons hors de l'eau. Ils ont une pièce de bois, proprement travaillée, qui représente la figure d'un dauphin, ou de quelqu'autre poisson. Ils l'attachent à une corde, & la plongent dans l'eau, avec un poids qui sert à l'enfoncer. Le poisson, trompé par cette figure, la suit, & monte après elle jusqu'à fleur d'eau: c'est le moment que ces Indiens choisissent pour le darder, avec un instrument de bois qui a la forme d'une toupie. Ils vont commercer sur de grandes chaloupes, dans le continent, où ils achetent des esclaves & des perroquets, qu'ils transportent dans les isles voisines; & ils tirent en échange des toiles de coton.

Cap Maho.

Dampier, continuant sa route vers le Nord, découvrit quantité d'autres petites isles, & arriva au commencement de Fé-

vrier à la hauteur du Cap *Maho*, qui forme la pointe Nord-Oueſt de la nouvelle Guinée. C'eſt un Cap peu élevé, & qui ſe termine en pluſieurs pointes, qui lui donnent la forme d'un diamant. En face eſt une petite iſle, couverte de bois, & ſuivie de pluſieurs autres, qui s'étendent au Nord & au Nord-Eſt. On s'approcha de la moins orientale, que Dampier nomma l'*Iſle des Petoncles*, à cauſe du grand nombre de coquillages de cette eſpèce qu'on y trouva. On en apporta un qui peſoit ſoixante-dix livres, & quelques jours après, dans une iſle du voiſinage, on en prit un autre, dont la coquille vuide peſoit deux cens cinquante livres. Le 7 de Février, Dampier reconnut une autre iſle, qu'il nomma l'*Iſle du Roi Guillaume*. Sa longueur eſt d'environ deux lieues & demie. Elle eſt fort haute, & couverte de grands arbres, dont la plupart étoient inconnus aux Anglois. Ils ſont tous d'un très-beau vert; mais les uns ont des fleurs jaunes, & les autres blanches, ou couleur de pourpre. Leur tige eſt haute & droite, & de la même groſſeur dans toute la longueur du tronc.

Iſle des Petoncles.

Iſle du Roi Guillaume.

En courant à l'Eſt, à quelque diſtance du Continent, dont les vents ne permettoient pas d'approcher, l'Auteur découvrit une petite iſle aſſez haute, qu'il nomma la *Providence*; & cinq lieues plus loin il apperçut celle qui eſt connue dans les Cartes ſous le nom de *Schouten*. Les Géographes la placent à un ou deux dégrés de latitude du Nord. Un peu plus loin, il reconnut deux autres iſles, dont il ap-

Iſle de la Providence.

Iſle de Schouten.

Isle de S. Mathias. pella l'une *Saint Mathias*, & l'autre l'*Isle*
L'Isle orageuse. *orageuse*. La première a neuf ou dix lieues de longueur, & la seconde deux ou trois.
Dampier aborde au Continent. Les vents étant devenus plus favorables, on aborda enfin au Continent à la fin de Février, après avoir traversé l'Isle *Vishart*, & quantité d'autres de moindre grandeur, qui ne sont pas marquées dans les Cartes. Cette partie de la nouvelle Guinée est haute, couverte de bois, & remplie de montagnes, dont le bas paroît agréablement cultivé.

Dampier eut à peine mouillé dans cette rade, qu'on vit sortir de plusieurs petites bayes un grand nombre de pirogues, qui s'avancerent fort près du navire. Les Indiens parurent faire aux Anglois des signes d'amitié, & les inviter à descendre sur le rivage. Mais le Capitaine n'osa se fier à ces démonstrations, & se contenta de montrer de loin aux sauvages des colliers de verre, des couteaux, & d'autres bagatelles, pour tâcher de les engager à
Son navire est insulté par les sauvages. se rendre à bord. Ils témoignerent assez d'indifférence pour ces choses, & bien loin de lier commerce avec les Anglois, ils firent tomber sur eux une grêle de pierres qu'ils lançoient avec des frondes, ce qui engagea Dampier à donner à cette
Baye des Frondeurs. rade le nom de *Baye des frondeurs*. Un seul coup de canon jetta l'épouvante parmi ces barbares, & mit fin à leurs hostilités.

Les Anglois, cherchant un lieu plus sûr pour le débarquement, firent route vers le Sud, passerent devant plusieurs
Isle de Garette-Denis. isles, & s'arrêterent à celle de *Garette-*

Denis, déja connue par les Cartes Hollandoises. Dampier la place à trois degrés dix minutes de latitude méridionale. Les anses & les caps qui l'environnent rendent sa forme fort irrégulière. Son terroir est d'un brun rougeâtre, haut, montagneux, & couvert de bois, sur-tout de cocotiers. On y voit de belles plantations, & quelques petites cabanes dispersées. Ses habitans ont le teint noir, le corps robuste, les cheveux courts & crépus, la tête grosse & large, le nez applati. Ils se peignent le visage, & ils passent dans leurs narines une cheville de bois, dont les deux bouts touchent à l'os des joues. Leurs oreilles sont aussi percées des grands trous, qui contiennent de pareilles chevilles. Dampier admira la construction industrieuse de leurs pirogues, la propreté de leurs rames, & l'habileté de leur manœuvre.

Peuples qui l'habitent.

Dans le cours du mois de Mars, les Anglois, suivant toujours la route du Sud, eurent la vue de plusieurs autres isles, telles que celles de *Saint Jean*, de *Saint George*; l'*Isle brûlante*, ainsi nommée à cause des flammes qu'elle vomit; l'*Isle* de *Rook*, l'*Isle longue*, l'*Isle* de la *Couronne*, &c. Dampier leur donna la plupart de ces noms. Etant à la hauteur de l'Isle brûlante, qu'il place à cinq degrés vingt-trois minutes de latitude méridionale, il découvrit à l'Est une grande terre, que les anciennes Cartes joignent mal-à-propos au Continent de la nouvelle Guinée; quoiqu'elle en soit separée par un canal. Il traversa ce passage sans être arrêté par

Autres Isles de la Guinée.

aucune terre ; ce qui lui fit conclure que l'étendue du pays qu'il venoit d'appercevoir n'eſt point une portion de la nouvelle Guinée. Il en prit poſſeſſion pour l'Angleterre, & lui donna le nom de *Nouvelle Bretagne*. Il aſſure que ſa poſition eſt entre deux & cinq degrès de latitude méridionale, & que ſa longueur de l'Eſt à l'Oueſt eſt de cinq degrès, c'eſt-à-dire, de cent lieues.

Nouvelle Bretagne.

C'eſt ici que ſe terminerent les découvertes de Dampier. Il paroît par ſon journal, que loin d'avoir pénétré fort avant dans la nouvelle Guinée, il y viſita à peine trois ou quatre villages. Les vents l'éloignerent preſque toujours du Continent qu'il cherchoit. Mais ce qu'il dit des iſles, qui ſe préſentent en ſi grand nombre ſur toute cette côte, renferme des obſervations très-curieuſes.

Fin des découvertes de Dampier.

Quelques Ecrivans prétendent que le Continent & les iſles de la nouvelle Guinée appartiennent à deux Princes, qui relevent du Sultan de Ternate; que dans chaque diſtrict il y a un Chef particulier; qu'entre pluſieurs richeſſes, le pays produit beaucoup d'or. Ses habitans ſont des hommes laborieux, intelligens dans l'agriculture, mais groſſiers & farouches. Ils font un grand trafic d'eſclaves. La pêche eſt leur principale occupation. Quoique ce peuple ſoit en général fort noir, il ſe trouve néanmoins quelques blancs parmi eux. On connoit peu leur Religion. Ils ont tous dans leurs cabanes une petite pierre, marquée d'une raye verte, une autre pierre rouſſe, & un morceau de métal. Ils conſervent ces trois choſes

Obſervations de quelques autres Voyageurs.

Salmon, Argenſola, *ubi ſuprà*.

avec une vénération qui approche du culte. Leur coutume est de laisser les morts sans sépulture, & de les exposer le long de la mer sur des rochers. On croit que leur pays produit des noix muscades, mais d'une qualité inférieure à celles des Moluques.

ARTICLE III.

Isles Palaos.

ON ne connoît ces Isles que par le récit de quelques-uns de leurs habitans, que le hazard conduisit en 1696 sur le rivage de *Guivam*, qui est une bourgade des Philippines. Ils s'étoient embarqués, au nombre de trente-cinq, sur deux bâtimens. Un vent impétueux les ayant emportés en haute mer, ils errerent pendant soixante-dix jours au gré de la tempête, qui les jetta enfin sur la côte de Guivam. Voici les lumières que le Pere le Clain, Missionnaire Jésuite, tira de ces étranger. Leurs isles sont au nombre de trente-deux. La route qu'ils avoient tenue lui fit conjecturer qu'elles sont situées au Midi des isles Marianes, vers onze ou douze degrés de latitude septentrionale, environ à trois cens lieues des Philippines. Il se persuada aussi que c'étoient les mêmes isles que deux Galions de Manille avoient apperçues depuis quelques années, en faisant route Sud-Ouest, & auxquelles on avoit donné le nom de *Carolines*, de *Saint-Barnabé*, & de *Nouvelles Philippines.*

Comment ces Isles furent découvertes.

Lettre du P. le Clain, au I. T. des Lettres Edifiantes, citée dans l'Hist. des Voyages T. X. Lettres Edifi. T. XI. citées *ibid.*

Le Missionnaire apprit des mêmes Indiens que trois de leurs isles étoient inhabitées, & que les autres contenoient un peuple infini. Quand on leur demandoit quel pouvoit être le nombre des habitans, ils montroient un monceau de sable, pour faire entendre que la multitude en étoit innombrable. Ils lui dirent les noms de toutes ces isles (1), dont la plus considérable s'appelle *Lamurrec*. C'est-là que le Roi du pays tient sa Cour. Il y avoit parmi ces étrangers un des premiers Seigneurs du pays, avec sa femme, qui étoit fille du Roi. Il avoit tout le corps peint de diverses figures, tracées par certaines lignes. Les autres avoient dans quelques endroits du corps de pareilles lignes ; mais on n'en voyoit aucune sur les femmes & les enfans de la même troupe. Ils ressembloient assez aux habitans des Philippines, par l'air & la couleur du visage. Ce qu'il y avoit de plus remarquable dans leur ajustement, étoit un morceau de grosse toile, de la longueur d'une aune & demie, dont ils se faisoient une espèce de capuchon, qui leur couvroit la tête & une partie des épaules. Du reste, leur langue n'a rien de commun avec celles qui sont connues aux Philippines.

Ce qu'on apprit des usages des habitans.

L'effroi qu'ils témoignerent à la vue de quelques vaches qui broutoient dans les champs, & aux aboyemens d'un petit chien, qui étoit dans la maison des Missionnaires, persuada au P. le Clain que ces animaux ne sont point connus dans leurs

(1) Voyez l'Histoire des Voyages T. XI, pag. 428.

isles. Ils n'ont pas non plus de chats, de cerfs, de chevaux, ni généralement d'animaux à quatre pieds. Ils ont des poules, dont la chair les nourrit, & dont ils ne mangent jamais les œufs. Ils n'ont point d'heure réglée pour les repas. Ils en font plusieurs par jour, selon que la faim ou la soif les presse, & chaque fois ils mangent peu. Ils satisfont de la même manière tous leurs autres besoins, & leur vie paroît absolument animale. Les Jésuites qui travailloient à l'instruction de ces étrangers, ne s'apperçurent pas, dit l'Auteur, *qu'ils eussent aucune connoïssance de la Divinité, ni qu'ils adorassent aucune Idole*. (1).

On trouva parmi leurs ustenciles, quelques scies d'écaille, qu'ils aiguisoient en les frottant sur des pierres. L'usage du fer & des autres métaux leur étoit inconnu. Ils n'ont d'autres armes que des bâtons garnis d'os humains, qui leur servent de javelots & de lances. Leur humeur paroît douce & bienfaisante. Une de leurs civilités, lorsqu'ils s'abordent, est de prendre la main de celui qu'ils veulent honorer, & de s'en frotter doucement le visage. S'ils sont assis, ils prennent le pied au lieu de la main, & le baisent avec le même respect.

Deux Jésuites François tenterent en 1710 de porter l'Evangile dans ce pays barbare, & obtinrent pour cette pieuse entreprise divers secours de l'Espagne. Le vaisseau qu'ils montoient les débarqua dans

Tentative de quelques Jésuites pour s'ouvrir l'entrée de ce pays.

(1) J'ai déja cité plusieurs exemples de cet Athéisme.

une de ces isles, & fut ensuite emporté en haute mer par les vents, de manière qu'on fut obligé d'abandonner les deux Missionnaires, dont on n'a point entendu parler depuis. Le pilote du vaisseau, ayant pris hauteur à un quart de lieue de l'isle, trouva que sa position étoit à cinq degrés seize minutes de latitude du Nord, ce qui s'éloigne du calcul conjectural du P. le Clain, qui place les Palaos à onze ou douze degrés de même latitude. Le vaisseau s'étant ensuite approché d'une autre isle, qui est à cinquante lieues de celle qu'on venoit de quitter, on se trouva par sept degrés quatorze minutes du Nord.

L'année suivant deux Jésuites Espagnols s'offrirent pour la même Mission. Ils partirent de Manille le 15 de Décembre, avec une nombreuse suite. Mais le troisième jour de leur navigation, le vaisseau qui les portoit fut mis en pièces par la tempête, & tout l'équipage périt, à la réserve d'un Espagnol & de deux Indiens, qui se sauverent à Manille, où ils porterent la triste nouvelle de ce desastre. Concluons avec l'Historien des Voyages, que tout ce qui concerne les isles Palaos est encore dans une véritable obscurité; & n'oublions pas d'observer que d'habiles Voyageurs révoquent même en doute l'existence de ces isles; jusqu'à dire *que si elles existoient dans la position qu'on leur attribue* (1), *il faudroit que leurs vaisseaux eussent passé par-dessus en traversant cette mer.*

Quelques Voyageurs ont douté de l'existence de ces Isles.

(1) Voyez dans le 1 Tome des Lettres Edifiantes, la Carte que les Missionnaires en ont dressée.

ARTICLE IV.

Isles d'Orange, de Grafton, de Monmouth, de Bachi, & des Chevres.

CE sont les noms modernes que les Anglois ont donné à certaines isles, situées entre l'isle Formose & les Philippines, à vingt degrés vingt minutes de latitude du Nord. Leur existence étoit à peine connue par quelques cartes marines, où elles étoient désignées par le chiffre 5, qui marquoit leur nombre. David & Dampier, deux fameux Navigateurs, les reconnurent en 1687, & leur imposerent les noms qu'elles portent aujourd'hui. C'est à ces mêmes Voyageurs que nous devons une connoissance particulière des isles dont nous parlons.

Situation & grandeur de ces Isles.

La plus grande & la plus occidentale, qu'ils nommerent l'isle d'Orange, à l'honneur de Guillaume II, Roi d'Angleterre, a sept ou huit lieues de longueur, sur deux de large. Elle est absolument inhabitée, & ses bords n'offrent que des rochers escarpés. La plus septentrionale, où les Anglois mouillerent d'abord, a quatre lieues de long & une demie de large. Dampier l'appella *Grafton*, en mémoire de la Duchesse de ce nom, à qui sa femme avoit l'honneur d'appartenir par le sang. Elle parut fort peuplée, & on y découvrit quatre grandes villes, à peu de distance du rivage. La troisième isle, située à une lieue de Grafton, du côté du Sud, reçut le nom de *Monmouth*. Sa longueur

Dampier, Voya. T. I.

eſt de trois lieues ſur une de largeur. Entre Grafton & Monmouth, on trouva deux autres iſles, ſituées à l'Eſt, toutes deux plates & unies, de forme ronde, & plus petites que les autres. L'une fut nommée *Bashée*, ou *Bachi*, du nom d'une liqueur fort commune dans ce canton, & l'autre fut appellée l'*Iſle des Chevres*, parce qu'on y trouve un grand nombre de ces animaux.

Leurs productions.

Les fruits croiſſent en abondance dans ces cinq iſles. L'herbe y eſt forte; mais les arbres ont peu de groſſeur. Les cannes de ſucre n'y ſont point rares. On y recueille auſſi du coton. Les chevres & les porcs ſont les ſeuls animaux qui s'y rencontrent.

Leurs Villes.

Grafton & Monmouth offrent pluſieurs villes. Bachi n'en a qu'une. La forme de ces habitations eſt ſingulière. Elles conſiſtent dans pluſieurs rangs de maiſons fort baſſes & fort petites, bâties ſur des montagnes eſcarpées. Chaque rang eſt aſſez large pour contenir une rue, dont le ſol eſt au niveau du faîte des maiſons inférieures, & on monte d'un étage à l'autre avec une échelle de bois, placée au milieu, dans un défilé fort étroit. C'eſt le ſeul endroit par où ces rues ſoient acceſſibles, leur extrêmité ſe terminant à droite & à gauche par des précipices, & le revers de la montagne ſur laquelle elles ſont ſituées, n'étant pas moins eſcarpé. Les habitans ſont redevables de ces retranchemens naturels à l'heureuſe diſpoſition de leurs montagnes, ſur chacune deſquelles ils ont bâti une ville ou un village.

Dampier se persuade que c'est la crainte des pirates, qui a fait imaginer aux Insulaires une manière si nouvelle de bâtir, & que l'isle d'Orange, la plus grande des cinq, n'est restée deserte, que parce qu'elle n'offroit point les mêmes facilités pour s'y fortifier.

Portrait des habitans.

Ces Indiens ont la taille petite & peu dégagée, le visage rond, le front bas, les sourcils longs, les yeux gris, la bouche petite, les levres minces, les dents blanches, les cheveux noirs, épais, & fort courts. Quelques-uns se couvrent entièrement le corps de feuilles de plantain, dont ils se font une espèce de surtout: d'autres n'ont qu'une pagne de toile à la ceinture. Ce dernier habillement est le plus commun. Ils portent aux oreilles des anneaux d'un métal jaune, qui se tire de leurs montagnes, & dont la couleur est si pâle, que la plupart des Anglois ne purent se persuader que ce fût de l'or. Cependant les Insulaires lui donnent le nom de *Bullavan*, qui est celui que les habitans des Philippines donnent à l'or. Ils n'ont d'autre monnoye que de petits morceaux de ce metal, sans inscription & sans aucune marque, qui ont cours dans le commerce, & qu'on reçoit sur l'estimation des yeux, ces peuples n'ayant point de balances ni d'autres mesures.

Leur industrie.

Ils sont fort industrieux dans la construction de leurs barques, dont ils joignent les planches avec des chevilles de bois & de clous, à la manière des Européens. Ils en ont de différente grandeur. Les plus considérables portent quarante &

cinquante hommes. Dampier ne doute point qu'avec leurs grandes barques, ils ne faſſent des voyages d'aſſez long cours. C'eſt par ce moyen, dit-il, qu'ils ſe procurent du fer, des peaux de buffles, & d'autres choſes, qu'ils chercheroient inutilement dans leurs iſles. Leur langue a quelque rapport avec un des idiomes ui ſe parlent aux Philippines.

Leurs alimens.

Ils vivent de poiſſon, de racines & d'herbes, de fruits & de ſauterelles, dans la ſaiſon où elles viennent par troupes ronger les feuilles d'arbres & les herbes du pays. Ils les prennent avec des filets, & les cuiſent dans des vaſes de terre. Dampier en mangea de grillées, & les trouva bonnes. Leur chair, naturellement brune, rougit au feu. L'Auteur fait un grand éloge d'une liqueur appellée *Bachi*, en uſage chez ces Inſulaires, qui la compoſent du jus de leurs cannes de ſucre, & d'une petite graine noire qui croît dans leur pays. Elle eſt agréable & ſaine; elle inſpire une joie douce, & elle n'incommode jamais, quoiqu'elle ait aſſez de force pour enivrer.

Uſages remarquables.

Ils ont une arme défenſive aſſez remarquable. Elle conſiſte dans une double cuiraſſe de peau de buffle, faite en forme de caſaque, qui leur deſcend juſqu'aux genoux. Ils n'ont point de temples ni d'Idoles, & Dampier ne remarqua parmi eux aucune trace de religion. Il paroît que l'égalité, l'indépendance, & une liberté abſolue ſont l'heureux partage de ce peuple. Les peres ſeuls ont quelque autorité ſur leurs enfans, juſqu'au tems du mariage. Du reſte

reste, ces insulaires ont quelques loix relatives au bien public. Dampier fut témoin d'une exécution qui ne pouvoit venir, dit-il, que d'une autorité supérieure. « Un jour, dans une grande affluence de peuple, il vit amener un jeune homme, qu'on gardoit avec soin. Une femme, qui faisoit de grandes lamentations, lui ôta les anneaux qu'il portoit aux oreilles. On fit dans la terre un trou assez profond. Le jeune homme y fut mis, sans paroître affligé de son sort, & sans faire le moindre mouvement pour s'en défendre. On jetta de la terre sur lui, & Dampier ne put douter qu'il n'eût été étouffé (1) ».

Chaque famille posséde une portion de terre, qui suffit pour sa subsistance. Les femmes & les filles cultivent ces plantations, qui sont dans les vallées, assez loin des villes & des bourgs. Les hommes & les garçons s'occupent à la pêche. La polygamie n'est point connue parmi ces Indiens. Ils sont d'une propreté extrême dans leurs personnes & dans leurs maisons, doux & honnêtes les uns avec les autres, civils & généreux avec les étrangers. Dampier assure que, dans le cours de tous ses voyages, il n'a point rencontré de nation plus sociable.

(1) Histoire des Voyages T. XI, pag. 414, sur la Relation de Dampier.

ARTICLE V.

La nouvelle Hollande.

LA Nouvelle Hollande est située au Sud des Moluques, & s'étend depuis la ligne jusqu'à dix-neuf & vingt dégrés de latitude méridionale. On la place communément à cent cinquante dégrés de longitude de l'Isle de Fer. Elle fut découverte pour la première fois en 1618, par *Zechaen*, Navigateur Hollandois, qui lui donna le nom de sa patrie. On n'en connoît que quelques côtes. Abel *Tasman* en fait une isle: d'autres prétendent qu'elle est jointe à un grand continent. Dampier assure qu'elle ne touche ni à l'Afrique, ni à l'Amérique, ni à l'Asie.

Histoire des Voyages II. Partie, Liv. III, dans l'introd. Dampier, Voyage *passim*, Salmon, Etat des Isles de la Sonde.

Particularités sur la nouvelle Hollande.

Ce dernier Navigateur la visita deux fois dans le cours de ses longs voyages, & c'est presque le seul Ecrivain dont on puisse tirer quelques lumières sur cette région. Dans le premier voyage il côtoya sa partie orientale, & ayant rencontré une assez longue baye, coupée de quantité d'isles, il y jetta l'ancre à deux milles du rivage. Il se trouvoit alors à dix-sept dégrés trente minutes de latitude méridionale. Le terrain de cette côte lui parut sec, sablonneux, bas & uni, à la réserve de quelques pointes qui étoient hérissées de roches. Il n'y trouva d'autre eau que celle des puits. Il y vit diverses sortes d'arbres, mais en petit nombre, & d'une grosseur médiocre. L'espèce la plus commune est de ceux qui produisent une gom-

Côte orientale. Qualité de son terroir.

me rouge semblable au sang de dragon. Il apperçut les traces d'une bête à quatre pieds, qu'il prit pour un chien. Il vit sur les arbres quelques petits oiseaux, de la grosseur de nos merles, & sur le rivage quelques oiseaux de mer. Le nombre des vaches marines & des tortues étoit extraordinaire ; mais cette baye n'offroit guère d'autres poissons.

Dampier essaya de lier commerce avec quelques habitans du pays, qui se montrerent sur la côte. Mais il ne fut pas possible de les apprivoiser, ni de découvrir leurs habitations. Cette côte n'offrant d'ailleurs ni vivres, ni eau douce, Dampier & ses compagnons prirent le parti d'en chercher dans les isles voisines. Ils les trouverent peuplées de quelques pauvres Indiens, à qui la terre refuse toute espèce de subsistance, & dont l'unique nourriture est le poisson, qu'ils cherchent dans le creux des rochers, où la marée en laisse toujours.

Caractère sauvage de ses habitans.

Il seroit difficile de trouver dans l'Univers un peuple plus misérable & plus stupide que celui qui habite cette partie de la nouvelle Hollande. Ils n'ont d'autre demeure que les hutes qu'ils se font avec des branches d'arbres entrelassées. Ils ressemblent par la couleur du visage, & par leurs cheveux courts & crêpus, aux Noirs de la Guinée. Ils ont la taille haute & déliée, la tête grosse, les sourcils épais, le front étroit, le visage sans barbe, & d'une laideur choquante. Il leur manque deux dents à la mâchoire supérieure. On ignore s'ils se les arrachent, ou s'ils ont

en naissant cette difformité. Leurs paupières sont toujours à demi-fermées, & ils n'ouvrent jamais les yeux comme les autres hommes. C'est, dit-on, une habitude qu'ils contractent dès l'enfance, pour se défendre de l'importunité des mouches.

Baye déserte.

Dans le second voyage Dampier mouilla d'abord dans une baye déserte, dont il ne marque point la position. Le rivage n'offrit à sa vue que des oiseaux aquatiques, des aigles, des lapins d'une espèce particulière, & des animaux fort hideux, appellés *Guanos*, qui s'arrêtent & sifflent lorsqu'on s'approche d'eux, sans s'embarrasser de prendre la fuite. On n'y trouva point d'eau douce, ni aucun vestige d'habitàns. Cette anse étoit remplie de chiens marins, ce qui lui fit donner le nom de *Baye des Chiens Marins*. Dampier ayant continué sa route, découvrit à l'Est & l'Ouest quantité d'isles, la plupart fort élevées. Cette espèce d'Archipel parut s'étendre dans la longueur de plus de vingt lieues, & occuper un assez vaste espace en largeur. L'Auteur place ce parage à vingt dégrés vingt-une minutes de latitude méridionale. Depuis la Baye des Chines Marins jusqu'aux isles dont nous parlons, la mer offrit la vue de plusieurs baleines, & de quantité de serpens, les uns jaunes, fort gros, de la longueur de quatre pieds, avec la queue plate; les autres beaucoup plus petits, & tachetés de noir & de jaune.

Archipel assez vaste.

Plage inconnue.

Après une course d'un mois, on aborda à une plage inconnue, dont la situation

eſt à dix-huit dégrés vingt-une minutes. Dampier deſcendit ſur le rivage, où il apperçut beaucoup de fumée. Quelques Sauvages l'attaquerent, & furent repouſſés. Il en remarqua un qui ſe diſtinguoit de tous les autres par un cercle de peinture blanche autour des yeux, & une raye de la même couleur depuis le haut du front jusqu'à l'extrêmité du nez. Sa poitrine & une partie de ſes bras étoient peintes de la même couleur. Les autres Sauvages n'avoient aucune de ces marques, ce qui fit conjecturer qu'il étoit leur chef. Leur peau étoit noire, leurs cheveux crêpus, leur taille haute, & leur régard féroce. Dampier ne put vérifier s'il leur manquoit deux dents de la mâchoire ſupérieure, comme aux Indiens qu'il avoit vus dans l'autre voyage. Il apperçut quelques hutes de branches d'arbres, où il trouva de gros monceaux de coquilles & d'os de poiſſons. Rencontre de quelques Sauvages.

Le rivage de cette contrée paroît fort bas quand la marée monte, & ſe trouve d'une hauteur raiſonnable, lorſqu'elle s'eſt retirée. Il eſt fermé d'une longue chaîne de rochers bordés d'une rade ſablonneuſe. Les terres des environs ſont arides, & ne portent que quelques buiſſons, dont les fleurs ſont jaunes, bleues, ou blanches, & ont une odeur fort agréable. On rencontre ſur pluſieurs de ces arbriſſeaux quelques fruits, qui ſont enveloppés dans des coſſes, & qui ont la forme de nos petites féves. On en diſtingua jusqu'à trois eſpèces. L'Auteur obſerva avec cu- Etat du pays.

riosité quelques autres plantes (1), dont plusieurs n'ont aucun rapport à celles que nous connoissons.

Le terrain paroissoit s'abaisser à mesure qu'on étendoit la vue dans le pays. Il est entremêlé de prairies, de forêts, & de gros rochers, rouges & blancs, de cinq ou six pieds de haut. Les prairies portent une herbe fine & d'ailleurs très-dure. Les forêts n'offrent que des arbres d'une grosseur médiocre, d'un feuillage mince, & dont la tige n'excede pas douze ou quatorze pieds.

On ne trouva sur cette côte d'autres quadrupedes, que deux ou trois bêtes fort maigres, qu'on prit pour des loups, ni d'autres oiseaux, que des tourterelles fort grasses, des moineaux de la grosseur de nos alouettes, des corneilles semblables aux nôtres, & divers oiseaux de proye, tels que des milans, des faucons, des pélicans, des buses, des courlis & des pies de mer. Les baleines se rencontrent communément dans ces parages; mais elles n'approchent pas de celles du Nord pour la grosseur. On y voit aussi une grande abondance de tortues vertes, de moules, d'huitres communes, de petoncles, & d'autres coquillages.

Dampier n'observa rien de plus dans ce voyage. Il parcourut, dans l'espace de cinq semaines, environ trois cens lieues de côtes; & tout ce qu'il vit, du côté de la mer, ne lui parut qu'une chaîne presque continuelle d'assez grandes isles.

(1) On en trouve la description dans le I. Tome de ses Voyages, p. 125 & suiv.

Il eut le malheur de n'aborder que dans des lieux où il ne put se procurer des vivres ni même de l'eau douce ; & c'est ce qui l'empêcha de pousser plus loin ses découvertes. Malgré la stérilité apparente de ces climats, il ne doute pas qu'en avançant dans les terres, on n'y trouvât des contrées fertiles, & que la nature n'offrît ici autant de richesses, en fruits, en épiceries, en drogues précieuses, & peut-être même en mines d'or, qu'elle en produit dans les autres régions de l'Inde, situées, comme la nouvelle Hollande, entre l'Equateur & les Tropiques. Il se persuade sur-tout que les parties les plus riches & les plus curieuses de ce continent, doivent se trouver dans le voisinage de la ligne, sous l'influence plus directe du Soleil.

ARTICLE VI.

Terre de Diemen. Nouvelle Zelande.

C'EST encore aux Hollandois qu'on doit la découverte de la Terre de *Diemen* & de la *nouvelle Zélande*. Abel *Jansen Tasman*, employé à la recherche des terres Australes par le gouverneur de Batavia, partit du port de cette ville avec deux vaisseaux, le 14 d'Août 1642. Le 6 de Novembre il se trouva à quarante-neuf dégrés de latitude méridionale, & à cent quinze dégrés de longitude. Les grosses houles qui venoient du Sud & du Sud-Ouest, ne lui faisant pas espérer de trouver des terres de ce côté-là, il changea un peu de direction ; & le 24 du même

Voyage de Tasman, dans l'Hist. des Voyages, T. XI.

mois, étant à quarante-deux dégrés vingt-cinq minutes de latitude, & à cent soixante-trois dégrés cinquante minutes de longitude, il apperçut au Sud-Est une terre inconnue, à laquelle il donna le nom de *Diemen*.

Terre de Diemen.

Baye de Fréderic Henri.

Il mouilla le 2 de Décembre dans une Baye, qu'il nomma *Fréderic Henri*, & qu'il place à quarante-trois dégrés dix minutes de latitude, & à cent soixante-sept de longitude. La mer y monte à la hauteur de trois pieds. Il crut entendre sur le rivage un bruit de trompette; & il ne se trompoit pas: c'étoient quelques Sauvages de ce quartier qui jouoient d'un instrument dont le son imite la trompette. Il descendit à terre, où il apperçut des traces d'animaux, des arbres qui portoient différentes gommes, un pays uni, dégagé de buissons & de brossailles, & garni de quelques arbres d'une grosseur médiocre. On voyoit en plusieurs endroits de la fumée dans l'éloignement. Tasman n'osa s'engager dans le pays, & se contenta de planter sur le rivage un poteau, où il attacha un pavillon Hollandois, & sur lequel tous les gens de l'équipage mirent leurs noms.

Terrain des environs.

Il remit à la voile le 5 de Décembre, & quittant la terre de Diemen, il résolut de courir à l'Est, pour chercher les *Isles de Salomon*, découvertes quatre-vingt ans auparavant par *Alvaro de Mendoza*, Navigateur Espagnol, & qu'on n'a jamais retrouvées depuis. Le 13 il apperçut une terre fort élevée (1), que des Navigateurs

(1) A 42 dégrés 10 minutes de latitude, & 188 degrés 28 minutes de longitude.

de sa nation reconnurent plus particulièrement douze ans après, & qui a depuis porté le nom de *nouvelle Zélande*. Il suivit la côte pendant plus de soixante lieues, gouvernant au Nord-Est, & le 18 il mouilla dans une baye, où les Indiens tuerent trois de ses gens, ce qui fit nommer cet endroit la *Baye des meurtriers*. Le gros tems ne lui permit pas de descendre à terre, & peut-être aussi qu'il fut retenu par la crainte des Sauvages. Ceux qu'il apperçut avoient la voix rude & la taille grosse, les cheveux noirs, relevés sur le sommet de la tête, avec une plume au milieu, la couleur du corps entre le brun & le jaune. Les uns se couvroient la poitrine d'une natte, & les autres d'une pièce de coton. Le reste étoit nud. Le pays lui parut agréable & fertile.

Nouvelle Zélande.

Baye des Meurtriers.

Peuples sauvages.

Au sortir de cette baye, faisant voile à l'Est, il se vit environné d'une grande terre, qui ne lui fit pas espérer de trouver une issue de ce côté-là. Il gouverna au Nord-Ouest, & le 4 de Janvier 1643, à trente-quatre dégrés trente-cinq minutes de latitude, & cent quatre-vingt-onze de longitude, il découvrit une isle, qui se présentoit à quelque distance. Il s'en approcha le jour de l'Epiphanie, & en mémoire de cette fête il l'appella *l'Isle des trois Rois*. On vit dans l'éloignement, sur une montagne, trente ou quarante hommes, d'une taille très-haute, qui étoient armés de gros bâtons. Ils marchoient à grands pas, & crioient d'une voix forte, mais sans faire comprendre leurs intentions. La terre n'offrit aucune apparence

Grande terre.

Isle des trois Rois.

de culture. On y trouva une rivière d'eau douce.

Du 19 au 21. Tasman, gouvernant toujours au Nord, apperçut trois autres isles, entre vingt-deux & vingt-un dégrés de latitude méridionale, & deux cens quatre & deux cens cinq dégrés de longitude. La première, qui n'avoit que trois milles de circonférence, offroit des bords escarpés. Son terroir parut stérile. On l'appella l'isle des *Pylstaarts*, parce qu'on y vit un grand nombre d'oiseaux aquatiques, auxquels les Hollandois donnent ce nom. Les deux autres isles furent nommées *Amsterdam* & *Rotterdam*. Les Hollandois y trouverent quantité de porcs & de poules, de l'eau douce, & une grande abondance de fruits. Les habitans n'avoient aucune sorte d'armes. Ils étoient doux & sociables, mais grands voleurs. Ces deux isles furent à-peu-près le terme des découvertes de Tasman.

Isle des Pylstaarts.

Isles d'Amsterdam & de Rotterdam.

ARTICLE VII.

Autres terres Australes, reconnues par Schouten *& par* le Maire.

UNE société de Marchands Hollandois, qui prit le titre de *Compagnie Australe*, entreprit, au commencement du dernier siécle, d'arriver aux Indes par une nouvelle route. On ne connoissoit alors que deux passages; l'un en doublant le Cap de Bonne-Espérance, qui est à la pointe méridionale de l'Afrique; l'autre en rangeant la côte orientale de l'Amérique, & en-

trant dans la mer du Sud par le détroit de Magellan. Les États de Hollande avoient accordé à la Compagnie générale des Indes le privilége exclusif de pénétrer dans l'Asie orientale par ces deux routes. La Compagnie Australe crut ne porter aucune atteinte à ce privilége en s'ouvrant un troisième passage, qui n'eût été fréquenté d'aucun Navigateur. *Cornelis Schouten* & Jacques *le Maire* furent les auteurs de ce projet; & la Compagnie, qui connoissoit leur expérience & leur hardiesse, se reposa sur eux de l'exécution.

Ils partirent du Texel le 14 de Juin de l'année 1615, avec deux bâtimens, dont le plus considérable, nommé la *Concorde*, n'étoit que du port de trois cens soixante tonneaux, & l'autre un simple Yacht. L'équipage se réduisoit à soixante-cinq hommes. Ils passerent la ligne le 20 d'Octobre, & dans le cours de Décembre, à la hauteur de cinquante-six dégrés de latitude, ils découvrirent entre deux terres inconnues le détroit qu'ils cherchoient. L'une, située à l'Est, & qui n'est qu'une isle, fut appellée *la Terre des Etats*; l'autre, qui tient au continent de l'Amérique, dont elle forme la pointe méridionale, reçut le nom de *Maurice Nassau*. Le canal qui les baigne fut nommé le *Détroit de le Maire*. Il a huit lieues de long sur sept ou huit de large, & il sert, comme le détroit de Magellan, de communication aux deux plus grandes mers du monde connu.

Journal du voyage de Jacques le Maire, dans l'Hist. des Voy. T. X.

Découverte du détroit de le Maire.

Terre des Etats.

Terre de Maurice Nassau.

Les Hollandois ayant traversé heureusement ce passage, se trouverent le 29 de

Décembre à la pointe d'un Cap fort aigu, situé à l'extrêmité méridionale de la terre Maurice. On l'appella le *Cap de Horn.* Deux isles, qui n'étoient qu'un amas informe de rochers gris & arides, se présenterent au Sud de ce Cap, & reçurent le nom de *Barneveld*, alors grand Pensionnaire de Hollande.

Cap de Horn, Isles Barneveld.

Dès qu'on fut entré dans la mer du Sud, on courut au Nord, & après trois mois d'une navigation incertaine, qui n'offrit d'autre terre que les isles de Juan Fernandez (1), l'équipage apperçut le 10 & le 14 d'Avril deux Isles basses, qui n'avoient encore été reconnues d'aucun Navigateur. La premiere fut nommée l'*Isle des Chiens*, parce qu'on crut y appercevoir trois de ces animaux. Elle est peu considérale, & les Hollandois y trouverent à peine quelques herbages & de l'eau de pluie, qui étoit tombée le même jour. Sa situation est à douze dégrés de latitude méridionale, & les Pilotes jugerent qu'elle étoit à plus de neuf cens lieues de la côte du Pérou. On y découvrit quelques rangs d'arbres verts, qui formoient sa bordure. L'autre Isle est fort longue, mais d'une largeur médiocre. Sa hauteur est de quinze dégrés quinze minutes. Nos aventuriers négligerent de lui donner un nom. Il se présenta quelques Indiens nuds, & peints de rouge, qui s'approcherent dans un canot, jusqu'à la portée de la voix, & qui, par leurs cris & leurs signes, parurent inviter les Hol-

L'Isle des Chiens.

Autre Isle sans nom.

(1) A trente-trois degrés quarante minutes de latitude méridionale.

landois à descendre dans l'Isle. Mais outre que le mouillage étoit impraticable, parce qu'on ne trouvoit point de fond avec la sonde, on conçut de justes défiances des Insulaires, qui s'étoient attroupés sur le rivage.

Les jours suivans, en faisant route au Sud-Ouest, dans la même latitude, on rencontra trois autres Isles. La premiére fut appellée l'*Isle sans fond*, parce que la profondeur de ses bords ne permit pas d'y jetter l'ancre. Quoique l'intérieur de ses terres fût submergé, on ne laissa pas de découvrir sur sa côte quelques habitans, qui étoient absolument nuds. Trois de ces Insulaires s'étant mis dans un canot, s'avancerent jusqu'au navire, & l'un d'eux eut la hardiesse d'y monter. On s'apperçut avec surprise que son premier soin fut de tirer les clous des petites fenêtres d'une chambre, & de les cacher dans ses cheveux. Les deux autres Indiens, tournant autour du vaisseau, s'efforçoient inutilement d'arracher les grandes chevilles, qu'ils tiroient de toutes leurs forces. Leur corps étoit peint, de haut en bas, de différentes lignes bleues, dont l'assemblage sembloit représenter des serpens, des dragons, & d'autres figures monstrueuses. On leur présenta du vin dans leur canot, & après l'avoir bû ils prirent le large, & emportèrent la bouteille. On envoya la chaloupe à terre, avec quatorze hommes bien armés. Mais à peine furent-ils descendus au rivage, qu'ils furent attaqués par une troupe de ces barbares, qui entreprirent de leur arracher leurs ar-

Isle sans fond.

Ses habitans.

mes, & de tirer la chaloupe à sec. Une décharge de mousqueterie en tua plusieurs, & dissipa les autres. Ils étoient armés de grosses massues & de longs bâtons, dont le bout paroissoit garni d'épines. Ils avoient aussi des frondes, avec lesquelles ils lançoient d'assez grosses pierres.

Isle d'Ouaterland.

L'autre Isle reçut le nom d'*Ouaterland*, ou pays d'eau, parce qu'elle étoit submergée en quelques endroits. Elle ne parut point habitée; mais on y trouva de l'eau douce & quelques herbes, qui soulagerent beaucoup l'équipage, attaqué depuis long-tems du scorbut. La troisième fut appellée l'*Isle des Mouches*, parce que ceux qui la visiterent y furent attaqués d'une prodigieuse multitude de ces insectes, qui s'attacherent à leurs visages & à leurs mains, & qui couvrirent en un moment la chaloupe & les rames. Ils tourmenterent cruellement l'équipage pendant quatre jours; mais un vent frais qui s'éleva les fit disparoître tout d'un coup.

Isle des Mouches.

On poursuivit sa route, en gouvernant à l'Ouest & au Sud-Ouest, & le 3 de Mai on se trouva à quinze cens dix lieues des côtes du Pérou; immense éloignement dans une mer si peu connue. Le scorbut faisoit de cruels progrès dans l'équipage, & d'ailleurs le besoin d'eau devenoit si pressant, qu'on étoit réduit à tendre des draps, pour recueillir celle qui tomboit du Ciel. Dans cette extrêmité, on fut heureux de rencontrer le 10 deux isles considérable, qui étoient si voisines, qu'elles paroissoient, à quelque distance, ne former qu'une seule terre. Leur position est

à seize dégrés dix minutes. On mouilla dans la première, dont le terrain est si élevé, que ce n'est proprement qu'une haute montagne. Elle étoit couverte de cocotiers, ce qui engagea les Hollandois à lui donner le nom d'*Isle des cocos*.

Isle des Cocos.

Le navire parut à peine dans cette rade, qu'il fut environné de trois petites barques du pays, & de dix ou douze canots, qui portoient chacun trois ou quatre hommes. Ces Indiens, empressés de lier commerce avec les Hollandois, sauterent dans l'eau, & se rendirent à bord, en nageant pêle-mêle, ou en plongeant. Chacun portoit entre les dents & dans ses mains des racines, des herbes, des cocos, & d'autres fruits, qu'il troquoit pour des clous & des grains de verre. Mais ils voloient avec hardiesse tout ce qu'ils pouvoient prendre, & se sauvoient avec leur proye. Ils étoient nuds, d'une constitution robuste, d'une taille haute & dégagée. La chaloupe du navire s'étant éloignée, pour sonder autour de l'isle, plusieurs sauvages l'aborderent avec une multitude de canots, dans l'intention de s'en saisir. Ils étoient armés de gros bâtons, dont la pointe étoit tranchante. On tira sur eux. Ils parurent peu effrayés du bruit & de la flamme; mais lorsqu'ils virent un de leurs camarades tomber à leurs pieds sans mouvement, ils se retirerent avec précipitation. Ils ne laisserent pas de reparoître le lendemain, & d'apporter au vaisseau des fruits, des jarres d'eau douce, & quelques porcs. Un de ces Indiens donna gratuitement au Capitaine un sanglier, & fit connoître par ses signes que

Portrait des Insulaires.

Visite du Roi. c'étoit un présent qui venoit du Roi. Bientôt ce Prince parut lui-même dans une grande pirogue, escortée de vingt-cinq canots. Il étoit nud comme les autres Insulaires; mais les hommages qu'on lui rendoit le faisoient aisément distinguer. Le nom de sa dignité étoit *Latou*, que ces sauvages répétoient plusieurs fois. Il s'approcha du vaisseau; mais il ne voulut pas y monter, malgré les invitations que lui fit Schouten. Il parut fort satisfait d'une fanfare de trompettes & de tambours que jouerent les Hollandois, & il témoigna sa joye par des cris & des contorsions burlesques, que tous ses gens imiterent.

Isle des Traîtres. On aborda le 13 à la seconde Isle, qu'on appella l'*Islle des Traîtres*, à cause de la perfidie de ses habitans, qui assaillirent le vaisseau Hollandois avec une multitude de canots & de petits navires à voiles. Il y avoit sur cette flotte environ mille Indiens, entre lesquels on distingua un homme qui avoit la blancheur d'un Européen. Un de leurs bâtimens aborda le vaisseau avec impétuosité, & se brisa dans le choc. En même tems tous les autres firent pleuvoir une grêle de pierres, qu'on fut obligé de repousser par une décharge de mousqueterie & de quelques pierriers. Les barbares, effrayés de cette bordée, prirent la fuite, après avoir perdu beaucoup de monde. Le 14 on apperçut une autre isle, qui fut nommée l'*Isle de l'Espérance*.

Isle de l'Espérance.

Ces découvertes ne remplissoient pas les vœux de nos aventuriers, qui depuis la sortie du détroit avoient déja fait plus de deux mille lieues, sans trouver le con-

tinent Auſtral qu'ils cherchoient. Mais la ſituation où ſe trouvoit l'équipage ne permit pas de s'engager plus avant dans la mer du Sud. Schouten repréſenta au Conſeil, qu'avec le peu de vivres qu'on avoit, il ſeroit imprudent de continuer plus longtems une navigation incertaine; qu'on n'avoit déja fait que trop de chemin vers le Sud; qu'en ſuivant cette direction, on pourroit ſe trouver dans l'impoſſibilité de revenir ſur ſes pas, & que ſon avis étoit qu'on fît voile vers le Nord, pour tâcher de ſe rendre aux Moluques. Sur ces repréſentations on changea de route, & le 21, à la hauteur d'environ quinze degrés, on eut la vue de deux iſles, qu'on appella les iſles de *Hoorn*, du nom de la ville où Schouten & le Maire avoient équipé leur vaiſſeau. Les Hollandois s'approcherent de la premiere, & mouillerent dans une baie, à laquelle ils donnerent le nom de la *Concorde*, qui étoit celui de leur navire.

Iſles de Hoorn.

Baye de la Concode.

On eut d'abord quelques démêlés avec les habitans; mais les ôtages qu'on reçut & qu'on livra de part & d'autre rétablirent la confiance. Les Sauvages accoururent dans leurs canots, & troquerent pluſieurs proviſions pour des clous, des couteaux, & des grains de verre. La plupart étoient auſſi hauts que les plus grands des Hollandois, & il y en avoit pluſieurs d'une taille giganteſque. Ils ſont bien faits, robuſtes, legers à la courſe, excellens nâgeurs. Leur peau eſt d'un brun jaunâtre. Ils ont grand ſoin de leurs cheveux, qu'ils friſent avec art, & qu'ils nouent en pluſieurs treſſes. Tous étoient nuds, hommes

Figure & uſage des Inſulaires.

& femmes, à la réserve d'une feuille qui leur couvroit les parties. Les femmes étoient laides, mal faites, & d'un libertinage excessif.

Ces peuples menent une vie tranquille & uniforme, dégagée de toute espèce de soin, mais presque animale. Ils ne cultivent point la terre; ils ne connoissent aucun genre de travail. Ils vivent des fruits & des racines qui naissent dans leurs campagnes, des animaux qu'ils trouvent dans les bois, & des poissons que la mer laisse entre les rochers, & dans les creux du rivage. Leur boisson est composée de racines, dont ils expriment le jus, en les mâchant d'abord, & les paîtrissant ensuite dans un grand vaisseau de bois, qu'ils remplissent d'eau. Ils mangent de la chair de porc toute sanglante, se contentant de vuider l'animal, & de brûler ses poils, sans le laver. Ils lui mettent des pierres brûlantes dans le corps, pour le cuire, après l'avoir farci d'herbes. Les Hollandois assistérent à un repas que le Roi de la première isle donna au Souverain de l'autre, & dans lequel quatorze de ces animaux furent mangés fort avidement. La liqueur qu'on y but se fit en leur présence, avec l'apprêt dégoûtant dont j'ai parlé. A mesure qu'on apportoit les herbes, ces barbares les mâchoient, les retiroient ensuite de leur bouche, & les jettoient dans un baquet, où ils les paîtrissoient en versant de l'eau par-dessus. Les deux Rois, leurs femmes, & leurs enfans en burent avec plaisir. On en offrit aussi aux Hollandois, qui ne furent nullement tentés d'en boire.

Visites réciproques.

Quelques-uns des principaux Sauvages se rendirent à bord du bâtiment avec leurs femmes. Ils avoient au cou des feuilles de cocotier, ce qui est ici une marque d'honneur, & dans les mains une branche de verdure, avec une banderolle blanche. Schouten les reçut dans sa chambre. Quand ils l'apperçurent, ils s'inclinerent presqu'à terre, les mains jointes, & le visage appuyé dessus. Entre plusieurs objets qui exciterent l'admiration de ces barbares, ils virent avec une singulière surprise une montre, une sonnette, un miroir, & des pistolets. Le Maire, & un autre Hollandois nommé *Aris*, allerent visiter le Souverain de l'isle. Ils furent à peine descendus au rivage, qu'ils y trouverent un homme, qui se prosterna devant eux, les mains l'une dans l'autre, & le visage contre terre. C'étoit le Roi lui-même, qui, après un grand nombre d'inclinations & de révérences, les conduisit à son palais. Le Roi de la seconde isle étoit présent à leur réception. Les deux Princes s'assirent sur des nattes avec les Hollandois. Un Seigneur, qu'ils prirent pour la seconde personne du Royaume, entra dans la salle, marchant de côté, & fixant les yeux sur ces étrangers. Lorsqu'il fut près d'eux, il s'élança légerement derrière leur natte, en prononçant avec gravité quelques paroles, fit ensuite un grand saut, & retomba assis, les jambes croisées. Il récita alors une espèce de harangue, après laquelle on servit une collation. Les deux Rois firent présent de leurs couronnes aux députés du navire, & les mirent eux-mêmes

ſur la tête de ces étrangers. C'étoit un tiſſu de plumes de diverſes couleurs, longues & étroites, & diſpoſées en cercle.

Entre pluſieurs autres uſages particuliers, les Hollandois obſerverent que les Miniſtres, qui formoient le Conſeil du Prince, avoient un oiſeau près d'eux, perché ſur un petit bâton. Les maiſons de l'iſle ne ſont conſtruites que de branchages, entrelaſſés dans des pieux. Leur forme eſt ronde, & elles ſe terminent en pointe. Elles ont vingt-cinq à trente pieds de tour, & dix ou douze de hauteur. Il n'y a d'autre entrée qu'une petite ouverture, par laquelle on ne peut paſſer qu'en ſe baiſſant juſqu'à terre. Quelques herbes ſéches, qui ſervent de litière à ces barbares, des hameçons, des lignes, des maſſues de bois, ſont les ſeuls objets qu'on y rencontre.

Les Indiens de ce canton parurent auſſi portés au larcin que ceux des autres iſles. On ne put diſtinguer s'ils avoient une Religion. Le bruit des armes à feu, ſur-tout celui de l'artillerie, leur cauſoit une frayeur extrême. Leur pays produit une terre rouge, dont les femmes compoſent une eſpèce de fard, qu'elles s'appliquent ſur la tête & ſur le viſage.

Les Hollandois ſéjournerent juſqu'à la fin de Mai dans cette baie, où ils trouverent toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Ils ne viſiterent point la ſeconde iſle. Dans le cours de Juin, en gouvernant au Nord-Oueſt, ils découvrirent, entre quatre & cinq degrés de latitude méridionale, un petit Archipel, compoſé d'une vingtaine

Découverte d'un Archipel.

d'isles, dont la plus considérable reçut le nom de *Saint Jean*, parce qu'on l'apperçut le jour de cette fête. On y trouva des sauvages, qui firent d'abord quelques insultes aux Hollandois, mais qui devinrent plus circonspects, quand on eut coulé à fond une de leurs pirogues. Ils se percent les oreilles, les narines, & le nez, & passent des anneaux dans toutes ces ouvertures. Leurs bras sont garnis de cercles de nacre, depuis la jointure du coude jusqu'à l'extrêmité du poignet. Ils ont la barbe longue, mais sans moustache. Ils se couvrent les parties naturelles d'une feuille d'arbre, soutenue par une ceinture d'écorce. Leur taille est avantageuse, & ils paroissent robustes. Ils portent sur la tête deux ou trois bonnets d'écorce d'arbre, peints diversement, & assemblés l'un dans l'autre par un cordon. Ils ont les dents fort noires, les cheveux bruns, courts & crépus. En venant au navire ils chantoient ensemble avec assez d'agrément. Leurs armes sont des javelots, des frondes, des massues de bois, & des sabres. On assure qu'ils ne s'en servent jamais dans leurs querelles particulières. Mais leur usage est de se battre avec les pieds & les poings, & de se mordre les uns les autres comme des chiens.

Isle de Saint Jean.

Ses habitans.

L'Archipel qu'on venoit de découvrir parut s'étendre les jours suivans, & offrit successivement la vue d'une infinité d'isles, qui s'étendoient jusqu'à deux degrés de la ligne. Le 5 de Juillet on découvrit au Nord plusieurs montagnes, & le même jour il

Autres Isles sans nombre.

se présenta à l'Ouest une grande terre, dont on n'appercevoit pas la fin. Sa position & son étendue firent juger que c'étoit la nouvelle Guinée. On la côtoya jusqu'au 31, & on se trouva alors sous la ligne, après avoir fait près de trois cens lieues le long de cette vaste région, en suivant presque toujours la route du Nord-Ouest. On n'aborda point au continent; mais dans ce long espace on visita les isles de *Moa*, d'*Insou*, d'*Arimon*, & quelques autres. Une d'entr'elles, située sous la ligne, & remarquable par sa grandeur, reçut le nom de *Schouten*, Capitaine du Navire. On arriva ensuite, au commencement d'Août, à l'extrêmité orientale de Gilolo & de-là aux Moluques, d'où on se rendit à Java, vers le milieu de Septembre.

Les Hollandois arrivent à la hauteur de la nouvelle Guinée.

Isles de Moa, d'Insou, d'Arimon, & de Schouten.

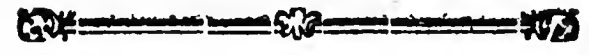
Telles furent les plus importantes particularités de ce singulier voyage, dans lequel les Hollandois firent, en quinze mois, le tour de la terre, & arriverent aux Indes par une route jusques-là inconnue. On remarque qu'ils perdirent un jour en chemin, & qu'à leur arrivée à Java ils croyoient être au lundi, tandis que les Hollandois de ce quartier comptoient le mardi. Cette expédition immortalisa le nom de le Mairé, mais ruina sa fortune & celle de ses associés. Son vaisseau fut confisqué par les Directeurs du Comptoir Hollandois de Jacatra, sous prétexte qu'il n'étoit pas chargé pour le compte de la Compagnie générale. Ce grand homme mourut quelques mois après du chagrin de cette disgrace. Il y eut alors des personnes assez

peu équitables, pour traiter de chimère toutes ses découvertes, & pour révoquer en doute l'existence du fameux passage qu'il avoit trouvé. Mais le tems a fait connoître l'importance & la solidité de ses observations, & l'estime de la postérité l'a bien vengé de ces calomnies.





HISTOIRE DES PERSANS.



CHAPITRE PREMIER.

Eclairciſſemens préliminaires ſur l'origine des Perſans. Anciennes Dynaſties de ce peuple.

NOUS nous propoſons au commencement de cette nouvelle carrière, de donner une juſte idée de l'origine des Perſans, des nombreuſes Dynaſties qui ont gouverné ce peuple, & des révolutions diverſes qui ont agité ſa Monarchie depuis ſon premier établiſſement. C'eſt à ces importans objets que nous réduirons tous les détails hiſtoriques.

Ancêtres des Perſans. *Elam* & *Chus*, petits-fils de Noë, paſſent pour les premiers ancêtres de la nation Perſanne. Elam s'établit dans la Perſe proprement dite, & cette portion de pays s'appella alors la *Terre d'Elam*. C'eſt ſous ce nom qu'elle eſt preſque toujours déſignée dans les Livres Saints. Les Elamites, ſes deſcendans, formerent un peuple nombreux,

breux ; dont la puissance fut redoutée dans toute l'Asie. Chus peupla la Susiane, & lui donna le nom de *Chusestan*, qu'elle porte encore aujourd'hui parmi les Orientaux.

L'Ecriture ne nous apprend rien de particulier concernant les premières dynasties Persannes. Hérodote & les autres Historiens Grecs ne remontent guère au-delà de Cyrus le Grand, & ce n'est que dans les Ecrits des Orientaux qu'on peut trouver quelques lumières sur les tems qui ont précédé son regne.

§. I.

Dynastie des Pischdadiens.

La première Dynastie dont les Annales Persannes fassent mention, est celle des *Pischdadiens*. Elle comprend neuf Princes, dont les regnes forment un période de deux cens cinquante-neuf ans. *Keyomaras*, son fondateur, fut élu Roi d'*Azerbijane*, ou de Médie, par le suffrage unanime des peuples, qui, dégoûtés de la licence du Gouvernement républicain, résolurent de confier le souverain pouvoir à ce sage & vertueux citoyen. Il civilisa ses sujets. Il leur apprit à vivre en société, & à bâtir des maisons, pour se défendre des injures de l'air. Il créa des bourgades & des villes. Il institua des tribunaux de justice, & des manufactures de toile & de soie. Quelques peuples voisins, instruits du bonheur dont jouissoient les Medes, se soumirent volontairement à ses Loix. Son Empire s'accrut alors considérablement, & s'étendit jusqu'à la mer Caspienne. Keyomaras eut un

Première Dynastie.

Keyomaras.

Mirkond, Sharistani, d'Herbelot, dans l'Hist. Universelle, traduite de l'Anglois, T. IV, Liv. I, Chapitre XI, Sect. V. Tarish, *Seu Series Reg. Persiæ*, Auctore Schikardo, in Procemio.

fils, nommé *Nazec*, qui, plus sensible aux charmes de la solitude qu'à l'éclat du trône, se retira dans un lieu désert, pour s'y livrer tout entier à l'étude de la Philosophie. Il y fut massacré par des voleurs du *Tabrestan*. Sa femme accoucha quelque mois après d'un fils, qui fut nommé *Siamek*. Keyomaras l'éleva avec soin, & lui résigna dans la suite sa couronne, du consentement de ses sujets.

Abdication de ce Prince.

Siamek.

Siamek fut à peine sur le trône, qu'il porta la guerre chez un peuple voisin, qui avoit fait une invasion dans l'Azerbijane. Il fut tué dans une bataille, & laissa, comme son pere, sa femme enceinte d'un fils. Keyomaras reprit alors les rênes de l'Empire, qu'il gouverna encore trente ans. On n'est pas instruit du tems où il a vécu. Quelques Ecrivains ne le distinguent point d'Adam. D'autres lui donnent pour pere *Aram*, fils de Sem. Il y en a qui disent qu'il vécut mille ans, & qu'il en passa cinq cens soixante sur le trône.

Keyomaras reprend les rênes du gouvernement.

Houschenk.

Houschenk, fils posthume de Siamek, parvint à la couronne à l'âge de trente ans, & en régna cinquante. Son zèle pour la justice le fit surnommer *Pischdad*, ou juste Juge, d'où vient le nom de *Pischdadiens* qu'on a donné à tous les Princes de cette Dynastie. Il partagea son empire en diverses provinces, sur lesquelles il établit des Gouverneurs. On lui attribue l'invention de la plupart des instrumens d'agriculture. On croit aussi qu'il enseigna à ses sujets l'usage des fourrures, & l'art d'arroser les terres en conduisant l'eau par des canaux. Il ne se distingua par moins

par son courage que par l'étendue de ses connoissances. Non-seulement il remporta plusieurs victoires sur ses voisins; mais il vainquit, dit-on, des géans & des monstres. Il périt à la guerre, écrasé de la chute d'un rocher.

Tahmurash, fils ou petit-fils d'Houschenk, s'acquit une grande réputation par ses exploits guerriers, & par la sagesse de son gouvernement. Les victoires qu'il remporta sur ses ennemis lui acquirent le surnom de *Diubend*, qui signifie *celui qui humilie le Diable*. Il mourut de la peste, après un régne de trente ans. Tahmurash.

La couronne passa ensuite sur la tête de *Giemschid*, neveu de *Tahmurash*, & selon d'autres, son fils ou son petit-fils. Il acheva de policer les Perses, en les partageant en trois classes, dont l'une étoit composée de soldats, l'autre de laboureurs, & la troisième d'artisans. Il régla les habillemens de chaque profession. Il établit des greniers publics, où l'on réservoit dans les bonne années une certaine quantité de grains, qu'on distribuoit au peuple dans les années de disette. On assure que ce fut sous son regne que l'usage du vin commença à devenir commun dans la Perse. On ne s'en étoit servi jusqu'alors que comme d'un remède qu'on prenoit en très-petite quantité. Une Dame du sérail, attaquée d'un mal de tête violent, que les Médecins n'avoient pu soulager, eut recours à la vertu de ce breuvage, qui la guérit parfaitement. Il n'en fallut pas davantage pour accréditer cette liqueur, qui devint en peu de tems les Giemschid.

délices de toute la nation. C'est encore au regne de ce Prince qu'on rapporte l'ancienne réformation du Calendrier Persan, & l'institution du *Nauruz*, fête magnifique dont je parlerai dans son lieu. La Musique & l'Astronomie commencerent dans le même tems à être connues en Perse. Giemschid attiroit à sa cour tous les savans & tous les sages de l'Orient. Il bâtit dans la Perside la superbe ville *d'Estechar*, appellée depuis *Schiraz*. La prospérité l'éblouit sur la fin de son regne. Il voulut passer pour un Dieu, & il envoya ses images dans tout l'Empire, avec ordre de les adorer. Cet orgueil irrita les Grands, qui se révolterent contre lui. *Zoak*, chef des rebelles, l'ayant vaincu dans une bataille, le fit scier en deux, & s'empara du trône.

Zoak, usurpateur.

Cet Usurpateur désola le Royaume & l'inonda de sang, immolant sans pitié tous ceux qui portoient ombrage à sa puissance. On raconte de lui des traits de cruauté qui font frémir. Attaqué de deux ulcères incurables, il les lavoit, dit-on, dans du sang humain, & les frottoit avec de la graisse d'hommes fraîchement égorgés.

Feridoun.

Giemschid avoit laissé un fils nommé *Feridoun*, âgé de trois ans, que sa mere fit élever en secret, & qui dans la suite parvint au trône par le secours de *Kao*, qui n'étoit qu'un simple forgeron. Ce brave Persan, dont les fils avoient été massacrés par l'ordre de Zoak, souleva contre lui ses compatriotes, & faisant voltiger en l'air un tablier de cuir, il rassembla sous cette espèce d'étendart un peuple innombrable. La couronne lui fut

offerte; mais il la refusa pour la mettre sur la tête de Feridoun. On marcha contre le tyran, qui ayant été abandonné de ses troupes, fut fait prisonnier, & conduit dans les montagnes de Damavend, où on l'enferma dans une caverne.

C'est ainsi que le fils de Giemschid recouvra heureusement l'héritage de ses ancêtres Son regne fut long & glorieux. Etant parvenu à une extrême vieillesse, il résolut d'abdiquer l'Empire. Il avoit trois fils, *Salm*, *Tur* & *Irag*. Les deux premiers devoient le jour à la fille de Zoak, que Feridoun avoit épousée depuis l'expulsion de cet Usurpateur. Ils étoient fiers & cruels comme leur ayeul. Irag, qui étoit fils d'une autre mere, avoit le naturel excellent. Feridoun partagea son Royaume entre ces trois Princes. Il donna à Irag la Mésopotamie, l'Assyrie, & la Perse proprement dite; étendue de pays qui commença à porter alors le nom d'Irag (1) ou d'*Iran*, qu'elle a depuis conservé. Salm eut en partage quelques provinces occidentales, & Tur les Régions du Nord-Est, situées au-delà de l'Oxus, auxquelles il donna le nom de *Tur-Kestan*. On les appella aussi *Turon* & *Touran* (2).

L'Empire Persan est divisé.

Hyde, d'Herbelot, dans l'Hist. Universel. *ubi suprà.*

Salm & Tur, jaloux du partage d'Irag, lui firent une guerre cruelle, & le massacrerent lâchement dans une entrevue qu'il leur avoit demandée. Son fils *Manougeher* vengea sa mort, en tuant ses deux oncles

(1) Quelques-uns prononcent *Irak*.

(2) C'est la *Transoxiane* de nos Auteurs Européens, le *Mawara Inahr* des Arabes, & ce que les Turcs nomment aujourd'hui le pays des *Usbeks*.

dans une bataille. Feridoun lui résigna la couronne, & mourut peu de tems après son abdication, dans une telle réputation de sagesse, que les Orientaux le regardent comme le Salomon de la Perse. On a recueilli plusieurs de ses maximes, dont la plus remarquable est ce qu'il dit un jour à son successeur: *Mon fils, regardez tous les jours de votre regne comme les feuillets d'un grand Livre, & prenez bien garde de n'écrire sur chaque feuille que ce que vous voulez qui soit lû de la postérité.*

Manougeher.

Manougeher n'oublia jamais ce sage conseil, & ne s'occupa pendant toute sa vie, qui fut très-longue, que de ce qui pouvoit contribuer au bonheur de ses peuples. Non-seulement il établit dans toutes les provinces des Magistrats habiles & integres, mais il voulut que chaque bourg considérable eût un juge particulier. Pour remédier à la sécheresse naturelle de la Perse, il fit tirer du Tigre & de l'Euphrate plusieurs canaux, qui fertiliserent les campagnes dans le voisinage de ces fleuves. Il étudia à fond tout ce qui concerne la culture des grains & la connoissance des simples, afin d'être en état de diriger ses sujets dans ces importans travaux. Il bannit le luxe de sa cour, & n'accorda les distinctions & les récompenses qu'à la vertu. Dans une nombreuse assemblée de Nobles, il dit un jour ces belles paroles: *Dieu ne m'a fait Roi, que pour me mettre à portée de contribuer à sa gloire, en rendant mes sujets heureux: si j'étois assez ingrat pour manquer à ces devoirs, je mériterois de perdre à présent mon Royaume, & d'expier*

dans la suite mon crime par d'éternels châtimens. Son regne, quoique glorieux, ne fut pas exempt de disgraces. *Afrasiab*, Roi du Turkestan, fit une irruption dans la Perse, pour venger la mort de Tur son ayeul. Il vainquit Manougeher dans une bataille, & le força de s'enfermer dans une forteresse, où il l'assiégea. Mais le siége traînant en longueur, on en vint à un accommodement, dont les conditions portoient que le Gihon * serviroit désormais de limite aux deux Empires.

* L'Oxus.

Tous les Historiens Orientaux assurent que Manougeher gouverna la Perse pendant cent vingt ans. Il laissa le trône à *Nodar* son fils, dont le regne fut d'abord troublé par des divisions domestiques, & ensuite par une guerre étrangère. Afrasiab entra pour la seconde fois dans la Perse, à la tête de quatre cens mille hommes. Nodar se sentant trop foible pour tenir la campagne contre un ennemi si puissant, se retrancha dans un camp avantageux. Afrasiab l'attaqua dans ce poste, remporta sur lui une victoire complette, s'empara de son palais & de ses trésors, & lui fit couper la tête. La Perse fut alors soumise au Roi du Turkestan. Mais ce Prince traita si durement ses nouveaux sujets, que sa domination leur devint insupportable. *Zalzer*, brave Persan, dont le pere avoit exercé la charge de premier Ministre sous les deux derniers regnes, se mit à la tête des mécontens, & suscita tant d'embarras à Afrasiab, qu'il le força de renoncer à toutes ses conquêtes, & de reprendre la route du Turkestan. Il lui eût été

Nodar.

Afrasiab, usurpateur.

facile, après cet important service, de s'emparer du sceptre de la Perse; mais il le remit généreusement dans les mains de *Zab*, héritier légitime de Nodar; préférant, dit Mirkond, au vain éclat d'une usurpation injuste, la gloire beaucoup plus solide de faire son devoir, & de rendre à un Prince opprimé le bien de ses ancêtres.

Zab.

Zab étant parvenu au trône dans un âge avancé, crut devoir associer à l'empire *Gherchasp* son neveu. L'Histoire le représente comme un Prince libéral, spirituel, appliqué aux affaires, mais fort adonné au plaisir de la table. Il inventa des ragoûts & des breuvages inconnus à ses prédécesseurs. Les Turcs firent sous son regne une troisième irruption dans la Perse. Zab leur livra imprudemment une bataille qu'il perdit, & dans laquelle il fut tué. Ce fut, suivant Mirkond, le dernier Roi de la famille des Pischdadiens. D'autres prétendent que Gherchasp regna plusieurs années après lui. Schikard croit que le Zab des Orientaux est le Sardanapale des Grecs.

Tarich, apud Schikard. in proœmio.

§. II.

Dynastie des Kaianites.

Seconde Dynastie.

Après la mort de Zab les Turcs se rendirent maîtres de la Perse. Mais Zalzer affranchit bientôt son pays de leur domination. Il plaça sur le trône *Kai-Kobad*, premier Prince de la famille des *Kaianites*, qui forment la seconde Dynastie Persanne.

Dynastie des Kaianites.

Kai-Kobad.

Kai-Kobad établit sa résidence à *Spahaun* (Ispahan), ville située au centre de

la Perse, & céda à *Rustan*, fils de Zalzer, la province de Zabliſtan, qui prit alors le nom de *Rustandar*. Il employa une partie de ses revenus à faire des grands chemins dans l'empire. Ses soldats furent occupés à ce travail. Il eut soin aussi de distinguer les distances par certaines marques, qui étoient à quatre mille pas les unes des autres, & qui furent appellées *Pherseng* par les Perses, & *Parasanges* par les Grecs. C'est ce qu'il fit de plus remarquable pendant son regne, qui dura cent ans selon quelques Ecrivains, & cent vingt selon d'autres. Il devint aveugle sur la fin de ses jours.

Kaikaus.

Kaikaus son fils, ou son petit-fils, lui succéda. Ce Prince ayant porté la guerre dans le Turkestan, y fut fait prisonnier par les ennemis, qui le reléguerent dans une forteresse, dont il fut tiré par la valeur de Rustan. Ses armes eurent plus de succès dans l'Egypte, dans la Syrie, & dans l'Asie Mineure, où tout plia sous sa puissance. Il marcha ensuite contre *Zalzogar*, Roi d'Arabie, & s'empara d'abord de la plus grande partie du Royaume d'*Yemen*. Mais la passion qu'il conçut pour *Saudabah*, fille de ce Prince, qu'il épousa contre l'avis de ses plus sages Ministres, lui fit négliger le soin de poursuivre ses conquêtes. Il se laissa même surprendre par Zalzogar, qui le fit prisonnier avec la plupart des Seigneurs de sa Cour. Rustan étant survenu avec toutes les forces qu'il put rassembler, les Arabes consentirent à relâcher Kaikaus, qui s'obligea de son côté à restituer toutes les places qu'il

leur avoit prifes. Il ne fut pas plutôt de retour en Perfe, que Saudabah conçut un criminel amour pour un fils qu'il avoit eu d'une autre femme. Ce jeune Prince, nommé *Siavek*, rejetta avec horreur les avances qu'elle ofa lui faire, & la Reine, pour fe venger de fes refus l'accufa d'avoir attenté à fon honneur. Il fe purgea de cette accufation par l'épreuve du feu, & fon innocence ayant été reconnue, Kaikaus tourna fon reffentiment contre Saudabah, qu'il condamna à une mort cruelle. Mais Siavek follicita fa grace, & l'obtint. Ce ne fut pas la feule perfécution que lui fufcita cette marâtre. Kaikaus l'ayant envoyé contre les Turcs, qui venoient de faire une nouvelle irruption dans la Perfe, elle lui fit ôter le commandement de l'armée. Le chagrin de cette difgrace porta Siavek à fe réfugier auprès du Roi du Turkeftan, qui le reçut à bras ouverts, & lui donna fa fille en mariage. Mais la haute faveur à laquelle il parvint lui attira l'inimitié de *Garfiavefch*, frere du Roi, qui le fit affaffiner. Il laiffa un fils, nommé *Kai-Khofru*, que fa mere éleva fecretement, & qu'elle conduifit quelques années après en Perfe.

Kai-Khofru. Kaikaus, fuivant les Ecrivains Orientaux, regna cent cinquante ans, & réfigna fa couronne à Kai-Khofru, qu'on croit être le Cyrus des Grecs. Le nouveau Monarque fignala les commencemens de fon adminiftration par plufieurs actes de juftice. Il réforma les abus qui s'étoient gliffés dans les tribunaux, & dépofa les juges qui furent convaincus de malver-

sation. Il étoit affable, accessible, charitable envers les pauvres, & industrieux à trouver des ressources pour les faire subsister. Ayant été obligé de lever quelques subsides extraordinaires sur ses sujets, pour les frais d'une guerre qu'il eut à soutenir contre les Turcs (1), il se fit rendre un compte exact de toutes les sommes qui avoient été portées au trésor, & quand il fut en état de les restituer, il rendit à chaque famille ce qu'elle avoit été obligée de lui fournir. Tous les Historiens s'accordent à vanter sa sagesse & son respect pour la Religion. Il y en a même qui le regardent comme un prophête. Le Ciel récompensa ses vertus par les bénédictions qu'il répandit sur son regne. Les Turcs, implacables ennemis des Persans, furent entièrement domptés. Leur Roi fut fait prisonnier, & mis à mort par l'ordre de Kaikhosru, qui s'empara de ses Etats. C'est ainsi que le Turkestan fut réuni à la Perse, dont il avoit été démembré environ cinq cens ans auparavant. Kaikhosru parut rarement à la tête de ses armées, & les Historiens Persans s'étendent peu sur ses exploits personnels : ce qui s'éloigne fort de l'idée qu'Hérodote & Xenophon nous donnent de Cyrus. On trouve néanmoins dans quelques Chroniques, qu'il tua de sa main un terrible Dragon, qui faisoit de grands ravages dans les montagnes qui séparent le pays des Parthes de la Perse propre-

Réunion des deux Royaumes de Touran & d'Iran.

(1) C'est ainsi qu'on nommoit dès-lors les habitans du Turkestan, que quelques Auteurs regardent comme les ancêtres des Turcs modernes.

ment dite. Il abdiqua l'Empire, après l'avoir gouverné pendant soixante ans, & se retira dans les déserts qui bordent l'Azerbijane. En abandonnant la Cour, il fit tracer dans un des appartemens du Palais ces excellentes paroles, pour servir de leçon à tous ses successeurs. *L'élévation, qui nous distingue du commun des hommes, ne doit pas nous inspirer une trop haute opinion de nous-mêmes. En effet, nous ne sommes pas plus sûrs de conserver notre couronne, que nos sujets ne le sont de conserver leurs biens. Le Diadême qui orne aujourd'hui mon front a été porté par plusieurs Monarques, & passera, quand je ne serai plus, sur la tête de mes successeurs. O Rois! ne fondez aucun orgueil sur une chose si incertaine & si fragile.* On observe que ce fut sous son regne que vécut *Locman*, fameux Auteur d'Apologues, qu'il écrivit en langue Persanne.

Lohrasp. *Lohrasp*, occupa le trône après Kai-Khosru. La conquête de la Syrie & de la Palestine, & la destruction de la fameuse ville de Jérusalem, furent les principaux événemens de son regne. Il abdiqua l'Empire dans un âge fort avancé, se retira à Balk, où il prit l'habit de Prêtre, & y fut tué par les Turcs, trente ans après son abdication.

Gushtasp. *Gushtasp*, son fils, qu'on croit être le même que l'Hystaspes des Grecs, lui succéda. C'étoit un Prince fier & hautain, mais plein de valeur, actif, entreprenant, & né pour les aventures extraordinaires. Dans sa jeunesse, il se souleva contre son pere, dans le dessein de lui ravir la couronne. Mais le fortune n'ayant pas

Lebtarik; Tarikh Monteketb; Hist. de Khonde-

fécondé son ambition, il se retira dans le Turkestân, ou, comme d'autres l'assurent, à la cour d'un Prince Grec, où il vécut quelque tems sans être connu. Sa bonne mine lui concilia les bonnes graces de la fille du Roi, qui, en présence de tout le peuple, lui jetta une pomme d'or, ou une orange, lui marquant par cette faveur qu'elle vouloit l'épouser. Le Monarque avoit deux autres filles, qui furent demandées en mariage par les fils d'un Roi voisin, auxquels il les promit, à condition qu'ils iroient combattre deux princes révoltés, ou, comme quelques Chroniques le rapportent, deux monstres terribles, qui ravageoient ses Etats. Les deux amans, se défiant de leur valeur, eurent recours à Gushtasp, qui vint heureusement à bout de l'entreprise, & leur en laissa la gloire. Mais le Roi sçut bientôt après la vérité de la chose, & conçut une telle estime pour cet étranger, qu'il le fit son premier Ministre. Gushtasp profita de sa faveur pour se venger des mauvais traitemens qu'il prétendoit avoir reçus en Perse. Il persuada au Roi de déclarer la guerre à Lohrasp, pour s'affranchir du tribut annuel qu'il lui devoit. Lohrasp, surpris de la hardiesse de son Vassal, ne douta point que ce ne fût Gushtasp qui lui eût inspiré cette résolution. Là-dessus, pour épargner le sang de son peuple, il prit le parti d'abandonner le sceptre à ce fils ambitieux, qu'il rappella en Perse, & qu'il couronna de sa propre main.

mir, &c. dans l'Hist. Univ. ubi supra.

Gushtasp établit sa résidence à Estechar,

qu'il embellit de plusieurs édifices. Les anciennes querelles entre les peuples de Touran & d'Iran se réveillerent sous son regne. Il paroît que les Turcs s'étoient affranchis du joug de la Perse, puisqu'ils avoient alors un Roi, que l'Histoire nomme *Argiasp*. Gushtasp fondit sur les Etats de ce Prince, le vainquit dans une bataille, tua son fils, & s'empara de la capitale de Touran, qu'il abandonna au pillage. Mais quelque tems après Argiasp se vengea de ces outrages par une irruption soudaine qu'il fit dans le Korasan. Il surprit la ville de Balk & la saccagea; il y fit massacrer soixante-dix Prêtres, sans épargner *Zerdusht* (Zoroastre) leur chef, ni le pere du Roi, qui, comme on l'a dit, avoit pris l'habit de Mage; & ayant éteint le feu sacré, il détruisit tous les Temples que Zerdusht avoit érigés dans la ville. *Isphendiar*, fils de Gushtasp, arrêta le cours de ces ravages, & força les Turcs à se retirer avec précipitation dans leur pays. Quelques Chroniqueurs Orientaux, que Mirkond pouvoit se dispenser de copier, attribuent à ce jeune Prince plusieurs exploits romanesques, dont l'idée paroît empruntée des travaux fabuleux d'Hercule. Ce fut, disent-ils, son pere qui l'engagea dans ces entreprises périlleuses, pour éluder la promesse qu'il lui avoit faite d'abdiquer le trône en sa faveur. A la fin ils le font tuer dans un combat singulier, par le vieux Rustan, qui devoit avoir alors cinq ou six cens ans. Isphendiar laissa un fils nommé *Bahaman*, auquel Gushtasp rendit plus de jus-

tice, puisqu'il lui céda enfin une couronne qu'il avoit fait attendre si long-tems à son pere.

Bahaman.

Bahaman, petit-fils & successeur de Gushtasp, eut deux autres noms; celui d'*Ardschir*, qu'il reçut à l'occasion d'un présent mystérieux qui fut fait à sa mere (1) & celui de *Dirazdest*, qui signifie *longue-main*; parce qu'il avoit la main droite plus longue que la gauche. C'est incontestablement l'*Artaxerce longue-main* des Grecs. Si les Historiens Persans n'ont point trop flatté son portrait, on doit le regarder comme le meilleur Prince qui ait regné dans la Perse. Rien de plus remarquable que ce qu'il dit à son avénement à l'Empire: *Ce n'est point l'ambition, mais l'envie de vous faire du bien, qui m'a fait accepter le trône. Si vous connoissez en moi quelques défauts, qui puissent tourner au préjudice de l'Etat, je vous conjure de m'en avertir librement, & s'ils étoient de nature à me rendre indigne du sceptre, je consens à être déposé, le titre de Roi ne convenant qu'à ceux qui peuvent rendre leurs sujets heureux.* Son premier soin fut de rebâtir les temples & les édifices publics de Balk, & de réparer tous les autres désordres occasionnés par les guerres. Il vengea aussi la mort de son pere, qui avoit été tué dans le Zablistan, & ayant exterminé les Princes de cette contrée, il la réunit à son domaine. Il témoigna une grande affection pour les

Mirkond, dans l'Hist. Univ. *ubi supr.* d'Herbelot à l'Article Bahaman, *Ibid.*

(1) Il consistoit dans un vase de lait & une petite fleur. *Ard* en Persan signifie une fleur, & *Schi*, du lait. Isphendiar & son épouse, formerent de ces deux mots le nom de leur fils.

peuples de la Judée, ce qui a fait dire à quelques Ecrivains, que sa mere étoit Juive. Il mourut après un régne également long & glorieux, & fut remplacé par *Homai*, qu'il avoit épousée, quoiqu'elle fût sa fille (1), & qu'il laissa enceinte d'un fils, dont elle accoucha cinq mois après.

Homai.

Homai, que d'autres nomment *Khamani*, est la première femme qui ait régné en Perse. Elle se distingua particulièrement par sa magnificence. On lui attribue la fondation d'une ville, nommée *Semrin* ou *Semirach*, & la construction de plusieurs pyramides, ainsi que du fameux palais de Persépolis, dont les ruines subsistent encore aujourd'hui. Après avoir regné trente-deux ans, elle résigna la couronne à *Darab*, ce fils posthume dont nous avons parlé.

Darab premier.

Darab étoit un Prince d'une merveilleuse beauté. Sa mere ayant consulté les Astrologues sur sa destinée, ils lui déclarerent qu'il attireroit sur sa patrie & sur lui-même de grandes calamités, & lui conseillerent de le faire mourir. Homai, pour détourner l'effet de cette prédiction, fit exposer son fils sur l'Oxus, dans un coffre de bois, fait en forme de berceau, qu'elle abandonna au courant du fleuve. Le berceau fut porté par les flots dans un endroit où un pauvre teinturier lavoit des toiles. Frappé de la beauté de l'enfant, & de la richesse de ses vêtemens, qui

(1) Ces incestes, autorisés sous le regne précédent par Zoroastre, commencerent à devenir communs dans la Perse.

étoient couverts de pierres précieuſes, il le porta à ſa femme, qui l'éleva avec le même ſoin que ſi c'eût été ſon propre fils. On lui donna le nom de *Darab*, par alluſion à ſon berceau & à l'élément qui l'avoit porté (1). Quand il eût atteint l'âge de puberté, ces pauvres gens lui apprirent ce qu'ils ſavoient de ſon état, & lui remirent les pierres précieuſes qu'ils avoient trouvées dans ſon berceau. Comme il ſe ſentoit une forte inclination pour le métier des armes, il partit pour l'Aſie Mineure, où les Perſans avoient porté la guerre. Il s'y diſtingua par ſes exploits, & au retour de la campagne il fut préſenté à la Reine, qui, après quelques éclairciſſemens, le reconnut pour ſon fils, & le déclara enſuite ſon ſucceſſeur. Tous les Hiſtoriens Perſans conviennent qu'il parvint au trône comme fils d'Ardſchir. Mais ce qu'on vient de dire peut laiſſer quelques doutes ſur la légitimité de ſa naiſſance, & Schikard (2) ſuppoſe avec aſſez de fondement, que c'eſt le *Darius Nothus* des Grecs. Il aima la juſtice. Il protégea les Arts. Il étoit affable, ſpirituel, & naturellement éloquent. Il remporta de grandes victoires ſur *Fihkous* (Philippe), Roi de Macédoine, qui devint alors tributaire du Roi de Perſe, & qui lui donna ſa fille en mariage. Mais Darab ayant paſſé une nuit avec elle, en fut ſi peu content qu'il la renvoya à ſon

(1) *Dar* en Perſan ſignifie une caiſſe de bois, & *Ab* de l'eau.

(2) *Tariſh, ſeu ſeries regum Perſiæ, autore Schikardo.*

pere. On prétend qu'il la laissa enceinte d'un Prince, qui dans la suite succéda à Fihkous sous le nom d'*Ascander* (Alexandre). Darab établit dans toute la Perse des couriers, qui partoient chaque jour des différentes extrêmités du Royaume, pour l'instruire de tout ce qui se passoit. Il bâtit en Perside deux belles villes, dont il nomma l'une *Darabger*, ou montagne de Darab, & l'autre *Khourch*. Il mourut fort regretté de ses sujets, après un regne de quatre ans, suivant Mirkond, & de douze ou quatorze selon d'autres.

Darab second.

Darab second succéda à Darab premier, & parvint très-jeune à la couronne. Son orgueil & sa cruauté le rendirent si odieux à ses sujets, qu'ils traiterent secretement avec Ascander, Roi de Macédoine, qu'ils regardoient comme le fils de Darab premier. Le Prince Macédonien se mit en campagne avec des troupes aguerries, moins considérables par leur nombre que par leur valeur. Après avoir traversé l'Arménie, il passa dans l'Azerbijane, où il battit un des Généraux de Darab. Il entra ensuite dans la province de Ghilan, & de-là dans la Perside, où son ennemi l'attendoit avec une armée innombrable. Il se donna une sanglante bataille, dont le succès fut très-malheureux pour Darab. Ses trésors, ses femmes, & ses filles, tomberent au pouvoir du vainqueur. Quelque tems après le Roi de Perse s'étant présenté avec de nouvelles forces, fut encore défait, & massacré dans sa retraite par ses propres sujets. Ce fut le

dernier Prince de la Dynastie des Cajanites. Mirkond le fait regner quatorze ans.

§. III.

La même Dynastie , suivant les Historiens Grecs.

Les Grecs n'ont connu que cette seconde Dynastie. Leurs Tables les plus étendues comptent dix Rois de Médie , & cinq Rois de Perse avant Cyrus le Grand. Les Rois de Médie sont *Arbaces* , *Mandauces* , *Sosarmus* , *Articas* , *Arbacines* , *Artæus* , *Artynes* , *Antibarnes* , *Astibares* , *Apandas*, que d'autres nomment *Astyages*, qui fut l'ayeul maternel de Cyrus, & le dernier des Rois Médes de cette race. Les Rois de Perse, sont *Persès*, qui donna son nom aux peuples de cette contrée; *Achemene*, qui fut, dit-on, nourri par un Aigle; *Darius*, *Cyrus*, & *Cambyse*, pere de Cyrus le Grand.

Hist. Univ. Liv. I, Chap. X, Sect. III, Tome III.

Prédécesseurs de Cyrus.

Ibid. Chap. XI. Sect. IV.

L'Histoire des Rois Médes comprend un période d'environ trois cens cinquante ans. Celle des Rois Perses n'a point de période bien marqué. L'une & l'autre n'offrent rien, je ne dis pas de certain, mais même de vraisemblable, avant le regne de Cyrus, fondateur de la Monarchie Médo-Persanne.

On sait ce qu'Hérodote raconte de la naissance de ce Prince, de l'ordre cruel d'Astyages pour le faire périr, & de la manière dont il fut sauvé par le berger *Mitradate*, qui le fit élever secretement; aventure assez semblable, pour le fond, à ce que nous avons rapporté de Darab

Cyrus le Grand.

premier. Cyrus, ſuivant le même Ecrivain, ſe vengea dans la ſuite de ſon ayeul, en portant la guerre en Médie. Il le vainquit dans deux batailles, dont la dernière le rendit maître de ſa perſonne & de ſes Etats.

Xenophon ne fait aucune mention des périls prétendus de ſon enfance, de ſon éducation ſecrete, ni de ſes combats contre Aſtyages. Il aſſure que Cyrus paſſa les douze premières années de ſa vie en Perſe, ſous les yeux de ſes parens; qu'à l'âge de douze ans Mandane, ſa mere, le mena en Médie à la cour d'Aſtyages ſon ayeul, qui l'aima toujours tendrement; qu'Aſtyages étant mort, *Cyaxare*, frere de Mandane, qui lui succéda, fit les mêmes careſſes à Cyrus, & l'employa utilement dans pluſieurs expéditions; qu'enfin après la mort de Cyaxare, Cyrus, qui venoit auſſi de perdre ſon pere Cambyſe, prit en main les rênes des deux Empires, que le droit de ſa naiſſance réunit heureuſement en ſa perſonne.

Voilà, comme on le voit, des récits fort oppoſés. Tous les Hiſtoriens Grecs s'accordent ſur un article; c'eſt à faire de Cyrus un des plus grands conquérans dont il ſoit parlé dans l'Hiſtoire. Il ſubjugua, diſent-ils, les Arméniens, les Babyloniens, les peuples d'Egypte, de Syrie & d'Arabie; les Lydiens, les Grecs, les Thraces, &c. Il prit Babylone, & renverſa le fameux empire dont elle étoit la capitale. Celui qu'il fonda, des débris de pluſieurs Monarchies puiſſantes, n'avoit d'autres bornes à l'Orient que l'In-

dus, au Nord la Mer Caspienne & le Pont-Euxin, à l'Occident la Mer Egée, & au Midi l'Ethiopie & le Golfe Persique. Sa mort, dont les Historiens Anglois fixent l'époque à l'an 529 avant J. C. est racontée fort diversement. Les uns disent qu'il fut tué en Scythie dans une bataille; d'autres qu'il y fut fait prisonnier, & que *Tomyris*, Reine des Massagetes, le fit crucifier. Xenophon le fait mourir tranquillement dans son lit.

Ses successeurs, suivant le témoignage uniforme des Historiens Grecs, furent 1 *Cambyse*; 2 *Smerdis le Mage*; 3 *Darius Hystaspes*; 4 *Xercès*; 5 *Artaxerce longue-main*; 6 *Xercès*, deuxième du nom; 7 *Sogdien*; 8 *Darius Nothus*; 9 *Artaxerce Mnémon*; 10 *Ochus*; 11 *Arsès*; 12 *Darius Codoman*, sous le regne duquel l'Empire Persan passa aux Macédoniens. Tous ces noms, si différens de ceux qui se rrouvent dans les Listes orientales, ont été sans doute défigurés par les Grecs, suivant ce qui arrive dans tous les pays par rapport aux noms étrangers. Mais si l'on jette un coup d'œil sur ce que les Auteurs Occidentaux racontent de ces mêmes Princes, on trouvera d'autres variations bien plus étranges. C'est ce qu'on ne peut faire sentir, que par l'exposition sommaire des principaux événemens de chaque regne. Successeurs de Cyrus.

Cambyse, suivant les Historiens Grecs, étoit fils de Cyrus, auquel il succéda. Il porta la guerre chez les Egyptiens. Il prit Peluse, Thebes, & Memphis; fit massacrer la plus grande partie des Nobles & le fils du Roi, & se défit bientôt après du Cambyse.

Monarque même, en lui faiſant boire du ſang de Taureau. Après avoir terminé cette guerre, il réſolut de faire la conquête de l'Ethiopie & du pays des Ammoniens. Il envoya contre ceux-ci cinquante mille hommes, qui, après quelques jours de marche dans le déſert, furent enſevelis ſous des monceaux de ſable, qu'un vent violent du Midi entraîna ſur eux. L'armée qu'il conduiſit en perſonne contre les Ethiopiens, eut un ſort preſque auſſi funeſte. Avant que d'avoir fait la cinquième partie du chemin, les proviſions lui manquerent, & elle ſe trouva réduite à vivre d'herbes, de racines & de feuilles d'arbres. La diſette continuant, on tua les bêtes de charge, & l'on en vint enſuite à l'affreuſe extrêmité de ſe manger les uns les autres, celui que le ſort faiſoit venir le dixième ſervant de nourriture à ſes compagnons. Enfin le Roi fut obligé de renoncer à cette extravagante entrepriſe, dans laquelle il perdit la plus grande partie de ſon armée. De retour en Egypte, il brûla tous les Temples de la ville de Thebes, & tua à Memphis, par un emportement brutal, le Dieu Apis, c'eſt-à-dire, le Bœuf ſacré que les Egyptiens adoroient. On aſſure que depuis cette profanation il tomba dans des accès de phrénéſie, qui étoufferent en lui tout ſentiment d'humanité. Entre pluſieurs traits de barbarie, il fit maſſacrer ſon frere *Smerdis*, & tua de ſa main Meroé, la plus jeune de ſes ſœurs, dont il avoit fait ſa femme, & qui étoit enceinte.

Une conſpiration, tramée par les Ma-

ges, fut le châtiment dont le ciel punit tant de violences. Ils mirent sur le trône un homme de leur ordre, qui ressembloit beaucoup à Smerdis, frere de Cambyse, & qu'ils firent passer pour le fils de Cyrus. Cambyse étoit à Ecbatane, en Syrie, lorsqu'il apprit ce soulevement. Il se mit aussitôt en marche avec son armée, pour s'opposer aux desseins de l'Usurpateur. Mais en montant à cheval, son épée étant tombée du fourreau lui fit une profonde blessure, dont il mourut, après avoir regné sept ans & cinq mois.

Smerdis le Mage.

Le faux Smerdis, placé sur le trône par l'intrigue des Mages, s'y maintint 7 mois, & fut ensuite massacré par les Grands, qui lui substituerent *Darius*, fils d'*Hystaspes*. Le nouveau Monarque partagea son Empire en vingt départemens, sur chacun desquels il établit un Gouverneur, chargé de la perception des impôts. Mais il exempta les Perses de tout tribut. Il permit aux Juifs de continuer les travaux de leur nouveau Temple de Jerusalem, qui avoient été commencés sous le regne de Cyrus, & interrompus sous ses deux successeurs, par les intrigues des Samaritains. Les Babyloniens s'étant révoltés, il investit leur ville avec toutes ses forces, & la prit au bout d'un siége de vingt mois. Après la réduction de Babylone, il marcha contre les Scythes avec une armée de sept cens mille hommes. Mais cette entreprise fut si malheureuse, qu'il pensa y périr avec ses troupes. Tout le fruit qu'il en recueillit fut de subjuguer la Thrace. Vers le même tems, Amintas, Roi de Macédoine, se

Darius Hystaspes.

foumit à lui payer un tribut. Il tourna ensuite ses armes du côté de l'Inde, où il conquit plusieurs provinces limitrophes de la Perse. Tandis qu'il faisoit ces acquisitions dans l'Orient, il se vit menacé de perdre plusieurs contrées occidentales. *Aristagore*, Prince de Milet, s'étant ligué avec les peuples de l'Ionie & de l'Attique, les engagea à faire une irruption en Lydie, où ils brûlerent la ville de Sardes. Cette expédition, à laquelle les Athéniens eurent beaucoup de part, fut le germe funeste des guerres qui désolerent pendant cent ans la Grece & la Perse, & qui causerent enfin la destruction de ce dernier Empire. Les confédérés, malgré un assez grand échec qu'ils reçurent aux environs d'Ephese, firent voile vers l'Hellespont, réduisirent Byzance & plusieurs autres villes, & engagerent les Cariens & les Cypriotes à se joindre à eux. Ils battirent une flotte Phénicienne, qui s'étoit mise en mer pour s'opposer à leurs progrès; mais bientôt après ils perdirent dans l'Isle de Chypre une bataille, dans laquelle Aristagore fut tué. Ce malheur déconcerta tous les projets de la ligue, & fit rentrer dans l'obéissance la plupart des provinces qui s'étoient révoltées. *Otanes* & *Artapherne*, Lieutenans de Darius, entrerent dans l'Ionie & dans l'Etolie, qu'ils ravagerent, après s'être emparés des principales villes. Milet, le centre de la confédération Ionienne, fut saccagé. Darius songea ensuite à se venger des Athéniens. Il envoya successivement contr'eux deux armées puissantes, l'une sous les ordres de *Mardonius*,

Mardonius, qui ayant été vaincu en Thrace par les *Bryges*, fut obligé de revenir sur ses pas ; l'autre commandée par *Datis* & *Artapherne*, & composée de cinq cens mille hommes, qui se laisserent battre dans les plaines de Marathon par une poignée d'Athéniens. Irrité de la résistance de ce peuple, il résolut de marcher lui-même en Grece à la tête d'une troisième armée, dans laquelle il se proposa d'enrôler tous ceux de ses sujets qui seroient en état de porter les armes. Mais la mort l'enleva au milieu de ces préparatifs, dans la trente-sixième année de son regne.

Xercès.

Quelques mois avant son décès il avoit institué *Xercès* son successeur. C'étoit l'aîné des fils qu'il avoit eus d'*Atosse*, fille de Cyrus. Xercès voulant, à l'exemple de ses prédécesseurs, signaler son regne par quelque grande entreprise, marcha contre les Egyptiens qui s'étoient soulevés, & n'eut pas de peine à faire rentrer dans le devoir ce peuple accoutumé à l'esclavage. Il résolut ensuite de conquérir la Grece, & d'effacer la honte de la défaite de Marathon en exterminant les Athéniens. Il passa d'Asie en Europe à la tête de deux ou trois millions d'hommes. Après avoir traversé la Thrace, la Macédoine, & la Thessalie, il arriva aux *Thermopyles*, passage étroit, entre les montagnes qui séparent la Thessalie de la Grece. Ce fut dans cet endroit que quatre mille Grecs, commandés par *Leonidas*, Roi de Sparte, soutinrent pendant deux jours tout l'effort de l'armée Persanne, & furent à la fin accablés par le nombre. Xercès entra dans

l'Attique par ce passage, marcha vers la ville d'Athènes, que ses habitans avoient abandonnée, & la réduisit en cendres.

Le jour même du combat des Thermopyles, la flotte combinée des Grecs en vint avec celle des Perses à une action générale, qui se passa à *Artemise*, Promontoire d'Eubée, & qui n'eut rien de décisif. Mais quelque tems après, les deux flottes s'étant rencontrées dans le détroit de *Salamine*, il s'y donna une autre bataille, où Thémistocle, qui n'avoit pas quatre cens vaisseaux, triompha de Xercès qui en avoit plus de deux mille. La victoire que Pausanias & Aristide remporterent ensuite à *Platée*, acheva de ruiner l'armée des Perses, qui reprirent la route de l'Hellespont, & qui n'oserent plus depuis se montrer en Grece.

Xercès de retour en Asie renonça à tout projet de guerre, & ne songea qu'à se livrer au luxe & à la mollesse. Gouverné par ses femmes, il devint le jouet de leurs passions, qui remplirent sa cour d'intrigues, d'horreurs, & de massacres. Cette conduite lui fit perdre l'estime & l'amour des peuples, & lui suscita dans son propre Royaume de dangereux ennemis, qui conspirerent contre ses jours. *Artaban*, chef des conjurés, le massacra dans son lit, & résolut d'exterminer ses trois fils. Il fit d'abord périr *Darius*, & couronna *Artaxerce*, qui avoit ordonné ce meurtre. Mais le nouveau Monarque, instruit des complots de son Ministre, le tua de sa propre main.

Ce Prince, à qui les Grecs ont donné le

furnom de *Macrocheir*, ou *Longue-main*, régna avec beaucoup de gloire & d'autorité dans la Perse. Il passoit pour le plus bel homme de son tems. Les Historiens Anglois croyent que c'est l'*Assuerus* de l'Ecriture, & le mari d'Esther. Il s'appliqua à faire fleurir les loix, les arts, & le commerce, & à réparer les désordres que l'humeur ambitieuse de ses prédécesseurs avoient causés dans l'Etat. C'est dans cette vue qu'il rechercha l'amitié des Athéniens, ou du moins qu'il termina avec eux une guerre funeste, qui depuis cinquante ans épuisoit la Perse d'hommes & d'argent. Il ne voulut prendre aucune part à celle du Péloponese. Il aima les Juifs, & leur accorda plus de faveurs qu'aucun autre Roi de Perse. Il mourut dans la quarante & unième annnée de son regne, & laissa, entre plusieurs enfans, trois fils, *Xercès*, *Sogdien*, & *Ochus*, qui parvinrent successivement à la couronne. Artaxerce Longue-main.

Le premier étoit né d'un légitime mariage, & les autres avoient pour meres des concubines. Xercès, deuxième du nom, ne régna que quarante-cinq jours, ayant été massacré par son frere Sogdien, qui s'empara du trône. Mais peu de tems après, Ochus, appellé depuis *Darius Nothus*, dépossédа Sogdien, & le fit étouffer dans un monceau de cendres. Il condamna au même supplice *Arsite* son frere, & quelques Satrapes qui s'étoient révoltés. Il régna dix-neuf ans, au milieu des troubles qu'exciterent les Egyptiens, les Arabes, & les Medes, avec lesquels il fut continuellement en guerre. Xercès II. Sogdien, Darius Nothus.

Artaxerce Mnémon.

Son fils *Arsace* lui succéda. Il prit le nom d'*Artaxerce* en montant sur le trône, & reçut dans la suite celui de *Mnémon*, à cause de sa prodigieuse mémoire. Il étoit fils de *Parisatis*, fille d'Artaxerce I, épouse & sœur de Darius Nothus ; femme célébre per son esprit & par ses charmes. Elle avoit eu le crédit, sous le dernier régne, de faire donner le Gouvernement de l'Asie Mineure à *Cyrus*, le plus jeune de ses fils, qui n'avoit guère alors que quinze ou seize ans, & peu s'en fallut que Darius, par complaisance pour elle, ne le déclarât son successeur. Lorsque Cyrus apprit qu'Artaxerce avoit été couronné, il en conçut une telle jalousie, qu'il résolut de faire tous ses efforts pour le chasser du trône. Cette grande querelle fut vuidée dans les plaines de *Cunaxa* *, où les deux freres en vinrent à une sanglante bataille, dans laquelle Cyrus fut tué. Les villes Grecques de l'Asie Mineure, qui avoient embrassé le parti de ce Prince, furent alors exposées au ressentiment d'Artaxerce. Elles implorerent l'assistance des Lacédémoniens, qui envoyerent successivement plusieurs armées en Asie. Agésilas, Roi de Sparte, fit de grandes conquêtes en Phrygie, battit en Lydie la Général Tissapherne, s'avança jusqu'en Paphlagonie, & se proposoit de pénétrer au centre de la Perse, lorsque les Éphores le rappellerent pour défendre sa propre patrie, qui se vit attaquée par divers États de la Grece. Cette diversion fut le fruit des intrigues d'Artaxerce, qui séduisit les villes de Thèbes, d'Argos & de Corinthe, en

* Dans la Babylonie.

leur faisant délivrer trente mille *Dariques ;* ce qui faisoit dire plaisamment à Agesilas, que trente mille archers (1) l'avoient chassé de l'Asie. Le combat naval qui se donna quelque tems après à la vue de *Cnide*, & dans lequel les Lacédémoniens, commandés par Pisandre, frere d'Agésilas, perdirent cinquante navires, ruina entièrement leur autorité dans l'Asie Mineure. Leurs affaires n'allerent guères mieux en Europe depuis la confédération des villes Grecques ; & les défaites de *Leuctres* & de *Mantinée* porterent le dernier coup à leur puissance. Conon l'Athénien, qui commandoit la flotte Persanne à la journée de Cnide, eut tout l'honneur de cette victoire. Xercès, en récompense de ce service, rebâtit la ville d'Athènes, que son bisayeul avoit détruite. La paix d'Antalcide suivit, & rangea sous l'esclavage des Perses toutes les Colonies Grecques de l'Asie. Artaxerce soumit ensuite l'Isle de Chypre, dont Evagore avoit conquis par degrés toutes les villes, & réduisit ce Prince à la seule possession de Salamine, petit Etat qu'il avoit reçu de ses ancêtres. L'expédition qu'il entreprit en Egypte, où il envoya deux cens mille Perses, commandés par Pharnabaze, & vingt mille Grecs sous les ordres d'Iphicrate, Athénien, fut très-malheureuse, parce que le premier de ces Généraux refusa de suivre les conseils de l'autre. Les dernières années de son régne furent troublées par des cabales do-

(1) Les Dariques, pièces d'or de Perse, représentoient, dans un de leurs côtés, la figure d'un Archer.

mestiques, excitées par ses propres enfans, chacun de ces Princes travaillant à se faire des créatures, pour s'ouvrir le chemin du trône. Artaxerce crut appaiser ces disputes, en désignant pour son successeur *Darius*, l'aîné des fils qu'il avoit eus d'Atosse, son épouse légitime, auquel il permit de prendre le titre de Roi, & de porter la thiare. Mais Darius, impatient de régner seul, conspira contre les jours de son pere, & engagea dans ce complot cinquante de ses freres. La conjuration ayant été découverte, ce fils dénaturé fut mis à mort avec tous ses complices. Trois autres Princes se mirent alors sur les rangs; *Ariaspe* & *Ochus*, fils de la Reine Atosse, & *Arsame*, né d'une concubine, mais que ses grandes qualités, jointes à la faveur de son pere, sembloient appeller au trône. Ochus trouva le moyen de faire périr Ariaspe & Arsame, ce qui causa une si vive douleur à Artaxerce, qui étoit alors âgé de quatre-vingt-quatorze ans, qu'il survéquit peu à cette perte. C'étoit un Prince généreux, équitable, bienfaisant, & généralement aimé & respecté dans tout l'Empire, qu'il gouverna avec beaucoup de gloire pendant quarante-six ans.

Ochus. Ochus régit les Perses avec un sceptre de fer, & fut le plus cruel & le plus méchant de tous les Princes. Pour empêcher que ses freres & ses autres parens ne le traitassent comme il avoit traité Ariaspe & Arsame, il les fit tous mourir. Il eut la barbarie de faire enterrer vive sa sœur *Ocha*, dont il avoit épousé la fille, & de faire massacrer dans un seul jour cent

Princes de sa maison. Les révoltes que son gouvernement tyrannique excita dans la Phénicie, dans l'Isle de Chypre, dans l'Egypte, & dans plusieurs autres provinces de l'Empire, ne lui donnerent pas un moment de relâche dans les premières années de son régne. Il marcha en personne contre les Phéniciens, saccagea Sidon, leur capitale, & reçut à composition les autres villes. Il appaisa avec le même bonheur les troubles de Chypre. Etant passé de-là en Egypte, il conquit entièrement ce beau Royaume, rasa toutes ses places fortes, pilla les Temples des principales villes, en emporta les archives, & fit massacrer le Dieu Apis, ou le taureau sacré que les Egyptiens adoroient sous ce nom. Après cette expédition, il retourna à Babylone, où il se livra à tous les excès de la débauche & de la mollesse, laissant la principale direction des affaires à l'Eunuque Bagoas, qui l'assassina dans la vingt-unième année de son regne.

Arsès.

Bagoas plaça sur le trône *Arsès*, le plus jeune des fils d'Ochus, & fit massacrer tous ses freres, moins pour assurer la couronne sur sa tête, que pour régner avec plus d'autorité sous son nom. Mais s'appercevant qu'il n'étoit pas d'humeur à se laisser gouverner, il l'empoisonna, & fit couronner *Darius*, surnommé *Codoman.*

Darius Codoman.

Ce Prince descendoit de Darius Nothus, mais sa famille étoit alors si éloignée du trône, que quelques Historiens prétendent qu'il n'étoit pas du sang Royal. Sous le regne d'Ochus, il exerçoit un em-

ploi très-subalterne, qui consistoit à porter les dépêches du Roi aux Satrapes des provinces. Dans la suite il fut fait Gouverneur d'Arménie. Ce fut le dernier Prince de la famille des Hystaspes. Ses malheurs sont si connus, que je suis dispensé de m'étendre sur son regne.

Si l'on compare cette liste des Grecs avec celle des Orientaux, on sera frappé des variations étranges qui s'y rencontrent, soit pour le nombre des Princes, soit pour l'ordre & la durée des régnes, soit pour les récits historiques. Cette différence est telle, que si l'on admet le témoignage des uns, il paroît qu'on doit rejetter celui des autres, puisqu'ils n'est presque pas possible de concilier des autorités si opposées. Les Persans, étant plus croyables sur leur propre Histoire, mériteroient sans doute la préférence, s'il n'étoit prouvé que leurs Annales contiennent quantité d'erreurs. Outre plusieurs faits visiblement fabuleux, leur chronologie n'est rien moins qu'exacte, & ce qu'elles racontent de l'excessive longueur de quelques régnes est absolument dénué de vraisemblance. Les Auteurs que j'ai cités se persuadent que l'Histoire Persanne, originairement exempte de tous ces défauts, a été altérée, depuis la conquête des Arabes, par les Ecrivans Mahométans, qui, pour s'accommoder au goût frivole des Orientaux modernes, y ont inféré quatité de fables. Si ces taches ne permettent pas d'adopter sans restriction tous ses récits, elles ne suffisent pas non plus pour décréditer entièrement son té-

Hist. Univ. *Ibid.* Chap. XI. Sect. V.

Défauts des Annales Persannes.

Quel degré de confiance elles méritent.

moignage. Ce mêlange d'erreur & d'incertitude n'eſt point particulier à l'Hiſtoire de Perſe ; & comme il eſt peu d'Annales qui en ſoient totalement exemptes, on doit ſans doute avoir quelque indulgence pour celles dont nous parlons.

Ce que les Tables Orientales offrent de plus remarquable, eſt cette ſuite non interrompue d'anciens Rois, dont l'origine ſemble toucher aux tems voiſins du Déluge. Elles rempliſſent un grand vuide, que les Ecrivains Grecs laiſſent dans l'Hiſtoire Perſanne. Le plus ancien des Auteurs ſacrés nous apprend que la Perſe, qu'il déſigne toujours par le nom d'*Elam*, étoit extraordinairement peuplée dès le tems d'Abraham, c'eſt-à-dire, vers l'an 350 du déluge. Elle avoit alors un Roi, nommé *Chederlaomer*, qui eut quelques démêlés avec ce Patriarche. Il eſt probable que ce ne fut pas le premier de ſes Princes, puiſque Moïſe, dans le ſiécle dont je parle, nous repréſente les Perſes comme un peuple déja puiſſant, qui avoit ſoumis pluſieurs contrées de l'Aſie. Sans parler des tems qui ont précédé Chederlaomer, on trouvera l'eſpace de plus de 1400 ans entre ſon regne & celui de Cyrus le Grand, dont le P. Petau place la naiſſance vers l'an 1760 du déluge. Les Hiſtoriens Grecs, qui ne remontent que trois cens ans au-delà de Cyrus, ne ſçauroient remplir ce vuide. Non-ſeulement ils ne nous apprennent rien touchant les premiers tems de la Monarchie Perſanne ; mais tout ce qu'ils racontent des prédéceſſeurs de Cyrus, & de Cyrus

Ce qu'elles offrent de plus remarquable.

Gen. XIV. Deut. II.

Ration. Temporum, Lib. I & II.

lui-même, n'a pas le moindre degré de certidude. Il résulte de-là deux choses qu'il est important de remarquer ; l'une, que les Grecs étoient fort peu instruits de l'origine des Perses ; l'autre, que leur silence sur la première Dynastie Persanne ne peut être allégué en preuve contre son existence.

Ainsi, au défaut des Tables Grecques, je crois qu'il est très-permis de recourir à celles des Orientaux. Quoique ces dernières ne nous ayent été transmises que par des Historiens du moyen âge, plusieurs raisons me persuadent qu'ils les ont dressées sur des monumens autentiques. On sait par le témoignage des Ecrivains sacrés, que l'ancienne coutume des Perses étoit d'écrire sur des Registres publics ce qui arrivoit de plus remarquable dans leur empire. C'est en se faisant lire ces Annales, qu'Assuerus apprit l'important service que Mardochée avoit rendu à l'Etat.

Les Mahométans, qui depuis onze siécles ont usurpé l'empire de la Perse, ont pu détruire par un faux zèle une partie de ces monumens ; mais on en a sauvé plusieurs, & les sectateurs de la Religion des Mages ont conservé dans toute sa pureté le *Zend*, ou la Bible de Zoroastre, & d'autres anciens livres. Enfin, malgré les fables qui se trouvent insérées dans les Annales des Orientaux, on ne laisse pas d'en pouvoir tirer plusieurs vérités historiques, & quelque jugement qu'on en porte, il est toujours plus naturel de les adopter, que de laisser un

vuide de douze ou de treize cens ans dans l'Hiftoire Perfanne. Leur utilité s'étend, non-feulement fur les quatorze fiécles qui ont précédé la conquête de Cyrus, mais fur le régne de ce Prince, & fur ceux de Cambyfe & de Smerdis, fes deux premiers fucceffeurs. Xénophon n'a compofé qu'un beau roman fur Cyrus, & l'Hiftoire d'Hérodote eft encore moins fidele. Les Grecs ne paroiffent inftruits des affaires de la Perfe que vers le régne de Darius Hyftafpes. C'eft alors que leur hiftoire fe trouvant liée avec celle des Perfans, ils commencent à mériter quelque confiance. Je m'attacherois même, par préférence, à leurs mémoires, pour toutes les affaires qui concernent la Macédoine, la Grece & l'Afie Mineure, les Hiftoriens Orientaux n'expofant pour l'ordinaire ces événemens qu'avec la plus grande confufion. C'eft ainfi que je partagerois le différend, non en cherchant à concilier des récits contradictoires, mais en adoptant ce qu'ils offrent féparément de plus probable.

Ajoutons à ces premiers éclairciffemens quelques détails fur les autres Dynafties qui ont occupé le trône jufqu'à l'invafion des Arabes, première époque remarquable de l'Hiftoire moderne des Perfans.

§. IV.

Dynaftie des Séleucides, *ou Princes Macédoniens.*

Alexandre étant mort en Afie à la fleur de fon âge, fes Lieutenans crurent pou

voir partager entr'eux les conquêtes dont il n'avoit pas eu le tems de disposer.

Seleucus. *Seleucus*, Gouverneur de Babylone, érigea ce gouvernement en Royaume, & l'accrut tellement par ses conquêtes, qu'il se vit maître de la plupart des provinces Asiatiques de l'ancien Empire Persan. Il prit le titre de Roi de Babylone & de Médie, & il établit sa résidence à Antioche, ville qu'il avoit fait bâtir. Ses victoires lui firent donner le surnom de *Nicator.* C'est à lui que commence l'*Ere des Séleucides*, période fameuse que les Syriens, les Arabes, les Juifs, & d'autres peuples ont employée pendant plusieurs siécles, & dont la première année répond à l'an 312 avant J. C. Ce Prince se rendit célébre par la fondation de plusieurs villes, telles qu'*Antioche* de Syrie, *Séleucie*, *Apamée*, *Laodicée*, &c. Il fut assassiné par *Ptolémée Ceraunus*, depuis Roi de Macédoine, après un régne de trente-deux ans.

Hist. Univ. Liv. II. chap. II. Sect. IX. T. VI.

Ses successeurs, appellés d'après lui *Séleucides*, régnerent dans l'ordre suivant.

Ses successeurs. *Antiochus Soter*, c'est-à-dire, *Sauveur*, 19 ans.

Antiochus, surnommé *Theos*, ou *Dieu*, 15 ans. Il fut empoisonné par sa femme *Laodice*, après un régne qui fut également agité de guerres étrangères & de troubles domestiques. Ce fut à ce Prince que *Berose*, le Babylonien, dédia sa fameuse Histoire, dont nous n'avons que quelques fragmens.

Seleucus Callinicus, ou le *Victorieux*. Il fut très-indigne de ce surnom, ayan presque toujours été battu par ses enne-

mis, particulièrement par les Parthes, qui le firent prisonnier dans une bataille, & chez lesquels il mourut dans la vingtième année de son regne.

Seleucus Ceraunus, c'est-à-dire, le *foudre*, *Prince* également *foible d'esprit & de corps*, *& qui n'a rien fait qui réponde à ce surnom.* C'est le jugement qu'en portent les Historiens que j'ai cités. Il fut empoisonné après un régne de trois ans.

Antiochus le Grand. Il gouverna l'Empire avec autant de gloire que d'autorité pendant trente-six ans, ayant repris la plupart des provinces qui avoient été usurpées sur ses prédécesseurs. Ce fut sous ce Prince que commencerent les guerres des Romains avec les Perses, à l'occasion de ses entreprises sur l'Asie Mineure, & de la protection qu'il accorda à Annibal. Il favorisa ouvertement les Juifs, & leur procura des établissemens considérables en Phrygie & en Lydie. C'est de-là qu'ils se sont depuis dispersés dans tant d'autres contrées de l'Asie.

Seleucus Philopator. Il mourut empoisonné, après un régne obscur, d'onze ans.

Antiochus Epiphanes, c'est-à-dire, *l'illustre.* C'est l'Antiochus de l'Ecriture, qui profana le Temple de Jerusalem, & qui persécuta si cruellement les Juifs. Il régna onze ans & quelques mois.

Antiochus Eupator, qui, au bout de deux ans, fut détrôné & mis à mort par

Demetrius Soter. Celui-ci régna 12 ans; & fut à son tour destitué par

Alexandre Bala, jeune homme de basse

extraction, qu'on fit passer pour le fils d'Antiochus Epiphanes. Cet imposteur fut poignardé après un régne de six ans.

Demetrius Nicator, fils de Demetrius Soter. Sa mauvaise conduite révolta contre lui ses sujets, qui lui substituerent 1°. *Antiochus Theos*, deuxième du nom, fils d'Alexandre Bala: celui-ci ne régna que deux ans, & fut massacré par *Tryphon* un de ses Généraux; 2°. *Tryphon*, qui ne jouit que 2 ans de son usurpation; 3°. *Antiochus Sidete*, ou le *Chasseur*, fils de Demetrius Soter, qui fut tué dans le pays des Parthes, après un régne de neuf ans. A la mort d'Antiochus Sidete, Demetrius remonta sur le trône, & fut ensuite dépossédé pour la seconde fois, par un imposteur, nommé *Alaxandre Zébina*, qui se disoit fils d'Alexandre Bala, quoiqu'il dût le jour à un fripier d'Alexandrie. Demetrius ne survéquit que peu de mois à cette dernière disgrace, & fut massacré à Tyr, où il s'étoit réfugié.

Alexandre Zébina, après un régne de quatre ou cinq ans, fut détrôné par *Antiochus*, fils de Demetrius Nicator, qui recouvra le sceptre de ses ancêtres.

Cet *Antiochus*, surnommé *Grypus*, à cause de son nez aquilin, étoit fils de la fameuse *Cléopatre*, femme de trois Rois de Syrie, & mere de quatre. Elle fut le fléau de sa patrie & de sa famille. Elle causa la mort de deux de ses maris. Elle tua de sa propre main *Seleucus*, l'aîné des fils qu'elle avoit eus de Démetrius Nicator, parce qu'il avoit pris le titre de

Roi ſans la conſulter. Ce fut à la protection, ou plutôt à l'ambitieuſe politique de cette marâtre, qu'Antiochus, frere de Seleucus, dut le trône. Il régna paiſiblement tant qu'il ſe laiſſa gouverner. Mais lorſqu'il voulut tenir lui-même les rênes, elle réſolut de le faire périr. Un jour qu'il rentroit, fort échauffé de quelque exercice violent, elle lui préſenta une coupe empoiſonnée. Grypus, averti de ſon deſſein, la pria de boire elle-même cette liqueur, &, ſur le refus qu'elle en fit, lui déclara ſes ſoupçons. Cléopatre, priſe dans ſon propre piége, avala le poiſon, qui fit ſur le champ ſon effet.

Démembrement de l'Empire Syrien.

Dans la ſuite Grypus fut obligé de partager l'Empire avec *Antiochus Cyzicenus*, fils de Cléopatre & d'Antiochus Sydete, auquel il abandonna la Célé-Syrie & la Phénicie. D'autre part *Hircan*, Prince des Juifs, affranchit ſa nation de l'eſclavage des Syriens, & ſe forma un Etat indépendant, compoſé de la Judée, de la Galilée, & du territoire de Samarie. *Tyr*, *Sidon*, *Ptolemaïs*, *Gaza*, & d'autres villes ſecouerent en même tems le joug. Grypus fut aſſaſſiné au milieu de ces troubles, après avoir régné vingt-ſix ans, ſuivant Euſebe, & vingt-neuf ſuivant l'Hiſtorien Joſephe.

Antiochus, ſurnommé *Cyzicenus*, parce qu'il fut élevé à Cyzique, ville de Myſie, s'empara d'Antioche après la mort d'Antiochus Grypus, & ſe diſpoſa à envahir le reſte de la Syrie. Mais *Seleucus*, l'aîné des fils de Grypus, marcha contre lui à la tête d'une puiſſante armée, le

vainquit, & lui ôta la vie, dans la dix-huitième année de son régne.

Seleucus devint alors possesseur de tout l'Empire Syrien. Mais il ne jouit pas long-tems du souverain pouvoir. Après un régne de sept mois, il fut détrôné par *Antiochus Eusebe*, fils d'Antiochus de Cyzique, & forcé de se réfugier à Mopsueste, ville de Cilicie, où il se donna la mort.

Antiochus Eusebe, c'est-à-dire, *le pieux*; ne fut qu'un an sur le trône. Trois Princes prétendirent alors successivemet à l'Empire, & prirent le titre de Rois:

Philippe,

Démétrius Euchere,

& *Antiochus Dyonius*, tous fils d'Antiochus Grypus. Mais les Syriens, las de ces disputes, résolurent de donner l'exclusion à tous ces Princes, & offrirent la couronne à *Tigrane*, Roi d'Armenie.

Tigrane gouverna paisiblement son nouveau Royaume pendant quatorze ans, par le moyen d'un Vice-roi, nommé *Magadate*, auquel il donna une puissante armée. Mais ayant été forcé de le rappeller avec ses troupes, pour l'opposer aux Romains, qui avoient fait une irruption dans l'Arménie, *Antiochus l'Asiatique*, fils d'Antiochus Eusebe, profita de cette conjoncture pour s'emparer de plusieurs provinces de Syrie, qui le reconnurent pour Roi.

Cet Antiochus ne régna que quatre ans. Pompée ayant vaincu Tigrane, se rendit maître des possessions qui lui restoient en Syrie, & força Antiochus de

renoncer à celles qu'il avoit conquises. C'est ainsi que ce beau Royaume fut réduit en province Romaine, & que la Monarchie des Seleucides s'éteignit, après avoir subsisté 251 ans suivant Eusebe, & 270 suivant Appien.

§. V.

Dynastie des Arsacides, *ou Princes Parthes.*

A la mort d'Alexandre, la Parthie, ancienne dépendance de la Perse, tomba en partage à Seleucus Nicator, fondateur de la Dynastie dont nous venons de parler. Antiochus Theos, petit-fils de Seleucus, perdit cette belle province, dont *Arsace*, Prince Parthe, &, selon quelques-uns, de la famille Royale d'Achemene, forma un Royaume particulier, qui se rendit redoutable à toute l'Asie, & qui balança en Orient la puissance des Romains. Arsace le fonda l'an 300 avant J.C. y réunit l'Hircanie, avec d'autres provinces, & le transmit à ses descendans, qui sont connus dans l'Histoire sous le nom d'*Arsacides*. Il fut tué en Cappadoce dans une bataille. Les Orientaux le nomment *Arschak*, & c'étoit sans doute son véritable nom. Les autres Princes de cette race sont: *Ibid. Chap. XII. T. VII.* Arsace I.

Arsace, deuxième du nom, fils du précédent. Il conquit la Médie sur Antiochus Theos, & fut ensuite obligé de la restituer. Mais il s'assura par un Traité la possession de la Parthie & de l'Hircanie. Arsace II.

Phriapatius, ou *Pampacius*, que les Orientaux appellent *Schah-bur* ou *Schahpor*. Il étoit fils d'Arsace II. Phriapatius.

Phraate I. *Phraate*, premier du nom, fils de Phriapatius. Il dompta les *Mardes*, peuple belliqueux, qui n'avoit été vaincu jusqu'alors que par Alexandre le Grand.

Mithridate I. *Mithridate*, ou *Mirdate*, frere de Phraate. Jamais l'Empire des Parthes ne fut plus puissant ni plus étendu que sous ce Monarque, qui soumit la Bactriane, la Babylonie, la Mésopotamie, la Perse proprement dite, la Médie, & une partie de l'Inde. Il recueillit avec soin les constitutions les plus remarquables de chaque pays, & il en forma un excellent corps de loix, qui devint le code de son Empire. Ce Prince régna 37 ans.

Fraate II. *Phraate* II, fils de Mithridate. Il perdit la plupart des provinces que son pere avoit conquises, & fut tué dans une bataille contre les Scythes.

Artaban I. *Artaban* ou *Ardavan* I, oncle de Phraate II, & fils de Phriapatius. Il périt aussi dans un combat contre les Scythes, peu de tems après son avénement au trône.

Pacore I. *Pacore* I, fils d'Artaban. Il rechercha l'amitié de Sylla & de Lucullus, & contracta par leur entremise une alliance étroite avec les Romains.

Phraate III. *Phraate*, III. Il renouvella avec Pompée l'alliance contractée par son prédécesseur, & peu de tems après il fut tué par ses propres fils, dont l'un se nommoit *Mithridate*, & l'autre *Orode*.

Orode. *Orode*, l'aîné des fils de Phraate III. Quoique fidele allié des Romains, comme ses prédécesseurs, la République envoya contre lui une puissante armée, sous les ordres de Crassus, sans colorer cette

invasion d'aucun prétexte. Orode, qui étoit un Prince guerrier, se prépara à une vigoureuse défense. Le brave *Surena*, un de ses Généraux, ayant appris que l'armée Romaine s'étoit engagée dans un pays sablonneux & stérile, fondit sur elle avec furie, la battit en plusieurs rencontres, & l'extermina entièrement. L'élite de la Noblesse Romaine périt dans cette malheureuse guerre, ainsi que le Général, & le jeune Crassus son fils. Cette défaite, qui fut aussi sensible aux Romains que la déroute de Cannes, fut pleinement vengée, quatorze ans après, par *Ventidius*, Lieutenant de Marc-Antoine, qui livra avec succès aux Parthes trois sanglantes batailles, dans la dernière desquelles Pacore, fils d'Orode, fut tué.

Phraate, quatrième du nom, fils d'Orode. Il massacra son pere, qui l'avoit associé au trône, & il fit mourir tous ses freres, qui étoient au nombre de trente. Marc-Antoine porta la guerre en personne dans le cœur de ses Etats, & pensa périr, comme Crassus, dans cette expédition, qui couta à l'Empire Romain plusieurs belles provinces, & plus de soixante mille hommes. Phraate s'étant rendu odieux à ses sujets, ils choisirent pour Roi un Seigneur du pays, nommé *Tiridate*, qui ne put se maintenir sur le trône, & qui se réfugia en Syrie, & ensuite à Rome, où il fit diverses tentatives pour se rétablir. Ce fut sans doute à sa sollicitation qu'Auguste, qui venoit de se faire déclarer Empereur, passa en Syrie, dans le dessein d'attaquer les Parthes. Phraate IV.

Phraate, qui comptoit trop peu sur ses sujets pour s'exposer à une guerre étrangère, lui demanda la paix, & l'obtint aux conditions que l'Empereur voulut lui prescrire. Il lui remit en ôtage quatre de ses fils, & rendit les prisonniers & les drapeaux qui avoient été enlevés à Crassus & à Marc-Antoine. Peu de tems après cette paix il fut empoisonné par une de ses femmes, nommée *Thermuse*.

Phraatice. *Phraatice*, fils de Phraate & de Thermuse, qui fut presque aussi-tôt dépossédé qu'installé.

Orode II. *Orode* II, fils de Pacor, fils de Phraate. Les Grands du Royaume le massacrerent dans un festin, & envoyerent une ambassade à Auguste, pour le supplier de leur donner pour Roi un des quatre Princes, qui étoient retenus à Rome en qualité d'otages.

Vonone I. *Vonone* I, fils de Phraate. Ce fut le Roi qu'Auguste donna aux Parthes, qui s'en dégoûterent bientôt, pour se soumettre au Roi de Médie, qui étoit de la famille des Arsacides.

Artaban II. *Arbatan*, deuxième du nom, Roi des Médes. Il éprouva, comme ses prédécesseurs l'inconstance des Parthes, qui le chasserent & le rappellerent plusieurs fois. Mais sa vertu triompha enfin de leur légereté, & il mourut universellement regretté de ses sujets, après un régne de trente ans.

Bardane. *Bardane*, fils d'Artaban. Il fut tué par les Parthes, qui placerent sur le trône *Gotarze* son frere.

Gotarze. *Gotarze* eut un rédoutable compétiteur

dans *Meherdate*, petit-fils de Phraate IV. qui, affifté de l'Empereur Claude, fut élu Roi par la cabale des Grands. Il y eut entre ces deux Princes une longue guerre, qui fe termina par la défaite de Meherdate.

Vonone II. Il étoit du fang des Arfacides, & defcendoit apparemment de Vonone I. Son regne fut court, & n'offre rien de remarquable, Vonone II.

Vologefe I, fils de Gotarze, fuivant Jofephe, & de Vonone, fuivant Tacite. Il fubjugua le Royaume d'Arménie, & le donna à fon frere Tiridate, qui en fut dépouillé bientôt après par les Romains. Il fit Roi de Médie *Pacore* fon autre frere. Pour fe venger des Romains qui avoient deftitué Tiridate, il leur déclara la guerre, & les força de le rétablir. Ces chofes fe pafferent fous l'Empire de Néron. Il renouvella les anciens Traités avec Vefpafien, qui combla de careffes fes Ambaffadeurs. Sur la fin de fon régne il entreprit de bâtir une ville, qu'il appella de fon nom *Vologefocerte ;* mais il mourut avant qu'elle fût achevée. Vologefe I.

Artaban III, fils de Vologefe. Il fe brouilla avec Vefpafien, & prit le parti du faux Néron. Il mourut après un régne très-court, dans le tems qu'il fe propofoit de porter la guerre en Arménie. Arbatan III.

Paçore, deuxième du nom, fils d'Artaban. Les Orientaux le nomment *Bakour.* On ne nous apprend rien de particulier touchant fon régne, qui fut néanmoins affez long. Pacore II.

Cofroès, ou *Cofdroès*, frere de Pacore. Cofroès.

Il chassa d'Arménie *Exadare*, que l'Empereur Trajan avoit placé sur le trône; & s'attira par cette démarche une guerre fâcheuse, qui lui couta la perte de ses Etats. Trajan ayant passé l'Euphrate, subjugua la Babylonie, la Chaldée, l'Assyrie, la Parthie proprement dite, soumit les Parthes au tribut, & leur laissa pour Roi, ou plutôt pour Gouverneur, un Prince de la famille des Arsacides, nommé *Parthanaspate*, qui étoit entièrement devoué aux Romains. Les Parthes s'affranchirent de cet esclavage après la mort de Trajan, & chasserent Parthanaspate, pour se soumettre à Cosroès leur ancien maître, qui régna plusieurs années après son rétablissement.

Vologese II. *Vologese* II, fils de Cosroès. Une irruption qu'il fit dans l'Arménie, où il tailla en pièces les Légions que l'Empereur *Verus* y entretenoit, ralluma la guerre avec les Romains, qui dompterent pour la seconde fois les Parthes, & forcerent Vologese de se mettre au rang des vassaux de l'Empire.

Vologese III. *Vologese* III, frere du précédent. Ce Prince ayant épousé la cause de *Niger* contre l'Empereur *Sévere*, encourut le ressentiment de ce Prince, qui l'assiégea dans *Ctésiphon*, capitale de l'Empire des Parthes. Cette ville fut emportée d'assaut, & les trésors du Roi tomberent au pouvoir des vainqueurs avec ses femmes & ses enfans. Mais Sévere eut à peine repassé l'Euphrate, que Vologese se remit en possession de toutes les places que les ennemis lui avoient enlevées.

Artaban IV, frere de Vologese III. Il fut indignement trompé par l'Empereur *Caracalla*, qui lui ayant demandé sa fille en mariage, & s'étant approché de Ctésiphon, sous prétexte d'y célébrer les nôces, fondit brusquement sur le Roi des Parthes, qui étoit venu à sa rencontre avec l'élite de sa noblesse, & massacra, ou fit prisonniers la plupart de ses gens. Artaban, pour tirer raison d'une perfidie si noire, marcha contre Caracalla, qui, sur ces entrefaites, fut tué par ses soldats. *Macrin*, qui lui succéda, en vint avec les Parthes à une action sanglante, qui dura deux jours, & dans laquelle il y eut quarante mille hommes de tués de part & d'autre. Le troisième jour, Artaban se préparoit à recommencer le combat, lorsque Macrin lui demanda la paix, offrant de rendre aux Parthes les prisonniers faits par Caracalla, & de payer outre cela les frais de la guerre. Le traité fut conclu à ces conditions, qui furent exécutées sur la champ. Peu de tems après Artaban se trouva engagé dans une guerre beaucoup plus facheuse, suscitée par les Perses, qui, soumis aux Parthes depuis quatre cens ans, entreprirent de secouer le joug. Artaban, au premier avis de cette révolte, marcha contre ses ennemis, livra une sanglante bataille qu'il perdit, & fut mis à mort par les vainqueurs. Les Parthes subirent alors la loi des Perses, & leur florissant Empire, qui subsistoit depuis 480 ans, fut entièrement détruit. Nous ferons connoître dans l'article suivant l'auteur de cette

Artaban IV.

grande révolution, qui se rapporte à l'année 226 de l'Ere Chrétienne.

§. VI.

Dynastie des Sassanides.

Nous entrons dans le moyen âge de l'Empire Persan, & le nouveau période que nous allons parcourir, nous conduira bientôt à son Histoire moderne. *Ardschir*, que les Grecs nomment *Artaxare* & *Artaxerce*, fut le fondateur de la Dynastie des *Sassanides*, & le restaurateur de la Monarchie des Perses. Son pere s'appelloit *Sasan*, ou *Sassan*, & n'étoit, suivant Agathias, qu'un simple particulier, qui ayant eu commerce avec la femme d'un cordonnier nommé *Pabec*, en eut ce fils adultérin. Les Orientaux lui donnent une naissance plus pure, & beaucoup plus illustre. Les uns le font descendre de *Bahaman*, sixième Roi de la Dynastie des Cajanites, qui eut un fils nommé *Sassan*, dont ils prétendent qu'Ardschir & les autres Sassanides tirent leur origine. D'autres disent que son ayeul étoit un Prince Persan; que son pere épousa la fille d'un Gouverneur, nommé *Babec*, & qu'Ardschir nâquit de ce mariage. Il s'acquit une telle autorité parmi ses compatriotes, qu'il leur inspira le courage de secouer le joug des Parthes. Il affranchit la Perse; il conquit la Parthie; il battit en plusieurs rencontres les Romains, auxquels il déclara, qu'en qualité de successeur de Cyrus, il avoit un droit incontestable sur la Syrie & l'Asie Mineure, & qu'il prétendoit qu'on

Ardschir I.

Hist. Univ. ubi supr. Chap. XIII.

qu'on lui restituât toutes les provinces usurpées sur ses ancêtres. Il prenoit, comme les anciens Rois de Perse, le titre de *Grand Roi*, ou celui de *Shah-in-Schah*, qui signifie *Roi des Rois*. Il rendit à la Monarchie Persanne une partie de son ancien lustre, en réunissant en un seul corps toutes les principautés particulières, que les Séleucides & les Arsacides avoient laissé subsister. Il bannit le Polythéisme, que les Macédoniens avoient introduit dans l'Empire, & rétablit dans toute sa pureté la Religion des Mages. Il bâtit plusieurs villes. Il publia d'excellentes loix. Il institua des tribunaux pour l'administration de la justice, & des Académies pour l'instruction du peuple. Il modéra l'usage trop fréquent des peines capitales, ayant coutume de dire *qu'il est inutile d'employer le glaive, quand un châtiment plus doux produit le même effet*. Il composa un excellent Livre, intitulé *Adah alaish*, ou *le moyen de vivre heureux*, dans lequel il prescrivit à toutes les conditions des regles de conduite, depuis le Monarque jusqu'au simple artisan. Mais cet ouvrage ne fut publié que long-tems après sa mort, sous le régne de *Nouschirvan*, qui obligea chaque famille à en avoir une copie. Ardschir gouverna la Perse pendant quatorze ou quinze ans, & mourut vers l'an 240 de l'Ere Chrétienne. Ses successeurs furent:

Schabour, ou *Schah-pour* I, que les Grecs appellent *Sapor*. Il étoit fils d'Ardschir, & il monta sur le trône dans sa première jeunesse. C'étoit un Prince inquiet, am- **Schabour ou Sapor I.**

bitieux, avide de gloire, insolent & cruel dans la prospérité. Ayant pris dans une bataille l'Empereur Valérien, avec la fleur de la Noblesse Romaine, il traita de la manière la plus indigne ces illustres captifs. On assure que dans ses marches il les faisoit jetter dans les chemins creux, pour applanir le passage aux chariots de l'armée. Il foula plusieurs fois aux pieds l'Empereur lui-même, se servant de son corps comme d'un marche-pied pour monter à cheval. On ajoute qu'après l'avoir tenu en prison pendant plusieurs années, il finit par le faire écorcher vif. Valérien étoit alors âgé de près de quatre-vingts ans. Tel est le portrait que les Historiens Grecs & Latins font de Sapor. Sa mémoire n'est point flétrie de ces cruautés dans les Annales des Orientaux. Ils le représentent comme un Prince magnifique, ami du bon ordre & de la justice, attentif à faire fleurir les arts & le commerce dans toutes les provinces de son Empire, qu'il visitoit souvent pour s'instruire par lui-même de leur état, & de ce qu'il pouvoit faire en faveur de son peuple. Il bâtit plusieurs villes, dont la plus fameuse fut *Nischapour* (1) dans le Korasan. Malgré ces qualités, qui devoient le rendre si cher à son peuple, les mêmes Historiens ajoutent qu'il fut massacré dans son camp, pendant une nuit orageuse, par quelques-uns de ses principaux Satrapes, qui mirent ensuite le feu à sa tente: ce qui donna lieu au bruit qui se répandit qu'il

Mirkond, dans l'Hist. Universelle, *ubi suprà.*

ANNÉE depuis J. C. 269.

(1) Rose de Schab pour. *Nei* en Persan signifie rose.

avoit été tué d'un coup de tonnerre. L'opinion la plus commune est qu'il régna 31 ans. Ce fut sous ce Prince que l'Héréfiarque *Manès*, Auteur du fameux systême des deux Principes, & de plusieurs autres opinions singulières, commença à répandre ses dogmes dans la Perse. Sapor, si l'on en croit Cedrenus, le fit écorcher vif, parce qu'il manqua la guèrison de son fils qu'il avoit entreprise.

Hormisdas I, fils de Sapor. Il ne régna qu'un an & quelques mois. Les Auteurs Persans le nomment *Hormodz* ou *Hormouz*, & font de grands éloges de sa libéralité. Un de ses Satrapes, qui commandoit dans une province voisine de l'Inde, lui ayant fait savoir qu'il se présentoit une occasion d'acheter à très-bon compte plusieurs beaux diamans, Hormisdas répondit que ce profit ne le tentoit point, & ajouta ces belles paroles: *Si je deviens Marchand, qui fera le métier de Roi?* Hormisdas I.

Varane I, ou *Vararane*, suivant les Grecs. Il fut assassiné, après un régne de trois ans & quelques mois, dans une sédition qu'il s'efforçoit d'appaiser. Il étoit fils d'Hormisdas, & son véritable nom étoit *Baharam*. Varane I.

Varane II, fils du précédent, mais seulement par adoption, suivant quelques Auteurs. Il régna dix-sept ans, pendant lesquels il fut continuellement en guerre avec les Romains, qui perdirent trois de leurs Empereurs (1) dans ces funestes expéditions. Quelques Ecrivains assurent que Varane, dans les premières années Varane II.

(1) Probus, Carus, Numerien.

de son administration, se rendit si odieux par sa fierté & par son humeur cruelle, que les Grands du Royaume résolurent de le déposer ou de le faire mourir, s'il ne changeoit de conduite. Les Mages furent chargés de lui donner là-dessus de sérieux avis. Varane fut tellement touché de leurs exhortations, qu'il se corrigea, & devint un des meilleurs Rois qu'ayent eu les Perses.

Varane III

Varane III, fils de Varane II. On ne nous apprend rien de particulier touchant ce Prince, qui régna quatre mois suivant les Grecs, & treize ans suivant les Orientaux. Son nom se trouve omis dans quelques listes.

Narsès.

Narsès, que les Persans appellent *Narsi*, frere de Varane III. Il fit une guerre très-vive aux Romains, leur livra plusieurs batailles avec divers succès, & fut à la fin si mal-mené, qu'ils le forcerent de
303.
leur céder cinq provinces. Ces pertes lui causerent une tristesse profonde, qui le conduisit au tombeau, dans la huitième année de son régne, suivant Agathias & d'autres Ecrivains, & dans la neuvième, suivant les Auteurs cités par d'Herbelot.

Hormisdas II.

Hormisdas ou *Hormouz* II, fils de Narsès. Il occupa le trône pendant sept ans selon quelques-uns, & selon d'autres pendant neuf. Ce fut un Roi pacifique, qui aima la justice, protégea le commerce, & ne s'occupa que du bonheur de ses sujets. Dans la vue de réprimer la tyrannie des Grands, qui abusoient de leur pouvoir pour opprimer le peuple, il établit un Tribunal, devant lequel le dernier des

citoyens pouvoit citer le premier Seigneur de l'Empire. Il bâtit plusieurs villes, dont la plus considérable fut celle d'*Hormouz*, sur le Golfe Persique. Mais ses habitans, pour se mettre à l'abri des incursions continuelles de leurs voisins, se transporterent depuis dans une isle du même Golfe, en face du lieu qu'ils occupoient auparavant, & y bâtirent une nouvelle ville, qu'ils appellerent aussi *Hormouz*. C'est l'*Ormus* des Portugais.

Sapor, ou *Schah-pour* II, surnommé *Dhoulactaf*, fils posthume d'Hormouz. Il régna en quelque sorte avant sa naissance. Sa mere se trouvant enceinte à la mort d'Hormouz, les Grands consulterent les Mages sur le sexe de l'enfant qu'elle portoit dans son sein. Les Mages répondirent que c'étoit un Prince, & il fut sur le champ reconnu pour l'héritier présomptif du trône. La Perse n'a point eu de Monarque plus grand ni plus heureux, au moins parmi les Princes de la Dynastie des Sassanides. Il ouvrit son régne par une expédition contre les Arabes, qui avoient pillé & ravagé pendant sa minorité quelques provinces de la Perse, sous la conduite de leur Roi *Thaïr*. Il assiégea ce Prince dans sa capitale, qu'il emporta, & le fit passer au fil de l'épée avec tous ceux qui l'accompagnoient, disant que quand un Roi faisoit le métier de brigand, il étoit permis de le traiter comme les gens de cette profession. Pour mettre les Arabes hors d'état de recommencer leurs incursions, il fit casser les épaules à tous ceux qui étoient en âge Sapor II.

de porter les armes, & ce fut à cette occasion qu'on lui donna le surnom de *Dhoulaëtaf*, qui signifie l'*homme aux épaules*. Ses guerres avec les Romains le rendirent encore plus célébre. Il n'osa les attaquer ouvertement sous le régne de Constantin, & il se contenta d'exciter les Barbares à faire des courses sur les terres de l'Empire. Mais après la mort de ce Prince, profitant de leur affoiblissement, il ravagea les provinces qu'ils possédoient entre le Tigre & l'Euphrate, & s'empara des plus fortes places de la Mésopotamie. L'Empereur Constance entreprit inutilement de s'opposer à ses progrès, & mourut dans le cours d'une expédition qu'il fit en ces quartiers. Julien, successeur de Constance, périt quelques années après dans la même guerre, avec la plus grande partie de son armée. Jovien, qui en ramena les tristes restes, n'obtint la paix qu'en signant un Traité honteux, par lequel il restitua aux Perses les cinq provinces que l'Empereur Galere avoit ôtées à Varane III. Sapor tourna ensuite ses armes contre les Indiens & les Tartares, & leur enleva plusieurs domaines, qui augmenterent considérablement l'étendue de son Empire. Voilà ce que ses expéditions militaires offrent de plus remarquable. On lui attribue la fondation de *Casbin*, & de quelques autres villes. Il montra toujours beaucoup de zèle pour le maintien de la discipline parmi les troupes, l'accroissement du commerce, & l'observance des loix civiles & ecclésiastiques de son pays. Quoiqu'élevé par un Eunu-

que Chrétien, nommé *Uztazade*, il témoigna une averſion extrême pour le Chriſtianiſme, & perſécuta cruellement ceux qui le profeſſoient, jusqu'à tuer de ſa propre main Uztazade lui-même, après avoir eſſayé inutilement de lui faire abjurer l'Evangile. Les Hiſtoriens Anglois paroiſſent attribuer ces rigueurs en partie aux conſeils violens des Mages, & en partie *au zèle indiſcret de quelques Prêtres Chrétiens*. Malgré cette tache on ne peut lui réfuſer l'éloge d'avoir été le plus ſage, le plus vaillant, & le plus habile Monarque de ſon tems. Il commença à ſe faire connoître ſur la fin du régne de Conſtantin, & il mourut au commencement de celui de Gratien, vers l'an 380 de l'Ere Chrétienne. Son régne, qui fut auſſi long que ſa vie, comprend l'eſpace de 70 ans, ou de 72 ſuivant les autres.

Ardſchir II.

Ardſchir II, Prince du ſang royal. Quelques Ecrivains aſſurent qu'il gouverna d'abord la Perſe en qualité de tuteur de Sapor III, & que les Grands l'engagerent enſuite à prendre le titre de Roi. Il régna quatre ans, ſelon Agathias, & douze ſelon Khondemir.

Sapor III.

Sapor III, fils de Sapor Dhoulaƈtaf, contemporain de Théodoſe le Grand, avec lequel il vécut en paix pendant ſon régne, qui ne dura que cinq ans & quelques mois.

Varane IV.

Varane IV, fils de Sapor III, tué dans une ſédition, après avoir gouverné onze ans. On obſerve que le luxe commença alors à ſe répandre dans la Perſe, & à y reprendre ſon ancien empire.

Jezdezerd I. *Jezdezerd*, fils de Varane. Les Grecs l'appellent *Isdigerte* & *Isdegerde*. Il vécut en si bonne intelligence avec Arcadius, Empereur d'Orient, que ce Prince lui confia par son testament la tutelle de Théodose II son fils. Ces liaisons avec les Romains, jointes à la protection ouverte qu'il accorda au Christianisme, pour complaire à *Maruthas*, Evêque de Mésopotamie, le rendirent fort odieux à ses sujets, qui le surnommerent *Al Athim*, c'est-à-dire, *le mauvais*. Les Mages, jaloux de l'ascendant que le saint Evêque prenoit sur Jezdezerd, eurent recours à un artifice impie. Dans le tems que le Roi faisoit sa prière au Temple, un homme qu'ils avoient caché sous terre lui dit d'une voix terrible : *Prince ingrat & sacrilège, je te chasserai du trône, si tu ne bannis ce profane Chrétien qui t'a misérablement séduit.* Leur fourberie fut découverte, & le Monarque s'en vengea en les faisant décimer. On assûre que Maruthas obtint de Dieu la guèrison du fils de Jezdezerd, qu'on croyoit possédé, ce qui augmenta encore les progrés du Christianisme. Ce Prince régna vingt-un ans, avec les inquiétudes inséparables d'un gouvernement qui heurte les préjugés & les anciennes coutumes d'une nation. Les Historiens Persans le représentent comme un homme cruel & avare, qui ne respectoit ni les biens ni la vie de ses sujets. Ils
420. ajoutent qu'il eut le malheur de voir mourir tous ses enfans, à l'exception d'un seul, & qu'il fut tué d'un coup de pied de cheval.

Varane V, fils de Jezdezerd. Il fut élévé dans la Chaldée, chez un Prince Arabe nommé *Nooman*, & comme il étoit encore dans cette province lorsque son pere mourut, les Grands du Royaume, peu attachés à la famille du feu Roi, mirent sur le trône un Seigneur nommé *Kersa*. A cette nouvelle Varane accourut en Perse avec une armée, & fit si bien valoir ses droits, qu'il recouvra la couronne sans effusion de sang, & que son compétiteur fut le premier à lui rendre hommage. Pour se rendre agréable à ses sujets, en flattant leurs vices, il fit venir des Indes douze mille Baladins, qui, suivant Khondemir, sont les ancêtres de ceux qui exercent aujourd'hui la même profession en Perse. Il eut de grands démêlés avec le Roi du Turkestan, qui lui enleva d'abord la plus grande partie de ses Etats, & qui se laissa ensuite surprendre dans son camp, où Varane le tua de sa main, & tailla en pièces toute son armée. Il soutint aussi contre Théodose II une longue guerre, dont les succès furent balancés. Il attaqua avec plus de bonheur les Arabes, auxquels il enleva le Royaume d'Yemen. Il mourut d'une chûte qu'il fit à cheval, dans la vingt-troisième année de son régne, suivant Mirkond & Khondemir, & dans la vingtième, suivant Agathias & d'autres Ecrivains Grecs. Les Historiens Persans l'appellent *Baharam*, & lui donnent le surnom de *Ghour*, & de *Jur*, qui signifie *âne sauvage*, parce qu'il aimoit avec passion la chasse de ces animaux. Il parut d'abord assez favorable, Varane V.

ment difpofé pour le Chriftianifme. Mais l'indifcrétion que commit l'Evêque *Abdas* en faifant brûler un Temple du pays, & le refus qu'il fit enfuite de le rétablir, quoique Varane l'en priât avec douceur, aigrit tellement l'efprit du Monarque, qu'il abandonna les fidéles à la merci des Mages, qui en firent une horrible boucherie, & qui renverferent toutes les Eglifes Chrétiennes.

Jezdegerd II. *Jezdegerd* II, fils de Varane V, furnommé *Sipabdots*, ou ami des foldats, à caufe de l'affection qu'il portoit aux gens de guerre. Une de fes occupations favorites étoit d'adminiftrer la juftice au peuple, & d'écouter fes plaintes contre les vexations des grands. Les Hiftoriens Orientaux parlent d'une excurfion qu'il fit fur les terres des Romains, dont il força l'Empereur à payer les arrérages du tribut impofé à fes prédéceffeurs. Les Grecs gardent un profond filence fur cette expédition de Jezdegerd, qu'ils nomment *Varane* VI. Les uns le font régner dix-fept ans, & les autres dix-huit.

Pherouz. *Pherouz*, ou *Pervis*, que les Grecs appellent *Perofe*. C'étoit l'aîné des fils de Jezdegerd, qui, pour l'éloigner du trône, lui donna le gouvernement de Sigiftan & de Makran, & l'obligea de réfider dans ces provinces, tandis qu'il retint à la cour *Hormouz*, fon autre fils, auquel il deftinoit fa fucceffion. Mais Pherouz, après la mort de fon pere, vint réclamer fes droits à la tête d'une armée, fit prifonnier Hormouz qui avoit pris le titre de Roi, & lui fit trancher la tête. Il dut la couronne à l'af-

ſiſtance des *Euthalites*; peuples établis ſur la frontière de ſon gouvernement, dont il leur promit une portion conſidérable, en conſidération de ce ſervice. Ces Euthalites, Tartares ou Scythes d'origine, étoient de la tribu des *Huns*, dont le nom devint bien-tôt après ſi formidable. Ils habitoient un grand pays, ſitué au Nord-Eſt de la Perſe, dans le voiſinage de l'Inde. Les Grecs les diſtinguoient des autres Huns par le nom de *Huns Euthalites*, ou de *Huns blancs*. Pherouz eut dans la ſuite l'imprudence de ſe brouiller avec ces dangereux voiſins, qui gagnerent ſur lui deux batailles déciſives, dans la dernière deſquelles il fut tué. Les uns le font régner vingt ans, d'autres vingt-huit, & d'autres trente. La Perſe devint alors tributaire des Huns.

Balaſch, fils ou frere de Pherouz, appellé *Valens* par les Grecs. Son régne, qui fut très-court, n'offre rien de remarquable. **Balaſch.**

Kobad ou *Cavade*, fils de Pherouz. Ce fut un Prince courageux, habile dans la guerre, ſuperbe & fier avec ſes ſujets comme avec les étrangers; & auſſi jaloux de ſon autorité que de la gloire du nom Perſan. Il affranchit la Perſe du tribut que lui avoient impoſé les Euthalites, & il guérit ces barbares de l'envie de faire des excurſions dans ſon pays. Ces premiers ſuccès lui inſpirerent un tel orgueil, qu'il ne reſpecta plus aucune loi. Il dépouilla les Nobles des priviléges dont ils avoient joui ſous ſes prédéceſſeurs. Il uſurpa leurs biens, il débaucha leurs **Kobad.**

femmes & leurs filles, & il poussa, dit-on, l'extravagance jusqu'à publier un décret qui permettoit aux hommes de jouir indistinctement de toutes les femmes. Les Seigneurs Persans, las de sa tyrannie, le déposerent, & le confinerent dans une prison. Selon quelques Ecrivains, *Giamasp*, son frere, lui fut substitué avec la qualité de Régent. Selon d'autres, les Grands élurent pour Roi *Zambade*, oncle ou frere du Prince déposé. Mais quelques tems après Kobad s'étant sauvé de sa prison, parut à la tête d'une armée que lui fournirent les Huns Euthalites, & se remit en possession du trône. Depuis son rétablissement il fut presque toujours en guerre avec ces mêmes Euthalites, ou avec les Romains. Il enleva la plus grande partie de l'Arménie à l'Empereur Anastase, & battit en plusieurs rencontres *Ariobinde* & *Hypatius*, ses Généraux. Mais une irruption que firent les Huns du côté du Nord, lui fit perdre cette conquête, & l'obligea d'accepter une trêve de sept ans qui lui fut proposée par les Romains. Il marcha contre ces nouveaux ennemis, qu'il chassa de la Perse, & qu'il attaqua dans leur propre pays, où il emporta d'assaut une grande ville, nommée *Tzudader*, dans laquelle il trouva des richesses immenses. Justin ayant succédé à Anastase, Kobad lui proposa d'adopter *Khosrou*, le plus jeune de ses fils, auquel il destinoit sa succession. Mais ce projet ne fut pas goûté à la cour de Constantinople. Kobad, qui se crut méprisé, rompit tout commerce avec les

Romains, & se promit bien de tirer raison de cette injure. Justinien, qui prit les rênes de l'Empire après Justin, ayant entrepris de fortifier *Mindane*, ville frontière de la Perse, les travailleurs, quoique soutenus par un détachement de troupes Romaines, furent insultés par la garnison Persanne de *Nisibe*, qui les fit prisonniers, & démolit tous leurs ouvrages. *Belisaire* fut par représailles envoyé en Perse, à la tête d'une puissante armée. Il battit d'abord les troupes Persannes, commandées par *Perose*, & dans le même tems *Dorithée*, autre Général Romain, remporta en Arménie deux victoires signalées sur *Mermeroés*, Général des Perses. Belisaire fut à son tour battu, & les Commandans qui lui succéderent n'étant pas en état de tenir tête aux nouvelles armées que Kobad mit sur pied, se crurent trop heureux d'obtenir une trêve, qui, quelque tems après, fut convertie en une paix. Sur ces entrefaites Kobad mourut, après un régne d'environ 43 ans. 531.

Chosroès le Grand.

Chosroès ou *Chosrou*, surnommé *Nouschirvan*, c'est-à-dire, le *Grand* (1). Il n'est point de Prince dont la mémoire soit plus célèbre dans les Ecrits des Historiens, des Philosophes, & des Poëtes Orientaux. Il possédoit, dit Khondemir, toutes les qualités qui peuvent rendre un particulier aimable, & former le plus respectable des Souverains. Sa valeur, jointe à une profonde connoissance de l'art militaire, le rendit presque toujours heureux dans les

(1) Ce mot Persan signifie au sens propre *une ame confite dans le miel.*

guerres qu'il eut à soutenir contre les Romains, les Turcs, les Huns Euthalites, les Arabes, les Indiens, les habitans de la Colchide, & d'autres peuples belliqueux. Il recula les barrières de son Empire ; du côté du Septentrion, jusqu'aux bords du Jaxarte ; à l'Est, jusqu'au voisinage de l'Indus ; au Midi & à l'Ouest, jusqu'aux Golfes Persique & Arabique. Sa libéralité n'eut d'autres bornes que la juste crainte qu'il eut de fouler ses sujets. Un jour qu'il donnoit un festin aux Grands du Royaume, un de ses Officiers, qu'il avoit dépouillé de son emploi, prit sur le buffet un plat d'or, & l'emporta. Il n'y eut que Nouschirvan qui s'apperçut de ce vol. Quand les tables furent desservies, celui qui avoit en garde la vaisselle d'or, voyant qu'il lui manquoit un plat, fit grand bruit. Mais le Roi lui dit : *Calmez-vous, & cessez de faire d'inutiles perquisitions ; car celui qui a pris le plat ne le rendra pas, & moi qui l'ai vû prendre je n'ai garde de découvrir le voleur.* Quelque tems après le même Officier parut à la Cour avec un habit neuf. Le Roi l'ayant reconnu le fit approcher, & lui dit à l'oreille : *Est-ce mon plat qui vous a donné cette belle robe ? Oui, Seigneur,* répondit l'Officier ; mais montrant ensuite ses caleçons tout déchirés, *vous voyez*, dit-il, *qu'il n'a fait les choses qu'à demi.* Le Roi fut si content de cette saillie, qu'il lui rendit ses bonnes graces. Ce Prince fut très-zèlé pour l'avancement des Arts. Il établit dans cette vûe des Sociétés Académiques, & il assistoit régulièrement à leurs conférences. Il entendoit les Méchaniques

aussi-bien que les plus habiles Artistes. Il embellit *Madain*, ou l'ancienne *Ctésiphon*, de plusieurs beaux édifices, & particulièrement d'un superbe palais, qui a passé pour une des merveilles de l'Orient. Il acheva de fortifier le fameux passage de *Derbent*, ou des *Portes Caspiennes*, en faisant élever une muraille d'une montagne à l'autre; ouvrage commencé par Alexandre le Grand, continué par quelques-uns de ses successeurs, & auquel Chosrou eut la gloire de mettre la dernière main. Un des plus beaux traits qu'on rapporte de lui, est la réponse qu'il fit à un homme, qui lui apprenant la mort d'un Prince avec lequel il étoit en guerre, s'écria avec enthousiasme: *Dieu est juste! Dieu est juste!* Hist. Un. ubi suprà. *l'implacable ennemi de votre empire vient d'expirer. A Dieu ne plaise*, dit Nouschirvan, *que je me réjouisse de la mort de mon ennemi. Il seroit ridicule qu'un mortel se réjouît à la vûe d'un exemple de mortalité.* Son régne offre un enchaînement de guerres, dont le détail le plus abrégé nous entraîneroit beaucoup trop loin. Il eut toujours un ascendant marqué sur *Justinien*, & sur l'imbécille *Justin*, son successeur. Mais sa dernière campagne contre les Romains, sous Tibere, fut très-malheureuse, & ternit un peu l'éclat de ses anciens triomphes. Il perdit une sanglante bataille, qui ruina entièrement son armée, & qui le réduisit à fuir au-delà de l'Euphrate. Il mourut peu de tems après, âgé de quatre-vingts ans, dont il en avoit régné quarante-huit. Les 579. Historiens Grecs le représentent comme un Prince ambitieux, cruel, présomp-

tueux, plus heureux que sage, peu Philosophe, & absolument indigne de la réputation de sagesse qu'il s'étoit acquise parmi ses sujets. Il y a beaucoup de partialité dans ce portrait.

Hormisdas II. *Hormisdas* ou *Hormouz* II, fils de Chosroès, surnommé *Tagedar*, ou *Porte-tiare*, parce qu'il la mettoit chaque jour sur sa tête, par une ridicule ostentation, au lieu que ses prédécesseurs ne la portoient que dans les jours de cérémonie. Ses sujets le déposerent dans la quatorzième année de son régne, & lui ôterent la vûe en faisant passer un fer ardent sur ses yeux. Quelques tems après il fut étranglé.

Chosroès II. *Chosroès* ou *Chosrou* II, fils d'Hormisdas, surnommé *Pervis* ou *Apervis*, c'est-à-dire, le victorieux. Il éprouva de grandes disgraces au commencement de son administration. *Baharam Tchoubin*, Prince Persan, qui avoit eu beaucoup de part aux troubles du précédent régne, s'empara de l'autorité royale, du consentement des Perses, sans oser néanmoins prendre le titre de Roi. Chosrou, se voyant menacé du même traitement qu'on avoit fait à son pere, se réfugia chez les Romains. L'Empereur *Maurice* lui donna une armée avec laquelle il chassa Baharam, & se remit en possession du trône. Maurice ayant été massacré par Phocas, Chosrou entra à main armée sur les terres des Romains, sous prétexte de venger la mort de son bienfaiteur, & fit dans le cours de quatorze ans de si grandes conquêtes, tant sur Phocas que sur *Héraclius* son successeur, que l'Empire Romain fut menacé de sa des-

truction en Asie. Mais ces succès furent suivis des plus humiliantes disgraces. Héraclius porta le ravage dans l'Arménie, l'Albanie & la Syrie, passa le Tigre & l'Euphrate, battit à plate couture cinq ou six armées qu'on lui opposa, pénétra au cœur de la Perse, & recouvra en trois campagnes tout ce que les Romains avoient perdu dans les précédentes guerres. Pour comble de désastre, Chosroès fut trahi dans sa vieillesse par ses sujets, qui, d'intelligence avec *Siroès*, son fils, se saisirent de sa personne, le déposerent dans la trente-neuvième année de son régne, & l'enfermerent dans une prison, où chargé de trois chaînes, l'une aux pieds, l'autre au bras, & la troisième au cou, il fut exposé pendant cinq jours aux insultes du peuple, & ensuite massacré. 628.

Tel fut le sort d'un des plus fameux Monarques de la Dynastie des Sassanides, qui, dans les beaux jours de son régne, se vit maître de la Mésopotamie, de la Syrie, de la Cappadoce, de la Palestine, d'une partie de la Phénicie, de la haute & basse Egypte, de l'Arabie, des Isles de l'Asie Mineure, de la Galatie, de la Paphlagonie, & de Chalcedoine même, ville située en face de Constantinoble; importans domaines qu'il ajouta à la couronne de ses ancêtres. Il épousa une Chrétienne, que les Grecs nomment *Marie* ou *Irene*, & les Orientaux *Schirin*; femme d'une naissance commune selon les premiers, & fille de l'Empereur Maurice selon les autres. Il l'éleva au rang de Reine, & l'aima éperduement, mais sans pouvoir en être aimé.

Un homme sans naissance, nommé *Fehrad*, fut l'indigne rival qu'elle lui préféra. La complaisance qu'il eut pour elle l'engagea pendant quelque tems à traiter les Chrétiens avec bonté ; mais dans la suite il leur fit éprouver de si cruelles disgraces, que dans une seule occasion, il en vendit quatre-vingts-dix mille aux Juifs, qui eurent la barbarie de les égorger. Tous les Historiens s'accordent à lui reprocher une avarice sordide. Il dépouilloit de leurs biens les peuples qu'il subjuguoit, pilloit & saccageoit les Temples de toutes les villes qui tomboient sous sa puissance, jusqu'à en emporter les matériaux. Il foula ses propres sujets avec tant de rigueur, qu'il se trouva à la fin seul possesseur de tous les biens de la Perse. Les trésors immenses qu'il amassa par ces exactions, furent déposés dans cent voutes souterraines construites sous le palais. On assure que ce fut une de ces caves qui lui servit de prison.

Siroès. *Siroès*, que les Orientaux nomment *Schirouieh*, fils aîné de Chosrou Pervis. Il eut beaucoup de part à la déposition de son pere, & ce fut par ses ordres qu'on le fit mourir. Il commanda aussi qu'on mit à mort ses freres & ses neveux. Ce monstre ne régna qu'un an. On assure que ses remords le plongerent dans une affreuse mélancolie qui abrégea ses jours. Quelques Auteurs Chrétiens ont eu la bassesse de lui prodiguer des éloges, parce qu'il parut favoriser le Christianisme. Voici un trait assez particulier. Le Calife *Montaser*, qui, comme Siroès, ne parvint au trône

que par un parricide, examinant un jour quelques tapisseries qu'on lui apporta, fixa ses regards sur une pièce qui représentoit un jeune homme monté sur un beau cheval, avec un diadême sur la tête, & des caractères Persans tracés autour de la figure. Il fit venir un Interprête, & lui commanda de les expliquer. L'Interprête parut étonné, changea de couleur, & après avoir un peu hésité, dit au Calife que c'étoit une chanson Persanne, qui ne méritoit pas son attention. L'embarras de cet homme irrita la curiosité du Prince, qui lui ordonna sous peine de mort de traduire l'inscription, qu'il expliqua en ces termes: *Je suis Siroès, fils de Chosroès, qui ai tué mon pere pour avoir sa couronne, que je n'ai gardée que six mois.* Le Calife fut si frappé de ces paroles, qui lui retraçoient vivement l'image de son crime, qu'il en tomba malade, & mourut quelques jours après.

Ardschir III, que les Grecs nomment *Adeser*, fils de Siroès. Il n'avoit que sept ans lorsqu'il parvint au trône, & il ne l'occupa que sept ou huit mois, ayant été massacré par *Sarbazas*, Général des troupes Persannes, qui s'empara de la couronne. Ardschir III.

Sarbazas, tué dans la première ou la seconde année de son usurpation. Sarbazas usurpateur.

Touran Dockt, fille de Kosrou Pervis, élue Reine au défaut d'héritiers mâles dans la ligne directe. Elle fut empoisonnée au bout de seize mois. Touran Dockt.

Khosrou III, Prince Sassanide, déposé au bout de cinq jours. Khosrou III.

Azurmi Dockt. *Azurmi Dockt*, sœur de Touran Dockt, massacrée dans le sixième mois de son régne.

Pherokzad. *Pherokzad*, petit-fils de Kosrou Pervis, échappé au massacre que Siroés fit
631. de ses freres & de ses neveux, placé sur le trône par les Grands de l'Empire, & empoisonné un mois après par un esclave du palais.

Jezdegerd III. *Jezdegerd* III, autre Prince du sang Royal, qui s'étoit caché pendant les troubles. L'opinion commune est qu'il étoit fils de *Scheheriar*, fils de Khosrou Pervis. Il fut le dernier Roi de la Dynastie des Sassanides, que les Sarrazins renverserent vers le milieu du septième siécle

Invasion des Arabes. de l'Ere Chrétienne. Ces peuples, qui venoient de jetter en Arabie les fondemens d'une Monarchie puissante, résolurent de s'étendre du côté de l'Orient, &

Schikard, Tirach, p. m. 182 & suiv. d'envahir la Perse. Le Calife *Omar*, successeur de Mahomet, envoya d'abord un essain d'Arabes, sous les ordres d'*Abu-Obed*, qui périt avec la plupart de ses gens, dans un combat qui se donna auprès d'*Alchir*, ville de la Perse proprement dite, l'an 13 de l'hégire, & 634 du
634. Christianisme. L'année suivante *Saëd* entra en Perse avec une autre armée, remporta une victoire décisive, qui le rendit maître de *Madain*, capitale de l'Empire. Les Sarrazins y trouverent des trésors inestimables, accumulés par Khosrou dans les voutes souterraines dont j'ai parlé. Elmacin fait monter ces richesses à trois mille millions d'or monnoyé, sans y comprendre les vases d'or & d'ar-

gent, les meubles précieux, & un trésor particulier qui fut découvert dans le pillage du palais. Les Arabes firent successivement plusieurs autres expéditions, & s'emparerent, dans le cours de dix années, de toutes les Provinces de la Perse, à l'exception de celles de *Kerman* & de *Segestan*, que Jezdegerd conserva jusqu'à sa mort, qui arriva vers l'an 652 de l'Ere Chrétienne. 652.

Ce que devint la postérité de Jezdegerd.

Ce Prince laissa un fils nommé *Firouz*, & une fille qui s'appelloit *Dara*. Firouz jouit pendant toute sa vie d'une petite principauté. Il eut une fille, nommée *Mah-Afrid*, qui épousa *Valid*, fils du Calife *Abdalmalek*, auquel elle donna un fils, appellé *Jezid*, qui devint aussi Calife, & qui prenoit le titre de fils de Khosrou. Dara épousa *Bostenai*, Prince des Juifs établis en Chaldée. Schikard compte aussi parmi les descendans de Jezdegerd un certain *Théophobe*, né à Constantinople, où il commandoit un corps de troupes de sa nation. Il étoit Chrétien, & allié à la famille Impériale. L'Empereur Théophile lui fit trancher la tête, parce que les soldats qui étoient sous ses ordres le proclamerent Roi dans une sédition.

Les Orientaux prétendent que le projet de conquérir la Perse avoit été formé par Mahomet lui-même, & que pour encourager ses disciples à cette expédition, il leur fit voir un jour au travers d'un rocher, qui s'ouvrit par miracle, toutes les richesses enfermées dans les voutes de Madain. Les Généraux Arabes partagerent entre leurs soldats toutes les ter-

res qu'ils avoient conquises, & les habitans naturels de la Perse tomberent alors dans un état de misere & d'avilissement qui différa peu de l'esclavage. Le Mahométisme commença dans le même tems à se répandre dans ce Royaume, & s'établit sur les ruines de la Religion des Mages.

CHAPITRE II.

Etat de la Perse depuis l'invasion des Arabes jusqu'à l'établissement de la Monarchie des SOFIS.

LEs Califes, devenus maîtres de la Perse, ne furent point tentés d'y fixer leur séjour, & se contenterent de la gouverner par des Lieutenans. Ils jouirent assez paisiblement de cette belle conquête pendant près de deux siécles. Mais après ce terme, plusieurs Princes, la plupart originaires de Tartarie, enleverent aux Arabes diverses provinces, dont il se forma quelques Royaumes particuliers, que nous nous proposons de faire connoître dans ce Chapitre. Cette division subsista jusqu'au régne d'*Ismael Sefi*, qui, dans la dernière année du quinzième siécle, réunit sur sa tête la plupart des anciennes provinces de l'empire Persan, & fonda la Dynastie moderne des Princes que nous appellons *Sophis*.

Dynasties modernes.

I. Les Thaériens.

Je suivrai dans le dénombrement de ces Empires les Tables de M. Deguignes, qui a répandu un si grand jour sur les

Dynasties Orientales. Le premier qui se présente est celui des *Thaériens*, ainsi nommés de *Thaher*, leur fondateur. Tout ce qu'on nous apprend de ce Prince, c'est qu'ayant secoué le joug des Arabes, l'an 820 de l'Ere Chrétienne, sous le Califat de *Mamoun*, il établit dans le Khorasan une principauté, dont *Mohammed*, le quatrième de ses successeurs, fut dépouillé en 872 par *Yacoub*, Roi du Segestan. Ainsi cette Dynastie n'a subsisté que cinquante-deux ans.

M. Deguignes, Hist. Générale des Huns, &c. T. I. Liv. V, VI, & VII.

II. Les Soffarides.

Yacoub étoit fils d'un certain *Laït*, surnommé *Soffar*, c'est-à-dire, le *Chaudronnier*, apparemment du nom de sa profession. C'est de lui que les Princes de cette race ont été appellés *Soffarides*. Il parvint aux premières charges auprès de *Darhan*, Khan du Segestan; & après la mort de son bienfaiteur il s'empara de cette province. Il conquit ensuite le Khorasan & le Tabristan. *Amrou* son frere & son successeur ajouta à ces domaines la province de *Fars*, ou la Perse proprement dite. Mais vers l'an 902 *Thaher*, petit-fils d'Amrou, fut chassé de ses Etats par *Ismaïl*, fondateur de la Dynastie des *Samanides*.

III. Les Samanides.

Les Princes Samanides tirent leur origine de *Saman*, Persan de naissance, qui fut d'abord conducteur de chameaux, & qui se fit ensuite chef d'une troupe de voleurs. Son fils *Asad*, qui s'établit dans le Khorasan, eut quatre enfans, qui obtinrent chacun un Gouvernement considérable. Ce fut là l'époque de l'élévation de cette famille, qui, oubliant dans la

suite la bassesse de son extraction, prétendit descendre des anciens Rois Sassanides. *Ahmed*, fils d'Asad, est regardé comme le premier Prince de cette Dynastie, dont on fixe les commencemens à l'an 261 de l'Hégire, & 874 de l'Ere Chrétienne. Elle régna d'abord dans la Transoxiane, & ensuite dans les autres provinces, qu'Ismaïl, fils d'Ahmed, enleva aux Offarides. Elle subsista 125 ans, & finit à *Abdolmalek*, le dixième successeur d'Ahmed, qui fut dépouillé du Khorasan & de la Perse par *Mahmoud Gaznévide*, & de la Transoxiane par *Illikil-Khan*, Roi du Turkestan. Cette révolution arriva l'an 999.

IV. Les Dilémites. Dans le cours du dixième siécle d'autres Princes, appellés *Dilémites*, & Arabes d'extraction, régnerent dans le *Dilem*, le *Ghilan*, le *Dgiorgian*, & le *Tabristan*, provinces situées à l'Ouest & au Midi de la mer Caspienne. Leur Monarchie commença en 927, fut affoiblie presque dans sa naissance par les *Bouïdes*, & tomba l'an 1012 sous le pouvoir des Gaznévides.

V. Les Bouïdes. Les *Bouïdes*, fondateurs d'un Empire beaucoup plus puissant, eurent pour ancètre un pauvre Pêcheur, nommé *Bouïach*, qui prétendoit descendre de *Schah-pour Dhoulactaf*, huitième Roi de la race des Sassanides. *Aboul Hassan*, fils de Bouïach, après avoir été soldat dans le Royaume de Dilem, obtint le commandement des armées, & se servit de sa puissance pour enlever aux Princes Dilémites une partie de leurs Etats.

Ahmed, son frere, conquit Bagdad, & dans

dans le même tems *Abou Aly*, autre fils de Bouïach, s'empara de la Perse proprement dite, & des provinces d'*Ardgian* & de *Kerman*. Ces trois Princes fonderent chacun un Empire particulier. Aboul Hassan tint sa cour à Schiraz, Abou Aly, à Ispahan, & Ahmed, à Bagdad. On rapporte le commencement de leur puissance à l'an de l'Hégire 322, & 933 du Christianisme. Divisés en trois branches.

Aboul Hassan étant mort sans héritiers directs, après avoir occupé 16 ans le trône, *Adhadeddoulet*, fils d'Abou Aly, lui succéda, & réunit dans la suite à cet héritage, les Etats de Perse que son pere lui laissa. Mais son ambition n'étant point satisfaite d'un si riche partage, il fit une guerre cruelle à *Azzeddoulet*, successeur d'Ahmed, & lui enleva sa principauté de Bagdad. Adhadeddoulet mourut l'an 982, dans cette dernière ville, après un régne d'environ trente-deux ans. Il eut pour successeurs:

Samsam-Eddoulet, son fils, qui fut déposé en 985.

Scharf-Eddoulet, frere de Samsam, qui ne régna que deux ans & quelques mois.

Baha-Eddoulet, frere de *Scharf*, qui mourut l'an 1012, dans la vingt-quatrième année de son régne.

Sulthan-Eddoulet, fils de Baha, qui fut 12 ans sur le trône.

Abou-Kalangiar, fils de Sulthan *Scharf-Eddoulet*, son oncle, lui fit une rude guerre, & le força de lui céder Bagdad avec son territoire. Mais dans la suite

Kalangiar se remit en possession de cet Etat. Il mourut après un régne de 24. ans.

Malek, fils de Kalangiar, déposé en 1055 par *Thoghrul-beg*, fondateur des *Seljoucides*

VI. Les Gaznévides.

Les *Gaznévides*, ainsi nommés de *Gazna*, capitale d'un petit Etat qu'ils possédoient sur les confins du Khorasan, doivent leur origine à un esclave Turc, appellé *Sebcktegin*, qui étoit attaché au service d'*Alptegin*, Général des armées de *Nouh*, Prince de la famille des Samanides. Il gagna les bonnes graces de son maître, qui lui laissa en mourant tous ses biens. Dans la suite il obtint le commandement des armées, & le gouvernement de Gazna, où il se rendit absolu. Il accrut ce petit Etat par quelques conquêtes qu'il fit dans l'Indostan. L'an 994 Nouh, ayant à soumettre quelques Emirs rébelles, l'appella à son secours. Les Emirs furent domptés, & Nouh, en reconnoissance de ce service, donna le gouvernement du Khorasan à *Mahmoud*, fils de Sebektegin. Ce dernier mourut en 997. On le regarde comme le fondateur de cette Dynastie, dont on peut fixer le commencement à l'an 975. Mahmoud ayant succédé à son pere, profita des troubles qui agitoient la Perse, pour s'emparer du Khorasan & de la province de Fars, tandis que les Turcs envahissoient celle de Bokhara, ce qui acheva de détruire l'empire de Samanides. M. Deguignes observe que Mahmoud est le premier Roi de Perse, qui ait porté le titre de

Sultan. Les derniers Rois Samanides prenoient celui de *Malek.* Mahmoud mourut l'an 1030.

Les autres Princes de cette race sont,

Mohammed, fils de Mahmoud, que ses sujets déposerent au commencement de son régne, pour placer sur le trône *Abousaïd Masoud*, son frere. Celui-ci fut destitué en 1041, & ensuite massacré. Mohammed reprit alors les rênes du gouvernement, qui lui furent ôtées pour la seconde fois en 1042.

Maudoud, fils de Masoud, mort en 1048.

Schamseddin-Abderraschid, frere de Masoud, qui régna jusqu'en 1052.

Pharoukhzad, fils de Masoud, décédé en 1059.

Malek Ibrahim, frere de Pharoukhzad, dont quelques-uns prolongent le régne jusqu'en 1099.

Gelaleddin, fils d'Ibrahim, mort en 1115.

Arslan Schah, fils de Gelaleddin, tué en 1118.

Bahram Schah, frere d'Arslan. Il régna trente-six ans, & mourut en 1153.

Khosrou Schah, fils de Bahram, dépouillé de ses Etats vers l'an 1180 par les Ghourides, Pinces Indiens.

Les Gaznévides ont possédé le Khorasan, la Perse proprément dite, & une partie de l'Indostan. Les *Seljoucides* les dépouillerent du Khorasan en 1034, sous le régne d'Abousaïd Masoud ; & cent cinquante ans après, sous celui de Khosrou Schah, *Gaïatheddin*, Roi des Ghourides, leur enleva la Perse & leurs possessions dans l'Indostan. C'est alors que s'é-

teignit cette Dynaſtie, après avoir ſubſiſté un peu plus de deux ſiécles.

VII. Les Seljoucides. Les *Seljoucides* deſcendent de *Seljouc* ou *Seldgiouc*, un des plus grands Capitaines du Turkeſtan. L'autorité qu'il s'acquit dans cette contrée l'ayant rendu ſuſpect à la cour, il abandonna ſa patrie, embraſſa le Mahométiſme, & vint s'établir au Nord du Jaxarte, dans une province appellée *Dgiond*, d'où il fit des couſes ſur les terres des Turcs. Ses enfans camperent aux environs de Bokhara, & furent enſuite reçus dans le Khoraſan, où Mahmoud Gaznévide eut l'imprudence de les attirer. Ils ne tarderent pas à s'y rendre redoutables. *Thoghrul-beg*, petit-fils de Seljouc, remporta ſur *Maſoud*, fils de Mahmoud, une victoire ſignalée, qui le rendit maître de cette belle province vers l'an 1034 du Chriſtianiſme. On y fit dans toutes les moſquées le *Khotba*, ou la prière publique, en ſon nom. Sa puiſſance s'étendit auſſi dans la Perſe, l'Azerbijane, la Georgie & l'Arménie; & le Calife, dont il épouſa la fille, le mit enfin en poſſeſſion de Bagdad, d'où il chaſſa les Bouïdes. Les Princes de ſa maiſon ont poſſédé tous les pays qui ſont entre la Syrie & Caſchgar. Ils établirent leur réſidence dans la Perſe. Thoghrul monta ſur le trône en 1037 & mourut en 1063, âgé de ſoixante-dix ans. Cette Dynaſtie eut ſeize Monarques dont les régnes forment un période d'environ cent ſoixante ans. Elle commença s'affoiblir en 1152 par les diviſions des grands, & elle fut abſolument détruite en 1195 par les Sul-

tans de Kharasme. La famille des Seljoucides, partagée en différentes branches depuis son élévation, a donné des Rois au Kerman, à plusieurs provinces de l'Asie Mineure, (1), aux villes d'Alep & de Damas.

VIII. Les Kharasmiens.

Un nouvel Empire s'éleva sur les ruines de celui des Seljoucides. Les *Kharasmiens* en furent les fondateurs. Le premier Prince de cette Dynastie, nommé *Cothbeddin Mohammed*, étoit fils d'un esclave Turc, qui parvint à la dignité de grand échanson à la cour des Seljoucides. Cothbeddin fut pourvu en 1097 du gouvernement de *Kharasme*, dans le Turkestan, & l'érigea presqu'aussitôt en principauté indépendante. Ce petit Etat s'accrut dans la suite, & parvint en moins d'un siécle à un tel degré de puissance, qu'il comprenoit une partie du Turkestan, la Bukarie, l'Azerbijane, la Perse propre, le Kerman, & tous les pays situés entre la mer Caspienne & l'Indostan. Ses Monarques prenoient le tire de Sultans de Karasme, & fixoient leur résidence dans la ville de ce nom. Ils ont régné pendant cent trente-quatre ans, dans l'ordre suivant.

Cothbeddin Mohammed, mort en 1127. Il fonda cette Dynastie trente ans auparavant.

Athziz, fils de Cothbeddin, qui régna 29 ans, & mourut en 1155.

Il Arslan, fils d'Athziz, mort en 1172.

(1) Les Sultans d'Iconium étoient de cette race; & c'est d'eux que descend la famille Impériale des Turcs modernes.

Mahmoud, fils d'Arslan, déposé en 1192.

Alaeddin Toukſch, frere de Mahmoud, mort en 1200.

Mehemed ou *Mohammed*, fils de Toukſch. Zingis-Khan fondit ſur ſes Etats à la tête de ſept cens mille Mogols, le battit à *Caracou*, dans la Bukarie, lui enleva *Otrar*, *Bokhara*, *Samarcande*, les principales villes de cette contrée, & le força de ſe réfugier dans une petite iſle de la mer Caſpienne, où il finit ſes jours l'an 1220.

Gelaleddin, fils de Mehemed. Il ſuccomba enfin ſous la puiſſance des Mogols, après les avoir battus en pluſieurs rencontres, & fut tué dans le Kurdiſtan vers l'année 1230. J'ai rapporté ailleurs (1) les principaux événemens de cette guerre, qui mit Zingis-Khan en poſſeſſion du vaſte Empire de Karaſme.

IX. Les Ghourides.

Les *Ghourides*, établis dans le pays de *Ghour*, ſur la frontière de l'Inde, fondèrent vers le milieu du douzième ſiécle une autre puiſſante Dynaſtie. Leur premier Prince fut *Mahammed*, qui prétendoit deſcendre de l'ancienne race des Piſchdadiens. Il ſe rendit ſecretement à Gazna, où il forma quelques complots contre *Bahram Schach*, dixième Sultan des Gaznévides, qui le fit mettre à mort.

Son frere *Souri* lui ſuccéda dans la principauté de Ghour, & fit auſſi une tentative ſur Gazna. Il ne fut pas plus heureux que Mohammed. Les Gaznévides le tuerent dans un combat, & diſſiperent ſon armée.

(1) Au ſecond Tome de cette Hiſtoire pag. 532. & ſuiv.

Alaeddin, frere de Souri, prit enfin cette ville, & mourut en 1162, peu de tems après cette conquête. Il eut pour successeur son neveu *Gaïatheddin*, qui détruisit entièrement les Gaznévides, & qui surpassa en puissance tous ses prédécesseurs. Son Empire comprenoit le pays de Ghour & de Gazna, le Khorasan, le Zabliftan, & l'Inde proprement dite. Il mourut en 1202, dans la quarantième année de son régne.

Schehabeddin, son frere, lui succéda, & ne régna que trois ans.

Mahmoud, fils de Gaïatehddin, sixième Roi de cette Dynastie, ayant reçu dans ses Etats un Prince fugitif de Karasme, *Mohammed*, Sultan de cette contrée, envoya une grande armée dans le pays de Ghour. Mahoud, assiégé dans *Phirouzkouh*, sa capitale, se rendit au vainqueur, qui le fit mourir en 1208. La puissance des Ghourides expira avec lui. Leurs Etats de Ghour & de Khorasan tomberent au pouvoir des Karasmiens, & ce qu'ils possèdoient dans l'Indostan & le Zabliftan, fut envahi par différens Emirs. *Ildiz* usurpa la principauté de Gazna, dont il fut dépossédé en 1215, par le Sultan de Karasme. Il s'empara ensuite du Royaume de Lahor, qui lui fut enlevé par *Iletmisch*, Roi de Dehli. *Nasireddin* s'établit à *Multan*, & fut aussi dépouillé par Iletmisch. *Cothbeddin* réga à Dehli. Son fils *Aram Schah* fut détrôné par Iletmisch, qui fonda une Dynastie un peu plus durable. *Alaeddin*, septième successeur d'Iletmisch, fut dépossédé en 1398 par Tamerlan. Tel fut le

Etats qui se forment du démembrement de leur Monarchie.

fort des différens Royaumes qui se formerent des débris de la Monarchie des Ghourides.

X. Les Mogols de la famille de Zingis-Kan.

Les Mogols, introduits dans l'Empire Persan par le fameux Zingis, firent eclore deux nouvelles Dynasties, dont l'une régna dans la Perse proprement dite, & l'autre dans la Transoxiane & le Turkestan. J'ai fait connoître leurs Princes dans le second Volume de cette Histoire (1). Il suffit d'observer ici qu'elles furent toutes deux fondées, vers le milieu du douzième siécle, par les fils de Zingis-Khan. La première eut pour chef *Tuli*, ou plutôt *Hulacou*, fils de Tuli, qui commença à régner en 1259, & qui réunit à la Perse la Chaldée, la Syrie, & la Natolie. Elle subsista avec éclat jusqu'à l'année 1335, & peu de tems après elle fut détruite par plusieurs familles qui s'emparerent de ses possessions. La seconde Dynastie fut fondée par *Zagatai*, qui donna son nom aux pays de sa domination. Elle tomba vers l'année 1363 sous la dépendance de Tamerlan, & elle fut absolument éteinte au commencement du quinzième siécle.

XI. Mogols Dgioubaniens.

Les Princes *Dgioubaniens* furent les premiers qui s'établirent en Perse aux dépens de la famille de Zingis-Khan. Ils tirent leur origine de l'Emir *Dgiouban*, chef de la Tribu Mogole d'*Yulduz*, & grand Visir de Perse sous *Abousaïd*. Cet Emir encourut la disgrace de son maître, qui le fit mourir, & son fils *Timourtasch* fut obligé de se réfugier en Egypte. Pendant les trou-

(1) p. 548. & suiv.

bles qui agiterent le Royaume, après le regne d'Aboufaïd, mort en 1335, *Haſſan*, fils de Timourtaſch, s'empara de l'Azerbijane, & s'y comporta en Souverain, ſans prendre néanmoins le titre de Khan. *Aſcraf*, ſon fils, ſuccéda à ſa puiſſance. Mais ſes débauches & ſa cruauté le rendirent ſi odieux, que les principaux Emirs ſe révolterent contre lui. *Janibek*, Empereur de *Capſchac*, dont ils implorerent l'aſſiſtance, s'étant rendu dans l'Azerbijane, remporta une victoire déciſive ſur Aſcraf, qui fut tué dans le combat. On rapporte le commencement du régne d'Haſſan à l'année 1337, & la fin de celui d'Aſcraf à l'année 1355 : ainſi cette petite Dynaſtie n'a ſubſiſté que dix-huit ans.

Trois autres familles régnerent dans le même tems en divers quartiers de la Perſe, & partagerent les débris de l'Empire d'Aboufaïd. Leurs Princes ſe nomment *Modafferiens*, *Ilkaniens*, & *Turcomans du Mouton noir.*

XII. Les Modafferiens.

Les *Modafferiens* deſcendent de *Modaffer* ou *Muſaffer*, qui obtint, ſous le régne d'Aboufaïd, pluſieurs gouvernemens conſidérables, dans leſquels il ſe rendit indépendant après la mort de ce Prince. Ses enfans partagerent ſes Etats, & régnerent à Schiraz, à Jezd, à Iſpahan, & en d'autres lieux. Ils furent exterminés par Tamerlan en 1392.

XIII. Les Il-Kaniens.

Bouzrouk ou *Buzurk Haſſan*, chef des *Ilkaniens*, étoit pétit-fils d'Argoun *Il-Khan*, quatrième ſucceſſeur d'Hulacou. Il s'empara en 1336 de la Chaldée & de

l'Azerbijane. Son fils *Avis* lui succéda en 1356, & régna dix-neuf ans. *Gelaleddin*, fils d'Avis, occupa ensuite le trône pendant sept ans. *Ahmed*, frere & successeur de Gelaleddin, fut dépouillé de la Chaldée par Tamerlan en 1392, & la recouvra quelques années après; mais il n'y fut pas long-tems tranquille. *Cara Joseph*, Prince Turcoman, l'ayant vaincu & pris dans une bataille, l'an 1410, le fit mourir avec ses enfans, & s'empara de la Chaldée & de l'Azerbijane.

XI V. Les Turcomans du Mouton noir.

Ce Prince Turcoman fut le fondateur d'une Dynastie de Rois Chaldéens, que les Historiens Orientaux appellent *Cara Coinlou*, c'est-à-dire, Moutons noirs, parce qu'ils avoient sur leurs drapeaux la figure d'un mouton de cette couleur. Sultan Avis, de la famille des Ilkaniens, donna pour chef à tous les Turkomans de sa domination *Cara Mehemed*, pere de Joseph. Ce dernier succéda à son pere dans la même charge, & secoua le joug des Princes Ilkaniens, qu'il dépouilla de la Chaldée & de l'Azerbijane. Cette Dynastie, qui commence à l'année 1403, compte quatre Princes.

Cara Joseph, mort en 1420.

Eskinder, fils de Cara Joseph, mort en 1437.

Gihan Schah, fils d'Eskinder, tué en 1467.

Hassan Aly, fils de Gihan Schah, mis à mort en 1468 par des Turcomans d'une autre race, qui s'emparerent de ses Etats.

XV. Turcomans du Mouton blanc.

On les appelloit *Turcomans du Mouton blanc*, ou *Bayan Dhouriens*. Ils étoient

établis dans l'Asie Mineure & dans la Mésopotamie, & mettroient sur leurs drapeaux la figure d'un Mouton blanc. M. d'Herbelot croit qu'ils ont été connus des Grecs, sous le nom d'*Asprobatadæ*. Le commencement de leur puissance se rapporte à l'an 1468, sous *Uzun-Hassan* ou *Cassan*, qui subjugua la Chaldée, l'Azerbijane & la Perse. Le dernier Prince de cette race fut *Morad-Beg*, que Schah Ismael, le premier des Sophis, détrôna en 1508.

XVI. Les Timurides.

Sur la fin du quatorzième siécle Tamerlan causa dans l'Asie une révolution beaucoup plus étonnante que toutes celles dont nous venons de parler. Il conquit la Transoxiane, le Turkestan, l'Azerbijane, la Géorgie, l'Arménie, la Perse proprement dite, la Chaldée, le Diarbekir, la Mésopotamie, & une partie considérable de la Syrie & de la Natolie. Ces possessions, jointes aux autres conquêtes qu'il fit dans les contrées septentrionales & orientales de l'Asie, formerent le plus vaste empire dont il soit parlé dans l'histoire. Mais cette puissante Monarchie, partagée après la mort de son fondateur entre plusieurs Princes, qui se firent une guerre cruelle, se détruisit par ses propres mains, & toute sa grandeur s'éclipsa en moins d'un siécle.

Divisés en 3. branches.

La famille des Timurides se divisa en trois principales branches, dont l'une s'établit dans la grande Tartarie, dans la Transoxiane, & dans la Perse; l'autre dans le Khorasan, & la troisième dans l'Inde. Khalil, petit-fils de Tamerlan, fut

Branche de Perse.

le chef de la première branche. Il commença à régner vers l'année 1407, & fut dépossédé quatre ans après par *Schahroc*, fils de Tamerlan, qui mourut en 1447. *Ulug-beg*, qui succéda à son pere Schah-roc, perdit le trône & la vie en 1449. L'un & l'autre lui furent ôtés par *Abousaïd*, arrière-petit-fils de Tamerlan. Abousaïd fut à son tour dépouillé par *Usum-Hassan* ou *Cassan*, prince Turcoman, qui lui fit trancher la tête en 1469, & s'empara de la Perse.

Branche du Khorasan.

La branche qui s'établit dans le Khorasan ne compte que trois Princes :

Dgiadighiar, petit-fils de Schah-roc. J'ignore l'année où il commença à régner; mais j'apprends de M. Deguignes qu'il fut détrôné en 1470 par

Houssaïn Mirza, arrière-petit-fils de Tamerlan. Houssaïn jouit quelques années de son usurpation, & fut à la fin chassé de ses Etats par *Schaïbek*, prince de la famille de Zinhis-Khan, qui soumit à son obéissance le Khorasan & la Transoxiane, & détruisit dans ces quartiers toute la puissance des Timurides. Cette révolution arriva en 1498, & Houssaïn mourut sept ans après.

Badi Ezzaman, fils d'Houssaïn, le dernier Prince de cette branche, fut obligé de se réfugier à la cour d'*Ismael*, qui venoit de fonder en Perse la Dinastie des Sofis. Il y mourut l'an 1506.

Branche de l'Inde.

La branche qui régna dans l'Indostan eut plus de bonheur que les deux autres: *Baber* ou *Babour*, petit-fils d'Abousaïd, en fut le chef. Chassé d'un petit Etat,

qu'*Omar 'Scheïk* son pere lui avoit laissé dans le Khorasan, & poursuivi par Schaïbek, le destructeur des Timurides, il se retira à Gazna en 1498, conquit la province de Kandahar, passa ensuite aux Indes, & y fonda l'Empire Mogol, seul monument qui reste de la puissance de Tamerlan.

CHAPITRE III.

Dynastie des Princes modernes appellés SOFIS.

LA famille des *Sofis*, établie sur le trône de Perse en 1499, prétend descendre d'*Aly*, quatrième Calife, auteur de la fameuse réforme qui divisa dès sa naissance le Musulmanisme en deux branches. Origine des Sofis.

Le premier personnage de cette race dont l'Histoire fasse mention est *Sefi*, ou *Sofi*, qui vivoit dans le quatorzième siécle. Il tira la Réforme d'Ali de l'obscurité où elle étoit tombée depuis plusieurs siécles, & la remit en vigueur. Pour distinguer ses sectateurs des autres Musulmans, il ordonna qu'ils porteroient un turban rouge, à douze plis, en mémoire des douze premiers Imans. Histoire des Révolutions de Perse, T. I, dans l'introd. Bizatus, *Historia rerum Persic.* M. Deguignes, dans l'Hist. des Huns, T. I.

Dgiounaïd, son fils, prêcha la même doctrine les armes à la main. Tamerlan, par estime pour sa vertu, lui ayant remis un grand nombre de captifs qu'il avoit faits sur les Turcs, Dgiounaïd s'en servit pour faire des courses dans la Géorgie, d'où il remporta un riche butin. Mais au retour de cette expédition il fut tué dans le Schirvan.

Sheik Haidar, fils de Dgiounaïd, ajouta de nouveaux articles à la Réforme d'Ali, & s'attacha un grand nombre de disciples. Les peuples le regardoient comme un prophête, & accouroient en foule, du fond de la Perse & de l'Arménie, pour l'entendre. Il faisoit sa résidence à *Ardebil*, dont quelques Historiens prétendent qu'il étoit Seigneur. *Uzum-Cassan*, prince Turkoman, qui régnoit alors en Perse, rechercha son amitié, & lui donna sa fille en mariage. Mais *Rostam*, qui occupa le trône en 1490, jaloux du grand crédit de ce personnage, le fit massacrer à Ardebil.

Ismael Sefi, fondateur de la Dynastie des Princes appellés *Sofis*.

Ismael, fils de Scheïk Haidar, se rendit encore plus célébre que son pere, & fonda la Dynastie puissante dont nous parlons. Les Historiens Orientaux l'appellent Ismael *Sefi*, *Sevefi*, ou *Sefié*, & c'est de ces noms que s'est formé celui de *Sofi*, que les Européens ont donné à tous les Princes de cette race. Ismael, ayant rassemblé sous ses drapeaux un grand nombre de sectateurs d'Ali, entra en Arménie vers l'année 1496, sous le régne d'*Alvand*, quatrième successeur d'*Uzun Hassan*, conquit une partie de cette province, prit *Sumach* en Mésopotamie, s'empara de Tauris, capitale de l'Azerbijane, remporta une victoire décisive sur Alvand, qui fut tué dans le combat, défit en plusieurs rencontres *Morag-beg* son successeur, qui, forcé de se réfugier auprès du Sultan d'Egypte, abandonna à Ismael le trône de Perse. Il soumit avec le même bonheur le Schirvan, le Diar-

bekir, la Georgie, le Turkestan, la Transoxiane, & forma de toutes ces conquêtes une des plus vastes & des plus puissantes Monarchies de l'Orient. *Bajazeth* II, & *Selim*, Empereurs des Turcs, essayerent envain de la renverser. L'un & l'autre, après avoir fait des pertes considérables, furent obligés de rappeller leurs armées, sans avoir pu enlever un pouce de terre à Ismael. Ce grand Prince mourut en 1524, âge de quarante-cinq ans, dont il en avoit régné vingt-cinq. Il entreprit à la fleur de son âge la conquête de la Perse, & il exécuta en cinq ou six ans ce grand projet. Il avoit l'air noble, la taille avantageuse, l'esprit agréable & insinuant, de l'élevation dans l'ame, & quelque chose de grand & de distingué dans toutes ses manières. Scheik Haidar n'avoit qu'un fanatisme grossier propre à séduire le peuple. Ismael s'attacha également les grands & les petits. On prétend que son pere hazarda en sa faveur une prédiction, qui ne fut pas inutile à sa fortune. Il annonça qu'Ismael seroit un grand prophête & un grand conquérant, & que par ces deux qualités il égaleroit un jour le glorieux Législateur des Musulmans. Tous les Historiens fixent à l'an 1499 le commencement de la Dynastie qu'il fonda. Il eut pour successeurs :

Schah Thamas, son fils, qui parvint à la couronne à l'âge de dix-huit ans, & qui en régna cinquante-deux. *Soliman* II, Empereur des Turcs, lui enleva en 1534 la Mésopotamie & la Babylonie; mais il paya cherement ces conquêtes. De cinq Thamas.

cens mille Turcs qui avoient passé l'Euphrate, il n'en revint pas quatre-vingt mille à Constantinople. Quatorze ans après Soliman, irrité contre Thamas, qui avoit donné un azile à *Bajazeth* son fils, entra dans la Perse avec une armée de deux cens mille hommes. Thamas, assisté des Portugais, établis à Ormuz sous le précédent régne, lui livra, sur les bords de l'Euphrate, une sanglante bataille, dans laquelle la fortune se déclara pour les Persans. Soliman y fut blessé, & les Turcs y perdirent plus de cent mille hommes. Thamas vécut en paix avec *Selim* II, successeur de Soliman. Il termina son régne en 1576, âgé d'environ soixante-huit ans. Ce fut un Prince inappliqué, avide du sang & du bien de ses sujets, capricieux, injuste, livré à ses plaisirs, & par conséquent à ses Ministres, qui régnerent sous son nom. On assure que s'étant enfermé dans son *Haram*, au milieu de ses femmes, il y passa dix années de suite sans se faire voir au peuple.

Shah-Ismael *Schah Ismael*, fils de Thamas. Les Grands du Royaume le placerent sur le trône, à l'exclusion de *Mirizès*, son frere, que Thamas avoit désigné son successeur. Il mourut empoisonné en 1577.

Khodabendé. *Mohammed Khodabendé*, frere d'Ismael. Dans le cours d'un régne qui dura huit ans, il fut toujours en guerre avec les Tartares de Crimée, ou avec les Turcs. Les uns & les autres lui enleverent plusieurs provinces. Il finit ses jours en 1585.

Emir Hems. *Emir Hems*, fils de Khodabendé, assassiné au bout de quelques mois par

Ismael III, son frere, qui s'empara du trône. Celui-ci voulant s'assurer la possession de la Royauté par un second crime, résolut de faire périr *Mirza Abbas*, son autre frere. Mais il fut prévenu par *Murschid-Koulikan*, gouverneur d'Abbas, qui lui fit couper la gorge par son barbier. Ismael III.

Schah Abbas, surnommé le grand. Il reprit sur *Abdalla*, Khan de Crimée, les provinces que la Perse avoit perdues sous le régne de Schah Ismael, & ce Prince Tartare étant tombé dans ses mains, avec *Tilem-Kham*, son frere, & ses trois fils, il leur fit trancher la tête. Il enleva à l'Empereur Mogol la contrée de Kandahar, aux Portugais le Royaume d'Ormuz, & aux Turcs la Géorgie, l'Arménie, la Babylonie, la Mésopotamie, & les autre pays qu'ils avoient conquis au-delà de l'Euphrate. Il se rendit maître de Balsora sur le golfe Persique, d'une partie considérable de l'Arabie, & de plusieurs places importantes sur la Mer Noire. Il abaissa les grands du Royaume, & réprima l'insolence de la milice, qui s'étoit mise en possession d'installer & de déposer les Rois suivant son caprice. Un despotisme, peut-être plus absolu qu'en aucune autre contrée de l'Asie, s'établit alors dans la Perse, & s'y est toujours maintenu depuis. Schah Abbas acquit une gloire beaucoup plus solide en introduisant dans son Empire le commerce & les arts. Pour exciter l'émulation de ses sujets, il attira en Perse les plus excellens artistes & les plus habiles négocians de l'Asie. Il avoit coutume de dire que les Etrangers étoient

Abbas I.

Histoire des Révolutions de Perse, *ubi supra*. Herbert, Voyage Liv. II. Ambassade de Figueroa en Perse, page 236 & suiv. Salmon, Etat de la Perse.

le plus bel ornement d'une cour, & donnoient plus de lustre au Prince que toutes les magnificences d'un luxe recherché. Une colonie d'Arméniens fut transférée de *Zulfa* à Ispahan, & porta au centre du Royaume l'esprit du commerce, l'abondance, & des arts inconnus aux Persans. Le Roi s'associoit lui-même à leur trafic, & leur avançoit des sommes d'argent qu'ils faisoient profiter dans l'Inde, dans l'Arabie, dans les ports de la mer Noire & de la Méditerranée, & dans d'autres contrées marchandes de l'Asie & de l'Europe. Ils étoient obligés de lui rapporter au bout de quelques mois le capital, & s'ils l'avoient accru par leur industrie, il leur accordoit quelque récompense. Il étoit d'une sévérité inflexible pour les infidélités qui se commettoient dans le commerce. Comme les pélérinages que ses sujets faisoient à la Mecque & à Médine, coutoient à l'Etat des sommes considérables, il s'appliqua à réformer cet abus, en tournant habilement la dévotion des Persans vers un autre objet. Il choisit pour cela dans le Khorasan un lieu nommé *Metched*, & y fit bâtir une mosquée superbe, sous le nom d'*Iman Rezez*, fameux Dervish, qu'on honoroit déja dans ce canton. Le peuple s'accoutuma à visiter cette mosquée, & perdit insensiblement le souvenir de celle de la Mecque. L'éclat de tant de grandes qualités fut terni par plusieurs vices. Il étoit cruel, défiant, fantasque dans ses amitiés & dans ses aversions, jaloux de la gloire de ses sujets, & avide de leur bien. Il sacrifia à des soupçons injustes Murschid Koulikan son

gouverneur, auquel il devoit le trône, & le tua de sa propre main. Il aveugla deux de ses fils, & sans avoir égard aux services que *Sefi Mirza*, son héritier présomptif, avoit rendus à l'Etat, il le fit massacrer en sa présence, sur la crainte mal fondée d'une conspiration. Un jour qu'il alloit à la chasse il trouva sur son chemin un homme endormi. Son cheval, qui étoit ombrageux, se cabra. L'Empereur irrité tira sur ce misérable une flèche qui lui perça le cœur, & ajoutant la raillerie à la cruauté : *Je ne lui fais point de tort*, dit-il, *il n'en dormira que plus long-tems.* Herbert rapporte plusieurs traits marqués de son avarice. Il mettoit à contribution non-seulement les Gourverneurs des provinces & des villes, mais toutes les personnes qui l'approchoient. Il faisoit publiquement ce honteux trafic, & en tiroit même une espèce de gloire, disant qu'il admiroit la simplicité des autres Rois, qui se laissoient voir de leurs courtisans sans leur faire payer cet honneur. Lorsqu'il vouloit rançonner les habitans d'une ville, il leur faisoit dire qu'il avoit appris qu'elle renfermoit dans son sein quelque monument curieux, comme un élephant d'or, un Pégase, une coupe, ou une autre pièce de même métal, & qu'il se proposoit d'y faire un voyage. C'étoit pour eux une sommation indirecte de lui faire quelque présent de cette nature, & ils ne manquoient pas de l'envoyer sur le champ. C'est par le moyen de ces extorsions qu'il accumula dans son palais une prodigieuse quantité de vaisselle d'or, qu'il étaloit

Herbert, Voyage de Perse, Liv. II.

avec faste aux yeux des étrangers. Il étoit d'une taille au-dessous de la moyenne. Il avoit le corps assez menu, mais fort & nerveux, le nez aquilin, les yeux vifs & petits, le visage maigre & bazané, le menton sans barbe, les moustaches larges, bien garnies, & pendantes sur la bouche, les mains courtes & fort grosses. Il mourut à Casbin en 1629, âgé d'environ soixante-dix ans, dont il en avoit régné quarante-quatre, avec la reputation du plus grand Prince de son siécle.

Sefi II. *Saïn Mirza*, ou *Schah Sefi*, deuxième du nom, fils de Sefi Mirza, fils d'Abbas. Elevé dans le haram, où la jalousie de son ayeul le fit enfermer, il en sortit à l'âge de quinze ans, pour prendre les rênes de l'Empire. Aussi cruel que Schah Abbas, il sacrifia à ses défiances les principaux Seigneurs de l'Empire, aveugla son frere unique, fit massacrer ses deux oncles, & enterrer toutes vivantes 40 femmes du sérail, qui avoient trempé dans une conspiration. On prétend que sa mere fut comprise dans cette exécution terrible, & que pour couvrir l'horreur de ce forfait, on répandit le bruit qu'elle étoit morte de la peste. Il fut brave, comme son ayeul, & il remporta d'abord quatre grandes victoires sur les Turcs. Mais s'étant ensuite livré à la mollesse & à la débauche, il perdit le fruit de ces premiers succès. Amurat IV lui enleva Bagdad & toute la Babylonie, & les Mogols de l'Indostan reprirent la province de Kandahar, dont les Persans s'étoient emparés sous le dernier régne. Schah Sefi étoit su-

Herbert Liv. II. Hist. des Révolutions de Perse, *ubi suprà*.

jet à des inégalités d'esprit, qui tenoient de la folie, ce qu'on attribue à la quantité d'opium que son ayeul lui fit prendre dans sa jeunesse, pour l'abrutir. Les Médecins lui ordonnerent l'usage du vin. Il y prit tant de goût, qu'il se livra à la plus honteuse crapule. Sa cruauté n'étoit jamais plus redoutable que dans l'ivresse. Ces excès terminerent sa vie en 1642. D'autres prétendent qu'elle fut aussi abrégée par le poison.

Abbas II, fils unique de Saïn Mirza, auquel il succéda à l'âge de 12 ou 13 ans. On assure que son pere voulut le faire aveugler, & commanda à un eunuque de lui passer un fer brûlant devant les yeux. L'eunuque, ayant pitié de sa jeunesse, & craignant d'ailleurs que Saïn Mirza, qui n'avoit point d'autre héritier, ne se repentît un jour de cet ordre barbare, fit semblant d'obéir, & sauva le Prince. Abbas confia d'abord l'administration du Royaume à sa mere, & à *l'Athemat Doulet*, ou Grand Visir, qu'il trouva en place. Ce choix excita la jalousie de *Jani Khan*, le plus puissant Emir de la Cour, qui, sur un ordre supposé, tua ce Ministre dans sa maison, & se fit adjuger son emploi, ses biens, & le commandement des armées. Le jeune Roi fut obligé de dissimuler cette violence. Mais Jani-Khan ayant entrepris de faire le même traitement à la Reine mere, & de forcer le Haram pour exécuter ce complot, Sefi, las de son insolence, le fit massacrer dans le Divan. Ce coup de vigueur ayant affermi son autorité, il prit en main le timon de l'Etat, & com- Abbas II.

mença à régner seul. Il parut à l'âge de dix-huit ans à la tête de ses armées, qu'il conduisit à l'extrêmité orientale de la Perse, où il reprit le Kandahar. Les Indiens Mogols firent depuis de grands efforts pour recouvrer cette province, & furent toujours repoussés par Abbas. Il aima la justice plus qu'aucun de ses prédécesseurs. Il étoit inexorable contre les Gouverneurs qui fouloient le peuple, & contre les Juges qui faisoient trafic de leur autorité pour opprimer les innocens. Il protégeoit indistinctement tous les étrangers, de quelque religion qu'ils fussent, disant que *c'étoit à Dieu à gouverner les consciences, & que les Rois devoient une justice égale à tous leurs sujets.* Un Mahométan poignarda un jour à la porte d'une Mosquée un Arménien, qui avoit pris dans le bassin du Temple un de ces poissons que les Musulmans regardent comme sacrés. Les parens du mort ayant porté leur plainte au Mufti, celui-ci prononça que l'Arménien avoit été tué justement. Le Roi instruit de cette violence, & du jugement du grand Prêtre, fit trancher la tête au meurtrier, & condamna le Mufti à une amende applicable à la famille de l'Arménien. Ce Prince, trop passionné pour le plaisir, mourut à la fleur de son âge, dans le tems qu'il se disposoit à porter la guerre dans les pays qui sont au Nord de la Perse. Les grands préparatifs qu'il fit pour cette entreprise lui répondoient en quelque sorte du succès. Mais il fut arrêté à *Damagan*, par une maladie cruelle (1),

Révol. de Perse, ibid. page CII.

(1) Les uns prétendent que c'étoit une mala-

qui, après quatre mois de langueur, le conduisit au tombeau, le 25 de Septembre de l'année 1666.

Schah Soleïman ou *Soliman*, appellé aussi *Sefi Mirza*, fils d'Abbas II. Ce Prince étoit à Ispahan lorsque son pere mourut. Il avoit un frere, nommé *Hamzech Mirza*, âgé de dix-huit ans, qu'Abbas avoit mené avec lui jusqu'à Damagan, qui est à quatorze ou quinze journées de cette capitale. Les Emirs, qui trouvoient leur compte à couronner un Roi mineur, qu'ils pouvoient se flatter de gouverner, résolurent de préférer ce jeune Prince à Séfi Mirza son aîné, qui étoit âgé de vingt ans. Pour colorer cette injustice, ils prétendoient que le feu Roi avoit fait aveugler Sefi Mirza, & cette supposition n'étoit pas dépourvue de vraisemblance. En effet, Abbas, étant parti d'Ispahan pour l'expédition dont j'ai parlé, y revint brusquement après un jour de marche, accompagné de peu de gens, entra dans le Haram, y passa deux heures, & en sortit fort triste. Ce voyage mystérieux fit soupçonner quelque exécution secrete, & les craintes tomberent sur l'héritier présomptif du trône. Quoi qu'il en soit, les Emirs de l'armée étoient sur le point de se déclarer pour Hamzech, lorsque l'eunuque *Mubarek Aga* représenta au Conseil l'injustice de ce choix, & répondit sur sa tète que Sefi Mirza n'avoit point perdu les yeux. Ce témoignage, d'autant moins suspect que l'eunuque étoit gouverneur du Prince Soliman.

die vénérienne, & les autres une inflammation d'entrailles, causée par la débauche du vin.

qu'on vouloit couronner, changea les dispositions des Emirs, qui se déterminerent enfin à placer sur le trône l'héritier présomptif d'Abbas. On lui envoya deux Députés, qui firent tant de diligence, qu'ils arriverent en sept jours à Ispahan. Ils entrerent à sept heures du soir dans le palais, demanderent à parler au Prince de la part du Roi, dont on ignoroit la mort, & répandirent une telle allarme dans le Haram, que chacun trembla pour les jours de Sefi Mirza. On eut beaucoup de peine à l'arracher des bras de sa mere, qui s'imagina que de cruels *Capigis* l'attendoient dans le palais pour l'étrangler. Mais il fut à peine sorti du sérail, que les Députés de l'armée se prosternerent à ses pieds, & lui présenterent la tiare & les autres marques de la Royauté. Il fut couronné à Ispahan sous le nom de *Sefi Mirza*, & deux ans après il prit celui de *Soliman*. Il étoit si robuste, qu'en pressant d'une main un gobelet d'or, de l'épaisseur d'un écu, il l'applatissoit. Il gouverna la Perse pendant vingt-huit ans, mais avec si peu d'intelligence, qu'on regarde son régne comme l'époque malheureuse du commencement de la décadence des Sofis. Il étoit cruel, sur-tout dans l'ivresse, s'emportant à un tel excès de brutalité, qu'il faisoit massacrer ou mutiler en sa présence jusqu'aux compagnons de ses débauches. Il étoit si dangereux de l'approcher, qu'un Emir du palais, disoit *que toutes les fois qu'il sortoit de la chambre du Roi, il tâtoit sa tête avec ses deux mains, pour voir si elle étoit encore sur ses épaules*. L'Empire fut livré sous

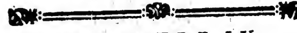
Chardin, dans l'Hist. des Révolutions de Perse, *ubi suprà*.

ſous ce mauvais Roi aux horreurs de la guerre, de la famine, & des maladies contagieuſes. Soliman étoit inſenſible à tous les malheurs qui affligeoient ſon peuple. Lorſqu'on lui diſoit que les Turcs menaçoient d'envahir les plus belles provinces du Royaume, il répondoit froidement, *Qu'il s'embarraſſoit peu de leurs progrès, pourvu qu'ils lui laiſſaſſent ſa ville d'Iſpahan.* La Perſe fut délivrée de ce monſtre en 1694.

Husſein.

Schah Huſſein, que d'autres appellent *Houſain*, dernier Roi de la famille des Sofis. Soliman avoit commencé les malheurs de la Perſe, Huſſein, ſon fils, y mit le comble par ſa mauvaiſe conduite, & fut honteuſement dégradé de la Royauté. C'étoit un Prince d'un eſprit foible, d'une crédulité aveugle, ſervilement livré à ſes Miniſtres, juſqu'à leur renvoyer les requêtes qu'on lui préſentoit contr'eux; uniquement occupé de la lecture de l'Alcoran, & des menues pratiques de ſa Religion, avec une affectation ſi déplacée dans un Souverain, qu'on l'appelloit par dériſion *le Moine ou le Prêtre Huſſein*; alliant à cette bigoterie une débauche crapuleuſe; ennemi du travail, timide, particulier; d'une bonté exceſſive & ſans diſcernement, qui le rendoit incapable de tout acte de fermeté, & qui lui fit pleurer un jour quelques oiſeaux qu'il avoit tués en aſſayant ſes piſtolets; mépriſable enfin juſque dans ſes vertus, & doué de toutes les malheureuſes qualités, dont le concours doit naturellement produire le renverſement d'un Etat. Nous ne pouvons nous diſpenſer d'entrer dans les détails de

cette Révolution, qu'on doit mettre au rang des plus singuliers événemens de notre siécle.



CHAPITRE IV.

Révolte des Aghuans. Progrès de MIR-VEIS. MAHMUD, *son fils, s'empare d'Ispahan. Derniers troubles de Perse.*

Histoire de la dernière Révol. de Perse, T. I.

LEs *Aghuans* sont un peuple originaire du Schirvan, ou de la grande Albanie, province située entre la mer Caspienne & le Mont Caucase. Ils soutinrent autrefois de longues guerres contre Tamerlan, qui, ayant eu beaucoup de peine à les subjuger, les transféra dans le Kandahar, sur les confins de l'Inde & de la Perse. Il crut qu'en les plaçant au centre du vaste Empire qu'il avoit conquis, il lui seroit plus facile de les contenir dans le devoir. Quand la puissance des Timurides commença à décliner, les Aghuans s'affranchirent du joug de ces Princes Mogols, & se donnerent des maîtres de leur nation. C'est un peuple fier, belliqueux, endurci à la fatigue, adroit à tirer de l'arc & à manier un cheval, accoutumé à vivre sous des tentes, & aussi amoureux de l'indépendance que les Tartares. Un de ces Princes se mit, au commencement du dernier siécle, sous la protection d'Abbas I, qui traita ses nouveaux sujets avec douceur, & leur permit de vivre suivant leurs loix. Sefi II, son successeur, se gouverna par d'autres ma-

ximes, accabla les Aghuans de tributs, & tâcha d'attirer leur chef à Ispahan, dans la résolution de le faire périr. Celui-ci chercha un azile à la Cour du grand Mogol, auquel il livra la ville & le territoire de Kandahar. Abbas II reprit en 1650 cette province, & elle resta annexée à la Perse jusqu'au régne d'Hussein, qui la perdit, avec tous ses autres Etats, de la manière que nous allons le raconter.

Commencemens de Mir-Veïs.

Mir-Veïs, Aghuan de naissance, fut le principal Auteur de cette grande Révolution, qu'il n'eut pas le tems de conduire à son dernier période, mais dont il prépara tous les ressorts. Il exerçoit dans le Kandahar, l'office de *Chilienter*, ou de Receveur des impôts, & se conduisoit dans cet emploi avec une modération & une droiture qui lui gagnoient tous les cœurs. Ses richesses étoient considérables. Il s'en servoit habilement pour s'attacher de plus en plus ses compatriotes, & pour se faire dans le pays un grand nombre de créatures. *Géorgi-Khan*, Gouverneur de Kandahar, s'apperçut de ce manége, & en avertit la Cour. Le Chilienter reçut ordre de se rendre à Ispahan, où il fut gardé quelque tems à vûe par les espions du Ministère. Mais il trouva le moyen, par ses libéralités & par ses souplesses, non-seulement d'effacer les soupçons qu'on avoit conçus de sa fidélité, mais de gagner les bonnes graces des Ministres & la confiance du Prince.

Il est gardé à vue dans Ispahan.

Motifs qui le déterminent à la révolte.

On prétend que jusques-là Mir-Veïs n'avoit formé que de vagues projets de révolte, & que ce fut à Ispahan qu'il

arrêta un plan fixe. Les désordres qu'il vit régner dans cette cour, l'imbécillité du Monarque, l'indignité des Ministres qui le gouvernoient, le mauvais état des troupes, & l'affoiblissement sensible de toutes les forces de l'empire, furent les principaux motifs qui le déterminerent. Il résolut d'abord d'allumer une guerre de Religion, & d'intéresser dans cette querelle tous les partisans de la secte d'Omar, dont le culte étoit établi parmi les Aghuans, & chez d'autres peuples tributaires de la Perse. Dans cette vue il fit un voyage à la Mecque & à Médine, & confia une partie de ses desseins aux principaux Imans de ces lieux célébres. Il leur proposa secretement deux cas à résourdre: l'un, *Si dans l'état d'oppression où se trouvoient ses compatriotes, dont on ne respectoit ni les priviléges, ni la Religion, ni les biens, ils étoient liés par le serment de fidélité que leurs ancêtres avoient fait aux Persans, & que les chefs de chaque famille avoient été contraints de renouveller sous le régne d'Hussein;* l'autre, *S'ils pouvoient en conscience prendre les armes, pour recouvrer leur liberté.* La décision fut telle qu'on devoit l'attendre de ces Docteurs, qui étoient irrités depuis long-tems contre les Sofis, soit à cause de leur schisme, soit à cause du pélérinage de *Metched*, qui tarissoit une des principales sources des richesses qui se portoient à la Mecque.

Il consulte les Docteurs de la Mecque.

Son retour à Kandahar.

Mir-Veïs, muni d'un *Fetfa* (1) sacré,

(1) C'est le nom qu'on donne à ces décisions, dont la formule est très-laconique, & consiste ordinairement dans un *oui* ou un *non*, avec ces mots, *Dieu le fait mieux*, Révolution de Perse, Tome I. page 196.

reprit la route d'Iſpahan, où le crédit de ſes amis lui fit obtenir l'honneur du *Calaat*, ou de la veſte royale, & la permiſſion de retourner à Kandahar, pour y reprendre les fonctions de ſa charge. Les Aghuans ſembloient n'attendre que ſon arrivée pour ſe révolter. Il concerta ſi bien ſes meſures, que l'émeute fut générale. Il ſe rendit au palais, où il maſſacra le Gouverneur, & dans le même inſtant le peuple fit main-baſſe ſur tout ce qui ſe trouva de ſoldats Perſans ou Géorgiens dans la ville.

Maſſacre de la garniſon Perſanne.

Quand l'exécution fut faite, il aſſembla les Aghuans, & leur repréſenta tous les avantages qu'ils pouvoient tirer de cette action, leur déclarant qu'ils trouvoient dans la ſituation préſente de la Perſe une occaſion précieuſe de recouvrer leur liberté, & que le tems étoit venu de ſecouer pour jamais le joug des Sofis. Pour ajouter à ces conſidérations un motif plus puiſſant encore ſur l'eſprit d'un peuple crédule, il leur montra le Fetfa qu'il avoit apporté de la Mecque, & le fit lire dans l'aſſemblée. Cet écrit fit une telle impreſſion ſur tous les eſprits, que chacun ſe crut obligé de prendre les armes contre ſon Souverain. Mir-Veïs profita de ces favorables diſpoſitions, pour inſinuer à ſes compatriotes, qu'il falloit pourvoir à l'élection d'un chef capable de les défendre, & de donner au gouvernement une forme convenable. Ce choix ne pouvant tomber ſur un homme plus cher à la nation, Mir-Veïs fut proclamé Prince de Kandahar, & Généraliſſime des troupes.

Mir-Veïs eſt proclamé Prince de Kandahar.

Il se conduisit avec une politique très-fine au commencement de son administration. Persuadé qu'il lui seroit facile d'en imposer pendant quelque tems à la cour de Perse, qui dans un si grand éloignement ne pouvoit être bien instruite de la vérité des choses, il envoya des Députés à Ispahan, avec ordre de représenter au Roi & aux Ministres, que ce qui venoit d'arriver à Kandahar n'étoit qu'une émotion passagère, qu'il seroit facile de calmer; que les soldats Persans & Géorgiens s'étoient attiré ce traitement par leur insolence & leurs brigandages; que dans le déchaînement où étoit le peuple, il étoit à propos de dissimuler, & de lui donner le tems de rentrer dans son devoir; qu'une sévérité hors de saison ne feroit qu'aigrir le mal, & que si les Aghuans apprenoient qu'on eût pris contr'eux quelque résolution violente, il étoit à craindre que le désespoir ne les portât à se jetter dans les bras d'une puissance étrangère; qu'il feroit tous ses efforts pour les ramener à l'obéissance, & pour rendre à l'Etat, dans cette importante occasion, les services qu'on devoit attendre de sa fidélité & de son zèle.

Ces dépêches artificieuses produisirent l'effet qu'il s'en étoit promis. La Cour résolut de temporiser, & Mir-Veïs profita de cette nonchalance pour s'affermir dans sa nouvelle domination. Près de deux années s'écoulerent sans qu'on entreprît rien contre les rebelles. Enfin on mit sur pied une armée considérable, composée de Persans & de Géorgiens, sous les ordres

d'un Prince de cette dernière nation, neveu de celui que les Aghuans avoient massacré. Mais ces grands préparatifs devinrent inutiles, soit par la division des chefs, soit par la disette d'argent & de vivres, soit par la trahison d'un des principaux officiers, qui instruisoit l'ennemi de tous les desseins du Général Persan, & qui finit par se retirer à Kandahar. L'armée n'ayant pu arriver sur le territoire de cette ville que vers le mois de Septembre, à cause du retardement que ces différentes causes mirent dans sa marche, ne trouva aucune subsistance ni dans la campagne, dont on venoit d'enlever la récolte, ni dans les villages, que les Aghuans avoient abandonnés, après avoir emporté ou détruit toutes les provisions. Forcée de revenir sur ses pas, pour se procurer des vivres, elle fut attaquée dans sa retraite par Mir-Veïs, qui, n'ayant affaire qu'à des gens exténués par la faim & par les fatigues, en fit un horrible carnage, tua leur Général, & remporta une victoire complette. Deux autres armées, qu'on envoya successivement contre lui, eurent le même sort.

Il bat l'armée Persane.

Affermi dans la possession du Kandahar par une supériorité si constante, il forma de nouveaux projets, & se mit à faire des courses dans les provinces voisines. La terreur de son nom soumettoit la plupart des places, & la rapidité de ses succès sembloit lui répondre de la conquête entière de la Perse, lorsque la mort le surprit en 1717. Ses enfans étant trop jeunes pour lui succéder, les Aghuans déférerent le commandement à son frere, homme aussi

Sa mort.

pacifique & aussi timide que Mir-Veïs étoit violent & hardi. Persuadé que ce qu'il pouvoit faire de plus utile pour sa nation & pour lui-même, étoit de conclure une paix solide avec la Perse, dût-on se relâcher d'une partie des avantages qu'on s'étoit procurés par une guerre heureuse, il résolut d'envoyer des Députés au Sofi, pour lui proposer un accommodement. Il n'exigeoit que deux conditions ; la première, que les Aghuans n'auroient d'autre chef qu'un Prince de la famille de Mir-Veïs, qu'ils éliroient eux-mêmes ; la seconde, qu'on réduiroit à une somme modique le tribut qu'ils payoient au Roi.

Ce projet, quoique concerté avec les principaux Seigneurs de la nation, fut désapprouvé de la Milice, qui, accoutumée à l'indépendance & au butin que ses courses lui procuroient, vouloit continuer la guerre. *Mahmoud*, fils de Mir-Veïs, n'en fut pas plus satisfait, & résolut d'en prévenir l'exécution par la mort de son oncle, qu'il poignarda pendant la nuit. Quelques heures aprés il assemble le peuple & les soldats, leur apprend l'action qu'il vient de faire, & les motifs qui l'y ont déterminé, les exhorte à se maintenir par la guerre dans l'indépendance qu'ils avoient acquise par cette voie, leur promettant avec confiance que s'ils veulent le reconnoître pour chef, il sçaura défendre avec vigueur les droits de la nation, & montrer à tout le monde qu'il est le digne fils de Mir-Veïs. Ce discours, prononcé avec la véhémence qu'inspire l'enthousiasme de l'ambition & du courage, fut reçu avec

un applaudissement universel. Les soldats, accoutumés à voir ce jeune Prince au milieu d'eux dès son enfance, déclarerent qu'ils ne vouloient point avoir d'autre maître ; & le reste du peuple ayant donné son suffrage, Mahmoud, à peine âgé de dix-huit ans, fut élu chef & général de la nation.

Son premier soin fut de suivre le plan que son pere avoit formé. Persuadé que s'il se bornoit à une guerre défensive, il succomberoit tôt ou tard sous la puissance des Persans, il résolut de les attaquer dans le sein de leur Empire. Il soumit d'abord la Province de *Hasarai*, voisine du Kandahar, & habitée par des Albaniens, de même race que les Aghuans. Après les avoir domptés il en fit des alliés fidéles, qui lui rendirent d'importans services dans toute cette guerre. La cour d'Ispahan, allarmée de ces progrès, & craignant de trouver dans Mahmoud un ennemi encore plus redoutable que Mir-Veïs, mit sur pied une quatrième armée, qui fut battue comme les autres. Ses deux Généraux furent tués, & la déroute fut entière.

Proclamation de Mahmoud, fils de Mir.Veïs.

Il soumet le Hasarai.

Mahmoud, profitant de cette victoire, entra quelque-tems après dans le Kirman, & s'empara de sa capitale, à la faveur des intelligences qu'il avoit dans cette place. *Lufi-Ali-Khan*, beau-frere du premier Ministre de l'Empire, fut alors envoyé contre les Aghuans. C'étoit un homme de tête & de résolution, très-instruit dans le métier de la guerre, & capable par ses talens de rétablir les affaires de la Perse. Ne voulant pas laisser aux rebelles le tems de se

Il s'empare du Kirman.

fortifier dans Kirman, dont ils avoient résolu de faire leur place d'armes, il marcha contr'eux avec un détachement de troupes choisies, & après les avoir battus à plate couture, les força d'évacuer cette ville importante, & de se retirer en désordre dans leur pays.

Il est battu dans cette dernière Province.

Cet échec répandit la consternation dans le Kandahar, & sembloit promettre aux Persans la réduction prochaine de cette province, lorsqu'une révolution imprévue ruina ces belles espérances. Le premier Ministre & le Général de l'armée avoient à la cour de puissans ennemis, qui souffroient impatiemment que ces deux hommes, aussi unis par les liens de l'amitié que par ceux du sang, eussent entre leurs mains toute l'autorité de l'Etat. On résolut de les perdre, & comme les accusations les plus injustes font toujours une vive impression sur les Princes foibles, on vint à bout de persuader à Hussein qu'ils le trahissoient. Le grand Visir fut arrêté au milieu de la nuit dans son palais, & traîné à la maison du *Cortchi-Bachi* (1), qui, après lui avoir fait arracher les yeux, commanda qu'il fût appliqué à une torture cruelle. A l'égard de Luft-Ali-Khan on l'enleva dans Chiraz avec la même violence, & une troupe d'Archers lui ayant lié les pieds & les mains comme au dernier des criminels, le conduisit à Ispahan, où il fut enfermé dans une prison. Le Roi reconnut dans la suite l'innocence de ces deux hommes; mais après le traitement qu'on leur avoit fait, il étoit dangereux de les rétablir, & la crainte

Révolution dans le ministère d'Ispahan.

(1) Général d'une Milice dont nous parlerons.

qu'on eut qu'ils ne se ressentissent de cette injustice, empêcha de la réparer.

Lorsque Luft-Ali-Khan fut arrêté à Chiraz, ses troupes étoient assemblées autour de cette ville, & alloient se mettre en marche pour faire une irruption dans le Kandahar. Sa disgrace répandit un découragement général dans l'armée, & chacun craignant d'être enveloppé dans le même malheur, ne songea qu'à pourvoir à sa sûreté. Officiers, soldats, tout déserta avec la même promptitude, & cette grande armée se dissipa en un moment.

Révolte des Lesgiens.

La déposition du grand Visir eut des suites encore plus fâcheuses. Il étoit originaire du pays des *Lesgiens* ou *Lesguis*, peuples de Circassie, & sa famille leur avoit donné des Rois. Ses compatriotes se crurent intéressés à venger sa disgrace, & saisirent ce prétexte pour se soulever. Ils prirent les armes au mois de Mars de l'année 1721, pillerent *Szamachi* & d'autres places de l'Azerbijane, & finirent par se répandre dans le Schirvan, où ils commirent d'effroyables désordres.

Nouvelle irruption des Aghuans.

Tandis qu'ils désoloient ces provinces, Mahmud, ayant assemblé toutes les forces du Hasarai & du Kandahar, parut dans le Kirman à la tête de quatre-vingt mille hommes, & assiégea la capitale. Il s'empara sans résistance de la basse ville, qui lui fut livrée par les Guebres; mais la haute ville, que Luft-Ali-Khan avoit bien fortifiée, se défendit avec tant de courage, que le général Aghuan fut obligé d'en lever le siége, après y avoir perdu beaucoup de monde, soit par le fer, soit

Histoire de la dernière Révolut. de Perse, T. II.

par les désertions. Il ne se laissa point abattre par ce revers, & marcha droit à Ispahan. Il y arriva au mois de Mars de l'année 1722, après avoir traversé de vastes déserts, où son armée ne trouva aucune subsistance. Toute la nourriture que prirent les soldats dans cette marche, qui dura quarante ou cinquante jours, se réduisit à un peu de bled, qu'ils faisoient griller.

Ils arrivent à Ispahan.

Le Sofi étoit si peu sur ses gardes, qu'il n'apprit leur arrivée que lorsqu'ils furent à deux ou trois journées d'Ispahan. On enrôla à la hâte tout ce qui se trouva en état de porter les armes, & avec ces nouvelles recrues, qu'on joignit aux troupes régulières qui étoient dans la capitale, on forma une armée de cinquante mille hommes. Les plus sages Ministres étoient d'avis qu'on couvrît la ville avec un camp fortifié, d'où on feroit de fréquentes sorties sur l'ennemi, mais sans engager d'action générale. On devoit attendre dans ce poste avantageux que les troupes dispersées dans les provinces eussent le tems de se rassembler, & de venir au secours de la capitale. Mais d'autres membres du conseil, persuadés que ces précautions étoient inutiles contre des barbares plus accoutumés à piller qu'à combattre, & d'ailleurs harassés par les fatigues d'une longue marche, soutinrent qu'il falloit aller à eux & leur livrer bataille.

Bataille du Giulnabat.

Cet avis, qui fut appuyé par les Généraux, prévalut dans le Divan. On s'avança donc jusqu'à *Giulnabat*, bourg situé à quatre lieues d'Ispahan, & ce fut dans

ce lieu que les deux armées en vinrent aux mains. Celle des Perſans étoit commandée par le grand Viſir. *Machmet-Vali*, *Roſthom-Khan* & *Ali-Merdan-Khan*, étoient à la tête de trois corps particuliers. Roſthom & Ali, commencerent l'attaque, & mirent en déſordre les aîles de l'armée ennemie. Dans le même tems Machmet fondit avec trois mille Arabes ſur le camp des Barbares, força ſes retranchemens, & s'empara de la caiſſe militaire. Les Aghuans preſſés de toutes parts étoient menacés d'une déroute prochaine, & Mahmud s'étant fait amener le plus agile de ſes Dromadaires, ſongeoit déja à la retraite, lorſque la lâcheté du grand Viſir arracha aux Perſans une victoire preſque certaine. Placé au centre de bataille, avec le gros de l'armée, il ne fit aucun mouvement pendant ces premières attaques, & lorſqu'il parut enſuite s'ébranler, pour charger de front les Aghuans, il lâcha le pied, & ſe retira honteuſement avec toutes ſes troupes, avant même que les ennemis fuſſent à portée de le combattre. Les Aghuans étonnés de cette retraite, & craignant qu'elle ne couvrît quelque piége dangereux, n'eurent pas la hardieſſe de ſuivre les fuyards. Mais ils chargerent avec avantage les deux petits corps qui étoient ſous les ordres de Roſthom & d'Ali, & les taillerent en pièces. Le premier de ces Généraux fut tué ſur le champ de bataille; l'autre fut bleſſé & perdit un de ſes freres. Machmet & ſes Arabes, ſe voyant abandonnés des troupes Perſanes, ſe retirerent en bon ordre, & rejoi-

gnirent le gros de l'armée. Tel fut le sort de ce combat, dans lequel les Persans perdirent deux mille hommes. La perte des Aghuans fut à-peu-près égale; mais ils demeurerent maîtres du champ de bataille, du trésor de l'armée, de l'artillerie, & du bagage.

On croit que si Mahmud eût profité de la consternation où cette défaite jetta les Persans, il seroit entré le jour suivant dans la capitale. Mais il connut si peu l'importance de sa victoire, qu'il n'eut pas la hardiesse de sortir de son camp. Incertain s'il s'avanceroit jusqu'à Ispahan, pour en former le siége, ou s'il reprendroit la route du Kerman, il tint un grand conseil, où tous les avis se réunirent pour ce dernier parti. En conséquence il se disposa à la retraite, & pour ôter aux Persans l'envie de le poursuivre, il résolut de leur donner une fausse allarme, en faisant défiler vers la capitale un corps de neuf mille hommes, qui eut ordre d'insulter les fauxbourgs, & de se replier ensuite sur l'armée pour couvrir sa marche. Ces troupes parurent devant Ispahan le 17 de Mars, & les Aghuans avoient ordre de décamper la nuit suivante. Ainsi les Persans touchoient, sans le savoir, au terme heureux de leur délivrance, lorsqu'une démarche inconsidérée les replongea dans de nouveaux malheurs. Dès que l'ennemi se fut approché de leurs murailles, le découragement s'empara de tous les esprits, & la frayeur fut si générale, qu'on envoya sur le champ des députés à Mahmud, pour l'engager à se retirer,

Mahmud songe à la retraite.

Le Sofi lui offroit de payer une grosse somme d'argent pour les frais de la guerre, de lui abandonner la possession du Kandahar, & de renoncer à tout droit de propriété & de souveraineté sur cette province.

Démarche inconsidérée du Sofi.

Ces propositions surprirent agréablement Mahmud, & lui firent connoître ses forces. Persuadé que des offres de cette nature n'avoient d'autre principe que la crainte, & une impuissance absolue de lui résister, il résolut de s'en prévaloir pour porter plus haut ses prétentions. Il exigea qu'outre la cession du Kandahar le Sofi lui donnât en mariage une de ses filles, & la province de Hasarai pour dot. Ces demandes parurent exorbitantes; cependant on se relâcha sur la dernière, qui concernoit la donation du Hasarai. Quant au mariage, le Roi n'y voulut jamais consentir, & témoigna à ce sujet une délicatesse déplacée, dont Mahmud s'offensa, & qui rompit les conférences.

Siége d'Ispahan.

Toute l'armée des rebelles s'approcha donc d'Ispahan, & s'empara le 19 de Mars de *Farabat*, maison royale, située à une petite lieue de cette ville. Le jour suivant elle prit possession de *Zulfa*. C'est un gros village voisin de cette capitale, & qui passe même pour un de ses fauxbourgs; quoiqu'il en soit séparé par la rivière de *Senderou*, qui est à un quart de lieue d'Ispahan. Les Aghuans en tirerent d'énormes contributions, & s'y logerent pendant tout le siége. Le 21, qui étoit le premier jour de l'année Persanne, ils parurent sur les bords de Senderou, tentes

Prise de Farabat & de Zulfa.

rent inutilement de forcer le pont d'*Abusabat*, & se retirerent après une escarmouche assez vive, dans laquelle il y eut trois ou quatre cens hommes de tués de part & d'autre. Le 23 ils attaquerent avec aussi peu de succès le pont de Chiraz. L'eunuque *Achmet-Aga*, qui le défendoit, les repoussa avec vigueur, & les poursuivit jusqu'à leur camp, après leur avoir tué beaucoup de monde. Cet échec les rendit plus circonspects. Ils se tinrent enfermés dans Zulpha jusqu'au mois de Mai, sans oser paroître sur le bords de la rivière.

Mahmud employa ce tems à pourvoir son camp de toutes les munitions nécessaires pour un long siége, à envoyer des partis dans les bourgs & dans les villages, à proposer au Sofi divers projets d'accommodement pour l'amuser, & à pratiquer de secretes intelligences dans la ville, à la faveur de ces négociations. On assure qu'il trouva le moyen de corrompre la fidélité de *Machmet-Vali*, général des Arabes, qui en effet ne fit rien de digne de sa réputation pendant tout le siége.

Au commencement du mois de Mai les Aghuans songerent tout de bon à s'ouvrir le passage de la rivière, pour s'approcher davantage de la ville. Ils attaquerent pour la seconde fois le pont *d'Abusabat*, & le surprirent plutôt qu'ils ne le forcerent, les soldats qui le gardoient étant ivres ou endormis. Maîtres de ce passage, ils se répandirent autour d'Ipahan, & se fortifierent si bien dans les

postes importans qu'ils occuperent, que cette grande ville se trouva bloquée de toutes parts.

Les Persans firent de vains efforts pour faire lever ce blocus, & les différens partis qui sortirent de la capitale ou des villes voisines, furent toujours battus. Un corps de cinq mille hommes, assemblé par Ali-Merdan-Khan, & composé de l'élite des troupes du pays, eut le même sort. Ali le destinoit à protéger un grand convoi qu'il vouloit faire entrer dans Ispahan, & se proposoit d'y joindre d'autres recrues, qu'il alla lever lui-même. Tandis qu'ils s'occupoit de ce soin, son frere eut la témérité d'engager un combat, dans lequel les cinq mille hommes furent totalement défaits ; ce qui fit perdre aux assiégés presque toute espérance de secours.

Dès le commencement du siége Schah-Hussein avoit sollicité *Vachtanga*, despote de Géorgie & vassal de la Perse, de venir l'assister avec toutes les forces de son pays ; mais ce prince, mécontent du Roi & de ses ministres, qui avoient pris contre lui le parti des Lesgiens, anciens ennemis de son Etat, avoit fait serment de ne jamais tirer l'épée pour la défense des Persans, & refusa de marcher, malgré les présens & les invitations pressantes que lui fit son maître.

On s'avisa, pour dernière ressource, de tirer du haram le prince *Thamas*, troisième fils d'Hussein, & de l'envoyer dans toutes les provinces du royaume, pour rassembler les garnisons des places, & les

milices des frontières. Pour donner plus d'autorité à ce jeune prince, le Roi le déclara son successeur, & le fit reconnoître en cette qualité par le peuple d'Ispahan. Thamas sortit pendant la nuit de la ville, escorté de cinq cens *Kagiars* (1), qui le conduisirent heureusement au travers des postes ennemis. Quand il fut en état d'agir, il expédia des ordres aux gouverneurs & aux vassaux de l'Empire pour la convocation des milices. Mais il trouva par-tout tant découragement, qu'il put à peine rassembler quelques nouvelles recrues, qui ne furent pas plutôt formées, qu'elles déserterent faute de payement. La conduite qu'il tint dans ce voyage ne contribua pas à le faire estimer. Peu sensible aux maux de l'Etat, & aux disgraces dont sa maison étoit menacée, il donnoit plus de tems à ses plaisirs qu'au soin des affaires. Tandis que la Perse étoit aux abois, il s'occupoit des préparatifs de son mariage, & ce fut le jour même de cette fête qu'il reçut la fatale nouvelle de la prise d'Ispahan.

Extrêmités où se trouvent réduits les assiégés.

Révol. de Perse, t. II. p. 177. & suiv.

Cette ville, resserrée de plus en plus par les Aghuans, commença, après deux mois de blocus, à sentir les incommodités de la disette. La viande manqua d'abord, & l'on fut obligé de tuer les chameaux, les mulets, les chevaux, & les autres bêtes de charge. La famine fut si cruelle en Septembre & en Octobre, qu'on se trouva réduit à manger des feuilles & des écorces d'arbre; des racines broyées,

(1) Milice Persanne, estimée par sa bravoure & par sa fidélité.

auxquelles on mêloit un peu de son pour en faire du pain; des cuirs bouillis, des chiens & des chats, & même de la chair humaine. Comme les rues & les places étoient couvertes de cadavres, quelques misérables se jettoient avidement sur les moins décharnés, & leur coupoient les cuisses pour les manger. On enleva dans les maisons plusieurs enfans, qui servirent de pâture à leurs cruels ravisseurs, & il y eut même des peres & des meres qui se nourrirent de ces funestes alimens. La mortalité devint si grande, que de plus d'onze cens mille ames qui étoient dans la ville, il n'en restoit pas cent mille à la fin du siége.

Ces extrêmités contraignirent Hussein de se mettre aux pieds d'un ennemi barbare, & de conclure un traité honteux, dont les principales conditions portoient qu'il donneroit sa fille en mariage à Mahmud, & qu'il abdiqueroit le trône pour le céder à son gendre. Le 21 d'Octobre ce malheureux Monarque, que les cris de ses sujets n'avoient pu arracher de son haram pendant tout le cours du siége, parut en habit de deuil dans la place publique, & parcourut à pied les principales rues d'Ispahan, suivi d'un peuple innombrable qui étoit accouru à ce spectacle. Il leur déclara la résolution qu'il avoit prise de renoncer à la couronne, pour les sauver du pillage & du massacre, déplorant avec de grands gémissemens les calamités que son imprudence & les mauvais conseils de ses Ministres avoient attirés sur le Royaume, & paroissant plus Ibid. p. 190.

touché du malheur de ses sujets que de ses propres disgraces. Chacun écouta ces plaintes avec les démonstrations de la plus vive douleur, les uns levant les mains vers le ciel, d'autres essuyant les pleurs que la compassion leur arrachoit; la plupart poussant des cris & des hurlemens affreux qu'on entendoit dans toute le ville.

Le 22 il envoya à Mahmud des députés pour signer la capitulation, & le lendemain il se rendit lui-même à Farabat pour la ratifier. Les principaux chefs des Aghuans presserent inutilement Mahmud d'aller au-devant du Roi, & de lui faire au moins quelques civilités en qualité de gendre. Ce barbare l'attendit fierement dans une des salles du palais, & daigna à peine faire quelques pas pour le recevoir.

Abdication d'Hussein.

Hussein l'aborda d'un air ouvert, lui mit sur la tête la tiare royale, déclara publiquement qu'il le reconnoissoit pour son gendre & pour son successeur, & lui présenta l'acte par lequel il lui résignoit sa couronne. Il le pria, suivant les conditions stipulées dans le Traité, de ne point attenter à l'honneur de ses femmes, ni à la vie de ses enfans; de traiter le peuple avec douceur, de ne point l'accabler d'impôts extraordinaires, & de se contenter de ceux que les Rois de Perse avoient coutume d'exiger.

Mahmud est couronné.

Mahmud, que le Sofi venoit de couronner lui-même, reçut aussi-tôt les hommages des Seigneurs de l'une & de l'autre nation. On observa dans cette cérémonie l'usage de la Perse, c'est-à-dire que les

Grands se prosternerent trois fois devant lui, & baiserent ensuite ses genoux. Le même jour les troupes Aghuanes prirent possession des principaux quartiers d'Ispahan, & le lendemain Mahmud y entra lui-même, & reçut le serment de fidélité des magistrats, des officiers de l'armée, & des chefs de la bourgeoisie. Il débuta par un trait de justice, ou plutôt de politique, qui lui fit beaucoup d'honneur. Ayant fait arrêter toutes les personnes, qui avoient eu avec lui des intelligences criminelles, il les condamna à mort comme des traîtres, & les fit exécuter dans la place publique, où leurs corps furent laissés sans sépulture, disant qu'*Il n'y avoit rien de bon à attendre de pareils amis, & que des gens qni avoient trahi leur Roi, le trahiroient infailliblement lui-même, s'ils en trouvoient l'occasion.* Machmet-Vali fut seul excepté de cette proscription; parce que Mahmud, comme on l'a cru, lui avoit promis avec serment de ne point le faire mourir; mais ses biens furent confisqués, & il fut condamné à une prison perpétuelle. L'Athemat-Doulet & la plupart des autres ministres conserverent leurs emplois. Mahmud se contenta de leur donner à chacun un adjoint de sa nation, soit pour éclairer leur conduite, soit pour mettre les Aghuans à portée de s'instruire & de se former aux affaires.

Quand il eut réglé celles de la capitale, il songea à affermir sa puissance au-dehors, & à soumettre les autres villes du Royaume. Sa première entrepise fut contre Casbin, où le prince Thamas fai-

Prise de Casbin. Massacre des Aghuans.

soit alors sa résidence. *Aman-Ulla*, qui tenoit le premier rang dans la nation Aghuane après Mahmud, fut chargé de cette importante expédition. La ville se rendit sans faire aucune résistance, & fut indignement pillée par ce barbare, quoiqu'elle eût obtenu une capitulation. Ce traitement irrita les bourgeois, qui chasserent de leur ville les Aghuans, après en avoir massacré quatre mille.

Exécution sanglante qui se fait à Ispahan.

Les habitans d'Ispahan, quoique très-innocens de cette violence, en porterent la peine. Mahmud craignant qu'ils ne fussent aussi tentés de secouer le joug, résolut de s'affranchir à cet égard de toute inquiétude, en exterminant tous ceux qui pouvoient former un pareil complot. Le 25 de Janvier de l'année 1723 fut le jour funeste de cette terrible exécution. Trois cens personnes, invitées de sa part à un grand festin, furent les premières victimes qu'il immola à sa sureté. Il fit ensuite massacrer leurs enfans. Deux cens jeunes gens, de la première noblesse, qu'on élevoit ensemble dans une Académie fondée par les Sofis, eurent le même sort. On les tira de ce lieu, pour les conduire dans une campagne voisine, où des soldats Aghuans les assaillirent comme des bêtes fauves, se faisant un plaisir cruel de les percer de leurs flèches & de leurs javelots. Le même jour trois mille soldats Persans, que Mahmud avoit incorporés dans ses troupes, furent égorgés dans le palais, où ce Prince les avoit attirés, sous prétexte de leur faire quelques libéralités.

Pour achever de calmer ses craintes du côté d'Ispahan, il résolut d'en chasser tous les anciens habitans, & de les remplacer par des colonies tirées du Kandahar ou des contrées voisines. Il commença par publier un édit, qui permettoit aux familles Persannes de sortir de la ville, pour aller s'établir où elles voudroient. Cette prétendue permission étoit un ordre tacite de se retirer, & afin que personne ne pût ignorer les intentions du Monarque, on enlevoit de tems en tems les jeunes gens les plus hardis & les plus robustes, pour les égorger en secret. La crainte d'un pareil sort fit déserter quantité de familles.

Comment cette ville est dépeuplée par Mahmud.

Mahmud, toujours occupé du dessein de conquérir le reste de la Perse, envoya vers ce même tems trois mille hommes en course, sous les ordres de *Nazir-Ulla*, partisan hardi, qui s'étoit acquis une grande réputation dans son métier. Nazir fit d'abord le dégât aux environs d'Ispahan, s'enfonça ensuite dans le royaume, pilla les villes & les bourgs qu'il trouva sans défense, emmena quantité d'esclaves & un butin considérable, & revint au bout de trois mois avec cinquante mille chameaux chargés de richesses, après avoir ravagé près de deux cens lieues de pays, sans trouver aucun obstacle. Entre plusieurs importans services qu'il rendit à Mahmud dans cette expédition, il lui amena six mille Turcs *Dergesins*, habitans originaires de la Mésopotamie, que Schah Abbas avoit transportés au-delà du Tigre, pour les établir dans les plaines qui sont entre Babylone & Hamadan. Nazir les engagea à quitter

Course de Nazir-Ulla.

Turcs Dergesins, transportés à Ispahan.

leurs habitations, à s'enrôler dans ses troupes, & à le suivre jusqu'à Ispahan. C'est ainsi que cette ville commença à se peupler d'étrangers.

Colonies de Kandahar.

D'autres colonies, venues du Kandahar, acheverent de renouveller ses habitans, & réparerent en partie ses anciennes pertes. La première caravane, qui fut la plus nombreuse, arriva au mois de Juin de l'année 1723. Les autres suivirent de près, & ce qu'il y eut de plus remarquable dans la dernière, ce fut de voir arriver la mere du Monarque dans un équipage qui peut nous donner une idée de la simplicité de ce peuple. Elle entra dans Ispahan montée sur un chameau, sans aucune suite d'officiers ni de gardes, le corps à demi couvert d'une mauvaise robe de toile, tenant dans sa main une grosse rave, qu'elle mangeoit avec beaucoup d'appétit.

L'arrivée de ces colonies ayant fortifié l'armée Aghuane, Mahmud fut en état d'envoyer deux corps considérables, l'un à Chiraz, pour faire le siége de cette grande ville; l'autre dans la province d'Ispahan, pour réduire les places qui tenoient encore pour Thamas. *Zerbesdest-Khan*, fut mis à la tête de ce dernier corps. C'étoit un soldat de fortune, qui, après avoir été esclave, & ensuite muletier dans l'armée, étoit parvenu par son mérite jusqu'au grade de Général. Il prit le château de *Giez*, *Ben-Ispahan*, & d'autres places fortes, qui le rendirent maître de tout le pays. Nazir-Ulla, qui commandoit l'autre corps, ayant soumis presque sans résistance la plupart des

Progrès des Aghuans.

des villes qui se trouverent sur son passage, arriva devant Chiraz, & se disposa à l'attaquer vigoureusement. Mais dès le premier assaut il fut tué d'un coup d'arquebuse, & Zerbesdest-Khan eut ordre de le remplacer. La ville se défendit pendant dix mois avec beaucoup de courage, & fut à la fin emportée d'assaut dans le tems qu'elle demandoit à capituler.

Prise de Chiraz.

La perte de Chiraz entraîna celle de *Kiulpekient* & de *Caxan*, que Mahmud assiégea en personne. Ce fut le dernier exploit glorieux de ce Conquérant, qui depuis cette expédition n'éprouva plus que des disgraces. Ayant fait une excursion sur la frontière de l'Arabie, au printems de l'année 1724, il y perdit tout son bagage, & ne ramena pas la sixième partie de ses troupes. Sur la fin de la même année il assiégea *Yesd*, place très-forte, située à dix journées d'Ispahan, & dont il étoit important de s'assurer, pour établir une communication facile entre cette capitale & Kandahar. Comme il entroit dans un pays que ses ennemis avoient eu la précaution de ruiner, l'impossibilité d'y subsister longtems le détermina à brusquer l'attaque. Il donna à la ville un assaut général, dans lequel ses gens furent repoussés, & les assiégés, profitant du désordre où étoient les Aghuans, les poursuivirent dans leur retraite, en tuerent un grand nombre, pillerent leur camp, & dissiperent toute cette grande armée.

Commencement des disgraces de Mahmud.

Mahmud, peu accoutumé à de pareilles disgraces, les imputa à une cause surnaturelle, & crut devoir appaiser le ciel par

Il tâche d'appaiser le ciel.

une de ces pénitences ſuperſtitieuſes, que les Indiens du Kandahar pratiquent, & dont l'uſage s'étoit introduit parmi les Aghuans. Il s'enferma pandant quarante jours dans un lieu obſcur, où il ne vécut que de pain & d'eau, prenant à peine quelques momens de ſommeil, & paſſant le reſte du tems à prier, à méditer, à s'agiter le corps par des contorſions violentes, & à pouſſer d'affreux hurlemens, tirés du fond de la poitrine. Ces auſtérités altérerent d'une manière ſenſible ſon tempérament, & le firent tomber dans des accès de démence, dont il ne fut pas poſſible de le faire revenir. Une ſombre mélancolie s'empara de ſon eſprit. Il devint inquiet, farouche, ſoupçonneux & cruel pour ſes plus chers confidens, s'imaginant que toutes les perſonnes qui l'approchoient en vouloient à ſon trône ou à ſa vie.

Il tombe dans des accès de démence.

L'évaſion de *Mirza Sefi*, fils aîné d'Huſſein, qui ayant trouvé le moyen de tromper ſes ſurveillans, ſe ſauva dans une province éloignée, acheva de lui troubler l'eſprit. Il en conçut un ſi noir chagrin, que s'étant fait amener tous les princes qui étoient dans le haram, il en tua cent cinq avec ſon ſabre, ou, ſelon d'autres, cent quatre-vingt, étant aſſiſté dans cette cruelle exécution par deux ſeigneurs Aghuans. Huſſein, & deux de ſes fils, qui étoient en bas âge, furent les ſeuls qu'on épargna, & ces deux jeunes princes ne dûrent la vie qu'à la généreuſe tendreſſe de leur pere, qui reçut une bleſſure en parant les coups qu'on leur portoit, & qui fléchit enfin le tyran par ſes larmes.

Cruautés qu'il commet dans le Haram. Ibid. p. 298.

Les Medécins employerent inutilement tous les secrets de leur art pour calmer les transports frénétiques de Mahmud. Sa fureur augmentant tous les jours, on s'avisa de recourir aux exorcismes des prêtres Arméniens, qui réciterent sur sa tête l'Evangile de S. Jean, qu'ils appellent dans leur Rituel l'*Evangile rouge*. Ce dernier secours parut lui procurer un petit intervalle de tranquillité. Mais bientôt après, un nouveau transport, accompagné d'effrayans symptômes, le fit tomber dans le plus affreux état. Son corps se couvrit de lépre, & la pourriture corrompit ses intestins. Il rendoit les excrémens par la bouche, & dans les transports qui l'agitoient, il se déchiroit les mains avec les dents.

Les Aghuans voyant que sa mort étoit prochaine, & que sa situation ne lui permettoit pas de pourvoir lui-même à sa succession, coururent en tumulte au haram, en tirerent *Aszraff*, fils du prince qui avoit succédé à Mir-Veïs, & le placerent sur le trône. Le premier usage qu'il fit de son autorité, fut de se faire apporter la tête de Mahmud, qui avoit tué son pere, & d'ordonner le massacre de ses principaux ministres, & de cinq cens Aguhans de Hazarai, qui composoient sa garde.

Il est détrôné & massacré.

Aszraff monte sur le trône.

Tel fut le sort de ce conquérant de la Perse, que ses sujets, par le caprice le plus barbare, dépouillerent du trône & de la vie lorsqu'il n'avoit plus que quelques momens à jouir de l'un & de l'autre. C'étoit un Prince d'une intrépidité peu ordinaire, capable de concevoir les plus hardis projets, ardent & opiniâtre dans l'exé-

Portrait de Mahmud.

cution, mais plus heureux qu'intelligent, & plus propre à conquérir un Empire qu'à le gouverner. Il avoit la taille petite & mal prise, la tête enfoncée dans les épaules, le visage plein, les yeux un peu tournés, quelque chose de rude & de farouche dans la physionomie. Il étoit chaste, très-sobre, fidéle à sa parole, zèlé pour la discipline militaire, mais souvent injuste & cruel envers ses soldats, qu'il dépouilloit de leur butin, & qu'il faisoit décimer pour des fautes légeres. Sa dernière défaite l'avoit aigri contr'eux; & comme il se persuada que l'aisance avoit amolli leur courage, il se reprochoit de les avoir enrichis, jusqu'à dire un jour qu'*il voudroit les voir aussi gueux qu'ils l'étoient avant la conquête de la Perse.* Il dormoit peu, & faisoit souvent lui-même la ronde, non-seulement dans les camps, mais dans Ispahan même. Il passoit la plus grande partie du jour à lutter contre les hommes les plus robustes, à monter à cheval, à lancer le javelot, à s'escrimer avec le sabre. Un de ses exercices étoit de fendre par le milieu du corps cinq moutons attachés ensemble. Il fut tué le 22 d'Avril de l'année 1725, à l'âge d'un peu plus de vingt-six ans, dont il en avoit régné deux & demi.

Revol. de Perse. Ibid. pag. 318.

Aszraff jouit assez paisiblement du trône pendant cinq ans. Mais ayant été battu en 1730 par les troupes du prince Thamas, fils d'Hussein, commandées par le fameux *Thamas-Kouli-Khan*, il se sauva vers la frontière de Turquie, où il fut tué. Kouli-Khan mit alors Thamas sur le trône, & l'en fit descendre presqu'aussi-tôt, pour y

Couronnement & destitution de

monter lui-même. C'est ainsi que la puissance des Sofis fut totalement anéantie. Thamas le dernier des Sofis.

Thamas-Kouli-Khan, prit à son avénement à la couronne le nom de *Schah-Nadir*. J'ai parlé de son expédition contre le grand Mogol (1), ses autres exploits me sont peu connus. Il fut massacré en 1747 par *Mohammed*, gouverneur de Tauris, de concert avec *Ali-Kouli-Khan*, neveu de Nadir, qui se fit proclamer Roi de Perse sous le nom d'*Adil-Schah*. Mais Adil fut détrôné l'année suivante par son frere *Ibrahim*, qui le fit aveugler. Usurpation de Schali-Nadir.

Ibrahim ne régna lui-même que quelques mois. Il trouva un compétiteur redoutable dans *Schah-Rouk*, qui étoit petit-fils de Nadir, & qui descendoit de la famille des Sofis par sa mere. Ce Prince leva une armée, & marcha contre Ibrahim, qui ayant été abandonné de ses meilleures troupes, ne fit qu'une foible résistance. Les uns disent qu'il périt dans le combat, d'autres; qu'il y fut fait prisonnier, & que son ennemi lui ôta la vie. Ibrahim. Essai sur les troubles de Perse & de Géorgie, 2. partie.

Schah-Rouk fut alors reconnu Roi par tous les gouverneurs des provinces. Mais il ne régna pas plus tranquillement que ses prédécesseurs. Le Scheïk * de Metched entreprit de mettre la couronne sur la tête de son fils, & souleva tout le Khorasan. Sur ces entrefaites *Soliman*, prince de la famille des Sofis, se fit proclamer Roi dans la même province. Schah-Rouk marcha contre ces deux rebelles, remporta sur eux plusieurs avantages, & fit mourir Schah-Rouk. * Grand Mufti. Troubles du Khorasan.

(1) Voyez le second Tome de cette Hist. p. 599. & suiv.

Soliman, qui eut le malheur de tomber dans ses mains.

Révolte de tous les Gouverneurs de la Perse.

Tandis qu'il étoit occupé dans le Khorasan à étouffer ces révoltes, il s'éleva d'autres troubles dans le centre de la Perse. Les Khans de ces quartiers secouerent le joug, & prétendirent ériger leurs gouvernemens en principautés. D'autre part *Teimouras*, despote de Géorgie, & son fils *Héraclius*, s'emparerent des provinces d'*Erivan* & de *Naxivan*, firent des courses jusqu'aux portes de Tauris, & se liguerent avec les Aghuans de ce canton, qui se soumirent au premier de ces princes, & reçurent un Général de sa main.

Commencemens d'Héraclius.

Ismaël prétend à la couronne.

Dans le même tems les *Bactiaris*, Curdes d'origine, établis dans la partie méridionale du royaume, arborerent l'étendard de la rébellion, & se déclarerent en faveur d'un Prince nommé *Ismaël*, qui prétendoit descendre de la famille des Sofis. Ces peuples ayant pris les armes se mirent en campagne, ravagerent tout le pays qui est entre leurs habitations & Ispahan, s'emparerent de cette capitale, & y firent couronner le prince Ismaël. Le nouveau Sofi, qui avoit besoin d'argent pour se maintenir sur le trône, condamna le peuple à des impôts excessifs, & poussa la tyrannie jusqu'à faire mourir plusieurs riches marchands, pour s'emparer de leurs biens. *Sheriman*, fameux négociant de Zulfa, dont la famille avoit déja souffert de cruelles vexations sous le régne de Schah-Nadir, fut une des victimes qu'Ismaël immola à son avarice.

Il est couronné dans Ispahan.

Les Aghuans, qui ne s'étoient soumis

aux Géorgiens que pour commettre avec plus d'impunité toutes sortes de violences, ne tarderent pas à se dégoûter de cette subordination, & commencerent par destituer le Général qu'on leur avoit donné. Ce fut alors que leur licence n'étant plus retenue par aucun frein, ils se répandirent avec furie dans l'Azerbijane, où ils mirent tout à feu & à sang. Heraclius, irrité de leur révolte, & des brigandages qu'ils commettoient dans le voisinage de son pays, alla les combattre en diligence, & remporta sur eux une victoire signalée. Il tua de sa main un de leurs principaux chefs, qui avoit osé lui proposer un défi. Il s'avança ensuite jusqu'à Tauris, dont il fit le siége, & après avoir soumis cette grande ville, il marcha contre les Lesgiens & d'autres barbares, qui avoient favorisé les brigandages des Aghuans. Les avantages qu'il remporta sur eux lui inspirerent une telle confiance, qu'il prit alors le titre de *Doulet-Scheriki*, c'est-à-dire, d'Associé à l'Empire. On prétend que ce fut en conséquence d'un traité qu'il avoit conclu avec Schah-Rouk, pour le partage du royaume. Mais il ne termina pas cette campagne aussi glorieusement qu'il l'avoit commencée. Les Aghuans & les Lesgiens s'étant ligués contre leur ennemi commun, fondirent sur les provinces de Naxivan, d'Erivan, & de Schirvan, où ils exigerent d'énormes contributions, forçant les peres de vendre leurs enfans pour satisfaire à ces taxes, saccageant les bourgs & les villages, brûlant jusqu'aux moissons, abusant de toutes les femmes qui tomboient dans leurs mains,

Progrès d'Heraclius.

Brigandages des Aghuans & des Lesgiens.

& les massacrant après avoir assouvi sur elles leur passion brutale. Héraclius vit ainsi désoler ses nouvelles conquêtes, & fut obligé de se retirer vers Teflis, pour couvrir son propre pays.

Disgraces de Schah-Rouk. Schah-Rouk, que la révolte du Scheïk de Metched avoit retenu une année entière dans le Khorasan, y perdit la plupart de ses troupes, qui périrent de misere. Sa foiblesse commença à dégoûter ses partisans, & les bruits qui se répandirent qu'il étoit *Sunnite*, c'est-à-dire, de la secte d'Omar, acheverent de diminuer son crédit. Le Scheïk profita de ces dispositions pour soulever les peuples, qui déclarerent hautement qu'ils vouloient avoir un Roi qui professât la Religion de leurs ancêtres. Schah-Rouk fut arrêté dans la première chaleur de cette émeute, & ses propres sujets lui creverent les yeux.

Ses Sujets lui crevent les yeux.

Nouveau prétendant à la couronne. L'année suivante Héraclius fit paroître sur la scène un nouveau personnage, que les Moscovites avoient mis dans ses mains, & qu'on voulut faire passer pour un Prince de la famille des Sofis. Son projet étoit de l'opposer à Ismaël, d'attirer sur lui l'attention des peuples, & de profiter du prétexte de son élévation au trône, pour augmenter sa propre puissance dans la Perse. Dans cette vûe il rechercha l'alliance de plusieurs Khans du royaume, & leur proposa un plan d'opérations, dont l'objet apparent étoit de pacifier les troubles de l'empire, d'exterminer les Aghuans, les Lesgiens, & les autres brigands qui le désoloient, & de procéder à l'élection d'un Roi, dans une Diete qui se tiendroit

Projets d'Héraclius.

à Ispahan, & dans laquelle on examineroit les droits d'Ismaël, & de son compétiteur.

La ligue fut conclue, & le rendez-vous général des troupes fut assigné aux environs de Tauris, dont les Aghuans venoient de s'emparer. Mais Héraclius s'apperçut bientôt de la mauvaise foi de ses alliés, qui, bien loin de seconder son courage, ne chercherent qu'à le croiser dans toutes ses entreprises. Il ne laissa pas de se mettre en campagne avec douze mille hommes, & s'approcha de *Guendjé*, ville située sur les confins de la Perse & de la Géorgie. Il y trouva un corps considérable de Lesgiens, que le gouverneur de cette place, quoi qu'allié d'Héraclius, avoit attirés secretement. Les deux armées en vinrent aux mains, & celle des Géorgiens fut si maltraitée, qu'elle se retira en désordre vers Téflis, après avoir perdu trois ou quatre mille hommes. **Il est battu à Guendjé.**

Héraclius traita alors avec les Circassiens, en obtint un puissant secours, & marcha contre les Lesgiens, dont il battit un gros détachement dans la Géorgie. Il entra ensuite dans le pays des *Borcialous*, peuple établi entre le territoire de Téflis & celui de Guendjé, y rencontra *Hadji-Tchelebi*, Général de l'armée Lesgienne, lui tua sept à huit mille hommes, s'empara de son artillerie & de tous ses bagages, & délivra quinze cens esclaves Chrétiens qui étoient dans son camp. Cette victoire rétablit entièrement les affaires du prince de Géorgie. Les Aghuans lui demanderent la paix, & l'obtinrent, à condition qu'ils **Il bat à son tour les Lesgiens.**

ſe tiendroient dans les limites de leurs habitations, & qu'ils ne paſſeroient point l'Araxe. L'année ſuivante, ils lui remirent Tauris & les autres places dont ils s'étoient emparés, & lui offrirent même de ſe joindre à lui contre les Leſgiens & le Khan de Guendjé.

Situation de la Perſe en 1753.

Telle étoit la ſituation de la Perſe en 1753. Nous n'avons point de notions plus récentes de cet Empire. L'intérieur du pays eſt diviſé entre autant de Souverains qu'il y a de Khans ou de Gouverneurs particuliers. Schah Iſmaël eſt maître d'Iſpahan. Le prince que les Moſcovites & les Géorgiens veulent mettre ſur le trône, réſide à *Kaket*, une des principales villes de Géorgie. Héraclius, maître de l'Azerbijane & de l'Arménie Perſique, eſt en paſſe de donner la loi au reſte de l'empire, dont ſes ancêtres étoient les vaſſaux. C'eſt un prince d'un eſprit vaſte, d'un courage extraordinaire, réglé dans ſes mœurs, ſimple dans ſes manières & dans ſes vêtemens, dune piété exemplaire, juſte, libéral, fidéle à ſa parole, chéri de ſes peuples, adoré de ſes ſoldats, eſtimé & révéré de tous ſes voiſins, qui le regardent comme le plus grand capitaine & le prince le plus accompli de ſon ſiécle; réputation dont il jouit depuis pluſieurs années, quoi qu'il en ait à peine aujourd'hui * trente-deux.

* En 1578.

CHAPITRE V.

Du Gouvernement civil & militaire de la Perse.

ARTICLE PREMIER.

Du Roi, de ses Femmes & de ses Enfans, & des Eunuques tattachés au service du Haram.

Le gouvernement de ce pays est l'image du plus parfait despotisme. Cette servitude est ancienne chez les Persans. Dès le tems de Cyrus le Grand, c'étoit la coutume d'adorer les Rois de Perse, & de leur rendre en quelque sorte les mêmes honneurs qu'aux Dieux. Ils prenoient le titre de *Seigneur* par excellence, de *Grand Roi*, ou de *Roi des Rois*. Ils se donnoient les mêmes noms sous la dynastie des Arsacides, & Sapor, dans une lettre qu'il adressa à l'Empereur Constance, se qualifie *Roi des Rois, parent des Etoiles, frere du Soleil & de la Lune.* Tous les étrangers, sans excepter même les Ambassadeurs des Princes, ne pouvoient être admis en présence du Roi, sans se soumettre à la cérémonie de l'adoration. Ils étoient forcés de rendre les mêmes respects à ses images. On présentoit, au rapport de Philostrate, une de ses statues d'or à tous ceux qui entroient dans Babylone, & il falloit adorer cette représentation pour être reçu dans la ville.

Ancienne servitude des Perses.

Hist. Univ. traduite de l'Anglois, T. III. p. 419. & suiv.

L'autorité de ces monarques étoit ar-

bitraire. Ils regardoient leurs sujets avec le dernier mépris, & ne leur donnoient jamais que le nom d'esclaves, de quelque qualité qu'ils fussent. La moindre résistance aux volontés du Prince étoit punie de mort. On coupoit au criminel la main droite & la tête. Cet esprit de servitude fit de tels progrès, que ceux-mêmes que le Roi faisoit fouetter publiquement, étoient dans l'usage de le remercier de ce qu'il avoit daigné abaisser son attention jusqu'à eux. On sait le fameux trait d'adulation qu'Hérodote raconte. Un de ces monarques * ayant percé d'une flêche le cœur d'un jeune Persan, en présence de son propre pere, adressa la parole à ce dernier, & lui dit d'un ton mocqueur : *Trouvez-vous que j'aie la main sûre ?* à quoi le Courtisan répondit : *Apollon lui-même n'eût pas tiré plus juste*; flatterie plus criminelle, dit Séneque, que l'action même du Monarque : *Sceleratiùs telum illud laudatum est quàm missum.*

* Cambyse.

Despotisme moderne.

Les Sofis modernes ont poussé le despotisme tout aussi loin, sur-tout depuis le régne d'Abbas I. Il n'est point dans l'univers de Monarques aussi absolus; l'autorité des Empereurs Turcs est beaucoup moins tyrannique. Entre plusieurs titres superbes, ils se font nommer *Rois des Rois*, *Seigneurs de l'Univers*, *Ombres du Tout-puissant*, *Substituts du Ciel*, *Egaux au Soleil*, &c. Le peuple leur attribue plusieurs dons surnaturels, comme celui de guérir les maladies. Lorsque le Roi sort de son palais, les malades se traînent sur son passage, le prient de tremper les doigts

Salmon, Etat de la Perse, trad. Ital. Voyages du Chevalier Chardin, Tome VI. Chap. I.

dans l'eau qu'ils lui présentent, & la boivent ensuite avec avidité, persuadés qu'elle doit opérer leur guérison.

Les Persans s'imaginent que les commandemens de leurs Souverains sont les ordres de Dieu même, qu'on doit un respect aveugle à leurs volontés les plus injustes, & qu'un fils est obligé de tuer son pere, & un pere son fils, lorsque le Roi l'ordonne, fût-ce dans l'ivresse, ou dans le délire. Sefi II commanda un jour par caprice à un jeune Seigneur de couper en sa présence les oreilles à son pere, qui étoit un des principaux juges du Divan. Le fils obéit sans témoigner la moindre résistance, & le Roi continuant d'abuser de son pouvoir, lui ordonna de couper aussi le nez à ce misérable; ce qui fut exécuté avec la même promptitude. Le vieux Magistrat, outré de ce traitement, demanda en grace au Monarque de lui faire donner la mort, pour lui épargner la honte de survivre à une pareille disgrace : *J'y consens*, répondit le Roi; *mais il faut que ce soit ton fils qui t'ôte la vie.* Le jeune courtisan obéit encore à cet ordre barbare, & trancha la tête à son pere, dont il obtint la dépouille, pour prix de cet horrible parricide (1). Voilà un trait peu différent de celui qu'on raconte de Cambyse, & les mêmes mœurs revenues en Perse au bout de deux mille ans.

Ce que ce despotisme a de plus terri-

(1) Thevenot, cité dans Salmon, *ubi suprà*. Chardin raconte plusieurs traits pareils de ce même Prince.

ble, c'eſt que le Sofi, ſans obſerver aucune formalité, peut mettre à mort tous ceux dont il ſe croit offenſé, depuis le plus vil eſclave juſqu'au premier ſeigneur de l'empire. Il eſt vrai qu'il n'uſe guère de ces voies violentes qu'avec les perſonnes que leurs emplois attachent à ſon ſervice. L'uſage ordinaire eſt de citer les criminels devant un tribunal réglé, d'écouter leurs défenſes, & de les juger ſelon la loi. Pour ce qui eſt des miniſtres du palais, & des autres Officiers de l'empire, le Roi les regarde comme des eſclaves, qui dépendent plus particulièrement de ſa perſonne, & croit pouvoir diſpoſer arbitrairement de leurs biens & de leur vie. Un ordre émané de ſa bouche, & dont il confie l'exécution à quelques ſoldats de ſa garde, décide du ſort d'un premier Miniſtre, d'un Gouverneur de province, d'un Général d'armée. On l'immole ſur le champ, ſans lui permettre de ſe juſtifier, & ſans qu'il ſache la plupart du tems de quel crime il eſt coupable.

Ces Princes n'ont point de Conſeil d'Etat pour la diſcuſſion des grandes affaires. Tout ſe décide par eux, ou par l'*Athemat-Doulet* en place, & le plus ſouvent par quelques femmes du haram, dont les intrigues influent tellement ſur le gouvernement de l'Empire, qu'il n'eſt point de miniſtre, ni de ſeigneur qualifié, qui ne ſoient forcés de ramper ſous leur pouvoir. C'eſt à ce dégré d'eſclavage que les Sofis ont réduit leurs ſujets dans ces derniers tems; & comme Platon attribuoit à cet eſprit de ſervitude la chûte de l'an-

cienne Monarchie des Perses *, nous pouvons avec autant de justice rapporter à la même cause toutes les disgraces modernes de ce peuple.

* Plato, Lib. III. de legibus.

Droit de succession.

La couronne est héréditaire, & passe de mâle en mâle dans la même ligne, tant qu'elle subsiste, à l'exclusion des branches collatérales. Les loix appellent au trône l'aîné des fils du Prince régnant. Mais cette disposition est souvent changée par les Monarques, qui, ayant pouvoir de vie & de mort sur leurs enfans, comme sur leurs autres sujets, préférent souvent les cadets, & font aveugler les aînés.

Cruelle politique des Sofis.

Depuis Abbas I la plupart des Sofis ont eu la cruelle politique de faire crever les yeux à leurs freres & à leurs neveux, pour se délivrer des craintes que l'ambition de ces Princes pouvoit leur donner. On leur passoit autrefois un fer brûlant devant les yeux; mais comme on eut rapporté à Abbas II que ses freres, qu'on avoit aveuglés de cette façon, distinguoient le soir la lumière des flambeaux, & se vantoient même de pouvoir quelquefois marcher sans bâton, il leur fit arracher les yeux; ce qui s'est toujours pratiqué depuis. Le ministre chargé de cette cruelle exécution se rend à la porte du haram, avec un ordre du Roi, qu'il remet aux eunuques de la première garde. Ils lui amenent le jeune Prince, & tandis qu'ils le tiennent, il lui ouvre d'une main la paupière, & de l'autre il sépare l'œil de sa cavité avec la pointe d'un couteau, & le détache ainsi tout entier. Les eunuques

Chardin, ibid. Chap. II.

ramenent au férail le pauvre Prince, & panfent fes playes, en y appliquant des cauftiques. Si l'opération & le panfement font faits avec adreffe, les cavités des yeux ne coulent point; autrement il s'y forme une fiftule, qui fuppure continuellement, & qui oblige ces Princes de changer plufieurs fois le jour de bandeau. Quelque barbare que foit cette politique, elle paroît moins dure aux Orientaux que celle des Empereurs Turcs, qui égorgent fans pitié leurs freres & leurs neveux. Les Perfans y trouvent un avantage; c'eft qu'elle ne les expofe point à voir éteindre la famille régnante; malheur dont les Turcs ont été fouvent menacés.

Education des Princes. Les Princes du fang royal font élevés dans le haram, où ils ont chacun une chambre pour prifon. Mais on leur permet d'en fortir à certaines heures, pour s'occuper à tirer de l'arc, à lancer le javelot, & à d'autres exercices du corps. Ils ont pour inftituteurs des eunuques, qui leur apprennent à lire, à écrire, à connoître & à pratiquer les préceptes de l'Alcoran. Il paroît que les Docteurs, chargés de les inftruire, s'attachent à leur infpirer de grands fentimens de dévotion: car plufieurs de ces Princes ne s'occupent la plus grande partie du jour que de la prière & de la lecture de leurs Livres facrés. Quelques-uns s'amufent à tourner ou à deffiner. Leur nourriture eft très-frugale. Leurs habits font d'une étoffe commune, qu'on double pendant l'hyver d'une fourrure d'agneau.

Hiftoire de la dernière Révolution de Perfe, T. I. page 12 & fuiv.

L'ufage eft de les marier à l'âge de dix,

huit ans. Les Princes éloignés du trône n'ont qu'une femme, qu'on enferme dans un haram à part, & qu'on fait garder par un eunuque, ſans la permiſſion duquel le mari ne peut en approcher. On a ſoin de la rendre ſtérile, en lui faiſant avaler certains breuvages, pour empêcher la multiplication exceſſive des Princes du ſang. Les plus proches héritiers de la couronne obtiennent quelquefois deux & trois femmes. Ils habitent avec elles dans une maiſon ſpacieuſe, ſéparée des autres demeures du haram. Leur mere loge dans le même palais, & ils ont un grand nombre d'eunuques à leur ſervice. Bien loin de prendre part au gouvernement, ils ſont dans une ignorance profonde de tout ce qui ſe paſſe dans le royaume. On leur cache juſqu'à leur état, & l'aîné de ces Princes ignore qu'il eſt l'héritier préſomptif du trône. Ce fut Abbas I qui introduiſit l'uſage d'enfermer dans le haram les enfans des Rois, ſans leur permettre d'en ſortir durant la vie de leur pere. Il diſoit à ce ſujet, que les Princes ne doivent pas être moins jaloux de leur autorité que de leurs plaiſirs, & qu'ils peuvent employer pour la conſervation d'une couronne, les mêmes précautions qu'ils employent pour s'aſſurer de la fidélité de leurs femmes.

Les Princeſſes du ſang royal ont un peu plus de liberté Quoiqu'elles ſoient ſous la direction des eunuques noirs, qui ont toujours les yeux ouverts ſur leur conduite, on ne laiſſe pas de leur procurer tous les amuſemens & toutes les

douceurs qu'elles peuvent désirer. Leur sort ordinaire est d'être mariées aux premiers Seigneurs du Royaume, & principalement aux Mollahs du palais. Ceux qui les épousent ne peuvent avoir d'autres femmes, & sont même obligés de congédier toutes leurs concubines.

Particularités concernant le Haram.

Chardin, *ubi suprà* Chap. XII.

Tous les Voyageurs s'accordent à nous donner l'idée la plus avantageuse des beautés qui peuplent le haram du Roi. Dans chaque province les Gouverneurs font une recherche exacte de toutes les filles qui se distinguent par leurs agrémens; & il n'est point de pere qui ne soit flatté qu'on jette les yeux sur sa famille. En effet, dès qu'une jeune personne est admise dans le sérail du Sofi, tous ses plus proches parens reçoivent une pension considérable. Ces gratifications augmentent si elle a le bonheur de lui inspirer de l'amour; & lorsqu'elle accouche d'un Prince, sa famille est élevée aux premières charges de l'Empire. Comme il n'est point dans tout l'Orient de contrée où le sang soit plus beau qu'en Circassie & en Géorgie, c'est de ces deux provinces qu'on tire le plus grand nombre des Sultanes. Lorsque le Roi n'a point d'héritiers, elles ambitionnent toutes de devenir meres, parce que de-là dépend l'élévation de leur famille. Mais lorsqu'il a plusieurs enfans mâles, elles craignent d'en augmenter le nombre, parce que le sort des derniers venus est d'être massacrés ou aveuglés: d'où il arrive que plusieurs de ces femmes prennent le parti de faire périr leur fruit par l'avortement.

Lorſque le haram eſt trop plein, ou que le Roi ſe dégoûte d'y voir toujours les mêmes objets, on en tire un certain nombre de filles, qu'on marie à des perſonnes diſtinguées. Mais cela arrive rarement aux femmes qui ont été reçues dans le lit du Monarque, & jamais à celles qui lui ont donné des enfans.

Le haram eſt partagé en pluſieurs quartiers, entre leſquels il n'y a aucune communication. Chaque mere, comme on l'a dit, loge avec ſes enfans dans un palais ſéparé. Lorſque le Roi meurt, toutes les femmes qu'il a connues particulièrement, ſont reléguées pour toute leur vie dans une maiſon à part. Celles qui habitent le grand haram ont chacune leur cellule, ou logent deux à deux dans une même chambre. Lorſqu'elles ſont deux, il y en a une jeune & l'autre d'un âge avancé. Elles ne peuvent ſe viſiter ſans permiſſion, & on leur défend toutes les familiarités qui paſſent les bornes de l'amitié ordinaire. Malgré ces précautions, il n'eſt pas poſſible de contenir tant de jeunes perſonnes, qui, privées de tout commerce avec les hommes, cherchent à ſe dédommager de cette contrainte, & ſe livrent à de ſecrets déſordres, dont l'habitude n'eſt que trop commune parmi les femmes de l'Orient. Ce qu'on raconte de leurs infames amours offre un affreux tableau dont nous ne dévoilerons pas les horreurs. Celles qui s'attirent les régards & les préférences du Monarque, ſont en butte à la haine des autres, qui employent les plus noires impoſtures pour renverſer

leur crédit. Ces débats rempliſſent le haram de troubles, & font de ce lieu de volupté un ſéjour de diſcorde & de confuſion. Le Roi, qui ne trouve dans preſque toutes ces femmes qu'un manége perfide, ſans aucun attachement pour ſa perſonne, leur fait ſubir, pour les moindres fautes, de terribles châtimens; dégradant les unes, & les occupant aux plus vils emplois; condamnant les autres à la priſon, au fouet, à la baſtonnade, & à d'autres ſupplices.

Les Sultanes paſſent leur vie dans la plus grande oiſiveté. Leurs principaux amuſemens ſont de prendre de l'opium, de fumer, d'aller au bain, de ſe faire gratter la peau par de petites eſclaves, de chanter, de jouer des inſtrumens. C'eſt la vie de la plupart des Dames de Perſe. On ne les charge communément d'aucun ſoin domeſtique, & les plus laborieuſes ne s'occupent qu'à broder. La maxime des Perſans eſt que les femmes ne ſont point faites pour les occupations ſérieuſes, & que leur unique deſtination dans ce monde eſt de plaire à l'homme & de perpétuer ſon eſpèce.

Salmon aſſure que les concubines du Roi de Perſe peuvent recevoir les viſites de leurs parentes, ce qui ne ſe pratique point dans les autres ſérails de l'Orient. Elles ne ſortent du haram que pour accompagner le Prince dans ſes voyages. Leurs voitures fermées de jalouſies, & ſemblables à des cages, ſont environnées d'une troupe d'eunuques & de ſoldats, qui crient de toute leur force, *Kourouk*,

Kourouk, pour avertir les passans de s'écarter du chemin. Lorsque ce convoi passe par une ville, tous les habitans des rues qu'il traverse sont obligés de sortir de leurs maisons, & de se cacher dans les rues voisines. Si c'est un bourg, tous les hommes doivent l'abandonner, & se disperser dans la campagne. Une mort inévitable seroit le chatiment d'une curiosité indiscrete.

Les femmes sont si étroitement gardées dans tout le Royaume, que les sérails de Turquie peuvent passer pour des lieux libres en comparaison de ceux de Perse. Les Persans prétendent que les dernières paroles de leur Législateur furent cellesci : *Gardez votre Religion & vos femmes ;* sur quoi ils se persuadent qu'ils ne peuvent faire observer dans leurs harams une clôture trop exacte. Ils croyent qu'il y va, non-seulement de leur honneur, mais de la gloire de Dieu & de leur salut, de ne pas souffrir que les étrangers jettent le moindre regard sur les lieux où ils gardent leurs concubines. Ils poussent la délicatesse jusqu'à couvrir d'un pavillon la fosse qui sert de sépulture à leurs femmes, afin que leur corps ne soit point vû des hommes qui assistent à l'enterrement. Leurs harams sont toujours environnés d'une haute muraille, & quelquefois d'une double & triple enceinte. Les femmes n'y voyent jamais d'autres hommes que leur époux, leurs fils, & leurs freres.

Service des Eunuques.

Les eunuques sont les seuls hommes qu'on employe au service du haram. Il

y en a de noirs & de blancs. Les premiers, qu'on tire ordinairement de la côte de Malabar, servent dans l'intérieur du sérail. Comme ils sont occupés à veiller sur la conduite des Sultanes, les plus laids & les plus difformes sont ceux qu'on choisit pour cette fonction. Mais ils ne peuvent entrer dans l'appartement d'aucune femme, s'ils ont plus de dix ans, ou moins de cinquante. Ils accompagnent les Dames toutes les fois qu'elles sortent de leur chambre, soit pour aller au bain, soit pour se visiter les unes les autres. Les eunuques blancs gardent les portes du haram, ou s'employent dans les cuisines & dans les jardins. L'entrée des appartemens leur est interdite.

Dans ces derniers tems on comptoit plus de quatre cens eunuques dans le sérail des Sofis. Les grands Seigneurs en ont aussi plusieurs à leur service, & leur confient non-seulement la garde de leurs femmes, mais la régie de leurs biens. On observe qu'étant eloignés de leur famille, que la plupart même ne connoissent pas, & ne tenant au reste des hommes par aucun lien, ils se distinguent entre tous les autres esclaves par leur fidélité & par leur zèle ; ce qui, joint à un certain esprit de souplesse, qui est naturel à cette espèce d'hommes, leur concilie en peu de tems la confiance & la faveur de leurs maîtres.

Histoire de la dernière Révolution de Perse, T. I.

Avant le régne de Schah Soleïman, les eunuques du palais étoient réduits aux viles fonctions dont j'ai parlé. Renfermés dans l'enceinte du haram, ils n'a-

voient aucune part au gouvernement de l'Etat. Ils n'occupoient dans l'Empire qu'un seul poste considérale, qui étoit celui de grand Trésorier, & de principal Ministre des finances. On leur confioit, par préférence, cet emploi, parce que n'ayant ni femmes, ni héritiers directs, ils devoient naturellement être moins tentés de s'enrichir par des voies injustes. On leur procuroit dans le haram toutes les douceurs imaginables, pour les attacher plus étroitement au service du Prince. Mais leur état étoit si méprisé, que le peuple les accabloit d'injures toutes les fois qu'ils sortoient du férail.

Sefi II les tira de cette obscurité. Ce Prince étant attaqué d'une goutte opiniâtre, qui le retint pendant deux ans dans le haram, eut de fréquens entretiens avec quelques eunuques, les consulta sur plusieurs affaires importantes, & s'accoutuma insensiblement à se diriger par leurs conseils. Il donna sur-tout sa confiance à *Chogiadrak*, qui gouverna très-sagement le royaume pendant la maladie du Prince. Quand Sefi fut rétabli, il associa au ministère ces mêmes eunuques, & en forma un conseil particulier, qui eut la principale direction des affaires. Leur autorité augmenta encore sous le régne de Schah Hussein, & l'insolent abus qu'ils en firent fut une des principales causes de la ruine de ce Monarque. Origine de leur puissance.

Les Asiatiques coupent totalement leurs eunuques, qui ne feroient point reçus dans les férails, s'ils y portoient la moindre trace de leur sexe. Cette opération

ſe fait avec ſuccès entre ſept & dix ans: plus tard elle ſeroit très-dangereuſe, & de quatre enfans il n'en réchapperoit peut-être pas un.

ARTICLE II.

Des Miniſtres, & des grands Officiers de l'Empire.

L'Athemat-Doulet. LE premier Officier de l'Empire eſt l'*Athemat-Doulet* (1), qu'on appelle auſſi *Iran Medari*, c'eſt-à-dire, pole de la Perſe, & *Viſir Azem*, ou grand Viſir. On peut ſe figurer quel eſt le pouvoir d'un tel Miniſtre ſous des Princes élevés dans l'obſcurité d'un haram, qui n'apportant ſur le trône aucune connoiſſance des affaires, ſont forcés d'abandonner le timon de l'Etat à un conducteur plus habile, qui régne ſous leur nom, & qui diſpoſe arbitrairement de toute leur autorité. Une des plus honorables fonctions de cet Officier, eſt d'appliquer ſon ſceau ſur tous les édits du Prince, qui, ſans cette formalité, n'auroient aucune force. On a tant de raiſons ici de ſe défier de l'incapacité des Souverains, qu'il eſt bien juſte d'exiger que leurs ordonnances paſſent au moins par les mains d'un Viſir, qui les examine avec quelque ſoin, avant de les publier & d'en faire une Loi de l'Etat. Dans les Monarchies bien policées, c'eſt le corps entier de la Magiſtrature qui vérifie les Edits, & qui leur donne

Salmon, *ubi ſuprà.*

(1) Ce mot ſignifie *ſoutien du trône.*

par

par l'enregiſtrement, le caractère de Loi. On obſerve que la condition des premiers Miniſtres de Perſe, eſt beaucoup meilleure que celle des Viſirs de Turquie. Outre qu'ils ſont moins ſujets à être deſtitués, l'exil eſt ordinairement l'unique diſgrace qui accompagne leur dépoſition, au lieu qu'à la Porte on dépoſe rarement un grand Viſir ſans le faire étrangler.

La ſeconde charge du Royaume eſt celle de *Divan-Beg*, ou de Prince du Divan. C'eſt le chef de la juſtice. Il connoît en denier reſſort de toutes les affaires civiles & criminelles, & ii peut évoquer à ſon tribunal toutes les cauſes qui ſont entre les mains des autres Magiſtrats. Il rend ordinairement la juſtice dans ſa maiſon, & quelquefois dans un des pavillons qui forment le portail du grand palais d'Iſpahan. Le premier Miniſtre tient ſon tribunal dans l'autre pavillon. Le Divan-Beg.

Le Sécrétaire d'état, appellé *Vakanaviſch*, eſt chargé de recueillir tous les édits du Prince, & de garder toutes les minutes des mémoires qu'on lui préſente. C'eſt lui qui expédie les ordres pour les provinces, où il entretient un grand nombre de ſécretaires ſubalternes, qui l'inſtruiſent des plus importantes affaires, dont il fait ſon rapport au Divan. Le Vakanaviſch.

Le *Mirab*, ou Maître des eaux, tient encore un rang diſtingué dans le miniſtère. Son emploi eſt de veiller à la diſtribution des eaux publiques, afin que chaque particulier en ait ſuffiſamment, ſoit pour ſon propre uſage, ſoit pour l'arroſement Le Mirab.

des campagnes. Cette œconomie eſt très-néceſſaire dans un pays que ſa ſéchereſſe expoſe ſouvent à manquer d'eau. Il y a dans chaque province un Mirab particulier.

Le Nazir. La *Nazir*, eſt le ſurintendant des finances du Prince, l'adminiſtrateur en chef de tous ſes domaines, & le gardien de ſon tréſor. C'eſt lui qui régle les dépenſes de ſa maiſon, & il a une inſpection particulière ſur tous les domeſtiques du palais. Il paye les penſions ; il délivre les préſens que le Roi envoye aux Ambaſſadeurs & aux particuliers. Les négocians étrangers n'ont affaire qu'à lui. Il a deux adjoints, qui éclairent de près ſa conduite. Ses comptes doivent être vérifiés par ces adjoints, par l'Athemat-Doulet, & par le Divan-Beg, & il ne peut délivrer aucune ſomme, ſans un ordre ſigné de ces quatre Miniſtres.

Le Jehikagaſi-Baſſi. Le *Jehikagaſi-Baſſi* (1) commande dans la partie antérieure du palais (2). C'eſt de lui que les portiers, les gardes, les huiſſiers, & d'autres domeſtiques de ce genre reçoivent les ordres. Il eſt toujours debout devant le Prince, & il le précéde dans les cérémonies publiques, ayant à la main un bâton garni d'or, & enrichi de pierreries.

Le Mirakour, & le Mirchekar-Bachi. Le *Mirakour Bachi*, ou grand Ecuyer, a non-ſeulement la direction des écuries

(1) Chardin écrit *Ichicagaſi Bachi.* (2) Le palais d'Iſpahan ſe diviſe en deux parties ; l'une qui s'offre en entrant, l'autre plus enfoncée, qui conduit au ſérail. Cette ſeconde partie a un *Ichicagaſi* particulier.

du Prince, mais de tous les haras du Royaume. Le grand Veneur, appellé *Mirchekar Bachi*, ou prince des chasses, a sous ses ordres plus de mille valets, employés au service de la fauconnerie, & des autres classes d'animaux. Lorsque le Roi veut chasser, cet officier fait conduire au rendez-vous non-seulement des chiens, des faucons, des éperviers & d'autres animaux instruits, mais des ours, des panthéres, & des lions apprivoisés, qui se jettent au premier commandement sur leur proie, & reviennent trouver leurs maîtres après l'avoir saisie.

Le Mehter.

Le *Mehter*, ou grand Chambellan, est un autre officier de marque. Ses principales fonctions sont d'habiller le Roi, de le servir à table, de l'accompagner par-tout. Il porte toujours à sa ceinture un petit coffre d'or, rempli de cachou, d'opium, & de diverses sortes de parfums, qu'il Présente au Prince lorsqu'il les demande. Cette charge ne peut être possédée que par un eunuque blanc. Comme celui qui l'exerce est toujours auprès du Roi, il est plus à portée qu'aucun autre Ministre de faire sa cour. Tous les courtisans recherchent ses bonnes graces, & respectent son crédit. Il a une autorité absolue sur les eunuques du palais.

Le Tuchmal Bachi.

Le *Tuchmal Bachi* exerce l'emploi de premier Maître d'hôtel. Il a la surintendance des cuisines & des offices, & il marche à la tête de ceux qui apportent le dîner & le souper du Roi. Il fait l'essai des viandes, à l'entrée de la salle, & le Mehter les goûte aussi lorsqu'on les sert

ſur la table. La dépenſe de la bouche eſt réglée à deux moutons, quatre agneaux, & trente poules pour le dîner, & à moitié moins pour le ſouper. La deſſerte ſe porte au ſérail.

Nobleſſe du pays.

Il n'y a point en Perſe de nobleſſe originaire. Les diſtinctions ne ſont attachées qu'à l'exercice des charges, ou à la poſſeſſion des richeſſes. Cependant ceux qui deſcendent de Mahomet, ou des douze Imans ſes ſucceſſeurs, tiennent parmi les citoyens un rang très-diſtingué, dont ils ne ſont redevables qu'à la naiſſance; ce qui ſe rapporte parfaitement à nos idées de nobleſſe. Ils ont le privilége de porter un turban vert, & de s'appeller *Seïd* & *Mir.* Le premier de ces noms ſignifie *illuſtre*, & l'autre répond à celui de Prince.

Honneurs du Kalaat.

Le *Kalaat* eſt une diſtinction qui ſuit ordinairement les grandes charges. Il conſiſte dans un riche habillement, que le Roi envoye par un Officier de marque. Quelquefois c'eſt un ajuſtement complet, compoſé d'une robe, d'une veſte, d'une ceinture & d'un turban, le tout de la valeur de cinq ou ſix cens livres. Le plus ſouvent ce n'eſt qu'une ſimple veſte. Il ne faut pas un grand crédit pour obtenir ces Kalaats ordinaires. Les autres ne s'accordent qu'à de grands Seigneurs.

Vanité & ſoupleſſe des Courtiſans.

On obſerve que les Perſans ſont naturellement fort vains. Il n'eſt point de peuple plus courtiſan, plus amoureux des diſtinctions & des honneurs. Les Grands paſſent la plus grande partie du jour dans le palais, avec une aſſiduité d'autant plus

remarquable, qu'il leur arrive très-rarement de voir le Roi, qui s'enferme ordinairement dans le haram avec ses femmes. Ils ont dans l'intérieur des émissaires, pour être instruits à point nommé des plus petites choses, & sur-tout du moment auquel le Roi sort du férail, soit de nuit, soit de jour.

ARTICLE III.

Dignités Ecclésiastiques.

LES Ministres de la Religion ont des charges & des dignités particulières, affectées à leur état. Les plus considérables sont celles des *Sedres* ou *Zeders*, qui sont comme les grands Pontifes des Mahométans de Perse, & les juges suprêmes dans toutes les causes qui ont quelque rapport à la Religion. Les Sedres.

Ces prélats ont la surintendance & la direction des bénéfices, & des révenus des mosquées; mais ils rendent compte de leur administration devant une chambre ecclésiastique, qui tient un registre exact de toutes les sommes qu'ils distribuent. Chardin, Tome VI, Chap. XV, Salmon, *ubi suprà.*

Cette charge étoit autrefois exercée par un seul homme, qui avoit le titre de *Sedre Moukoufat*, ou de souverain Pontife. Abbas II la supprima, & son successeur en partagea les fonctions entre deux Ministres. L'un appellé *Sedre Kasseh*, ou Pontife particulier, eut l'administration des Mosquées royales & des autres biens légués par les Souverains. L'autre, qui

fut nommé *Sedre Aam*, ou Pontife universel, fut chargé de la direction des biens légués par les sujets.

Ces deux Sedres prennent les titres de *Princes de la Loi Mahométane*, de *Chefs de la Religion*, de *Vicaires de Mahomet*, & de *Lieutenans des douze premiers Imans, ses légitimes successeurs.* Ils ont droit de séance aux assemblées, qui se tiennent dans le palais. Le Sedre Kasseh est à la gauche du Roi. L'Athemat-Doulet est à la droite, & immédiatement au-dessous est le Sedre Aam. Ces deux prélats ont ordinairement l'honneur d'épouser des filles du sang Royal.

Le Cheik-el-Islam. La troisième dignité Ecclésiastique est celle de *Cheik-el-Islam*, ou d'*Ancien*, c'est-à-dire, de chef *de la Loi.* Il tient aussi un tribunal particulier.

Le Cadi. Le *Cadi* est un autre juge Ecclésiastique. Ce mot, que les Persans prononcent *cazi*, signifie *arbitre*, ou *homme qui décide.* C'étoit autrefois l'unique Magistrat de chaque ville. La Loi Mahométane lui adjuge une grande autorité, qu'il exerce en Turquie dans toute sa plénitude. Mais il a perdu en Pese une partie de ses anciens droits, que les Sedres & le Cheik-el-Islam ont usurpés. Néanmoins les personnes zèlées pour la discipline établie par l'Alcoran, préférent toujours l'autorité du Cadi à celle des autres Docteurs, sur-tout dans les affaires qui corcernent les testamens, les contrats de mariage, & les actes de divorce.

Le Mufti. Le *Mufti* n'a pas mieux conservé ses privilèges. Ce prélat, si révéré des Turcs,

qui le regardent comme le chef ſuprême de la Religion, n'a preſqu'aucune autorité en Perſe. Avant l'établiſſement des Sofis, qui ont introduit beaucoup d'innovations dans la diſcipline Eccléſiaſtique, il faiſſoit les fonctions de grand Pontife. Il s'attribuoit le droit de réſoudre tous les cas de conſcience, d'impoſer des peines pour les infractions de l'Alcoran, d'excommunier & d'abſoudre les pécheurs. On le conſulte encore aujourd'hui ſur les points difficiles de la Loi, & ſes déciſions ſervent quelquefois de régle aux jugemens des Magiſtrats. C'eſt à quoi ſe réduiſent les fonctions de cet emploi, pour lequel on choiſit toujours un homme ſavant dans les Loix, mais d'un caractère doux, & propre à ſe plier aux vûes & aux maximes préſentes du Gouvernement.

Les juges dont nous venons de parler ont chacun leur tribunal, & prennent connoiſſance, non-ſeulement de toutes les affaires eccléſiaſtiques, mais d'une infinité de cauſes qui ſont purement civiles. Comme l'Alcoran, & les ouvrages qui lui ſervent de commentaires, ſont l'unique droit civil & canonique des Perſans, & comme on ſuppoſe avec raiſon que les Eccléſiaſtiques ſont plus verſés dans la connoiſſance de ces Livres que les ſéculiers, le peuple eſt naturellement porté à remettre aux premiers la déciſion de ſes procès. Ainſi ces Miniſtres, dont l'autorité devroit être reſtrainte aux matières de Religion, ſe ſont emparés inſenſiblement de toutes les affaires, & ont telle-

ment empiété ſur la juriſdiction des Laïcs ; qu'ils ſont aujourd'hui preſque les ſeuls adminiſtrateurs de la juſtice. Ils colorent cette uſurpation d'un principe qui tend à renverſer tous les fondemens de la puiſſance ſéculière. Ils prétendent que le pouvoir ſuprême & légiſlatif n'appartient de droit divin qu'à un Prophête ; que Dieu, dans tous les tems, a gouverné ſon peuple par des hommes revêtus de ce caractère ſacré, tels qu'Abraham, Moïſe, Samuel, David, Salomon, & leurs ſucceſſeurs ; que Mahomet, le plus grand des Prophêtes, fut armé des deux glaives, & réunit en ſa perſonne la qualité de Roi à celle de ſouverain Pontife ; qu'il tranſmit à Ali le même pouvoir, qui a paſſé de main en main à ſes deſcendans, juſqu'à *Mohammed Almahadi*, le dernier des Imans ; qu'Almahadi ayant diſparu (1), ſans nommer de ſucceſſeur, & devant reprendre un jour les rênes du gouvernement, le ſiége royal ne peut être rempli, pendant ſon abſence, que par un homme d'une ſainteté éminente, & d'une telle capacité, qu'il poſſede au moins ſoixante & dix ſciences ; & qu'il puiſſe répondre ſur le champ à toutes les queſtions qui lui ſont faites ſur l'Alcoran : *Car*, diſent-ils, *comment un Roi impie, & livré à des paſſions honteuſes, oſeroit-il prétendre à la qualité de vicaire de Dieu ; & s'il*

Dangereux principes de ces Prêtres.

Chardin, ibid, Chapitre I.

(1) Les Perſans croyent qu'il n'eſt point mort, & qu'il eſt caché dans quelque lieu inconnu, d'où il ſortira un jour, pour prendre le gouvernement du monde juſqu'à la fin des ſiécles, après avoir converti au Mahométiſme tous les infidéles.

est aussi mal instruit que la plupart des Princes, dont l'unique talent se borne à savoir lire, comment pourra-t-il résoudre les cas de conscience & les doutes de la foi ?

Chardin assure que tous ses Prêtres & tous les *dévots* du pays soutiennent cette doctrine. Un Mollah d'Ispahan la débitoit publiquement dans ses sermons en 1666, invectivant avec la dernière insolence contre le Gouvernement; soutenant que le Roi & ses Ministres étoient des infracteurs de la Loi, & des hommes abominables; que le ciel ordonnoit d'exterminer la famille régnante, & de chercher dans une autre branche d'Imans des Princes qui soutiendroient plus dignement la qualité de vicaires & de lieutenans de Dieu.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Scheïk Haidar, & Ismaël, fondateurs de la Dynastie des Sofis, se servirent de ces séditieuses maximes pour jetter en Perse les fondemens de leur puissance. Ismaël persuada au peuple que les Princes Turcomans, qui occupoient alors le trône, étoient des usurpateurs; que souillés du crime d'hérésie (1), & de plusieurs autres péchés abominables, & n'ayant d'ailleurs aucune teinture de le Théologie, on ne pouvoit en conscience leur laisser une autorité, qui n'appartenoit qu'à des Imans d'une vie sans reproche, d'une foi pure, & d'un savoir éminent. Les Persans de la communion d'Ali, crurent trouver ces dernières qualités dans Ismaël, & ce fut

(1) Ces Turcomans étoient de la communion d'Omar.

à cette opinion avantageuse qu'il fut redevable de son élévation.

Administration des biens d'Eglise.

Les biens d'Eglise sont, comme je l'ai dit, administrés par les Sedres. Ils consistent en terres, en maisons, en rentes sur le trésor royal & sur les octrois des villes, en bains publics, en caravanseras, & en d'autres effets de même nature. Ces différens fonds peuvent monter à trente-six millions. On les administre avec une si sage œconomie, qu'à la réserve des Sedres, qui tirent annuellement près de deux cens mille livres de leur emploi, les plus riches Bénéficiers en ont à peine dix ou douze mille de revenu. Ce fut Abbas II qui limita à cette somme le produit des plus considérables prébendes. Les Casuistes Mahométans ont en cette matière des principes très-rigides. Ils soutiennent que l'usage du bien d'Eglise est interdit à tous ceux qui peuvent se procurer une subsistance honnête par leur travail, alléguant cette belle maxime de l'Alcoran, que *la plus saine nourriture est celle qu'on obtient par ses peines.*

Ibid. Chap. XV.

Sévérité des Casuistes Persans.

Chambre Ecclésiastique.

Les Sedres rendent compte de leur administration devant une Chambre ecclésiastique, composée de deux bureaux, l'un pour les biens de fondation Royale, l'autre pour les possessions léguées par les particuliers. C'est à cette chambre que s'expédient les provisions des bénéfices. Les uns consistent en fonds de terre ou de maisons, dont l'usufruit appartient au titulaire. Les autres sont des pensions annuelles, qui sont payées par le Trésorier de la chambre.

Bénéfices de deux sortes.

On expédie des provifions pour ces deux genres de bénéfices. On ne touche les penfions qu'en préfentant fon brevet, & lorfque la chambre eft mécontente d'un Bénéficier, elle retient fes provifions, & le prive ainfi de fon bénéfice. Ceux qui ont des fonds de terre fe payent par leurs mains; mais ils font obligés de faire renouveller leur brevet tous les cinq ans; & s'il y a quelque reproche contre leur conduite, la chambre leur refufe cette expédition; politique très-fage, qui contient les Eccléfiaftiques dans une grande régularité. Le Roi nomme à tous les Bénéfices, & ce font les Sedres qui lui préfentent les fujets. Les biens d'Eglife font facrés parmi les Perfans. L'Etat ne peut les confifquer, ni les charger d'aucune taxe.

ARTICLE IV.

Du Gouvernement particulier des Provinces & des Villes.

Divifion de la Perfe relative à fon Gouvernement.

LA Perfe fe divife en *Pays d'Etat* & *Pays de Domaine.* Le pays d'Etat comprend les poffeffions des particuliers. Le pays de Domaine appartient directement à la couronne. Le Domaine du Roi, fous les derniers Princes Sofis, étoit compofé de la Perfide, de la Parthie, du Guilan, du Mezandran, du Kerman, du Korafan, & de la Médie, c'eft-à-dire, des meilleures provinces de l'empire. Ce fut Sefi II qui, par le confeil de fon grand Vifir, établit cette divifion. Voyant que

les Vice-rois de la Perside absorboient presque tous les revenus de cette grande province, il cessa d'y nommer des Gouverneurs, & la fit régir par des Intendans, ce qui fit entrer annuellement dans ses coffres plus de huit millions. Abbas, son fils, suivit le même plan, & nomma des administrateurs pour les autres provinces dont j'ai parlé. Leur situation au centre de l'empire rendoit cette régie facile, & comme elles étoient d'ailleurs peu exposées aux incursions de l'ennemi, il ne paroissoit pas nécessaire d'y entretenir à grands frais des gouverneurs, qui avoient une cour presqu'aussi brillante que celle des Sofis. C'est ainsi que se forma le domaine du Roi. Mais on s'apperçut avec le tems que cette conduite énervoit les forces du royaume; qu'elle appauvrissoit les sujets en enrichissant le Prince, & en faisant entrer dans ses coffres l'argent qui devoit circuler dans les veines de l'Etat; que par la suppression des gouverneurs, & des troupes nombreuses qu'ils étoient obligés d'entretenir, on diminuoit considérablement dans chaque province le débit & la consommation des denrées; qu'enfin le nouvel arrangement causoit une dépopulation sensible dans les villes & dans les campagnes, comme on le remarqua principalement dans la Perside, où la seule ville de Chiraz vit diminuer de quatre-vingt mille ames le nombre de ses habitans.

Chardin, Voyages, T. VI, Chapitre III.

Inconvéniens de cette division.

Pays d'Etat.

Le pays d'Etat s'appelle *Memalec*, c'est-à-dire, *les Royaumes*. Il est en effet par-

tagé en plusieurs grands gouvernemens, qui peuvent passer pour autant de royaumes, & dont les possesseurs ont le titre de *Khan*, qui est l'ancien nom des Rois de la haute Asie, issus de race Tartare. Ces Gouverneurs vivent en souverains. Ils ont les mêmes officiers que le Sofi, & sous les mêmes noms, sans autre différence que dans le nombre. Ils disposent arbitrairement de tous les revenus de la province, à la charge d'y entretenir un nombre limité de troupes, d'envoyer au Roi des fournitures de bouche reglées, & de lui payer un tribut annuel en forme de présent. Ces gouvernemens sont pour la vie, & passent même communément aux enfans des Vice-rois, losqu'on est content de leur administration. Il y en a d'annexés à certaines familles, comme ceux de Géorgie, de l'Arabie Persique, de Laristan & de Daguistan.

Gouverneurs de ces provinces.

Les Khans se distinguent en grands & petits. Les grands s'appellent *Beglerbeg*, ou Seigneurs des Seigneurs, parce qu'ils ont une sorte d'autorité sur les autres, principalement en tems de guerre. Les petits ont le titre de *Koulonbeg*, qui signifie seigneur des esclaves. La plupart des Gouverneurs des provinces frontières sont Beglerbeg. Les plus considérables sont ceux d'Arménie, d'Esterabad & de Sigistan. Le Khan d'Arménie a sous ses ordres ceux de *Cars*, de *Maraga*, & quelques autres, qui en tems de guerre sont obligés de lui amener des troupes, & de marcher sous ses drapeaux. Les Khans de *Simnon* & de *Mougam* dépendent du Beglerbeg d'Esterabad,

Leurs titres.

province située à l'Orient de la mer Caspienne. Celui de Sigistan a le titre particulier de *Vali*, c'est-à-dire, de *Lieutenant* ou de *Vicaire*, nom sacré parmi les Persans. Enfin les possesseurs de quelques gouvernemens moins considérables, prennent la qualité de *Sultans*. Les uns relevent immédiatement du Roi, & les autres du Beglerbeg le plus voisin.

Adjoints des Gouverneurs.

Outre ces gouverneurs il y a dans chaque province du pays d'Etat trois Officiers, nommés par la Cour, dont l'un s'appelle *Janitsin*, l'autre *Vizir*, & le troisième *Vakanavisch*. Le Janitsin fait les fonctions de Lieutenant de Roi, le Vizir celles d'Intendant, & le Vakanavisch celles de Sécrétaire. Ces trois Ministres ne dépendent point du Beglerbeg, & sont chargés d'éclairer de près sa conduite. On observe que dans tous les emplois de l'Etat il y a de pareils surveillans. Les Généraux d'armée, les Ministres, & tous les Magistrats ont un lieutenant ou adjoint, qui veille sur leurs actions, & qui en rend compte à la Cour. Cette politique tient en bride les Grands du royaume, & ne leur permet guère de former de criminelles pratiques contre un souverain. Aussi les révoltes & les conspirations sont-elles très-rares en Perse.

Pays de Domaine.

Le pays de Domaine, qui comprend, comme on l'a dit, les possessions de la couronne, est régi par des Administrateurs, qu'on appelle *Asef* dans les grands gouvernemens, & *Visir* dans les petites provinces. Le nom d'*Asef* signifie Grand, & celui de *Visir*, Soutien. Ils n'ont pas de

lieutenans ; mais on leur donne pour surveillans un Contrôleur, appellé *Nazir*, & un Sécrétaire. Ces Administrateurs, dont les fonctions ressemblent à celles de nos Intendans, n'obtiennent leurs emplois que par les présens qu'ils font aux Ministres, aux eunuques, & aux femmes en faveur, principalement à la mere du Roi ; ce qui les oblige à des avances considérables, dont ils se font bien payer dans le cours de leur administration, en accablant le peuple d'exactions insupportables. Aussi remarque-t-on que leur gouvernement est beaucoup plus dur que celui des Beglerbeg, qui regardant leur province comme un domaine qui leur appartient en propre, & qu'ils ont l'espérance de transmettre à leurs enfans, sont en quelque sorte intéressés à y maintenir l'abondance. Ce qui enhardit les Visirs du domaine à fouler le peuple, c'est que le Ministère ferme les yeux sur leurs vexations, dont il partage le profit ; au lieu qu'il réprime avec sévérité celles des Khans, parce qu'il n'en tire aucun avantage. Néanmoins lorsque les exactions de ces Officiers excitent de trop grands murmures, on a coutume de les révoquer. Il est rare qu'on punisse d'une autre peine leurs malversations, lorsqu'elles ne tombent que sur le peuple ; mais ils doivent s'attendre à un rigoureux châtiment lorsqu'elles intéressent le fisc.

Œconomes ou Administrateurs.

Voici ce qui se pratique ordinairement, soit à l'égard de ces infidéles Visirs, soit à l'égard des Khans & des autres seigneurs qui sont coupables d'un crime capital. Le Roi expédie contr'eux un ordre de mort ;

Comment on punit les Grands.

qu'il fcelle lui-même, & fur lequel l'Athemat-Doulet & le Divan-beg, ou un autre grand juge, mettent auffi leur fceau. Cet ordre eft remis dans les mains d'un *Koulom*, ou foldat Géorgien de la garde, qui fe rend au lieu de la réfidence du Khan ou du Vifir. Lorfqu'il eft arrivé, il va chez le Janitfin ou le Vakanavifch, leur communique l'ordre dont il eft chargé, & fe fait conduire par un de ces deux officiers à la maifon du Gouverneur. Il aborde le coupable le fabre à la main, & lui coupe la tête, en criant, *par l'ordre du Roi*. Il feroit inutile de faire réfiftance; car à la vûe de l'ordre de la Cour les domeftiques & les parens du criminel fe tournent contre lui. Quelques Gouverneurs, avertis du fort qui les menaçoit, ont fait enlever ou affaffiner les Kouloms fur la route. Mais ces coups hardis font très-rares, & d'ailleurs les ordres de ce genre s'expédient fi fecretement, que les amis du coupable n'en peuvent être inftruits.

Gouverneurs & Magiftrats particuliers.

Outre les grands Officiers dont j'ai parlé, il y a dans chaque ville un Gouverneur & des Magiftrats particuliers. Le Gouverneur s'appelle *Daroga*. Les autres Magiftrats font le *Vizir*, ou lieutenant du Gouverneur; le *Vakanavifch*, ou fécrétaire; le Cazi, qui eft le juge ordinaire; le *Meliceltoujar*, ou Prevôt des marchands; le commandant du guet, appellé *Atas*; le lieutenant de Police, qu'on nomme *Naib*; les *Rich-Sefid* & le *Kedcoda*, qui font les commiffaires & les chefs de quartiers.

Dans les bourgs & dans les villages il y a deux juges, dont l'un s'appelle *Cazi*,

& l'autre. *Reis* Le Roi nomme dans tous les lieux les grands Magistrats, qui, dans l'exercice de leur charge, sont indépendans des Visirs & des Khans. Voici ce que leurs fonctions offrent de plus remarquable.

Le Daroga préside en chef à l'administration de la justice. Il impose les amendes & toutes les peines corporelles, excepté celle de mort. l'Atas, ou commandant du guet, n'a guère moins d'autorité. Il condamne à la prison; il peut infliger l'amende & la bastonnade. Les Persans lui donnent quelquefois le nom de *Padcha-cheb*, qui signifie *le Roi de la nuit*, parce que c'est le tems de sa jurisdiction. Il est responsable des vols & des désordres nocturnes qui se commettent dans la ville. Il fait exactement sa ronde, principalement dans les Bazards, qui sont des halles couvertes & fermées, où personne ne couche, quoiqu'elles soient remplies de marchandises. Il arrête tous ceux qui vont sans lumière, ou qui ne parlent pas en marchant, excellente méthode pour prévenir les mauvais coups.

Chardin, T. VI, Chapitre III, & XVI, XVII, & XVIII.

Police remarquable.

Le Naib, ou juge de police, autrement appellé *Mothesseb*, ou estimateur, est principalement chargé de taxer le prix du pain & des autres denrées, & d'examiner si les poids sont justes. Autrefois il faisoit annoncer toutes les semaines par des crieurs publics le prix courant des vivres; mais cela ne s'observe plus. Ceux qui vendent à faux poids sont condamnés à la peine du *Takte-cola*. Elle consiste à leur passer le cou dans une planche échancrée, à laquelle

on attache une ſonnette. On leur met ſur la tête un bonnet de paille,& on les promene en cet état dans toutes les rues, où le peuple les charge d'injures & de malédictions.

Les loix ſont encore plus ſévéres contre les rôtiſſeurs & les boulangers ſurpris en fraude. Elles condamnent les premiers à être embrochés & rôtis à petit feu, & les autres à être brûlés dans un four. Dans une année de diſette * Chardin vit allumer de pareils fours dans la grande place d'Iſpahan.

* En 1668.

Dans le commerce de preſque toutes les denrées, les Perſans ne connoiſſent d'autre meſure que le poids. On peſe les fruits & les légumes, les grains, la paille hachée pour les chevaux, le charbon, & le bois. Leurs poids ſont communément des pierres & des cailloux. Ceux qui ſont de métal n'ont point de marque. L'acheteur peut ſe dédire de tous les marchés, même de ceux qui ſont paſſés par écrit, ou devant des témoins, & ſe faire rendre ſon argent en renvoyant la marchandiſe, fût-ce un morceau de drap ou de toute autre étoffe qu'il auroit fait couper. Un principe d'équité très-raiſonnable, fait préſumer ici que celui qui achete eſt toujours plutôt lézé que celui qui vend, & la loi prononce en faveur du premier.

La police contre les vols qui ſe font dans les campagnes & ſur les grands chemins eſt admirable. Les juges ſe tranſportent dans le lieu où s'eſt commis le délit, dreſſent un procès-verbal du vol, & en envoyent des copies quinze ou vingt

lieues à la ronde. Tous les *Rahdars* du pays se mettent aussi-tôt en-campagne. Ce sont des gardes préposés à la sûreté des chemins. Il y en a dans tous les villages, & dans tous les Karavanseras, ou hôtelleries de la Perse. Responsables des vols qui se font dans leur district, ils sont obligés de donner caution en entrant dans leur office. Ils ont une sagacité extraordinaire pour discerner leur monde, & ils interrogent si adroitement, & retournent de tant de manières les personnes dont ils se défient, qu'il est presque impossible qu'un malfaiteur échappe aux pièges qu'ils lui tendent. Si les Rahdars ne trouvent point le coupable, le Gouverneur les condamne à payer la valeur du vol, & leur fait donner tous les jours la bastonnade, jusqu'à ce qu'ils ayent satisfait au payement. S'ils sont dans l'impuissance de réparer le dommage, les habitans des villages du canton portent cette charge, & on leur fait ordinairement payer le double ou le triple de ce qui a été volé. Ce sont les profits du Gouverneur, qui retient outre cela vingt-cinq pour cent sur la valeur des effets qu'il fait restituer.

ARTICLE V.

Des forces militaires de la Perse.

Force naturelle de la Perse.

LA Perse n'a qu'un petit nombre de places de guerre, bâties sur des éminences, & plus défendues par leur situation & par la difficulté des approches,

que par l'étendue & la bonté des ouvrages. Mais ce royaume, qui a six ou sept cens lieues de superficie en quarré, est naturellement fortifié par les mers, les montagnes, & les vastes déserts qui couvrent ses frontières. Du côté de l'Occident il n'a rien à craindre des Turcs, depuis la perte de Bagdad ; car entre cette place & les terres habitées par les Persans, il y a un vaste désert, qui manque d'eau & de toute espèce de subsistances. Une armée ne peut le traverser, sans courir les plus grands risques. Du côté du Nord, les gorges de Derbent sont une excellente barrière contre les incursions des Tartares. Au Midi, la mer défend ses possessions ; & le Kandahar, pays rude & montueux, lui sert à l'Orient de rempart contre les courses des Mogols de l'Inde.

Chardin, Tome VI, Chap. IV. Salmon, *ubi supr.*, Chap. VII.

Milice des Kourtchis.

Avant le régne d'Abbas I, il n'y avoit point en Perse d'autre milice réglée que celle des *Kourtchis.* C'étoient d'excellens soldats, Tartares d'origine, accoutumés en tems de paix comme en tems de guerre à passer leur vie sous des tentes, & qui ne servoient qu'à cheval. Ils rendirent de signalés services à Ismael, le premier des Sofis, & contribuerent beaucoup par leur valeur à le placer sur le trône. Ce Prince, pour récompenser leur attachement à sa personne, & leur zèle pour la réforme d'Ali, leur permit de porter un turban rouge, semblable au *Tag*, ou bandeau royal qu'il portoit lui-même ; ce qui les fit appeller *Kesil-bach*, ou têtes rouges, nom devenu si célébre dans

toute l'Asie, qu'on s'accoutuma à le donner à tous les soldats Persans, ensuite aux Grands du royaume, & enfin à toute la nation. Ils étoient originaires du Turquestan, & comme ils parvinrent, sous la domination des Sofis, aux premières charges de l'Etat, ils répandirent l'idiome de leur pays dans les principales villes du royaume, particulièrement dans la capitale, où la langue Turque est beaucoup plus usitée depuis deux siécles que la langue Persanne.

Abbas, Prince infiniment jaloux de son autorité, conçut des ombrages contre cette milice, fit couper la tête au Général qui la commandoit, éloigna des charges ses autres chefs, réforma une partie de ce grand corps, & dispersa le reste par pelotons en divers quartiers du Royaume. Pour remplir le vuide que cette réforme laissoit dans son armée, il créa deux nouveaux corps de milice, l'un de douze mille fantassins, qu'on appella *Tusingtchi*, ou Mousquetaires, parce qu'ils étoient armés de mousquets; l'autre de dix mille cavaliers, nommés *Koular*, ou esclaves.

Les Kourtchis servent à cheval. Ils vivent à la campagne, sous des tentes, à la manière de leurs ancêtres, sans se mêler avec les autres Persans. Les nombreux troupeaux qu'ils nourrissent servent abondamment à leur subsistance. Leurs armes sont l'arc, le sabre, le poignard, la lance, une hache, qu'ils passent sous la cuisse dans la sangle du cheval; le bouclier, qu'ils portent sur le dos, & une espêce de

casque avec des pièces de maille qui tombent sur les joues. Ils combattent toujours en corps, sous les ordres d'un Général de leur nation, qui a le titre de *Kourt chi-Bachi.* Ils n'obéiroient pas à un autre chef.

Les Tusingtchis. Les *Tusingtchis* combattent à pied, & forment une milice semblable à celle des Janissaires Turcs, auxquels Abbas prétendit en effet les opposer. C'est le premier corps d'infanterie qu'on ait vu en Perse, au moins depuis l'invasion des Tartares, qui ne font chez eux la guerre qu'à cheval. Ce sont aussi les premiers soldats qui ayent porté ici des armes à feu.

Les Koulars. Les *Koulars* servent à cheval comme les Kourtchis, & sont armés de la même manière, si ce n'est qu'ils ont un mousquet au lieu d'une lance. La plupart sont Géorgiens ou Circassiens d'origine, & de-là leur est venu le nom de *Koular*, qui signifie esclave, parce que c'est de leur pays qu'on tire la plupart des gens de cette condition. Au reste, ce nom est en quelque sorte annobli en Perse, & passe pour un titre fort supérieur à celui de *Rayet*, qui signifie Sujet, & qui ne s'applique qu'aux gens de la lie du peuple. Le titre de *Koulom-Schah*, ou d'esclave du Roi, équivaut à celui de Comte ou de Marquis. Abbas faisoit un cas particulier de ces Koulars, qu'il appelloit ses *Janissaires à cheval*, & qu'il ne composoit que d'hommes choisis. Ils se sont toujours distingués par leur fidélité & par leur bravoure. Ils professent le Mahométisme, quoiqu'ils soient originairement de race Chrétienne. Les Sofis en ont élevé plusieurs aux fonctions

du ministère, & dans ces derniers tems les plus grandes charges de l'état étoient remplies par les Officiers de cette milice. La paye des Koulars est d'environ 400 livres, & celle des Tufingtchis de 200.

Les Soufis. Les *Soufis* & les *Ziaizeri* forment deux corps beaucoup moins nombreux, & particulièrement attachés à la personne du Prince. Les premiers furent institués par Sefi I, qui leur donna pour armes le sabre, le poignard, & la hache. Leur nombre est de deux cens. Les autres furent créés en 1654, sous le regne d'Abbas II. Ils sont au nombre de six cens. L'uniforme qui les distingue est un bonnet de drap, qui se termine en pointe en forme de capuchon, & une large ceinture de drap rouge garnie de plaques d'argent. Ils portent un mousquet, orné de bandes de même métal, & d'un calibre beaucoup plus gros que celui des Tufingtchis. Les Soufis & les Ziaizeri forment la garde du palais.

Les Ziaizeri.

Mauvaise artillerie des Persans.

Sous le regne d'Abbas I il y avoit un grand corps d'artillerie, composé de douze mille hommes, dont le chef s'appelloit *Topchi-Bachi*, ou Général des Canoniers. Mais depuis la perte de Bagdad ce corps s'est toujours affoibli, & son chef étant mort en 1655, sans laisser d'enfans, on saisit cette occasion pour supprimer une charge que personne peut-être n'étoit en état d'exercer. Toute l'artillerie du royaume consiste dans de vieux canons, placés sur les remparts des principales villes. Il y en avoit quatre cens sur les murs d'Ispahan dans le dernier siége. Les Persans s'en servirent si mal, que dans l'espace de plu-

sieurs mois ils ne tuerent pas quatre cens hommes aux Aghuans. Celui qui commandoit les batteries demanda un jour à des négocians Anglois de cette ville, s'il y avoit en Europe des pièces qui portassent à quatre lieues. On peut juger par cette question de la capacité des canoniers Persans.

Les soldats qui ne reçoivent point leur paye en argent, possedent à titre de fiefs plusieurs terres de la couronne. Elles passent à tous les enfans mâles qui suivent la profession de leur pere. La solde en argent est aussi héréditaire, à la même condition. Ainsi, lorsqu'un soldat meurt, il est sur le champ remplacé par son fils ou par quelque parent. Cette paye est une pure gratification, qui n'oblige, en tems de paix, à aucun service. Point de sentinelle, de corvée, de résidence locale, ni d'exercice militaire. Tout cela est inconnu chez les Persans, comme chez les Turcs. Un soldat vit tranquillement dans sa terre ou dans sa maison. Il passe en revue tous les six mois devant un Commissaire, qui examine ses armes, & qui le renvoye chez lui après cette visite. De trois en trois ans il y a une revue générale dans chaque province. Le Roi leur donne des armes & des chevaux, mais point d'habits.

Nulle discipline.

Foiblesse des armées.

Le nombre des troupes n'est nullement proportionné à l'étendue ni à la puissance de ce grand royaume. Abbas I n'eut jamais plus de cent vingt mille soldats effectifs, & ses successeurs en comptoient à peine quarante mille. Ce n'est pas que l'Etat n'ait toujours fourni les sommes nécessaires pour l'entretien d'un fonds de troupes

troupes beaucoup plus considerable. Mais, dans ces derniers tems, les Ministres détournoient une partie de cet argent, vendoient la plupart des brevets militaires, supprimoient les places qui venoient à vaquer, & retenoient le produit des mortes payes. Dans une revue qui se fit en 1666, en présence d'Abbas II, ce prince s'apperçut qu'on faisoit repasser devant lui jusqu'à douze fois les mêmes hommes. Sous le régne d'Hussein, le royaume se trouva tellement dégarni de troupes, qu'une poignée de barbares en fit la conquête presque sans tirer l'épée.

Leur maniére de combattre.

Les Persans suivent dans leurs combats l'ancienne méthode des Parthes. Ils voltigent autour de l'ennemi, le harcelent par de fréquentes escarmouches, prennent la fuite lorsqu'ils sont attaqués, & reviennent à la charge lorsqu'on cesse de les poursuivre. Ils négligent de se retrancher dans des camps fortifiés, & se contentent de choisir des postes avantageux, tels qu'un bois couvert ou un défilé. Lorsqu'une province est menacée d'une irruption, tous ses habitans l'abandonnent, après y avoir fait le dégât. Ils enterrent dans des fosses leurs meubles & leurs grains. Une armée d'observation, partagée en plusieurs petits corps, occupe les passages les plus difficiles, & dispute pas-à-pas le terrain, épiant l'occasion de combattre avec avantage, & ne donnant rien au hazard. Si l'ennemi la serre de près, elle recule à mesure qu'il avance, faisant toujours le dégât dans les lieux qu'elle abandonne, & forçant le peuple de se réfugier dans l'in-

térieur du pays. Cette méthode a presque toujours réussi aux Persans, & leur a fait détruire, presque sans combat, de nombreuses armées de Turcs & de Mogols.

Ils entendent parfaitement l'art d'approcher d'une ville à la faveur des tranchées, & de s'ouvrir des routes souterraines par le moyen des mines. Chardin se persuade qu'ils surpassent tous les autres peuples dans ce genre d'industrie. Ils manient fort adroitement l'arc & le mousquet. Pour se servir plus sûrement de cette dernière arme, ils l'appuyent sur uue fourchette de bois, qui tient au canon, & qui se renverse lorsqu'ils veulent tirer. Les troupes Persannes ne menent point en campagne d'artillerie, ni de gros bagages. Elles séjournent si peu dans les mêmes lieux, qu'elles y trouvent aisément de quoi subsister, les paysans du canton s'empressant de porter au camp leurs denrées. Ce peuple sobre, accoutumé à vivre d'un peu de riz, n'a pas besoin d'autres munitionnaires. Ainsi une armée de trente ou quarante mille hommes, se remue ici avec autant ou plus d'agilité qu'un corps de Hussars Européens.

Pouvoir des Astrologues sur le Général.

Le Général a un embarras; c'est d'être obligé, dans toutes ses opérations, de prendre l'avis des Astrologues. S'il s'agit de se mettre en marche, de choisir un camp, d'avancer vers l'ennemi, ou de reculer, il faut qu'ils marquent l'heure favorable pour tous ces mouvemens. Comme ils sont responsables des prédictions qu'ils hazardent, leurs conseils sont toujours timides; & d'ailleurs, tandis qu'ils déliberent, on perd

de grandes occaſions. Ces gens d'étude ſont naturellement ennemis de la guerre, & tâchent toujours d'en diſſuader le Prince, en lui annonçant qu'elle ſera malheureuſe. Les femmes & les eunuques du ſérail lui inſpirent les mêmes ſentimens, parce que leur fortune dépend de ſes jours, & qu'ils le gouvernent avec bien plus d'empire pendant la paix que pendant la guerre.

ARTICLE VI.

Marine, Finances.

LA Perſe n'a point de forces navales, quoiqu'elle ſoit ſituée entre deux grandes mers, l'une au Midi, & l'autre au Nord. Elle entretient ſur le Golfe Perſique quelques bateaux, qui ne ſervent guère qu'à charger & à décharger les navires étrangers qui viennent mouiller dans ſes ports. Le trajet de Perſe en Arabie ſe fait ſur des barques Arabes, & tout le commerce du Golfe eſt abandonné aux Indiens & aux Européens. On a vu pendant un tems ſur la mer Caſpienne quelques groſſes barques Perſannes, deſtinées à s'oppoſer aux courſes des Coſaques. Elles étoient auſſi lourdes qu'informes & mal conſtruites. Aujourd'hui les Moſcovites ſont preſque les ſeuls navigateurs de cette mer. **Mauvaiſe marine des Perſans.**

Les barques qui ſe voyent ſur le Golfe Perſique ſont d'une ſtructure fort particulière. Il n'y entre point de fer. Tout eſt de bois de coco, juſqu'aux voiles & aux cordages. Les planches ſont jointes avec un tiſſu de cordes, formées d'une eſpèce de **Barques du Golfe Perſique.**

chanvre qu'on tire du même arbre. La jointure est si juste, que ces bâtimens n'ont pas besoin de calfat. Les voiles ressemblent à des nattes très-fines. Les rames sont de deux pièces, liées ensemble avec les cordes dont j'ai parlé. Elles consistent dans une longue perche, avec une planche au bout, arrondie en forme de cœur. Les patrons s'appellent *Reis*, terme Arabe qui signifie Prince.

Revenus du Roi.

Les revenus du Roi coulent de différentes sources. Quoiqu'il n'ait point la propriété directe du *Pays d'Etat*, dont le produit appartient aux Khans, il ne laisse pas d'en tirer de grandes contributions, les unes réglées & indispensables, les autres à titre de présent. Celles du premier genre consistent en des convois de diverses denrées, que les Khans sont obligés de lui envoyer dans chaque saison, outre un tribut annuel qui se paye en argent. Ces provisions étant destinées pour la bouche du Roi, & pour l'entretien de sa Maison, les Gouverneurs ont soin de choisir ce qu'il y a de plus exquis & de mieux conditionné dans chaque espèce. Le don gratuit consiste à-peu-près dans les mêmes choses, & dans quelques curiosités naturelles du pays. La régle est de l'envoyer au commencement de chaque année, en forme d'étrennes. Mais un Gouverneur qui s'en tiendroit là feroit mal sa cour. L'usage est de renouveller fréquemment ces dons, & c'est presque le seul moyen de se maintenir en faveur.

Ce qu'il tire du pays d'Etat.

Chardin, *Ibid*. Chap. VII.

Produit des terres du Domaine.

Le produit du domaine royal est beaucoup plus considérable. Le tiers de tous

les fruits, de tous les grains, & généralement de toutes les productions qui s'y recueillent, appartient au Sofi. Il a outre cela le droit de dixme sur les bestiaux qui pâturent sur ses terres. Ce droit est d'un pour sept, tant sur la toison que sur les portées. Tous les pâturages de Perse sont couverts de nombreux troupeaux, élevés par ces anciens pâtres, que les Arabes appellent *Saranet-chin*, ou habitans de la campagne, d'où Chardin prétend que nous avons formé le nom de *Sarrasin*. Ils vivent sous des tentes, dans les lieux éloignés des villes, où ils s'assemblent au nombre de deux ou trois cens, & quelquefois de deux mille. Leurs troupeaux s'étendent à perte de vue dans les prairies. Le droit dont j'ai parlé se leve par un Commis, appellé *Ichouban-Bachi*, ou chef des bergers, que les Intendans du domaine établissent dans chaque pacage.

Les autres revenus de la couronne consistent; 1°. dans la levée du tiers de tout le coton & de toutes les soies qui se recueillent dans le royaume. Ce tiers appartient au Roi, & monte à de très-grandes sommes. 2°. Dans le produit de la pêche des perles & des mines, soit de métaux, soit de pierres précieuses. Les richesses qu'on en tire sont dévolues au fisc. 3°. Dans le bénéfice de la fabrique des monnoies. Il est de deux pour cent sur leur valeur intrinséque, sans ce qu'on retient pour le salaire des ouvriers & les appointemens des inspecteurs. 4°. Dans le droit que rapporte la distribution des eaux. On les vend en Perse pour l'arrosement

Autres revenus de la couronne.

des terres. Le ſeul territoire d'Iſpahan paye au Roi ſoixante mille écus pour être abreuvé, quoiqu'il y ait au pied de cette capitale une grande rivière. 5°. Dans le tribut qu'on leve ſur tous les habitans du pays, ſoit naturels, ſoit étrangers, qui ne profeſſent pas la Religion dominante. Il eſt d'un ducat par tête. 6°. Dans la taxe des boutiques, qui eſt de dix ſols pour chaque baraque d'artiſan, & de vingt pour les autres. 7°. Dans le produit des péages & des douanes. Celui des péages eſt fort inégal. On paye par charge de cheval ou de chameau. Mais dans certains endroits on ne prend qu'un ou deux ſols par charge, & dans quelques autres on exige juſqu'à cinq ou ſix livres. Les douanes rendent peu, parce que leurs droits ſont médiocres, & que d'ailleurs la recherche des commis n'eſt rien moins que rigoureuſe. Ils font communément payer les ballots ſuivant leur poids, c'eſt-à-dire, par charge de cheval, de mulet, ou de chameau, ſans examiner la qualité des marchandiſes. Leur coutume eſt d'accorder une charge franche ſur dix. Ce qu'on déclare comme bagage ne paye aucun droit, & les voyageurs peuvent faire paſſer ſous ce nom la charge de cinq ou ſix chameaux, quoiqu'il y en ait ſouvent plus de la moitié en marchandiſes. 8°. Dans les bénéfices caſuels de pluſieurs genres, tels que les confiſcations, qui produiſent annuellement de très-grandes ſommes ; les dons ſans nombre que font les Miniſtres, les Migiſtrats, les Officiers des villes, les négocians étrangers, & généralement toutes les per-

sonnes qui ont besoin de protection.

Ces différens canaux couduisent annuellement au trésor quantité de richesses. Chardin les évaluoit vers l'année 1672, à trente-deux millions de notre monnoie, qui en feroient bien cinquante aujourd'hui. Les Sofis (1) n'en dépensent pas la vingtième partie. L'entretien de leur maison ne leur coute rien. Ce qu'ils tirent des provinces, en denrées, en étoffes, & en provisions de tout genre, surpasse ordinairement leur consommation, & ce superflu se convertit en argent. La subsistance d'une partie des troupes, est assignée sur les fonds de terre qu'on leur abandonne. Les autres sont payées motié par les Kans, & moitié par le Roi. Les Ministres & les grands Officiers de la couronne ont aussi des terres annexées à leurs charges, & ne tirent rien du trésor. Les Ambassadeurs étrangers sont défrayés dans tout l'empire, non aux dépens de l'épargne, mais sur les subsides qu'on leve dans tous les lieux où ils passent. Le dépense des bâtimens se réduit à l'achat des matériaux. Les maçons, les charpentiers, les couvreurs, &c. travaillent par corvées, sans recevoir aucun salaire. Le Nazir envoye demander au chef de chaque métier le nombre d'ouvriers dont on a besoin. On les envoye par petites troupes au palais, pour y servir tour-à-tour gratuitement.

Dépenses mediocres des Sofis.

Le trésor est dans un bâtiment particulier qui touche au sérail. Il est divisé en

Chardin, *ubi suprà*, Chap. VIII.

(1) Je parle de ces Princes comme s'ils existoient encore. Tous les détails suivans seront relatifs à la même supposition. Les Lecteurs auront sans doute l'indulgence de s'y prêter.

& Tome III. p. 254. Herbert, Liv. II.

plusieurs chambres, la plupart sans fenêtres. Chardin y vit une prodigieuse quantité de perles, de diamans, & d'autres pierres fines de toutes espèces. On lui montra un rubis, gros comme la moitié d'un œuf, & de la plus belle couleur qu'on puisse voir. On avoit gravé vers la pointe le nom de *Cheik Sefi*, le premier des Sofis; ce qui gâtoit un peu la pierre. Le garde du trésor tira un rideau qui étoit contre une muraille, & fit voir à notre voyageur environ trois mille sacs d'argent, rangés l'un sur l'autre jusqu'à la voute, l'assurant que les murs de toutes les chambres étoient tapissées de cette manière. Le *Chiraconé*, ou buffet du Roi, peut passer pour un second trésor. On y voyoit sous les derniers Sofis, quatre mille pièces de vaisselle d'or, la plupart émaillées, ou garnies de pierres précieuses. Herbert assure que ce buffet, suivant l'estimation de quelques marchands, valoit plus de deux cens soixante millions argent de France.

Prodigieuses richesses de ces Monarques.

Tous les revenus du Prince sont en régie. Il n'afferme ni ses domaines, ni les péages, ni les douanes, ni les autres droits: ce qui garantit le peuple de quantité de vexations.

Chambres des Comptes.

Le gouvernement a établi deux Tribunaux, chargés d'une inspection particulière sur l'administration des finances. Leurs fonctions sont à-peu-près les mêmes que celles de nos Chambres des Comptes. Chaque Tribunal est partagé en trois bureaux, composés chacun de vingt Conseillers & d'un Président.

C'eſt dans ces deux Chambres qu'on examine les comptes des Viſirs ou Intendans généraux, des Receveurs des tributs, des Adminiſtrateurs particuliers de certains domaines; en un mot, de tous les officiers employés dans les finances. Leurs recherches ſont ſi ſévéres, qu'il eſt très-dangereux d'être cité devant ces Tribunaux. Le plus sûr eſt de s'accommoder promptement avec les Commiſſaires, ou de gagner par des préſens les eunuques & les femmes du ſérail. Autrement on s'expoſe à des procédures dont les frais ſont immenſes, & qui tournent toujours à la ruine du comptable.

Toutes les commiſſions expédiées au nom du Prince doivent être enregiſtrées par les mêmes juges, & les appointemens ne courent que du jour de l'enregiſtrement. Les patentes ſont d'abord ſcellées par le grand Viſir, qui écrit ces mots au-deſſus du ſceau: *Par l'ordre exalté & inexprimable de la bouche de la haute Majeſté.* On les porte enſuite à la Chambre des Comptes, où elles ſont examinées dans pluſieurs bureaux qui en prennent copie. Après l'examen, ſix Officiers y appliquent leur ſceau, avec des notes particulières. L'un écrit, *l'acte a paſſé ſous la plume*; l'autre, *il eſt juſte*; l'autre, *il a été noté*; l'autre, *il eſt venu à notre connoiſſance;* l'autre, *il a paſſé par les régiſtres*; l'autre, *il a été inſéré dans les Archives du palais.* Chaque ſceau contient le nom de l'officier & le titre de ſon emploi. Les frais d'enregiſtrement ſont toujours conſidérables. Celui d'un ſimple brevet de ſoldat coute vingt-cinq

écus. Au reste il régne dans ces bureaux un esprit d'ordre & de détail, qui donne une très-haute idée de l'habileté des Persans dans la manutention des finances.

ARTICLE VII.

Loix & coutumes particulières.

Propriété des terres.

TOUTES les terres du royaume sont censées appartenir au Roi. Celles que les particuliers possédent ne sont dans leurs mains qu'à titre de bail, dont le plus long terme est de quatre-vingt-dix-neuf ans. Quand ce bail est expiré, on le renouvelle, en payant au Prince le revenu d'une année. Le droit de cens est de quarante ou cinquante sols par an pour chaque *Girib* ou arpent: mais il y a plusieurs terres qui en sont exemptes.

Ibid. Chapitre VII.

Comment on les fait valoir.

Les Persans afferment rarement leurs biens de campagne; mais ils s'accordent avec le Laboureur, qui leur donne la moitié, le quart, & plus ordinairement le tiers de la récolte des grains, & qui retient le reste. Les fruits se partagent plus avantageusement pour le Seigneur, parce que leur culture demande moins de frais. Il en a la moitié ou les deux tiers. Le bétail se partage comme les grains. Le paysan a le tiers des bois; mais il est chargé de l'exploitation.

Ce qui arrive dans les années stériles.

Dans les années où la sécheresse, la grêle, les sauterelles, ou quelqu'autre fléau ravagent les terres, les paysans vont trouver en corps leur seigneur, tenant dans leurs mains des branches d'ar-

bres desséchées, des gerbes flétries, & d'autres marques sensibles de désastre. On leur remet alors une partie des rédévances, selon l'estimation du dégat. Ceux qui cultivent les terres du Roi, vont aussi dans ces occasions trouver l'Intendant, & demandent avec de grands cris de pareilles remises. Quelquefois ils se rendent par troupes à la capitale, s'assemblent avec rumeur autour du palais, jettant par terre leurs turbans, déchirant leurs habits, élevant en l'air des tourbillons de poussière. Le Roi ne manque pas de demander la cause de ce tumulte, & c'est le moment qu'ils choisissent pour présenter leur requête. Si la réponse tarde, ils continuent leurs clameurs, & le Prince se trouve en quelque sorte forcé d'accorder ce qu'ils demandent.

On assure que la condition des paysans de Perse est très-douce, & que dans les contrées les plus libres & les plus fertiles de l'Europe il seroit difficile de trouver des hommes plus heureux. Ils vivent avec aisance du produit des terres dont on leur confie la culture. Ils sont bien vêtus, bien nourris, & passablement pourvus d'ustenciles & de meubles. Leurs femmes & leurs enfans ont des colliers de colail, avec de gros anneaux d'argent aux mains & aux pieds, & de longues chaînes qui leur pendent sur la poitrine, & dans lesquelles on passe des pièces d'or & d'argent. Aisance des paysans de Perse.

Le droit Persan est de deux espèces. On le distingue en droit *Cherai* & droit *Ourf*. Le premier est écrit, & consiste dans l'Alcoran, & dans un commentaire par- Droit de deux espèces

ticulier, qu'on attribue au Calife Ali, & aux Imans ses successeurs. Les Persans ont un troisième Livre, intitulé *Cheraiet* (1), qui est un Recueil des décisions de leurs plus habiles jurisconsultes.

Ibid. Chapitre XVI.

Le droit Ourf n'est point écrit. C'est une jurisprudence moderne, introduite par les Sofis, & qui prend directement sa source dans l'autorité Royale. Son nom, qui signifie *violence* ou *force*, fait assez bien connoître son origine. Les Ecclésiastiques l'abhorrent, premièrement parce qu'elle s'oppose à leurs entreprises; en second lieu, parce qu'elle est entre les mains des laïcs. J'ai parlé ailleurs des prétentions ambitieuses des Mollahs, qui soutiennent que la royauté ne doit point être séparée du sacerdoce; que l'Alcoran étant l'unique source du droit civil, la connoissance & l'interprétation de ses loix n'appartiennent qu'aux Prêtres; que depuis Mahomet, qui étoit Roi & Pontife, la nation ne peut être légitimement gouvernée par des Imans, & que l'autorité séculière est une véritable usurpation.

Les Rois, qui ont senti le danger de ces séditieuses maximes, ont éloigné les Prêtres des principaux emplois du ministère. L'Athemat-Doulet, le Divan-beg, le Nazir, les Khans & les Visirs des provinces, les Gouverneurs des villes & leurs Lieutenans, sont presque toujours tirés du corps des Laïcs. Ces Officiers ont une grande influence dans l'administration de la justice, & peuvent même évoquer

(1) Ce mot & celui de *Cherai* viennent de *Chera*, qui signifie *Loi*.

à eux toutes les caufes qui fe portent au tribunal du Cadi, & des autres Magiftrats Eccléfiaftiques. Ils s'éloignent en plufieurs occafions des Loix rigides de leur droit écrit, & fuivent dans leurs jugemens les principes beaucoup plus humains du droit naturel. Par exemple, les Mollahs s'autorifent de plufieurs paffages de l'Alcoran pour commettre une infinité de vexations contre ceux qui ne profeffent pas la Religion Mahométane. Ils enfeignent affez généralement qu'on n'eft pas obligé de leur garder la foi, & qu'on peut fans fcrupule s'emparer de leur bien. Si le Roi publie en leur faveur quelque Edit, foit pour les fouftraire à la jurifdiction des juges Mahométans, foit pour leur permettre de s'établir dans quelque ville & d'y bâtir des Temples, les Prêtres réfiftent avec opiniâtreté à ces ordonnances, fous prétexte qu'elles font contraires à la Loi de Mahomet. Mais les Magiftrats féculiers tiennent la main à l'exécution, fans avoir egard aux murmures de Mollahs, & protégent en ces occafions les étrangers, qui, fans cet appui, feroient expofés à des avanies & à des infultes continuelles.

Loix des mariages.

Les Loix des mariages font très-favorables à la population. Le confentement des peres n'eft point requis pour la validité de ces unions, & chacun peut fuivre à cet égard fon penchant. On ignore ici, entre les enfans d'un même pere, ces diftinctions cruelles, rélatives à l'état des meres. Tous les enfans font également légitimes, foit que la mere ait le rang

d'épouse, soit qu'elle ne soit que concubine, ou même esclave. L'aîné de tous succéde, après la mort du pere, aux deux tiers du bien; & l'autre tiers se partage entre les autres enfans, de manière néanmoins que les filles n'ont que la moitié de la part qui revient aux garçons. Mais un pere peut avantager de son vivant les cadets, ou leur laisser par testament ce que bon lui semble.

Age de majorité.

La majorité des garçons est fixée à treize ans & un jour, & celle des filles à neuf ans. Dans certaines occasions, comme à la mort d'un Tuteur, on émancipe les garçons. L'émancipation se fait par les juges Ecclésiastiques, qui demandent au pupille, en termes assez peu honnêtes, s'il est en âge de puberté. Il répond que oui, & là-dessus on lui délivre le *Réchid*, ou l'acte de majorité. Dès qu'un enfant est émancipé, il est obligé de pratiquer toutes les observances légales.

Priviléges des mineurs.

On ne peut saisir le bien des mineurs pour les dettes du pere, ni même employer leurs revenus à les acquitter. On attend qu'ils soient majeurs pour les obliger au payement. Mais d'un autre côté, les Tuteurs ont beaucoup trop d'autorité sur ces mêmes biens, dont ils disposent avec autant de liberté que de leur propre patrimoine. Quand on est en âge on peut leur faire rendre compte; mais la Loi leur accorde tant de délais, qu'il est très-difficile de mettre à la raison ceux qui sont de mauvaise foi. La tutelle appartient de droit à l'aîné des enfans, lorsqu'il est majeur.

Tuteurs trop puissans.

Les filles n'apportent point à leurs maris d'autre dot que quelques bijoux & quelques meubles. Elles obtiennent de leur époux, en forme de préciput, une somme d'argent, qui leur est assurée par contrat, & qu'elles peuvent exiger lorsqu'on les répudie. Mais il faut qu'elles la retrent avant que de passer une nuit hors de la maison du mari: autrement elles ne seroient plus en droit de la demander. Quant à leurs habits & à leurs autres effets, il ne leur est permis d'emporter que ce qu'elles peuvent embrasser dans leurs mains.

Droits des femmes répudiées.

Un créancier a ici de grands droits sur ses débiteurs. Il peut les arrêter, les emprisonner dans sa maison, les charger de coups, pourvu qu'il ne les estropie pas, les traîner par la ville, les faire battre dans les places & les carrefours, vendre leurs biens, leurs femmes, & leurs enfans.

Comment on traite les débiteurs.

Il n'y a point de pays où l'on plaide avec plus de facilité qu'en Perse. Celui qui intente un procès va trouver le juge, & lui présente une requête, dans laquelle il expose sa demande. Le juge, après l'avoir lue, écrit ces mots sur la marge, *qu'on amene la partie*, & donne au demandeur un de ses valets, qui, faisant l'office de sergent, va chercher le défendeur. Les parties comparoissent alors devant le Magistrat. Chacun amene ses témoins, & plaide sa cause, sans l'entremise d'Avocats. Quand les plaideurs font trop de bruit, le juge leur impose silence, & les fait battre par ses gens s'ils continuent de

Formalités des Procès.

parler. Les plus grands procès se vuident ici en une ou deux séances. Mais cette justice expéditive n'est la plupart du tems qu'une prompte injustice, à cause de la corruption qui régne dans les Tribunaux. On n'aborde point le juge sans lui faire un présent. Les pauvres offrent un panier de fruit, un agneau, ou quelques volailles. Les personnes aisées donnent du caffé, des confitures, ou une pièce d'étoffe. Les gros présens se font en argent, mais toujours en particulier. D'anciennes ordonnances décernent la peine de mort, non-seulement contre les juges qui les reçoivent, mais contre les plaideurs qui les donnent.

Salle de Justice.

Il n'y a point de lieu affecté à l'administration de la justice. Chaque Magistrat tient son tribunal dans sa maison, au milieu d'une grande salle élevée de deux ou trois pieds au-dessus du rez-de-chaussée, & ordinairement ouverte sur une cour ou sur un jardin. On y voit un réduit, en forme d'alcove, fermé de jalousies. C'est-là que les femmes se rangent. Elles plaident elles-mêmes leur cause comme les hommes, mais avec tant de bruit que l'audience en est souvent interrompue. Il est d'autant plus difficile de les faire taire, que les Huissiers n'ont pas droit de les frapper. La plupart de leurs procès sont des demandes de divorce, & le moyen le plus ordinaire qu'elles employent est l'impuissance ou l'indifférence de leur mari.

Preuves judiciaires.

La preuve testimoniale est la plus autentique dans le droit Persan. Mais les

témoins s'achetent, & font auſſi corruptibles que les juges. Au défaut de cette preuve, on a recours au ferment, qui ſe prête ſur l'Alcoran ouvert. Les Chrétiens jurent ſur l'Evangile, les Juifs ſur le Pentateuque, les Guebres ou Perſans *ignicoles* ſur le feu, & les Indiens idolâtres ſur le corps d'une vache, chacun devant ſes Prêtres, en préſence d'un homme député par le juge.

Actes légaliſés.

Tous les actes importans doivent être légaliſés par les Magiſtrats. Cette formalité conſiſte dans l'appoſition du ſceau. On les fait ſceller de la ſorte par le Cadi, par le Gouverneur, par les principaux Miniſtres des Moſquées, & par d'autres perſonnages conſidérables. Plus il y a de ſceaux au bas d'un acte, plus il eſt autentique. Le Cadi tient un regiſtre où chacun a la liberté de faire inſcrire les contrats de mariage. Il n'y a point de regiſtres publics pour les autres actes.

Requêtes.

Tout le monde a la liberté de préſenter au Roi des requêtes, ſoit dans ſon palais, ſoit ailleurs. Si c'eſt dans le palais, on les remet au grand portier. Si c'eſt dans les rues d'Iſpahan, un valet de pied eſt chargé de les recevoir. Comme le Prince ne ſort jamais qu'à cheval, & marche fort lentement, chacun a la facilité de l'approcher. Ce ſont les Mollahs qui rédigent toutes les requêtes. On exige qu'elles ſoient d'un ſtile ſimple, clair, & laconique. Quelques Officiers d'artillerie ayant préſenté au grand Viſir un placet rempli de verbiage & de baſſes adulations, ce Miniſtre condamna à la

bastonnade le Prêtre qui l'avoit rédigé ; & lui fit, après l'exécution, cette terrible réprimande : *Un Visir a bien d'autres choses à faire qu'à perdre son tems à lire tes fades complimens, & à debrouiller le chaos de tes impertinentes requêtes. Ecrits d'une manière plus simple & plus intelligible ; autrement je te ferai couper les mains.*

Idem, Tome III, pag 241.

Justice criminelle.

La justice criminelle s'exerce principalement par les Magistrats séculiers, les juges Ecclésiastiques ne pouvant infliger d'autre peine que l'amende ou la bastonnade. Les Persans n'ont point de prisons publiques, ni d'exécuteurs en titre d'office, ni de places pour l'exécution des coupables, ce qui vient de deux causes ; premièrement, de ce que les crimes sont plus rares ici que dans d'autres pays ; secondement, de ce que les loix sont un peu moins rigoureuses. Dans le long séjour que Chardin a fait en Perse, c'est-à-dire, dans l'espace de huit ou dix ans, il n'a vu exécuter qu'un seul criminel.

Idem, Tome VI, Chapitre XVII.

Comment on punit l'homicide.

L'homicide est un crime capital, que le Roi même n'a pas le pouvoir de pardonner, & dont les seuls parens du mort peuvent remettre la peine. Le juge leur consigne le meurtrier, en disant : *Je vous livre le coupable : il vous est permis, selon la Loi, de répandre son sang ; mais souvenez-vous que Dieu est miséricordieux.* Les valets du tribunal le conduisent alors au lieu que les parties lui indiquent, le couchent à terre, lui lient les pieds & les mains, & l'abandonnent à ses ennemis, qui lui font quelquefois subir les plus horribles tourmens, avant de lui arracher la vie.

Il n'y a point d'autres archers dans les villes, que les valets de chaque juge. Ils vont prendre les criminels, & les enferment dans une chambre de la maison du Magistrat, où ils les gardent à vûe. Ces archers ont pour toute arme un bâton, & quelquefois une épée. Il n'en faut qu'un seul pour arrêter un criminel; & s'il avoit besoin de secours, tous les passans lui prêteroient main-forte. Quand l'accusation est grave, le prisonnier reçoit la bastonnade en entrant dans la maison du juge. Ensuite le Magistrat l'interroge, ce qui se fait toujours dans l'espace de vingt-quatre heures depuis l'emprisonnement. Dans les querelles populaires, les gens du juge ou du gouverneur accourent le bâton à la main. Ils arrêtent sans distinction toutes les personnes engagées dans le tumulte, & les menent à la maison du Magistrat, qui condamne ordinairement les prisonniers à l'amende & à la bastonnade, sans faire plus de grace aux battus qu'aux aggresseurs. Ceux qui trouvent le moyen d'appaiser leurs gardes, en leur donnant quelque argent, sont relâchés dans le chemin, ou ne sont conduits au logis du juge que comme témoins.

Les procédures vont aussi vîte au criminel qu'au civil, & se terminent communément en une ou deux audiences. Il n'y a que le Sofi qui puisse condamner à une peine capitale. Lorsqu'un criminel est digne du dernier supplice, on présente au Roi les informations, & c'est lui qui prononce l'arrêt de mort. Les domestiques du juge servent d'exécuteurs. Le supplice le

Peines capitales.

plus ordinaire eſt de fendre le ventre des deux côtés du nombril. On attache le criminel ſur le dos d'un chameau par les pieds. On lui fait une large ouverture au ventre, & après l'exécution on le promene dans toute la ville, un homme marchant devant le chameau, & publiant à haute voix le crime du malfaiteur. On finit par l'expoſer dans un des fauxbourgs, pendu à un arbre par les pieds.

Les autres genres de mort ſont d'empaler les criminels, de leur couper les mains & les pieds, & de les laiſſer mourir lentement après cette mutilation; de les enterrer juſqu'au cou dans une foſſe qu'on remplit de plâtre; de leur faire ſur la peau quantité d'inciſions, & de paſſer dans les trous de petites mêches allumées, qui s'entretiennent de la graiſſe du corps, & qui le brûlent à petit feu. Un ſupplice fort commun autrefois, mais dont l'uſage a ceſſé depuis plus d'un ſiécle, étoitde précipiter les criminels du haut d'une tour, & de les faire dévorer par des chiens, qu'on dreſſoit exprès pour ces ſortes d'exécutions. C'eſt une peine qu'on emploie ordinairement contre les femmes. Sefi II fit mourir de la ſorte une mere, qui ayant proſtitué ſa fille à quelques débauchés, avoit donné lieu à une querelle, dans laquelle il y eut pluſieurs perſonnes de tuées. Les Perſans ont une ſorte de répugnance à faire mourir les femmes, & croyent que le royaume eſt menacé de quelque déſaſtre toutes les fois qu'on répand leur ſang.

Supplice des femmes.

L'ancienne peine des faux témoins est de leur verser dans la bouche du plomb fondu, en bouchant auparavant le gosier avec un linge épais, qui empêche le plomb de pénétrer dans la gorge. On ne meurt point de ce supplice, & on n'en perd pas même l'usage de la parole. Les filous sont marqués au front d'un fer chaud: les voleurs avec effraction, & les faux monnoyeurs ont le poing coupé. Autres peines corporelles.



CHAPITRE VI.

Des Religions de la Perse.

§. I.

Le Mahométisme.

JE ne parlerai de cette Religion que relativement à la créance particulière des Persans, & aux points fondamentaux qui divisent ces sectateurs d'Ali des partisans d'Omar.

Le Mahosmétisme fut déchiré après la mort de son instituteur par un grand schisme, qui eut sa première source dans l'ambition des Emirs qui se disputerent sa succession. *Abubeker*, beau-pere de Mahomet, & *Ali*, qui avoit épouse sa fille, prétendirent également à la dignité de *Calife*, ou de Vicaire du Prophête. La fortune se déclara pour Abubeker, qui obtint le grand sacerdoce. La mort l'ayant enlevé au bout de trois ans, *Omar* prit sa place, & gouverna avec autant de gloire que d'autorité pendant dix ans. Ce fut Origine du schisme qui divise les Turcs & les Persans.

ſous ſon Califat que la Perſe devint une province de l'Empire des Arabes. *Othman* ſuccéda à Omar, & régna onze ans. Après la mort d'Othman, Ali monta enfin ſur le trône, & fut reconnu Calife, par les deux partis. Or voici comment ces diviſions donnerent naiſſance au ſchiſme dont j'ai parlé.

L'Alcoran, ouvrage mal digéré, rempli de fables incompréhenſibles, & quelquefois contradictoires, offroit quantité de paſſages dont l'obſcurité embarraſſoit le peuple. Omar & Ali, conſultés ſéparément ſur ces articles, les interprêterent chacun à leur manière, & firent adopter par leurs partiſans ces différentes explications. De-là nâquirent deux ſectes, dont l'une fut appellée *Chia*, & l'autre *Sunni*. La première eſt principalement répandue dans la Perſe. Le Sunniſme eſt la Religion des Turcs, des Tartares, des Mogols de l'Inde, & de la plupart des peuples Mahométans.

Chardin, Tome VII, dans la Préface, & Tome IX, page 267.

Les Chias regardent Ali comme le légitime ſucceſſeur de Mahomet, & ſoutiennent qu'Abubeker, Omar & Othman, ont été des uſurpateurs. Ils accuſent Omar d'avoir altéré le texte de leurs Livres ſacrés, & d'y avoir inſéré pluſieurs paſſages hétérodoxes, qui ne ſe trouvent point dans la Bible d'Ali. Ils le chargent de malédictions en toutes rencontres, & l'imprécation la plus commune qu'ils ayent à la bouche eſt celle-ci : *Maudit ſoit Omar*. C'eſt par-là qu'ils terminent toutes leurs prières.

Les Perſans croyent qu'Ali fut inveſti

du Vicariat par Mahomet, que son installation se fit en présence du peuple, & que leur Législateur la confirma le jour de sa mort, en ordonnant à Ali d'aller faire la prière publique à la Mosquée : ce qui a depuis passé chez les Arabes pour une prérogative essentielle du Califat. Mais les Turcs & les autres Sunnis traitent de fable cette prétendue installation, & ne reconnoissent Ali que pour le quatrième successeur de leur Prophête. La confession Mahométane se réduit dans la secte des Sunnis à ces deux principaux article: *Il n'y a qu'un seul Dieu*, & *Mahomet est son Envoyé.* Les Persans y ont ajouté l'article suivant : *Ali est le Vicaire de Dieu.* Ils soutiennent, comme je l'ai dit, que ce vicariat n'a jamais été exercé légitimement que par Ali & les onze Imans de sa race, & que tous les autres Princes qui ont pris le titre de Calife doivent être regardés comme des usurpateurs. Ces Imans descendoient de Mahomet par *Fatmé*, sa fille unique. Il est remarquable qu'aucun d'eux, à l'exception d'Hassan, fils d'Ali, n'a eu la jouissance réelle du Califat. Il n'exerça même que dans un coin de la Perse les fonctions de cette dignité ; & dans la suite il en fut dépouillé par *Moavia*, chef des Califes *Ommiades*. *Houssaïn*, ou *Hussein*, frere d'Hassan, fut massacré dans la Babylonie par *Yezid*, fils & successeur de Moavia. Les Persans en font un martyr, & c'est de lui que les Sofis prétendoient tirer leur origine.

Idem, Tome VII, Chapitre III.

Prétentions des Chias.

Les Califes de Bagdad poursuivirent avec la même fureur les autres princes

de cette famille, qui, chassés de la Syrie & des contrées voisines, chercherent un asyle dans la Perse, où la plus considérable partie du peuple avoit embrassé les dogmes d'Ali. Ils y vécurent dans une telle obscurité, que depuis *Mohammed Almahadi*, le douzième & le dernier des Imans, l'histoire ne fait plus mention d'eux. Les Persans croyent qu'Almahadi n'est point mort, & qu'il est caché dans un lieu inconnu, d'où il sortira un jour pour soumettre l'Univers à la Réforme d'Ali. Ils sont si infatués de cette opinion, que dans toutes les grandes villes on lui tient des chevaux prêts pour le jour de son avénement.

En quoi ils différent des Sunnis dans le culte extérieur.

Les Sunnis prétendent que la prière du Vendredi doit se faire publiquement, & que le peuple est obligé de se transporter dans les Mosquées pour satisfaire en commun à ce devoir. Le grand Seigneur & le grand Mogol ne manquent jamais d'aller au Temple ce jour-là. Les Persans, entêtés de leur *Imanisme*, croyent qu'il n'appartient qu'au Pontife, ou Vicaire universel, de faire la prière publique; & que le Vicariat ayant cessé depuis qu'Almahadi a disparu, chacun, en attendant son retour, doit prier en particulier, soit dans le temple, soit dans sa maison. Le Roi & les Grands de Perse ne vont presque jamais aux Mosquées. Le peuple s'y rend assez assidûment les Vendredis, plutôt par habitude que par dévotion. Il est permis d'y faire ce qu'on veut, comme de lire, d'écrire, de parler, de dormir, de manger même & de fumer; du reste il

Chardin, Tome X. p. 79.

il faut s'y comporter avec décence.

Les sectateurs d'Omar reprochent aux Persans de ne point se laver totalement les pieds dans l'*Abdest*, ou purification légale ; de couper leur barbe, qui est le plus majestueux ornement de l'homme; de porter un turban à douze plis; d'avoir des bas & des souliers verts, sans aucun respect pour une couleur consacrée à la bannière de Mahomet.

Histoire de la dernière Révolution de Perse, T. I.

Ces choses, qui nous paroissent des minuties, causent une telle division entre les Chias & les Sunnis, que les uns & les autres se traitent réciproquement d'hérétiques, & ne croyent pas qu'on puisse se sauver dans le parti opposé. Dans le tems qu'Abbas I faisoit la guerre aux Turcs, le grand Mufti de la Mecque fulmina contre les Persans un décret d'excommunication, dans lequel il les déclaroit *hérétiques, abominables, cloaques de toutes sortes d'impuretés & de péchés, les plus insolens & les plus barbares ennemis du Mahométisme.* Il concluoit en ces termes. « En vertu de l'autorité que j'ai reçue de Mahomet, & à cause de vos méchancetés & de votre incrédulité, je déclare qu'il est permis à tous les Croyans, de quelque nation qu'ils soient, de vous tuer & de vous exterminer. Si celui qui tue un Chrétien fait une chose agréable à Dieu, celui qui tue un Persan en fait une qui mérite une récompense soixante & dix fois plus grande ». Le Pontife ajoutoit ridiculement : *J'espère de la Majesté divine qu'au jour du jugement elle vous métamorphosera en ânes, pour servir de monture aux Juifs, & que cette mi-*

Haine réciproque des deux partis.

Histoire de l'Etat présent de l'Empire Ottoman, cité ibid.

sérable nation, qui est le mépris du monde, vous menera au trot en enfer. » Abbas, pour se venger de ces insultes, fit à son tour excommunier les Turcs par le *Scheïk-Islam* de Perse, qui rendit avec usure aux Sunnis les imprécations que leur grand Prêtre avoit fulminées contre les Chias.

Sévérité des Persans sur la pureté légale.

Les Persans sont beaucoup plus sévéres que les Turcs sur l'article de la pureté légale. Leurs Casuistes enseignent assez généralement, qu'on devient impur en touchant un infidele, ou en usant des alimens, des meubles, & des autres choses qu'il a touchées. Si un Chias achete une bague d'un marchand Juif ou Chrétien, il la fait jetter auparavant dans l'eau pour la purifier. Ils croyent que l'attouchement de ces mêmes choses, lorsqu'elles sont humides, est encore plus illicite, parce qu'il laisse une impression plus durable. C'est pourquoi, lorsqu'il pleut, les Chrétiens, les Idolâtres & les Juifs, s'abstiennent d'aller dans les maisons, ou même dans les rues, pour éviter les insultes qu'ils pourroient s'attirer en touchant quelqu'un.

Chardin, T. VII, Chapitre IV. & Tome IX. p. 263.

Les mêmes Docteurs soutiennent qu'après avoir eu commerce avec une femme, on ne peut faire licitement la prière, sans se laver tout le corps; au lieu que les Turcs croyent qu'il suffit en cette occasion de se laver la tête, les bras, les mains & les pieds. Les Chias accusent les Sunnis de violer sur deux autres points le précepte de l'ablution: 1°. en se faisant verser l'eau par leurs esclaves, ce qui n'est

permis, disent-ils, qu'à ceux qui n'ont pas le libre usage de leurs mains. 2°. En versant l'eau dans le creux de la main, & la faisant couler le long du bras jusqu'au coude, ce qui est faire remonter l'ordure au lieu de la faire tomber. Ils prétendent qu'il faut jetter l'eau dans la jointure du bras, & la faire couler en bas jusqu'à l'extrémité des doigts.

Leurs principes sont plus mitigés sur d'autres articles. Ils croyent qu'il est permis d'avoir un commerce passager avec une femme, en convenant de part & d'autres du tems que durera cette union. Mais les Turcs condamnent avec justice un tel contrat. Une autre opinion relâchée de leurs Casuistes, est d'enseigner, contre le sentiment général de tous les autres Musulmans, que dans certaines occasions périlleuses, on peut dissimuler & même abjurer de bouche la Religion, pourvu que le cœur n'ait point de part à cette apostasie.

Principes mitigés sur d'autres articles.

Tous les Docteurs Sunnis prétendent que le pélérinage de la Mecque est d'une obligation indispensable pour les pauvres comme pour les riches, de quelque état & de quelque tempérament qu'ils soient, pourvu qu'ils ayent la force de marcher avec un bâton & les moyens d'acheter une écuelle de bois. Mais les Persans assurent que ce précepte souffre des exceptions, & n'oblige que ceux qui sont en état de soutenir les frais & les fatigues de ce voyage. Leurs Casuistes évaluent ces frais à cinq cens écus, qui ne doivent point se prendre sur le fonds du bien, mais sur le

Ibid. Chapitre VIII.

revenu, & qu'on n'eſt tenu d'employer à ce pieux uſage, qu'après s'être réſervé ce qu'il faut pour payer ſes dettes, pour aſſurer la dot de ſes femmes, & pour laiſſer à ſa famille la ſubſiſtance d'une année.

Les perſonnes d'une ſanté délicate peuvent faire le voyage par procuration, ſoit en envoyant un pélerin à leur place, ſoit en achetant un *Ziaretnamé*, ou patente de pélerinage. Les actes de ce genre s'expédient à la Mecque par le grand Mufti, qui déclare que tel pélerin a viſité exactement les ſaints lieux, & s'eſt acquitté de toutes les dévotions preſcrites par la Loi. Quantité d'Arabes ſubſiſtent du trafic de ces patentes, qu'ils portent dans l'Inde & dans la Perſe, & qu'ils vendent ſept ou huit cens livres.

Les pélerins Perſans alloient autrefois à la Mecque par Bagdad. Mais depuis que les Turcs ſe ſont emparés de la Babylonie, les Caravanes prennent ordinairement leur route par *Baſra*, ville du Golfe Perſique. Elles ſont conduites par des guides Arabes. Le voyage eſt de quarante ou cinquante jours en partant de Baſra. On marche toute la nuit, par des déſerts remplis de ſables, en réglant ſa route ſur le cours des étoiles. On ſe repoſe le jour dans le voiſinage des puits & des camps des Arabes, qui viennent au-devant des pélerins, pour leur faire payer le tribut accoutumé. Les Perſans, qu'on regarde en Arabie comme des hérétiques, ſont rançonnés avec la dernière rigueur, & reçoivent ſouvent mille avanies dans le voyage. Lorſqu'un particulier meurt ſans

avoir fait le pélérinage de la Mecque, le Kadi fait sommer la famille de payer un homme pour s'acquitter de ce devoir, & ne permet d'enterrer le mort qu'après qu'elle a consigné l'argent.

Fêtes particulières aux Persans.

Les Persans ont quelques fêtes qui leur sont particulières, & dont le plus grand nombre a été institué en l'honneur des Imans. Celle d'Hassan & d'Hossein, fils d'Ali, est une des plus remarquables. On la célébre au mois de *Maharam*, qui est le premier mois de l'année Persanne, & elle dure dix jours. Les dévots s'abstiennent du bain pendant le cours de cette solemnité, ne se font point raser la tête ni le visage, déchirent leurs vêtemens, poussent des cris lugubres, & donnent publiquement d'autres marques de tristesse. On voit courir dans les rues une multitude d'hommes, les uns armés de pied en cap, & couverts d'habits ensanglantés, les autres presque nuds, & barbouillés de noir. Ils crient d'une voix terrible *Hassan! Hossein!* roulant des yeux égarés, tirant la langue, & imitant par d'autres gestes ce que la Legende Persanne rapporte d'Hossein, qui, forcé de fuir dans le désert de *Kerbela*, aux environs de Bagdad, y souffrit pendant quatorze jours une soif cruelle, qui le réduisit aux abois. Si ces fanatiques rencontrent quelque Sunni, ils l'accablent d'injures, & le forcent de rendre hommage à ces deux Martyrs, dont le culte passe pour une abomination chez les Turcs. Ils font les mêmes avanies aux Chrétiens & aux Juifs. On construit dans les carre-

Fête d'Hassan & d'Hossein martyrs.

Salmon, Etat de la Perse, Chapitre XV. Chardin, T. IX.

ſours & dans les places, de petites chapelles, ſemblables à nos repoſoirs. O y voit un autel couvert de riches tapis; des trophées, qui s'élevent à droite & à gauche à une grande hauteur; une chaire, des bancs, & une multitude de lampes & de flambeaux, qu'on allume au commencement de la nuit. Un Mollah monte en chaire, & fait au peuple une exhortation patétique, dont le ſujet eſt tiré d'un Livre intitulé *Elkatel*, ou Traité du meurtre, qui contient en dix chapitres l'Hiſtoire du martyre d'Hoſſein. Le Mollah en lit un, & prêche pendant deux heures ſur ce texte, avec tant de véhémence, que les aſſiſtans fondent en pleurs, ſe frappent la poitrine, & paroiſſent pénétrés de la plus vive douleur. Le ſermon fini, le peuple crie de toute ſa force, *Haſſan*, *Hoſſein*, mêlant à ces hurlemens le bruit des tambours & des clochettes.

Les ſtatues & les diverſes repréſentations, qu'on promene alors dans les villes, ſont un article que je ne dois pas omettre dans cette deſcription. C'eſt une eſpèce de convoi funébre, deſtiné à honorer la mémoire des deux Martyrs. Le cortége eſt compoſé d'une multitude de gens de tout état. Huit chameaux, précédés de quelques ſoldats à cheval, & d'une troupe de Muſiciens, ouvrent la marche. Le premier porte deux enfans preſque nuds, l'autre trois, & le ſuivant une femme voilée & un jeune garçon. Les cinq autres ſoutiennent une litière où il y a huit enfans. Ils ſont ſuivis de deux chars, ſur le premier deſquels on voit deux caiſſes ouvertes,

dont l'une eſt vuide, & l'autre renferme une ſtatue couchée. On apperçoit ſur l'autte char deux hommes & quatre enfans, ayant chacun un livre à la main, & rangés autour d'une table, environnée de quatorze petites lampes. Trois enfans, que quelques ſoldats précédent, paroiſſent après ces chars. Les deux premiers ſont richement vêtus: le troiſième eſt enchaîné, & traîne après lui deux bandes de jeunes captifs, dont les uns ſont attachés à une longue chaîne de fer, & les autres à une corde. On voit enſuite un chariot, ſur lequel ſe préſentent deux hommes dans leur grandeur naturelle, & ſix qui ne montrent que la tête, le reſte du corps étant caché dans le ſable, dont le chariot eſt rempli. Ces têtes ſemblent ſéparées du tronc, & le ſable eſt inondé de ſang. D'autres chariots lugubres marchent à la file. On y apperçoit des cadavres étendus, des têtes ſans buſte, des jambes & des bras coupés. Le premier chariot eſt accompagné d'une troupe d'enfans captifs, conduits par des ſoldats, qui levent de tems en tems le bâton ſur eux, comme pour les frapper. Après le dernier char paroît un grand cercueil, environné de Muſiciens, & ſuivi de deux chevaux, dont l'un porte un faiſceau d'arcs & de flèches, des turbans rouges, un étendard vert, & trois lances. Il y a ſur l'autre ſix pigeons en vie.

Ces différentes figures repréſentent au naturel les principales circonſtances du maſſacre d'Hoſſein, & de ſoixante & douze de ſes compagnons. Les pigeons qu'on promene à cheval rappellent auſſi une

anecdote de la même Légende, qui rapporte que six de ces animaux se reposerent sur le corps d'Hossein, après qu'il eut été tué, & se transporterent ensuite à Médine, où ils annoncerent à sa sœur la triste nouvelle de son martyre. Herbert assure que cette fête a été instituée à Ardebil par Seid *Gunet*, ayeul de Schah Ismaël le premier des Sofis, & que ce dernier commanda qu'elle fût célébrée dans toute la Perse. Un autre Voyageur observe que dans l'année Persanne il y a vingt-huit fêtes consacrées à la seule famille de Mahomet, deux pour ce Législateur, deux pour Fatmé sa fille, & autant pour chacun des douze Imans.

Herbert, Liv. II.

Chardin, Tome IX.

Fêtes consacrées à la famille de Mahomet.

§. II.

Le Soufisme.

Chardin, T. V. Chap. XI.

Cette secte est une branche du Mahométisme. Suivant l'opinion la plus commune elle prit naissance en Arabie, vers l'an 200 de l'Hégire. Un Scheïk, nommé *Abousaïd*, en fut l'instituteur. Ses disciples, appellés *Soufis*, se répendirent dans la Perse, où sa doctrine se maintient depuis plus de neuf cens ans.

Discrétion des Soufis.

Comme le Soufisme s'éloigne en beaucoup de choses des idées de la Religion Mahométane, ceux qui le professent ne s'expliquent sur ses dogmes qu'avec une extrême réserve. Leur maxime est que la vraie Philosophie ayant principalement pour but de calmer les inquiétudes des hommes, & de maintenir dans la société l'esprit de paix & d'union, il ne faut pas

effaroucher le peuple, en s'élevant avec trop de chaleur contre les opinions reçues. Il vaut mieux, disent-ils, lui laisser ses erreurs, que l'en guérir aux dépens de son repos.

Ce qu'ils pensent de la Divinité.

On leur attribue de n'admettre dans l'Univers qu'un seul Etre, invisible, tout-puissant, infini, qui anime & vivifie la nature, & dont tous les autres êtres sont des émanations, & comme les formes diversifiées d'une essence immuable. Cet Etre universel différe peu du Dieu de *Spinoza*. Les Soufis lui rendent un culte assidu, & prétendent communiquer avec lui par l'union la plus intime. Voici comme ils s'excitent à l'enthousiasme dans leurs assemblées. Ils se prennent par la main, & dansent en rond, branlant la tête, & criant avec force : *Hou*, *Hou*, c'est-à-dire, l'Etre existant par lui-même, jusqu'à ce qu'excédés de fatigue, ils tombent dans une espèce d'évanouissement. C'est alors qu'ils croyent entrer en extase, & converser avec Dieu. Ils se persuadent que par cette union mystique ils acquérent le don de prophétie, & qu'ils jouissent par anticipation des joies du paradis.

Leur Enthousiasme.

Jeûnes austères.

Ils observent quantité de jeûnes rigoureux, dont les plus courts durent vingt-quatre heures, pendant lesquelles ils s'abstiennent de toute nourriture. Ils en ont un de quarante jours, dont le tems n'est pas réglé, & que chacun commence quand il lui plaît. Ils s'enferment alors dans une chambre où ils sont perpétuellement en oraison, dormant à peine quelques heures, & retranchant tous les jours quelque chose

de leurs alimens, jusqu'à les réduire à une douzaine d'amandes, qu'ils mangent d'un soleil à l'autre. L'effet de cette retraite est de leur troubler entièrement l'esprit, & de le remplir de mille chimeres, qu'ils prennent pour des visions céléstes.

Comment les Sofis expliquent l'Alcoran & ses préceptes.

Ils donnent un sens allégorique aux mystères de l'Alcoran, & soutiennent que tous les préceptes qui concernent le culte extérieur, doivent s'entendre de la même manière. Cependant pour ne point troubler l'ordre public, ils observent les purifications légales & les autres points de discipline. Ils font profession de ne condamner aucune Religion, & de regarder tous les hommes comme les enfans d'un pere commun, & les sujets d'un même Souverain.

§. III.

Le Persisme.

C'est la Religion des descendans des anciens Perses, dont il subsiste encore plusieurs peuplades, soit dans la Perse même, soit dans l'Indostan. Les Indiens les appellent *Persis* ou *Parsis*, du nom de leur ancienne patrie. On en trouve quelques familles sur les bords de l'Indus, dans la province de Guzarate, & dans d'autres contrées de l'Inde. Ceux qui vivent en Perse sont principalement répandus dans l'*Erak*, ou la Parthie, dans le Kirman, & aux environs du Golfe Persique. On les appelle communément *Guebres* & *Gaures*, c'est-à-dire, infidéles, noms odieux que les Mahométans donnent à tous ceux qui ne suivent pas la foi de l'Alcoran.

La Religion des Perſis eſt reſpectable par ſon antiquité. C'eſt une choſe digne d'admiration que ce peuple, qui a ſi ſouvent changé de maîtres, ait conſervé pendant près de quatre mille ans le même culte. On croit communément que *Zoroaſtre* en fut l'inſtituteur; mais ſon origine eſt fort antérieure à la naiſſance de ce philoſophe. Elam & Chus apporterent en Perſe la connoiſſance du vrai Dieu, & les lumières douces & pures de la Religion naturelle. Ce culte s'altéra chez les Perſans par le mêlange de pluſieurs ſuperſtitions empruntées du *Sabeïſme*. Zoroaſtre parut, & diſſipa ces erreurs.

Antiquité du Perſiſme.

Les Orientaux donnent à ce célébre réformateur le nom de *Zerduſt*, & le font contemporain de *Gushtaſp*, quatrième Roi de la Dynaſtie des Caïanites. Les Hiſtoriens Mahométans aſſurent qu'il paſſa une partie de ſa jeuneſſe en Judée, au ſervice d'un Prophête; qu'il acquit dans ce commerce des connoiſſances ſupérieures, & que s'étant attiré l'indignation de ſon maître par une trahiſon, il fut congédié, & frappé de lepre. Mais leur partialité contre les Guebres eſt ſi connue, & ils ont débité d'ailleurs tant d'autres calomnies contre Zoroaſtre, qu'on ne doit faire aucun fonds ſur leur témoignage.

Particularités concernant Zoroaſtre.

Hiſt. Univ. par une ſociété de gens de Lettres, Tome IV. p. 53 & ſuiv. Henri Lord, *Relig. of the Perſees apud Herbert*, p. 72 & ſuiv.

Les Perſis diſent que la Chine fut la patrie de leur Légiſlateur; que ſon pere s'appelloit *Epintaman*, & ſa mere *Dodou*; que ſa conception & ſa naiſſance furent marquées par pluſieurs prodiges, & que l'Empereur de la Chine, jaloux de la grandeur future de cet enfant, eſſaya de

le faire périr, ce qui força Zoroastre de chercher un asyle dans des pays éloignés. Il entreprit de grands voyages ; il traversa à pied plusieurs rivières, & après ces longues courses il arriva en Perse, & s'arrêta dans la province de Médie, où il se retira dans une caverne, pour y vaquer à la méditation & à la prière. Un Ange lui apparut, & lui dit : *Vénérable Zerdusht, homme de Dieu, que veux-tu ?* Zoroastre repondit : *Je veux voir Dieu face-à-face, & apprendre de sa bouche ses saintes volontés.* Aussi-tôt son corps fut purifié ; ses yeux se fermerent, il traversa la sphère du feu, & d'autres sphères plus hautes, & parvint enfin au dernier Ciel, où ayant reçu des yeux d'Ange, il vit Dieu sur son trône, environné d'une lumière resplendissante, & dans tout l'éclat de sa Majesté. Il y reçut le *Zendavestau*, ou Livre de la Loi, qui lui fut dicté par Dieu même, dont les paroles étoient de flamme. Il prit ce livre d'une main, & de l'autre un peu de feu céleste, & l'Ange qui l'avoit transporté au firmament, le remit dans sa caverne.

D'Herbelot, Dion Chrys. Porphyre, cités dans l'Hist. Univ. *ubi suprà.*

D'autres Ecrivains, sans faire mention de cet enlevement miraculeux, racontent que Zoroastre composa dans sa retraite plusieurs livres, qu'il présenta à Gushtasp, Roi de Perse. Ils assurent qu'il consacra sa caverne au Dieu *Mithra*, Roi & pere de toutes choses, & qu'il y traça diverses figures mystèrieuses, qui représentoient le monde, les élémens, les propriétés des planètes, & le double mouvemen des astres. On ajoute que lorsqu'il aban-

donna cette solitude, il descendit du Ciel un grand feu, qui l'environna, sans lui causer aucun mal; que le Roi & les principaux Seigneurs de Perse, informés de ce prodige, vinrent le visiter; qu'ils trouverent en lui une sagesse surnaturelle, & que chacun se soumit à la doctrine qu'il enseignoit.

Voici quelques traits tirés d'une Légende particulière. Zoroastre, dans sa première entrevue avec Gushtasp, lui fit part de sa mission en ces termes: *Je suis un Prophête; c'est Dieu même qui m'envoye à vous; & j'ai apporté du Ciel le Livre que je vous présente.* Le Roi lui demanda quelques prodiges, pour servir de témoignage à la divinité de sa Religion; & Zoroastre fit le miracle suivant. Il planta devant la porte du palais un ciprès, qui en peu de jours devint très-haut & très-fort, & au sommet duquel on voyoit un pavillon. Ce prodige fit une telle impression sur Gushtasp, qu'il voulut embrasser la Religion du Prophête: mais on lui conseilla de faire venir auparavant quelques Sages, & de les engager à disputer avec Zoroastre. Celui-ci sortit victorieux de la dispute, ce qui anima contre lui les Prêtres du pays. Ils l'accuserent de s'occuper à des opérations de magie, & pour donner quelque poids à cette accusation, ils cacherent sous son lit des os de chats & de chiens, des ongles d'hommes, des cheveux, & d'autres choses immondes. Le Roi, trompé par ces apparences, entra dans une furieuse colere contre le Prophête, le chassa de sa présence, & le fit

Hist. Univ. *Ibid.* p. 60.

mettre en prison. Mais cette disgrace dura peu. Gushtasp (c'est toujours la Légende qui parle) avoit un cheval noir qu'il aimoit fort, & qui fut attaqué d'une paralysie sur les quatre jambes. Après avoir consulté sans succès tous les Médecins & tous Sages du pays, il eut recours à Zoroastre, qui guèrit le cheval. Mais en touchant la première jambe, le Prophête exigea que le Roi se soumît à la Religion qu'il lui avoit enseignée. Il guèrit de même la seconde, à condition que *Bashuten* & *Isphendiar*, les deux fils du Monarque, embrasseroient la même créance. La troisième fut aussi remise dans son état naturel, après que *Ketayun*, femme de Gushtasp, eut imité l'exemple de son époux & de ses fils. Quant à la quatrième, Zoroastre déclara qu'il ne la guèriroit point avant qu'on lui eût procuré les moyens de justifier son innocence. Le Portier du palais, interrogé par Gushtasp, confessa alors qu'il avoit introduit dans la chambre de Zoroastre quatre Mages de la cour, qui avoient jetté sous son lit les choses immondes qu'on avoit trouvées. Le Roi condamna à mort ces Prêtres calomniateurs, & ils furent à peine exécutés, que le Prophête, ayant fait une courte prière, toucha de sa main gauche la quatrième jambe du cheval, lequel se leva incontinent, & fut parfaitement guèri.

Quelque tems après Gushtasp pria Zoroastre de lui obtenir du ciel quatre faveurs : la première, de monter au ciel, & d'y contempler distinctement les joies des Bienheureux ; la seconde, de connoî-

tre aussi parfaitement l'avenir que le présent ; la troisième, d'être invulnérable dans toutes les guerres qu'il entreprendroit pour la défense de la Religion ; la quatrième de vivre jusqu'au jour du jugement. Le Prophête répondit que les quatre choses qu'il demandoit ne pouvoient être accordées à une seule personne, & qu'il n'appartenoit qu'à Dieu de posséder à la fois ces différens dons. Gushtasp se restreignit à demander pour lui la première faveur, & nomma au Prophête trois personnes, le priant de leur conférer les trois autres graces. Alors Zoroastre adressa à Dieu une fervente prière, & consacra du vin, une rose, une coupe remplie de lait, & un pepin de grenade. Il présenta le vin à Gushtasp, qui, après avoir bu cette liqueur, fut plongé pendant trois jours & trois nuits dans un profond sommeil, durant lequel son ame fut enlevée au ciel, & contempla à loisir les joies des Bienheureux. La rose fut donnée à *Gjamasp*, Astrologue fameux, qui l'eut à peine sentie, qu'il connut distinctement le passé, le présent, & l'avenir. *Bashuten*, fils de Gushtasp, reçut la coupe, & devint immortel. *Isphendiar*, son frere, mangea le pepin de grenade, qui le rendit invulnérable.

Dogmes de Zoroastre.

Zoroastre n'apporta point en Perse un nouveau systême de Religion ; mais il combattit les superstitions grossières que les *Sabéens* avoient introduites dans l'ancien culte, & s'appliqua sur-tout à donner au peuple une notion raisonnable de la Divinité. Il enseigna que l'Etre suprê-

Ce qu'il pensoit de la Divinité.

me existe de toute éternité, dans une souveraine indépendance; qu'il est le Créateur & le conservateur de l'Univers; que sa justice & sa sagesse n'ont point de bornes; qu'il est porté à faire du bien aux hommes, & à pardonner, de sorte qu'aucun pécheur ne doit désespérer de sa miséricorde.

De l'origine du mal.

Ibid. T. III. p. 435.

Il reconnoissoit aussi un mauvais génie nommé *Ahriman*, Auteur de tout le mal qui se fait dans le monde. Son empire s'étendoit sur les ténébres. Dieu, suivant Zoroastre, dit un jour en lui-même: *Comment ma gloire éclatera-t-elle, si rien ne s'oppose à mes volontés*? Là-dessus il créa Ahriman, qui depuis ce tems fut toujours en guerre avec Dieu. Ce fut alors que la *Lumière* & les *Ténébres*, le *Bien* & le *Mal*, furent mêlés ensemble, & se combattirent mutuellement. De-là nâquirent tous les fléaux qui ravagent la terre. Mais ce désordre ne durera qu'un tems, après lequel Dieu rétablira la paix dans l'Univers, & séparera pour jamais la lumière des ténébres.

Des peines & des récompenses de l'autre vie.

Ibid. T. IV. p. 65.

Zoroastre admettoit des peines & des récompenses dans l'autre vie, enseignant qu'après la mort l'ame est transportée sur un grand pont, où elle rencontre deux Anges, qui pesent dans une balance ses vertus & ses crimes. Quand les vertus l'emportent, l'ame passe librement le pont, & arrive dans le *Royaume de la Lumière*, où elle jouit d'un éternel bonheur. Si les crimes font pencher la balance, l'ame est précipitée du haut du pont dans un gouffre obscur, où les méchans endurent

des ſupplices qui n'auront point de fin.

Celle de toutes les vertus qu'il recommandoit le plus particulièrement à ſes diſciples, étoit la charité. Il les exhortoit, non-ſeulement à s'abſtenir des grands crimes, mais à éviter les plus petits péchés, parce que toutes les actions des hommes devant être peſées dans la balance fatale du jugement, les plus légéres offenſes peuvent la faire pencher du mauvais côté.

Comment il réforma le culte extérieur.

On aſſure que ce fut Zoroaſtre qui établit en Perſe les premiers Temples. Avant lui on ſacrifioit en plein air, ſur le haut des montagnes, & ces ſacrifices conſiſtoient à brûler ſur un autel des feux ſacrés, qu'on entretenoit perpétuellement dans les mêmes lieux. Zoroaſtre ordonna à ſes diſciples d'allumer ces feux dans des chapelles, afin de pouvoir les conſerver plus facilement. Ces Oratoires, que les Grecs ont nommés *Pyræa*, ou Temples du feu, étoient d'abord ſans autel. On n'y voyoit que quelques lampes, devant leſquelles le peuple faiſoit ſes dévotions. Dans la ſuite on bâtit des Temples plus conſidérables, & on y éleva des autels, deſtinés à l'entretien du feu ſacré.

Ibid. T. III. & IV, *locis indicatis.*

Etabliſſement des Temples.

Il inſtitue une Hiérarchie nouvelle.

Quand ces ſanctuaires eurent été conſtruits, Zoroaſtre accoutuma ſes ſectateurs à ſe conformer à la nouvelle Liturgie qu'il inſtitua. Il partagea les Miniſtres de la Religion en deux claſſes, l'une compoſée de *Mugh*, ou de ſimples Prêtres, & l'autre de *Mubad*, ou d'Inſpecteurs, dont la dignité approchoit de celle de nos Evêques. C'eſt du premier de ces noms qu'eſt dérivé celui de *Mage*, ſi célébre dans les Annales de la

Perse. Les Mugh & les Mubad étoient soumis à un chef, nommé *Mubad Mubadan*, qui étoit le souverain Pontife de la nation. Zoroastre exerça lui-même à Balc, dans le Khorasan, cet important emploi.

Devoirs qu'il prescrivit aux Prêtres.

Il voulut que ses successeurs dans la même dignité se rendissent aussi estimables par leurs talens que par leurs vertus. Il leur recommanda de se préserver de toute souillure, parce que Dieu exige d'eux une sainteté particulière; de se servir eux-mêmes, soit pour n'être point souillés par l'impureté des autres, soit pour édifier leurs inférieurs par cet exemple d'humilité; de ne point s'approprier les dixmes qu'ils reçoivent des Laïcs, parce qu'ils doivent se regarder comme les aumôniers du Tout-puissant, qui se sert de leur ministère pour distribuer aux pauvres le tribut payé par les riches; d'éviter le faste, de fuir le monde, & de partager leur tems entre la prière & l'étude de la Religion; d'orner leur esprit de toutes les connoissances qu'ils peuvent acquérir, parce qu'ils sont appellés à instruire les hommes; de faire la guerre au vice, & de reprendre avec fermeté les pécheurs, sans aucun égard pour leur rang, & sans autre crainte que celle de déplaire à Dieu.

Il ordonna aux simples Prêtres, & aux Mubad, leurs supérieurs, de s'occuper uniquement des fonctions de leur état, sans se mêler des affaires temporelles; de ne point convoiter les richesses des Laïcs, parce qu'un Prêtre ne doit rien désirer de superflu, & que les séculiers ne doivent pas permettre qu'il manque du nécessaire;

de pardonner les injures, à l'exemple du Dieu bienfaisant dont ils sont les Ministres; d'être assidus dans les Temples; d'observer avec exactitude la Liturgie prescrite; d'apprendre au peuple à s'y conformer dans ses prières; en un mot, de remplir tous les engagemens de leur état, & de répondre avec fidélité à la vocation du Ciel.

Les Laïcs eurent aussi des préceptes particuliers, qui se réduisent à cinq. 1. D'avoir toujours la pudeur devant les yeux, comme un puissant préservatif contre tout péché. Si les hommes, disoit Zoroastre, ne perdoient jamais de vue la pudeur, ils ne songeroient point à opprimer les foibles; ils ne commettroient point de larcins; ils ne mentiroient jamais; ils ne tomberoient point dans les excès de l'ivrognerie. Mais dès qu'ils secouent une fois le frein de la pudeur, ils sont capables de tous ces vices. Préceptes pour les Laïcs.

2. D'avoir une crainte continuelle des jugemens de Dieu; car Dieu préserve du péché ceux qui le craignent.

3. De ne faire aucune action, sans se demander auparavant à eux-mêmes si elle est bonne ou mauvaise, si elle est permise ou défendue par la Loi de Dieu.

4. Le premier objet qu'ils rencontrent le matin, doit leur rappeller le souvenir des bienfaits de Dieu, & les porter à le glorifier, en reconnoissance de tous les biens qu'il a créés pour l'usage de l'homme.

5. S'ils font leur prière à Dieu pendant le jour, ils doivent se tourner vers le soleil, & s'ils prient pendant la nuit, ils

doivent regarder la lune ; parce que ces deux grands luminaires rendent témoignage à la Divinité.

Bible de Zoroastre.

Ces points de discipline, & les autres préceptes de Religion, sont contenus dans *le Zendavestau.* C'est la Bible des Persis, qui lui donnent aussi le nom de *Zend*, & qui croyent qu'un Ange l'apporta à Zoroastre. L'Auteur l'intitula le *Livre d'Abraham*, pour insinuer à ses sectateurs que la Religion qu'il leur enseignoit étoit celle de ce Patriarche, pour lequel les Orientaux ont toujours eu une grande vénération. L'ouvrage est écrit en caractères très-anciens, & divisé en vingt-un Traités, qui ont chacun un titre particulier. Le premier est intitulé *Zend*, & renferme la Liturgie & les principaux Dogmes de la Religion. Le second s'appelle *Pazend*, c'est-à-dire, *appui du Zend*, parce que c'est une espèce de Commentaire, destiné à l'explication & à la défense de ces mêmes Dogmes. Un des autres Traités contient la vie de Zoroastre, écrite par lui-même. Dans le vingtième, qui est intitulé *Bizishknama*, ou Livre des Médecins, il est parlé de la vertu de certains remèdes, & de la manière de les appliquer. La plupart des autres roulent sur l'Astrologie judiciaire.

On prétend que l'arrivée future du Messie est annoncée clairement dans le Zend, & que ce fut en conséquence de cette prophétie, que les Sages de l'Orient se rendirent à Béthléem. Un Auteur Persan *, cité par le Docteur *Hyde*, dans *l'Histoire de la Religion des anciens Perses*, dit expressément qu'on trouve dans la Bible de Zo-

* Sharistani.

roaſtre la prédiction ſuivante : *Il naîtra dans les derniers tems un Prophête nommé* Oshanderbegha (1). *Il enſeignera la juſtice & la véritable Religion. Sa Loi ſera quelque-tems combattue par le diable ; mais il triomphera à la fin de tous les obſtacles, & fera régner le bonheur & la paix ſur la terre.* Voici un témoignage encore plus remarquable, tiré des écrits d'*Abul-Pharag.* « Zerdusht, dit cet Auteur, prédit à ſes diſciples que dans les derniers tems une Vierge deviendroit enceinte, ſans avoir connu aucun homme, qu'elle mettroit au monde un fils, & qu'il paroîtroit alors au Ciel une étoile brillante, dont le milieu repréſenteroit une Vierge. Le Prophête *ajouta* : O vous donc, mes enfans, qui êtes inſtruits de ſa naiſſance avant tout autre peuple, auſſitôt que vous verrez cette étoile, prenez-la pour guide ; elle vous conduira à l'endroit où il eſt né. Adorez-le, & offrez-lui des préſens, car il eſt la parole qui a formé les Cieux ».

Ses prédictions concernant le Meſſie.

Abul-Pharag, cité d'après M. Hyde, dans l'Hiſt. Univ. T. IV. p. 71.

Zoroaſtre mourut à Balch, où il avoit établi ſa réſidence. Argiaſp, Roi du Turkeſtan, s'étant emparé de cette ville, y fit maſſacrer le Prophête, & ſoixante-dix Prêtres de ſa ſecte. Tous les Temples qu'il avoit bâtis dans ce lieu furent renverſés, & le feu ſacré fut éteint avec le ſang des Mages.

Sa mort.

On a porté divers jugemens ſur ce ſingulier perſonnage. Les Perſans *ignicoles* l'ont toujours regardé comme un homme inſpiré du ciel, & conſervent encore aujourd'hui une profonde vénération pour

Divers ſentimens ſur ce perſonnage.

(1) C'eſt-à-dire, l'*Homme du monde.*

sa mémoire. Plutarque, Porphyre, Dion Chrysostome, & d'autres anciens en ont parlé avec éloge. Quelques Auteurs Chrétiens & Mahométans en disent beaucoup de mal. Agathias le traite de novateur, & lui attribue l'invention des prétendus secrets de la magie. Khondemir assure qu'il eut de fréquentes conférences avec les démons, & qu'ils lui dicterent le Zend, ouvrage rempli de doctrines pernicieuses. Le Docteur Prideaux décide avec hardiesse que ce fut un imposteur.

Hist. Univ. T. IV. p. 56. & suiv. Nous croyons avec les Historiens Anglois, qu'il y a beaucoup d'injustice dans ces dernières imputations. Zoroastre étoit un homme éclairé, & un Philosophe vertueux. Il s'apperçut que l'idolâtrie & la superstition avoient corrompu & défiguré l'ancien culte, & il tâcha de ramener les Perses à la simplicité de la Religion naturelle, qu'ils avoient professée dans les premiers tems de leur Monarchie. Il trouva le culte du feu établi, & il crut devoir le tolérer. Mais il réforma les abus qui s'étoient introduits dans ce culte. Il apprit aux nouveaux disciples qu'il forma, à regarder le feu comme le symbole de la divinité, & à diriger leurs hommages, non vers cet élément, mais sur l'Etre suprême dont il étoit l'image. Il en usa de même à l'égard des adorations qu'on rendoit au soleil.

Ibid. Tome III. p. 435. Ce fut aussi par de justes ménagemens pour les opinions reçues, qu'il laissa subsister la doctrine des deux Principes, l'un bon & l'autre mauvais ; l'un auteur de la lumière & la source de tout bien, l'au-

tre produit dans les ténebres, & la cause des guerres, des maladies, des actions criminelles, & des autres calamités physiques & morales qui désolent la terre. Mais il nia que ces deux Principes fussent *coéternels*, & égaux en pouvoir. Pour guérir ses disciples des vaines frayeurs que leur inspiroit le mauvais Génie Ahriman, il enseigna que Dieu s'étoit autrefois servi des hommes pour lui faire la guerre; qu'il l'avoit vaincu dans un grand combat; que pouvant l'exterminer alors, il avoit mieux aimé lui faire grace, & le laisser régner pendant trois mille ans, après lesquels lui & ses adhérans seront enfermés pour jamais dans une ténébreuse prison. Ce systême avoit sans doute ses avantages, & c'est peut-être ce que des Philosophes, privés des lumières de la révélation, pouvoient imaginer de mieux pour expliquer l'origine du mal.

Ses idées sur l'unité de Dieu, sur sa toute-puissance, sur les peines & les récompenses de l'autre vie, sur la destruction future d'Ahriman & de ses suppôts, ne sont point le langage d'un Magicien, ni d'un imposteur suscité par l'enfer pour suborner les hommes.

Les visions qu'il eut dans sa caverne, son enlevement au ciel, le prestige du cyprès, & les autres prétendus prodiges qu'il opéra à la cour de Gushtasp, doivent faire soupçonner qu'il y eut du manége dans sa conduite. Ces miracles sont rapportés dans sa vie, écrite par lui-même. Tout ce qu'on peut dire de plus fort pour son apologie, c'est qu'à l'exemple de quelques Législa-

teurs, il se crut obligé d'employer cette puissante machine pour accréditer ses nouvelles Loix.

Diogene Laerce, Strabon, Philon Historien Juif, Tertullien, saint Clement d'Alexandrie, & d'autres Ecrivains, l'accusent d'avoir permis les mariages incestueux des freres avec les sœurs, des peres avec les filles, & des fils avec leurs meres. Il est très-difficile de le justifier sur cet article. Je sçais que ces criminels mariages étoient plus anciens que Zoroastre; mais c'est un abus qu'un Philosophe de son caractère ne devoit pas tolérer : & comme il a toujours subsisté parmi les Perses jusqu'à l'extinction de leur empire par les Arabes, il est à présumer que notre Législateur n'a pas témoigné assez de zèle pour le réformer.

Liturgie présente des Guebres.

Une chose très-honorable pour sa mémoire, c'est que les Guebres, malgré les révolutions arrivées dans leur empire, suivent encore aujourd'hui les Loix & la Liturgie qu'il leur a prescrites. Ils honorent le feu, parce qu'ils le regardent comme le symbole de la Divinité; mais ils n'adorent point cet élément, & leurs invocations ne s'adressent qu'à Dieu. L'idée qu'ils ont du premier Etre est conforme aux notions générales de notre Théologie. Un Voyageur, dont le témoignage ne peut être suspect, ayant demandé à un de leurs Prêtres ce qu'il pensoit de la Divinité, le Guebre répondit que Dieu étoit l'*Etre des êtres, un Esprit de lumière, élevé au-dessus de la sphère des conceptions humaines, tout-puissant, infini, présent par-tout, pour lequel il n'y*

Nature du culte qu'ils rendent au feu & au soleil.

n'y a rien de caché, & contre la volonté duquel rien ne peut arriver (1).

Ils ont aussi une grande vénération pour le soleil ; premièrement, parce qu'ils se persuadent que rien n'approche davantage de la nature du feu ; secondement, parce qu'ils le regardent comme le plus bel ouvrage du Créateur ; & enfin parce qu'ils croyent que Dieu a placé son trône dans cet astre. Ils honorent la lune par le même principe. Lorsqu'ils prient le jour, ils se tournent vers le soleil, & si c'est la nuit, ils regardent la lune.

Pourquoi on l'a accusé d'idolâtrie.

Quoique leur adoration & leurs prières soient uniquement dirigées vers l'Être suprême, & qu'ils ayent toujours eu une horreur extrême de l'idolâtrie, il est néanmoins aisé de concevoir qu'un tel culte a pu fournir matière à des interprétations peu favorables. Les Grecs, qui en jugerent par leurs propres superstitions, s'y tromperent les premiers, & communiquérent leurs préventions aux Romains. C'est ce qui a fait dire aux uns & aux autres que les Perses adoroient le feu ; qu'ils invoquoient le soleil & la lune ; qu'ils offroient des victimes aux élémens ; qu'ils rendoient un culte idolâtre à *Ninus*, à *Belus*, & à d'autres Dieux. Les Mahométans, peuple bigot, & ridiculement prévenu contre toutes les Religions étrangères, ont débité les mêmes fables. J'en ai dit assez pour les réfuter.

Herodote, Strabon, Quinte-Curce, &c. cités dans l'Hist. Univ. *ubi suprà*.

(1) Le Brun, Voyages Tome II, p. 387. Tavernier, cité dans l'Hist. Univ. *ubi suprà*, déclare qu'ils n'adorent qu'un seul Dieu, Créateur du Ciel & de la terre.

Pyrées modernes. Les Arabes & les Tartares ayant détruit la plupart des Pyrées publics, les Parsis se trouvent à présent réduits à faire leur prière devant des feux domestiques. Ils ont néanmoins, dans quelques endroits, des Chapelles & des Temples, où ils gardent leur feu sacré. On prétend que le principal de ces Pyrées est dans la province de Kerman, où il y a plus de Guebres qu'en aucune autre contrée de la Perse. Il est bâti sur une montagne, & desservi par un Collége de Prêtres, qui ont dans le même lieu une Académie, où ils instruisent un assez grand nombre d'Etudians. Le grand Pontife fait sa résidence sur cette montagne. Les Guebres y entretiennent un feu sacré, qui subsiste, disent-ils, depuis le tems de Zoroastre. On ajoute qu'aucun étranger n'est admis dans ce Temple, & que rien n'est plus secret que les mystères qu'on y célébre.

Chardin, Tome IX. p. 143.

Herbert, page 299. Herbert fait mention d'un sanctuaire, situé dans le Khorasan, sur une montagne qu'il appelle *Albors*. C'est une Chapelle fort basse & fort petite, au milieu de laquelle on voit un Autel élevé sur quelques gradins, & au bas de l'autel une fosse, où l'on garde le feu sacré. Ce n'est point, disent les Guebres, un feu matériel comme le nôtre; mais un feu céleste, que leur Législateur a apporté de la sphère du soleil. L'Auteur assure, contre toute sorte de vraisemblance (1), qu'ils sacrifient

(1) Herbert, dans tout ce qu'il dit des Guebres, n'a fait que copier Henri Lord, comme il l'avoue lui-même au commencement de son voyage page 72 de la Trad. Fr. Paris 1663.

dans ce Pyrée des enfans ; que des hommes faits s'y brûlent volontairement, & que les Prêtres y évoquent le Diable, qui se présente sous la forme de ceux qui se sont dévoués à une mort volontaire.

Un autre Ecrivain est entré dans des détails fort particuliers sur les rites qui s'observent dans les Pyrées. Il y a, dit-il, dans chaque Temple un autel isolé & fort simple, dans lequel on entretient un feu perpétuel, dont la garde est confiée à un Prêtre. Quand le peuple s'assemble pour la prière, le Prêtre prend une robe blanche, met une mitre sur sa tête, & se couvre la bouche d'une gaze légére, afin que son haleine ne souille pas le feu sacré. Il lit ensuite d'une voix basse quelques prières contenues dans un Rituel, & après cela il jette dans le brasier de petites branches d'arbre. Chacun fait alors en particulier sa prière. Avant que le peuple se sépare, le Prêtre lui adresse cette courte exhortation : « Dieu a donné le feu à Zoroastre, comme un symbole de sa Majesté invisible. Vous devez l'honorer & le respecter, parce que c'est une émanation de la source de lumière. Vous devez la même vénération à tout ce qui lui ressemble, particulièrement au soleil & à la lune, les deux grands témoins de Dieu, & les images visibles de sa toute-puissance. Observez donc sans superstition cet ancien commandement de votre Loi, & rendez grace à l'Etre suprême, qui vous a donné ce précieux élément, comme un moyen efficace de vous élever jusqu'à lui ; ce qui est un devoir aussi indispensable pour le bonheur de l'ame, que la lumière

Cérémonies qui s'y pratiquent.

& le feu sont néceſſaires pour la ſanté du corps » (1).

Hiſt. Univ. ibid.

Les Parſis ont un Clergé, diviſé en deux claſſes, ſuivant l'inſtitution de Zoroaſtre. Ces Prêtres, comme on l'a dit, ſont aſtreints à des devoirs fort gênans, dont ils s'acquittent avec beaucoup d'exactitude. Les Laïcs ne ſont pas moins réglés dans leur conduite, & il ſeroit difficile de trouver un peuple plus religieux & plus ſage. Ils célèbrent tous les ans ſix fêtes ſolemnelles, chacune de cinq jours, en mémoire, diſent-ils, des ſix ſaiſons que Dieu employa à créer le monde. La première ſaiſon fut de quarante-deux jours, & vit naître les Cieux. La ſeconde en comprit ſoixante, pendant leſquels les eaux furent formées. La troiſième dura ſoixante & quinze jours; ce fut pendant ce période que Dieu créa le terre. Les arbres furent l'ouvrage de la quatrième, qui ne dura que trente jours. Il en fallut quatre-vingt pour donner l'exiſtence à toutes les créatures animées, qui furent faites dans la cinquième ſaiſon. La ſixième, compoſée de ſoixante & quinze jours, fut employée à créer l'homme.

Ce que les Guebres penſent de la création du monde.

Uſages qui leur ſont particuliers.

La Loi de Zoroaſtre ne leur interdit aucun aliment; mais par égard pour les Mahométans & les Banians, parmi leſquels ils ſont obligés de vivre, ils s'abſtiennent de manger du porc & de la vache. Ils offrent dans le Temple une petite portion des animaux qu'ils tuent pour leur uſage, ſuppliant *Hormiſda Choda*, c'eſt le

(1) Beauchamp, Eſſais ſur d'importans ſujets, cité dans l'Hiſt. Univ. *ubi ſuprà*.

nom qu'ils donnent à Dieu, de leur pardonner d'avoir ôté la vie à ses créatures pour conserver la leur. Ils mangent toujours seuls, par un principe de propreté, & ne boivent jamais dans le verre d'un autre.

Initiation des Enfans.

Ils observent les cérémonies suivantes pour initier les enfans dans les mystères de leur Religion. Dès qu'un enfant est né, un Prêtre dresse le théme de sa nativité, & demande au pere quel nom il veut lui donner. Ce nom est communiqué à la mere, qui dit : *Mon enfant aura tel nom*. On le porte ensuite au Pyrée, s'il y en a un dans le lieu. Le Prêtre verse un peu d'eau dans un canal de bois, & la fait couler dans la bouche de l'enfant, priant Dieu qu'il le préserve de la corruption & des impuretés originelles, qu'il a reçues de son pere & de sa mere. A l'âge de sept ans on le met entre les mains des Prêtres, qui l'instruisent de la Loi ; de la manière de prier, & des autres devoirs de la Religion. La première fois qu'il fait sa prière devant le feu sacré, le Prêtre lui ordonne de boire un peu d'eau, de mâcher une feuille de grenade, & de se laver tout le corps. Lorsqu'il sort du bain, le Mage lui passe une chemise de lin, qu'il attache avec une ceinture de poil de chameau, tissue de ses propres mains. Le prosélyte est obligé de porter toute sa vie cette ceinture, sous peine de perdre les graces attachées à son initiation. La cérémonie se termine par la bénédiction du Prêtre, qui lui recommande d'être fidéle aux engagemens qu'il vient de contracter, d'avoir en

horreur l'idolâtrie, & d'obſerver avec une religieuſe exactitude tous les préceptes de la Loi.

Leurs mariages. Ils ont une opinion ſingulière du mariage. Ils croyent que les perſonnes unies par ce lien jouiſſent dans le paradis d'une félicité plus parfaite ; & en conſéquence de cette opinion, ils marient, immédiatement après les funérailles, ceux de leur ſecte qui meurent dans le célibat. Voici ce qui ſe pratique dans les mariages ordinaires. On les célébre ordinairement au milieu de la nuit. Les deux époux ſont aſſis ſur un même lit, en face de deux Prêtres, qui ont chacun du riz dans leurs mains. Les parens des deux familles ſont rangés derrière les Prêtres, ceux de la fille d'un côté, & ceux du garçon de l'autre. Le Prêtre qui eſt en face de l'époux, met un doigt ſur le front de l'épouſe, & lui dit : *Voulez-vous que cet homme ſoit votre mari ?* Quand elle a répondu qu'elle y conſent, l'autre Prêtre, qui eſt vis-à-vis d'elle, met auſſi le doigt ſur le front du mari, & lui demande s'il veut épouſer cette femme, à quoi l'époux répond qu'il en eſt d'accord. Après ce conſentement mutuel les deux époux ſe donnent la main. Le mari s'engage à fournir à la femme tous ſes beſoins, & la femme reconnoît que tout ce qu'elle poſſéde appartient à ſon mari. Les Prêtres répandent alors du riz ſur l'un & ſur l'autre, pour témoigner qu'ils leur ſouhaitent une heureuſe fécondité.

Méthode des funérailles. Ils ne ſont point dans l'uſage d'enterrer ni de brûler les morts ; ils craindroient de

fouiller la terre ou le feu, par l'attouchement des cadavres. Leur méthode eſt de les expoſer à l'air dans une grande tour qui leur ſert de cimetière. Celle qu'on voit autour d'Iſpahan, peut donner l'idée de toutes les autres ſépultures de ce genre. C'eſt un bâtiment de pierre, de figure ronde, qui peut avoir trente-cinq pieds de haut ſur quatre-vingt-dix de tour. Il n'a ni porte, ni fenêtres. Dans l'intérieur, depuis le haut juſqu'au bas, il y a un petit eſcalier de pierre, dont les marches ſont très-hautes, ſans rampe, & fort étroites. Cet eſcalier va en tournant, le long des murs de la tour. Les Prêtres, chargés des funérailles, montent à ce bâtiment avec des échelles, & tirent en haut le corps mort avec des cordes. Ils le traînent enſuite le long des degrés, & le dépoſent au bas de la tour, l'étendant ſur le dos, les bras croiſés ſur la poitrine, & le viſage découvert. Les morts ſont couchés dans ce cimetière avec leurs babits, les uns auprès des autres, ſur une eſpèce de matelat, la tête appuyée ſur un couſſin. On met à côté d'eux quelques flaccons de vin, une taſſe, des viandes, des fruits, un couteau, & d'autres uſtenciles. Quand le caveau eſt trop plein, on en tire les plus anciens corps, pour faire place aux nouveaux. Les premiers ſe jettent dans une foſſe, creuſée au milieu du cimetière. Le Prêtre qui préſide aux funérailles les termine par ces mots, qu'il adreſſe aux aſſiſtans : *Notre frere étoit compoſé des quatre élémens. Que chacun d'eux reprenne ce qui lui appartient :*

Chardin, Tome IX. p. 149.

Hiſt. Univ. ibid.

que la terre retourne à la terre, l'air à l'air; l'eau à l'eau, & le feu au feu.

Il n'y a point de société Chrétienne qui ne pût adopter la prière qu'ils font pour les mourans. « O Seigneur tout-puissant, » tu nous as défendu de t'offenser, & cet » homme néanmoins a péché contre toi. » Ta Loi nous ordonne de faire le bien, » & cependant cet homme a fait le mal. Tu » nous as commandé de te rendre le culte » qui t'est dû, & cet homme n'a pas laissé » de négliger ton culte. O Dieu miséri- » cordieux, pardonne-lui à l'heure de la » mort ses péchés & ses négligences, & » daigne l'appeller à toi. »

Portrait de ce peuple.

Les Guebres de Perse s'adonnent presque tous à l'agriculture, ou aux Arts mécaniques. Ils négligent les lettres, le commerce, & la profession des armes. Leur couleur est plus bazanée que celle des Mahometans, parce qu'ils sont plus exposés aux fatigues. Ils ont le tempérament robuste, & la taille avantageuse. Les hommes portent leur chevelure dans toute sa longueur, & laissent croître aussi leur barbe. Leurs habits sont étroits & courts, d'étoffe grossière, & ordinairement de couleur brune. Ils se couvrent la tête d'un bonnet de laine, qui ressemble assez à un chapeau. Les femmes sont vêtues avec la même simplicité. Elles sont moins retirées que les Dames Mahométanes, & ne se cachent point le visage d'un voile. Leur physionomie & leurs manières n'ont rien d'agréable. Ce peuple obéit à des vieillards de sa nation, qu'il choisit lui-même, &

Chardin, ibid. Herbert p. 265.

qui sont confirmés dans la magistrature par les Visirs de chaque province.

Ils n'ont qu'une femme, & il ne leur est pas permis de la répudier ; mais si elle est stérile pendant les neuf premières années du mariage, ils peuvent en prendre une autre. Leurs Loix n'autorisent point les secondes nôces. Ils ne se marient jamais qu'avec des personnes de leur Religion, & les femmes sont sur cet article aussi scrupuleuses que les hommes. Ils sont simples, ignorans, fort attachés à leur culte, dont ils cachent soigneusement toutes les pratiques. Ils ont en horreur la mémoire d'Alexandre le Grand, le premier destructeur de leur Monarchie, & ils ne témoignent pas moins d'aversion pour Mahomet. Une de leurs traditions, est que leur empire & leur Religion doivént se rélever un jour.

§. IV.

Le Sabéisme & le Banianisme, sectes idolâtres.

Le Sabéisme est une des plus anciennes Religions du monde. Quelques Ecrivains prétendent qu'il nâquit dans la Chaldée, & qu'il emprunta des Juifs plusieurs Rites. On ignore quel fut son instituteur ; mais on sait qu'il enseignoit une idolâtrie grossière, & que sa morale étoit très-corrompue. Ses erreurs se répandirent dans la Perse au commencement de la seconde Dynastie. Zoroastre les combattit, & ne put les extirper totalement. Il en subsiste encore quelques restes dans la Perse Occidentale, & sur les bords du Tygre & de l'Euphrate.

Chardin, T. VI, Chapitre XIX.

Les Sabéens modernes reconnoissent un premier Etre, & lui associent plusieurs autres divinités, telles que le soleil, la lune, & les autres astres. Ils prient trois fois le jour, le matin, à midi, & le soir. Ils ont trois carêmes dans l'année, l'un de sept jours, l'autre de neuf, & le troisième de trente. Ils admettent un paradis & un enfer; mais ils croyent que les damnés, après de longs supplices, obtiendront enfin leur pardon. C'est tout ce qu'on nous apprend de particulier touchant cette Religion.

Les *Banians*, ou Indiens naturels, forment ici une secte beaucoup plus étendue. On en comptoit dans ces derniers tems jusqu'à vingt mille dans la seule ville d'Ispahan. Ils font la banque & le commerce, mais avec une telle avidité, & des usures si énormes, que Chardin les compare à des *sangsues, qui tirent tout l'or & tout l'argent du pays.* J'ai assez parlé de leur Religion dans l'Histoire des Indiens. Le Gouvernement leur a permis de bâtir des Pagodes, & d'y sacrifier publiquement à leurs Dieux.

§. V.

Le Judaïsme.

Les Juifs de Perse descendent en partie de ces anciens Hébreux que les Assyriens firent captifs, & dont les uns furent transférés en Médie, & les autres à Babylone, environ six cens ans avant J. C. Ils sont aujourd'hui principalement répandus dans l'Azerbijane, dans la Parthide, dans

Idem. ibid.

lès deux Caramanies, dans le Mézandran, & le long du Golfe Persique.

Ce peuple est misérable ici, comme partout ailleurs. La plupart sont courtiers ou marchands de vin. Quelques-uns professent la médecine empirique, & l'Astrologie judiciaire. Le Gouvernement a fait diverses tentatives pour les engager à embrasser le Mahométisme. Abbas I donnoit jusqu'à quatre cens livres à chaque Juif qui abjuroit sa Religion. Ils apostasioient de bouche, & continuoient de judaïser en secret. Quand on leur reprochoit ces abjurations intéressées, ils répondoient tranquillement : *Nous sommes toujours Juifs ; il est vrai qu'on nous a donné quatre cens livres pour faire un faux serment.* Dans le tems que *Sabatai Levi* (1) faisoit tant de bruit parmi les Juifs de Turquie, ceux de Perse abandonnerent par fanatisme leurs habitations, renoncerent à tout travail, & se retirerent dans les bois, déclarant qu'ils ne vouloient plus payer de tribut, parce que leur Libérateur étoit arrivé. Le Gouverneur du Mézandran, où ils étoient en fort grand nombre, ferma les yeux sur cette espèce de révolte, & se contenta de stipuler avec les Chefs de la Synagogue, que si le Messie qu'ils attendoient ne paroissoit point dans trois mois à la tête d'une armée, ils payeroient deux cens tomans * outre le tribut ordinaire. Le Messie n'ayant point paru, ils retournerent dans leurs maisons, & paye-

* Environ 9000 livres de notre monnoie.

(1) Imposteur qui parut au milieu du dernier siécle, & qui se donnoit pour le Messie.

rent la somme qu'ils avoient promise au Beglerbeg.

§. VI.

Le Christianisme.

Chardin, T. VI, Chapitre XIX, & T. II. p. 226 & suiv. Herbert, Liv. II, pag. 248. Figueroa, Ambassade de Perse, page 193 & suiv.

Le nombre des Chrétiens est beaucoup plus grand en Perse que celui des Juifs. Il y en a de différentes communions ; des *Arméniens*, la plupart schismatiques ; des Chrétiens d'une origine plus ancienne, appellés *Chrétiens de Saint Jean ;* des *Géorgiens*, qui suivent à-peu-près le même rite que les Grecs ; & un petit nombre de Chrétiens Occidentaux, presque tous protestans, dont les uns sont attachés aux Compagnies d'Angleterre & de Hollande, & les autres au Roi en qualité d'ouvriers. Je ne parlerai que des Arméniens & des Chrétiens de saint Jean.

Ancienneté des Chrétiens d'Arménie.

Les Arméniens croyent avoir reçu le Christianisme peu de tems après son institution, & regardent comme leur premier Apôtre un saint *Grégoire*, qu'ils nomment l'*illuminateur*, parce qu'il leur porta la lumière de l'Evangile. Ils comptoient dans ces derniers tems une suite non interrompue de plus de deux cens Patriarches, dont plusieurs ont été martyrisés pour la foi.

Le pays dont ils tirent leur origine & leur nom, est situé entre la Turquie & la Perse. Il a été le théâtre de plusieurs guerres cruelles entre les Monarques de ces deux Empires. L'Arménie majeure, qui est plus voisine de la Perse, s'étant soulevée au commencement du dernier siécle contre les Turcs, qui possédoient

alors les deux Arménies, Abbas I envoya à ses habitans de puissans secours, & les engagea à passer sous sa domination. Maître de leur pays, il le dépeupla presque totalement, tirant de Zulpha, & de plusieurs autres villes, des colonies nombreuses, qu'il transporta au centre de la Perse. On comptoit en 1670 plus de quatre-vingt mille familles Arméniennes répandues dans ce royaume : mais leur nombre a beaucoup diminué depuis.

Comment ils ont été transportés en Perse.

Les Arméniens croyent avec les Grecs que *le Saint-Esprit procéde*, non du Pere & du Fils, mais *du Pere par le Fils*, & avec les Eutichéens, qu'*il n'y a qu'une nature en J. C.* Ils reconnoissent les trois premiers Conciles Œcuméniques, & n'en admettent point d'autres. Ils ne rendent point de culte aux images, non pas même à la Croix, quoiqu'ils ayent en vénération ce signe de notre salut. Ils ne croyent point au purgatoire. Leurs Prêtres consacrent du pain ordinaire, ne mêlent point d'eau dans le calice, & font communier le peuple sous les deux Espèces. Ils ne reconnoissent point la Primatie du Siége de Rome.

En quoi consiste leur schisme.

Voilà les principaux articles qui les séparent de notre communion. Les Papes ont plusieurs fois tenté de convertir ces schismatiques. Dans les commencemens du quatorzième siécle, sous le Pontificat de Jean XXII, un Dominicain, nommé *Barthelemi de Boulogne*, pénétra dans la haute Arménie, & ramena au bercail de l'Eglise Romaine quelques villages situés aux environs de *Maxivan*. Figueroa étant

Arméniens Catholiques

dans ces quartiers en 1618, y trouva onze ou douze cens Catholiques, qu'on appelloit *Arméniens francs.* Ils étoient sous la direction de quelques Missionnaires Dominicains, qui avoient trois ou quatre petits couvens dans ce canton. Le Supérieur de la Mission prenoit le titre d'Evêque de Maxivan.

Tous les autres Arméniens sont fort entêtés de leurs erreurs; & quoique plusieurs de leurs Prêtres & de leurs Evêques viennent de tems en tems à Rome abjurer le schisme, on remarque que de retour en leur pays ils retombent presque tous dans leurs premières opinions.

Clergé Schismatique.

Ils ont un Clergé composé d'un Patriarche, de plusieurs Evêques, & d'une multitude de Prêtres & de Moines. Leur Patriarche fait sa résidence à *Echs-miazin*, fameux Monastère de la haute Arménie, situé à deux lieues d'*Erivan*. Sa jurisdiction s'étend sur une vingtaine d'Evêchés. Il tient sa dignité des Princes Mahométans, qui lui vendent cherement l'investiture; & pour s'indemniser de ces dépenses, il vend à son tour les Evêchés & les autres prélatures : désordre scandaleux, qui régne depuis plusieurs siécles dans la plupart des Eglises d'Orient.

Simonie du Patriarche.

Moines & Prêtres d'Arménie.

Tous les Moines d'Arménie sont de l'Ordre de saint Basile. C'est ordinairement parmi eux qu'on choisit les Evêques. Le tems de leur noviciat n'est pas réglé, & dépend uniquement de la volonté des supérieurs. Il y a des postulans qui n'obtiennent l'habit qu'au bout de sept ou huit ans. Les deux premières années de leur

profeffion ils doivent s'abftenir de l'ufage des viandes. Il n'y a point ici d'Eccléfiaftiques fans fonction, ni de Prélats fans caractère. Tous les membres du Clergé doivent être Prêtres. Les Prêtres peuvent avoir une femme; mais il ne leur eft pas permis de fe marier deux fois.

Ces Chrétiens Orientaux ont quantité de jeûnes d'obligation, qu'ils obfervent avec une fcrupuleufe exactitude. Outre leur grand carême, qui dure cinquante jours, parce qu'ils le commencent le Lundi de la *Quinquagéfime*, ils en ont dix petits, chacun d'une femaine. Ils jeûnent outre cela tous les mercredis & vendredis de l'année, excepté depuis Pâques jufqu'à l'Afcenfion. Dans ces tems d'abftinence ils ne font qu'un repas, vers le coucher du foleil. L'ufage du poiffon, des œufs, du fromage, du beurre, & de toute forte de laitage leur eft interdit: ils ne fe nourriffent que de miel, de légumes, & de fruits. Ils doivent auffi s'abftenir alors du commerce des femmes. Jeûnes auftères.

Les Laïcs, comme les gens d'Eglife, fe font tonfurer la tête, & n'y laiffent qu'un cercle de cheveux, en forme de couronne. C'eft ici une marque diftinctive, qu'on croit effentielle à la profeffion du Chriftianifme. Tous les profélytes, foit payens, foit Mohométans, ont le front marqué d'une croix, qu'on leur imprime avec un fer chaud, pour leur apprendre à rendre un témoignage public de leur foi. Ils pratiquent dans leurs enterremens une cérémonie affez particulière. Elle confifte à promener autour de l'Eglife un agneau, Coutumes remarquables.

qu'on facrifie enfuite, & qu'on coupe par morceaux, qui fe diftribuent à tous les affiftans.

Forme des Temples.

Leurs Temples font des édifices peu confidérables. On n'y voit aucun ornement de fculpture ni de peinture. Il n'y a qu'un autel, qui eft tourné vers l'Orient. Un Prêtre y célébre, une fois le jour, le faint Sacrifice en préfence du peuple.

Origine des Chrétiens de faint Jean.

Les Chrétiens de faint Jean tirent leur origine des Sabéens de Chaldée. Les Perfans les appellent encore aujourd'hui *Sabis*. D'autres les nomment Chrétiens de faint Jean, parce qu'ils regardent faint Jean-Baptifte comme leur premier Apôtre, & qu'ils ne reçoivent point d'autre baptême que le fien. Ils croyent que fon tombeau eft aux environs de *Chufter*, capitale du Chufiftan. C'eft dans cette province qu'ils font principalement répandus.

Leurs dogmes & leurs pratiques religieufes.

Leur Religion eft un mêlange informe d'idolâtrie, de Judaïfme, & de Chriftianifme, avec quelques vifions empruntées de l'Alcoran & des livres de Manès. Ses dogmes font contenus dans une Bible appellée *Divan*. Elle enfeigne que Dieu eft corporel; qu'il a un fils nommé *Gabriel*; que les Anges & les démons ont auffi des corps; qu'ils fe marient, & qu'ils engendrent; que Dieu créa le monde par le miniftère de Gabriel, & de cinquante mille démons; qu'il le pofa dans une grande mer, fur laquelle nagent tous les corps céleftes, comme un balot flotte fur l'eau; que le foleil & la lune voguent tout autour, chacun dans un grand navire. Le

même Livre fait mention de la chûte du premier homme. Avant ſon péché la terre étoit ſi fertile, qu'on recueilloit le ſoir ce qu'on avoit ſemé le matin. Il eſt vrai qu'Adam avoit appris de Gabriel pluſieurs rares ſecrets concernant l'agriculture. Il perdit la plupart de ces ſecrets lorſqu'il eut péché, & ne conſerva que les foibles connoiſſances qu'il nous a tranſmiſes. Le Divan enſeigne encore qu'il y a une autre vie; qu'on y ſubit un jugement final, dans lequel les bonnes & les mauvaiſes actions ſont peſées par deux Anges; que les pécheurs y ſeront tourmentés juſqu'à l'expiation totale de leurs offenſes, & qu'ils obtiendront enfin leur pardon.

Ces prétendus Chrétiens ne croyent point que Jeſus-Chriſt ſoit Dieu; mais ils le regardent comme un Saint, & comme un Prophête du premier ordre. On aſſure qu'ils adorent la croix. Ils ſe font baptiſer tous les ans par un Prêtre, dans une fête qui dure cinq jours. Ce baptême ne ſe fait qu'au nom de Dieu, parce qu'ils ne connoiſſent ni le Fils ni le Saint-Eſprit. Ils célébrent une eſpèce de cêne, avec un gâteau pétri dans du vin & de l'huile, qu'ils portent en proceſſion après l'avoir beni, & qu'ils mangent enſuite. Dans leurs ſacrifices ordinaires ils tuent une poule, & ils immolent une fois l'année un bélier. Ils ont quelques jeûnes, mais en moindre nombre que ceux des Arméniens. Ils ſont auſſi ſcrupuleux que les Juifs ſur le choix des alimens, n'oſant ſe nourrir des animaux qu'ils n'ont pas tués eux-mêmes, ni ſe ſervir des va-

les dont les Mahométans ont fait usage. Ils tiennent le cuir pour impur, parce qu'il est préparé par des mains profanes.

Leur Clergé est composé de Prêtres & d'Evêques. Le Sacerdoce & l'Episcopat sont des charges héréditaires, annexées à certaines familles, à l'exclusion de toutes les autres. L'ordination des Prêtres se fait par l'Evêque, qui leur impose les mains en présence du peuple. Les Prêtres & les Evêques se marient pour perpétuer leur ministère; mais s'ils épousoient une fille qui ne fût pas vierge, leurs Enfans seroient exclus de la succession au Sacerdoce. L'habit ecclésiastique est une robe blanche, avec une étole rouge.

Ils ont une grande dévotion pour saint Jean-Baptiste, pour Zacharie, & pour sainte Elisabeth. Ils ne révérent point d'autres Saints. Ils regardent le Dimanche comme un jour sacré.

Leurs mariages.

Les cérémonies de leurs mariages sont assez particulières. On fait jurer à la fille, en présence d'un Prêtre & des parens de l'époux, qu'elle est vierge, & on la fait, outre cela, visiter par la femme du Prêtre. On baptise ensuite les deux époux sur le bord d'une rivière, en les plongeant entièrement dans l'eau, lorsque la saison le permet. Après cette cérémonie on les conduit à la demeure qu'ils doivent occuper. Lorsqu'ils en sont à cinquante pas, le mari prend son épouse par la main, la mene à la porte du logis, & la ramene ensuite au lieu où il l'a prise, ce qu'il fait sept fois avant que d'entrer dans la maison. Lorsqu'ils y sont arri-

vés, le Prêtre les fait asseoir sur un même sofa, leur fait approcher la tête l'un contre l'autre, & récite sur eux de longues prières. Il ouvre ensuite un livre de divination, appellé *Faal*, c'est-à-dire, *les Sorts*, & après l'avoir consulté, il indique aux deux époux le moment heureux qu'ils doivent prendre pour consommer leur mariage. Quand la consommation est faite, les mariés vont trouver l'Evêque, qui demande à l'époux s'il a trouvé sa femme vierge. Si l'attestation est favorable, l'Evêque les baptise de nouveau, & ratifie leur mariage, en passant des anneaux dans leurs doigts. Les hommes peuvent avoir plusieurs femmes; mais il ne leur est pas permis de les répudier. Les secondes nôces sont interdites aux veuves. Les hommes & les femmes ne se peuvent marier que dans leur Tribu.



CHAPITRE VII.

Des Sciences de la Perse.

LEs Persans ont un goût décidé pour les sciences, & sont à cet égard beaucoup plus estimables que les Turcs, & les autres peuples Mahométans de l'Asie. Ils aiment & ils honorent les Sçavans. Dans toutes les conditions, sans en excepter les plus basses, on voit une infinité de gens qui s'appliquent aux Lettres & à la lecture des bons livres. Les Colléges sont fréquentés par des personnes de tout âge, depuis quinze & vingt ans

Goût décidé des Persans pour les Lettres.

Voyages de Chardin, T. V. Chap. I.

jusqu'à cinquante & soixante. Le nom de *Taleb-elm*, ou d'Etudiant, est un titre respectable, que les gens de la plus haute naissance se font un honneur de porter. Ces *Taleb-elm* se distinguent des autres hommes par une gravité modeste, & par la simplicité de leurs habits, qui consistent dans une robe blanche ou brune, sans or ni argent.

Méthode de leurs études.

Les enfans commencent leurs études à l'âge de six ans. On leur apprend alors à lire, à écrire, à réciter des prières.

Ibid. Chap. II.

L'usage est de les faire instruire dans des Ecoles publiques, où chacun étudie tout haut la leçon qu'on lui donne. Le Maître tient dans ses mains une baguette, dont il frappe les Ecoliers qui ne font pas leur devoir.

Des Ecoles on passe aux *Medresés*, ou Colléges, dans lesquels on enseigne de plus hautes sciences. Leur nombre est si grand dans toute la Perse, qu'on en trouve jusque dans les villages. Il y en a cinquante-sept dans la seule ville d'Ispahan. Les Princes & les grands Seigneurs aiment à s'immortaliser par ces fondations. On y loge & on y entretient gratuitement un certain nombre d'Ecoliers.

L'ordre de leurs études est de commencer par s'appliquer à la connoissance des langues, de s'adonner ensuite à la lecture des Livres sacrés, & de finir par s'instruire des sciences profanes, telles que l'Arithmétique, la Philosophie, la Médecine, la Poësie, la Géographie & l'Histoire.

Les langues qu'ils étudient sont le Per-

ſan, le Turc & l'Arabe. Toutes les perſonnes de quelque conſidération ſçavent ces trois langues; les Dames même ne peuvent les ignorer avec bienſéance. Langues en uſage en Perſe.

Le Perſan eſt le langage dominant. On l'employe dans la poëſie & dans tous les ouvrages d'eſprit. Le Turc ſe parle à la cour & dans les armées. L'Arabe eſt l'idiome de la Religion & des ſciences abſtraites. Un proverbe Perſan dit, que la première de ces langues eſt propre à flatter les hommes, l'autre à les reprendre, & la troiſième à les perſuader. On ajoute à cela un conte; c'eſt que ces mêmes langues étoient en uſage dans le paradis terreſtre. Le ſerpent qui ſéduiſit Eve par ſon éloquence, parloit Arabe, Adam & Eve s'entretenoient de leurs amours en Perſan, & l'Ange qui les chaſſa du paradis leur parla Turc. *Ibid.* Chapitre III.

La langue Perſanne, la ſeule dont nous parlerons ici, eſt un dialecte de l'Arabe. Elle n'eſt pas plus ancienne que l'invaſion des Sarraſins, & elle s'eſt enrichie avec le tems de pluſieurs expreſſions, empruntées du langage des autres peuples qui ont ſucceſſivement conquis la Perſe. C'eſt ainſi qu'on y trouve quantité de termes Turcs & Tartares. Elle a auſſi quelques mots Grecs, Latins, Allemands, Anglois, Eſpagnols & François. On doit la metre au rang des plus belles langues de l'Orient. Origine & génie de la Langue dominante.

Elle a vingt-huit lettres, toutes conſonnes, à l'exception de trois, qui ont quelquefois la force de voyelles, & qu'on nomme pour cette raiſon, *Lettres de repos*,

Ses voyelles ordinaires ne ſont que de petites lignes courbes, perpendiculaires, ou inclinées, qui ſe placent dans l'écriture comme nos accens. Les figures de ſon Alphabet ſont moins variées que les nôtres, parce qu'un même caractère compoſe chez les Perſans pluſieurs lettres, ſelon le nombre & la ſituation des points. On en trouvera l'exemple dans la figure ſuivante ◡. avec un point deſſous: c'eſt un B Perſan; avec deux points, c'eſt un I; avec trois, c'eſt un P. Si vous mettez les points deſſus, dans le même ordre, vous aurez trois autres lettres, N, T, S. Les Perſans tranſpoſent ſouvent ces points dans l'écriture ordinaire, ou en omettent quelques-uns, ou mèlent enſemble, par abbréviation, ceux qui conviennent à trois ou quatre lettres. Ils en uſent de même à l'égard des ſignes qui leur ſervent de voyelles: d'où il arrive qu'un Etranger, quoique paſſablement inſtruit de leur langue, trouve des difficultés preſque inſurmontables à déchiffrer ce qu'ils écrivent.

Ils ne connoiſſent point l'uſage des virgules, ni des points, pour couper ou terminer les phraſes. Leur Grammaire a ſes *déclinaiſons*, compoſées des mêmes *cas* que les nôtres. Ils conjuguent auſſi leurs verbes, avec la diſtinction des cinq *temps* que nous admettons. Mais ils ne reconnoiſſent que trois *modes*, l'*Indicatif*, l'*Impératif*, & l'*Infinitif*. Ils ont trois *perſonnes* & deux *nombres*. Leur Syntaxe n'admet point la pluralité des genres. Cette langue a un caractère particulier de douceur, de fineſſe & d'élévation.

L'ancien Perſan eſt une langue morte, dont il ne ſubſiſte qu'un très-petit nombre de monumens, qui ſont dans les mains des Guébres. Ils aſſurent que leurs ſçavans poſſédent cette langue, & ſe la tranſmettent les uns aux autres par une tradition ſecrette. Il eſt certain qu'ils ont des livres originaux, écrits dans une langue particulière, que le peuple n'entend point, & dont les caractères lui ſont même inconnus, quoiqu'ils ayent quelques rapports avec les figures des langues orientales. Quant à celle que parlent les Guébres, elle différe également de l'Arabe, du Perſan, & du Turc. Mais, ſuivant Chardin, on doit plutôt la regarder comme un jargon, que comme la véritable langue des anciens Perſes. Ancien Perſan.

Ces Orientaux écrivent de droite à gauche, & donnent à leurs lignes un peu de courbure, en les arrondiſſant par le bas. Ils laiſſent à droite une grande marge, qu'ils rempliſſent auſſi d'écriture, mais en donnant aux lignes une inflexion différente, pour les mieux diſtinguer. Ils ne couchent point leur papier ſur une table; mais ils le tiennent à la main un peu élevé, en mettant deſſous un ſimple cuir, pour lui donner du ſoutien. Si leurs feuilles ſont grandes, ils les roulent, & les ouvrent à meſure qu'ils rempliſſent le blanc. On aſſure que leurs caractères ont beaucoup de grace, & qu'il n'y a point de peuple dont l'écriture ſoit plus belle. Leur papier eſt moins blanc & moins ferme que le nôtre; mais il eſt plus doux & plus uni. Leurs plumes ſont des roſeaux Manière d'écrire de ces Orientaux. *Ibid.* Chapitre IV.

de la grosseur des plus fortes plumes de cygne, fendus par l'extrêmité comme nos plumes, mais avec un bec beaucoup plus long. Leur encre est fort grasse & fort épaisse. Ils en ont de rouge, de bleue, de couleur d'or, qu'ils emploient avec agrément dans leur écriture, jettant sur les marges divers ornemens, & y peignant quelquefois de petites figures, semblables à celles qui se voient dans plusieurs de nos anciens Manuscrits.

L'Art de l'Imprimerie leur est inconnu. On fit sous Abbas II quelques tentatives pour l'établir en Perse; mais ce Prince mourut dans le tems qu'il commençoit à s'occuper de ce projet. Ainsi les Persans n'ont d'autres Livres que ceux qu'ils font transcrire à la main. Le nombre des Copistes est très-considérable, & c'est un métier qui fait subsister ici quantité de gens de lettres.

Leurs Livres.

Leurs Livres sont composés de feuilles collées bout à bout, & roulées dans toute leur longueur. Ces rouleaux, à qui leur forme fit autrefois donner le nom de *volumen*, sont longs quelquefois de quinze ou vingt-aunes. Il n'y a point d'écriture sur le revers. Ils ont d'autres manuscrits formés de l'assemblage de plusieurs feuilles volantes dont l'ordre est marqué par des chiffres. Elles sont arrangées l'une sur l'autre, entre deux tablettes de bois, revêtues de cuir, qui leur servent de couverture, & qui sont un peu plus épaisses que nos relieures ordinaires.

Ils ont des traductions Arabes de plusieurs anciens auteurs Grecs, tels que Platon, Aristote, Archimede, Euclide, Ptolomée,

Ptolomée, Hippocrate, Galien, &c. A l'égard des découvertes de la Philosophie moderne, elles ne sont point encore parvenues en Perse. Ce pays a produit depuis 600 ans des Astronomes & des Mathématiciens du premier ordre. Les plus célébres sont *Coja Nessir*, *Mahomed Chagolgius*, *Ulug-beg*, *Maimond Rechid*, *Avicenne*, & *Alkendi* La plupart de ces Sçavans ont fleuri entre le XIIe. & le XVe. siécle de l'Ere Chrétienne, lorsque nous étions encore dans les ténébres de la barbarie. Il y avoit alors des Académies fameuses à Balk, à Samarcande, à Thus, & dans d'autres villes de la Perse orientale. *Mirkond* & *Kondemir* sont deux Historiens célébres, qui ne font pas moins d'honneur à leur nation. *Sahdi* tient le premier rang parmi les Poëtes. *Abouou-lou-Fa* & *Aliel Kouchi*, ont écrit sur la science des nombres; *Mansour* & *Abounesre* sur la Logique, *Hassein* sur l'Optique, *Omarel Soufi* sur la Gnomonique, Ebn-Heussein sur la Perspective, *Alfarabi* & *Abouzeltou* sur la Musique. Enfin, les Persans ont d'excellens Traités sur la plupart des sciences que nous connoissons. Cependant le nombre de leurs Livres doit être assez borné, puisqu'on en trouve à peine quatre cens dans les plus riches Bibliothéques.

Ibid. Chapitre I.

Leurs Sçavans.

Venons au détail des connoissances qu'ils cultivent. Leur Arithmétique est fort étendue, puisqu'ils ont cinq caractères différens pour marquer leurs supputations. Ils appellent cette science *Elm eltakir*, c'est-à-dire, *l'Art de couper les nom-*

Leurs sciences.

Arithmétique.

Chiffres ordinaires. *Ibid.* Chapitre VI.

bres. Le premier & le plus usité de leurs caractères se nomme *Asab Indi*, ou chiffre de l'Inde, parce qu'il vient originairement de cette contrée (1), d'où il a passé en Arabie. Les Sarrasins l'ont introduit en Perse, en Syrie, sur la côte d'Afrique, & même en Europe, où il a été adopté sous le nom de chiffre Arabe. Son caractère est composé chez les Persans, comme parmi nous, de dix figures qui se combinent de la même manière que les nôtres, mais qui ne leur ressemblent point, à l'exception des chiffres 1 & 9, qui sont à-peu-près les mêmes. Le 5 persan est formé comme notre zéro, & le zéro comme notre point. Il n'y a pas moins de différence dans les autres chiffres.

Chiffres particuliers.

Les figures des quatre autres caractères de leur Arithmétique, sont empruntées de l'Alphabet, ancienne méthode de supputer, commune aux Orientaux, aux Grecs, & aux Latins, & dont nous avons nous-mêmes retenu l'usage dans nos chiffres Romains. Ces caractères s'employent ici dans les comptes publics, & dans les calculs d'Astronomie & de Chronologie. On s'en sert aussi pour les supputations de l'Algebre, science née en Orient, & dans laquelle les Persans & les Arabes ont également excellé. Au reste, leur manière de calculer, soit dans les comptes ordinaires, soit dans les supputations astronomiques, est beaucoup plus embarrassée que la nôtre, & leurs tables de réduction, quoique d'ailleurs assez sûres,

(1) Le mot *Syfer*, dont nous avons formé celui de *Chiffre*, est Indien d'origine.

n'ont point le degré de précision & de clarté qui se trouve dans nos méthodes Européennes.

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet.

Ces Orientaux font depuis plusieurs siécles une étude sérieuse des Mathématiques, qu'ils appellent *Elm-riazi*, la science pénible. Ils connoissent la *Trigonométrie*, la *Géométrie*, la *Gnomonique*, l'*Optique*, & ils ont d'excellens ouvrages sur toutes ces matières. *Coja Nessir*, le plus grand Mathématicien du moyen âge, a commenté très-doctement l'*Almageste* de Ptolomée. Il a aussi travaillé avec succès sur les Elémens d'Euclide, dont il a développé plusieurs propositions, particulièrement la quarante-septième, qu'il a augmentée d'une trentaine de corollaires, déduits du théoreme fameux qu'elle contient. Les Persans appellent cette proposition *Chek le aroux*, c'est-à-dire, la *figure de la Mariée*, pour marquer la fécondité de son principe. Ils croient que Pythagore en fut l'inventeur. *Maimon Rechid* a fait de si importantes découvertes sur la première proposition du même Auteur, qu'on l'a nommée depuis la *figure de Maimon*. C'étoit sa proposition favorite, & il l'avoit fait broder sur la manche de sa robe, afin de l'avoir toujours devant les yeux. Ce Philosophe disoit dans sa vieillesse, que *la Logique & les Mathématiques*

Mathématiques.

étant les connoiſſances auxquelles l'homme peut le plus raiſonnablement appliquer ſon eſprit, il étoit bien fâcheux que la première de ces ſciences fût ſi incertaine, & que l'autre, dont les principes ſont ſolides, fût ſi difficile à acquérir.

Aſtronomie. L'Aſtronomie, qui a pris naiſſance dans la Chaldée, pays voiſin de la Perſe, a été de bonne heure en grande eſtime chez les Perſans. Dès le régne de Gushtasp, cinquième Prince de la Dynaſtie des Caïanites, il y avoit à Balk un ſçavant Aſtronome nommé *Gjamaſp*, qui ſe rendit célébre par l'étendue de ſes connoiſſances. Il compoſa un ouvrage fameux ſur les grandes conjonctions des Planètes qui avoient précédé ſon tems, & ſur celles qui devoient arriver dans la ſuite (1). Il inſéra dans le même Ecrit un grand nombre de prédictions concernant les événemens que ces conjonctions annonçoient, marquant en particulier l'origine des nouvelles Religions & des nouveaux Empires. On aſſure qu'il prédit, comme Zoroaſtre, la venue du Meſſie.

Hiſt. Univ. Tome IV. p. 76. Chardin, *ubi ſuprà* Ch. IX & X.

Les Perſans du moyen âge ne ſe ſont pas moins adonnés à l'Aſtronomie. Cette ſcience a été principalement cultivée dans le Khoraſan, où la ſérénité du ciel invitoit les Philoſophes à faire des obſervations. Une choſe très-remarquable, c'eſt que la plupart de nos termes Aſtronomiques ſont Arabes ou Perſans d'origine, ce qui prouve que les Orientaux ont été nos premiers maîtres dans cette ſcience.

(1) Nous avons une traduction Arabe de cet Ouvrage, publiée ſur la fin du treizième ſiécle.

Ils ne connoissent point d'autre systême, sur le mouvement des cieux & sur le cours des planètes, que celui de *Ptolomée*, & c'est sur cette hypothèse que leurs Tables de *moyens mouvemens* sont dressées. Ils font un cas particulier de celles d'*Hulacoukhan* & d'*Ulug-beg*, deux Princes Mogols, qui ont régné dans la Perse, & qui s'y sont rendus aussi célebres par leur érudition que par leur puissance. Le premier étoit petit-fils de Zingis-khan. Il assembla à Balk les plus habiles Astronomes de l'Asie, & construisit dans cette ville un Observatoire fameux, où il fit apporter de toutes parts quantité de livres & d'instrumens choisis. Après dix ans de travail, cette société mit au jour les belles Tables qui portent le nom d'*Hulacou*, & qu'on appelle plus communément encore les Tables de *Nessir-eddin*, qui étoit le Directeur de l'Académie de Balk. L'ouvrage est divisé en quatre parties, dont l'une traite des Eres en usage chez les différens peuples; l'autre du cours, des déclinaisons, des longitudes & des latitudes des Planètes; la troisième de leurs ascensions, & la quatrième des Etoiles fixes. Environ deux cens ans après, Ulug-beg, petit-fils de Tamerlan, fit composer à Samarcande de nouvelles Tables, encore plus exactes que celles d'Hulacou, & qui, au jugement de plusieurs Auteurs Occidentaux, s'accordent parfaitement avec les Tables de *Ticho-Brahé*.

Tables rédigées par les Persans.

Ils connoissent l'Astrolabe, le rayon Astronomique, les Quarts de nonante, les Anneaux, & d'autres instrumens de

Instrumens dont ils se servent. ce genre. Mais ils ne mettent guères en usage que l'Astrolabe; d'où il arrive qu'ils se trompent souvent dans leurs observations, particulièrement dans la mesure des latitudes. Ils n'ont point de tables d'équations bien correctes, ni de globes célestes réguliers, ni de télescopes, ni aucune des machines inventées ou perfectionnées par nos Astronomes modernes. Ainsi on ne doit pas s'étonner qu'ils manquent quelquefois d'exactitude dans le calcul de l'heure précise des conjonctions, des oppositions, de l'obscuration du soleil & de la lune dans les éclipses, des équinoxes, des solstices, & des autres révolutions du ciel. Mais on assure que leurs Astrolabes sont beaucoup plus exacts que les nôtres. Ce sont les Astronomes qui les fabriquent eux-mêmes, & on n'accorde ici la qualité de sçavant qu'à ceux qui excellent dans la composition de ces instrumens.

Ils comptent dans le ciel quarante-neuf constellations, parce qu'ils partagent l'*Hydre* en deux signes. Du reste, ils leur donnent à-peu-près les mêmes noms que nous. Ils ne connoissent point celles que les Observateurs modernes ont découvertes vers le Pole méridional.

Leurs Calendriers. Leurs Calendriers portent le nom d'*Almenagé*, d'où vient probablement celui d'Almanach. On les appelle aussi *Estekragé takuimi*, c'est-à-dire, révélation des jours de l'année courante. C'est un mélange d'observations Astronomiques & de predictions. O y marque les différens aspects du soleil & de la lune, les éclipses, les

fêtes religieuses & profanes, les jours heureux & malheureux, le commencement des saisons, avec divers prognostics sur la récolte des biens, sur les maladies, les guerres, & les autres fléaux dont les hommes sont menacés. Ces Almanachs sont de petits *in-folio*, d'une belle écriture, enrichis de filets d'or & d'azur, de vignettes, de mignatures, & d'autres ornemens faits au pinceau.

Une des particularités des Calendriers de Perse, est de marquer non-seulement les années de l'Ere commune, mais celles des autres Epoques qui sont en usage dans l'Orient. L'Ere commune s'appelle *Hégire* ou *Hedgirah*; c'est-à-dire, *la fuite*. Elle commence en effet au tems où Mahomet, persécuté par les habitans de la Mecque, fut obligé de fuir à Médine; ce qui arriva onze ans avant sa mort. Le premier jour de cette Epoque, selon l'estimation la plus commune, répond au 15 ou au 16 de Juillet de l'an 622 de J. C.

Epoques usitées dans l'Orient.

L'Hégire.

Chardin, *ubi suprà*, M. de Guignes, Histoire gén. des Huns. T. I.

Avant l'établissement de l'Hégire, l'année Arabique étoit solaire, & ses mois, au nombre de douze, revenoient toujours dans les mêmes saisons. Leurs noms étoient analogues aux exercices & aux travaux que chaque saison amenoit. Mahomet introduisit l'année lunaire, & conserva le nombre & les noms des anciens mois. Mais ces mois, devenus moins longs, parce qu'ils sont réglés sur le cours de la lune, tombent aujourd'hui indistinctement dans toutes les saisons. Voici leur ordre, leurs noms, & leur durée :

Mois Arabes.

	jours.		jours.
1. *Mouharram.*	30.	7. *Redgeb.*	30.
2. *Sefer.*	29.	8. *Schaban.*	29.
3. *Rabi.* 1r.	30.	9. *Rhamadam.*	30.
4. *Rabi.* 2d.	29.	10. *Schoual.*	29.
5. *Dgioumadi* 1r.	30.	11. *Dzoulcada.*	30.
6. *Dgioumadi* 2d.	29.	12. *Dzoulhedgé.*	29.

On voit par cette table que l'année Arabique n'eſt composée que de 354 jours, & conſéquemment qu'elle a onze jours de moins que la nôtre. Ce qui fait par ſiécle une différence de plus de trois ans. Ses mois ſont alternativement de trente & de vingt-neuf jours, à l'exception du dernier, qui dans les années embolimiques a trente jours. Dans l'eſpace de trente ans il y a onze années embolimiques, qui ſont la 2, la 5, la 7, la 10, la 13, la 15 (d'autres mettent la 16), la 18, la 21, la 24, la 26, & la 29.

Le premier jour du mois ſe compte du lendemain de l'apparition de la nouvelle Lune. Un Miniſtre l'annonce du haut des Moſquées avec de grands cris, à l'heure de la prière, & dans quelques contrées de l'Inde, on en avertit le peuple par des décharges d'artillerie.

Les autres Epoques indiquées dans les Ephémérides Perſanes, ſont l'Ere Tartare, l'Ere Alexandrine, l'Ere de Jezdegerd, & l'Ere Malékéenne. Les Sçavans de Perſe emploient ces différentes époques dans leurs ouvrages, particulièrement dans les livres d'Hiſtoire, de Chronologie, & d'Aſtronomie. La première fut

introduite dans l'Empire Persan par les divers essains de Tartares qui s'y sont établis, & qui forment depuis quelques siécles la plus nombreuse portion de ses habitans. On s'en sert conjointement avec l'Hégire, pour dater les registres de la Chambre des Comptes. Elle consiste à compter le tems par des Cycles, composés de douze années lunaires, qui portent chacune le nom d'un animal, dans l'ordre suivant: L'Ere Tartare.

Noms Tartares.	*Leur signification.*
1. *Keskou.*	La Souris.
2. *Out.*	Le Bœuf.
3. *Pars.*	Le Tigre.
4. *Touzchcan.*	Le Liévre.
5. *Loui.*	Le Crocodile.
6. *Jlan.*	Le Serpent.
7. *Yunad.*	Le Cheval.
8. *Koi.*	La Brebis.
9. *Pitchin.*	Le Singe.
10. *Dakouk.*	La Poule.
11. *Eit.*	Le Chien.
12. *Tongouz.*	Le Pourceau.

Ainsi on dit l'année de la Souris, du Bœuf, du Tigre, &c. pour dire la première, la seconde, ou la troisième année; & quand le Cycle est révolu, on recommence de la même manière. Les Chinois emploient quelquefois cette Epoque, & elle est aussi en usage chez plusieurs peuples de l'Inde méridionale, & chez les Turcs.

L'Ere Alexandrine fut instituée en Syrie, douze ans après la mort d'Alexandre, L'Ere Alexandrine.

par l'autorité de Séleucus, fondateur de la troisième Dynastie Persanne. On l'appelle aussi l'Ere des Séleucides. Son commencement répond à l'an 312 avant J. C. & elle a été pendant plusieurs siécles l'époque dominante de la Perse. Ses années contiennent 365 jours & quelques heures, & sont partagées en douze mois solaires, dont voici les noms :

1. *Teschrin.* 1r.	31. jours.
2. *Teschrin.* 2d.	30.
3. *Canoun.* 1r.	31.
4. *Canoun.* 2d.	31.
5. *Schabat.*	28.
6. *Adar.*	31.
7. *Nisan.*	30.
8. *Ayar.*	31.
9. *Haziran.*	30.
10. *Tamouz.*	31.
11. *Ab.*	31.
12. *Eiloul.*	30.

L'Ere de Jezdegerd.

L'Ere de Jezdegerd commença avec le régne de Jezdegerd III, dernier Prince de la Dynastie des Sassanides. Depuis l'établissement des Rois de cette race, l'usage s'étoit introduit de compter le tems par les années du régne de chaque Monarque; & comme après Jezdegerd les Persans n'eurent plus d'autres Rois de leur nation, ils continuerent de se servir de la même époque, que les Guébres, leurs descendans, emploient encore aujourd'hui. Son commencement répond à l'an 10 de l'Hégire, 632 de J. C. & 944 de l'Ere Alexandrine. Dans l'Ere dont nous parlons;

'année commence à l'équinoxe de Septembre. Elle est composée de douze mois, qui ont chacun trente jours, à l'exception du second, auquel on en ajoute cinq.

L'Ere Malékéenne doit son origine à *Schah Malek Gelaleddin*, troisième Prince de la Dynastie des Seljoucides. Sa première année répond à l'an 1079 de J. C. de l'Hégire 448. Ses mois sont les mêmes que ceux de l'Ere de Jezdegerd; mais Malek fixa son commencement à l'équinoxe du printems, & plaça à la fin du dernier mois les cinq jours intercalaires. L'Ere Malékéenne.

Dans toutes ces époques, si l'on en excepte les deux dernières, les mois sont partagés en semaines, qui ont le même nombre de jours que les nôtres. C'est une division commode, dont l'usage est établi chez presque tous les peuples. Les Mahométans commencent la semaine le Vendredi, les Juifs le Samedi, & la plupart des Gentils le Mardi. Les Persans Arabes appellent leurs jours *Chambé*, de l'ancien mot *Chams*, qui est le nom du Soleil. Ils les distinguent, comme faisoient les Grecs & les Romains, en *jours blancs* & *jours noirs*, c'est-à-dire, en jours heureux & malheureux.

De tous leurs *jours noirs*, le plus redouté est le dernier Mercredi de *Sefer*, qui est le second mois de leur année. Du reste, le Mercredi passe en général dans leur idée pour un jour heureux, parce qu'ils croient que la lumière fut créée ce jour-là. C'est le jour qu'ils choisissent pour commencer toutes leurs grandes entrepri- Jours heureux & malheureux.

ses, particulièrement le cours de leurs études. Ils ont une frayeur extrême des imprécations, parce qu'ils se persuadent qu'elles produisent tôt ou tard un effet tragique. De-là cette formule qu'ils ont coutume de mettre au bas de leurs requêtes : *Mebadé Zebé esbed douacheved* ; ce qui signifie, *de peur qu'un refus ne force le suppliant à faire quelque méchante prière contre vous.*

Astrologie judiciaire.

Ils sont très-infatués de l'Astrologie judiciaire, & ils prétendent avoir eu dans tous les tems des hommes fameux dans cette science. Ce qu'ils rapportent du Juif *Alkindi*, est assez remarquable. Il professoit à Bagdad, sous le Califat d'*Almamoun*, c'est-à-dire, dans les premières années du neuvième siécle de l'Ere Chrétienne. Sa réputation excita la jalousie de tous les Docteurs Musulmans, qui se déchaînerent avec fureur contre lui. Un d'eux le prit un jour à partie, en présence du Calife, & lui demanda ce qu'il sçavoit de plus que les autres professeurs, pour se croire supérieur à eux, & pour attirer tant de monde à ses leçons : *Je sçais*, lui répondit Alkindi, *ce que vous ne sçavez pas, & vous ne sçavez pas ce que je sçais.* Le Musulman proposa au Juif de deviner ce qu'il écriroit sur un papier. Le Juif accepta le défi. L'autre mit la main à la plume, la passa assez long-tems sur le papier, comme s'il eût beaucoup écrit, plia la feuille en plusieurs sens, & la remit au Calife, en sommant Alkindi de déclarer ce qu'elle contenoit. Le Juif, après s'être recueilli quelque tems, dit au Doc-

Ce qu'on raconte d'Alkindi.

teur : *Vous n'avez tracé sur le papier que deux mots, dont l'un est le nom d'une plante, & l'autre celui d'un animal.* Le Calife, ouvrant aussi-tôt le papier, s'apperçut avec la dernière surprise que le Juif avoit rencontré juste.

On rapporte un autre trait de la sagacité merveilleuse d'Alkendi. Un étudiant de Balk, nommé *Abumazar*, partit de cette ville, qui est à quatre cens lieues de la Babylonie, & se rendit à Bagdad, dans le dessein de poignarder le docteur Juif. Il choisit un jour qu'Alkendi donnoit leçon publique, & se mêla parmi les autres étudians, ayant un poignard sous sa robe. Alkendi l'ayant regardé fixement, pénétra son dessein, & lui dit : *Je sçais qui vous êtes, & ce que vous serez un jour : vous vous appellez Abumazar, & vous deviendrez un homme célèbre ; mais il faut pour cela renoncer au métier d'assassin, & jetter au milieu de cette Ecole le poignard que vous avez apporté pour me tuer.* Quelque jugement qu'on porte de ces deux histoires, on en doit au moins conclure qu'Alkendi étoit un homme adroit & délié.

Ils ont plusieurs sortes de divinations, dont la plus ordinaire est celle qui se fait par les livres, particulièrement par l'Alcoran ; ce qu'ils appellent *se conseiller avec Dieu.* Ils emploient pour cela le ministère d'un Prêtre, qui ouvre le livre au hazard, & qui tire son pronostic du premier verset qu'il rencontre. Quelquefois ils ont recours au sort des dez, appellé *Kiabetin.* Il consiste à faire rouler sur une table huit dez, enfilés quatre à quatre

Plusieurs genres de divination.

dans deux brochettes de laiton. Les dez sont de métal, & ont six faces comme les nôtres. Le devin qui les jette fait à voix basse quelques prières & quelques invocations, & déclare ensuite ce que le sort annonce d'heureux ou de sinistre. Ils consultent aussi une espéce de grimoire, nommé *Narrijat chetrin jat*, c'est-à-dire, les peines & les angoisses. Il contient environ cinquante figures, dont les unes représentent des signes du ciel, & les autres quelques Saints & quelques Prophêtes du pays. On s'en sert principalement pour l'explication des songes, & c'est dans ces différentes tables que chacun croit lire ce qu'ils présagent. Ils croyent que le Prophête Daniel fut l'inventeur de cette divination. Ils ont un autre livre, qui enseigne, disent-ils, l'art d'évoquer les Diables, & ils l'attribuent à Salomon.

Talismans. Ils n'ajoutent pas moins de foi aux Talismans, qu'ils nomment *Telesin*, & qui consistent ordinairement dans quelques paroles de l'Alcoran, écrites sur des bandes de papier, ou gravées sur des pierres précieuses. Ils les enferment dans de petits sachets, qu'ils portent au bras, ou sur la poitrine. Quelques-uns en mettent sur le cou des bêtes de charge, ou les suspendent à des cages d'oiseaux. Il n'y a point de particulier qui n'ait sur lui un de ces amuletes, & les dévots en sont presque couverts. Les Persans les regardeur comme de puissans préservatifs contre toutes sortes de maléfices, & comme des remédes très-efficaces dans les maladies. Ils

ttribuent les mêmes vertus à certaines
rières, qui contiennent quelques noms
ystérieux de la divinité, & qu'on ap-
elle pour cette raison *Almeazimé*, ou les
rands noms de Dieu. On les enferme
ussi dans des sachets, & l'usage ordinai-
e est de les suspendre dans les bouti-
ies. Le peuple se persuade que la con-
oissance de ces noms ineffables n'est
servée qu'aux Prophêtes du premier
dre, & qu'il suffit d'en prononcer un
ul pour opérer des miracles.

Les Persans sont grands sectateurs de la philosophie d'Aristote; mais ils ne con-
issent ses ouvrages que par les versions
les commentaires d'Avicenne, de Coja
effir, d'Averroës, & de quelques au-
s Docteurs Arabes, le Grec étant une
gue absolument ignorée en Perse. Ils
t une teinture superficielle de Logique
de Physique. Pour ce qui est de la
orale, ils en font une étude sérieuse.
ne distinguent point la Métaphysique
la Théologie.

Philosophie.

Ibid. Chap. XI & XII.

ls sont médiocrement versés dans la
ographie, n'ayant ni globes terrestres,
planisphères, ni cartes. Ils ont des
ères célestes assez exactes, & ils con-
ssent beaucoup mieux le ciel que la
e. L'ancienne opinion de leurs Géo-
phes, étoit que le globe terrestre na-
it sur la mer, comme une orange na-
dans un bassin rempli d'eau; & que
misphère inférieur étoit caché sous les
, & conséquemment inhabitable. Ce
t que depuis les navigations des Eu-
ens autour de la terre, qu'ils ont

Géographie.

Ibid. Chap. XIII.

appris que la mer environne le globe ſans le ſubmerger, & ſert de communication d'un hémiſphère à l'autre. Ils croyent qu'il y a pluſieurs Mondes, & qu'ils ont chacun des habitans. Ils diviſent communément le globe par climats, & ils en comptent ſept de la ligne équinoxiale à chaque pole. Ils placent la Perſe au troiſième climat ſeptentrional. Ils connoiſſent auſſi la diviſion des dégrés, ſoit de latitude, ſoit de longitude; mais ils ſe trompent ſouvent dans leurs eſtimations. Le peuple ſe perſuade que l'Europe n'eſt qu'une petite iſle de la mer du nord, qui manque de beaucoup de choſes néceſſaires à la vie; d'où il arrive que ſes habitans ſont obligés de courir le monde, pour ſe procurer les biens que leur pays ne produit pas.

Médecine. La Médecine eſt un Art très-honoré en Perſe, & qu'une infinité de gens font profeſſion de cultiver. On dit ici communément que *les Médecins & les Aſtrologues dévorent le pays*, ce qui eſt également vrai des uns & des autres. La langue Perſanne donne aux premiers le nom honorable d'*Hakim*, qui ſignifie conſervateur de la vie.

Ibid. Chapitre XV.

Plaiſante Idée ſur Galien. Ils ſuivent par préférence la méthode de Galien, qu'ils font contemporain de Jeſus-Chriſt, quoiqu'il n'ait vécu que plus de cent ſoixante ans après. Ils prétendent que l'Apôtre ſaint Philippe étoit ſon neveu, & que Galien le recommanda à J. C. dans une lettre conçue en ces termes. « Moi Galien, homme très-vieux; » Médecin des corps, à vous qui êtes le

» Médecin des esprits. Ce que j'entends » dire de vous & de vos œuvres, me » frappe d'étonnement, & me paroît in- » concevable. Mon grand âge m'empê- » chant de vous aller trouver, je vous » envoye mon neveu, afin que vous l'inſ- » truiſiez des choſes qui peuvent tourner » à mon profit, & au bien de tout le » monde ».

Dans l'étude de la médecine ils s'appliquent principalement à la connoiſſance des ſimples & des drogues, que leur pays produit en abondance. Ils s'attachent peu à l'Anatomie, quoiqu'ils aient quelques livres ſur cette matière. Comme il ne leur eſt pas permis de voir le viſage des femmes qu'ils viſitent, ils s'accoutument à juger des maladies par l'obſervation du pouls, ou par l'inſpection des urines. Dans les fièvres ils font un grand uſage des émulſions & des autres breuvages rafraîchiſſans, dont ils font prendre juſqu'à quatre & cinq pintes dans une matinée. Dans la convaleſcence ils adminiſtrent des cordiaux. La rhubarbe, le ſéné, & la caſſe, ſont des drogues dont ils ſe ſervent peu. Leurs plus puiſſans remédes ſont le bezoard & la décoction du bois d'eſquine. Ils font infuſer au feu juſqu'à deux livres de cette dernière drogue, pour en faire une potion de pluſieurs jours. C'eſt un breuvage accrédité dans tout l'Orient, par les ſalutaires effets qu'il produit. Ils guériſſent la dyſſenterie avec du lait aigre mêlé avec du riz, & les hémorroïdes avec de l'huile de naphte, dont ils frottent la partie malade. Ils emploient

Méthode des Médecins Perſans.

dans les coliques, les ventouses & les mèches enflammées. Ce dernier reméde est aussi commun ici qu'au Japon, & il n'y a guères de personnes qui n'aient plusieurs brûlures aux bras, aux jambes, & aux reins. Dans les moindres indispositions on se fait frotter & fouler le corps. Le malade se couche à terre sur le dos. Un Médecin lui presse, pendant une heure ou deux, avec les mains & les pieds, le ventre, l'estomach, & les autres membres, les frottant par intervalle avec de l'huile. Le riz cuit à l'eau est la seule nourriture qu'on accorde aux malade, & on ne leur permet de changer de vêtemens que lorsqu'ils sont guéris.

Chirurgie. Ils s'abstiennent par pudeur de l'usage des lavemens. Ils se vantent de connoître, depuis plusieurs siécles, la circulation du sang; mais ils saignent peu. Leurs lancettes sont beaucoup plus grandes que les nôtres. Ils serrent le bras avec une ligature de cuir, & ils bandent la playe avec un mouchoir, après avoir mis dessus une compresse d'étoffe. Cette opération se fait par des Barbiers qui courent la ville, & qui saignent dans les rues toutes les personnes qui ont besoin de ce reméde. C'est à quoi se réduit toute la Chirurgie des Persans, qui guérissent les playes avec des topiques, sans y appliquer le fer. Dans les contusions & les fractures, ils employent principalement la mumie, espèce de gomme qu'on recueille dans les montagnes de Caramanie.

La gravelle, la goute, la pulmonie, le mal caduc & l'apoplexie sont des mala-

dies inconnues en Perſe. La peſte ne ſe fait ſentir que dans les contrées méridionales, où les chaleurs ſont exceſſives. Les maux les plus communs ſont les pleuréſies & les dyſſenteries, qu'ils appellent les *maux d'été*, parce qu'ils arrivent ordinairement dans cette ſaiſon. L'éréſipèle, le pourpre, la colique & l'hydropiſie font encore de grands ravages dans le pays. Les Perſans ſont auſſi ſujets à des fiévres intermittentes, qu'ils nomment les *maux d'automne*, parce qu'elles ſe font ſentir dans l'arrière ſaiſon. La jauniſſe & les vers aux jambes ſont des maux qui régnent dans les contrées maritimes. Le premier eſt aſſez général ſur les bords de la mer Caſpienne, & l'autre ſur le golfe Perſique. Le mal vénérien eſt ſi commun dans toute la Perſe, que *la moitié du monde*, dit Chardin, *en eſt infectée.* Il ſe gagne ici par contagion, comme la peſte, ſoit en fréquentant les bains, ſoit en vivant familièrement avec des perſonnes infectées de ce mal. Des enfans de ſept ou huit ans reſſentent les triſtes effets de cette communication. Abbas II mourut à trente-huit ans du même mal; *choſe très-ſurprenante*, remarque le même Auteur, *en un Roi de Perſe, qui a toujours ſon ſérail rempli des plus belles filles de ſon Royaume, qu'on lui envoie de toutes parts avant qu'elles aient jamais vu d'hommes.*

Maladies communes.

Ibid. Chap. IX.

Les Perſans Arabes n'ont preſque aucune notion de l'hiſtoire des autres peuples, & ne connoiſſent que très-imparfaitement celle de leur propre pays. Leurs Annales ne commencent à avoir quelque

Hiſtoire.

Ibid. Chap. XIII. certitude que depuis la naiſſance du Mahométiſme. Tout ce qui précéde eſt rempli de contes romaneſques & d'impertinentes fictions. Une de leurs Chroniques, intitulée *Rouſet el ſapha*, c'eſt-à-dire, Journal des Saints, remonte au-delà d'Adam. On y trouve que le monde fut créé pluſieurs ſiécles avant ce Patriarche, qu'il fut d'abord habité par une race d'Eſprits & de Démons, & que ceux-ci s'étant révoltés contre Dieu, Adam & Eve furent mis à leur place, & fonderent le genre humain. Ceux de leurs Hiſtoriens qui ont puiſé dans les meilleures ſources, c'eſt-à-dire, dans les anciens livres des Guébres, ont inſéré dans leurs Annales quantité de fables, pour s'accommoder au goût frivole des Orientaux. *Mirkond*, *Emir Kauven*, & *Ferdous* de *Tus*, ſont tombés dans ce défaut, & il eſt très-difficile aujourd'hui de diſſiper les nuages qu'ils ont répandus ſur l'Hiſtoire Perſanne. Ferdous eſt l'auteur du *Chanamé*, ou de l'hiſtoire des Rois, ouvrage écrit en vers, & fort eſtimé des Orientaux. Il contient ſoixante-ſix mille vers, par chacun deſquels Mahmoud Gaznévide donna, dit-on, à l'Auteur un gros d'or fin.

Poëſie. La Poëſie a fait dans tous les tems les délices de la nation Perſanne. Dès les premiers ſiècles de la Monarchie, un des moyens dont on ſe ſervoit pour conſerver le ſouvenir des actions mémorables, étoit *Ibid.* Chap. XIV. de compoſer ſur ce ſujet des chanſons, qu'on récitoit dans les aſſemblées publiques & dans les feſtins, ce qui ſe pratique encore aujourd'hui dans toute la Perſe. Les

Philoſophes mettoient en vers leurs préceptes moraux, ſoit pour les rendre plus agréables, ſoit afin que le peuple pût les apprendre plus facilement. Les Perſans & les Arabes, vivoient alors à la campagne, s'occupant à élever de nombreux troupeaux, qui faiſoient toute la richeſſe des premiers hommes. Dans les loiſirs que leur procuroit cette vie tranquille, ils s'amuſoient à faire des vers. De-là l'origine du Poëme paſtoral, que les Grecs ſemblent avoir emprunté des Orientaux.

La Poëſie Perſanne s'exerce principalement aujourd'hui ſur des ſujets d'Hiſtoire, de Morale, & de galanterie. Les pièces de ce dernier genre s'appellent *Kaſel*, & ſont ordinairement fort licentieuſes. Elles doivent avoir plus de douze vers, & en contenir moins de trente. Le *Kéſidé*, poëme hiſtorique, conſacré à la louange des hommes illuſtres, peut contenir juſqu'à deux cens vers. On y entremêle quelques contes. Les Perſans n'aiment point les pièces de longue haleine. Leurs poëmes les plus étendus n'ont communément que quatre-vingt ou cent vers. Le Chanamé en contient à la vérité ſoixante-ſix mille; mais c'eſt un ouvrage qui embraſſe un grand nombre de matières variées, & qui eſt coupé en une infinité de chapitres. Ces grands poëmes s'appellent *Divan*.

Le Kaſel.

Le Kéſidé.

Les Orientaux font ſouvent entrer la poëſie dans des ouvrages de proſe, & empruntent même ſon langage dans la converſation, pour donner plus de poids à leurs paroles. Ils ont des vers rimés, ſemblables à ceux de nos langues moder-

Le Divan.

Deux eſpèces de vers.

nes, & des vers cadencés, dont la mesure est marquée, comme dans les vers Grecs & Latins, par une certaine combinaison de *longues* & de *breves*. Chardin assure que les uns & les autres ont une modulation très-agréable, & que leur harmonie est sensible même aux personnes qui n'entendent pas la langue Persanne. Il ajoute que la Poësie de ces Orientaux est si supérieure à la nôtre, soit par la sublimité des images, soit par la pompe des expressions, que les vers de nos meilleurs Poëtes ne sont en comparaison qu'une prose froide & insipide. Mais malheureusement les exemples qu'il cite ne répondent nullement à la haute idée qu'il prétend nous donner des Ecrivains Persans (1). C'est dans l'Auteur même qu'il faut lire ces morceaux, qui sont trop longs pour être rapportés ici. Afez & Sahdi sont les Poëtes les plus estimés en Perse. Notre Voyageur assure qu'on ne permet point aux Dames de s'appliquer à la Poësie, & cite là-dessus ce proverbe très-peu galant: *Si la poule veut chanter comme le coq, il faut lui couper la gorge.*

Fables Persannes. Quelques Sçavans se persuadent que l'Art de l'Apologue est né parmi ces Asiatiques, & que les fables attribuées à Esope appartiennent originairement à un Philosophe de Perse, nommé *Locman*. Ils ajoutent que les Grecs avouoient eux-mêmes que les Orientaux avoient été leurs premiers maîtres dans ce genre d'écrire. Locman étoit contemporain de David,

Ibid. Chap. XII.

(1) Herbert, pag. 375, dit que *leurs vers sont fort médiocres, & plutôt mauvais que bons.*

ſuivant Mirkond. D'autres le croient un peu plus ancien. Ce Philoſophe eſt très-célèbre dans toute l'Aſie, & les Mahométans en font ſur-tout un cas particulier, parce que leur Légiſlateur en parle avec éloge dans l'Alcoran. Ses fables ſont à-peu-près les mêmes que celles d'Eſope, ce qui a fait croire à pluſieurs Sçavans qu'Eſope & Locman étoient un même perſonnage. On obſerve que la nature du Gouvernement, qui a toujours été très-deſpotique en Perſe, a beaucoup influé dans l'invention de l'Apologue. Les peuples étant ſoumis à des Rois & à des Miniſtres impérieux, qu'il étoit dangereux d'irriter par des leçons auſtères; les ſages, pour adoucir la ſévérité de leur morale, ont cru devoir l'envelopper du voile de la Fable & de l'Allégorie.

Les maximes & les ſentences, dont le propre eſt de renfermer en peu de paroles une vérité ſpirituelle & inſtructive, ſont un autre genre dans lequel les Perſans ont particulièrement excellé. Elles forment le ſujet de la plupart des inſcriptions des monumens publics, & les palais des Grands en ſont chargés. L'Ecrivain que j'ai cité en a recueilli un aſſez grand nombre. J'en rapporterai quelques-unes, pour donner une idée du talent des Orientaux pour ce genre de compoſition. Sentences.

Un ennemi ſage vaut mieux qu'un ami extravagant.

Trois ſortes de gens ne gagnent rien à converſer avec trois autres ſortes de gens, le noble avec le roturier, l'honnête homme avec le fripon, & le ſage avec le ſot.

Un homme peut paſſer pour ſage lorſqu'il cherche la ſageſſe ; mais s'il croit l'avoir trouvée, c'eſt un ſot.

Comme on demandoit à un Philoſophe, de qui il avoit appris la ſageſſe, il répondit : *Je l'ai appriſe des aveugles, qui ne ſont jamais un pas ſans ſonder le terrain avec leur bâton.*

Dix Derviches dormiront tranquillement ſur un tapis, & deux Rois ne ſçauroient vivre en paix dans un quart du monde.

Le bien mal acquis conſume celui qu'on a acquis juſtement.

Ce qu'on a de trop doit être retranché de la maſſe, comme un bien ſuperflu. L'aumône eſt le ſel des richeſſes : ſans ce préſervatif elles ſe corrompent.

Qui brûle en plein midi des eſſences précieuſes, manquera bientôt d'huile commune pour brûler pendant la nuit.

Le don d'un homme généreux eſt un véritable don : le préſent d'un homme intéreſſé eſt une demande.

Trois choſes ne ſe connoiſſent qu'en trois occaſions : la valeur dans le combat, la ſageſſe dans la colére, & l'amitié dans le beſoin.

La patience eſt un arbre dont la racine eſt amere, & dont les fruits ſont très-doux.

Tu es homme, & tu manquerois de patience !

L'Eſpérance eſt une excellente compagne de voyage. Si elle ne conduit pas infailliblement au terme promis, du moins elle n'abandonne jamais, & elle donne toujours de bonnes paroles.

Quand

Quand on vous dira qu'une montagne :té transportée d'un lieu à l'autre, croyez-si vous voulez ; mais si l'on vous dit ı'un homme a changé de naturel, n'en 'oyez rien. Le naturel de l'homme ressmble à sa physionomie ; l'un & l'autre ınt toujours à-peu-près les mêmes.

La mer offre des richesses sans nombre ; ıais la sûreté est sur le rivage.

Si le Roi cueille une pomme dans le ırdin d'un particulier, les courtisans aracheront l'arbre jusqu'à la racine.

Le cœur du pere est sur son fils ; le :œur du fils est sur une pierre.

Malheur au navire qui s'expose à sortir lu port sans payer les droits de la douane ; & malheur à l'homme qui sort de cette vie sans avoir éprouvé aucune affliction.

CHAPITRE IX.

Arts Libéraux.

LA Musique est un art fort ancien chez les Persans. Ils l'appellent *Mousiki*, nom emprunté des Grecs. Leur gamme comprend neuf tons, & ils ont pour la voix & pour les instrumens des tablatures particulières, qui renferment un grand nombre de figures. Cette multiplicité de signes fait soupçonner avec raison, que leurs méthodes sont fort embrouillées. Leurs notes sont désignées par des noms de villes, ou de quelques parties du corps humain, & des autres choses les plus com- Musique. *Ibid.* Chap. VII. & T. II. pag. 247 & *suiv.*

munes. Celles qui ont des noms de villes ſont au nombre de quarante-huit.

Leurs chants ſont vifs & animés, mais à une ſeule partie. On les accompagne ordinairement avec le luth & le violon, qui ne font que répéter les airs que chante la voix. Les Opéras Perſans ſont mêlés de chants & de danſes, & partagés en trois actes. Une intrigue amoureuſe en eſt ordinairement le ſujet. Les plus jeunes Actrices ouvrent la ſcène, & chantent tour-à-tour divers récits, qui contiennent une peinture touchante des plaiſirs & des peines de l'amour. Cette deſcription remplit le premier acte. Au ſecond, toute la troupe ſe partage en deux chœurs, dont l'un répréſente les pourſuites d'un Amant paſſionné, & l'autre les refus d'une fière maîtreſſe. Ces diſputes s'appaiſent au troiſième acte, qui ſe termine par l'accord des Amans. Les chants, qui, ſuivant Herbert, approchent aſſez de nos airs françois, ſont accompagnés de danſes, tantôt enjouées, tantôt graves & ſérieuſes. Les paſſions y ſont exprimées avec beaucoup de force, mais ſouvent avec des geſtes & des poſtures infames. Ces repréſentations obſcènes ne ſcandaliſent point les Perſans, qui ne mettent point la continence au rang des vertus, & qui la croient même défendue par la Loi de Mahomet.

Opéras Perſans.

Ces ſpectacles ſe repréſentent dans les places publiques & dans les maiſons particulières. Il y a dans toutes les villes des troupes de Baladins, qui ſe tranſportent dans les lieux où ils ſont appellés.

C'eſt un divertiſſement qui accompagne toujours les grands feſtins, les mariages, les réceptions d'Ambaſſadeurs, & toutes les fêtes d'appareil. La danſe n'eſt exercée en Perſe que par les femmes, & ce ſont ordinairement les hommes qui jouent des inſtrumens. Il y a dans les deux ſexes des perſonnes qui exécutent la partie du chant; mais les hommes excellent beaucoup plus dans cet art que les femmes. Les danſeuſes ſont d'une agilité incomparable, & mêlent dans leurs danſes quantité de ſauts & de tours de force. Ces Baladines ſont les plus fameuſes courtiſannes du pays. Elles ſont partagées en pluſieurs troupes, qui ont chacune une ſupérieure, chargée du ſoin de les aſſembler, de les conduire dans les maiſons où on les appelle, d'appaiſer les diſputes qui naiſſent entre elles, & de châtier les coupables, ſoit en leur faiſant ſubir la peine du fouet, ſoit en les expulſant de la troupe. Le prix ordinaire pour chaque danſeuſe eſt de deux piſtoles, & c'eſt à la ſupérieure qu'on remet l'argent. La Muſique & la Danſe ſont ici des arts honteux, dont on abandonne la profeſſion aux bateleurs. Les honnêtes gens croiroient ſe déshonorer en les exerçant.

Leurs inſtrumens de muſique ſont de pluſieurs eſpèces. Ils ont des timbales & des tambourins de cuivre auſſi grands que les nôtres; d'autres timbales beaucoup plus groſſes, ſemblables à nos plus grands muids; des trompes de cuivre de la longueur de ſept ou huit pieds, étroites par le haut, larges par le bas, rendant un Inſtrumens.

bruit sourd qu'on entend de fort loin. Ils ont aussi des cors de chasse, des clairons, des hautbois, des flûtes, des flageolets & des fifres, & quelques instrumens à corde, comme des harpes, des épinettes, des guitares, des violons grands & petits, des luths, &c. Leurs cordes d'instrumens sont de soie, ou de fil de métal. Les Cymbales, dont ils se servent principalement dans les danses, sont deux bassins de laiton, en forme de timbres, qu'on frappe l'un contre l'autre, les tenant élevés au-dessus de la tête, & les remuant en tout sens. Un instrument assez agréable, est une espèce de carillon, composé de petits vases d'airain ou de porcelaine, de diverse grandeur, qu'on touche légerement avec deux petits bâtons.

Sculpture & Peinture.

La Sculpture & la Peinture sont des Arts très-négligés en Perse. Le premier est en quelque sorte proscrit par la Religion, qui défend de faire en bosse aucune représentation humaine. Quant à la Peinture, les Persans n'ayant aucune connoissance de la perspective ni du dessein, ne forment que des figures estropiées, & n'ont d'ailleurs aucun égard à la juste distribution des jours & des ombres. Ils peignent ordinairement les visages de profil, parce que ce travail est plus aisé, & ils les font assez ressemblans. Leurs nudités sont sans goût, & la plupart du tems d'une obscénité choquante. Ils excellent dans la peinture en émail, dans celle des fleurs & dans la moresque, espèce de mosaïque, dont nous devons l'invention à ces Arabes. Les couleurs qu'ils emploient

Chardin, T. V. Chap. XVI.

ont d'une vivacité admirable, & confervent beaucoup plus long-tems leur luftre que les nôtres, ce qu'il faut attribuer à la fécherefſe & à la férénité de leur climat.

Leur Architecture a moins pour objet la magnificence que la commodité des logemens. Dans les conftructions ordinaires ils emploient rarement la pierre & le bois. Leurs matériaux font des briques cuites au feu, ou féchées au foleil. Les briques de ce dernier genre font de terre commune, qu'on foule avec les pieds, & dans laquelle on mêle de la paille hachée, pour lui donner plus de confiftance. On la trempe enfuite dans une cuve d'eau, remplie de paille encore plus menue que l'autre, & on la jette dans des moules de bois, longs de huit pouces, larges de fix, fur deux & demi d'épaiffeur. On en tire auffi-tôt les briques, & on les laiffe fécher féparément, ce qui eft fait en moins de trois heures. Ces briques ne coutent que huit à neuf fous le cent. Celles qui fe cuifent au feu font compofées de deux parties de terre, & d'une de cendres. On pétrit le tout enfemble dans des moules de bois, un peu plus grands que les autres. On expofe ces briques au foleil pendant plufieurs jours, & on les met enfuite dans un grand four, où elles font arrangées de telle manière qu'elles ne fe touchent point. L'intervalle qui les fépare eft rempli de plâtre. On les laiffe cuire ainfi pendant trois jours. Les briques de cette efpèce font rouges & dures, & coutent pour l'ordinaire un écu le cent.

Architecture.

Matériaux.

Idem, Tome IV. Chapitre XVII.

Leur plâtre n'est pas si fin ni si blanc que le nôtre. Ils ont une espèce de chaux qu'ils tirent en petits morceaux de certaines carrières, & qui se dissoud dans l'eau très-promptement. On s'en sert avec succès pour blanchir les murs intérieurs & les plafonds. D'autres emploient une matière plus commune, appellée *Zerd guil*, c'est-à-dire, terre jaune, du nom de sa couleur.

Forme des maisons.

Le dehors n'est enduit que de simple mortier, ce qui donne aux maisons persannes un air assez triste; mais les dedans ont l'aspect fort riant. La façade est simple & sans ornemens extérieurs. Dans la plupart des maisons, à cinq ou six pieds de la principale entrée, il y a un mur intérieur, de la hauteur & de la largeur de la porte, qui empêche les passans de porter leurs regards dans la première cour.

Ces édifices n'ont communément que le rez-de-chaussée, & ceux qui ont un étage ont le bas moins exhaussé. On en voit quelques-uns qui sont bâtis sous terre, ce qui n'est sujet à aucun inconvénient dans un pays où l'air est toujours fort sec. Les Persans ne sont pas moins surpris que les Chinois, lorsqu'ils entendent parler de nos maisons à double & triple étage, & trouvent avec raison que leur manière de bâtir est beaucoup plus sensée que la nôtre.

Dans les endroits où le sol est naturellement dur & argilleux, comme à Ispahan, on bâtit dessus, sans faire aucunes fondations, sur tout si c'est une terre neuve,

qui n'a jamais été remuée. Si le terrain a été fouillé, on y fait une tranchée d'environ cinq pieds de profondeur, qu'on remplit de briques communes, en mettant une couche de plâtre entre chaque lit de briques. C'est sur ces fondemens qu'on éléve les murs, qui se construisent avec les mêmes matériaux, en observant deux choses, la première, de laisser sécher chaque couche de brique ou de plâtre avant d'en mettre une nouvelle; la seconde, de donner au mur moins d'épaisseur à proportion qu'il s'éloigne des fondemens. En général, les murailles de toutes les maisons sont fort élevées, & celles des palais surpassent en hauteur les murs de nos Monastères les mieux fermés.

Le comble de l'édifice est presque toujours vouté. On assure que les Architectes Persans excellent dans ce genre d'ouvrage, & qu'il n'y a point de pays où l'on fasse des voutes si élégantes & si hardies. Dans la construction des petits dômes, ils n'ont point recours à l'usage des ceintres. Leurs voutes sont basses & plates, & le dessus forme une terrasse, qu'on trouve le moyen d'unir en remplissant l'espace que laissent les coupoles. Ces terrasses, qui servent à prendre le frais, sont ordinairement pavées de briques, & revêtues d'un parapet de trois pieds de haut. Les planchers sont de brique, de plâtre, & plus communément de terre.

Les belles maisons sont ordinairement élevées de trois ou quatre pieds au-dessus du rez-de-chaussée, & consistent en quatre petits corps de logis exposés aux quatre

vents. Un parapet, large de sept ou huit pieds, régne autour de l'édifice. L'intérieur offre un grand salon, qui est au milieu, & quatre autres sales disposées au centre des quatre corps de logis, outre plusieurs chambres basses & quelques cabinets qui occupent les angles. Les salles sont ouvertes du côté de la cour, & forment de vastes portiques. Elles ne sont séparées du grand salon que par des volets ou des fenêtres qui se levent, & qui occupent toute sa hauteur jusqu'à la naissance de la voute. La voute commence d'ordinaire à la moitié de la hauteur de l'édifice. Les chambres & les cabinets sont fermés par des murs sans fenêtres, & le jour n'y entre que par des portes à battans brisés, qui se plient l'un sur l'autre. Un grand mur, haut quelquefois de trente ou quarante pieds, sert de clôture à ces bâtimens, ainsi qu'aux cours & aux jardins qui les accompagnent. Tout le reste est d'une architecture légere, & porte sur des colonnes, qui soutiennent les combles. Les chambres seules & les cabinets sont environnés de murs de brique.

La plupart des combles sont faits en dômes. Il y en a qu'on forme de l'assemblage de plusieurs pièces de menuiserie & de charpenterie, divisées par compartimens de mosaïque, & jointes avec beaucoup d'art. On les fait au bas du lieu où ils doivent être placés, & quand ils sont achevés, on les éléve dans leur entier avec des machines, pour les mettre sur les colonnes qui doivent les soutenir. Chardin assure avoir vu lever de cette manière des dômes qui

avoient quatre-vingt pieds de diametre.

Ces maiſons ouvertes de toutes parts ont un grand air de gayeté. On pratique dans les chambres, & quelquefois dans les ſalons, de petites cheminées, dont 'ouverture, faite en demi-cercle, eſt fort baſſe & fort étroite. Dans les maiſons ordinaires on ſe contente de creuſer au milieu du plancher un fourneau rond, dont a profondeur eſt de quinze ou vingt pouces, & le circuit de ſept ou huit pieds. On e couvre d'une table qui s'éleve d'un pied u-deſſus de la foſſe, & qui la déborde de uelques pouces. On étend deſſus une ou leux couvertures, & quand le fourneau ſt allumé, chacun ſe range autour de la able, & tire ſur ſoi le tapis juſqu'à la einture. On eſt là fort chaudement dans es plus grands froids, & c'eſt dans ce lieu u'on prend ſes repas & qu'on couche endant l'hiver.

Les fenêtres des maiſons communes ne onſiſtent que dans un treillis de bois ſemlable à nos jalouſies. Chez les Grands ce ont des toiles cirées, tranſparentes, & ort bien peintes, ou des vitrages de careaux épais & ondés, de diverſe couleur, ui repréſentent des oiſeaux, des fleurs, es vaſes, &c. Les murs des appartemens ont blanchis avec un mélange de chaux de talc pilé, qui leur donne un grand iſtre. On y ajoute quelquefois des oremens de ſculpture, taillés dans le plâtre vec le ciſeau, & qu'on couvre enſuite 'or & d'azur. Ces moſaïques ont beauoup d'éclat. Des carreaux de porcelaine,

incrustés dans les murs, font aussi l'ornement de plusieurs chambres.

On a coutume de ménager dans les murs, qui sont ordinairement fort épais, des niches d'un pied de profondeur, qui servent d'armoires. Il n'entre aucuns ferremens dans les maisons persannes. Les serrures même des portes sont de bois, & leur construction est assez particulière. Elles ont la forme d'une petite herse, qui entre à demi dans la gâche. La clef est un cylindre de bois, garni de pointes, qui servent à lever la herse. Dans les campagnes on trouve, en plusieurs endroits, des portes de pierre, qui roulent sur des pivots comme des portes de bois.

Bassins Persans.

Dans toutes les maisons, sans en excepter les plus simples, il y a des bassins d'eau, dont la construction est fort solide. On les fait avec des briques, qu'on enduit d'un ciment noir nommé *Ahacsia*, qui, avec le tems, devient plus dur que le marbre. Il est composé de chaux vive & de cendres très-fines, à quoi on ajoute une espèce de duvet appellé *Loui*, qui croît sur la cime de certains roseaux. D'autres y joignent encore de la bourre fine & des poils menus de chevreau. Ce mortier résiste parfaitement au feu & à l'eau; mais la gélée le fend & le détache. On prévient cet accident en mettant les bassins à sec pendant l'hiver, en les remplissant de feuilles, & en les couvrant avec des nattes.

Coutume remarquable

La coutume parmi les Grands, soit dans l'Inde, soit à la Chine & au Japon, est d'avoir dans ces bassins quelques poissons rares, auxquels on passe de petits anneaux

l'or ou d'argent. Les Persans ont en partie adopté cet usage. Les bassins de la plupart des grandes Mosquées sont remplis de petits poissons, dont plusieurs portent de pareils anneaux. On les tient pour sacrés, & le préjugé commun est qu'on ne peut les toucher sans commettre une profanation. J'ai parlé ailleurs de l'action brutale d'un Musulman, qui, s'appercevant qu'un Arménien avoit osé mettre la main sur quelques-uns de ces poissons, lui donna un coup de poignard, & le tua sur la place.

Machines à vent.

Les machines à vent, destinées à rafraîchir l'air des maisons durant l'eté, sont d'une invention particulière. Les Persans les nomment *Bad-guir*. Ce sont des tuyaux, de forme quarrée, qui s'élevent, comme ceux de nos cheminées, au-dessus du toît, mais qui sont beaucoup plus hauts & plus larges. Dès qu'il fait un peu de vent, ils le reçoivent & le conduisent dans les appartemens, où ils entretiennent une grande fraîcheur. On les bouche pendant l'hiver, pour se garantir des impressions d'un air trop froid. Dans les provinces méridionales il n'y a point de maison considérable où l'on ne trouve un ou deux de ces tuyaux à vent.

Pourquoi les Persans veulent avoir une maison en propre.

La plupart des Persans veulent avoir une habitation en propre, qu'ils bâtissent eux-mêmes, & qu'ils ajustent suivant leur goût. Ils disent à ce sujet qu'il y a autant de différence entre se bâtir une maison ou en prendre une toute bâtie, qu'entre se faire faire un habit ou en acheter un tout fait. On bâtit ici à si peu de frais, qu'il y a peu de personnes qui ne puissent se pro-

curer cette satisfaction. On tire de son propre fond la matière des briques, que chacun peut fabriquer lui-même. Le plâtre, & la boiserie des portes & des fenêtres, sont la principale dépense. Ceux qui ont un domicile d'emprunt en payent chaque jour le loyer, ou au plus tard chaque semaine, la confiance n'allant pas plus loin dans un pays où la pauvreté des meubles ne sçauroit répondre des crédits qu'on feroit à un locataire.

CHAPITRE X.

Métiers, Manufactures.

Indifférence des Orientaux pour la perfection des Arts.

LEs peuples de l'Asie sont en général moins actifs & moins industrieux que les Européens. Ils ne font cas des arts que rélativement à leurs besoins, s'attachant au pur néceſſaire, & négligeant tous les rafinemens. Ils sont peu capables d'invention, & n'ont d'ailleurs aucun empressément pour les nouvelles découvertes. L'Horlogerie est un art que les Persans & les Turcs négligent d'apprendre, quoique l'usage des montres soit assez commun chez ces deux peuples. Il en est de même de l'Imprimerie, qu'on a inutilement tenté d'établir à Constantinople & à Ispahan.

Chardin, *ubi suprà*,

Malgré cette indifférence, qui est un grand obstacle à l'avancement des Arts, les Persans ne laissent pas d'en cultiver quelques-uns avec succès. Ils excellent en toutes sortes de broderie, particulièrement dans celle d'or & d'argent sur le cuir, sur

Broderie.

le drap, & sur toutes espèces d'étoffes.

Leurs Manufactures de porcelaine ne sont guère moins estimables que celles de la Chine. Il y en a dans toute la Perse ; mais les plus renommées sont celles de Chiraz, de Metched, d'Yezd, de Kirman, & d'un bourg de Caramanie nommé *Zorende.* La matière de cette porcelaine est du verre, & de petits cailloux de rivière broyés fort menu, avec le mélange d'un peu de terre. Elle est fine, transparente, émaillée par dedans & par dehors, & d'un éclat très-vif. Il faut être connoisseur pour la distinguer de celle de la Chine. On assure que les Hollandois en font beaucoup passer en Europe, & la vendent sur le pied de porcelaine Chinoise. Dans les commencemens de leur commerce dans cet Empire, un des députés de leur Compagnie Orientale crut faire un présent considérable au Sofi en lui offrant, parmi plusieurs autres choses de prix, cinquante-six pièces d'ancienne porcelaine de la Chine. Le Roi les reçut avec dédain, & plaisanta sur la simplicité de cet Envoyé. C'est dans les carreaux d'émail, figurés en mosaïque, que les ouvriers de Perse réussissent principalement. On ne peut rien voir de plus éclatant ni de plus fin. Une qualité très-particulière à la porcelaine Persanne, est de résister au feu. Elle est d'ailleurs si dure qu'on en fait des mortiers à broyer les drogues, & des moules de balles de plomb.

Manufactures de porcelaine.

Ils entendent aussi parfaitement l'art de tirer & de filer l'or. Leurs filières sont semblables aux nôtres. Le fil d'or de Perse

Tireurs & fileurs d'or.

eſt le meilleur & le plus beau qu'on puiſſe voir.

Préparation des cuirs.

Ils ont porté à la même perfection le ſecret de préparer les cuirs. Leur chagrin eſt ſi eſtimé, qu'il ſe tranſporte en Tartarie, aux Indes, & juſqu'en Turquie. Ils le font avec de la peau d'âne, en prenant celle de la croupe. Pour le grainer, ils ſe ſervent d'une ſemence nommée *Tochm Casbini*, ou graine de Casbin, qu'ils preſſent ſur cette peau. C'eſt une graine noire, fort dure, & un peu plus groſſe que la graine de moutarde, qu'on employe ailleurs pour le même uſage. Ils appellent ces peaux ainſi préparées *ſagri*, d'où nous avons peut-être formé le nom de *chagrin*. Les gros cuirs s'apprêtent avec de la chaux. On ſe ſert de ſel & de noix de galle au lieu de tan, dont l'uſage eſt inconnu aux Perſans.

Travail des métaux.

Ils tournent avec aſſez d'adreſſe le bois & les métaux, quoique leur habileté en ce genre ne ſoit nullement comparable à celle de nos artiſtes. Comme leur vaiſſelle de table, & la plupart de leurs uſtenciles de cuiſine ſont communément de cuivre, ils réuſſiſſent particulièrement à travailler ce métal, ſoit avec le marteau, ſoit avec le tour. Ils n'employent ordinairement que le cuivre rouge, & ils le blanchiſſent très-proprement par dedans & pas dehors avec de l'étain. Cette étamure a preſque la blancheur & la fineſſe de l'argent. On l'applique en Perſe & dans tout l'Orient, ſans être obligé de gratter le cuivre, & d'affoiblir la pièce qu'on étame. Cette méthode eſt fort ſimple; mais il ſera toujours diffi-

cile de la faire pratiquer par nos ouvriers, parce qu'elle ne tourne pas à leur profit (1). Voici ce que font les Persans & les Turcs. Ils jettent d'abord dans une chaudiere la vaisselle qu'ils veulent étamer, & la font bouillir dans de l'eau de soude. Ensuite ils la frottent avec du sable, & lorsqu'elle est bien écurée ils l'étendent sur un feu clair, le côté creux tourné vers le foyer. Quand elle commence à rougir, l'ouvrier la retire, & la frotte avec une mêche de coton, impregnée de sel ammoniac bien purifié. Après cela il appuye un lingot d'étain sur la pièce, & à mesure qu'il fond, il l'étend avec la mêche. Quand elle est entièrement étamée, il la jette dans l'eau froide, d'où elle sort aussi blanche que si elle étoit argentée. Les Persans trouvent le cuivre dans leur propre pays ; mais ils sont obligés de tirer l'étain des Indes.

Ils ont d'excellens ouvriers pour toute sorte d'armes, principalement pour les arcs & les épées. Les arcs de Perse sont les plus beaux de l'Orient. Leur matière est le bois & la corne, appliqués l'un sur l'autre, & couverts de nerfs, & d'une écorce d'arbre très-unie. On les peint très-proprement, & on met par-dessus plusieurs couches de laque, ce qui leur donne un lustre admirable. La corde est de soye torse, de la grosseur d'une plume d'oye. Le car-

(1) Un Artiste étranger, nommé *Flamand*, entreprit, il y a environ quinze ans, d'introduire à Paris cette manière d'etamer. Il fut traversé, persécuté, & *peut-être* ensuite gagné par ses confreres. On ne parle plus aujourd'hui de son secret, qui est sans doute le même que celui des Orientaux.

quois est d'un beau cuir, brodé de fils d'or, d'argent, ou de soye unie. L'acier dont ils composent leurs meilleurs sabres se tire de l'Inde, celui de Perse étant naturellement aigre & fort cassant. Ils forgent leurs lames à froid, & les trempent dans le vinaigre & le vitriol, dont les parties corrosives pénétrent l'acier, & y forment ces veines qui se trouvent dans la plupart des sabres d'Orient. Les canons de leurs armes à feu sont damasquinés de la même manière. On les fait d'une épaisseur égale dans toute leur longueur, ce qui les rend fort pesans; mais ils ne sont point sujets à crever, & la direction de la balle en est beaucoup plus juste. Leurs mousquets différent beaucoup des nôtres à plusieurs autres égards (1).

Autres Arts. Les Persans ne connoissent l'usage des miroirs de verre que depuis le commerce qu'ils ont avec les Européens, & n'ont point encore appris à en fabriquer de cette matière. Ceux qu'ils font sont d'acier poli. Leur forme ordinaire est ronde & convexe. Ils en ont aussi de concaves, semblables à nos miroirs ardens. Les miroirs communs ont cinq ou six pouces de diamètre, avec un manche de bois.

Ils composent les feux d'artifice avec autant & plus d'intelligence que nos meilleurs ouvriers. L'art de tailler & de graver les pierres fines ne leur est pas inconnu. Ils font l'un & l'autre avec la roue & l'archet. Ils gravent passablement, & presque toujours en relief. Ils montent les diamans avec assez de goût, mais

(1) Voyez la description qu'en fait Chardin, Tome IV, p. 250, Edit. d'Amsterdam de 1712.

ils ne sçavent point émailler les métaux. Ce qu'ils font de mieux c'est le filigrame.

Ils ont le secret de faire le verre, mais ils ne produisent rien de fort parfait en ce genre. En général, leur verre est grisâtre & rempli de pailles. Leurs teintures sont renommées dans tout l'Orient, & surpassent infiniment les nôtres ; ce qu'il faut moins attribuer à l'industrie des Persans, qu'à la bonté de leurs couleurs, qui ont plus de corps & d'éclat que celles d'Europe. La plupart des drogues dont ils se servent croissent dans la Perse ou dans les contrées voisines. On les employe dans leur fraîcheur, & d'ailleurs la sécheresse du climat fait qu'elles conservent plus long-tems leur force. Celles que la Perse produit sont le *Bol*, terre jaunâtre, qu'on trouve principalement en Arménie ; le *Rounat*, le *Lapis lazuli ;* outre quantité d'herbes, de racines, de gommes, d'écorces d'arbres & de fruits, dont les teinturiers expriment les sucs. Ils tirent des Indes le bois de japan & l'indigo : les Portugais leur portent le bois de Brésil.

Leur papier est moins ferme que le nôtre, parce qu'ils le composent de chifons de soie & de coton, qui n'ont pas la consistance de nos toiles de chanvre. Ils le blanchissent avec du savon, & l'unissent avec des polissoires de verre, qui le rendent aussi doux que du satin. Ils en font de toutes les couleurs, & ils y peignent quelquefois de petites fleurs d'argent, qui ne nuisent point à l'écriture, tant elles sont minces & légeres. Toutes les lettres qu'on adresse à des personnes Papier Persan.



distinguées doivent être écrites sur du papier argenté. Ils se servent aussi du papier d'Europe, mais après l'avoir uni & préparé à leur manière. Ils préferent à tous les autres celui qu'ils tirent de la petite Tartarie. Le papier est une chose sacrée chez les Persans. Ils croyent qu'on ne peut le déchirer, le jetter à terre, & le salir, sans commettre une espèce de profanation. Ce respect est principalement fondé sur ce que le nom de Dieu, ou celui de quelque Saint peuvent être écrits sur le papier.

Savon. Le savon dont ils se servent pour le blanchissage des toiles est composé de graisse de bœuf ou de mouton, & de cendres d'herbes. Il est jaune, pâteux, & d'une odeur forte. On en frotte légerement le linge, qui ne se blanchit qu'à l'eau froide, & sur l'herbe, en l'exposant au soleil, & l'arrosant fréquemment pendant quelques heures, ce qui le rend aussi blanc que la neige. Quelques particuliers font venir du savon de Syrie, particulièrement d'Alep, où il est meilleur qu'en aucun autre endroit de l'Orient, à cause de l'excellence des cendres du pays, dont on se pourvoit dans toute l'Europe pour faire le meilleur savon. Ses principaux ingrédiens, après la cendre, sont la chaux & l'huile d'olives.

Ouvrages d'osier. Ils réussissent parfaitement dans tous les ouvrages d'osier. On ne voit nulle part de plus belles nattes que celles qui se font en Perse. La principale manufacture est à *Sistan*, dans le voisinage du Tigre & de l'Euphrate. Les beaux joncs

dont elles sont tissues, croissent dans des marais que forment ces deux rivières.

Fabriques d'étoffes.

Ils fabriquent d'excellentes étoffes de soie, de laine, de poil de chevre & de chameau. La soie est très-abondante dans toute la Perse, & sa qualité est admirable. Les Persans la préparent & la travaillent avec beaucoup d'industrie. Entre les étoffes de cette matière, on dinstingue particulièrement celles qu'ils nomment *Zerbaf*, ou tissus d'or. Ils en font de simples, & d'autres à deux faces, qui n'ont point d'envers. Le *Machmeli Zerbaf*, qui est un drap d'or fort épais, est le plus précieux. Tel de ces brocards vaut jusqu'à cinquante tomans la *gueze*, ou l'aune persanne, qui est d'un tiers plus courte que la nôtre. C'est environ onze cens écus l'aune de France. On ne fait nulle part des étoffes d'un si grand prix. Il y a cinq ou six hommes sur le métier qui sert à les fabriquer, & vingt-cinq ou trente navettes qui roulent ensemble. Ces riches brocards s'emploient en rideaux, en portières & en carreaux. Les plus belles manufactures sont celles d'Yezd, de Cachan & d'Ispahan. Ces beaux tapis que nous tirons du Levant, & que nous croyons fabriqués en Turquie, viennent originairement de Perse. On les fait dans la province de Kirman. Un art dans lequel ils réussissent encore pafaitement, c'est d'imprimer, avec de l'eau de gomme, l'or & l'argent sur les étoffes, particulièrement sur les taffetas & les satins. Cette impression est si belle, qu'on la prendroit pour de la broderie.

Ibid. Chap. XVIII.

CHAPITRE XI.

Commerce, Monnoies, Poids & Mesures.

LE Commerce est une profession si honorée en Perse, que les grands Seigneurs & les Rois mêmes ne rougissent point de l'exercer. Les derniers Sofis avoient des facteurs & des magasins dans les principales villes du Royaume, & faisoient vendre publiquement leurs marchandises. La plupart des ventes & des achats se font par l'entremise des courtiers.

Ibid. Chap. XIX. On les appelle *Delal*, c'est-à-dire, *parleurs*. La manière dont ils concluent leurs marchés est remarquable. L'acheteur & le vendeur se tiennent par la main droite, qu'ils couvrent de leur manteau ou de leur mouchoir, & marchandent ainsi, par le seul mouvement des doigts, sans se parler. Le bout du doigt vaut un, le doigt plié cinq, le doigt étendu dix, la main ouverte cent, & la main fermée mille.

Marchandises de la Perse. La principale marchandise de la Perse est la soie. Sur la fin du dernier siécle on en recueilloit chaque année vingt-deux mille balles de deux cens soixante & seize livres chacune. Il y en a de quatre espèces. Les Persans nomment la première *Schirvani*, parce qu'on la tire principalement du Schirvan, province voisine de la Mer Caspienne. C'est une soie grossière, formée des fils les plus épais de la coque. Nous la connoissons en Europe sous le nom d'*Ardache* ou *Ardasse*. La soie

de la seconde espèce s'appelle *Karvari*. Elle est un peu moins grosse que la première. *Ket coda pesend* est le nom de la troisième, qui est encore d'une qualité supérieure. La quatrième, appellée *Charbaf*, est la meilleure de toutes. Il se fait un prodigieux débit de ces différentes soies par la mer des Indes, par les caravanes qui vont dans l'Indostan, & par le canal de la Turquie & de la Moscovie.

Les autres marchandises que la Perse envoye au dehors sont le poil de chameau, le tabac, des fruits de toute espèce, secs ou confits; des vins, des eaux distillées, des chevaux, de la porcelaine, de la plume, des cuirs, des nattes, des étoffes de poil de chevre & de laine, de la noix de gale, des gommes & des drogues de tout genre.

Marchands Européens.

Les Persans ne font pas seuls ce grand commerce. Les Banians, les Juifs, les Arméniens, & les Marchands Européens en partagent le profit. Les Hollandois l'emportent ici, comme dans l'Inde, sur tous les Négocians d'Europe. Leur Compagnie Orientale s'établit en Perse en 1628.

Etablissement des Hollandois en Perse.

Elle trafiqua d'abord uniquement avec le Roi. Ses facteurs déposoient leur cargaison dans les magasins du prince, & recevoient en échange des soies, des laines, des étoffes, & d'autres marchandises du pays. Ce commerce devint avec le tems peu avantageux pour les Hollandois, parce que d'un côté on baissa le prix de leurs denrées, & qu'on haussa de l'autre le tarif de celles du Roi. Ils envoyerent en 1652 une députation au Sofi, pour se plaindre

de cette injustice. L'Ambassadeur conclut avec la Cour d'Ispahan un Traité, qui portoit que les Hollandois pourroient faire entrer tous les ans dans le royaume pour un million de marchandises, franches de tous droits; qu'il leur seroit libre de les transporter & de les vendre où ils voudroient; que s'ils apportoient une cargaison plus forte, ils payeroient pour l'excédent les droits accoutumés, & qu'en récompense de la remise qu'on leur faisoit, ils seroient obligés d'acheter tous les ans dans les magasins du Roi six cens balles de soie crue, à raison de vingt-quatre tomans * la balle, ce qui étoit le double du prix courant de la soie dans toute la Perse. Cette dernière condition a toujours paru très-onéreuse aux Hollandois; mais ils trouvent le moyen de se dédommager avec les particuliers des pertes qu'ils font avec le Roi. On les regarde ici, à juste titre, comme les plus fins négocians du monde. Les Persans ont coutume de dire qu'on peut commercer avantageusement avec les autres Européens, mais qu'avec les Hollandois il n'y a qu'à perdre, parce qu'*ils trompent toute la terre, & qu'il est impossible de les tromper* (1).

* Environ onze cens livres de France.

Commerce des Anglois.

Les Anglois s'établirent en Perse vers l'an 1613, c'est-à-dire, dix ans avant les Hollandois. Ils furent d'abord reçus à *Bender-Abassi*, ville du golfe Persique, située à trois lieues de l'isle d'Ormuz. Abbas premier, qui régnoit alors, rechercha leur amitié, & leur permit de trafiquer dans tous les ports de son royaume,

(1) Chardin, Tome X, p. 34.

Mais les Portugais, maîtres d'Ormuz & du commerce de l'Inde, traverserent de tout leur pouvoir ces dangereux voisins. Abbas, irrité depuis long-tems contre les Vicerois de cette nation, qui traitoient avec la dernière dureté les Négocians de son Empire, se ligua en 1620 avec les Anglois, pour faire la conquête d'Ormuz. Le Traité portoit que les Anglois fourniroient les vaisseaux, & le Monarque Persan les troupes; que les places conquises appartiendroient à la Perse, & que le butin qu'on y trouveroit se partageroit également; que Bender-Abassi seroit désormais l'entrepôt du commerce qui se feroit dans le Golfe Persique; que les Anglois y jouiroient non-seulement de toute franchise, mais de la moitié du profit des douanes, à la charge d'entretenir dans le Golfe au moins deux vaisseaux de guerre, pour y protéger la navigation. La ville d'Ormuz fut prise en 1623, & les Persans y firent un prodigieux butin qu'ils partagerent fidélement avec les Anglois. Mais la clause qui concernoit le partage des douanes fut toujours mal observée. Sous le régne d'Abbas II les Anglois touchoient à peine dix mille écus pour leur moitié, quoique le total du produit montât à sept ou huit cens mille livres. Leur commerce n'a jamais été fort considérable dans ce pays.

Les François firent, vers le milieu du dernier siécle, quelques tentatives pour se procurer aussi un établissement en Perse. Deux Députés de leur nation arriverent à Ispahan en 1666, & obtinrent

Tentatives infructueuses des François.

pour les vaisseaux & les marchandises de leur nouvelle Compagnie Orientale, les mêmes franchises qu'Abbas I avoit accordées aux Anglois & aux Hollandois. Mais les Directeurs ne jugerent pas à propos de profiter de cette faveur, & n'envoyerent en Perse ni marchandises ni vaisseaux. En 1673 M. *Gueston*, un des Agens du comptoir françois de Surat, entreprit de se rendre à la Cour du Sofi, pour y jouer le rôle d'Ambassadeur. Il s'embarqua pour Ormuz, où il arriva à la fin de Mars, & de-là il prit par terre la route d'Ispahan. Mais les fatigues qu'il essuya dans ce voyage l'obligerent de s'arrêter à Schiraz, où il fut attaqué d'une maladie violente qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Un Capitaine de vaisseau, qui étoit du cortége de Gueston, fut choisi pour le remplacer. Il fit son entrée à Ispahan le 18 de Juillet, & fut admis le 21 de Septembre à l'audience du Monarque, auquel il fit de magnifiques présens. Mais cette ambassade, loin de produire aucun effet avantageux, ne fit que décréditer les François dans toute la Perse, parce qu'il fut prouvé que leur Député étoit un aventurier, dont les Lettres de créance avoient été fabriquées par les Capucins d'Ispahan (1).

Supercherie d'un Marchand d'Hambourg.

Trente ans avant l'arrivée des premiers Envoyés de France, un Marchand d'Hambourg, nommé *Brucman*, se persuada qu'on pourroit transporter en Europe par la voie de la Moscovie, les soies de Perse, qu'on ne s'étoit procurées jusqu'alors que par

(1) Chardin, Tome III. p. 252.

la

la mer des Indes & la Méditerranée. Il intéressa dans ce projet le Duc d'Holstein, le grand Duc de Moscovie, & la Régence d'Hambourg. Etant entré en Perse par le passage de Derbent, avec une nombreuse suite, il se rendit auprès du Sofi, auquel il proposa une guerre contre le Turc, & d'autres projets vagues. Il dépensa en peu de tems les sommes considérables qu'on lui avoit remises pour les frais de cette Ambassade, dont ses associés ne tirerent aucune utilité. De retour en Allemagne, la Régence d'Hambourg lui fit trancher la tête.

Dans les premiers tems de la Monarchie Persanne, l'or & l'argent avoient également cours dans le commerce. Un Prince nommé Darius, fit frapper ces fameuses pièces d'or, si connues dans toute l'Asie sous le nom de *Dariques*. Elles étoient encore en usage sous les Séleucides. Depuis plusieurs siécles l'or n'a plus de cours en Perse, on n'y fait que des monnoies d'argent, telles que le *Chayé*, qui vaut environ cinq sous de France; le *Mahmoudï*, monnoye établie il y a cinq cens ans par un Prince appellé *Mahmoud*: sa valeur est de deux Chayés; l'*Abassi*, qui vaut quatre Chayés, ou vingt sous de France, & qui doit son nom à *Abbas* I. Les Persans ont aussi des monnoies de cuivre, dont les plus communes sont de petites pièces appellées *Kasbequi*, les unes de la valeur de six deniers, & les autres de trois.

Monnoies Persannes.

Chardin, Tome IV, Chap. XIX.

Le long du golfe Persique, dans la province de *Lar*, il y a une monnoie parti-

culière appellée *Larins.* Ce sont des petites pièces d'argent fin, qui valent deux chayés & demi, ou douze sous six deniers de France. Elles ont la forme d'un anneau plié, & la grosseur d'un tuyau de plume d'oye. Les Larins ont non-seulement cours dans cette province, mais dans l'Indostan, principalement vers Surat & les autres places maritimes. La monnoie de Perse ne se fait qu'au marteau. L'empreinte des pièces d'argent est, d'un côté, le nom du Roi, du lieu & de l'année ; de l'autre la confession de foi Persanne, en ces mots : *Il n'y a qu'un Dieu, Mahomet est son Prophête, Ali est son Lieutenant*, & autour de ces paroles les noms des douze Imans. Les pièces de cuivre ont sur une face les armes de Perse, c'est-à-dire, un Lion qui porte un soleil, & sur l'autre le nom du lieu & de l'année.

Pour exprimer les grandes valeurs, la coutume est d'employer le terme de *Toman*, quoiqu'il n'y ait point en Perse de monnoie particulière qui porte ce nom. Le Toman vaut cinquante Abassis de Perse, qui font, comme on l'a dit, cinquante livres de France. C'est un mot Tartare, qui, au sens propre, signifie dix mille, & au figuré un corps de dix mille hommes, division ordinaire des troupes chez les Princes Tartares, dont on respecte la puissance à proportion du nombre des Tomans qui reconnoissent leur domination. Les Persans nomment en général l'argent *Dinar* *, mot commun à presque toutes les langues.

* Denier.

Poids appellé Mau.

Le poids dont ils se servent dans le com-

merce s'appelle *Man*, ou *Batman*. On le divise en grand & petit. Le petit Man revient à cinq livres quatorze onces, poids de Paris. Le grand Man pese le double. Les subdivisions du Man sont le *Ratel*, qui est la sixième partie de ce poids; le *Derhem*, qui est la cinquantième partie du Man: c'est ce que nous appellons *Dragme*, autre terme que nous avons originairement emprunté des Arabes; le *Mescal*, qui est la moitié du Derhem; le *Dung*, qui est la sixième partie du Mescal, & le grain d'orge, qui est le quart du Dung, & qui, vraisemblablement, a été la première mesure des hommes.

Autres mesures.

L'aune commune est de trente-cinq pouces; ils en ont une autre, qui est plus courte d'un tiers. Ils n'ont point de mesures de quantité, telles que le setier, le boisseau, &c. parce que tout se vend au poids, jusqu'aux liqueurs. L'arpent s'appelle *Girib*: il contient mille soixante-six aunes carrées. Le *Fars-seng*, ou la lieue Persanne, que les Grecs ont appellée *Parasanga*, est de six mille pas. Ce mot signifie proprement *pierre de Perse*, parce qu'anciennement les lieues Persannes étoient marquées par des pierres, qu'on posoit de distance en distance.

CHAPITRE XII.

Description géographique de l'Empire Persan.

ARTICLE PREMIER.

Idée générale de la Perse.

Ses différens noms.

LA Perse a porté différens noms, dont le plus ancien est celui d'*Elam*, par lequel elle est désignée dans les Livres de Moïse. Esdras & Daniel l'appellent *Paras*, nom assez conforme à celui de *Pars* ou *Fars*, que les Orientaux ont toujours donné à la *Perse* proprement dite, & que la principale de ses provinces porte encore aujourd'hui. Les Grecs & les Latins en ont formé ceux de *Persis* & de *Persia*, qu'ils nous ont transmis. Les Arméniens la nomment *Shahistan*, ou pays du *Shah*, & les Arabes *Agemestaan*, & quelquefois *Arak-Agem*, c'est-à-dire, le pays & les villes des Barbares. Les Persans l'appellent *Iran*, du nom d'un de leurs anciens Rois (1). Le Monarque de Perse se nomme *Padcha-iran*, & son premier Ministre *Iran-Medari* (2).

Hist. Univ. par une société de gens de Lettres, Tome III, Chap. XI; Chardin, T. IV, Chapitre 1, 2, & 3. Dom Vaissette, sur la Perse.

Ses limites & sa situation.

Sous les derniers Rois de la seconde Dynastie, cet Empire s'étendoit depuis l'Hellespont jusqu'à l'Indus, & depuis le Pont jusqu'à l'embouchure du golfe Arabique; ce qui faisoit environ mille lieues du levant au couchant, & plus de six cens

(1) Voyez dans ce Tome p. 149.

(2) Pose de la Perse.

soixante du septentrion au midi. Ses limites présentes sont, du côté du Nord, la mer Caspienne, le fleuve Oxus, & le mont Caucase; à l'Orient, le fleuve Indus & les terres du Mogol; au Midi, le Golfe Persique & la mer des Indes; & à l'Occident, les Etats du Turc. Sa situation, suivant M. d'Anville, est entre 42 & 23 dégrés 30 min. de latitude septentrionale, & entre 62 & 93 dégrés de longitude. Ainsi son étendue du Sud au Nord est de trois cens soixante-dix lieues, & de six cens vingt du Levant au Couchant. La Perse, suivant la remarque d'un Voyageur, ne ressemble pas à ces petits Royaumes, dont une rivière, ou quelque colonne marque les frontières. Elle a de tous côtés, dans l'espace de trois journées de chemin, des terrains vagues, qu'elle laisse sans habitans & sans culture. C'est une barrière qui défend l'Etat, & qui exclut d'ailleurs toute dispute concernant les limites.

Le climat de cet Empire est fort inégal. Climat.
Cyrus le jeune disoit: *Le Royaume de mon pere est si grand, que dans une de ses extrêmités on meurt de froid, pendant qu'on éprouve dans l'autre des chaleurs insupportables.* Cela est encore vrai aujourd'hui, suivant le Voyageur que j'ai cité, quoique l'empire Persan ait beaucoup moins d'étendue que du tems de Cyrus. L'hiver est très-rigoureux dans quelques provinces septentrionales, & le froid se fait sentir jusqu'à Schiraz, qui est au centre du Royaume. Dans les parties méridionales, sur-tout vers le golfe Persique, les chaleurs,

dans cette même saison, sont excessives. L'air est très-sec & très-pur dans toute la Perse, & il n'y a point de contrée sur la terre où l'on jouisse d'un plus beau ciel. Les pluies tombent très-rarement, & ne sont presque jamais accompagnées de nuages qui obscurcissent le soleil. Les nuits, d'ailleurs très-fraîches, ne laissent point de rosée sur les arbres ni dans les prairies. Leur obscurité ne dérobe jamais tellement le jour, que les voyageurs ne puissent se conduire, & se reconnoître les uns les autres à la seule clarté des étoiles.

Saisons. Au centre de la Perse, & dans toutes les provinces qui s'éloignent du Midi, l'hyver commence assez généralement au mois de Novembre, & régne avec violence jusqu'au mois de Mars. Les neiges tombent en abondance sur les montagnes, & en moindre quantité dans les plaines. On observe qu'il s'y engendre des vers blancs, de la grosseur du petit doigt. Ils s'agitent avec vivacité sur la superficie de la neige, & si on les écrase avec la main, on les trouve aussi froids que la glace. Depuis le mois de Mars jusqu'au commencement de Mai, des vents assez forts se font sentir sans interruption. Leur arrivée annonce le printems. L'été succéde, & dure quatre mois. Il est aussi tempéré à Ispahan qu'à Paris, à cause des vents réguliers qui soufflent le matin, le soir, & toute la nuit. Dans cette saison les nuits sont d'environ dix heures, & les crépuscules de peu de durée. L'automne commence en Septembre, & dure deux mois, avec les mêmes vents que ceux qui régnent au printems.

Dans les provinces éloignées du centre, l'air & les saisons offrent des variations très-remarquables. Le long des côtes du golfe Persique & de la mer des Indes jusqu'à l'embouchure de l'Indus, les chaleurs de l'été sont excessives, & causent des maladies mortelles à ceux même qui sont nés dans ces quartiers. Chacun abandonne alors les plaines, pour se retirer dans les montagnes, & il ne reste dans les villages que quelques soldats pour les garder. Le climat est encore plus mal-sain dans les endroits où l'humidité se joint à la chaleur, comme sur les bords de la mer Caspienne, particulièrement dans le *Mézendran* & le *Ghilan.* Ces deux provinces sont les plus belles contrées de la nature pendant sept ou huit mois de l'année. Mais dès que l'été arrive, l'air y devient pernicieux. On reconnoît au teint livide des habitans, ce qu'ils ont à souffrir de la malignité de ses influences. De trente mille familles qu'Abbas I transporta dans ces quartiers sur la fin du seizième siécle, il n'en subsistoit pas, cent ans après, la soixantième partie.

Ce qu'on raconte des chaleurs qui se font sentir à Bender Abassi, & dans toute la longueur du golfe Persique, est presque incroyable. On assure que la terre exhale des vapeurs brûlantes, qui obligent de se couvrir le visage, & de se fermer le nez & la bouche, pour ne point respirer cet air enflammé. Les campagnes sont arides & noires, comme si le feu les avoit brûlées. La plupart des citernes sont à sec, & les eaux des sources sont aussi

Chardin, Tome IX. p. 222. Tavernier, Tome I. Liv. V. Le Brun, Tome II. p. 322.

Effets singuliers de la chaleur.

ameres que celle du Golfe. L'air même qu'on respire est salé. La chaleur n'excite ici aucune transpiration. C'est un feu qui desséche & qui dévore. Le seul moyen de se garantir de ses impressions, est de se retirer dans des lieux souterrains, & de se faire jetter de l'eau sur le corps.

La Perse étant un pays fort sec, où il s'éleve de la terre peu de vapeurs humides, il y tonne très-rarement. Par la même raison on n'y voit presque jamais d'arc-en-ciel; mais on apperçoit, dans les nuits d'été, des sillons lumineux qui percent les nuages, & qui semblent laisser après eux une trace du fumée. On voit tomber quelques grêles pendant le printems, & comme les moissons sont dès-lors fort avancées, ces orages font souvent beaucoup de dégât. Les tremblemens de terre sont très-rares, excepté dans le Mézendran, où ils se font principalement sentir au printems.

Vents. Les vents, quoiqu'assez forts dans les équinoxes, sont rarement orageux, & n'ont jamais la violence des ouragans. Mais dans le fort de l'été il s'éleve, au long du golfe Persique, un vent pestilent, semblable à une exhalaison enflammée. Ses sifflemens font beaucoup de bruit, & il tue les gens qu'il frappe, sans produire aucune altération sensible sur leur corps ni sur leur visage. Mais dès qu'on les touche, leurs membres se détachent, & tombent en poussière. Ce vent souffle avec violence pendant quinze ou vingt minutes, comme un tourbillon qui sort d'un nuage. Dès qu'il commence à se faire

ſentir, il faut ſe coucher à terre, & s'envelopper la tête, en retenant autant qu'il eſt poſſible ſa reſpiration.

Montagnes. Il n'y a peu-être point de pays où les montagnes ſoient plus hautes & en plus grand nombre que dans celui-ci. Le Taurus, que les Perſans appellent *Taur*, traverſe le Royaume dans ſa plus grande longueur. Cette chaîne ſi étendue ſe partage en une infinité de montagnes, dont les ſommets échappent à la vue, à cauſe de leur prodigieuſe élévation. Une des plus conſidérables eſt celle de *Damoan* ou *Damavend*, qui eſt ſituée dans l'Azerbijane. Son ſommet s'élève en pyramide, & paſſe en hauteur, ſuivant Herbert, tout le reſte du mont Taurus. On découvre de cet endroit la mer Caſpienne, qui en eſt éloignée de plus de quarante lieues. Cette montagne eſt couverte de ſoufre & paroît enflammée pendant la nuit, comme le Véſuve. Ses exhalaiſons infectent tout le pays, & même une partie de la mer Caſpienne. Le ſoufre qu'elle produit eſt une des principales richeſſes de la province. On y voit pluſieurs bains chauds, qui attirent dans ce lieu quantité de malades. La plupart des autres montagnes ne fourniſſent ni ſources, ni métaux, ni bois. Toute l'utilité qu'elles apportent, c'eſt de ſervir de rempart du côté des frontières, & de contribuer peut-être par la fraîcheur de leurs vallées à rendre le pays ſain & habitable.

Herbert, Liv. II, pag. 306.

Rivières. Les principales rivières de la Perſe ſont l'*Oxus* & le *Jaxartes*, qui coulent du côté du Nord, & qui appartiennent plus pro-

prement à la Tartarie ; l'*Aras* ou l'*Erès*, qui est l'*Araxe* des Anciens, & qui prend sa source dans l'Arménie, au bas du mont *Ararat* : il dirige aussi sa course vers le Nord, & après avoir reçu dans son sein plusieurs rivières, dont les plus considérables sont *Karasu*, *Senki*, *Kerni*, & *Arpa*, il se perd dans la mer Caspienne ; le *Kur*, qui est le *Kiros* des Grecs, & le *Cyrus* des Latins : il traverse, comme l'Aras, la Géorgie, le Schirvan, & l'Azerbijane : son embouchure est dans la mer Caspienne, & sa source dans l'Arménie ; le *Bendemir*, que les Anciens appelloient aussi *Araxe*, & que plusieurs Ecrivains ont confondu mal-à-propos avec l'Araxe d'Arménie : les Géographes Orientaux le font sortir du Khorasan : il traverse le Farsistan, & se précipite avec rapidité dans le golfe Persique, à trenre lieues d'Ormuz. Ce fleuve doit le nom moderne qu'il porte à *Adhadeddoulet*, Prince de la race des Bouïdes. Ce Sultan, qui régnoit dans la Perside au quatrième siécle de l'Hégire, ayant fait construire, à quelque distance de Schiraz, une fameuse digue, qui fut nommée *Bend-Emir*, ou la digue du Prince, on commença dès-lors à donner le même nom au fleuve sur lequel elle fut bâtie. Il porte aussi plusieurs autres noms, suivant les lieux qu'il parcourt, ce qui a induit en erreur plusieurs Géographes. Le *Sender*, ou *Zerderoust*, est une autre riviére, qui coule à un quart de lieue d'Ispahan. Son cours est du Levant au Couchant.

Olearius, Voyage de l'Ambassadeur d'Holstein, dans la Coll. d'Harris, Tome II. Chardin, Tome IX. pag. 44. Salmon Etat de la Perse.

De tous les fleuves dont nous venons de

parler il n'y a que l'Aras qui soit navigable. La plupart ne portent pas loin leur cours, & au lieu de croître dans leur marche, comme nos rivières d'Europe, ils diminuent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, à cause de la multitude des canaux qu'on entire pour l'arrosement des terres. C'est un ancien usage parmi les Persans de détourner ainsi le cours des eaux, & il est fondé sur la sécheresse naturelle de leur pays. Les rivières & les sources y sont si rares, qu'on voyage quelquefois pendant plusieurs jours sans rencontrer un seul ruisseau. Cette disette leur a fait imaginer plusieurs moyens industrieux pour répandre les eaux dans les quartiers où elles sont moins communes. Outre celles des rivières qu'ils détournent par des saignées, ils vont chercher des sources sur le penchant des montagnes, & les conduisent à neuf ou dix lieues de-là par des voutes souterraines revêtues de briques. Ces aquéducs, qu'ils appellent *Kérises*, ont communément dix ou douze pieds de profondeur sur deux ou trois de largeur. On y pratique, de distance en distance, des réservoirs faits en forme de puits. Une personne digne de foi apprit à Chardin que dans la seule province de Khorasan on comptoit autrefois quarante-deux mille Kérises, & qu'il y en avoit quelques-unes dont les réservoirs avoient trois cens cinquante toises de profondeur. Il falloit que le nombre des aquéducs de Médie ne fût guère moins considérable, puisqu'on raconta au même Voyageur, que dans l'espace d'un

Canaux.

Chardin, Tome IV, Chap. XVII. Tavernier, Tom. I. Liv. IV.

demi-siécle on en avoit laissé détruire quatre cens; à quoi Tavernier ajoute, que dans le seul territoire de Tauris on avoit bouché plus de quatre-vingt Kérises en vingt-quatre ans.

Pourquoi la Perse est moins fertile & moins peuplée qu'autrefois.

On observe que depuis l'invasion des Arabes, la cultivation des terres a été fort négligée dans l'Empire dont nous parlons, & que c'est sans doute une des principales causes de la prodigieuse différence qui se rencontre, soit pour la population, soit pour la fertilité, entre la Perse ancienne & la Perse moderne. « Il n'y a rien, dit l'Ecrivain que j'ai tant de fois cité, de plus éloigné de la vraisemblance, ni qui s'accorde moins, que ce qu'on dit qu'étoit autrefois la Perse, & ce qu'on voit qu'elle est aujourd'hui. J'ai fait cent fois réflexion sur un si étrange changement, en considérant d'un côté la stérilité présente de cet Empire, sa foiblesse & le nombre médiocre de ses habitans, & me rappellant de l'autre ce que les anciennes Histoires racontent de sa puissance, de sa fertilité, & de son grand peuple. Il m'est venu en pensée que cela venoit premièrement de ce que les anciens habitans de la Perse étoient laborieux, actifs, industrieux; au lieu que ses habitans modernes sont indolens, voluptueux, & contemplatifs; secondement, de ce que les premiers regardoient l'Agriculture comme un exercice commandé par la Religion, & trés-agréable à Dieu, au lieu que les derniers ont des principes qui les portent au mépris du travail, & qui les jettent dans l'inaction: car ils disent que

Chardin, Tome IX. p. 136.

la vie étant si courte & si incertaine, il faut se conduire dans ce monde comme dans un pays de conquête, ou dans un quartier d'hiver, sans trop se soucier de ce qui peut y arriver ». Ajoutez à toutes ces causes les ravages des guerres, le transport des peuples, le despotisme fier & cruel des Conquérans modernes, & l'esprit destructeur de leur Religion.

Terroir

Malgré les défauts du terroir de la Perse, & de la constitution présente de son gouvernement, on ne laisse pas d'y trouver une assez grande abondance de productions utiles. Le Khorasan, le Mézendran, & d'autres provinces du Nord, peuvent passer pour d'excellens pays. On voit dans le Farsistan, sur-tout aux environs de Schiraz, des plaines très-fertiles, & entre les montagnes, qui couvrent tous le pays, des vallées dont le sol est admirable. Presque par-tout ailleurs le terrain est pierreux & sablonneux, difficile à labourer, & d'une telle sécheresse, que s'il n'étoit continuellement arrosé, il ne produiroit pas même de l'herbe. Les pluyes du ciel sont si rares, qu'elles ne suffisent pas pour la productions des grains & des fruits. L'hiver même il faut arroser les campagnes. On s'apperçoit ici sensiblement que l'abondance des neiges influe beaucoup sur la fécondité de la terre, & l'on examine curieusement à quelle hauteur elles tombent chaque année. A une lieue d'Ispahan, sur le sommet d'une montagne, il y a une pierre haute de trois pieds; &

s'il arrive que la neige monte à ce dégré d'élévation, le premier paysan qui en porte la nouvelle à la capitale, reçoit pour son salaire une somme d'argent considérable.

Mers. Outre l'Océan Indien, qui baigne la Perse au Sud-Est, cet Empire est borné du côté du Nord par la mer Caspienne, & au Midi par le golfe Persique. La première de ces Mers, que les anciens nommoient indifféremment mer Caspienne & mer d'Hyrcanie, du nom des *Caspiens* & des *Hyrcaniens*, qui habitoient ses bords, est appellée aujourd'hui *Sova* par les Géorgiens, *Soof* par les peuples d'Arménie, *Kulsum* par les Persans, & *Gualenskoi* par les Russiens. Les Géographes anciens n'ont connu que très-imparfaitement sa position & son étendue. Ptolomée se trompe lorsqu'il dit que sa plus grande longueur est d'Orient en Occident, & qu'elle a dans cette dimension vingt-trois dégrés & demi d'étendue, c'est-à-dire, quatre cens soixante-dix lieues. Nous sçavons par les observations modernes d'un très-habile homme *, envoyé par le Czar Pierre pour mesurer cette mer, que sa principale grandeur est du Sud au Nord; qu'elle a dans cette position dix degrés, ou deux cens lieues de longueur, étant située entre 37 & 48 degrés de latitude; qu'elle est si étroite d'Orient en Occident, qu'elle n'occupe que trois degrés quarante-deux minutes dans sa plus grande largeur, & la moitié moins dans quelques endroits. Selon ces observations elle a une figure fort différente de

Hist. Univ. *ubi suprà*, Chap. X. Herbert, p. 292.

* M. *Van Verden*.

celle que Ptolomée & d'autres anciens Géographes lui donnent.

Cette mer reçoit dans son sein près de deux cens rivières, dont la plus considérable est le Volga, qui peut passer pour une petite mer, puisque dans ses débordemens il couvre quelquefois vingt lieues de pays. Comme elle n'a aucune communication connue avec la mer Noire ni avec l'Océan Indien, & qu'elle n'est d'ailleurs sujette à aucun débordement, ni au flux & au reflux, il est difficile d'expliquer ce que devient cette prodigieuse quantité d'eau qu'elle reçoit. Les systême de l'*évaporation* (1) ne sçauroit rendre raison de ce phénomène, puisqu'elle n'a lieu, du moins à un certain degré, que durant l'été, & que dans cette saison-là même les vapeurs que le soleil attire retombent en rosée & en pluye. Quelques Sçavans supposent qu'il y a une communication souterraine entre la mer Caspienne & la mer Noire, quoiqu'éloignées l'une de l'autre de cent lieues. On observe que le Pont Euxin dégorge continuellement dans le Bosphore, une plus grande quantité d'eau qu'il n'en reçoit des fleuves qui se jettent dans son sein ; ce surplus pourroit lui être fourni par la mer Caspienne. D'autres soupçonnent que cette mer communique avec le golfe Persique, dont elle est éloignée d'environ deux cens lieues. Un Voyageur * assure qu'à l'extrémité méridionale de la mer Caspienne, en face des côtes de Ghilan, il y a deux grands

* *Le Pere Avril*, cité dans l'Hist. Univ. *ubi suprà*.

(1) Voyez les Transactions Phil. n°. 139, p. 366.

gouffres, qui font un bruit affreux, & qui engloutissent tout ce qui se présente à une certaine distance. Cela suppose une grande cavité souterraine, & c'est peut-être par cette ouverture que la mer Caspienne trouve une issue. Le même Ecrivain ajoute, « que ceux qui habitent le long des côtes du golfe de Perse, voient chaque année, vers la fin de l'automne, flotter sur l'eau une grande quantité de branches de saule. Or, comme cet arbre ne se trouve en aucun endroit aux environs du golfe Persique, & qu'au contraire il y en a un grand nombre sur les côtes de la mer Caspienne, il s'ensuit qu'il doit y avoir quelque communication souterraine entre ces deux Mers. » Celle dont nous parlons est fort dangereuse, soit par les tempêtes qui l'agitent fréquemment, soit à cause des bancs de sable & des écueils qu'on y rencontre. Les Anciens croyoient que ses eaux n'étoient point salées. Kempfer n'attribue cette particularité qu'à celles qui baignent ses bords. Les auteurs Anglois que j'ai cités disent qu'elles ont par-tout autant d'amertume que celles de l'Océan. Herbert lui donne mille lieues de tour. Tous les Voyageurs modernes conviennent qu'elle est très-poissonneuse, & que sa couleur n'est point différente de celle des autres Mers; ce qui réfute deux autres erreurs des Anciens, qui ont débité qu'elle ne produisoit qu'une sorte de poisson d'une figure monstrueuse, & que son eau étoit noirâtre. Les Russiens, qui ont de beaux établissemens au Nord & au Nord-Ouest de

cette mer, se sont emparés de sa navigation. Le Czar Pierre entreprit de la joindre à la mer Noire, en faisant creuser un large canal entre le Tanaïs & le Volga. Mais ce projet ne put être conduit à sa fin. Deux mille ans auparavant le premier des Séleucides avoit formé, avec aussi peu de succès, la même entreprise.

Quant au golfe Persique, nous aurons occasion d'en parler dans la description des provinces qui sont situées sur ses bords. Nous observerons seulement ici, que sa position est à l'extrêmité méridionale de la Perse, entre 25 & 30 degrés de latitude du Nord; qu'il s'étend obliquement du Sud au Nord-Ouest dans l'espace d'environ deux cens lieues; que sa largeur commune, dans sa direction septentrionale, est de trente & quarante lieues, & de la moitié moins vers le Midi. Les Anciens lui donnoient, ainsi qu'au golfe Arabique, le nom de Mer rouge, & confondoient peut-être ces deux mers.

Herbert assûre qu'on trouve en Perse quatre-vingt-dix villes fermées, & plus de quarante mille villages. Chardin y compte cinq cens villes, entourées de murs, dans le nombre desquelles il comprend les châteaux fortifiés; environ soixante mille villages, & quarante millions d'habitans.

ARTICLE II.

Division des Provinces.

NOUS diviserons la Perse en quinze provinces, dont cinq sont situées vers le Nord, trois au Couchant, quatre au Midi, & trois au Levant. Les provinces du Nord sont le *Khorasan*, le *Mézendran*, le *Ghilan*, le *Schirvan*, & le *Gurgistan*; celles de l'Ouest, l'*Irivan*, l'*Azerbijane*, & l'*Irak-Agemi*; celles du Midi, le *Chusistan*, le *Farsistan*, le *Laristan*, & le *Kirman*; celles de l'Est, le *Makran*, le *Sigistan*, & le *Zablistan*.

Avant que d'entrer dans la description de ces provinces, il est nécessaire d'observer qu'elles formoient l'ancien patrimoine des Sofis; qu'après l'usurpation de l'Aghuan Mahmoud, l'Empire Persan fut resserré dans des bornes plus étroites, les Moscovites & les Turcs ayant envahi alors plusieurs de ses possessions; que ce même Empire reprit son premier lustre sous le fameux Nadir-Shah, & s'étendit même à l'Orient & à l'Occident, fort au-delà de ses anciennes barrières; qu'enfin les troubles survenus depuis la mort de Nadir ont replongé la Perse dans des désordres, qui ont encore bouleversé ses limites. Ainsi la description suivante n'est rélative qu'aux tems qui ont précédé toutes ces révolutions.

1. *Le Khorasan.*

Antiquités de cette Province.

C'est l'ancienne Bactriane, qui, peu de tems après le déluge, forma une des plus

florissantes Monarchies de l'Orient. Ninus, Roi d'Assyrie, la subjugua d'abord, & dans la suite elle tomba sous la puissance de Cyrus, qui la réunit à l'Empire Persan. Elle y resta annexée jusqu'au régne d'*Antiochus Théos*, troisième Prince de la Dynastie des Séleucides. *Théodote* s'étant alors emparé de cette province, dont il étoit Gouverneur, en forma un Royaume particulier, qui, peu de tems après, fut détruit par les Parthes. Si l'on en croit Ammien Marcellin, on y comptoit autrefois jusqu'à mille villes, dont les plus considérables étoient *Bactra*, *Ebusmi*, *Maracanda*, & *Charracharta*. Les deux dernières subsistent encore aujourd'hui, l'une sous le nom de *Samarcande*, & l'autre sous celui de *Chiariarchar*.

Hist. Univ. Tome VI. p. 740.

Nos Géographes ne s'accordent pas sur la position ni sur l'étendue de cette province. Otter, dont l'autorité nous paroît préférable, lui donne pour limites à l'Est, le Sigistan & une partie de l'Inde; au Septentrion, le Turquestan & le pays des Usbecks; à l'Ouest, des déserts qui la séparent de l'Irak-Agemi; & au Sud d'autres déserts qui s'étendent vers le Farsistan & le Kirman. Son étendue, suivant M. d'Anville, est de 170 lieues de France du Midi au Nord, & d'environ 180 du Levant au Couchant. Il comprend dans cet espace la région de *Komis*, qui est limitrophe de l'Irak-Agemi & du Mézendran, & il en retranche avec raison le Royaume de Balk, ancienne dépendance du Khorasan, que les Tartares ont envahie depuis plusieurs siécles.

Son état présent.

Géographie de Dom Vaissette, Tome IX, p. 450.

Ses principales villes.

Hérat eſt ſa capitale (1). C'eſt une grande ville, mais fort déſerte, environnée de bonnes murailles, & défendue par une forte citadelle. Elle a ſervi de réſidence à pluſieurs Monarques Tartares, de la famille de Tamerlan. On vante les fruits de ſon territoire, & ſur-tout les roſes qu'il produit, dont on fait la meilleure eau-roſe de l'univers. Les tapis qui ſe fabriquent dans cette capitale ſont en grande réputation dans toute la Perſe.

Niſchapour, à cinq journées d'Hérat, ſur les confins du Mézendran, tient le ſecond rang parmi les villes de cette province. Les belles Turquoiſes qu'on tire de ſes mines ſont ſa principale richeſſe.

Tous, ou *Metched*, au Nord de Niſchapour, eſt conſidérable par ſes fortifications, & par la ſuperbe Moſquée qu'Abbas I y fit conſtruire. Les pélerins y accourent de tous les quartiers de la Perſe, pour viſiter le tombeau d'*Iman-Reza*, un de leurs ſaints.

Damigan, ſitué au Sud-Eſt de Niſchapour, eſt la capitale d'un grand pays, appellé *Komis*, qui s'étend au Nord & à l'Oueſt, vers le Mézendran & l'Irak-Agemi, & qui n'a pas moins de cinquante lieues en longueur & en largeur. L'air y eſt chaud, l'eau un peu rare, & les vivres fort abondans.

2. *Le Mézendran.*

Cette province eſt ſituée à l'Oueſt du Khoraſan. M. d'Anville lui donne du Le-

(1) Dom Vaiſſette la place à 34 degrés 30 min. de latitude, & à 78 20 min. de longitude.

vant au Nord-Oueſt cinquante lieues de côte le long de la mer Caſpienne, & vingt dans ſa plus grande largeur du Midi au Nord. Sa partie méridionale eſt montueuſe & déſerte; on la nomme *Tabriſtan*. Le côté du Nord, eſt un pays plat, qui s'étend juſqu'à la mer Caſpienne, & que ſes habitans appellent *Mézendran* ou *Mazendran*. Ses terres ſont d'une prodigieuſe fertilité; mais on y reſpire un air très-malſain. *Farrabaut*, ou *Fer-Abad*, eſt la principale ville du Mézendran proprement dit. Elle eſt bâtie dans une plaine marécageuſe, à un quart de lieue de la mer. Une petite rivière aſſez rapide baigne ſes remparts, qui ſont de terre, & qui forment ſon unique défenſe. On y comptoit au commencement du dernier ſiécle quinze ou ſeize mille habitans, parmi leſquels il y avoit beaucoup de Chrétiens, Géorgiens ou Arméniens d'origine. Ses Bazars ſont ſpacieux, bien bâtis, & ornés de pluſieurs allées d'arbres, qui leur donnent beaucoup d'agrément. Le palais du Roi eſt ſitué à l'extrêmité ſeptentrionale de la ville, enſorte que de ſes terraſſes on découvre la mer dans un agréable lointain. Les habitans de cette province ſont ſociables, enjoués, curieux des raretés étrangères, économes, adonnés au commerce, & très-induſtrieux à cultiver & à travailler les ſoyes que leur pays produit en abondance.

Dom Vaiſſette, *Ibid.* p. 448; Herbert, p. 289.

Quelques Géographes comptent parmi les dépendances du Mézendran les contrées d'*Eſterabath*, *de Korkan*, & *de Daheſtan*. Celle d'Eſterabath eſt limitrophe du Khoraſan & de la mer Caſpienne. Sa capitale,

appellée aussi Esterabath, est bâtie sur la rivière d'*Ester*, qui lui donne son nom. Ce n'est qu'une ville médiocre. L'air de cette contrée est fort mal-sain, & ses eaux ne sont pas moins dangereuses ; mais elle produit une grande quantité de grains, de fruits, & de vers à soye.

Le *Korkan*, que d'autres appellent *Jorjan*, est sur la côte orientale de la mer Caspienne, au Nord-Est d'Esterabath. C'est un pays plat, sujet aux inondations, aux chaleurs, à la peste, & d'ailleurs exposé, par sa situation, aux ravages des Tartares. On y recueille des dattes, du vin, du coton, de la soye, & plusieurs sortes de grains.

Le *Dehestan*, ou *Dihistan*, est un pays montueux, qui dépend du Korkan. Il est censé appartenir à la Perse, comme les deux autres ; mais ses habitans secouent souvent le joug, & il n'est pas aisé de les forcer dans leurs montagnes.

3 *Le Ghilan.*

Cette province, située à l'Ouest du Mézendran, dont elle est séparée par la rivière de *Kesil-Ousan*, s'étend en demi-cercle, de l'Est au Nord-Ouest, sur les bords de la mer Caspienne, dans l'espace d'environ soixante lieues. Elle n'en a que vingt dans sa plus grande largeur. C'est le plus beau pays de la nature, & en même-tems le plus mal-sain. Il produit du vin, de l'huile, du riz, de la soye, du tabac, & d'excellens fruits. Ses pâturages sont renommés dans toute la Perse. Sa partie méridionale s'appelle *Dilem*. Elle est remplie

de montagnes, qui sont bien cultivées du côté du Ghilan proprement dit, & fort incultes du côté de la Perse. Depuis les montagnes de Dilem jusqu'à la mer, on rencontre de belles plaines, qui sont plus longues que larges, & qui se resserrent tellement en quelques endroits, qu'on trouve à peine un chemin pratiquable entre la mer & les montagnes.

On compte dans le Ghilan douze villes, dont les plus importantes sont *Lahdjan*, ou *Lahijan*, *Salous*, *Rect*, *Astera*, *Musula*, &c. La partie déserte du Ghilan sert de retraite à quantité de bêtes féroces, qui désolent le pays, & qui ne font pas de moindres ravages dans le Mézendran. C'étoit le fléau de l'ancienne Hyrcanie, qui comprenoit ces deux provinces.

4. *Le Schirvan.*

Ce pays, qui faisoit une portion considérable de l'ancienne Albanie, s'étend au Nord du Ghilan, entre la mer Caspienne & le mont Caucase, qui le sépare du Gurgistan, ou de la Géorgie. Sa longueur, dans cette direction, est d'environ 60 lieues : il en a un peu moins du Levant au Couchant dans sa plus grande largeur. Ses habitans sont un mêlange de Persans, d'Arméniens, de Turcomans, & de Tartares vagabonds, qui ne vivent que de brigandage. Ce fut Abbas I qui fit la conquête de ce pays. Ses villes de quelque considération sont: Dom Vaissette, *ibid.* p. 432.

1. *Schamaki*, ou *Scamakia*, située vers le 41ᵉ. degré de latitude, dans un vallon flanqué de deux montagnes. C'étoit une

place importante, où il se faisoit un grand commerce, & dans laquelle on comptoit soixante mille habitans, la plupart Arméniens. Mais elle a été saccagée dans ces derniers tems par Nadir-Schah.

2. *Derbent*, sur la mer Caspienne, au Nord de Schamaki. Cette ville est bâtie dans en défilé fort étroit, entre la mer & le Caucase. C'est-là qu'est ce fameux passage, qui conduit en Tartarie, & qui est la plus forte barrière de la Perse de ce côté-là. La ville a une lieue de long; mais elle est tellement resserrée entre la mer & les montagnes, qu'elle n'a que quatre cens cinquante pas de largeur. Outre que ses murailles sont fort hautes & fort épaisses, elle est défendue par une bonne citadelle, bâtie sur une éminence. Ses édifices, soit publics, soit particuliers, n'ont rien de remarquable. Son port est très-fréquenté, & ses habitans font un assez grand commerce. Il n'est pas absolument certain que le défilé de Derbent soit le passage que les anciens appelloient *les portes Caspiennes*. On voit aux environs de cette ville des restes considérables d'une ancienne muraille, qu'on avoit construite pour la défense du pays, & qui avoit, dit-on, plus de cinquante lieues de longueur. On prétend qu'Alexandre en fut le premier fondateur.

3. *Baku*, au Sud-Est de Schamaki, sur la mer Caspienne. Cette ville a un bon port. On trouve aux environs des sources de naphte très-abondantes.

5. *Le Gurgistan.*

Division de la Géorgie.

C'est le nom que les Orientaux donnent

nent à la Géorgie, grand pays situé à l'Ouest du Schirvan & de la mer Caspienne, & qui s'étend jusqu'à la mer Noire. Il est borné au Nord par le Caucase, & au Midi par l'Arménie Persienne. Sa plus grande étendue est d'environ cent lieues, soit du Midi au Septentrion, soit du Levant au Couchant. On le divise en cinq contrés, qui sont la *Mingrelie*, l'*Imirette*, le *Guriel*, le *Kaket*, & le *Karduel*. Les trois premières, qui regardent l'Occident, sont sous la domination des Turcs, & leur description appartient à l'Histoire de ce peuple. Les deux autres, situées vers l'Orient, sont depuis deux siécles des provinces dépendantes de la Perse, quoiqu'elles ayent toujours été gouvernées pas des Princes Géorgiens, dont plusieurs ont secoué le joug des Sofis.

Géorgie Persanne.

Le Kaket forme la partie la plus orientale du Gurgistan. Il s'étend du Midi au Nord dans l'espace de 60 lieues de France, & de 30 du Levant au Couchant. Une rivière appellée *Jori*, le traverse dans toute sa longueur du Nord-Ouest au Sud-Est. La soye est la seule richesse de ses habitans, qui négligent la culture des terres, & qui passent leur vie sous des tentes, à la manière des Tartares. Il n'y a dans cette contrée qu'une seule ville, nommée *Kaket*, ou *Kaketi*, qui sert de résidence au Viceroi. *Bastriani*, est un château fort, bâti dans la partie septentrionale de ce Gouvernement.

Le Kaket.

Ibid. p. 394. Chardin, T. II, pag. 122 *& suiv.*

Le Karduel est un pays plus abondant & plus peuplé. Sa position est à l'Ouest & au Midi du Kaket, auquel il est conti-

Le Karduel.

gu. M. de l'Isle, & après lui M. d'Anville, lui donnent 80 lieues de France du Midi au Nord, & 50 dans sa plus grande largeur, du Levant au Couchant. Le *Cyrus*, que les Orientaux appellent *Kur*, le traverse obliquement, en prenant d'abord sa direction du Sud-Ouest au Nord-Est, & ensuite du Sud au Nord. *Teflis* est sa capitale. Nous en parlerons dans un article particulier. Le Karduel n'a que trois autres villes, qu'on nomme *Gori*, *Suram*, & *Ali*. Ce ne sont proprement que des places des guerre, entourées de quelques habitations, en forme de bourgs. C'est de cette contrée que les habitans de la Géorgie tirent leur dénomination & leur origine. Leur véritable nom est *Kardueli*, & l'on ignore à quelle occasion les Grecs & les Latins leur ont donné celui de *Géorgiens*.

Qualités Physiques du Gurgistan

Le Gurgistan est un pays coupé de bois, de montagnes, & de plaines. On y voyoit autrefois beaucoup de villes; mais elles ont été détruites par les Huns, les Alains, & d'autres barbares de l'Asie septentrionale. Il en subsiste quelques restes, qui donnent une grande idée de leur ancienne magnificence. L'air de cette contrée est sec, très-froid pendant l'hiver, d'une chaleur excessive pendant l'été, & fort sain dans toutes les saisons. La nature n'accorde ici ses faveurs qu'au travail & à l'industrie; mais quand les terres sont cultivées & arrosées avec soin, elles produisent abondamment toutes sortes de grains, de légumes & de fruits. Les poires & les pommes, fruits rarement bons dans la haute

Asie, le disputent ici pour la qualité à celles d'Europe. On vante aussi l'excellence de la volaille, du gibier, du poisson, des grosses viandes, particulièrement de celle de porc. La vigne est très-commune dans le pays, & croît autour des arbres, comme en Italie. Les vins de Téflis sont si estimés, qu'on les transporte jusqu'à Ispahan. La soie n'y est pas rare ; mais la plupart des Voyageurs ont exagéré son abondance.

Les beautés de Géorgie sont renommées. « C'est, dit un Ecrivain *, le plus beau sang de l'Orient, & même de l'univers. La nature a répandu sur la plupart des femmes des graces qui ne se trouvent point ailleurs. On ne peut voir de plus belles tailles, ni de plus charmans visages. Elles sont grandes, dégagées, point gâtées d'embonpoint, & extrêmement déliées à la ceinture ». Cet éloge est peut-être outré. Voici ce qu'en dit un autre Voyageur *. « Les femmes de Géorgie ne nous causerent aucune surprise. Nous nous attendions à voir des beautés parfaites ; & véritablement elles ne sont nullement désagréables, & peuvent même passer pour des beautés si on les compare avec les Curdes. Elles ont un air de santé qui plaît ; mais, après tout, elles ne sont ni aussi jolies, ni aussi bien faites qu'on le prétend. Celles qui vivent dans les villes n'ont rien qui les distingue des autres, de sorte que je me crois en droit de m'inscrire en faux contre ce que la plupart des Voyageurs rapportent sur ce sujet ».

* Chardin.

Portrait des Géorgiens.

* Tournefort.

Pour ce qui est des mœurs des Géor-

Chardin, *ubi suprà*, p. 128.

giens, toutes les Relations en font une peinture peu favorable. On les représente comme des hommes livrés à toutes sortes de vices, particulièrement au larcin, à l'ivrognerie & à l'impudicité. Ils sont fiers, vindicatifs, perfides. Du reste, ils ont de l'esprit, de la politesse, & de la bravoure. Ils professent à-peu-près le même Christianisme que les Grecs; mais ils sont plus attachés aux petites pratiques qu'aux devoirs essentiels de la Religion. Leurs Princes sont depuis deux siécles dans l'habitude d'abjurer l'Evangile, toutes les fois que les Turcs ou les Persans exigent ce sacrifice. Les Nobles tyrannisent leurs vassaux, jusqu'à s'attribuer le droit de réduire leurs enfans à l'esclavage, & de les vendre hors du pays.

Obscurité de leur Histoire.

L'Histoire de ce peuple est peu connue. Un de ses Princes, qui s'est réfugié dans ces derniers tems en Moscovie, a communiqué à M. de l'Isle une Généalogie, qui commence à Adam, & qui vraisemblablement remonteroit encore plus haut, si ceux qui l'ont fabriquée eussent trouvé un nom plus ancien. On y voit que *Samara*, le premier *Mepe*, ou Roi, qui soit nommé dans cette table, étoit contemporain d'Alexandre le Grand, & qu'il descendoit d'*Ouptos*, septième descendant de Noé par Japhet. Pour remplir le vuide qui se rencontre entre Ouptos & Samara, on suppose que la Géorgie a été gouvernée dans cet intervalle par une longue suite de Princes de la même famille, dont les noms se sont perdus dans l'obscurité des tems.

M. de Guignes, Hist. des Huns, Tome I. p. 431. Essai sur les troubles de Perse & de Géorgie, *passim*.

Fragmens tirés de divers Ecrivains.

La table communiquée à M. de l'Isle (1) contient une ample liste de tous les Mepes qui ont régné en Géorgie depuis Samara jusqu'à ces derniers tems. Il seroit très-inutile de la copier ici; premièrement, parce qu'il est très-douteux qu'elle soit exacte; secondement, parce qu'elle ne renferme que des noms, à la réserve d'un très-petit nombre de dates & d'anecdotes que nous allons indiquer, sans en garantir la certitude.

On y trouve que pendant le régne de Samara, Alexandre pénétra en Géorgie; qu'après la mort de Mepe *Aderki*, onzième successeur de Samara, la Monarchie fut partagée en deux Royaumes; que sous Mepe *Merian*, qui étoit contemporain de Dioclétien, la Géorgie se fit chrétienne; qu'en 1224, sous le régne d'une femme nommée Mepe *Rousadan*, Kingiskhan fit une irruption dans ce même état, & que Mepe *Bagrat*, qui régnoit en 1386, fut fait prisonnier par Tamerlan. Constantin Porphyrogenete nous apprend que la famille des Princes Géorgiens prétendoit descendre de David & de Betsabée, & qu'un de leurs ancêtres, nommé *David*, quitta Jérusalem pour aller s'établir en Géorgie, où il forma un Empire puissant.

Voici des détails plus instructifs, empruntés d'un Ecrivain (2) qui paroît très-

(1) On en doit la publication à M. de Guignes, qui l'a insérée dans son Hist. gén. des Huns, Tome I. pag. 434.

(2) M. Peyssonel, Consul de Smyrne, Auteur de l'*Essai sur les troubles de Perse & de Géorgie*.

verſé dans l'Hiſtoire moderne de la Géorgie. Ce pays, diviſé dès le régne de Mepe Aderki en deux Royaumes, a ſouffert depuis d'autres démembremens, dont ſe ſont formées différentes principautés. Un Gouverneur de Mingrelie uſurpa la ſouveraineté de cette province ſur le Roi d'Imirette, & prit le titre de *Dadian*. Sa famille y régne depuis quinze ou ſeize générations; mais ces Princes ſont tributaires du Grand Seigneur. Le Guriel eſt auſſi gouverné par un Prince particulier, qui eſt vaſſal du Turc, & dont les ancêtres ont ſécoué le joug des Rois d'Imirette.

Rois d'Imirette.

L'Imirette, qui touche au Guriel & à la Mingrelie, eſt un Royaume conſidérable. Ses Princes, qui payent auſſi un tribut à la Porte, ſont iſſus de l'ancienne famille des Mepes de Géorgie, & donnent depuis long-tems des Rois à l'Imirette. *Alexandre* régnoit dans le dernier ſiécle. Il mourut en 1658, laiſſant pour ſucceſſeur *Bakrat*, que *Darejan* ſa belle-mere fit aveugler, pour placer ſur le trône un Seigneur de la cour appellé *Vachtan*, qu'elle épouſa. Vachtan fut détrôné par *Vomeki*, Prince de Mingrelie, & celui-ci fut à ſon tour chaſſé par *Schah-Navas*, Roi de Kaket, qui conféra la couronne à ſon fils *Archile*. Le Bacha d'Akalſiké mit en fuite Archile, & fit proclamer à ſa place le fils du Prince de Guriel. Mais les Grands d'Imitette, gagnés par Schah-Navas, aveuglerent ce nouveau Roi, & rétablirent Bakrat, leur légitime Souverain. Vachtan ayant mis dans ſes intérêts le Bacha d'A-

kalſiké, excita de nouveaux troubles, & tomba imprudemment au pouvoir de Bakrat, qui le poignarda de ſa propre main, & lui arracha le cœur, qu'il déchira en préſence de ſes courtiſans. Voilà tout ce qu'on nous apprend des Rois d'Imirette.

Princes de Kaket.

Le Kaket forme auſſi depuis pluſieurs ſiécles un Etat particulier. *Davit* en fut le premier ſouverain. Il étoit fils de *Giorgi* V, Roi de Kaket & de Karduel, qui lui donna la première de ces principautés. *Alexandre*, frere aîné de Davit, obtint le Royaume de Karduel. Ce partage ſe fit vers l'an 1350. Les premiers ſucceſſeurs de Davit ne ſont pas connus. *Alexandre*, un de ſes deſcendans, devint tributaire de Mahomet Kodabendé Roi de Perſe, & fut obligé de lui remettre en ôtage *Teimouras*, l'aîné de ſes fils. Ce Prince étant mort au commencement du dernier ſiécle, Teimouras obtint la liberté de retourner en Géorgie, pour y prendre poſſeſſion du ſceptre de ſes ancêtres. Son régne fut très-agité. Après avoir ſoutenu de longues guerres contre Abbas I & Sefi II, il fut fait priſonnier dans l'Imirette, & conduit à Iſpahan, où il finit ſes jours en 1659. Son fils Héraclius, qui ſe réfugia en Moſcovie, fut dans la ſuite rétabli ſur le trône de Kaket. *Méhémet Koulikan* ſuccéda à ſon pere Héraclius, & joignit pendant un tems à la principauté de Kaket celle de Karduel, ſous la dépendance des Sofis. Méhémet ayant été tué en 1724, eut pour ſucceſſeur ſon frere *Teimouras*, pere du Prince *Héraclius*, qui joue aujourd'hui un ſi grand rôle dans la Perſe.

Princes de Karduel.

Le Karduel a toujours été la plus considérable portion du Royaume de Géorgie. La table de M. de l'Isle nous a donné quelques foibles lumières sur ses anciens Princes. Voici des anecdotes très-modernes. Mepe *Davit*, neuvième du nom, étoit contemporain de Schah Ismaël, le premier des Sofis. Mepe *Luarzab*, ou *Luarzap*, son fils, eut de grands démêlés avec les Persans, qui entrerent pour la première fois en Géorgie sous son régne. *Zumon* & *Davit*, qui devoient le jour à ce Prince, & qui partagerent entr'eux sa succession, furent détrônés par *Schah Tahmas*, successeur d'Ismaël. Davit gagna les bonnes graces de son vainqueur en embrassant le Mahométisme, & obtint le Gouvernement de toute la Géorgie Persienne. Mais ayant entrepris, sous le régne de *Khodabendé*, de secouer le joug, le Sofi envoya contre lui une armée nombreuse, & le dépouilla de sa dignité. Zumon, alors prisonnier à Ispahan, sollicita la Vice-royauté de Karduel, & l'obtint aux mêmes conditions que son frere, c'est-à-dire, en abjurant le Christianisme. Il mourut sous le régne d'Abbas I, laissant, entre plusieurs fils, *Luarzab* & *Zumon*.

Essai sur les troubles de Géorgie, Chap. V & VI.

Luarzab, qui succéda à la principauté de Karduel, offensa sensiblement Abbas en lui réfusant sa sœur en mariage, & se livra ensuite imprudemment à ce monarque, qui le fit massacrer en secret. Zumon n'eut pas un sort plus heureux. Il fut mis à mort par ses propres sujets, qui reconnurent pour Roi Teimouras, Souverain de Kaket.

Ruſtan-Khan, fils de Zumon, vengea la mort de ſon pere, recouvra le Karduel, ſubjugua le Kaket, & jouit paiſiblement de ces deux Royaumes juſqu'à ſa mort, qui arriva en 1640. N'ayant point laiſſé de poſtérité, il adopta *Schah-Navas*, Prince de la branche de Kaket, qui hérita de toutes ſes poſſeſſions.

Schah-Navas, homme entreprenant & courageux, porta la guerre dans l'Imirette & la Mingrelie, & diſpoſa du premier de ces Royaumes en faveur d'*Archile*, ſon ſecond fils, que les Turcs deſtituerent bientôt après. Il maria une de ſes filles à Schah-Huſſeïn Roi de Perſe. Après ſa mort, l'Empire du Gurgiſtan fut encore diviſé. *Archile* eut en partage la Kaket, & *Gurgi-Khan*, ſon frere, régna dans le Karduel. *Levan*, l'aîné des fils de Schah-Navas, n'eut aucune part à ſa ſucceſſion, & paſſa la plus grande partie de ſes jours à Iſpahan, où il exerça la charge de *Divan-Beg*, ou de Préſident du Divan.

Archile ne ſçut pas ſe maintenir ſur le trône de Kaket. On lui ſubſtitua *Héraclius*, qui avoit des droits inconteſtables ſur cette couronne. Gurgi-Khan ſe brouilla auſſi avec le Sofi, qui lui ôta le Karduel. Pour le conſoler de cette diſgrace, on le fit Viceroi de Kerman, & dans la ſuite on l'envoya à Kandahar, où il fut tué par *Mirveïs*. Sa mort fut le premier acte d'hoſtilité que commit ce fameux chef des Aghuans.

Levan, qu'on avoit fait Viceroi du Karduel, après la deſtitution de ſon frere Gurgi-Khan, eut beaucoup de peine à ſe

ſoutenir dans ce poſte, & finit par ſe retirer à Iſpahan, où il mena une vie privée. *Khuſref-Khan*, ſon fils, obtint l'inveſtiture du même gouvernement, dont il ne prit jamais poſſeſſion, ayant été tué à la fleur de ſon âge dans le Kandahar, où il commandoit l'armée Perſanne. *Jaſſi*, autre fils de Levan, ſuccéda alors à la principauté de Karduel, & fut enſuite dépoſſédé par *Vachtan* ſon frere, qui trouva lui-même un compétiteur très-dangereux dans *Méhémet Koulikhan*, Roi de Kaket. Vachtan, pouſſé à bout par Méhémet, implora l'aſſiſtance des Turcs, qui, profitant de ces diviſions, s'emparerent de la province.

Bakar, fils de Vachtan, eſt le dernier Prince que cette famille a donné au Karduel. Après avoir joui quelque tems de ce Royaume, ſous la dépendance des Turcs, il ſe révolta contr'eux, & finit par ſe réfugier en Moſcovie vers l'année 1720. Ce fut lui qui donna à M. de l'Iſle la table dont j'ai parlé. Quelques années après, *Thamas-Kouli-Khan*, Roi de Perſe, ayant chaſſé les Turcs du Karduel, donna l'inveſtiture de cette principauté, & le commandement général de l'Erivan & de l'Azerbijane, à *Teimouras*, Roi de Kaket, frere de Méhémet Koulikhan, & pere du fameux Héraclius.

6. *L'Erivan*, ou *l'Arménie Perſienne.*

Etendue & diviſion de l'Arménie. L'Arménie, conſidérée dans toute ſon étendue, eſt ſituée entre 38 & 42 dégrés de latitude, & entre 58 & 68 dégrés de longitude. Ainſi elle a du Midi au Nord

ſoixante lieues (1), & cent quatre-vingt du Levant au Couchant. Elle eſt bornée au Septentrion par la Géorgie, au Sud par le Kurdiſtan, à l'Eſt par le Schirvan, & à l'Oueſt par la Natolie orientale. Les anciens la diviſoient en grande & petite, ou en haute & baſſe: diviſion que les Géographes employent encore aujourd'hui. La grande Arménie eſt plus orientale, & plus voiſine de la Perſe, qui en partage la domination avec la Turquie. L'Arménie mineure s'étend vers l'Occident, & n'a point d'autre maître que le Turc.

Poſſeſſions Perſannes.

Les poſſeſſions Perſannes ſont compriſes dans l'Erivan, province ſituée à l'extrêmité orientale de la grande Arménie, à l'Oueſt du Schirvan, & au Sud de la Géorgie. Elle eſt arroſée par le Kur, l'Araxe, le *Zangui*, &c, & par un Lac qu'on nomme *Erivan*, ou *Sevan*, & qui a vingtcinq lieues de circuit. Ce pays, dont le territoire eſt aſſez fertile, & qui contenoit autrefois un grand peuple, ne forme aujourd'hui qu'un vaſte déſert, où l'on trouve à peine trois ou quatre villes conſidérables. Abbas I le ruina, pour ôter aux Turcs l'envie de s'y établir, & tranſporta dans l'intérieur de la Perſe la plupart de ſes habitans.

Erivan.

La capitale ſe nomme auſſi Erivan. Sa poſition, ſuivant Dom Vaiſſette, eſt à quarante dégrés quelques minutes de latitude, & à 63 de longitude, dans une plaine entourée de montagnes. Deux rivières paſſent à peu de diſtance de ſes

(1) Grandes lieues, dont 20 font un degré.

murailles, le *Keurkboulak* du côté du Nord, & le *Zangui* vers le Sud. La dernière sort du lac de Sevan. Erivan est une grande ville, mal bâtie, & médiocrement peuplée, des jardins & des vignobles occupant la plus grande partie de son terrain. Ses fortifications consistent dans un rempart de terre, & dans une citadelle isolée, qui a une triple enceinte, & qui peut passer pour une petite ville, puisqu'on y compte huit cens maisons. Il n'est pas permis aux Arméniens d'y habiter; mais il leur est libre d'y trafiquer pendant le jour, pourvu qu'ils se retirent le soir dans la ville. Le palais du Gouverneur est dans le château. C'est un édifice spacieux, & digne de la magnificence des anciens Beglierbegs de cette province.

Chardin, T. II. p.219.

Monastère d'Ecs-miazin.

A deux lieues d'Erivan il y a un ancien Monastère, que les Arméniens appellent *Ecs-miazin*, c'est-à-dire, la descente du Fils de Dieu, parce qu'ils croyent que J. C. se fit voir dans ce lieu à Saint Grégoire l'*Illuminateur*, premier Patriarche d'Arménie. On y voit une grande Eglise, un palais pour le Patriarche, des logemens pour les étrangers, & des cellules pour quatre-vingt Moines, quoiqu'ils ne soient ordinairement que douze ou quinze. L'Eglise est un bâtiment de pierres de taille, fort obscur & fort massif, sans aucun ornement de peinture ni de sculpture. Elle se termine par trois Chappelles, tournées vers l'Orient. Celle du milieu est la plus grande. C'est-là qu'on célèbre le saint sacrifice. Les Chapelles des côtés n'ont point d'autels; l'une sert de

sacristie, & l'autre de trésor. A quelque distance du Monastère il y a deux autres Eglises, aussi anciennes qui celle d'Ecsmiazin, mais qu'on a abandonnées parce qu'elles tombent en ruine.

Naxivan, *Zulfa* & *Astabat*, sont des places situées dans la partie méridionale de l'Erivan. La première, que quelques Voyageurs ne distinguent point de l'ancienne *Artaxate*, étoit autrefois une des plus grandes villes de l'Orient. Abbas I la ruina presqu'entièrement, & transporta la plus grande partie de ses habitans dans l'intérieur de la Perse. Ses successeurs ayant travaillé à la rétablir, on y comptoit sur la fin du dernier siécle près de deux mille maisons. Zulfa a subi le même sort que Naxivan, & ses citoyens ont été transférés par Abbas à Ispahan, où ils ont bâti un fauxbourg qui porte le nom de leur patrie. Mais quelques familles Arméniennes étant retournées depuis à l'ancienne Zulfa, cette ville a aussi commencé à se rétablir. Astabat est dans une position très-agréable, à une lieue de l'Araxe, dans un pays où les sources sont si abondantes, que chaque maison a sa fontaine. Ce que son terroir produit de particulier, c'est une drogue, appellée *Ronas*, qui sert pour les teintures rouges, & dont il se fait un grand débit. Naxivan, Zulfa, Astabat.

Le reste de l'Erivan, du côté du Sud-Ouest, est occupé par diverses tribus de Kurdes, qui vivent dans l'indépendance. A l'extrêmité septentrionale de la même province, on trouve *Guentché* ou *Kanja*, petite place située dans un excellent pays,

à peu de distance du Kur. C'étoit autrefois une des plus grandes villes de l'Empire Persan. On y voit de fort beaux restes d'antiquité.

Terroir de l'Arménie.

L'Arménie est en général une contrée montueuse, mais entrecoupée de plusieurs vallées fertiles. Son vin est médiocre, & le peu de grains qu'on y recueille n'est dû qu'à l'industrie & au travail des habitans. Leur méthode est d'atteler à une seule charrue dix ou douze paires de bœufs, & de donner une grande profondeur aux sillons, soit parce que la superficie de la terre n'est pas assez bonne, soit pour mieux garantir la semence de la gelée. Chaque couple a son conducteur particulier. Outre la difficulté du labourage, il faut arroser fréquemment les campagnes, soit à la main, soit en faisant couler l'eau dans les rigoles creusées pour la recevoir. Le pays ne produit point d'oliviers, & les fruits y sont fort tardifs. L'hiver est rigoureux & long. La neige couvre les montagnes pendant toute l'année, & il en tombe même quelquefois dans le mois de Juin. Un Voyageur assure qu'il trouva de la glace au mois de Juillet aux environs des sources, avant le lever du soleil, quoiqu'il fît une chaleur excessive durant le jour. Le blé n'avoit pas alors un pied de haut, & les fruits étoient à proportion aussi peu avancés.

Tournefort, Voy. Lettre VII.

Origine des Arméniens.

L'origine des Arméniens est si ancienne, que leurs Historiens la font remonter jusqu'au tems du Déluge. Ils prétendent que l'Arche s'étant arrêtée sur une de leurs montagnes, Noé fit un long séjour en

Arménie, & qu'en quittant cette province il y laissa sa mere, sa femme, & plusieurs de ses descendans, qui peuplerent le pays. Quelques Sçavans leur donnent les Phrygiens pour premiers ancêtres; d'autres les font descendre d'une colonie de Syriens. Cette dernière opinion paroît la plus vraisemblable, parce qu'il est prouvé par divers témoignages, que les anciens Arméniens se servoient des caractères Syriaques, & que leur langue différoit peu de celle des Syriens. Dans la suite, d'autres colonies de Cananéens, d'Hébreux, de Grecs & de Perses, de Tartares, de Chinois, & même d'Européens, contribuerent à augmenter la population de ce pays, qui étant couvert de montagnes, offroit un azile à tous les peuples qui étoient tentés de s'y réfugier. On y voit encore un village, nommé *Kubeschah*, habité par des Génois fugitifs, qui professent le Mahométisme.

Hist. Univ. par une société de gens de Lettres, Liv. II, Chap. III, T. VI. Hist. des Huns par M. de Guignes, T. I, p. 427.

Leurs Rois.

Moïse de Khoresne assure que les Arméniens ont été gouvernés dans les premiers tems par une Dynastie de Rois appellés *Haïkans*, dont la suite comprend 53 Princes. C'est une liste de noms, & rien de plus. *Barzane*, contemporain de Ninus, fut, selon Diodore de Sicile, un des premiers Rois de ce peuple. On ne rapporte aucune particularité certaine de son régne. Après sa mort l'Arménie fut partagée en plusieurs petits royaumes, qui s'affoiblirent les uns les autres, & qui, suivant Xenophon, tomberent à la fin sous la puissance d'Astyage Roi des Medes. Elle devint sous Cyrus une pro-

vince de l'Empire Médo-Perſan, & elle y reſta annexée juſqu'après la conquête d'Alexandre le Grand. Les Séleucides laiſſerent échapper de leurs mains ce beau domaine. *Zadriade* & *Artaxias*, qui en partageoient le gouvernement, engagerent les Arméniens à ſe révolter, ſe firent proclamer Rois dans les contrées de leur dépendance, & fonderent deux Dynaſties, dont l'une régna dans la petite Arménie, & l'autre dans l'Arménie majeure.

Princes de la petite Arménie.

La première, qui fut établie par Zadriade, ne ſubſiſta qu'environ quatre-vingt ans, & s'éteignit dans la perſonne d'*Artane*, que Tigrane, Roi de la grande Arménie, dépouilla du trône & de la vie. Mais bien-tôt après, Pompée arracha cette conquête à Tigrane, & en diſpoſa en faveur de Déjotare, Tétrarque de Galatie. La famille des Déjotares s'étant éteinte, après avoir donné deux Rois à l'Arménie, les Romains conférerent ſucceſſivement ce Royaume, à pluſieurs Princes; & finirent par en faire une province de leur Empire ſous le régne de Veſpaſien. Quand leur puiſſance commença à décliner en Orient, la petite Arménie retomba ſous la domination des Perſes, & fut quelques ſiécles après conquiſe par les Turcs, qui la poſſédent encore aujourd'hui.

Princes de la grande Arménie.

La grande Arménie eut à-peu-près le même ſort. Les Princes qui deſcendoient d'Artaxias, fondateur de l'autre Dynaſtie, régnerent avec beaucoup de gloire pendant un ſiécle, & devinrent enſuite tributaires des Romains. Tigrane IV, le der-

nier Monarque de cette race, fut destitué par Auguste. Mais alors les Parthes commencerent à disputer aux Romains le droit de disposer de cette couronne. Dans l'espace d'environ 90 ans, les uns & les autres donnerent à la haute Arménie neuf ou dix Rois de différentes familles, ce qui fit couler des flots de sang dans ce malheureux Royaume. Enfin Trajan la réduisit en province Romaine; mais elle retomba bientôt après sous le pouvoir des Parthes. L'an 412 de J. C. les Sassanides s'en emparerent, & la réunirent à la Perse. Depuis la destruction des Sassanides, dans le septième siécle, elle a passé successivement sous la domination des différentes familles Arabes & Tartares qui ont inondé la Perse. En 1522 Selim II, empereur des Turcs, la subjugua, & depuis ce tems elle a toujours appartenu à l'Empire Ottoman, à l'exception de la partie orientale, qui dépend des Sofis.

Révolutions modernes.

7. *L'Azerbijane*, ou l'*Azer-beyan* (1).

Cette province comprend l'étendue de pays que les anciens appelloient la grande Médie, & qui étoit située entre la Perside, la Parthie, l'Hyrcanie, & l'Atropatene, ou la Médie mineure. En y joignant le *Tabaristan*, contrée qui s'étend vers le Nord, on peut lui donner 120 lieues de France du Septentrion au Midi, & soixante-dix du Levant ou Couchant.

La Médie formoit autrefois un grand Royaume, qui s'éleva sur les ruines de

(1) D'autres écrivent *Aderbaidjan*, *Aderbigian*, &c.

l'Empire d'Affyrie, & qui parvint, fous Cyaxare, à un tel dégré de puiffance, qu'il comptoit au nombre de fes poffeffions, non-feulement les deux Médies, mais le Pont, l'Arménie, la Cappadoce & la Perfe. Cyrus en fit une province de l'Empire Perfan auquel elle a toujours été annexée depuis, prefque fans interruption.

Les parties feptentrionales de l'Azerbijane font froides & ftériles. Les habitans compofent une efpèce de pain avec des amandes féches, & une boiffon avec le jus de certaines herbes. Le pays eft rempli de montagnes, qui font couvertes de neige pendant neuf mois de l'année. Le terroir eft marécageux, & produit une prodigieufe quantité d'infectes venimeux : ce qui joint aux vapeurs qui s'élevent de la mer Cafpienne, rend cette étendue de pays prefque deferte. Les parties méridionales offrent de vaftes plaines, qui abondent en toute forte de grains, & qui font les plus excellens pâturages de la Perfe. Le climat eft fain, mais pluvieux, & fujet à de violens orages, fur-tout au printems & en automne. Les vins qu'on recueille dans cette contrée font très-fameux. On y trouve une grande abondance de gibier, de chevaux, & de bétail.

Terroir de l'Azerbijane.

Ses Villes.

Tauris eft la capitale de cette province. Nous en parlerons ailleurs. *Ardebil* eft une autre grande ville, bâtie au milieu d'une belle plaine, & entourée d'un cercle de montagnes, qui s'élevent en amphithéâtre. Elle n'eft point environnée de murs. Chaque maifon a un jardin, &

les principales rues sont bordées de grands arbres. Le commerce y étoit très-florissant avant les derniers troubles qui ont agité la Perse. On voit dans une de ses principales Mosquées le tombeau de *Sheïk Sefi*, le premier ancêtre des Sofis de Perse. Ce Temple renferme beaucoup de richesses, & la dévotion y attire un grand concours de pélerins. Les autres villes considérables sont *Tiroan*, *Maraga*, *Talis-keran*, *Ouroumia*, &c.

8. L'*Irak-Agemi.*

Les Arabes ont donné anciennement le nom d'*Irak* à la Chaldée & à la Parthie; mais pour distinguer ces deux provinces, ils ont nommé l'une *Irak-Arabi*, & l'autre *Irak-Agémi*, ou l'Irak étrangère. C'est le pays des Parthes, qui a été désigné par le dernier de ces noms.

Cette contrée, qui tient le premier rang parmi les provinces de la Perse, est bornée ou Nord par le Mézendran & le Ghilan, à l'Est par le Korasan, au Midi par le Farsistan, ou la Perse proprement dite, & à l'Ouest par l'Irak-Arabi. Nos Géographes lui donnent deux cens lieues de France du Levant au Couchant, & environ cent cinquante du Midi au Nord. Mais un bon tiers de cette étendue est inculte & désert.

Etendue de l'Irak-Agemi.

L'Histoire des anciens Parthes est tellement mêlée avec celle des Perses, sur laquelle je me suis assez étendu, que je puis me dispenser de parler ici des antiquités de cette province. J'observerai seulement que, suivant Isidore, elle fut

Origine de ses premiers habitans.

originairement peuplée par une colonie de Scythes, qui, ayant été bannis de leur patrie, s'établirent dans l'Irak, & y prirent le nom de *Pars*, ou *Parth*, qui, dans leur ancien langage, signifioit *exilé*. Son climat est sain, mais d'une extrême sécheresse. Il n'y pleut presque jamais pendant l'été, qui dure six mois, & le ciel n'est alors obscurci d'aucun nuage. Des montagnes arides & presque nues couvrent la plus grande partie de cette province. Le reste offre de vastes plaines, qui sont assez fertiles dans le voisinage des rivières & des sources. Mais la stérilité est générale dans tous les cantons qui manquent d'eau.

Climat, terroir.

Villes remarquables.

On y compte plus de quarante villes, dont la principale est *Ispahan*, capitale de tout l'Empire. Nous la décrirons dans un article particulier.

Sultanié.

Sultanié est vers le Nord, à 56 degrés 30 min. de latitude, presque au pied des montagnes de Dilem. Dans l'éloignement elle paroît jolie, mais ce n'est plus la même chose lorsqu'on la voit de près. Elle a cependant quelques édifices remarquables. On y compte trois mille maisons Elle fut bâtie dans le 13e. siécle par un Prince Tartare (1) de la famille de Zingis-khan, qui la nomma *Sultanié*, ou ville Royale. Plusieurs Rois de Perse y ont résidé. Dans le voisinage de la principale Mosquée, on voit le tombeau d'*Ismael-Kodabendé*, qui mourut dans cette ville. Elle est défendue par un Fort quarré, dont la construction est très-solide. Son

(1) Argoun-Kan, petit-fils d'Hulacou, fils de Zingis-khan.

terroir eſt fort bas, & coupé de pluſieurs canaux, qui le rendent très-fertile. Les nuits y ſont froides, & la chaleur eſt extrême durant le jour. Tous les gens du pays aſſurent que c'étoit autrefois une des plus grandes villes de l'Aſie, ce qui paroît aſſez par les ruines conſidérables qu'on trouve aux environs.

Ebher.

Ebher eſt à une petite journée de Sultanié, en s'éloignant du Nord. Sa ſituation eſt riante, & ſon terroir abonde en grains, en fruits, & en légumes. Une petite rivière, qui lui donne ſon nom, la treverſe dans toute ſa longueur. Ses caravanſerais, ſes moſquées, & ſes bazars, ſont d'aſſez beaux édifices. On lui donne une lieue de long; mais ſes jardins occupent la plus grande partie de cet eſpace, dans lequel on compte à peine deux mille cinq cens maiſons. Ses habitans la regardent comme une des plus anciennes villes du Royaume, & prétendent qu'elle a été bâtie par *Kai-Koſrou*. Un Voyageur remarque que dans les cantons de la Perſe qui ſont au Nord & à l'Oueſt d'Ebher, le Turc eſt le langage vulgaire; mais que depuis cette ville juſqu'aux Indes, on ne parle point d'autre langue que le Perſan.

Chardin; T. III. p. 241

Casbin.

Casbin, à ſept ou huit lieues d'Ebher, en tirant vers l'Eſt, eſt ſitué au milieu d'une plaine ſpacieuſe, à trois lieues du mont *Alouvent*, qui eſt une branche du Taurus, & une des plus hautes montagnes de la Perſe. Cette ville a deux lieues de circuit. On y compte douze mille maiſons, cent mille habitans, parmi leſ-

quels il y a un petit nombre de Juifs & de Chrétiens. Le *Meïdan-Schah* est une belle place, destinée pour les courses de chevaux, & qui n'a pas moins de sept cens pas de long sur deux cens cinquante de large. Le palais, commencé par Schah Thamas, & fini par Abbas I, peut passer pour un des plus beaux édifices de l'Orient. On a mis sur la principale porte cette inscription: *Que cette triomphante Porte soit toujours ouverte à la fortune, en vertu de la confession que nous faisons, qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu.* Les autres monumens remarquables sont la grande Mosquée, bâtie par Schah Thamas; le Collége de *Califé Sulton*, fondé par un Grand Visir de Perse au commencement du dernier siécle; le Caravanserai royal, qui contient deux cens cinquante chambres, &c. Cette ville, suivant quelque Historiens Persans, ne fut dans son origine qu'un château fortifié, qu'Ardschir Babecon, prince Sassanide, fit bâtir pour arrêter les courses des Dilémites. L'an 170 de l'Hégire, un Calife de Bagdad fit construire une petite ville à mille pas de ce château, & presque dans le même tems on bâtit une autre ville à la même distance. Ces trois établissemens étoient si voisins, qu'il ne fut pas difficile de les réunir, & d'en former une seule ville, qui fut nommée *Casbin*, d'un mot Arabe, qui signifie *châtiment*, parce qu'on avoit coutume de reléguer dans ce lieu les criminels. L'an 562 de l'Hégire, cette ville, qui n'avoit pour toute défense, qu'un rempart de terre,

fut considérablement embellie par les soins de *Mohammed*, prince Seljoucide, qui la fit environner d'un mur de brique, flanqué de redoutes. Ce mur qui formoit, dit-on, une enceinte de plus de cent mille pas, a été détruit par les Tartares & par les Turcs. On en voit encore les ruines.

Casbin est dans une situation avantageuse pour le commerce de la Géorgie, de l'Azerbijane, & des côtes méridionales de la mer Caspienne. Tahmas, & d'autres Princes de la famille des Sofis, y ont fixé leur résidence. Cette ville a eu la gloire de donner le jour à plusieurs Sçavans. On y voit moins de jardins que dans les autres villes de la même province, parce qu'elle manque d'eau. Il n'y coule qu'un petit canal, qui vient d'une rivière appellée *Charoud*, & qui ne suffit pas pour arroser son terroir. Ses habitans tirent des montagnes voisines d'autres eaux, par le moyen des kérises, ou conduits souterrains. Ces eaux, qui se conservent dans des caves, creusées en forme de réservoirs, sont fades & bourbeuses, & se corrompent dans les chaleurs, ce qui rend l'air du pays fort malsain. Au reste, cette disette d'eau ne se fait sentir que dans la ville; car les campagnes qui l'environnent sont arrosées d'une infinité de sources, & produisent une grande abondance de grains & de fruits. Il y croît une sorte de raisin fort estimé, qu'on nomme *Schahoni*, c'est-à-dire, raisin royal. Il est doré, transparent, & de la grosseur d'une olive. Les gens du

pays le font fécher au foleil, & l'envoyent dans toutes les provinces du Royaume. On en fait d'excellent vin, dont la couleur eft fort chargée, & qui n'a d'autre défaut que d'être un peu violent.

Rey. *Rey* eft à 35 degrés 35 min. de latitude. Ce lieu qui n'eft aujourd'hui qu'une miferable bourgade, étoit autrefois la plus grande ville de l'Afie. On croit qu'elle fut fondée par un des primiers Rois de la Dynaftie des Pifchdadiens. Elle fubfifta avec fplendeur jufqu'à la conquête des Arabes, qui la faccagerent. *Billah Manfour*, Calife de Babylone, la rétablit, & elle parvint fous fes fucceffeurs à un tel degré de puiffance, qu'on l'appelloit *la Reine des villes* & *le Marché de l'Univers.* S'il faut ajouter foi à ce que rapportent tous les Hiftoriens Perfans, dont plufieurs parlent comme témoins oculaires, on y comptoit 6400 Colléges, 16600 bains, 15000 tours de Mofquées, 12000 moulins, 1700 canaux, & 13000 caravanferais. Elle étoit partagée en quatre-vingt-feize quartiers, qui contenoient chacun quarante-fix rues. Il y avoit dans chaque rue 400 maifons & 10 mofquées. Elle renfermoit dans fon fein les plus grandes richeffes de l'Orient. Les guerres civiles, jointes aux incurfions des Tartares, détruifirent, dans le treizième fiécle du Chriftianifme, cette ville fuperbe, dont il refte à peine aujourd'hui quelques veftiges. Le pays eft fertile & agréable; mais on y refpire un air dangereux, qui jaunit la peau des habitans, & qui caufe plufieurs maladies épidémiques.

En marchant vers l'Eſt, on rencontre Sava à neuf lieues de Rey. C'eſt une ville ancienne, qui a deux milles de tour, mais qui eſt mal peuplée. Les ruines de pluſieurs grands édifices rendent témoignage de ſon ancienne ſplendeur. Elle a ſous ſa dépendance 105 villages. Son terroir, qui n'étoit dans ſon origine qu'un vaſte marais, dont les eaux étoient ſalées, eſt devenu fertile par l'induſtrie des habitans, & produit une aſſez grande abondance de coton, de grains & de fruits. L'air n'y eſt pas meilleur qu'à Rey. A vingt lieues de cette ville, en dirigeant toujours ſa marche vers l'Orient, on rencontre un autre marais très-étendu, qu'on appelle *la mer de ſel*, à cauſe de la qualité de ſes eaux. On y a pratiqué une chauſſée, qui a trente lieues de long. Sava.

Hamadan eſt à-peu-près dans la même latitude que Rey. Les jardins, les terres labourées, & les prairies qu'elle enferme dans ſes murs, lui ſont occuper un terrain très-vaſte. Ses habitans, parmi leſquels il y a beaucoup de Juifs, ſont fort adonnés au commerce. Son diſtrict n'a pas moins de cinquante lieues, & comprend quinze villes. L'hiver y eſt rigoureux & long; mais il n'y a point de ſéjour plus agréable durant l'été. Les Juifs ont ici une Synagogue, où l'on voit un ancien tombeau, dans lequel ils prétendent qu'Eſther & Mardochée ſont enſévelis. Cette opinion y attire un grand nombre de pélerins. Hamadan.

Cachan terminera cette deſcription. Chardin la place à 35 degrés 35 min. de Cachan.

latitude, & à 86 de longitude. Sa longueur est d'une lieue d'Orient en Occident, sur un quart de lieue de largeur. Un double mur, flanqué de grosses tours, forme son enceinte & sa défense. On y compte six mille cinq cens maisons, en y comprenant celles des fauxbourgs, qui sont plus beaux que la ville. Son caravanserai est le plus magnifique hospice de la Perse. Abbas I en fut le fondateur, & fit graver sur le frontispice cette inscription :

Le monde est un caravanserai, & les hommes sont une caravane. N'élevez point de caravanserai dans un caravanserai, c'est-à-dire : Ne faites point d'établissement solide dans un lieu de passage.

Les bazars, les bains publics, le palais du Roi, & la principale Mosquée, sont d'autres monumens qui font honneur à la magnificence des Rois de Perse. On a donné à cette ville le surnom de *Dar-el-Moumenin*, qui signifie séjour des fidéles, parce qu'elle a servi d'azile à plusieurs Princes de la famille d'Ali, pendant la persécution des Califes. On y voyoit autrefois leurs tombeaux ; mais ils ont été détruits par les Turcs & les Tartares Sunnis.

Cachan est une ville de très-grand commerce, par ses manufactures de satin, de velours, de taffétas, & d'autres étoffes de soye unies ou façonnées. On y fait aussi de magnifiques brocards d'or & d'argent. Ses habitans sont un mélange de Mahométans, de Chrétiens, de Banians & de Juifs. Le pays des environs n'est arrosé d'aucune rivière, & ceux

qui le cultivent sont obligés de se servir de l'eau des kérises & des citernes pour humecter les terres, naturellement séches & sablonneuses. L'air qu'on y respire est bon, mais extrêmement chaud, à cause du voisinage d'une haute montagne, exposée au Midi, dont la réverbération est si forte, dans les grandes chaleurs, qu'il n'est presque pas possible d'en soutenir la violence. Les grains & les fruits ne lui manquent point; mais elle a peu de bétail. Ses melons sont si estimés, qu'il s'en fait un grand débit à Ispahan pendant la saison des fruits. Les scorpions & les grosses araignées, sont des animaux fort communs dans cette contrée. Leur blessure est mortelle, lorsqu'on n'y applique pas un prompt remede. Les insectes du premier genre ont donné lieu à une imprécation familière aux Persans: *Que le scorpion de Cachan puisse te piquer la main.* Il est tems de passer aux provinces du Midi.

9. *Le Chusistan.*

Nous n'avons rien de fort particulier à dire de cette contrée; ainsi nous abrégerons sa description. Elle est bornée au Nord par l'Irak-Agemi, à l'Orient par la Perse proprement dite, au Midi par le golfe Persique, & au Couchant par le Tigre, qui la sépare de l'Irak-Arabi. Ce pays doit son nom à *Chus*, fils de Cam, qui l'habita le premier, tandis qu'*Elam*, fils de Sem, s'établissoit un peu plus loin, & fondoit dans la Perse proprement dite une autre branche de la nation Persanne.

Les Grecs ont donné au Chusistan le Antiquités

de cette province. nom de *Susiane*. *Suse*, son ancienne capitale, appellée dans l'Ecriture *Shusham*, fut fondée par *Memnon*, fils de Tithon. Hérodote l'appelle *Memnonia*. On lui donna le nom de Suse, qui signifie *Lys* dans l'ancien langage des Perses, parce que cette fleur croissoit abondamment dans son territoire. Darius, fils d'Hystaspe, l'embellit considérablement, ce qui a fait dire à quelques Historiens, qu'il en fut le fondateur. Cette ville étoit aussi remarquable par sa magnificence que par la beauté de sa situation. Les anciens Rois de Perse y faisoient leur résidence pendant plusieurs mois de l'année, & passoient le reste du tems à Ecbatane. Ils y avoient un palais superbe, où ils mettoient en dépôt les archives du Royaume & une partie de leurs trésors. C'est dans celui qu'Assuerus donna le magnifique banquet dont il est parlé dans l'Ecriture, lequel dura cent quatre-vingt-trois jours. Alexandre y trouva, suivant Diodore de Sicile, 9000 talens d'or monnoyé, & 40000 mille talens d'or & d'argent en lingots.

Hist. Univ. Tome III. p. 374 & 407.

Cette superbe ville est tellement anéantie, qu'on ignore même aujourd'hui le lieu où elle existoit. Tavernier, la Martinière, & d'autres Ecrivains ne la distinguent point de *Schuster*, capitale moderne du Chusistan, située à 31 degrès 30 min. de latitude. Mais nos plus habiles Géographes placent l'ancienne Suse trente lieues plus loin vers le Nord. Schuster n'est qu'un amas de ruines, parmi lesquelles on trouve quelques habitations. Elle est située sur une rivière qui porte son nom. Ses ma-

nufactures de foye & de drap d'or font fort eftimées. *Ahuas*, *Askier-Mukierrem*, *Kiendi-Schapour*, &c, font d'autres villes de la même province.

Le Chufiftan eft un pays fort étendu; mais prefque défert, quoique fertile en bled, en orge, en riz, en coton, & en cannes de fucre. On y trouve des mines d'or, & des fources de bitume & de naphte. Les chaleurs y font exceffives durant l'été, à caufe des montagnes qui la garantiffent des vents du Nord, & qui réfléchiffent les ardeurs brûlantes du Midi. Ses habitans, moitié Juifs & Idolâtres, & moitié Mahométans, ont le teint jaunâtre, la complexion mal faine, & le naturel mauvais.

10. *Le Farfiftan.*

C'eft la contrée la plus riche de la Perfe, & la plus confidérable par fon étendue, quoiqu'elle n'occupe que le fecond rang parmi les provinces de ce Royaume. Chardin la croit auffi grande que la France, & fe trompe. Dom Vaiffette ne lui donne que 120 lieues de France du Levant au Couchant, & 150 du Midi au Nord. Elle a pour limites, du côté de l'Oueft, le Chufiftan & une partie du golfe Perfique; du côté du Sud, le même Golfe; au Nord, l'Irak-Agemi, dont elle eft féparée par de hautes montagnes; & à l'Eft le Kirman. On la divife en cinq diftricts: fçavoir, *Ardchir*, qui eft vers le centre, & dont Chiraz eft la principale ville; *Eftakar*, à l'Occident d'Ardchir, dont *Phirous-abad*, ou l'ancienne *Perfépolis*, étoit la capitale;

Chardin, Tome IX, p. 28. Hiftoire Univ. ubi fuprà, p. 373.

Darab-guinde, qui regarde l'Orient; & qui a pour Métropole une ville du même nom; *Schah-pour*, province maritime, située au Sud-Ouest, dont *Kazeron* est la principale ville; *Kobad*, qui est au Nord, & qui a pour capitale *Mehroujou*.

On ne nous apprend rien de plus particulier concernant la Géographie de ces lieux. Quant à la nature du sol & du climat, on observe que dans les parties méridionales, qui s'étendent vers le golfe Persique, l'air est brûlant, & la terre si sablonneuse, qu'elle ne produit presque que des palmiers. Le Nord de la même province est un pays de montagnes, dont les productions ne sçauroient suffire à la nourriture de ses habitans. On y trouve quelques émeraudes d'un prix médiocre. Mais les régions du centre sont d'une grande fertilité. L'air y est très-sain, & les hommes y sont d'une constitution robuste.

On convient généralement que les premiers habitans de la Perse se sont établis dans cette province. On les nommoit indifféremment *Fars* & *Pars*. De-là vient le nom de *Farsistan*, que leur ancienne patrie a conservé, & celui de *Parsis*, que les Guebres portent encore aujourd'hui.

Nous avons indiqué les principales villes de cette contrée dans le dénombrement de ses districts. Chiraz est sa capitale: nous la décrirons ailleurs. L'ancienne Persépolis, connue aujourd'hui sous le nom de *Tchelminar*, offre parmi un amas de ruines, plusieurs monumens curieux, dont nous parlerons aussi dans un article séparé. Les autres villes ne demandent point de description.

II. *Le Lariſtan.*

Quelques-uns joignent cette contrée au Farſiſtan ; d'autres la regardent comme une dépendance du Kirman. Nous en ferons avec Chardin une province particulière. Elle s'étend le long de la côte Nord-Oueſt du golfe Perſique, & comprend les meilleures places maritimes de l'Empire Perſan.

Chardin, Tome IX. p. 214 ; Herbert, p. 186. Figueroa, page 31 & 50. Hiſtoire des Huns par M. de Guignes, Tome I, p. 345.

Des Barbares, ſortis de la côte orientale de l'Arabie, s'emparerent du Lariſtan au commencement du huitième ſiécle de l'Ere Chrétienne, & y fonderent un Royaume qui ſubſiſta environ neuf cens ans. Ils avoient pour chef un Prince d'Yemen, nommé *Mohammed*, qui étoit de la famille des *Hémiarites*. Ces Arabes, ſuivant quelques Hiſtoriens, bâtirent à une petite diſtance de la mer, une ville, à laquelle ils donnerent le nom d'*Ormuz* (1). Mais quelque tems après, ſes habitans, allarmés des incurſions continuelles des Seljoucides, ſe réfugierent dans une Iſle voiſine, ſituée à l'embouchure du golfe Perſique, & y jetterent les fondemens d'une nouvelle ville, qu'ils appellerent auſſi Ormuz.

Anciens Rois du Lariſtan.

Texeira nous a conſervé les noms de tous les Princes de cette Dynaſtie ; mais leur Hiſtoire eſt peu connue. Ormuz étoit le ſiége de leur Empire. *Seïfeddin*, qui

(1) D'autres attribuent la fondation de cette ville à *Hormouz* II, Roi de Perſe, qui régnoit au commencement du quatrième ſiécle, c'eſt-à-dire, quatre cens ans avant l'irruption des Arabes dans le Lariſtan.

régnoit dans les premières années du seizième siécle, fut chaſſé de cette ville par Alphonſe d'Albuquerque, qui s'empara de pluſieurs autres places maritimes. Cette partie du Lariſtan fut alors ſoumiſe à la domination des Portugais ; mais les Sultans Arabes maintinrent encore pendant un ſiécle leur puiſſance dans le Continent. *Seid-Mahomet-Schah*, le dernier de ces Princes, fut vaincu par Abbas I, qui le dépouilla de ſes Etats, & le relégua à Schiraz où il finit ſes jours. Abbas, aſſiſté des forces navales des Anglois, conquit enſuite l'iſle d'Ormuz, & réunit ainſi à ſa couronne tout le Lariſtan.

Ses Villes. *Lar* eſt la capitale de cette province. C'eſt une petite ville, ſituée entre les montagnes dans un terrain ſablonneux, & compoſée de deux cens maiſons, la plupart très-baſſes, & couvertes d'un ſimple feuillage. Ses bazars, ſes citernes, ſon château, & le palais du Gouverneur ſont des édifices aſſez remarquables. Elle n'a point de murailles. Ses maiſons ſont preſque toutes accompagnées d'un jardin, ce qui lui donne plutôt la forme d'un grand village que d'une ville. Sa poſition eſt à 27 degrés 20 min. de latitude. Il y régne de telles chaleurs durant l'été, qu'on eſt obligé d'arroſer pluſieurs fois le jour le plancher brûlant des ſalles & des chambres. Les Hollandois ont un Comptoir dans cette ville, & les Juifs, qui en occupent tout un quartier, y ont établi pluſieurs manufactures de ſoye. Son terroir eſt aride & aſſez infructueux ; mais il produit une gomme précieuſe, appellée *Mumie*, qui

coule naturellement de certains rochers, & qui a de grandes vertus pour guérir les contusions & les fractures.

Bender-Congo est au Midi de Lar (1), sur le bord du golfe Persique. On y compte dix mille habitans, la plupart Indiens, Arabes, ou Arméniens. Ce seroit une excellente place pour le commerce, si les Isles qui l'environnent n'en rendoient l'abord trop difficile.

Kismich est dans le voisinage de *Bender-Congo*. C'est une Isle assez bien peuplée, dont le terroir est très-bon. Elle a vingt lieues de longueur du Levant au Couchant, sur sept ou huit de largeur.

Ormuz, Isle beaucoup plus fameuse, quoique moins étendue, est située à l'Est de Kismich, presque à l'entrée du Golfe, & à douze milles du Continent. Elle n'a que six lieues de tour. C'étoit autrefois la clef du commerce qui se faisoit dans toute l'étendue du Golfe, & le centre des forces Portugaises sur cette mer. On y voyoit une grande ville, qui contenoit quarante mille habitans. Abbas la prit en 1622, & la saccagea. On n'y trouve aujourd'hui qu'un petit fort, gardé par une garnison Persanne. Son terroir, sec & sulphureux, ne produit que du sel, & un sable fin & argenté, que les Portugais transportoient en Europe. On assure qu'il n'y croît pas un brin d'herbe, & qu'on est obligé d'y porter toutes les choses nécessaires à la vie, jusqu'à l'eau.

Lareca est une autre petite Isle, à une

(1) A 26 degrés 40 min. de latitude, & à 72 dégrés 15 min. de longitude.

dans le meilleur port. Mais s'ils y font un trop long séjour pendant l'été, ils sont exposés à la piqûre de certains vers, qui les percent quelquefois d'outre en outre. Cette ville est le plus célébre entrepôt de la mer Persique, & seroit une des meilleures places commerçantes de l'Univers, si l'air qu'on y respire n'étoit généralement funeste aux étrangers. On assure que de dix Européens qui s'établissent dans ce malheureux pays, il en meurt communément neuf dans l'espace de dix ans. Les chaleurs de l'été sont si excessives, que la plupart des habitans se retirent pendant cette saison dans les bois & dans les montagnes. Le pays est, outre cela, sujet à des tremblemens de terre, qui se font sentir tous les trois ou quatre ans, & presque toujours en automne. La qualité sulphureuse du terrain corrompt toutes les sources de la ville, & ceux qui veulent boire de l'eau passable, sont obligés de la faire venir de *Mine*, hameau situé à une lieue de Bender. La meilleure se tire d'*Issin*, qui est deux lieues plus loin. Le terroir des environs est un sable fort léger, où il ne croît rien qu'à force de travail. Mais à mesure qu'on s'éloigne du rivage, on rencontre des terres fertiles en grains, en fruits, en bois, & en pâturages.

La côte d'Arabie n'est qu'à vingt lieues de la plage du Laristan, dont elle est séparée par le golfe Persique. Quand le ciel est serein, on la découvre très-distinctement de Bender-Abassi, à cause de son élévation. C'est sur cette côte, principalement autour de l'Isle de *Baharin*, que se fait la

Pêche des perles sur la côte d'Arabie.

pêche des perles, qui rapportoit annuellement un million aux Sofis. Des plongeurs, qui ont un poids attaché aux pieds, descendent au fond de la mer, y ramassent les écailles qu'ils rencontrent, & les jettent dans un panier, qu'on tire hors de l'eau avec des cordes. Ils remontent ensuite dans leur bateau pour respirer; après quoi ils recommencent à plonger. On ne pêche que depuis le mois de Mai jusqu'à la fin de Septembre. Les pêcheurs sont obligés, sous de rigoureuses peines, de donner au Roi toutes les perles qui pesent plus de douze grains; mais c'est ce qu'ils n'exécutent jamais de bonne foi.

12. *Le Kirman.*

Hist. Univ. Tome III. p. 364. Dom Vaissette, *ubi suprà*, p. 478. Tavernier, Voyage de Perse.

Kirman septentrional.

Le Kirman est l'ancienne *Caramanie*. Cette province, plus considérable par son étendue que par la bonté de son terroir, est bornée au Nord par le Sigistan, au Midi par le golfe Persique, à l'Est par le Makran, & à l'Ouest par le Farsistan. Sa partie septentrionale est presque inhabitable à cause de sa stérilité. Le terrain n'est que sable; on n'y trouve point d'eau, & l'air y est très-mal sain. C'est avec raison que les anciens l'appelloient *Caramanie déserte*, & elle peut encore aujourd'hui porter ce nom, puisqu'on y rencontre à peine quelques misérables villages.

Hist. Univ. Tome III, p. 364.

Kirman méridional.

Le Kirman méridional est un meilleur pays. Il est arrosé de plusieurs rivières. L'air y est pur. Son terroir offre beaucoup de fruits, & d'excellens pâturages. On tire de cette province la meilleure laine de l'univers. Les animaux qui la donnent ont

cela de particulier, que leur toison tombe d'elle-même au mois de Mai, sans qu'il soit nécessaire de les tondre. Les Guebres, qui font le principal commerce de ces laines, les préparent avec beaucoup d'industrie. Ils en font des serges très-recherchées dans tout l'Orient, & presque aussi fines & aussi lustrées que si elles étoient de soye. Le Kirman est depuis long-tems célèbre par la bonté des sabres & des autres armes qu'on y fabrique. On y fait aussi de très-beaux tapis.

Le pays est coupé de plusieurs montagnes, dont quelques-unes produisent de très-belles Turquoises, & qui abondent presque toutes en mines de cuivre & de fer. Celles de *Kafas* & de *Bazir* ont outre cela quelques veines d'or & d'argent. La première est habitée par des *Kurdes*, qui exercent de grands brigandages dans le pays. Les *Boloudges*, peuple sociable & humain, ont leurs établissemens au pied de la même montagne, dans des vallées fertiles & bien cultivées, qui s'étendent jusqu'à la mer. Peuples des montagnes.

Les anciennes villes de Caramanie étoient *Carmanæ*, aujourd'hui *Kirman*; *Alexandrie*, fondée par Alexandre le Grand; *Armoza*, qui, selon quelques-unes, a donné son nom à l'Isle d'Ormuz. Les *Ichthyophages*, ainsi nommés parce qu'ils ne vivoient que de poisson, habitoient dans le voisinage de cette dernière ville, sur le bord de la mer. Non-seulement le poisson étoit leur unique nourriture, mais ils s'en servoient pour tous les autres besoins de la vie, employant les arêtes pour la cons- Villes anciennes & modernes.

truction de leurs cabanes, & la peau pour se faire des habits. Les villes modernes sont *Bermazir*, ou *Bardshir*, à 29 dégrés 30 min. de latitude; *Kirman*, vingt lieues au Sud-Ouest de Bermazir; *Kuastek*, *Cap Jacques*, &c.

13. *Le Makran.*

Cette province est la *Gedrosie* des anciens: Elle est située dans la partie orientale de la Perse, sur les frontières du Kirman, & elle s'étend jusqu'à l'Indus, qui la sépare des Etat du Mogol. Une chaîne de montagnes la coupe en deux parties égales. C'est là que prend sa source le *Nehenk*, fleuve aussi grand que le Nil, que les anciens ont connu sous le nom d'*Arbis*, & qui se jette dans le golfe Persique.

Le pays est aride, sablonneux, & presque dénué d'habitans dans sa partie méridionale. Il y a de ce côté-là un vaste désert, qui s'étend jusqu'au golfe Persique, & qu'on ne peut traverser qu'en dix jours. Le climat est excessivement chaud. L'armée d'Alexandre, qui s'enfonça imprudemment dans les déserts de cette province, pensa y périr. Ses habitans font profession du Mahométisme, & s'appliquent au commerce.

Dans la partie du Nord, entre 27 & 30 dégrés de latitude, on trouve quelques villes, dont les plus considérables sont *Klé*, capitale de toute la province; *Kidgé*, place assez forte, située sur le Nehenk; *Dizel*, *Djal*, &c.

14. *Le Sigistan.*

Cette contrée, que les Anciens appelloient *Drangiane*, a pour limites au Nord le Khorasan, à l'Est le Zabliftan, au Midi le Makran, & à l'Ouest le Kirman & l'Irak-Agemi. Ce qu'on peut rapporter de plus remarquable touchant ses antiquités, c'est qu'elle a été la patrie de *Rustan*, héros célébre dans tous les Romans orientaux. Les plus anciens Rois de Perse y faisoient leur résidence, & depuis la conquête des Arabes, plusieurs Princes Mahométans s'y sont établis. Un de ses Sultans imagina de former une espèce de paradis dans une vallée du pays nommée *Mulebet*. Voici ce qu'on en raconte sur le témoignage de Marc-Paul, voyageur Vénitien. Ce Prince se nommoit Aladin. « Il fit embellir la vallée dont nous parlons, & la rendit l'endroit du monde le plus délicieux. On y trouvoit des retraites agréables, des femmes d'une beauté ravissante, des liqueurs exquises, & les mets les plus délicats. Il bâtit à l'entrée du vallon une forteresse, qui en rendoit l'approche inaccessible. Lorsqu'il avoit quelque entreprise dangéreuse à exécuter, il choisissoit un jeune homme d'une force extraordinaire, & après l'avoir enivré jusqu'à perdre connoissance, il le faisoit transporter dans son paradis, où il le laissoit deux ou trois jours. Au bout de ce terme, on l'enivroit comme la première fois, pour avoir occasion de le transporter chez lui sans qu'il s'en apperçut. Aladin lui proposoit alors le coup hardi qu'il vouloit exécuter, & l'enga-

Hist. Univ. Ibid. p. 365.

Ibid.

geoit sans peine à lui prêter son bras par la promesse de lui faire toujours habiter ce paradis, dont il avoit déja goûté les délices.»

Le Sigistan est un pays montueux, rempli de sables mouvans, que la violence des vents éleve en tourbillons, & qui abîment quelquefois des caravanes entières. La plus grande partie de cette région est inculte & déserte. On y trouve quelques mines d'or. *Sigistan*, *Bost*, *Corsiat*, &c., sont ses principales villes. Il y coule quelques rivières, dont la plupart se perdent dans le Lac de *Zeré*, qui a trente lieues de long sur dix ou douze de large.

15. *Le Zablistan.*

Zablistan. C'est la plus orientale de toutes les provinces de la Perse. Nous la diviserons en trois contrées principales. Le *Kabulistan*, la principauté de *Ghour*, & le *Kandahar*.

Le Kabulistan. Le Kabulistan est séparé de l'Indostan par l'Indus. Les Mogols en firent la conquête dans le tems qu'ils commencerent à s'établir dans l'Inde septentrionale, & le restituerent en 1739 à la Perse, dont il étoit une ancienne dépendance.

Ce pays est arrosé de trois grandes rivières qui coulent du Nord au Midi, & qui se jettent dans l'Indus. Kabul est sa capitale. Tavernier la place à 33 degrés de latitude, & la représente comme une très-grande ville. « Elle a, dit-il, deux châteaux bien fortifiés, & renferme dans son enceinte plusieurs palais, qui ont servi de demeure à plusieurs Rois & Princes du pays. Les montagnes qui l'environnent produi-

Tavernier dans l'Hist. Univ. *ubi suprà*, p. 366.

ſent une grande quantité de mirobolans, que les Orientaux appellent pour cette raiſon *Cabuli*. Elles abondent outre cela en drogues, en épiceries, & en mines de fer, qui apportent un grand profit aux habitans. Cette ville fait un commerce conſidérable avec la Tartarie, le pays des Usbeks & les Indes. Les Usbeks ſeuls y vendent annuellement plus de 60000 chevaux, & les Perſans y amenent une prodigieuſe quantité de moutons & d'autre bétail. Le pays en général eſt froid & ſtérile, hormis dans quelques endroits que les montagnes garantiſſent des frimats, & qui ſont arroſés par des rivières, qui ont leurs ſources dans ces montagnes. C'eſt particulièrement dans la province de Kabul que croiſſent les grandes cannes, dont les habitans font des lances & des halebardes. La plupart de ces habitans ſont Idolâtres, & tout le pays eſt rempli de pagodes. Leurs mois ſont lunaires, & ils célébrent avec une extrême dévotion la Fête nommée *Houli*, qui dure deux jours, & qui eſt fixée à la pleine lune de Février. Durant cette fête leurs habits ſont d'un rouge foncé. Quand ils ont fait leurs prières & leurs offrandes dans le Temple, ils paſſent le reſte du tems à danſer par troupes dans les rues, à ſonner de la trompette, à viſiter leurs amis, & à s'entre-régaler, chacun dans ſa tribu. » L'Auteur ajoute que le grand Mogol tiroit annuellement de ce pays quatre ou cinq millions.

La principauté de Ghour eſt à l'Oueſt du Kabuliſtan, dont elle eſt ſéparée par de hautes montagnes. Elle appartenoit dans le douzième ſiécle à des Princes particu- La principauté de Ghour.

liers, qui se rendirent fameux sous le nom de *Ghourides*, & qui conquirent le Korasan, le Zablistan, & une partie de l'Inde. Ce pays a été ruiné par les Tartares. Ses principales villes, dont il subsiste à peine quelques vestiges, étoient *Ghour*, *Bamian*, *Gazna*, &c. La dernière étoit la capitale d'une principauté du même nom, située au Sud-Est de celle de Ghour.

Le Kandahar.

Le Kandahar est au Midi du pays de Ghour & à l'Ouest du Kabulistan, dont il est aussi séparé par une longue chaîne de montagnes, habitées par les Aghuans, peuple originaire du Schirvan, ou de la grande Albanie. Tamerlan s'étant emparé de leur pays, les transféra dans le Kandahar, c'est-à-dire, à quatre ou cinq cens lieues de leur ancienne patrie. Dans le déclin de la puissance des Princes Mogols, ils secouerent le joug, & se donnerent des Rois de leur nation. Abbas I les engagea par ses insinuations à se soumettre à la Perse. Mais ils se révolterent sous son successeur, & livrerent leur pays au grand Mogol. Abbas II les força en 1650 de rentrer sous l'obéissance de l'Empire Persan. Ils se mutinerent encore cent ans après, sous le régne de Schah Husseïn, proclamerent Prince de Kandahar le fameux Mirveïs, & placerent en 1722 son fils Mahmoud sur le trône d'Ispahan.

Histoire de la dernière Révolution de Perse, T. I. page 130. & suiv.

Mœurs & usages de ses habitans

Ces peuples vivent la plupart sous des tentes, à la manière des Tartares. Le maître, les esclaves, les chevaux & le bétail habitent pêle-mêle dans le même lieu. Si un cheval meurt dans leur tente, ils le laissent pourrir à côté d'eux, sans se donner

Ibid. 144.

la peine de le porter ailleurs. Le pain eſt leur nourriture ordinaire, & leurs plus délicieux feſtins conſiſtent à manger de la viande toute ſanglante, après l'avoir fait paſſer légerement ſur les charbons. Lorſqu'ils ſe rendirent maîtres d'un des fauxbourgs d'Iſpahan, le hazard leur ayant fait trouver dans la maiſon d'un Arménien une grande quantité de ſavon, ils le mangerent avec avidité comme un mets exquis. Il n'y a point de peuple Mahométan qui obſerve avec plus de fidélité la défenſe de boire du vin. Une robe de groſſe toile, qui deſcend juſqu'aux talons, & qu'ils relevent par devant juſqu'à la ceinture, eſt l'unique habillement des gens du peuple. Ils ont un large caleçon de la même étoffe. Leur uſage eſt d'avoir les jambes & les bras nuds. Les plus riches portent des pantoufles, & de petites bottines d'un cuir très-dur, qu'ils ne quittent plus lorſqu'ils les ont une fois chauſſées, juſqu'à ce qu'elles tombent en lambeaux. Ils ſe raſent la tête, à l'exception d'une petite touffe de cheveux, qu'ils laiſſent croître de chaque côté au-deſſus de l'oreille. Leur coeffure eſt un morceau de toile, qu'ils replient en pluſieurs tours, & dont un bout tombe ſur l'épaule, tandis que l'autre s'éleve au-deſſus de la tête en manière d'aigrette. Leur teint eſt fort bazané. Ils ſont petits, mal faits, mais nerveux & robuſtes, adroits à tirer de l'arc & à manier un cheval, endurcis aux fatigues, ſoit par la vigueur de leur tempérament, ſoit par la longue habitude d'être toujours en guerre avec leurs voiſins, qu'ils déſolent depuis pluſieurs ſiécles par des courſes

continuelles. Leur manière de combattre a quelque chose de particulier. Ils exposent au premier feu deux troupes de soldats d'élite, nommés *Nasakci* & *Pechluvan*, c'est-à-dire, les Bouchers & les Lutteurs. Ceux-ci fondent avec impétuosité sur l'ennemi, n'observant aucun ordre & ne cherchant qu'à faire jour à l'armée qui les suit. Quand l'affaire est engagée ils se retirent sur les flancs & à l'arrière-garde, où leur fonction est d'observer les combattans, & d'empêcher que personne ne recule. Si un soldat quitte son rang & veut prendre la fuite, ils tombent sur lui le sabre à la main, & le forcent de retourner au combat. Un de ces *Nasakci* appercevant hors des rangs un factionnaire, qui étant blessé à la main droite vouloit se retirer pour se faire panser, le força de rejoindre son drapeau : *Combats de la main gauche*, lui dit-il, *si tu ne peux te servir de ta droite, & si tu perds aussi la main gauche, sers-toi de tes dents pour mordre l'ennemi.* La Perse se souviendra éternellement qu'une poignée de ces Aghuans lui a donné des fers ; & a jetté dans son sein la semence funeste des troubles, qui la déchirent depuis cinquante ans.

Le Kandahar est aussi habité par des Indiens idolâtres & par des Guebres. Mais les uns & les autres n'ont point de Temples publics. Les Indiens exercent leur religion dans des maisons particulières, & les Guebres sur une montagne où ils conservent le feu sacré.

Le pays est assez fertile dans sa partie méridionale. Le côté de l'Occident est stérile & désert. Sa capitale, qui porte aussi

le nom de *Kandahar*, eſt une ville très-forte, également défendue par ſa ſituation & par la bonté de ſes murailles. Elle s'étend du côté du Nord & de l'Oueſt ſur une montagne fort droite, & elle eſt entourée au Midi & à l'Eſt par une triple muraille. Elle a outre cela une citadelle, qui paſſe pour la meilleure place de la Perſe. Ses fauxbourgs ſont grands, mais ſans aucune défenſe.

ARTICLE III.

Deſcription plus particulière de quelques villes.

TÉFLIS.

C'EST la principale ville du Karduel, la capitale de toute la Géorgie, & une des plus belles places de l'Empire Perſan. Les Géorgiens lui donnent le nom de *Cala*, ou de ville par excellence. Sa poſition, ſuivant Dom Vaiſſette, eſt à 42 dégrés quelques minutes de latitude, & à 65 de longitude, au pied d'une montagne, ſur un des bras de la rivière de Kur. La plupart de ſes maiſons, du côté du fleuve, ſont bâties ſur le roc. Elle n'a point de muraille de ce côté-là, mais tout le reſte eſt environné d'un bon rempart. Elle eſt outre cela défendue par une forte citadelle, ſituée ſur le penchant de la montagne. Les Turcs la conſtruiſirent en 1576, après s'être rendu maîtres de la ville. Chardin, Tome II. p. 155.

On compte dans Téflis 20000 habitans, la plupart Géorgiens naturels, ou Arméniens, avec le mêlange de quelques Maho-

métans & de quelques Juifs. La citadelle eſt entre les mains des Mahométans, qui ſeuls ont le privilége d'y habiter & de la garder. Ils y ont une moſquée, qu'on apperçoit de la grande place de la ville: mais ſes miniſtres n'ont pas le droit de monter ſur la tour, pour annoncer l'heure de la prière. Les habitans n'ont jamais ſouffert qu'on bâtit de moſquée dans leur ville. On y voit quatorze Egliſes Chrétiennes, dont huit appartiennent aux Arméniens, & ſix à ceux qui ſuivent le rit Géorgien. Le ſervice s'y fait avec la plus entière liberté. On y ſonne les cloches, & on porte publiquement le Viatique. Les Géorgiens doivent cette liberté, premièrement à leur courage; en ſecond lieu au voiſinage des Turcs, dont ils pourroient implorer le ſecours, ſi les Perſans entreprenoient de faire une injuſte violence à leur culte.

Les maiſons de cette capitale ſont baſſes & mal éclairées, mais d'ailleurs conſtruites aſſez ſolidement, étant la plupart de brique. Toutes ſes rues ſont pavées. Elle a pluſieurs beaux palais, de magnifiques bazars, & des caravenſerals bien bâtis & bien entretenus. La Cathédrale Géorgienne, appellée *Sion*, eſt un édifice très-ancien, bâti de pierres de taille, & compoſé de quatre nefs, au milieu deſquelles eſt un grand dôme. C'eſt la forme de preſque toutes les anciennes Egliſes d'Orient. On y voit quelques peintures plates, dont le goût eſt fort mauvais.

Les Capucins ont une maiſon à Téflis. Le Prince les protége contre les perſécutions du Clergé, qui s'oppoſe de tout ſon

pouvoir au progrès de leur Mission. Ils exercent la médecine avec assez de succès, & on ne leur donne point ici d'autre nom que celui de médecins. C'est proprement à ce titre qu'on les a reçus en Géorgie, où leurs travaux jusqu'à ce jour ont été assez infructueux.

Les environs de cette capitale sont ornés de plusieurs maisons de plaisance. Son territoire est fertile en grains; mais il produit peu de fruits. Elle fait un assez grand commerce de soye, de fourrures, & d'une certaine racine appellée *Boïa*, qui sert pour la teinture des toiles.

TAURIS.

Cette ville, que les Persans appellent *Tabris* ou *Tébris*, est la capitale de l'Azerbijane, ou de l'ancienne Médie. Elle est considérable par son étendue, par le nombre de ses habitans, par la beauté de ses édifices, & par la richesse de son commerce. Sa situation est à 36 dégrés de latitude, & à 65 trente minutes de longitude, à l'extrêmite d'une belle plaine arrosée de deux rivières, dont l'une, appellée *Spintcha*, traverse la ville. L'autre, qui n'est pas moins large que la Seine, baigne ses murailles au Septentrion. On la nomme *Agi*, c'est-à-dire, salée, à cause de la qualité de ses eaux.

Chardin, *Ibid.* p. 315. Hebert, page 312. Dom Vaissette, T. IX. p. 442.

On divise Tauris en neuf quartiers, qui contiennent quinze mille maisons, sans y comprendre les bazârs, dans lesquels on compte aussi quinze mille boutiques. Ces grands marchés, composés de halles couvertes, hautes de quarante ou cinquante

pieds, font au centre de la ville, & forment de longues galeries auffi fpacieufes que des rues. Il y en a quelques-uns de voutés. Le plus beau de tous eft le *Kaiferié*, ou bazar royal, dont la forme eft octogone. C'eft le lieu où fe vendent les pierreries & les plus précieufes marchandifes. Les caravanferais ne font pas moins magnifiques. On en compte jufqu'à trois cens, dont quelques-uns font fi vaftes, qu'il y peut loger trois cens perfonnes. Il y a outre cela dans la ville trois grands Hofpices, où l'on nourrit gratuitement deux fois le jour tous les pauvres qui fe préfentent.

Les Mofquées font au nombre de deux cens cinquante. La plus confidérable eft celle du *Roi du monde*, bâtie dans le neuvième fiécle de l'Hégire par un Roi de Perfe qui prenoit ce titre. Tout l'intérieur, & une partie du dehors, font dorés en mofaïque.

La principale place de Tauris eft d'une fi prodigieufe grandeur, qu'on y peut ranger trente mille hommes en bataille. On y vend le matin toutes fortes de denrées, & le menu peuple s'y affemble le foir, pour prendre part aux divertiffemens qu'on lui donne. Des bâteleurs de tout genre y font mille tours de foupleffe, ou repréfentent des fcenes bouffonnes; les Orateurs & les Poëtes récitent leurs ouvrages; ici ce font des combats de lutteurs, de taureaux & de béliers, & plus loin des danfes de loups. Ce dernier fpectacle charme fur-tout la multitude.

Chardin, ubi fuprà, p. 320.

Dans le féjour que Chardin fit dans cette ville en 1672, plufieurs perfonnes tâcherent

rent de lui persuader qu'elle contenoit onze cens mille habitans; mais il croit qu'on peut réduire leur nombre à cinq ou six cens mille. On trouve dans ses bazars une telle abondance de marchandises de toute espèce, qu'elle peut passer pour un des plus riches marchés de l'univers. Elle étend son commerce dans toute la Turquie orientale jusqu'à la Mer noire, dans l'Empire Moscovite, dans la Tartarie & dans l'Inde.

Son climat est froid, parce qu'elle est exposée aux vents du Nord, & que les montagnes qui l'environnent sont couvertes de neige pendant neuf mois de l'année. Le pays produit une telle quantité de grains, que la livre de pain n'y vaut que deux *Kasbéquis*, ou six deniers de notre monnoie. La volaille, le gibier, la viande commune, les vins, les légumes, les fruits & les fourages, y sont à proportion aussi abondans. Entre plusieurs raretés naturelles, on trouve aux environs de Tauris deux mines précieuses, l'une de sel & l'autre d'or; de vastes carrières de marbre blanc, & une espèce particulière de marbre transparent, qui se forme, dit-on, de l'eau congelée d'une fontaine. On y voit aussi quelques sources minérales, dont les eaux ont l'odeur du soufre. Il y en a de chaudes & de froides.

Le Gouvernement de Tauris est attaché à la charge de Généralissime des troupes, & produit plus d'un million de revenu. L'Officier qui en est revêtu, commande dans toute la province, & doit entretenir trois mille hommes de cavalerie. Les

Gouverneurs de Cars, d'Ouroumi, d'Ardebil, de Maraga, & vingt autres Khans lui sont subordonnés.

On est fort partagé sur l'origine de cette ville. Quelques-uns croyent que c'est l'ancienne *Tigranocerte*, d'autres la *Suze* de Médie, & d'autres la fameuse *Ecbatane*. Le Chevalier Chardin adopte ce dernier sentiment, qui est celui de *Molet*, traducteur de Ptolomée, d'*Ortelius*, de *Golnits*, de *Texeira*, & de la plupart des Géographes modernes. Mais l'Auteur ajoute qu'on ne voit à Tauris ni aux environs aucune antiquité remarquable, & que le tems a détruit jusqu'aux ruines des superbes bâtimens que les Rois de Perse y avoient construits.

Les historiens Arabes rapportent sa fondation à l'an 165 de l'Hégire, qui répond à l'an 781 de l'Ère Chrétienne. Quelques-uns prétendent qu'elle fut bâtie par *Zebd-el-caton*, femme du Calife *Haroun-al-Raschild*, de la famille des Abbassides. Il y a dans le trésor d'Ispahan quelques médailles qui portent le nom de cette Princesse, & qu'on a trouvées dans le voisinage de Tauris.

Cette fameuse ville a éprouvé de terribles désastres depuis dix siécles. Les tremblemens de terre l'ont renversée plus d'une fois. Le dernier, qui s'y fit sentir le 9 Avril de l'an 1722, engloutit deux cens cinquante mille habitans. Les Turcs la saccagerent trois fois dans le cours du seizième siécle. Ils l'emporterent d'assaut en 1725, & firent passer au fil de l'épée plus de deux cens mille personnes. Le carnage & le pillage durerent cinq jours.

COM.

C'eſt une autre ville du premier ordre ; ſituée dans l'Irak-Agémi, à 34 degrés 30 min. de latitude, & à 85 degrés 48 min. de longitude. Elle eſt arroſée d'une rivière nommée *Joubadjan*, qni pendant l'été n'eſt qu'un petit ruiſſeau, mais qui s'enfle tellement au printems, par la fonte des neiges, que ſon lit eſt auſſi large que celui de la Seine. Elle entre même juſque dans la ville, où elle cauſe quelquefois d'affreux ravages par ſes débordemens.

Idem, Tome III. pag. 44. Herbert, page 357.

L'air y eſt très-tempéré, ſuivant Herbert, & les chaleurs de l'été *n'ont rien d'exceſſivement incommode.* Chardin dit au contraire, qu'*on y brûle dans cette ſaiſon, & qu'il n'y a pas de lieu en Perſe où le ſoleil ſoit plus ardent.* Son terroir eſt admirablement fertile en grains & en fruits de toute eſpèce. La pêche y eſt ſur-tout d'une qualité excellente. C'eſt de la Perſe que les Romains ont tiré les premières greffes de ce fruit, auquel ils ont donné le nom de pomme Perſanne.

Herbert croit que la ville de Com eſt compoſée d'environ deux mille maiſons ; Chardin en compte juſqu'à quinze mille. Comme ils voyageoient en différens tems, ils peuvent avoir tous deux raiſon. Ses rues ſont larges, & on vante la magnificence de ſes quais, de ſes bazars & de ſes temples. La Moſquée de *Maſſouma*, ou de la Sainte, eſt peut-être le plus beau temple de la Perſe. Cette prétendue Sainte eſt *Fathmé*, fille de *Mouſa-Cazem*, le ſep-

tième Iman (1). Son pere l'amena à Com sur la fin du second siécle de l'Hégire, & elle y mourut. Les Sectateurs d'Ali lui érigerent un magnifique tombeau, qui a été réparé plusieurs fois, & qui fait un des principaux ornemens de la mosquée dont nous parlons. L'édifice consiste en trois grandes chapelles disposées sur une même ligne. Celle du milieu a un beau portail de marbre transparent, surmonté d'une coupole en demi-cercle, dont les dehors sont incrustés de porcelaine. L'intérieur est peint en or & en azur. Ce portail conduit à une galerie, qui a dix-huit pieds de profondeur, & qui est décorée de peintures & d'incrustations de même genre. On entre ensuite dans la chapelle, dont la forme est octogone. Ses portes sont couvertes de lames d'argent, avec divers ornemens de vermeil, & des bas-reliefs de la même matière. Le bas du temple est revêtu dans toute son étendue, à la heuteur de six pieds, de grandes tables de porphyre ondé, sur lesquelles on a peint des fleurs. Le reste est une mosaïque d'or & d'azur. La chapelle est couronnée d'un grand dôme, enrichi des mêmes ornemens, & couvert en dehors de carreaux de porcelaine. Au-dessus s'éleve une longue aiguille, dans laquelle sont enfilées plusieurs boules d'or de diverses grosseurs. Elle est surmontée d'un croissant.

C'est au milieu de cette magnifique chapelle qu'est le tombeau, ou plutôt le

(1) Herbert a tort de la confondre avec Fathmé, fille de Mahomet & femme d'Ali.

cénotaphe de Fathmé, car le peuple croit que les Anges ont enlevé ſon corps au ciel. Il eſt couvert d'un drap d'or, & environné d'une grille d'argent maſſif, haute de dix pieds, & ornée dans les angles d'une boule dor. On a ſuſpendu au-deſſus pluſieurs vaſes d'argent, qui tiennent à la voute par des verges de même métal, à-peu-près comme les lampes de nos Egliſes; mais on n'y allume jamais de feu. Il y en a qui peſent ſoixante marcs. Ce mauſolée célèbre attire à Com, depuis pluſieurs ſiécles, une grande multitude de pélerins. On compte autour de cette ville quatre cens quarante-quatre petits tombeaux, où repoſent les corps d'autant de deſcendans d'Ali.

Les chapelles des côtés ſervent de ſépulture à deux Rois de Perſe, dont l'un eſt Schah Séfi, deuxième du nom, & l'autre Abbas II. Elles ſont décorées avec la même magnificence, & à-peu-près dans le même goût que celle de Fathmé. Ce ſont des galeries & des rotondes dorées en moſaïque, revêtues par le bas d'albâtre & de porphyre, ornées de lampes d'or ou d'argent, & de ſuperbes tentures.

La Moſquée eſt précédée de quatre grandes cours, dont la première eſt plantée d'arbres, & diviſée en compartimens comme un jardin. L'allée du milieu eſt pavée, & ſéparée des parterres par une belle baluſtrade. Deux terraſſes, hautes de trois pieds, régnent des deux côtés, dans toute la longueur de la cour, & ſont bordées chacune de vingt petites cellules,

dont les toîts font arrondis en dômes. Il y a à l'entrée une volière fur la droite, une grande citerne fur la gauche, & au milieu un large baffin, d'où fort un canal d'eau claire qui fait le tour du jardin, & qui fe perd dans un autre baffin, fitué à l'extrêmité oppofée. La feconde cour n'a aucune décoration remarquable. La troifième n'eft pas moins ornée que la première. On y voit un beau portique, une terraffe, un canal, & elle eft environnée de bâtimens à deux étages. On monte à la quatrième par un grand efcalier de marbre, terminé par une magnifique arcade, dont le bas eft incrufté de porphyre. La partie fupérieure, qui s'arrondit en coquille, eft couverte d'or & d'azur, appliqués fi épais, qu'on croiroit que c'eft plutôt un ouvrage de rapport qu'un morceau de peinture. Cette cour eft entourée d'édifices comme les trois autres, & c'eft dans ces divers appartemens que logent les Mollahs, les Docteurs, & un grand nombre d'étudians, qui font entretenus dans cette riche mofquée, dont les revenus annuels montent à cent quarante mille livres. On y diftribue outre cela du pain à tous les pauvres pélerins qui fe préfentent.

La ville de Com offre beaucoup d'autres édifices fomptueux, dont la defcription nous meneroit trop loin. Plufieurs Hiftoires Orientales rapportent fa fondation aux premiers fiécles de la Monarchie Perfanne. D'autres lui donnent une origine beaucoup plus moderne, & foutiennent qu'elle fut bâtie l'an 83 de l'Hégire, par *Abdallah-Saydan*. Ce Prince, qui prenoit

le titre de Calife ; ayant trouvé dans cet endroit sept grands villages, peu éloignés les uns des autres, les joignit par de nouveaux bâtimens, & les entoura d'une muraille. Dans la suite cette ville s'accrut tellement, qu'elle devint une fois plus grande que Constantinople. Les guerres, les débordemens, & d'autres désastres lui ont fait perdre une partie de son ancien lustre. *Mousa*, septième Iman, y porta la religion d'Ali, que les habitans de Com ont toujours professée avec une constance inébranlable.

CHIRAZ.

C'est la première ville du Farsistan, ou de la Perse proprement dite. Elle a servi de résidence à plusieurs Monarques Persans, & dans les tems de troubles elle a eu ses Rois particuliers. Sa situation est à 29 dégrés 30 min. de latitude, & environ à 70 de longitude, à l'entrée d'une belle plaine, qui a huit lieues de long sur quatre de large, & qui est environnée de montagnes. La ville est plus longue que large, & n'a pas moins de deux lieues de tour, suivant Chardin. Herbert lui en donne trois, & quelques Ecrivains prétendent que son ancienne enceinte en comprenoit près de douze. C'est ce qui a donné lieu à ce dicton populaire : *Quand Chiraz étoit Chiraz, le Caire n'étoit que son fauxbourg.* Ses murs sont ruinés, & toutes ses défenses se réduisent à quatre grandes portes de fer.

Idem. Tom. IX. p. 175 ; Tavernier, T. I. Liv. IV. Herbert, p. 220.

On arrive à Chiraz en venant d'Ispahan, par une chaussée de pierre, qui a

vingt pieds d'élévation, & douze d'épaisseur. C'est une digue qu'on a taché d'opposer à l'impétuosité des torrens qui tombent des montagnes ; mais elle n'empêcha pas qu'en 1668 le tiers de la ville ne fût submergé & renversé, ce qui détermina un grand nombre de familles à se réfugier ailleurs. Cette chaussée aboutit à une des quatre portes dont j'ai parlé, & de-là on entre dans une rue aussi droite que longue, large de cinquante pas, & bordée à droite & à gauche de maisons agréables, qui ont chacune un jardin, un portail ceintré, & un pavillon au-dessus. Leur architecture est uniforme, & leurs arcades se répondent. Au milieu de la rue est un grand bassin revêtu de marbre. Elle est terminée par un vaste bazar, qui aboutit au *Meïdan*, où à la grande place.

Cet endroit est le seul beau quartier de Chiraz. La plupart des autres rues sont étroites, & n'offrent qu'un amas informe de maisons de terre, dont plusieurs tombent en ruine, & sont absolument abandonnées. Ses bazars, à l'exception de celui de *Daoud-Kan*, qui est partagé en quatre galeries paralleles, dont la voute est très-haute, n'ont rien de comparable aux marchés des autres grandes villes. Ses plus beaux caravanserais sont celui des Indiens, qui renferme plus de deux cens cellules, & le *Kaiserié*, ou l'hospice impérial. Ses maisons à caffé sont assez spacieuses. La plupart consistent en de longues galeries, élevées sur l'eau, pour y respirer la fraîcheur. Les Mosquées sont sans nombre, & il y en a quel-

ques-unes qui peuvent paſſer pour magnifiques. La principale, appellée *Gioumak*, a trois fois la grandeur de celle d'Iſpahan. La cour qui la précéde eſt ornée de huit baſſins pour les ablutions. On voit au milieu une petite chapelle, fermée d'une grille de fer, où l'on garde avec reſpect un Alcoran, écrit de la main d'*Iman Mouſa*. Les bâtimens qui dépendent de cette Moſquée ſont très-conſidérables ; mais la plupart tombent en ruine par la négligence des Adminiſtrateurs. Les Colléges, au nombre de douze, ne ſont pas mieux entretenus. Il en eſt de même des Hôpitaux, qu'on appelle ici *Dar-el-chafa*, palais de la ſanté. Leurs revenus ſont gouvernés par les Mollahs, qui s'en attribuent la plus riche portion, & qui refuſent ſouvent aux malades les ſecours les plus néceſſaires ; ce qui a donné lieu à ce proverbe Perſan : *Le palais de la ſanté eſt le palais de la mort.*

Il n'y a preſque point de maiſon qui n'ait un jardin & un petit parc, planté de cyprès, de platanes, d'ormes, ou de pins : c'eſt ce que cette ville offre de plus ſingulier. Le peuple a une eſpèce de vénération pour les vieux arbres. Il fait la prière ſous leur feuillage, & les charge de chapelets, d'amuletes & d'autres offrandes. Les malades viennent y brûler de l'encens, & attachent aux branches des bougies allumées, dans l'eſpérance d'obtenir la ſanté. D'autres y paſſent les nuits, & s'imaginent converſer pendant leur ſommeil avec les Eſprits bienheureux.

Les dehors de Chiraz préſentent plu-

ſieurs antiquités remarquables. On voit à l'Orient, à un quart de lieue de la ville, le tombeau du Poëte *Sadi*, accompagné d'une belle citerne octogone, & de deux baſſins auſſi vaſtes que profonds. Du même côté ſont les ruines d'un château, bâti par les anciens Rois de Chiraz, & celles d'un Monaſtère fameux, dont Sadi eut la direction. Une lieue plus loin on apperçoit quelques veſtiges d'un Temple, que les Perſans appellent *Mader Soleiman*, c'eſt-à-dire, la mere de Salomon, parce qu'ils ſe perſuadent qu'il a été bâti par Bethſabée. Chardin y diſtingua trois arcades aſſez bien conſervées, qui paroiſſent avoir été les portes du Temple, & ſur chacune deſquelles il y a deux figures de relief, de la hauteur des portiques. Il vit fort près de-là quatre autres figures, de quatorze pieds de haut, taillées dans un rocher. Du côté du Midi, à cinq ou ſix cens pas de la ville, eſt la ſépulture d'*Afez*, autre Poëte fameux. Entre le Sud & le Couchant, on découvre en divers endroits, d'autres ruines conſidérables, parmi leſquelles il y a quantité de marbres ſculptés & figurés, & des urnes d'une prodigieuſe grandeur. Les Perſans ne témoignent aucune curioſité pour ces précieux monumens, & quand on leur fait quelques queſtions à ce ſujet, ils répondent froidement : *Ce ſont des ouvrages des infidéles.*

Le terroir de Chiraz eſt d'une merveilleuſe fertilité. On y trouve d'excellens pâturages, qui ſervent à l'entretien des plus beaux haras du Royaume. Les mou-

tons y ſont d'une telle groſſeur, qu'il y en a dont la queue peſe dix-huit à vingt livres. On vante également l'abondance & la bonté de ſes fruits, dont les plus délicieux ſont les raiſins, les melons & les grenades. Les vins qu'on recueille aux environs de cette ville, ſont les plus renommés de tout l'Orient. On les fait d'une ſorte de raiſin appellé *Damas*, dont les grains ſont rougeâtres, & les grappes ſi groſſes, qu'elles peſent quelquefois juſqu'à douze livres. L'uſage eſt de le fouler dans une tonne percée, ſous laquelle eſt une grande cuve, qui reçoit la liqueur. Quand la cuve eſt remplie, on la vuide dans de grandes urnes de terre verniſſée, appellées *Pitares*. Le vin y repoſe quinze jours, ou un peu plus, & tout de ſuite on le met en bouteille. Les flacons où il ſe conſerve ſont de gros verre, qu'on garnit de paille nattée, pour le rendre moins caſſant. On les bouche avec du coton & de la cire fondue. Le vin de Chiraz a beaucoup de force & de chaleur. Il paroît un peu dur la première fois qu'on en boit; mais au bout de quelques jours on le préfére à tout autre vin. Sa couleur eſt celle du plus beau rubis. Il ne ſe garde guère plus de trois ans; ce qui vient peut-être de ce qu'on ne le fait pas aſſez cuver. Mais d'un autre côté il ſoutient la mer, & ſe tranſporte juſqu'à la Chine & au Japon.

Quelques Ecrivains aſſurent que cette ville a été bâtie ſur les ruines de la fameuſe *Perſépolis*. D'autres croyent que c'eſt l'ancienne *Cyropolis*, fondée par Cyrus le

Grand. Selon leur ſentiment le nom de *Chiraz*, ou *Cyrus*, n'eſt qu'une corruption de celui de *Cyrus*. Les Hiſtoriens Orientaux ſoutiennent que *Fars*, arrière petit-fils de Noé, fut ſon premier fondateur, & qu'il lui donna ſon nom. Ils ajoutent que l'an 164 de l'Hégire, cette ville, qui depuis pluſieurs ſiécles n'étoit qu'un amas de ruines, fut rebâtie par les Arabes, qui l'appellerent Chiraz. Elle tomba, 150 ans après, au pouvoir d'une Prince Bouide, nommé *Aboul Haſſan*, qui en fit le ſiége d'un Empire particulier. Ce tems eſt probablement l'époque de ſa plus grande ſplendeur. Elle paſſa enſuite ſucceſſivement ſous la domination de différens Princes Tartares, & fut enfin réunie à la Perſe ſous Abbas I. *Iman Koulikan*, qui en avoit fait la conquête, en obtint le gouvernement. Il y réſida pendant quarante ans, & y fit fleurir le commerce, l'abondance, & les arts. Sefi II, ſucceſſeur d'Abbas, réunit par avarice ce grand gouvernement aux terres de ſon domaine. Depuis ce changement la ville de Chiraz a perdu plus de la moitié de ſes habitans, & la plus grande partie de ſon premier luſtre.

Elle eſt peuplée d'anciens Guebres, de Perſans Arabes, d'Arméniens & de Juifs. Les Carmes réformés y ont un hoſpice. Elle a quelques manufactures de toiles peintes, très-inférieures à celles de l'Inde. Ses verreries ſont plus eſtimables. On y fait les plus beaux verres de l'Orient. La matière qu'on employe eſt une pierre blanche, auſſi dure que le marbre. Les

autres branches de son commerce sont l'opium, les eaux de senteur, & les fruits confits au vinaigre.

ISPAHAN.

Ses noms Persans sont *Spankaoun*, *Spahan*, *Spahon*, *Sefaon*, *Aspahan*, &c. Cette capitale de l'Empire Persan surpasse Paris & Londres en grandeur, & il paroît même qu'elle est plus vaste que *Pekin*, puisque Chardin lui donne vingt-quatre milles d'Italie, ou huit grandes lieues de circuit. Les Persans disent par hyperbole, *Sefahon nispe gehon*, Ispahan fait la moitié du monde. On y comptoit sous les derniers Sofis près d'un million d'habitans, 162 Mosquées, 48 Colléges, 1800 Caravanserais, 273 bains publics, & 38849 maisons.

Ses noms, son étendue & sa position.

Chardin, Tome VIII, *passim*. Herbert, p. 254. Ambassade d'Holstein, Tavernier, le Brun, dans l'Hist. Univ. Tome III, p. 370.

Tous les Voyageurs conviennent que la situation de cette ville est charmante. Elle est bâtie dans une belle plaine, arrosée de plusieurs rivières, & entourée de côteaux fertiles & de hautes montagnes, qui la garantissent également des chaleurs brûlantes du Midi, & des froids rigoureux du Nord. Le *Zenderou* coule auprès de ses murailles: il prend sa source dans les montagnes de *Jayabat*, à trois journées de la ville. Cette rivière étoit peu profonde & manquoit d'eau. Abbas I lui fit creuser un autre lit, & fit entrer dans ce nouveau canal le *Mahmoud Ker*, rivière voisine. Par ce moyen le Zenderou est aussi large à Ispahan, que la Seine l'est à Paris dans les plus grandes eaux. Il y a dans le voisinage deux autres rivières, qui portent l'une & l'autre le nom

Rivières des environs.

d'*Abcorreng*, & dont la plus considérable a un lit profond, & ne manque jamais d'eau. On a tenté plus d'une fois de la joindre au Zenderou, & plusieurs Rois de Perse, de la famille des Sofis, ont fait de prodigieuses dépenses pour l'exécution de ce projet, qui n'a jamais réussi.

Cette capitale de la Perse n'a pour rempart qu'un mur de terre, assez mal entretenu, & tellement caché par les maisons & les jardins qui l'environnent, qu'à une certaine distance il est presque invisible. On prétend qu'elle s'est formée de la jonction de deux gros villages, dont l'un s'appelloit *Heideri*, & l'autre *Neamet Olahi*. Ses deux principaux quartiers portent encore ces mêmes noms. Les habitans de ces villages se haïssoient mortellement, & ont transmis à leurs descendans la même antipathie, qui éclate en toutes sortes d'occasions, principalement dans les défis journaliers que se font les braves & les lutteurs des deux partis. Quelquefois ils en viennent aux mains dans la grande place, au nombre de deux ou trois cens de chaque côté; & quoiqu'ils n'ayent d'autres armes que des pierres & des bâtons, les deux troupes laissent toujours quelques morts sur le champ de bataille.

Deux quartiers principaux.

Forme d'Ispahan.

A une certaine distance, Ispahan a l'air d'un bois, à cause de la multitude des jardins renfermés dans son enceinte. Ses rues sont étroites, peu unies, & si tortueuses, que la vue est presque par-tout bornée par les maisons qui s'avancent hors de l'alignement. Elles ne sont point pavées, ce qui est une légere incommo-

Ses rues.

dité dans un pays où il pleut très-rarement. On a soin de les arroser dans la belle saison, pour se garantir de la poussière. Mais comme le terrain est creux par-dessous, à cause des canaux souterrains qui traversent la ville, il s'y fait quelquefois des éboulemens qui occasionnent des chutes dangereuses, sur-tout pour les gens à cheval. Il y a à fleur de terre un grand nombre de puits, où l'on court le même risque. Mais ce que ces rues ont de plus incommode, c'est qu'on n'y a point pratiqué d'égouts. Toutes les ordures se jettent dans de grands trous, creusés le long des maisons, qui n'ont point d'autres privés que ces mêmes fosses. Il est vrai que les gens de la campagne emportent régulièrement ces immondices, dont ils se servent pour fumer les terres.

Cette ville a huit portes de fer, dont quatre regardent l'Orient & le Midi, & quatre le Septentrion & le Couchant. On ne les ferme jamais. Ses bazars sont en général fort spacieux. La plupart sont construits de brique, & couverts de plusieurs dômes. Le jour y entre par les rues de traverse, & par des ouvertures, en forme de soupiraux, pratiquées dans les voutes. Ils sont en si grand nombre, qu'on peut aller d'une extrêmité de la ville à l'autre sous ces halles couvertes. L'affluence du peuple y est si grande, que les personnes de quelque considération font marcher devant elles des valets pour fendre la presse. Le bazar impérial est le plus vaste & le plus magnifique. Il est cons-

Ses portes & ses bazars.

truit en demi-cercle. Un portail enfoncé, qui est au centre, fait la principale décoration de sa façade. Deux grands parapets, élevés de trois ou quatre pieds au-dessus du rez-de-chaussée, & larges de quinze, régnent autour de l'édifice. Ils sont revêtus de tables de jaspe & de porphyre, ainsi que le bas mur du portail. C'est sur ces parapets que les jouailliers étalent les plus précieuses marchandises. Les galeries du bazar sont occupées par d'autres marchands. Chaque espèce de denrée a son terrain particulier.

La grande place.

Le *Mëidan Schah*, dont le côté septentrional offre la vue de ce grand marché, peut passer pour une des plus belles places de l'univers. C'est un quarré long, qui a sept cens dix pas du Levant au Couchant, & 210 du Midi au Nord. Il est environné d'un canal, dont les bords sont revêtus de pierre noire & luisante. Cette bordure a un pied de haut, & sa largeur est telle que trois ou quatre personnes peuvent s'y promener de front. Le canal se décharge dans un grand bassin polygone, qui est à l'extrémité septentrionale du Mëidan. Entre le cannal & les bâtimens qui sont autour de la place, il y a un espace de vingt pas, bordé d'une autre banquette de pierre, qui est au pied des maisons. Cet espace est planté de grands arbres, dont la tête s'éleve au-dessus des maisons, sans les offusquer, parce qu'ils ne poussent des branches que vers le haut. Le Mëidan contient deux cens maisons, toutes uniformes, qui consistent en deux boutiques par bas, dont

l'une ouvre sur la place, & l'autre sur une rue voisine, avec un petit étage composé de quatre chambres, deux sur le devant, & deux sur le derrière. Les toîts sont en terrasses, & le rez-de-chaussée forme une arcade. La place est terminée par plusieurs édifices considérables, tels que le bazar dont j'ai parlé, la Mosquée royale, & une portion du sérail. Elle a douze entrées principales. Un grand mât, haut de six-vingt pieds, en marque le centre. C'est-là qu'on attache le prix de l'arc & des autres joutes, qui consiste ordinairement dans une tasse d'or. Aux extrêmités sont deux colonnes de marbre, qui servent de passe pour l'exercice du mail à cheval. Dans les réjouissances publiques, le Méïdan-Schah est éclairé d'une infinité de lampes, dont toutes ses arcades sont couvertes, & qui forment la plus belle illumination qu'on puisse voir. Les Bourgeois y étalent pendant le jour toutes sortes de marchandises, & le soir c'est le rendez-vous des gens oisifs, qu'une foule de courtisanes & de bâteleurs attire dans ce lieu. La *maison des instrumens* & le *pavillon de l'horloge*, sont deux bâtimens hors d'œuvre, situés sur la même place. Le premier consiste en deux galeries couvertes, où, au commencement & au milieu de la nuit, des hommes gagés par le Prince font retentir de longues trompettes & des grosses timbales, qui font un terrible bruit. L'autre renferme une horloge, accompagnée d'un carillon, qui sonne à chaque heure du jour. Ses ressorts font mouvoir des figures d'hommes,

d'oiseaux, & d'animaux particuliers; le tout exécuté trés grossierèment.

Mosquée royale.

La Mosquée royale, située dans la partie méridionale du Méïdan, fait un des principaux ornemens de cette place. C'est un bâtiment pentagone, précédé d'une balustrade qui régne sur les côtés, & d'un grand nombre de portiques, qui font la séparation des cours qui l'environnent. Son portail & son dôme sont chargés d'or & d'azur, d'incrustations de jaspe & d'émail, & de mille ornemens singuliers, dont il est difficile de donner une juste idée. Ce beau temple a quatre minarets, ou tourelles, chacun surmonté d'une lanterne. L'intérieur est séparé en deux parties inégales par un mur de dix pieds de haut, au milieu duquel est une porte couverte de lames d'argent, & de bossages d'or appliqués sur ce métail. La partie qui est au-delà du mur est la plus grande: c'est comme le chœur & le sanctuaire principal de la Mosquée. On voit dans le fond, à la hauteur de l'entablement, une grande table de jaspe appliquée dans le mur. On l'appelle *Mahrab*: & comme elle est exactement tournée vers la Mecque, elle sert aux Mahométans de point de direction pendant leur prière. Dans l'autre enceinte, du côté de la grande porte, il y a une tribune qui sert de chaire. On y monte par quatorze degrés, au haut desquels est une plate-forme, où se place le prédicateur. Au-dessus du Mahrab est une petite armoire de bois précieux, fermée d'un cadenas d'or, & couverte de lames de même métal, dans la

quelle on garde deux reliques très-révérées en Perse ; sçavoir, un Alcoran écrit de la main d'*Iman Reza*, & la chemise sanglante d'*Hossein*, le premier martyr de la religion d'Ali. La Mosquée, & tous les portiques qui la précédent, sont bâtis de pierres de taille, revêtues de briques émaillées. Ses dehors sont ornés de fontaines & de bassins de jaspe. Son dôme est si élevé, qu'on l'apperçoit de quatre grandes lieues. C'est, au jugement de Chardin, un des plus beaux morceaux d'architecture qu'on puisse voir.

Palais des Sofis.

On découvre dans le côté occidental de la même place, une portion considérable du palais des Sofis. Ce vaste édifice a une lieue & demie de circuit, suivant le même Voyageur : d'autres ne lui donnent que trois quarts de lieue. Il a six grandes portes, dont la principale s'appelle *Ali capi*, ou la porte sacrée, & donne sur le Meïdan. C'est un magnifique portail, revêtu de porphyre dans toute sa hauteur. Le seuil, qui s'éleve en demi-cercle à la huteur de six pouces, est un lieu sacré qu'on baise par respect, & sur lequel il n'est par permis de poser les pieds. Il faut passer par-dessus sans le toucher. Cet endroit est un azile inviolable pour tous ceux qui s'y réfugient, ce qui est d'autant plus remarquable, que les Mosquées même n'ont pas ce privilége.

Premier appartement.

Au-devant du portail sont deux pavillons, dans l'un desquels s'assemble le Divan. Quand on a traversé cette porte, on entre dans une longue allée où sont

les logemens des gardes. Au-delà on rencontre sur la gauche un beau pavillon, bâti au milieu d'un jardin, qui offre la vue de plusieurs allées. Dans celle du milieu, qui fait face au pavillon, il y a de chaque côté neuf grandes auges, auxquelles, dans les jours de solemnité, comme aux réceptions d'Ambassadeurs, on attache avec des chaînes d'or les plus beaux chevaux du palais. Leurs brides & leurs housses sont couvertes des pierreries, & les palfreniers étalent dans le même lieu tous leurs instrumens, qui sont d'or massif, jusqu'aux clous & aux marteaux. C'est ce qui a fait donner à ce pavillon le nom de *Talaar tavileh*, qui signifie salon de l'écurie. Ce premier appartement à cent quatre pas de longueur; mais il est séparé en trois sales par de grands vitrages, dont les carreaux sont de cristal de Venise de différentes couleurs. Plusieurs colonnes de bois doré soutiennent le plafond: les côtés sont fermés par des rideaux de toile fine, qui ne tombent qu'à huit pieds de terre, pour ne point ôter le jour ni la fraîcheur. Un bassin de marbre, avec des jets saillans, acheve d'orner ce beau salon.

Chardin, *ubi suprà*, p. 70.

Un peu plus loin, en suivant la longue allée qui est au-delà du portail, on rencontre un grand perron, au haut duquel sont plusieurs corps de bâtimens, dont la plupart servent d'atteliers aux ouvriers du palais. La Bibliothéque est dans ce quartier. C'est un cabinet qui n'a que vingt pieds de long, sur dix ou douze de large. On a pratiqué dans ses murs,

Atteliers du Palais.

Bibliothéque.

depuis le haut jusqu'au bas, quantité de petites niches, de quinze ou seize pouces de profondeur. Les livres y sont couchés les uns sur les autres, avec une étiquette qui marque le nom des Auteurs. Outre les manuscrits Arabes & Persans, qui forment la plus considérable portion, de cette Bibilothèque, on y trouve plusieurs ouvrages écrits en Turc & en langue Cophtique, avec quelques livres Européens, tirés la plupart du pillage d'Ormuz. Près du même endroit est le magasin des *Calaat*, ou des vestes d'honneur, que le Roi fait distribuer tous les ans au nombre de plus de huit mille; dépense qui revient à un million d'écus. On rencontre ensuite plusieurs autres magasins, tels que ceux du caffé, du tabac & des pipes, des chandelles, du vin, &c.

Magasins du Roi.

Le *Tchehel-Seton*, ou le pavillon des quarante piliers, est dans le voisinage de ces magasins. Il a trois étages, & c'est le plus vaste & le plus magnifique appartement du palais. Le rez-de-chaussée consiste dans un salon, dans une autre grande pièce qui est derrière, & dans plusieurs chambres & cabinets qui sont sur les côtés. Les murs sont revêtus de marbre blanc, peint & doré jusqu'à la moitié de leur hauteur: le reste est garni de carreaux de cristal de différentes couleurs. Au milieu du salon est une belle fontaine, à trois cuves ou bassins, élevés l'un sur l'autre, dont le plus large a dix pieds de diamètre. Des rideaux de brocard embrassent tout le contour de la sale, en forme de baldaquin ou de tente. C'est dans ce lieu que le Roi

Sale des quarante piliers.

donne audience aux Ambaſſadeurs. Son trône, élevé ſur une eſtrade aſſez profonde, conſiſte dans une eſpèce de lit, garni de quatre gros couſſins, qui ſont couverts de pierreries & de perles.

Autres appartemens.

Avant que d'arriver au Haram, qui eſt le quartier des femmes, on rencontre quatre autres pavillons, deux dans le même jardin où eſt le Tchehel-Seton, & deux au-delà, qui ſont chacun dans un clos ſéparé. Ces différens jardins ſont contigus, & leurs murs ſont ſurmontés d'un corridor, dont le Roi ſeul a la clé, & par lequel il ſe tranſporte par-tout ſans être apperçu.

Le Haram.

Le Haram, qui a près d'une lieue de tour, eſt environné d'une ſi haute muraille, qu'il n'y a point de Monaſtère qui ſoit mieux fermé. Sa principale porte donne ſur le Méïdan. On y voit pluſieurs jardins très-vaſtes, dans le premier deſquels ſont quatre bâtimens iſolés, à cent cinquante pas de diſtance l'un de l'autre.

Premier jardin.

Celui qui ſe préſente d'abord s'appelle *Méhéémancané*, ou palais des hôtes, parce qu'on y reçoit les perſonnes du dehors, comme les femmes de qualité qui viennent faire leur cour aux Sultanes, & les jeunes beautés qui arrivent au ſérail. Le ſecond ſe nomme *Amarath ferdous*, lieu de délices, & le troiſième *Divan Hainé*, palais des miroirs, à cauſe d'une ſale dont les murs & le plafond ſont tout couverts de carreaux de glace. Le quatrième eſt appellé *Amarath-deria-Shah*, mer royale, parce qu'il eſt ſitué ſur le bord d'une grande pièce d'eau, au mi-

lieu de laquelle eſt un joli parterre, large de trente pieds, & bordé d'une baluſtrade dorée. On ſe promene en gondole ſur ce canal, dont les bords ſont revêtus de tablettes de marbre, dans la largeur de quatre toiſes.

Le Haram renferme quantité d'autres palais, dont on fait monter le nombre à plus de cent cinquante, ſans compter les cuiſines, les offices, & les magaſins qui en dépendent. La plupart ſont meublés délicieuſement, & tout y reſpire la volupté. Ce ne ſont que jardins embellis de volières, de canaux & de baſſins, avec des pavillons diſpercés çà & là, où l'or, l'azur, & le criſtal brillent de toutes parts. Il y a une enceinte particulière pour les enfans des Rois, & une autre beaucoup plus vaſte, pour les ſultanes diſgraciées. Palais ſans nombre.

La citadelle d'Iſpahan, appellée *Cala Teberrouk*, ou château de bénédiction, & ſituée à l'extrêmité ſeptentrionale de la ville, eſt à tous égards dans un pauvre état. Mais on y voit un riche tréſor, qui eſt gardé dans le Donjon. Il conſiſte dans un prodigieux amas d'armes, d'horloges de toute eſpèce, de cabinets de la Chine & du Japon, de globes, de tableaux, de téleſcopes, & d'autres raretés Européennes. Il y a pluſieurs chambres qui ſont remplies de Turquoiſes, les unes brutes, & jettées négligemment à terre, comme des grains de ſable; les autres taillées, & entaſſées dans de grands ſacs de cuir. On montra à Chardin, entre un grand nombre de curioſités, pluſieurs miroirs

Citadelle.

Tréſor.

Chardin, *ubi ſuprà*, p. 151, 152.

de deux ou trois pieds de hauteur, couverts d'émeraudes, de perles & de rubis; de grands coffres remplis d'aigrettes de diamans, & une chambre pleine de vaisselle d'or, comme de pots-à-oille avec leurs couvercles, de seaux & de marmites, de vases de toute grandeur, outre les plats, les assiettes, & les autres pièces ordinaires. L'Auteur observe que parmi les pierres qu'on garde dans ce trésor, il n'en vit aucune qui valût cinq cens pistoles, mais que leur quantité est innombrable. Il ajoute qu'*il se connoissoit assez en or & en pierreries* *, *pour n'avoir pas pris le faux pour le fin.*

* C'étoit son commerce.

Cours d'Ispahan.

Nous ne devons pas omettre dans cette description le Cours d'Ispahan, qui a deux mille deux cens pas de long sur cent dix de large. Le double rang de platanes dont il est bordé, les pavillons & les jardins agréables qui sont sur ses aîles, & le beau canal qui l'arrose dans toute sa longueur, & qui est coupé par des bassins, des cascades, & d'autres pièces d'eau, en font le principal ornement. Il est terminé par un magnifique palais, nommé *Mille arpens*, qui appartient encore aux Sofis.

Fauxbourgs.

Voilà ce que l'intérieur de cette superbe ville offre de plus remarquable. Elle a six grands fauxbourgs; quatre en-deçà de la rivière: sçavoir, *Abas-abad*, *Chems-abad*; *Cheik-sabana* & *Cadjouc*; & deux au-delà; qui sont *Seadet-abad* & *Zulfa.*

Abas-abad.

Abas-abad, qui n'a pas moins d'une demie-lieue de longueur, doit son origine & son nom à une colonie qu'Abbas

bas I. transporta de Tauris, pour l'établir dans ce quartier. C'est le plus grand fauxbourg d'Ispahan. Ses rues sont spacieuses, beaucoup mieux alignées que celles de la ville, & assez larges pour contenir un beau canal, bordé de chaque côté d'un double rang de platanes. Il contient douze Mosquées, dix-neuf bains publics, cinq Colléges, vingt-quatre Caravanserais, & deux mille maisons, dont quelques-unes sont des palais. Son bazar est une rotonde très-vaste, couverte d'un seul dôme, qui, au jugement de Chardin, est dans son genre un des plus grands morceaux d'architecture qu'on puisse voir.

Chems-abad & *Cheik-sabana*, sont deux fouxbourgs presque contigus, dont l'un contient six cens maisons, & l'autre deux cens. Chems-abad & Cheik-sabana.

Cadjouc est un quartier beaucoup plus considérable. On y compte douze Mosquées, quinze Caravanserais, huit Colléges, vingt-un bains, douze Bazars, un grand nombre de beaux palais, & onze cens maisons. A une petite distance de ce fauxbourg, on rencontre dans la campagne un gros village, nommé *Chehereston*, qui a près d'une lieue de long. Cadjouc.

Le cinquième fauxbourg, appellé *Seadet-abad*, c'est-à-dire, le séjour de la félicité, est en effet le plus agréable quartier d'Ispahan. Outre le palais des Sofis, qui en occupe la plus considérable portion, on y voit quantité de maisons de plaisance & d'hôtels particuliers, qui appartiennent aux plus grands Seigneurs de la Cour. Seadet-abad

Zulfa. *Zulfa*, ou *Julfa*, doit sa fondation à Abbas I, qui le peupla de Chrétiens tirés de l'Arménie, particulièrement de la ville de *Zulfa*, d'où ce fauxbourg a reçu son nom. Il a une lieue de long sur une largeur presque égale. Cinq grandes rues paralleles, traversées d'un grand nombre de petites rues, le coupent du Levant au Couchant. Outre ses caravanserais, ses bains & ses bazars, on y compte trois mille cinq cens maisons, onze Eglises chrétiennes, & deux Monastères. Quelques familles de Guebres occupent un canton particulier de ce fauxbourg. Le reste est habité par des Chrétiens, sans aucun mêlange de Mahométans.

Seadet-abad & Zulfa sont, comme je l'ai dit, au-delà du Zenderou. Ils communiquent à la ville par deux grands ponts, dont l'un se nomme *Babarouk*, & l'autre *Zulfa*. Le pont de Babarouk a trente-deux arches. On y arrive par deux grandes chaussées en talus, flanquées de murs, & terminées de chaque côté par deux tourelles de marbre brut. Ses fondemens sont une fois plus larges que les arches, & s'élevent si haut, que quand la rivière est basse, l'eau ne sçauroit monter jusqu'aux arches. Mais des soupiraux pratiqués dans l'épaisseur des fondations, lui laissent un libre cours par-dessous, & la font tomber en plusieurs cascades dans son lit ordinaire. Les arches sont percées à jour, dans toute la longueur du pont, une toise au-dessus du fondement, & de deux pieds en deux pieds il y a de grosses pierres quarrées, à l'aide desquelles, sans monter sur le pont,

Pont de Babarouk.

Chardin, *Ibid.* p. 220.

on peut traverser la rivière, en sautant d'une pierre à l'autre. La partie supérieure du pont est revêtue d'un haut parapet, bâti en arcades, & surmonté d'une terrasse qui est bordée d'une balustrade de pierre. Ces arcades sont couvertes de carreaux d'émail, & percées d'un bout à l'autre comme les arches. Cette petite galerie est assez large pour qu'un homme y puisse passer. On a joint à tous ces ouvrages six pavillons, deux au milieu du pont, & deux à chaque extrêmité. Ceux du milieu, qui sont les plus grands, forment un hexagone, dont le toît est plat. L'intérieur est peint & doré, & orné de cartouches qui contiennent plusieurs sentences en vers & en prose, telles que celle-ci :

Le monde est un pont : hâte-toi de le traverser.
Mesure & pese tout ce qui se trouve sur le passage ;
Tu verras que le mal environne le bien, & le surpasse.

Pont de Zulfa.

Le pont de Zulfa est encore plus grand que celui de Babarouk, parce que la rivière est plus large en cet endroit. Les deux chaussées, qui le précédent ont chacune quatre-vingt pas de long, & leur pente est presque insensible. Il est soutenu par trente-quatre arches de belle pierre grisâtre, & construit à-peu-près de la même manière que le pont de Babarouk. Huit personnes peuvent le traverser à la fois par différentes routes. Il y a sur le Zenderou un troisième pont, qui est aussi en face de la ville.

Climat d'Ispahan.

Iſpahan étant ſitué entre 32 & 33 degrés de latitude du Nord, jouit d'un beau ciel & d'un agréable climat. Il eſt plus oriental que Paris de 50 degrés, qui font mille grandes lieues *, ou treize cens cinquante lieues communes **. Ses plus longs jours ſont de quatorze heures neuf minutes. On y reſpire un air ſi ſain, que les Perſans ont coutume de dire, que *quiconque arrive en bonne ſanté à Iſpahan, n'y ſçauroit tomber malade.* Le froid & le chaud y ſont pourtant rigoureux dans leurs ſaiſons. Le printens commence dès le mois de Février, & les arbres les plus précoces ſont alors couverts de fleurs. Un vent frais, qui vient de l'Occident, régne pendant tout l'été. Il ſe leve régulièrement lorſque le ſoleil ſe couche, & rend les nuits ſi froides, qu'il faut ſe bien couvrir pour ſe garantir de ſes impreſſions. Les maladies longues & douloureuſes ſont preſque inconnues dans cette heureuſe contrée. Le mal vénérien, d'ailleurs très-commun dans toute la Perſe, a cela de particulier, qu'il ne produit ici aucunes puſtules ſur la peau, parce que l'air diſſipe tous les épanchemens de ce venin. La rouille ne s'attache à aucun métal, & ne gâte aucuns uſtenciles domeſtiques.

* *De 20 au degré.*

** *De 27 au degré.*

Idem. pag. 250.

Cette grande ville, dont le peuple eſt innombrable, eſt toujours abondamment pourvue de vivres, quoiqu'elle n'ait aucune rivière navigable, & que tout s'y porte ſur le dos des chameaux. Les Perſans appellent ces animaux *les navires de terre.* Il eſt vrai qu'il ne faut pas juger de la conſommation d'Iſpahan par celle qui ſe fait

dans nos capitales d'Europe. La frugalité eſt une vertu commune chez les Orientaux, & en particulier chez les Perſans. Ceux-ci ne mangent de la viande que le ſoir, & y mêlent toujours du riz ou des légumes. Si leurs tables, dit un Voyageur, étoient couvertes comme celles de Paris ou de Londres, il ſeroit ſans doute très-difficile de faire ſubſiſter un ſi grand peuple.

Origine de cette ville.

Quelques Ecrivains prétendent que cette ville a été bâtie ſur les ruines d'*Hécatompyle*, ancienne capitale de la Parthie; mais d'autres ſoutiennent que ſon origine eſt plus moderne. Elle fut priſe dans le ſeptième ſiécle du Chriſtianiſme par les Arabes, ſous le califat d'Omar, ſecond ſucceſſeur de Mahomet. Ses habitans l'abandonnerent dans le neuvième ſiécle, à cauſe d'une peſte qui la déſola, & allerent s'établir à Chehereſtoon, gros village dont j'ai parlé: ce qui ſuppoſe qu'Iſpahan étoit alors une ville médiocre. Entre le neuvième & le quatorzième ſiécles elle s'accrut conſidérablement, parce qu'elle devint la réſidence de pluſieurs Princes particuliers. Mais Tamerlan la ſaccagea en 1387, & fit un maſſacre preſque général de ſes habitans. On aſſure que cent ans après elle éprouva le même déſaſtre ſous un autre Prince Tartare nommé *Cotza*. Elle doit la grandeur où elle eſt parvenue depuis cent cinquante ans, à Abbas premier, qui tranſporta dans ce lieu le ſiége de l'Empire Perſan, que ſes prédéceſſeurs avoient établi à Casbin.

RUINES DE PERSÉPOLIS.

Idée générale de ce morceau d'antiquité. C'est un morceau de la plus haute antiquité, dont les Voyageurs ne parlent qu'avec admiration. Nous tâcherons d'en donner en peu de mots une idée distincte, en conciliant, autant qu'il sera possible, leurs différens récits. Il consiste dans les restes de plusieurs vastes édifices, dont le plus considérable paroît avoir été un palais ou un temple. Bâtiment principal. Ce principal bâtiment est situé sur une montagne qu'on a applanie en cet endroit, en y pratiquant trois grandes plate-formes, qui s'élevent en amphithéâtre, & qui soutiennent toute la masse de l'édifice. Un mur dont la hauteur commune est depuis vingt jusqu'à vingt-quatre pieds, mais qui est détruit ou endommagé en plusieurs endroits, régne au-devant & sur les côtés des plate-formes. Chardin lui donne douze cens pieds de long du Nord au Midi, seize cens quatre-vingt-dix de l'Est à l'Ouest, & environ quatre mille deux cens de circuit. La montagne, qui semble ici s'ouvrir en croissant, forme le reste de l'enceinte du côté de l'Est. Elle commence où le mur finit; mais elle est si roide & si escarpée, qu'elle n'offre en cet endroit aucun passage praticable. Les pierres du mur sont noires, d'une prodigieuse grandeur (1), la plupart très-dures, & presque généralement aussi polies que le marbre.

Chardin, T. IX. p. 50. Le Brun, T. II. p. 261. Herbert, p. 238. Figueroa, p. 144.

On arrive aux plate-formes par plusieurs

(1) Chardin assure qu'il y en a plusieurs de la grandeur de cinquante pieds, & que *les plus communes* ont trente pieds de long.

escaliers ; dont le principal a deux rampes, qui s'éloignent de quarante-deux pieds par le bas, & qui se rapprochent ensuite insensiblement jusqu'au haut, ce qui fait le plus bel effet du monde. Il est coupé, par un palier très-large, en deux parties, dont la plus basse a quarante-six marches, & l'autre cinquante-sept. Sa largeur est telle, & d'ailleurs ses marches sont si basses & si profondes, que douze chevaux pourroient y monter de front sans aucun obstacle. Il paroît avoir été taillé dans le roc ; mais plusieurs de ses degrés sont endommagés.

Première plate-forme.

Cet escalier conduit à la première plate-forme, qui offre la vue de deux grands portiques & de deux colonnes. Les portiques, dont l'un est plus bas que l'autre, ont 22 pieds de profondeur & treize de largeur. On a sculpté sur chacun de leurs pilastres une grande figure d'animal, qui a 22 pieds du poitrail à la croupe, & 14 de hauteur : les corps de ces animaux sont fort endommagés, & leurs têtes sont entièrement détruites. Le poitrail & les pieds de devant sortent des pilastres. Les deux colonnes se présentent entre les portiques, & sont la partie la mieux conservée de ces premières ruines. Leur matière est de marbre blanc : elles sont cannelées avec grace, & d'une très-belle proportion. Leur hauteur est de cinquante quatre pieds. Les chapiteaux & les autres ornemens supérieurs sont bien entendus ; les bases sont presque entièrement couvertes de terre. Il y avoit autrefois dans le même endroit deux autres colonnes, dont on voit quelques dé-

Portiques.

Colonnes.

bris, ainsi que les fosses où étoient leurs fondations.

A la gauche des portiques, du côté du Nord, il n'y a rien d'entier. On ne trouve que morceaux de marbre ou d'albâtre diversement sculptés, que tronçons de colonnes brisées & renversées, & d'autres ruines confuses. Mais du côté du Sud, après avoir fait cinquante ou soixante pas, on rencontre plusieurs escaliers qui conduisent à la seconde plate-forme. Elle est bordée d'une grande muraille, dont la hauteur est inégale, parce que le tems l'a fort endommagée. La partie occidentale de ce mur est remarquable par ses bas-reliefs. On y voit trois rangs de figures, les unes au-dessus des autres. Celles du rang le plus élevé n'ont que la moitié du corps, de la ceinture en bas, parce qu'il manque en cet endroit une assise de pierres. Les figures du second & du troisième rang sont assez entières : leur hauteur est d'environ trois pieds. Dans la partie orientale de la même muraille, & sur les rampes de pierre qui soutiennent les escaliers, on trouve d'autres bas-reliefs semblables. Il est assez difficile d'expliquer ce qu'ils représentent. Les uns croyent que c'est une procession de sacrificateurs; d'autres un triomphe militaire; d'autres une entrée de Souverain. Il y a beaucoup de variété dans la coëffure & l'habillement de ces figures. Les unes sont ornées d'arcs, de flèches & de piques; d'autres portent des vases de différentes formes; quelques-unes ont dans leur main des espèces de gâteaux. Il y en a plusieurs qui conduisent des animaux. Sur

Seconde plate-forme.

Bas-reliefs très-curieux.

la rampe d'un des escaliers, on voit un lion qui déchire un taureau.

Quand on est parvenu à la seconde esplanade, on entre dans un lieu ouvert, pavé de grandes tables de pierre. Deux rangs de colonnes brisées s'offrent d'abord à la vue. Chacun en contenoit six; mais il n'y en a qu'une d'entière, avec huit piédestaux & quelques débris des autres. L'espace qui les sépare est de 22 pieds. Un peu plus loin on trouve les restes d'une autre colonade, partagée en six rangs, qui contenoient chacun six colonnes. Il n'y en a que sept d'entières; mais on voit les bases de toutes les autres. A l'Ouest & à l'Est, on apperçoit les ruines de deux colonades semblables, qui avoient chacune un double rang de six colonnes. Il en reste cinq du côté de l'Ouest; celles de l'Est sont presque totalement ruinées. Ces colonnes sont de marbre & d'une élégante proportion, ayant quatre pieds de diamètre, & cinquante-six pieds de hauteur, en y comprenant la base & le chapiteau. Elles ont quarante cannelures, larges chacune de trois pouces. Leur ordre semble approcher du Dorique.

Grandes colonades.

Au bout de cette terrasse on trouve un grand perron, orné de bas-reliefs & d'inscriptions en caractères inconnus. Il conduit à la troisième plate-forme, qui est plus spacieuse que les deux autres. On y voit les ruines d'un magnifique bâtiment, qui paroît avoir été partagé en plusieurs corps de logis. Il n'y a rien d'entier, ni qui soit couvert. Des portiques à demi-détruits, des niches creuses, remplies

Troisième plate-forme.

de caractères qu'on ne peut déchiffer ; de vastes fondemens de pierre, dans lesquels on trouve quelques conduits souterrains, sont les principaux objets qui se présentent parmi un amas confus de ruines de toute espèce. Les pierres sont de marbre noir & d'une prodigieuse grandeur, la plupart chargées de moulures, de feuillages, & d'ornemens du plus grand goût. Le ciseau est par-tout élégant & ferme. Entre plusieurs bas-reliefs, qui paroissent représenter l'histoire de quelque héros Persan, il y en a cinq très-remarquables, que le Chevalier Chardin a fait dessiner. Dans le premier, on voit un personnage majestueux, accompagné de deux hommes qui paroissent ses Officiers, & qui soutiennent sur sa tête un parasol & un instrument inconnu, fait en forme de crosse. Au-dessus est une figure emblématique, répétée dans chacun des bas-reliefs. Elle consiste dans un buste d'homme, enté sur un corps aîlé, dont il ne paroît que les aîles. Il tient dans sa main deux cercles passés l'un dans l'autre. Le second dessein représente le même personnage, assis sur une chaise très-haute, les pieds appuyés sur un marche-pied. Cinq figures, qui sont debout, l'accompagnent. Au-dessous sont cinq rangs d'hommes, habillés & armés diversement. Il y en a dix à chaque rang. Dans le troisième bas-relief, ce personnage paroît assis de la même manière, ayant un homme derrière lui, & au-dessous trois rangs de figures, dont les bras étendus se croisent. La partie supérieure du même dessein offre quel-

Nouveaux bas-reliefs.

ques animaux, & le buste aîlé dont j'ai parlé. Le quatrième dessein représente, en trois cartouches, le même personnage aux prises avec trois monstres, dressés sur leurs pattes. Ces figures paroissent emblématiques. Le cinquième différe peu du troisième & du second. Tous les personnages taillés dans ces bas-reliefs, sont grands comme le naturel, à la réserve de quelques-uns qui sont gigantesques.

Les souterrains de cet édifice forment un labyrinthe curieux, mais de si difficile accès, qu'il n'a pas été possible à nos Voyageurs d'y pénétrer fort avant. On assure néanmoins que ses routes secretes ont trois ou quatre lieues de long, & conduisent à des caves, dont les unes servent de tombeaux, & les autres sont remplies de trésors inestimables. Chardin y entra avec trois hommes qui portoient des flambeaux; mais après un quart de lieue de chemin, il sentit une difficulté de respirer qui l'obligea de retourner sur ses pas. Il y apperçut un carrefour percé de cinq rues. *Pietro della Valle* assure y avoir vu une tour bâtie de marbre, & fermée de tous les côtés, à l'exception d'une petite porte inaccessible qui étoit au haut. Il jugea que cet édifice étoit un tombeau. Le Cadi d'un bourg voisin de Persépolis, raconta à Chardin une histoire assez particulière. Un Receveur de la province ayant dissipé les deniers de sa caisse, & se voyant menacé d'un cruel châtiment, résolut de tenter fortune dans ces souterrains, qui, selon l'opinion commune, renfermoient de grandes richess-

Souterrains.

ſes. Il y trouva une chambre remplie de pièces d'or, & revint au bout de quatre jours avec un riche butin. Quelque tems après il voulut retourner au même endroit; mais il ſe perdit apparemment dans ce labyrinthe; car on n'a jamais ſçu ce qu'il étoit devenu.

A quelque diſtance des ruines dont on vient de parler, on rencontre, en avançant vers la montagne, deux magnifiques tombeaux, taillés dans le roc, & environnés de butes eſcarpées qui en défendent l'accès. L'un eſt au Nord, & reſſemble à un Temple autant qu'à un tombeau. Sa façade, ornée de quatre colonnes, qui ſe ſont bien conſervées, a 72 pieds de large ſur 130 de haut. Les côtés, qui ont ſix pieds d'enfoncement, offrent chacun ſix figures d'un beau travail. Au milieu eſt une eſpèce de portail carré, mais rempli de mâçonnerie, & qui n'a jamais ſervi de porte. L'architrave & l'entablement ſont décorés de bas-reliefs. Entre pluſieurs repréſentations on y voit un rang d'animaux, qui orne la friſe, & au-deſſus deux rangs d'hommes, dont les bras étendus ſe croiſent. Le haut de l'ouvrage offre un autel chargé d'un braſier, & tout vis-à-vis un perſonnage appuyé ſur un arc. Entre l'autel & le perſonnage, on apperçoit en l'air une de ces figures aîlées dont j'ai déja fait mention.

Tombeaux.

Dans l'origine il n'y avoit aucune porte qui conduisît dans l'intérieur de ce tombeau, parce que les Perſes avoient pour maxime de cacher ſoigneuſement la ſépulture de leurs morts. Mais la curio-

ſité audacieuſe de quelque Perſan Arabe, car on ne peut imputer aux Guebres un tel ſacrilège, a fait au bas de la fauſſe porte une ouverture d'environ trois pieds, par laquelle on entre dans un caveau. On y voit deux tombes de marbre, ſans couverture & ſans oſſemens. Les pierres qui les couvroient ſont renverſées. L'autre tombeau, qui regarde l'Orient, eſt bâti à-peu-près dans le même goût que celui-ci.

Chardin & le Brun font mention de pluſieurs autres ruines fameuſes, qui ſe trouvent aux environs de Perſépolis, & en d'autres lieux, & qui donnent la plus haute idée du génie & de la magnificence des anciens Perſes. Mais nous en avons dit aſſez ſur ce ſujet. Il ſuffira d'obſerver que tous les monumens dont nous avons parlé, ont certainement été conſtruits ſous les Rois des deux premières races, & qu'on n'y trouve rien qui ne ſente une antiquité reculée. La forme des habillemens, les figures hiéroglyphiques, & les caractères des inſcriptions, inconnus aux Guebres mêmes, en ſont une preuve inconteſtable. Quant à la perfection de ces ouvrages, voici ce qu'en penſe un Voyageur très à portée d'en juger. « Je n'ai rien vu, dit-il, de ſi grand, ni de ſi magnifique. Ce n'eſt pas ſeulement un ouvrage de travail & de patience, comme les pyramides d'Egypte, qu'Horace a bien raiſon d'appeller une *merveille barbare*, puiſqu'elles ne ſont, après tout, qu'un amas de pierres. Il y a ici de l'art, de l'ordre & de l'induſtrie, & l'on peut

Obſervations ſur ces ruines.

Chardin; *Ibid.* p. 154.

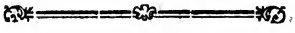
dire que c'est un chef-d'œuvre digne des plus grands maîtres. J'avoue qu'il y a quelques fautes contre les régles de la perspective & du dessein ; mais à prendre le tout en gros, c'est un ouvrage de bon goût, grand, majestueux, & bien exécuté ».

Les Persans Arabes donnent à ce lieu le nom de *Tchel-minar*, qui signifie quarante colonnes, & croyent que les Génies l'ont bâti. Ils l'appellent aussi quelquefois *Estakar*, du nom d'une grande ville qui étoit en cet endroit, & que les Grecs nommerent *Persépolis* (1). Les Guebres se persuadent que Keyomaras, leur premier Roi, en fut le fondateur, & que Giemschid l'acheva. On sçait qu'elle fut saccagée par Alexandre le Grand, qui, à l'instigation de la courtisane *Thaïs*, réduisit en cendre son magnifique palais, après en avoir tiré un butin inestimable. On voit dans le second Livre des Machabées, que cette ville se releva dans la suite, & subsistoit avec éclat sous Antiochus Epiphanes, le septième des Séleucides.

C'est probablement depuis l'invasion des Arabes, que ces précieux restes de Persépolis ont été principalement endommagés. L'horreur que ces peuples avoient de l'idolâtrie, dans la première ferveur.

(1) L'Auteur du Livre des Machabées l'appelle *Elymaïde*, ville d'Elam. Chardin conjecture qu'un de ses anciens noms étoit *Fars-abad*, ville du pays de Fars. Ainsi les Grecs, qui défiguroient sans scrupule tous les noms étrangers, ont pour cette fois rencontré juste en la nommant *Persépolis*, c'est-à-dire, ville de Perse.

du Mahométisme, leur faisoit détruire avec un fanatisme brutal, toutes les images peintes ou sculptées qu'ils rencontroient. Dans ces derniers tems on a tiré de ces mêmes ruines quantité de matériaux, pour l'ornement de plusieurs villes. Abbas I envoya chercher à Tchelminar une partie des marbres qui se voyent dans la grande Mosquée & dans le palais impérial d'Ispahan. On s'en est à plus forte raison servi pour décorer les temples & les palais de la ville de Chiraz, qui n'est qu'a douze lieues de l'ancienne Persépolis. Enfin, sous le régne de Sefi II, un Visir de la province, las de voir arriver dans ce lieu de nombreuses caravanes d'étrangers, qu'il étoit quelquefois obligé de défrayer, commanda au Vice-gouverneur du canton d'employer soixante hommes à la destruction entière de ce monument. Mais les gens du pays, qui tiroient un grand profit du passage de tant d'étrangers, firent à ce sujet de si vives remontrances, que le Visir eut ordre de se désister de cette barbare entreprise.



CHAPITRE XIII.

Des productions de la Perse.

Grains.

Le riz, le froment, l'orge, le seigle & le millet, sont presque les seuls grains que le pays produit. Les Persans, comme la plupart des autres nations de l'Asie, se nourrissent principalement de

riz, & ſont étonnés du peu d'uſage qu'en font les peuples de l'Occident. Ils diſent que le ciel nous a caché le plus pur & le plus délicieux des alimens. Le climat eſt ſi inégal dans ce vaſte Empire, que tandis qu'on ſeme dans un endroit on fait la moiſſon dans l'autre, & cela dans la ſeule diſtance de cent vingt lieues. Chardin obſerva avec ſurpriſe cette différence dans un voyage qu'il fit d'Ormuz à Iſpahan. Il ſe mit en chemin au mois de Février, & après trois ou quatre jours de marche, il vit qu'on coupoit les bleds dans la Caramanie. A meſure qu'il s'avança vers le Nord, il s'apperçut que le bled s'éloignoit de la maturité, & qu'à vingt journées de la Caramanie on commençoit à peine à le ſemer. A Iſpahan, qui eſt au centre du Royaume, la moiſſon ne ſe fait qu'au mois de Juin.

Chardin, T. IV. Chap. XVII.

Arroſement & culture des terres.

La fertilité des terres dépend principalement de la facilité de les arroſer, & comme l'eau eſt très-rare en Perſe, il n'y a point de pays au monde où l'on ſçache mieux la ménager. J'ai parlé des canaux ſouterrains qu'on a conſtruits dans pluſieurs provinces, pour recueillir les eaux qui tombent des montagnes, & ſuppléer à celles des rivières & des ſources, qui ſont ordinairement peu abondantes. La diſtribution s'en fait dans tous les champs, ſous les ordres d'un Magiſtrat appellé *Mirab*, ou Prince des eaux. On met ſur le canal qui conduit l'eau dans le champ, un taſſe de cuivre fort mince, percée d'un petit trou, par où l'eau entre peu-à-peu. C'eſt une manière de meſurer cette

diſtribution, & les Orientaux ſe ſervent auſſi de la même machine pour meſurer le tems. Quand la taſſe s'enfonce par le poids de l'eau, ce qui arrive d'ordinaire au bout de deux heures & demie, on ceſſe d'arroſer le champ. Les jardins payent un tribut annuel pour ces arroſemens, qui ſe font toutes les ſemaines.

Le labour ſe fait avec des bœufs, qu'on n'attache point par les cornes, mais auxquels on met un collier & un poitrail. Le ſoc des charrues eſt fort petit, & ne fait, pour ainſi dire, qu'effleurer la terre. A meſure que les ſillons ſont tracés, le laboureur briſe les mottes avec de gros maillets de bois, & paſſe enſuite la herſe. Il finit par donner avec la bêche une nouvelle façon à la terre, qu'il unit avec ſoin, & qu'il partage en pluſieurs carrés, ſemblables aux compartimens d'un jardin. Chaque carré eſt relevé ſur ſes bords de la hauteur d'un pied, afin que l'eau dont on l'arroſe puiſſe y ſéjourner.

Les Perſans engraiſſent leurs terres avec de la fiente de pigeon & des excrémens humains; mais ils laiſſent deux ans à l'air ce dernier fumier, avant que d'en faire uſage, & ils y mêlent une égale portion de terre, pour tempérer ſa chaleur. Ils battent le bled dans le champ même, non avec des fléaux, mais en faiſant paſſer deſſus de petits traineaux de bois, dont les roues ſont de fer, & dentelées comme des ſcies. Ces machines détachent les grains de l'épi, & briſent en même-tems la paille, qui ſert de nourriture à toutes ſortes de beſtiaux. On a

Machines pour battre les grains.

plus de peine à séparer le riz de son écorce. Ceux qui ont un grand nombre d'esclaves le font piler dans des mortiers de bois. Les autres se servent d'une machine, que Chardin décrit en ces termes. « Elle consiste en une grosse poutre, qui assene son coup sur le riz en écosse, lequel est mis dans une petite fosse creusée en terre, & garnie de brique, ayant environ trois pieds de diamètre & autant de profondeur. La poutre est longue de quatre pieds. Un de ses bouts roule sur un pivot: l'autre porte à sa volée un gros cercle de fer, un peu tranchant & fort épais, dont le diamètre est de quatre pouces. Un homme éleve la poutre en marchant sur la culasse, & la volée tombe sur le riz avec son cercle, qui coupe l'écosse du grain. L'art consiste à séparer le grain sans le briser. »

Culture des vignes.

Pour ce qui concerne la culture des vignes, le même Voyageur observe que dans l'Arménie, la Médie, & les autres provinces où l'hiver est long & rigoureux, on a coutume d'enterrer les seps pendant toute cette saison, & de ne les découvrir qu'au printems. Il croit que cette méthode pourroit réussir en d'autres lieux, & procurer des vins à plusieurs pays qui en manquent. Dans la Géorgie & l'Hircanie on ne donne presque aucune façon aux vignes, qui croissent naturellement autour des arbres de haute futaye, & qui rapportent d'excellens raisins. La coutume de les étayer avec des bâtons est généralement inconnue en Perse, où les seps sont assez forts

pour n'avoir pas beſoin de ſoutien. Lorſqu'on s'apperçoit que les fourmis, ou d'autres inſectes, attaquent le bois ou les grappes, on laboure le pied du ſep, & on y met de la terre neuve, ce qui ſuffit pour dérouter ces petits animaux.

Manière d'élever les melons.

La manière de cultiver les melons eſt auſſi ſimple. On les éleve en pleine campagne, ſans le ſecours des paillaſſons & des cloches. L'uſage eſt de les ſemer dans une terre mêlée de fiente de pigeon. Dès que leur tige commence à ſe montrer, on les met ſur des couches, afin que l'eau qui entre dans le champ ne les pourriſſe pas. Quand ils ont la groſſeur d'une noix, on dépouille la plante de la moitié de ſes fruits, principalement de ceux qui promettent le moins. On leur ôte auſſi avec la langue un petit duvet qui croît ſur leur peau, & qui retenant la pouſſière que le vent éleve, forme avec le tems une croute épaiſſe, qui conſume la ſeve, & empêche le fruit de profiter. Lorſqu'ils ſont gros comme des pommes, on renouvelle la couche, & de tems en tems on découvre la terre vers la racine, à deux ou trois pouces de profondeur, pour y mettre de la fiente de pigeon, qu'on recouvre de terreau.

Et de greffer les Dattiers.

La culture des dattiers a cela de remarquable, que quand ces arbres ſont femelles, & dans l'âge de porter des fruits, on ente deſſus, vers le ſommet, des branches de dattiers mâles en fleurs. C'eſt le moyen de féconder en quelque ſorte ces arbres, & l'on aſſure que ſans cette inoculation ils ne rapportent que des fruits maigres & inſipides.

Fruits. On compte ici plus de vingt espèces de melons. Les plus précoces, appellés *Guermec*, viennent au printems, & sont ronds & petits. C'est un fruit assez médiocre. Ceux qui viennent ensuite sont beaucoup meilleurs. Leur saison dure quatre mois, & le menu peuple n'a presque point alors d'autre aliment. On assure qu'il y a des gens qui en mangent jusqu'à trente livres dans un seul repas, sans en être incommodés, & qu'il s'en consomme plus à Ispahan dans un jour, que dans toute le France dans un mois. Les plus estimés viennent du Khorasan. Les Persans ont le secret de les conserver dans des caves.

Ibid. Chap. IV, V, & VI.

On vante les pommes & les poires de Géorgie, les grenádes & les raisins de Chiraz, & les oranges de Mézendran. Le Khorasan produit des oignons aussi délicats & aussi sucrés que des pommes. Les autres espèces sont en si grand nombre, que Chardin assure s'être trouvé à des repas, où l'on avoit servi plus de cinquante sortes de fruits. On garde les raisins sur la treille pendant tout l'hiver, sans autre précaution que d'envelopper les grapes dans des sacs de papier. Dans plusieurs quartiers de l'Irak-Agemi, principalement aux environs de Sultanié, où il croît beaucoup de violettes, on en mêle les feuilles avec le raisin sec, ce qui lui donne un goût exquis.

Arbres & plantes. La Perse étant un pays fort aride, on n'y voit pas la même abondance d'arbres & de plantes qui se trouve dans l'Inde. Les arbres les plus communs sont le pla-

tane, le ſapin, le cornouiller & le ſaule. On croit ici que le platane eſt un excellent préſervatif contre la peſte, & contre toute autre corruption de l'air ; c'eſt pourquoi on en a planté un ſi grand nombre à Iſpahan, à Chiraz, & dans d'autres villes. La plupart de nos racines & de nos légumes d'Europe, croiſſent avec ſuccès dans toute la Perſe. Les laitues romaines y ſont même meilleures qu'en aucun autre pays. On les mange crues, ſans aucun aſſaiſonnement.

Fleurs.

Toutes les eſpèces de fleurs que nous connoiſſons, ſe trouvent ici dans la plus grande abondance, excepté vers les parties méridionales, où la chaleur les brûle. Elles ont plus de parfum & des couleurs beaucoup plus vives que celles de l'Inde. Le Mézendran n'eſt qu'un parterre de fleurs depuis le mois de Septembre juſqu'à la fin d'Avril. On y voit des forêts qui ſont couvertes d'orangers. Les campagnes de l'Azerbijane & de l'Irak-Agemi, ſont naturellement émaillées de tulipes, d'anémones & de renoncules. En d'autres lieux, comme à Iſpahan, les jonquilles & mille autres fleurs croiſſent auſſi ſans culture. Entre celles qui ſont particulières à la Perſe, on diſtingue le *Gulmikec*, dont la tige ſe partage en pluſieurs branches, qui portent chacune une trentaine de fleurs. Leur incarnat eſt très-vif, & elles s'arrangent d'elles-mêmes avec ſymétrie en forme de touffe. Il y a ici des roſiers qui donnent des fleurs de trois couleurs. Pietro della Valle fait un conte puéril, lorſqu'il rapporte que les



Persans ont l'art de teindre les racines de certains arbrisseaux, & de leur faire rapporter des fleurs de la couleur qu'ils veulent.

Drogues. La Perse n'est pas moins fertile en drogues de toute espèce. On y trouve une grande abondance de noix de galle, des mastics, des gommes, de l'encens, de la térébenthine, de l'opium, de l'*Assa fœtida*, de la casse, du séné, de la noix vomique, & diverses sortes de manne, dont la plus estimée vient du Khorasan. L'arbre de l'encens, qui ressemble au poirier, croît particulièrement dans la Caramanie déserte. La gomme *Ammoniac*, que les Persans appellent *Ouscioc*, abonde dans la partie méridionale de l'Irak-Agemi. Le Khorasan produit beaucoup de rhubarbe, & ses habitans la mangent sans aucun dégoût. La plus estimée vient du royaume de Balk, & des autres contrées soumises aux Tartares. Le meilleur opium vient de *Linjan*, qui est à six lieues d'Ispahan. On recueille beaucoup de tabac dans tout le Royaume, particulièrement dans l'Irak-Agemi, dans le Chusistan, & dans la province de Lar. Les Persans, qui sont grands fumeurs, donnent la préférence au tabac du Brésil, qu'ils appellent *Tambacou-Inglesi*, parce qu'il leur est apporté par les Anglois. On cultive le saffran en plusieurs quartiers; mais le plus précieux est celui qu'on tire d'Hamadan & des bords de la mer Caspienne. L'*Assa-fœtida*, que les Orientaux appellent *Hing*, se trouve particulièrement dans le Khorasan septentrional, & découle d'une plante dont le nom Persan

eſt *Hiltit.* Cette drogue, qui nous paroît ſi puante, fait les délices de la plupart des Aſiatiques. Les Indiens en parfument tous leurs ragoûts.

On doit mettre au rang des productions les plus précieuſes de la Perſe, la Mumie, appellée ici *Moum*, c'eſt-à-dire, onguent. On en diſtingue deux ſortes; l'une qui vient des corps embaumés, l'autre qui coule des rochers. Il y a dans le Royaume deux ſources de cette dernière Mumie. La première eſt dans la Caramanie déſerte, au pays de *Sar*, & la ſeconde dans le Khoraſan. Celle de Caramanie eſt la meilleure. On aſſure qu'une demi-dragme de ce baume, guèrit en peu de tems les diſlocations & les meurtriſſures les plus dangereuſes. Les roches dont on le tire appartiennent au Roi, & ſont exactement gardées. On ne les ouvre qu'une fois l'an, & la gomme qu'elles rendent eſt dépoſée dans le tréſor. Les Perſans croyent que le prophête Daniel leur a enſeigné l'uſage & la préparation de la Mumie. L'huile de naphte eſt une autre production naturelle de certaines roches. La meilleure vient de l'Azerbijane ſeptentrionale & du Mézendran. Elle ſort des rochers auſſi claire & auſſi liquide que l'eau; mais elle s'épaiſſit avec le tems, & jaunit plus ou moins, ſelon l'expoſition des rochers d'où elle coule. Ceux qui ſont ſitués au Nord & au Couchant produiſent une huile qui conſerve ordinairement ſa blancheur: l'huile qui ſort des autres jaunit en vieilliſſant. Son principal uſage eſt pour la peinture, & pour la compoſition des vernis.

Deux ſortes de Mumie.

Ibid. p. 39.

Huile de Naphte.

Duvet particulier.

Le coton & la soye sont des productions communes. Il croît en Perse un arbrisseau tout-à-fait rare, dont le fruit oblong & verd est chargé d'un précieux duvet, qui se carde comme le coton, & qu'on employe à divers usages.

Métaux & minéraux.

Les montagnes dont tout le pays est couvert sont fécondes en métaux & en minéraux. Les métaux les plus communs sont le fer, l'acier, le cuivre & le plomb. L'acier de Perse a cela de particulier, qu'il est tellement rempli de parties de souffre, qu'en jettant la limaille dans le feu elle pétille comme la poudre à canon. Il est fin, mais fort cassant ; ce qui vient de la mauvaise trempe qu'on lui donne. Le cuivre du même pays est fort aigre, & veut être allié avec du cuivre du Japon ou de Suède. Il y a quelques mines d'or & d'argent ; mais elles sont si pauvres, que la dépense excéderoit le profit. L'abondance du soufre & de l'alun est telle, qu'on rencontre de vastes plaines qui en sont toutes couvertes. Il en est de même du sel, qu'on tire de la terre par gros quartiers, qui sont quelquefois si durs, qu'on s'en sert pour bâtir des maisons. L'Irak-Agemi, le Farsistan & le Kirman, en fournissent des carrières abondantes. L'antimoine & l'émeri sont rares, & de mauvaise qualité. Le pays ne produit point de vitriol, de mercure, ni d'étain. On y voit plusieurs mines d'ardoise, & des marbres de différentes couleurs. Les plus estimés viennent de Tauris, & sont presque aussi fins & aussi transparens que le cristal de roche. Leur couleur est un blanc de

Ibid. Chap. VII, VIII, & IX.

de lait, mêlé de quelques veines d'un vert pâle. On trouve aussi de l'azur aux environs de la même ville ; mais il n'a pas la qualité de celui de Tartarie.

Le sel ammoniac, l'orpiment, & le pétreol, sont d'autres productions minérales de la même contrée. Mais ce qu'elle offre de plus précieux en ce genre sont ses mines de Turquoises. Il y en a deux célébres, l'une aux environs de Nischapour dans le Khorasan, & l'autre dans une montagne nommée *Firous-cou*, qui est sur les confis de l'Hyrcanie. Les Persans appellent ces pierres précieuses *Firous*, apparemment du nom de cette montagne. Nous les nommons Turquoises, peut-être parce qu'elles sont originairement venues en Europe par le canal de la Turquie. On en a découvert dans ces derniers tems une troisiéme mine ; mais les pierres n'en sont pas si belles. On les appelle *Turquoises de la nouvelle roche*, pour les distinguer des autres. J'ai parlé ailleurs des perles qui se trouvent dans le golfe Persique, aux environs de l'isle de *Baharem*. Un Voyageur en a vu pêcher une du poids de cinquante grains. Les perles ordinaires en pesent dix ou douze. Le nom Persan de cette pierre est *Mervarid*, qui signifie *production de la lumière*, & qui est peut-être la racine de celui que les Grecs & les Latins lui ont donné (1).

Turquoises.

Les chevaux de Perse sont les plus beaux de l'Orient après ceux d'Arabie. Ils sont hauts, étroits du corsage, la tête petite, la jambe fine & déliée, doux,

Animaux domestiques & sauvages.

(1) Μαργαρίτης, *Margarita*.

maniables, vifs & légers, & de grand travail. Ils portent la tête au vent comme les chevaux Anglois. On n'a point ici l'usage de les couper. Il s'en fait un grand transport en Turquie & aux Indes.

Les mules Persannes sont à proportion autant estimées, & servent aussi de monture. Il y a une race d'ânes qui viennent d'Arabie, & qui sont aussi légers & aussi disciplinables que les chevaux. Leur allure est très-douces, & c'est la monture ordinaire des Ecclésiastiques.

Le pays produit une grande multitude de chameaux. Les plus forts se trouvent dans les parties septentrionales, & portent jusqu'à douze ou treize cens. Il y en a qui ne servent que pour la course. Ils vont toujours au grand trot, & avec tant de vîtesse, qu'un cheval ne peut les suivre qu'au galop. Dans quelques provinces, où l'orge & la paille sont rares, on nourrit ces animaux avec du poisson sec & des dattes. On les conduit au son de la voix avec une manière de chant, & ils vont lentement ou vîte, suivant le ton du conducteur.

Les bœufs ne sont pas moins communs. On les employe aussi à porter des fardeaux, &, plus ordinairement, à labourer. Les cochons sont assez rares, parce que c'est un aliment interdit aux Musulmans. Il y a une telle abondance de moutons & de chévres, qu'on voit des plaines de quatre ou cinq lieues qui en sont couvertes. Il se trouve ici de gros moutons, dont la queue pese jusqu'à trente
Ibid. p. 82. livres. On leur attache une petite brouet-

te à deux roues, qui leur sert à soutenir ce fardeaux.

La Perse étant en général un pays très-découvert, les animaux sauvages ne peuvent y être fort communs. Mais par-tout où il y a des bois, comme en Hyrcanie & en Géorgie, on trouve des cerfs, des gazelles, des lions, des ours, des sangliers, des tigres, des léopards, & un animal particulier, appellé *Chakal*, que son instinct farouche porte à déterrer les corps, & qui attaque même quelquefois les vivans. Il ressemble assez au renard: mais il est plus gros, & il a le poil plus rude & plus épais. Son cri est un hurlement aigu & lugubre, qu'il traîne comme un chat qui miaule.

On éleve ici une prodigieuse quantité de pigeons, moins pour s'en nourrir que pour avoir leur fiente, qui est un excellent fumier. On compte aux environs d'Ispahan plus de trois mille colombiers, bâtis de brique, & cinq ou six fois plus grands que les nôtres. Les perdrix de Perse ont communément la grosseur de nos poulets, & sont d'une excellente qualité. Les canards sauvages, les pluviers, les grues, les hérons & les bécasses, se trouvent par-tout, mais en plus grande abondance dans les provinces septentrionales. Le *Noura* est un petit oiseau particulier, qui gazouille continuellement, & qui répéte plaisamment tout ce qu'il entend. Parmi les grands oiseaux, le pélican est le plus remarquable. Son duvet est blanc & très-doux. Sa tête est fort menue, mais son bec est de Oiseaux.

la grosseur du bras, & n'a pas moins de dix-huit ou vingt pouces de longueur. Il l'étend ordinairement sur son dos, pour le laisser reposer. Cet oiseau vit de pêche, & surprend le poisson avec une merveilleuse adresse. Il a sous son bec une large poche qu'il replie, & qui peut contenir un assez grand volume d'eau. Sa coutume est de faire son nid dans des lieux arides, afin d'y être plus en sûreté. On assure qu'il va quelquefois chercher de l'eau pour ses petits jusqu'à deux journées de chemin, & qu'il la leur apporte dans la poche de son bec. C'est pour cela que les Persans lui ont donné le nom de *Tacab*, ou de porteur d'eau, & c'est peut-être aussi ce qui a fait dire que le pélican s'ouvre la poitrine pour nourrir ses petits.

Il y a en Perse beaucoup d'oiseaux de proie, dont les plus beaux se prennent dans les montagnes du Farsistan. On les dresse à la chasse du vol, & les derniers Sofis n'en avoient pas moins de 800 dans laur vénérie. Plusieurs particuliers en entretiennent aussi un grand nombre, chacun ayant la liberté de chasser à l'oiseau ou au fusil. On leur enseigne à arrêter toutes sortes d'oiseaux, des lapins & des lievres, & même des bêtes fauves. L'oiseau fond rapidement sur le coû de l'animal qu'on lui montre, lui bat les yeux avec ses aîles, le pique de ses serres & de son bec, & l'étourdit si fort, que les chasseurs ont le tems d'arriver pour saisir leur proie. O a soin de courir quelque tems la bête, & de la bien fatiguer, avant que de lâcher l'oiseau def-

sus. Dans les grandes chasses on se sert de lions, de tigres, de panthéres, d'onces (1) & de léopards apprivoisés. Les piqueurs les menent à cheval, enchaînés sur la croupe, & les yeux bandés ; & quelquefois on les met dans des cages de fer, que portent des éléphans. Lorsqu'on apperçoit la bête, on les lâche contre elle, après leur avoir ôté leur bandeau. Ils s'élancent dessus avec impétuosité, & l'attaquent vigouresement lorsqu'ils peuvent la joindre. S'ils ne la prennent pas d'abord, ils se rebutent. Le conducteur va les reprendre, & les remet à la chaîne. La chasse des gazelles & des chévres sauvages se fait avec des chameaux, derrière lesquels on se cache, & qu'on accoutume à suivre ces animaux pas-à-pas. Lorsqu'on peut en approcher à la portée du mousquet, on tire dessus. Le chameau poursuit l'animal blessé jusqu'à ce qu'il tombe, & s'arrête pour garder sa proie. S'il revient sur ses pas, c'est une marque que le coup n'a pas été mortel. Les chasses royales se font ici avec le même appareil qu'à la Chine & dans l'Indostan. On entoure de filets une grande plaine, où l'on pousse les bêtes de quinze ou vingt lieues à la ronde, en faisant battre le pays par plusieurs milliers d'hommes. Le Roi lance la première fléche, & à ce signal chacun attaque les animaux enfermés dans l'enceinte. Dans les chasses ordinaires, on tue sept ou huit cens bêtes : dans les plus heu-

(1) Espece de loups cerviers, tachetés comme les tigres.

reuses on en a tué jusqu'à quatorze mille.

Insectes, Reptiles.

La Perse n'est point en proie à cette multitude de reptiles dangereux qui se trouvent dans l'Inde. Ses seuls animaux venimeux sont de gros scorpions noirs, dont la piqûre est mortelle, & des lézards longs d'environ trois pieds, qui attaquent quelquefois les hommes. Les moucherons, les puces, & les mille-pieds, sont les insectes les plus communs. Les sauterelles font de grands ravages dans certaines provinces. On trouve l'été dans les cîternes, & dans la plupart des sources, de petits insectes rouges, aîlés, & si menus, qu'en versant de l'eau dans un linge ils passent avec elle, sans qu'il soit presque possible de les en séparer. On apperçoit leurs aîles, lorsqu'ils s'élevent au-dessus de l'eau. Les Orientaux les nomment *Kirm*. Quelques gens se persuadent que c'est dans les mêmes eaux que s'engendrent originairement d'autres petits insectes, presque aussi déliés, qui causent des douleurs aigues aux personnes qui voyagent vers le golfe Persique. C'est un mal assez commun dans la haute Asie, & dont les symptômes sont particuliers. Ces vers, aussi menus que la plus fine corde de boyau, ont quelquefois la longueur de trois ou quatre pieds. On ne sçait comment ils entrent dans le corps; mais ils sortent ordinairement par les jambes, après y avoir causé une demangeaison violente, suivie d'une douloureuse inflammation. Dès que le ver commence à sortir, on l'attache avec un fil de soye à une brochette de

Ibid. Tome IX. p. 208.

bois, & on le roule autour à mesure qu'il paroît. Pendant cette opération, qui dure plusieurs jours, on laisse la brochette sur la partie malade, qu'on couvre d'une pelure d'oignon, pour mûrir la tumeur, & faciliter le passage du ver. On le roule ainsi tous les matins, en prenant bien garde de tirer trop fort, & de rompre le ver, ce qui seroit suivi d'un accident mortel.

La mer Caspienne est fort poissonneuse, & le golfe Persique nourrit peut-être dans son sein plus de poissons qu'aucune autre mer. On y pêche deux fois le jour, & ce que les pêcheurs n'ont pas vendu le matin, ou au coucher du soleil, ils le rejettent dans la mer. On prend sur la côte du même golfe, du côté de l'Arabie, un gros poisson, dont le goût est exquis. Chardin, sans nous apprendre son nom, dit que sa chair est rouge, & qu'il pese deux ou trois cens livres. On le sale comme le bœuf; mais le moyen le plus sûr de le conserver, est de le sécher au soleil ou à la fumée.

Poissons.

Ibid. Chapitre X.

Quant au poisson d'eau douce, il se trouve aussi en assez grande abondance dans les rivières un peu profondes, dans les lacs, & dans les kerises. Celui des kerises est le plus commun. Il y en a de fort gros; mais il n'est pas bon, ses œufs sur-tout sont très-dangereux. La rivière d'Ispahan produit beaucoup de cancres, qui se traînent sur le rivage, & qui montent jusqu'au haut des arbres, où ils vivent de feuilles. C'est-là qu'on va les prendre, & c'est un manger très-délicat.

CHAPITRE XIV.

Mœurs & usages des Persans. Portrait de ce peuple.

J'EN ai dit assez dans le sixième Chapitre de ce Volume, pour donner une juste idée des usages & du naturel des Guebres, habitans primitifs de la Perse. Leur vie est si obscure, & leurs mœurs sont si simples, qu'il seroit inutile d'entrer sur ce sujet dans de plus grands détails. Je me bornerai donc ici à faire connoître la manière de vivre & le génie des Mahométans, Arabes & Tartares, qui ont subjugué la Perse, & qui sont depuis plusieurs siècles le peuple dominant. C'est par cette description que je terminerai l'Histoire des Persans.

§. I.

Habillemens, meubles, équipages.

Habits des hommes.

L'habit des Persans Arabes & Tartares, différe peu de celui des Mogols de l'Inde. Il consiste dans une chemise, ouverte sur la poitrine, & qui descend jusqu'aux genoux; dans une veste, qui tombe un peu bas, & dans une robe qu'on met pardessus, & qui est encore plus longue. La chemise & la veste sont ordinairement de toile de coton. La robe est de drap, de satin broché, de brocard d'or ou d'argent, suivant les conditions. On la garnit de martre, & d'autres fourrures précieuses, qu'on tire du Khorasan; ou on

Chardin, Tome IV, Chap. XIII; Herbert, p. 362.

la borde de dentelles d'or ou d'argent, de galons plats, ou de riches broderies. Les Perſans ſont en général très-recherchés dans leurs habillemens. Ils aiment ſur-tout la diverſité des couleurs, qui ſont, diſent-ils, l'image des plaiſirs variés du paradis. Cette bigarure forme dans les places & les promenades publiques des grandes villes, un ſpectacle tout-à-fait ſingulier. Ils joignent à cela de longs caleçons, qui deſcendent juſqu'à la cheville du pied; & ſur le haut deſquels ils laiſſent tomber leur chemiſe. Leurs bas ſont de drap, & ſi courts, qu'ils ne vont pas au genou. L'uſage en eſt très-moderne, & n'eſt dû qu'à la fréquentation des Européens. On ſe couvroit auparavant la jambe avec une longue bande de toile, qu'on rouloit depuis le genou juſqu'au pied. Beaucoup de gens du commun uſent encore aujourd'hui de cette chauſſure. Les ſouliers ſont de maroquin de différentes couleurs, & faits en forme de pantouffles, avec un talon haut & étroit, garni d'une lame de fer ou de clous.

Le turban Perſan, appellé *Dulbend*, eſt plus haut & plus majeſtueux que celui des Turcs. Le fond eſt d'une groſſe toile blanche, qu'on roule en pluſieurs tours, & par-deſſus laquelle on met une mouſſeline très-fine, ou quelque étoffe plus précieuſe, comme un taffetas léger à fleurs d'or ou d'argent. Ses bouts, qui ſont chargés d'ornemens, ſe nouent avec grâce ſur le ſommet de la tête, & forment une riche aigrette, qui donne un air tout-à-fait noble à cette coeffure. On met **Turban Perſan.**

sous le turban une calotte de drap ou de toile piquée.

Constance dans les modes.

Tel est depuis plusieurs siécles l'habillement des Persans, qui ne sont point sujets à ces bizarres vicissitudes de modes que nous éprouvons en Europe. Chardin vit dans le trésor du Roi les habits de Tamerlan. Ils ont exactement la forme des habits modernes.

Usages de propreté.

Les Persans ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la levre superieure, où ils ont une moustache épaisse. Ils rasent tout le reste, ou portent la barbe si courte, qu'elle cache à peine la superficie de la peau. Ils regardent avec mepris les grandes barbes des Turcs, qu'ils nomment grossièrement *balais de privé*. Les Ecclésiastiques & les Dévots l'ont un peu plus longue. Ils se frottent les parties velues du corps d'une huile appellée *Douae*, qui en fait tomber tous les poils. Ils coupent aussi leurs cheveux, à l'exception d'une petite tresse qu'ils laissent au sommet de la tête, afin, disent-ils, qu'au jour de la résurrection Mahomet les reconnoisse à cette marque, & les distingue des Infideles. Les Barbiers Persans ont la main extrêmement adroite. Quand ils ont rasé la tête, ce qu'ils font avec tant de légereté qu'on sent à peine le rasoir, ils coupent les ongles des mains & des pieds, font craquer les doigts en les tirant; & manient de la même manière la tête, les bras, & les épaules, ce qui est un soulagement sensible pour le corps. J'ai vu pratiquer en Turquie la même méthode.

Bains.

La coutume des hommes & des femmes

eſt de ſe frotter le matin les ſourcils d'une pommade noire, & de paſſer dans leur paupière un poinçon d'acier, pour ſe fortifier la vue. L'uſage des bains eſt également général chez les deux ſexes. Ils conſiſtent ordinairement en trois petites ſalles, qui ne reçoivent de jour que par quelques carreaux de verre placés au haut de la voute. On ſe déshabille dans la première chambre, & on ſe met autour du corps un linge, qui couvre la ceinture & les cuiſſes. On paſſe enſuite dans la ſeconde ſalle, qui ſert d'étuve. Un valet y verſe en abondance de l'eau ſur les épaules, & frotte rudement le corps avec une mitaine de bouracan. Après cette friction on entre dans la troiſième chambre, où eſt un baſſin carré dans lequel on ſe baigne, & qui peut contenir dix ou douze perſonnes.

Habillement & parure des femmes.

L'habillement des femmes eſt un peu différent de celui des hommes. Leurs caleçons & leurs veſtes ont plus de longueur. Elles portent, au lieu de bas, des brodequins d'une riche étoffe, qui embraſſent le bas de la jambe. Elles ſe coeffent fort ſimplement, laiſſant flotter leurs cheveux, & les partageant en pluſieurs groſſes treſſes, qui tombent ſur la ceinture, & dont l'extrêmité eſt garnie de pierres précieuſes, ou d'ornemens d'or ou d'argent. Les femmes mariées ſe couvrent la tête d'un bandeau, diſpoſé en triangle, & enrichi des pierreries, ou d'autres ornemens, ſuivant les conditions. Les filles portent de petits bonnets de différente forme. Les unes & les autres mettent ſur cette coef-

ſure un voile qui tombe ſur les épaules ; & ſe paſſent ſous le menton une eſpèce de guimpe, qui cache leur ſein. Quand elles ſortent, elles ajoutent à tout cela un grand voile, dans lequel elles s'enveloppent, & elles ſe couvrent le viſage d'un linge, qui eſt travaillé en rézeau à la hauteur des yeux, afin qu'elles puiſſent voir au travers.

Les petites tailles ſont plus eſtimées ici dans les femmes que les grandes. On y fait un cas particulier des cheveux noirs, & des ſourcils de même couleur, ſur-tout lorſqu'ils ſont épais & qu'ils ſe joignent. Les Dames Perſannes ne connoiſſant pas l'uſage des mouches d'étoffe, ſe font avec le pinceau, vers le bas du front, de petites marques noires, diſpoſées en loſange. Elles ont dans la foſſette du menton une autre marque violette, qu'elles ſe font avec la pointe d'une lancette. Leur fard eſt une pommade jaune, nommée *Hanna*, compoſée de feuilles de paſtel. Elles s'en frottent le viſage, les mains & les pieds, pour les préſerver du hâle. Les bijoux dont elles ſe parent, ſont des aigrettes de pierreries, qu'elles mettent à leur coeffure ; des tours de perles, qui s'attachent aux oreilles, & qui paſſent ſous le menton ; des anneaux enrichis de perles & de rubis, qu'on porte à la narine gauche, en forme de pendeloques, ou au haut du nez, dont ils couvrent tout un côté ; des bracelets précieux ; des bagues ſans nombre, des chaînes d'or ou de perles, auxquelles on attache une boîte d'or, percée à jour, qui contient des

parfums. Les Princesses du sang royal ont le privilége de porter un poignard à leur ceinture.

Meubles des Persans.

Les principaux meubles des Persans sont des tapis ou des nattes dont on couvre les planchers, & sur lesquels on étend de petits matelas, qui servent de siéges. Leurs lits consistent en un simple matelas, un drap, une couverture piquée, & un oreiller. On les étend le soir sur le tapis des chambres, & le matin on plie le tout dans une toile. On ne connoît point ici l'usage des housses ni des tours de lit. Chez les Grands, les planchers sont couverts d'un feutre épais, sur lequel on met un magnifique tapis. Les matelas, disposés autour de la salle pour servir de siéges, ont de riches couvertures de velours ou de brocard, & sont garnis de carreaux épais contre lesquels le dos est appuyé. On y est assis beaucoup plus commodément que sur nos chaises. D'espace en espace il y a des vases d'argent, qui servent de crachoirs.

Equipages. Manière de voyager.

L'usage des carrosses est absolument inconnu en Perse. Les personnes d'un rang distingué vont à cheval. Les mules, les chameaux ou les ânes, sont la monture des gens du commun : il n'est guère de particulier qui n'ait la sienne. Quand un homme de qualité sort de sa maison, il est accompagné de plusieurs valets, dont les uns sont à pied, & les autres à cheval. Ceux-ci mènent ordinairement en lesse quelques chevaux de parade. Leurs harnois & leurs selles sont couvertes de lames d'or, & les housses sont chargées de broderie. Un des

valets à cheval porte une espèce de toilette, dans laquelle il y a une robe & un turban; un autre tient à la main une bouteille de tabac. Dans les courses qui se font hors de la ville, un troisième valet porte l'*Yaƒtan*, c'est-à-dire, quelques provisions de bouche, enfermées dans deux petits coffres. Quand le maître descend de cheval, & s'arrête dans la campagne, on étend un tapis sur lequel il s'assied, soit pour fumer, soit pour faire une légere collation.

Chardin, *Ibid.* Chapitre XI.

Les Persans ne prennent aucun plaisir à se promener à pied, & soutiennent que c'est un exercice extravagant. Ils demandent avec gravité à un étranger qui se promene dans un jardin, ce qu'il va faire au bout d'une allée, & pourquoi il en revient sur le champ, ne comprenant pas qu'on puisse, sans aucun dessein, avancer & rétrograder ainsi continuellement dans un même lieu. Les Turcs pensent là-dessus de la même manière que les Persans, & cette idée peut venir en partie du caractère grave de ces Orientaux, qui sont en général moins dissipés & moins inquiets que nous, & en partie de la vie paresseuse qu'ils menent dans leurs maisons, où ils sont presque toujours assis ou couchés.

Les voyages de pure curiosité ne leur paroissent pas moins ridicules. Louis XIV ayant envoyé en Perse des Députés, dont les lettres de créance portoient que *c'étoient des Gentilshommes curieux de voyager*, on eut de la peine à rendre ces paroles en Persan, & à faire comprendre aux Ministres du Sofi ce qu'elles signifioient. Ils de-

manderent d'un air étonné s'il y avoit en Europe des hommes assez insensés, pour entreprendre des courses de trois ou quatre mille lieues, sans autre motif que celui de voir des contrées inconnues. Ils pardonnent à ceux qui voyagent pour commercer ; mais tout étranger qui ne prend pas la qualité de marchand passe chez eux pour un espion, & les gens qui tiennent à la Cour croiroient commettre un crime d'état s'ils le recevoient dans leur maison.

Les Persans ne voyagent donc que pour des affaires pressantes. Si c'est dans la belle saison, on marche la nuit, pour éviter les chaleurs, qui accableroient également les hommes & les bêtes de charge. Les grandes traites sont de neuf lieues, & les petites de cinq ou six. On trouve par-tout, à certaines distances, des caravanserais commodes, où l'on est logé gratuitement. Mais il faut porter des vivres, du linge, des ustenciles de table, des lits, &, si j'ose le dire, toute une maison. On met les tapis, le lit & les habits dans une grande valise, appellée *Mafras*. Un cheval en porte deux. Les provisions de bouche sont dans l'*Yactan*, qui consiste en deux boîtes carrées, revêtues de feutre par dehors, & de cuir par dedans. Elles tiennent l'une à l'autre par des bandes de cuir, & on les passe sur la selle. On y enferme non-seulement les vivres, mais le linge & les ustenciles de table, le caffé, le sorbet, des liqueurs, & quelquefois de la glace. Comme on ne trouve pas par-tout de bonne eau, le valet qui a l'Yactan en garde, en porte dans une outre suspendue aux san-

Ibid. Tome III. pag. 34. Herbert, p. 190.

gles du cheval. Les femmes voyagent dans des paniers, qui ont la forme de nos berceaux. Ces voitures, appellées *Cajuas*, se couvrent ordinairement d'écarlate, & sont si basses qu'on ne peut s'y tenir debout. Un chameau en porte deux.

§. II.

Repas, visites, cérémonies remarquables.

A quoi on peut attribuer la sobriété des Orientaux.

La sobriété est chez les peuples de l'Asie une vertu de tempérament & de climat. Ils habitent un pays qui est en général beaucoup plus chaud que le nôtre, & dans lequel on ne trouve pas la même abondance ni la même variété d'alimens qu'en Europe. Ils font d'ailleurs peu d'exercice, & loin d'aiguiser leur appétit par les moyens que nous mettons en œuvre, il semble qu'ils ne cherchent qu'à l'amortir par l'usage continuel du tabac à fumer, de l'opium, & de plusieurs liqueurs froides & assoupissantes. Voilà sans doute les principales causes de la frugalité des Orientaux.

Chardin, Tome IV, Chap. XV & XVI.

Alimens usités en Perse.

Les Persans ne font que deux repas, l'un entre onze heures & midi, l'autre au coucher du soleil. On leur sert au dîner des fruits, du laitage, & des confitures. Ils mangent à souper des mets un peu plus solides, tels que des potages aux fruits & aux herbes, des viandes rôties, des œufs, des légumes, & sur-tout du *pilau*, qui est un mélange de riz & de viande. L'assaisonnement ordinaire de leurs mets, consiste dans quelques tranches de citron, & quelques herbes fortes, qu'on met sur la table,

à côté de chaque convive. Leurs repas ordinaires sont à un seul service, & ne durent guère qu'une demi-heure.

Dans les parties méridionales de la Perse, l'usage du pain de froment est inconnu parmi le peuple. On y supplée par des pâtes de riz qu'on mange avec la viande. La manière de les apprêter est de cuire le riz à sec, & de le partager en plusieurs petites boules de la grosseur de nos talmouses. C'est un aliment léger, rafraîchissant, d'un goût agréable, & d'une digestion facile. Lorsqu'on commence à s'y accoutumer, on se dégoûte insensiblement du pain. Pain de riz

Dans les autres parties du Royaume, le pain de froment est d'un usage assez commun. Sa plus grande épaisseur est celle d'un doigt, & souvent il est beaucoup plus mince. Les Persans n'y mettent point de levain. La coutume du peuple est de le faire cuire sur des platines de fer; mais dans toutes les bonnes maisons il y a des fours. On seme ordinairement sur le pain des graines de pavot, de sésame, d'anis ou de fenouil. Les Indiens le frottent d'*Assa fœtida*. Pain de froment.

Les viandes dont on use le plus communément sont l'agneau, le chevreau, le mouton, les poulets & les chapons. On ne fait point de cas du bœuf, du veau, ni du gibier. En général, les Persans mangent très-peu de viande. Si cette abstinence les préserve de plusieurs maladies qui nous affligent, elle empêche d'autre part qu'ils ne soient aussi forts & aussi capables de travail que nous, & d'ailleurs on ne voit pas qu'elle leur procure une vie plus lon-

gue. Les Indiens, qui font encore plus sobres que les Persans, vivent en général moins long-tems que les Européens.

On mange sur des tapis ou sur des nattes, dans la même posture qu'on y est assis. La vaisselle est de porcelaine, ou de terre commune. On ne se sert ni de napes, ni de serviettes, ni de fourchettes, ni de couteaux. On a seulement de grandes cuilleres, longues de douze ou quinze pouces, pour prendre les choses liquides. Pour ce qui est de la viande on la déchire avec les doigts, & l'enveloppant de riz on en fait plusieurs boules, qu'on porte à la bouche, & qu'on avale sans les mâcher. Les Persans reçoivent à leur table tous ceux qui s'y présentent. Ils ne gardent jamais rien d'un jour à l'autre, faisant charitablement distribuer aux pauvres les restes de chaque repas.

Boissons. L'eau est la seule boisson du dîner. On prend le soir du *Sorbet*, qui est un breuvage fort agréable, composé de jus de citron, de grenade, & de quelques autres fruits acides, qu'on mêle avec du sucre & de l'eau, en y ajoutant des feuilles de violette, & quelquefois de l'eau rose. Les

Sorbets. Orientaux le nomment *Sherbet* & *Zerbet*. On le boit avec ces grandes cuilleres dont j'ai parlé. La matière des sorbets est différente selon le pays. En Turquie c'est une poudre assez fine, qui se garde dans des pots. On en met une cuillerée dans un verre d'eau, où cette poudre se fond d'elle-même, sans qu'il soit nécessaire de la battre. Celle d'Alexandrie est la plus estimée, & forme une boisson infiniment plus déli-

cate que toutes nos liqueurs fraîches. Dans quelques endroits on pétrit légerement la même poudre, & on en fait des pains, de la grosseur de nos grands pains de sucre, mais beaucoup moins pesans. L'usage presque général de la Perse, est de réduire le sorbet en syrop, pour le conserver, à cause de la sécheresse de l'air, qui le durciroit trop s'il étoit en poudre ou en pâte.

Les Persans ont une autre liqueur rafraîchissante qu'ils composent avec des bourgeons de saule, & dont ils permettent l'usage aux malades. Ils distilent la même eau, & en tirent une essence qui entre dans la composition de leurs parfums. Leur eau-rose est très-estimée dans toute l'Asie, & se transporte jusqu'aux extrémités de l'Inde. Ils en tirent deux essences, dont l'une rend la quatrième partie de la liqueur qu'on met à l'alambic, & l'autre appelée *Atre*, se réduit à si peu de chose, que de quarante livres d'eau on ne tire qu'une demi-dragme d'huile. Le prix de cette dernière essence monte quelquefois à deux cens écus l'once. Les Orientaux préférent son odeur à celle de l'ambre-gris.

Le caffé est un breuvage qui étoit commun en Perse long-tems avant qu'il fût connu en Europe. On l'appelle ici *Cofa* & *Coho* : les Arabes & les Turcs lui donnent le nom de *Cahua*. On le prend dans des maisons publiques, très-semblables à nos *Cafés* par le concours de Mollahs, de Poëtes, de Nouvellistes, & d'hommes oisifs de tout état qui s'y rassemblent. On y débite les nouvelles ; on y parle de politique & de guerre ; on censure en liberté les

Généraux & les Ministres : *Le Gouvernement*, dit Chardin, *ne se mettant en peine que des actions des hommes, & s'embarrassant peu de leurs vains discours.* Les Poëtes y récitent leurs vers, & les Mollahs y débitent des sermons, qui sont ordinairement payés de quelques aumônes. Ces Caffés étoient autrefois des maisons infâmes où de jeunes Géorgiens, habillés & fardés comme des courtisanes, représentoient des farces impudiques, & se prostituoient pour de l'argent. Abbas II fit cesser ce désordre, & depuis son régne on n'a point entendu parler de ces abominations.

La décoction de pavot est encore une liqueur fort en usage chez les Persans. Elle se débite dans d'autres tavernes particulières. L'effet de ce breuvage est de réveiller les sens, & d'inspirer une gayeté momentanée, qui tient de l'extravagance, & qui est suivie d'un assoupissement morne & profond. Ce que les Orientaux appellent *Bueng* & *Poust*, est une décoction de même genre, dans laquelle on mêle de la graine de chanvre & de la noix vomique. Elle produit aussi une gayeté boufonne ; mais elle jette ensuite dans un abrutissement dont on ne sort jamais. L'usage de certaines Cours de l'Inde est d'en faire boire aux Princes, qu'on veut rendre incapables de régner. Cela, dit-on, est moins inhumain que de les égorger, comme font les Turcs, ou de les aveugler, suivant la pratique des Persans. D'autres prennent l'opium en pilules, ou le mêlent dans leur tabac à fumer.

Cette drogue, de quelque manière qu'on la prenne, est à la longue très-pernicieuse

à la santé. Elle affoiblit également l'esprit & le corps, par l'irritation qu'elle cause dans les nerfs. Mais cela n'empêche pas que les Persans Arabes & Tartares, ne soient passionnés pour l'opium, & le Gouvernement a fait jusqu'ici de vains efforts pour en proscrire l'usage. La Religion leur interdit avec sévérité le vin & les liqueurs fortes; mais cette défense est encore plus mal observée en Perse qu'en Turquie.

Glacières de Perse.

Les Persans boivent à la glace, l'hiver comme l'été. Ils construisent à peu de frais leurs glacières, & les remplissent sans beaucoup d'embarras. Ils font dans un lieu découvert, & exposé au Nord, une fosse très-large, qui a cinq ou six pieds de profondeur. Dans le voisinage de cette fosse ils creusent de petits bassins, profonds de dix-huit à vingt pouces, qu'ils remplissent d'eau le soir, pendant les gêlées, & qui le lendemain se trouvent glacés. Ils en tirent la glace, & la cassent en petits morceaux, qu'ils jettent dans la grande fosse, & qu'ils arrosent ensuite, afin qu'ils se lient mieux. Ils continuent ce travail pendant quelques jours, & lorsqu'ils ont des glaçons épais de cinq ou six pieds, ils rassemblent pendant la nuit le peuple du quartier, qui accourt avec des cris de joye, au son des tambours & des autres instrumens du pays. On allume des feux autour de la fosse; chacun y descend, & arrange ces grosses masses de glace l'une sur l'autre, en remplissant d'eau les intervalles. Si la neige survient, elle donne un surcroît de peine; car il faut l'enlever avec soin, de peur que venant à se dissoudre, elle ne fonde aussi la

glace. Quand la fosse est remplie, on la couvre de joncs. L'ouverture de ces glacières est une autre fête pour le quartier. La glace est si commune dans tout le pays, qu'elle ne se vend d'ordinaire que deux deniers la livre, & qu'on la donne même gratuitement aux pauvres. Les Persans conservent aussi de la neige, & trouvent que sa fraîcheur est plus délicate que celle de la glace, sur-tout pour les sorbets.

Repas de cérémonie.

Les repas de cérémonie se font le soir; mais les convives doivent être rassemblés entre neuf & dix heures du matin. On leur sert alors une légere collation. Le tems qui précéde le souper se passe à fumer, à discourir, à prier Dieu, à réciter des vers, ou à chanter des cantiques. Les gens graves ne procurent point à leurs hôtes d'autres divertissemens. Ceux qui sont moins séveres font venir des danseuses & des baladines, qui représentent des farces très-libres. On sert le souper entre cinq & six heures. Il consiste ordinairement en trois services, dont le premier est de fruits & de confitures, le second de viandes rôties, & le troisième de potages & de viandes bouillies. Tout cela est mis dans de grands plats, qu'on présente d'abord au principal des convives. Celui-ci commande qu'ils soient partagés entre toute l'assemblée, & alors le maître d'hôtel en fait différentes portions, qu'il distribue aux assistans. C'est le fils, ou le plus proche parent du maître de la maison qui exerce dans les festins la fonction de maître d'hôtel.

Visites, saluts.

Voici ce qui se pratique dans les visites. Si des personnes d'un rang inférieur vien-

pent visiter un Grand, on les fait attendre quelque tems dans une salle, où on leur présente du tabac & du caffé. Quand le maître arrive, chacun se leve & se tient debout, sans faire le moindre mouvement. Le maître fait aux assistans une légere inclination de tête, qu'ils lui rendent en s'inclinant beaucoup plus bas. Ensuite il prend séance, & leur fait signe de s'asseoir. A la fin de la visite c'est lui qui se leve le premier, & alors chacun se retire. On fait plus de cérémonie avec ses égaux. On ne s'assied & on ne se leve qu'après eux. Le maître du logis est toujours assis au bout de la salle, & n'offre jamais son siége à un étranger, ce qui passeroit ici pour une incivilité; mais lorsqu'il veut lui faire un accueil distingué, il quitte sa place, & va s'asseoir à côté de lui, & quelquefois au-dessous, ce qui est la plus grande marque de considération qu'on puisse donner. Dans un cercle on ne se leve point pour les gens qui entrent ou qui sortent, à moins que le maître du logis n'en donne l'exemple. La posture la plus respectueuse est d'être assis sur les talons, sans croiser les pieds ni les genoux. C'est ainsi qu'on s'assied devant ses supérieurs, à moins qu'ils n'ordonnent d'en user autrement. Les pieds doivent être cachés sous la robe.

Ibid. Chapitre XI.

Le salut consiste à incliner la tête, ou à porter la main à la bouche. On ne s'embrasse que dans les occasions extraordinaires, comme au retour d'un long voyage. On ne se découvre point la tête en s'abordant, & ce seroit même manquer de respect à une personne que d'ôter son turban

en sa présence. Les Persans sont doux, civils, affectueux & caressans dans leurs entretiens. Ils ne parlent jamais qu'à la troisième personne ; ils évitent tous les récits capables de faire naître des idées affligeantes, ou se servent de circonlocutions, qui affoiblissent l'impression qu'ils pourroient causer. Par exemple, s'ils ont une mort à annoncer, ils ne disent pas : *Une telle personne est morte* ; *mais elle vous a fait part des jours qui lui restoient à couler.*

Civilité de leurs lettres.

Le même esprit de civilité régne dans leurs lettres. Depuis l'artisan jusqu'au Monarque, il y a de titres pour chaque condition, & ils sont contenus dans un livre particulier appellé *Tenassour*, ou méthode d'écrire, qui est dans les mains de tout le monde. Ils employent, selon les personnes, jusqu'à sept ou huit sortes de papiers, du blanc sans aucun ornement, du blanc doré ou argenté, du jaune, du vert, du rouge, &c. Le plus respectueux est le blanc, orné de fleurs d'or. Lorsqu'ils écrivent à une personne de distinction, ils marquent en lettres d'or, ou en lettres de couleur, son nom & ses titres. Ils font la marge très-grande, & ne commencent leur lettre que vers le bas de la feuille. Le sceau s'appose dans un coin, de manière qu'il n'en paroisse que la moitié ; comme pour faire entendre à la personne à qui on écrit, qu'on n'est pas digne de se montrer en sa présence, & qu'on se cache par respect. La dernière formalité qu'on observe, est de mettre sa lettre dans un sac d'une riche étoffe, qu'on lie avec des cordons d'or ou de soye, ornés de glands ou de petites houpes de même matière.

Idem. Tome II. p. 299.

Les

Les Ambaſſadeurs ſont accueillis en Perſe avec la plus grande diſtinction. On les défraye pendant tout leur ſéjour, & pour leur donner une haute idée de la magnificence du Monarque, on affecte de les retenir pluſieurs mois avant de les introduire en ſa préſence. Dans tous les lieux où ils paſſent, les Grands du Royaume viennent les viſiter, & leur font des préſens. Un Officier, appellé *Mehmandar*, c'eſt-à-dire, Garde des hôtes, les accompagne par-tout, & ſa tête répond de leur perſonne. Le jour de l'audience on les conduit au palais avec une nombreuſe eſcorte, & le Prince les reçoit ordinairement dans un magnifique ſalon, qui eſt au-deſſus de la première porte, en face de la grande place d'Iſpahan. A côté de cette principale entrée il y a douze chevaux de parade, ſix à droite & ſix à gauche, dont les ſelles & les houſſes ſont d'une grande magnificence ; l'or en fait le moindre ornement. Ils ſont attachés par la tête & par les pieds de derrière avec de groſſes treſſes d'or, paſſées dans des anneaux d'or maſſif, qui tiennent à des piquets de même matière. Douze caparaçons de brocard, qui ſervent à leur couvrir entièrement le corps, ſont étalés ſur la baluſtrade qui régne au-devant du palais. A quelque diſtance de-là on voit quatre fontaines, de la hauteur & de la forme de nos fontaines communes de cuivre. Il y en a deux d'or maſſif, & deux d'argent, les unes & les autres poſées ſur des trépieds qui ſont de la même matière que les fontaines. Plus loin on apperçoit divers animaux de la ménagerie royale, tels que des lions,

Comment on traite les Ambaſſadeurs.

Idem. Tome III. p. 217; & Tome VI. p. 205.

des tigres, des léopards, des éléphans ; des rhinoceros, des béliers & des taureaux. Le reste de la place est occupé par des troupes de luteurs & de gladiateurs, par des brigades des gardes à cheval, & par un peuple innombrable.

L'Ambassadeur traverse à cheval une partie de la place ; mais lorsqu'il approche de la porte du palais, il met pied à terre. Le Maître des cérémonies l'introduit dans le salon, le conduit aux pieds du Monarque, & lui fait faire trois inclinations jusqu'à terre, en lui tenant la tête. Après cela l'Ambassadeur se releve, & présente, sans parler, la lettre de son Maître. Un capitaine des gardes la reçoit & la remet au grand Visir, qui la donne au Roi. Le Roi la jette sur un carreau qui est à sa droite, sans daigner l'ouvrir ni même la regarder, & sans dire une seule parole à l'Ambassadeur. Celui-ci s'éloigne alors du trône, & prend séance sur le sofa qui lui est destiné. Cependant les présens arrivent dans la place, portés par cinquante ou soixante hommes. Quand les porteurs ont défilé, on entend un grand bruit de tambours & de trompettes. C'est le signal pour le commencement de divers spectacles, qu'on représente dans la place, & qui consistent en des combats d'animaux, des joutes de gens à pied & à cheval, & divers autres genres d'escrime.

Pendant ces jeux on sert dans le salon une collation de fruits & de confitures, qui, quelque tems après, est suivie d'un grand festin. On ne présente à chaque convive, & au Roi même, qu'un seul pla-

teau, mais d'une telle grandeur, qu'il contient une vingtaine d'assiettes. Celui du Roi est porté sur un brancard d'or. L'audience finit avec le repas, & l'Ambassadeur est reconduit à son hôtel par l'escorte qui l'a mené au palais.

Fête du Nauruz.

Une cérémonie très-remarquable est celle du *Nauruz*, ou du commencement de l'année solaire. C'est une fête très-ancienne dans la Perse. On prétend qu'elle fut instituée par *Giemschid*, cinquième Roi de la Dynastie des Pischdadiens. Ce Prince, faisant la visite de ses Etats, arriva dans l'Azerbijane le premier jour du printems, qui ouvroit alors l'année Persanne. Il monta sur son trône pour se faire voir à ses sujets. Comme il étoit d'une merveilleuse beauté, l'éclat de sa figure, joint à celui des pierres précieuses dont sa couronne étoit couverte, & que les rayons du soleil rendoient encore plus brillantes, éblouit tellement le peuple, qu'il s'écria à haute voix: *Voici le Nauruz*, c'est-à-dire, le nouveau jour. Ce fut à cette occasion que Giemschid institua la fête dont je parle. Elle duroit six jours, dont les cinq premiers étoient marqués par les bienfaits du Prince, & le sixième par les témoignages de reconnoissance que donnoit le peuple. Le Roi délivroit plusieurs prisonniers; il faisoit des largesses, & il accordoit des graces à tous les Ordres de l'Etat. Le soir du cinquième jour, on amenoit au palais un beau jeune homme, qui passoit la nuit dans l'anti-chambre du Roi. Le matin il entroit dans la chambre, sans être annoncé. Le Prince lui demandoit, qui il étoit, d'où il

Hist. Univ. Tome IV, p. 10.

venoit, comment il s'appelloit, & ce qu'il apportoit. Le jeune homme répondoit : *Je suis Auguste; mon nom est* le benit ; *je viens de la part de Dieu, & j'apporte la nouvelle année.* Il avoit à peine achevé ces paroles, que les chefs du peuple entroient, portant chacun dans leurs mains un vase d'argent, où il y avoit différentes sortes de grains, une canne de sucre, & deux pièces d'or. Ces offrandes étoient pour le Roi. Sur la fin de la cérémonie, on apportoit un grand pain. Le Prince en mangeoit un morceau, & invitoit les assistans à imiter son exemple, en leur adressant ces paroles : *Voici un nouveau jour, qui est le commencement d'un nouveau mois & d'une nouvelle année. Il est juste que nous renouvellions réciproquement les bienfaits qui nous unissent les uns aux autres.* Ensuite, revêtu d'un manteau royal, il donnoit aux assistans sa bénédiction, & les renvoyoit avec de riches présens.

Cette cérémonie, qui marquoit avec éclat le commencement de l'ancienne année Persanne, subsista jusqu'à l'invasion des Mahométans Arabes. Ces barbares, dont l'année lunaire ne s'accordoit point avec celle des Persans, & qui avoient d'ailleurs un éloignement marqué pour toutes les coutumes étrangères à leurs préjugés, négligerent de célébrer cette fête, qui tomba insensiblement dans l'oubli. Sultan Malek, Auteur de l'Ere fameuse qui porte son nom, & qui est composée de mois solaires, rétablit le Nauruz dans le cinquième siécle de l'Hégire, & le fit célébrer avec d'autant plus de pompe, que ce jour concouroit avec celui de son couronnement. Tous ses

successeurs l'ont solemnisé depuis avec le même appareil.

Voici ce qui se pratique à Ispahan. Quelques heures avant que le soleil entre dans le signe du bélier, les Astronomes du palais s'assemblent pour observer le moment de l'équinoxe. Lorsqu'il est arrivé, on l'annonce au peuple par des décharges d'artillerie, & au bruit des timbales, des trompettes & des cors. La fête dure huit jours, qui sont consacrés à toutes sortes de réjouissances. Il y a dans la place des comédies, des danses, des feux de joie, des joutes, & des spectacles de toute espèce. Tout le peuple, même dans les conditions les plus misérables, est habillé de neuf, & les Grands se surpassent les uns les autres en magnificence. On s'assemble chaque jour en différens lieux de promenade, hors de la ville, où le concours est tout-à-fait extraordinaire. Outre plusieurs présens qu'on se fait dans le cours de cette fête, on s'envoie la veille des œufs peints & dorés. Le Roi en distribue cinq ou six cens dans son sérail. Le premier jour de la fête, les grands Officiers de la couronne viennent saluer le Sofi, & chacun lui fait un présent, qui ne peut être moindre de cinq cens pistoles, & qui en vaut quelquefois jusqu'à quatre mille. Le Roi, de son côté, donne de magnifiques étrennes à toutes les Dames du sérail, & fait distribuer aux eunuques des gratifications considérables. Il y a tous les jours un somptueux dîner dans le palais, pour tous les Seigneurs qui se présentent. A une heure après midi le Roi se retire dans le sérail, & les Grands retournent

dans leur maison, où ils recoivent à leur tour les hommages de leurs inférieurs. Ils ne sçavent gré de ces soumissions, qu'autant qu'elles sont accompagnées de présens.

§. III.

Devoirs funèbres.

Rien de plus décent & de mieux ordonné que les cérémonies qui précédent & qui accompagnent ici ces derniers & importans devoirs de l'humanité. Quand un malade touche à sa dernière heure, on allume sur la terrasse de la maison plusieurs petites lampes, afin d'avertir les passans & les voisins de prier pour lui. On fait venir en même tems quelques Mollahs, qui l'exhortent au repentir, en lui rappellant tous les péchés de sa vie. Le malade dit à chaque article *Taubé*, je me repens. Ensuite on lui fait faire une profession de foi, & lorsqu'il a perdu l'usage de la parole, on récite sur lui des prières, ou quelques chapitres de l'Alcoran. Si son agonie est longue & douloureuse, on le porte dans le lieu où il avoit coutume de faire sa prière, & on le couche là sur le dos, les pieds & le visage tournés vers la Mecque, afin que son ame obtienne une plus prompte délivrance.

Pratiques de dévotion pour les mourans.

Chardin, Tome. VII, Chap. IV.

Quand il a rendu le dernier soupir, tous ceux qui l'environnent poussent des cris lugubres, déchirent leurs habits, se frappent le visage & la poitrine, & donnent les marques de la plus sensible affliction. Pendant cette scène lamentable, on envoye chez le Cadi, ou Juge public, pour lui donner avis du décès, & obtenir la

permiſſion d'enterrer le mort. On ferme les yeux & la bouche du défunt, on lui lie fortement la tête avec une bande de toile, depuis le ſommet du crâne juſqu'au-deſſous du menton, pour empêcher que ſa bouche ne s'ouvre, & n'éprouve quelque contorſion. On lui tire les bras & les mains, & on fait enſorte de les étendre dans toute leur longueur ſur les côtés du corps. On lave enſuite le mort, ſoit dans ſa maiſon, ſoit dans un baſſin public, deſtiné à cet uſage. Il y en a pluſieurs dans toutes les grandes villes. Ces ablutions, dans la liturgie Perſanne, ſont de trois eſpèces. La première ſe fait avec de l'eau commune, dans laquelle on met un bouquet de feuilles d'aliſier; la ſeconde avec de l'eau de camphre, & la troiſième avec de l'eau ſimple. On obſerve à chaque ablution de laver trois fois le corps, & de le bien eſſuyer, ſur-tout à la dernière, en bouchant avec du coton tous les conduits.

Cérémonies qui précédent les funérailles.

Ablutions.

Quand on a lavé le corps, on l'enveloppe d'un drap qui le couvre entièrement, & ſur lequel pluſieurs dévots font écrire des paſſages, & des chapitres entiers de l'Alcoran. On met enſuite le mort dans un cercueil, ce qui ſe fait le plus promptement qu'il eſt poſſible, parce qu'au bout de neuf ou dix heures le cadavre enfleroit tellement, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire entrer dans la biere. C'eſt une choſe particulière aux morts de cette contrée, & Chardin l'attribue à la grande ſéchereſſe de l'air. Si le cercueil doit être porté dans un lieu éloigné, comme les malades l'ordonnent quelque-

Manière d'enſevelir & d'embaumer les corps.

fois, on le remplit de sel, de chaux & de gomme, sans vuider le corps, ce qui passeroit ici pour une impiété. On n'embaume point autrement les morts dans cette partie de l'Asie.

Convois. Les Convois se font sans aucune pompe. Un Mollah & quelques domestiques en font communément tout le cortège. Le corps est porté par les esclaves & les amis du défunt, qui sont relevés par les premières personnes qui se rencontrent sur la route. Chacun, dans ces occasions, prête volontiers la main, & l'on voit des gens de la première considération descendre de cheval, pour rendre aux morts ce pieux devoir. Quelquefois on porte devant le cercueil les enseignes de la Mosquée, & l'Alcoran partagé en une trentaine de volumes, qu'un pareil nombre de *Taleb-elm*, ou d'Etudians, tiennent à la main. Dans les convois des gens de qualité, quelques chevaux soutiennent les armes & le turban du défunt.

Cimetières publics. Dans les petites villes, les cimetières sont ordinairement hors des portes; les grandes villes en ont plusieurs dans leur enceinte. On fait deux fosses pour chaque mort, l'une perpendiculaire, l'autre horizontale, & creusée dans le côté de la première fosse. C'est dans la cave horizontale qu'on dépose le corps. Dans les obséques des gens de distinction, on enterre à côté du mort son turban, son épée, son carquois & son arc. Chacun des assistans jette sur lui un peu de terre, en disant: *Nous sommes à Dieu, nous venons de Dieu, & nous retournerons à Dieu.*

On couvre la fosse de sable ou de brique, afin que l'herbe n'y croisse pas, & le plus souvent on met dessus une pierre plate, haute de deux ou trois pieds, sur laquelle on grave quelque passage de l'Alcoran. Si c'est la tombe d'un homme, on taille sur la pierre la représentation d'un turban. Dix jours après les funérailles, les femmes & les enfans du mort viennent visiter son tombeau. Ces visites se renouvellent en divers tems de l'année, sur-tout les jours de fêtes, & quelquefois on laisse sur la fosse des gâteaux, des fruits, & d'autres offrandes, consacrées aux Anges qui gardent le sépulchre.

Le deuil dure quarante jours, dont les huit premiers se passent dans une affreuse tristesse. On s'enferme dans sa maison; on y pleure la nuit & le jour le défunt; on n'est vêtu que d'une robe de grosse toile déchirée par lambeaux; on se refuseroit toute sorte d'alimens, si les voisins n'en apportoient, & ne forçoient de prendre quelque nourriture. Le neuvième jour on va au bain, on se fait raser la tête & la barbe, on prend de meilleurs habits, & on fait des visites. Cependant les lamentations continuent dans la maison, non pas sans relâche, comme dans les premiers jours, mais deux ou trois fois la semaine, sur-tout à l'heure que le défunt a rendu l'ame. Les regrets vont toujours en diminuant jusqu'au quarantième jour, qui, comme on l'a dit, est le terme du deuil. Deuil.

jolie personne se loue à Ispahan quatre ou cinq cens livres par année ; mais il faut la nourrir, l'habiller & la loger. Le bail se renouvelle si les parties en sont d'accord. Lorsqu'une femme se sépare de ce mari passager, elle ne peut en prendre un autre qu'au bout de quarante jours, qu'on appelle *les jours de purification.*

Concubines.

Les concubines achetées se nomment *Canizé*, & sont traitées avec plus de ménagement que les autres esclaves. On leur donne des habits propres, un appartement séparé, & des filles pour les servir. Lorsqu'elles deviennent meres, tous ces avantages augmentent, & elles ne sont plus regardées comme des esclaves. Leurs enfans ont les mêmes prétentions à l'héritage du pere que ceux des femmes légitimes ; & s'ils naissent avant ceux-ci, ils jouissent du droit d'aînesse, quand même l'épouse seroit de sang royal.

Femmes légitimes.

Les femmes légitimes s'appellent *Nekaa.* La Religion permet d'en épouser quatre ; mais il est très-rare qu'on en ait plus d'une, soit parce que leur entretien est fort couteux, soit à cause des querelles que leur multiplicité excite dans le sérail, où elles veulent toutes dominer. En général, il n'y a que les gens riches qui prennent des femmes de cet ordre. L'usage le plus général est d'avoir des Canizé, dont l'entretien coute moins, & qu'on gouverne d'ailleurs avec plus d'autorité, parce qu'elles sont nées dans l'esclavage.

Comment se traitent les mariages.

Les mariages se traitent ici comme à la Chine, par l'entremise des femmes, & se font pas procureur. Quand on est

convenu des articles, les parens des mariés s'assemblent dans la maison de la fille. Son pere va recevoir l'époux, le présente à la compagnie, & se retire; car il ne doit pas assister à la célébration, de peur que sa présence ne gêne les contractans. On dresse l'acte dans une chambre séparée, où personne n'a la liberté d'entrer, à l'exception de l'époux, d'un juge ecclésiastique, & de deux Procureurs, l'un pour le mari & l'autre pour la femme. Ces Procureurs gardent la minute des contrats, & sont chargés d'en faire exécuter les conventions. L'épouse, accompagnée de plusieurs femmes, se rend dans un cabinet voisin, dont la porte est entr'ouverte; mais un rideau qui est derrière empêche d'y distinguer aucun objet. Le Procureur de la fille s'approche du cabinet, étend la main sur la porte, & dit à haute voix: *Moi, que vous avez choisi pour Procureur, je vous marie à l'homme qui est ici présent; vous serez toujours sa femme, & à cette condition vous jouirez du douaire que nous avons stipulé.* Le Procureur de l'époux répond: *Moi, chargé de procuration par ..... j'épouse en son nom la femme qui lui a été donnée par le Procureur ici présent, & je promets de lui payer le douaire convenu.* Alors le juge ecclésiastique s'avance jusqu'à la portière du cabinet, & dit à l'épouse: *Ratifiez-vous l'engagement que votre Procureur vient de contracter en votre nom?* Elle répond *oui*. Le Cadi ayant fait la même demande au mari, dresse le contrat, y appose son sceau, & le fait sceller par les parens des deux familles. Plus il y a

de sceaux à ces sortes d'actes, plus ils sont autentiques.

Après cette cérémonie chacun se retire, & le lendemain l'époux envoye à sa femme l'anneau conjugal & divers présens, soit en habits, soit en argent, soit en bijoux. La femme de son côté envoye au mari quelques bagatelles.

Cérémonies des noces.

La noce se fait dans la maison du mari. Les neuf premiers jours se passent en festins & en divertissemens, auxquels la mariée ne prend point de part. Le matin du dixième jour on envoye sa dot chez le mari. Elle consiste en bijoux, en coffres remplis de hardes, en meubles de toute espèce, en esclaves & en eunuques. Le trousseau est porté sur des bêtes de charge, au son de plusieurs instrumens. Les esclaves & les eunuques sont à cheval. La mariée n'arrive que la nuit. Si c'est une fille de qualité, elle est portée dans un *Cajuas*, c'est-à-dire, dans une de ces litières basses, faites en berceau, dont le poids est si léger, qu'un chameau en soutient deux. Les filles d'une condition ordinaire vont à cheval, ou à pied. Des joueurs d'instrumens ouvrent la marche; le reste du cortége est composé d'eunuques & de femmes, qui ont un cierge à la main. L'épouse est couverte de deux voiles, d'ont l'un lui cache tout le corps, & l'autre descend jusqu'à la ceinture. Ce dernier, composé d'une riche étoffe brochée, est plissé comme une jupe. Deux femmes lui donnent le bras, lorsqu'elle marche à pied; & si elle est à cheval, un eunuque tient la bride. Quand elle est

arrivée à la maison du mari, ses femmes la menent à l'appartement qui lui est destiné, lui ôtent ses voiles & ses habits, & la mettent au lit. Un moment après le mari est conduit dans le même lieu. Il n'y a point de lumière dans la chambre, & les deux époux s'unissent, non-seulement sans se connoître, mais sans se voir.

Liberté du divorce.

Le divorce est autorisé par la loi Mahométane. Si c'est le mari qui le sollicite, il doit délivrer le douaire à sa femme avant la répudiation. Si c'est la femme, elle perd son douaire. Il est permis, après la séparation, de se rejoindre; & cela peut arriver trois fois. Mais après le troisième divorce, les loix mettent une condition fort étrange à la réunion. La femme doit épouser un autre mari, & habiter avec lui pendant quarante jours, avant de retourner à son ancien époux. Au reste, les divorces sont rares, sur-tout parmi les Grands, qui croiroient leur honneur blessé, si une femme qu'ils ont connue passoit dans les bras d'un autre. Ils lui ôteroient plutôt la vie, que de lui permettre de solliciter une séparation. Les Magistrats de leur côté prennent rarement connoissance des démêlés qui surviennent dans l'intérieur des sérails, & l'autorité des maris est si redoutable, qu'il y a peu de femmes qui osent en venir à un tel éclat.

Débauche des courtisanes.

Quoique l'usage des femmes prostituées soit défendu par la religion, ce désordre régne en Perse avec la dernière licence. Toutes les villes sont remplies de courtisanes, qui se livrent dans les caravanserais, dans les bazars écartés, & jus-

que dans les cours des Mosquées & des Colléges. On les voit même entrer quelquefois dans les cellules des Mollahs. On compte dans Ispahan jusqu'à onze mille femmes publiques, dont un Magistrat, nommé *Mechel dar Bachi*, enregistre les noms.

§. V.

Exercices & jeux Persans. Qualités bonnes & mauvaises de ce peuple.

Les exercices des Persans ont pour principal objet le maniement des armes. Comme ils demandent autant de force que de dextérité, on ne peut guère s'y appliquer avant l'âge de vingt ans. Le tems qui précéde est consacré à l'étude de la Religion & des sciences. Chardin, T. IV, Chapitre XII.

Le premier exercice est celui de l'arc. On apprend d'abord à le tenir avec grace, à le tendre & à le détendre en plusieurs sens, à droite, à gauche, en haut, en bas, devant & derrière soi, en courant, à genoux, en se tenant sur un pied; en un mot, en cent postures différentes. On prend au commencement des arcs aisés à bander, & on s'accoutume par dégrés à manier les plus difficiles. On augmente leur poids en passant dans la corde de gros anneaux de fer. Il y a des arcs d'escrime qui pesent jusqu'à cent livres. On s'exerce ensuite à tirer la fléche. L'art consiste à la pousser loin, à tirer juste, & à la faire entrer fort avant dans le but, qui est ordinairement placé dans un massif de terre battue, haut de quatre pieds, & large de deux. Les fléches d'exercice ont le fer rond & obtus, au lieu que celles Exercice de l'arc.

de combat ont la pointe fort aigue.

Exercice du sabre. Quand on sçait manier l'arc avec adresse, on apprend à se servir du sabre. Pour former les jeunes gens à ce genre d'escrime, le maître leur attache deux poids au poignet, & leur met outre cela deux plaques de fer sur les épaules. L'art consiste à tourner le sabre avec la même légéreté que si le corps n'étoit chargé d'aucun poids.

Exercice à cheval. Le troisième exercice est celui du cheval. Les Persans ont toujours passé pour les meilleurs écuyers de l'Asie. Il y a ici des gens si fermes à cheval, qu'ils se tiennent debout sur la selle, & courent ainsi au galop. D'autres se penchent jusqu'à terre, rangent vingt jettons, l'un après l'autre, sur une même ligne, & les ramassent au retour, sans rallentir leur course.

La Lutte. La lutte est l'exercice des gens du peuple. Chaque ville a des lutteurs gagés pour ses spectacles, & les grands Seigneurs en ont aussi des troupes. Les lutteurs sont nuds, à l'exception d'un caleçon de cuir fort court & fort étroit, qui couvre les parties que la pudeur permet le moins d'exposer. Ils se frottent le corps & le caleçon d'une pommade jaune, composée d'huile & d'une poudre appellée *Hanna*, afin que l'adversaire ait moins de prise sur eux. Un tambour donne le signal du combat, & se fait entendre pendant toute la lutte. On commence par se donner mutuellement la main, en signe de bonne guerre, & par se frapper en cadence les cuisses & les hanches, comme pour préluder & se mettre en haleine. Ensuite on

se joint corps à corps avec un grand cri, & chacun s'efforce de terrasser son adversaire. La victoire consiste à l'étendre à terre, sur le ventre ou sur le dos; ce qui se fait ordinairement en l'élevant en l'air & l'abbattant tout-à-coup, après qu'un long combat a épuisé ses forces.

Combats du sabre.

D'autres athlètes combattent avec le sabre. Après avoir prèludé par quelques tours d'agilité, ils en viennent aux coups, frappant toujours du tranchant, à moins qu'on ne les serre de trop près; car alors ils présentent la pointe. Chacun tâche de parer avec le bouclier les coups qu'on lui porte. Ce combat devient quelquefois tragique par l'acharnement des champions; mais quand on s'apperçoit qu'il est trop vif, on a coutume de les séparer.

Exercice du mail.

L'exercice du mail est plus pacifique. Il se fait à cheval, dans une grande place, à l'extrêmité de laquelle sont quelques piliers qui servent de passe. On jette la balle au milieu de la place, & les joueurs courent au galop pour la frapper. Les mails sont si courts, qu'il faut se pencher plus bas que l'arçon pour l'atteindre. On gagne le prix quand on a fait passer la balle entre les piliers; mais il faut courir à toute bride en assenant le coup. Il se fait ici des parties de quinze contre quinze, & de vingt contre vingt.

Jeu d'Arc.

Le prix de l'arc se tire aussi à cheval, dans une place destinée à ces différentes joutes. Une tasse d'or, posée à l'extrêmité d'un mât, sert de but. Le cavalier prenant de loin sa course arrive en galopant à cet endroit, & lorsqu'il a passé le mât, tire sa fléche, le corps renversé sur

la croupe du cheval. Ce noble amusement est commun dans toutes les villes de Perse, & les Rois même ont coutume de s'y exercer. Sefi II en faisoit ses délices, & s'y étoit rendu si habile, qu'il abattoit toujours la tasse du premier ou du second coup.

Courses à pied.

Les Persans ont aussi des courses à pied, & cet exercice est particulier aux coureurs du Roi, appellés *Chatir*. On n'est reçu dans ce corps qu'après avoir parcouru vingt-quatre fois, entre deux soleils, une carrière qui a une lieue & demie de long. On part de la grande porte du palais, & on arrive à une colonne, qui est le terme opposé. Il faut y prendre douze flèches l'un après l'autre, & faire par conséquent douze courses de trois lieues chacune. Sous Soleïman, un Chatir fit ces trente-six lieues en moins de quatorze heures, & obtint pour récompense le calaat & cinq cens tomans. Le jour destiné à ces courses est une fête générale. La grande place d'Ispahan, d'où part le Chatir, & toutes les rues qui sont sur son chemin, sont ornées de riches tentures. Devant la porte des grands hôtels il y a des tables couvertes de cassolettes, d'eaux parfumées, & de divers rafraîchissemens. Le coureur s'y arrête des tems en tems, pour se faire jetter de l'eau sur les épaules & sur les jambes. Lorsqu'il arrive à la colonne, deux hommes des plus robustes le prennent dans leurs bras, l'étendent sur un tapis, lui présentent du sorbet, & lui font respirer des parfums.

Les Persans excellent en général dans tous les exercices qui demandent de l'agilité & de la vigueur. Leurs danseurs de

côrde, leurs sauteurs & leurs voltigeurs, sont beaucoup plus souples & plus adroits que les nôtres. Non-seulement ils dansent sur une corde droite ou lâche, comme les danseurs d'Europe, mais un de leurs tours familiers est de marcher sur une corde tendue obliquement, depuis le haut d'une muraille jusqu'à terre. Ils y montent & ils en descendent, s'accrochant avec l'orteil, qu'ils passent dans la corde, & portant quelquefois sur leurs épaules un enfant. Leurs joueurs de gobelets & leurs autres charlatans, font des tours de gibecière, que le peuple crédule prend pour des opérations magiques. Mais Chardin, qui les observa de près, n'y trouva rien de merveilleux, & s'inscrit en faux contre ce que Tavernier & d'autres Voyageurs ont débité au sujet des charlatans de l'Inde. Le fameux prestige de l'arbre, que ces prétendus sorciers font croître à vue d'œil, en l'arrosant de leur sang (1), est, selon notre Voyageur, un tour banal, qu'il vit faire plusieurs fois en Perse, & dont il reconnut lui-même la fourberie : *J'ai fait tous mes efforts*, ajoute l'Auteur, *pour voir en ce genre quelque chose de surnaturel; mais ç'a toujours été inutilement; la magie blanchissoit dès que j'y regardois de près, & je me suis toujours vu contraint d'y reconnoître de l'imposture.*

Danseurs de corde, Voltigeurs, Charlatans.

Les exercices dont nous venons de parler, forment les principaux amusemens des Persans. La Religion leur défend le jeu, & la Police vient à l'appui de cette défense en condamnant les infracteurs à

(1) Voyez le Tome III. de cette Histoire, p. 69.

l'amende. Cependant quelques Casuistes le permettent, pourvu qu'on ne joue point d'argent. Entre différens jeux, ils ont le trictrac, le toton, le jeu des coquilles, dont les Turcs leur ont appris l'usage, les échecs & les cartes. Les Persans soutiennent que le jeu des échecs a été inventé par leurs ancêtres. Mais il est probable qu'il vient originairement de l'Inde, & qu'il n'a été connu en Perse que dans le cinquième siécle de l'Ere Chrétienne, c'est-à-dire, dans un tems fort postérieur à son origine, qui, de l'aveu de tout le monde, estfort ancienne. Un homme très-versé dans les langues & les antiquités orientales, observe que *Chosroès* I, Prince Sassanide, qui commença à régner en 531, apprit ce jeu de quelques Indiens. Les Persans l'appellent *Chet-reng*, & ses principaux termes sont empruntés de leur langue. *Echec* vient de *Scheïk*, ou de *Schah*, qui signifie Roi, & *Mat*, dans la même langue, ainsi que dans l'Hébraïque, signifie mourir. Ce que Chardin appelle les cartes Persannes, est un amas de tablettes de bois fort minces, nommées *Ganjafé*, & fort bien peintes. Il y a huit couleurs, & quatre-vingt-dix cartes. C'est un jeu triste & sans aucune invention.

Jeux Persans.

Schikard, in Tarish, pag. 146.

Les Persans ont en général l'esprit excellent, l'imagination vive & féconde, une belle mémoire, de l'ouverture pour les sciences, & des dispositions heureuses pour toutes sortes d'arts & d'exercices. Ils aiment la dépense, les plaisirs, & le faste; peu inquiets de l'avenir, ne désirant les richesses que pour les répandre, & ne se refusant aucune des satisfactions

Portrait de ce peuple.

Chardin, Tome IV, Chap. XI; Herbert, Figueroa. *pass*.

qu'ils peuvent se procurer. Cette indifférence pour l'avenir, est fortifiée par l'opinion du *fatalisme*, qui n'a pas moins de partisans en Perse qu'en Turquie. On ne peut pas dire qu'ils manquent absolument de bravoure ; mais l'habitude d'une vie molle leur inspire une grande insensibilité pour la gloire des armes, & les rend peu propres aux fatigues de la guerre. *sim. Histoire de la dernière Révolution de Perse, Tome I.*

Il n'est point de peuple plus sociable, ni plus humain avec les étrangers. Ils pratiquent l'hospitalité envers tous les hommes, sans avoir égard à la différence des Religions. Quoique persuadés, par un préjugé déducation très-naturel, que celle qu'ils professent est la meilleure, ils n'ont point pour les autres cultes ce mépris insultant, & cette aversion brutale qu'on reproche aux Turcs. J'ai rapporté cette maxime, peu Musulmane, d'Abbas II, que *les Rois doivent une justice égale à tous leurs sujets, & qu'il n'appartient qu'à Dieu de gouverner les consciences.* Ce Prince ne pouvoit souffrir qu'on décriât en sa présence les Religions étrangères, & c'étoit en particulier lui faire mal sa cour, que de médire du Christianisme. Soleïman, son successeur, quoique peu favorable aux Missionnaires Européens, n'avoit point une ridicule prévention contre leurs dogmes. Ce qu'il dit à un Ambassadeur Polonois, prouve qu'il avoit l'esprit très-dégagé de ce fanatisme. Le fameux Sobieski venoit de faire lever aux Turcs le siége de Vienne, & le bruit se répandit en Perse qu'il alloit assiéger Constantinople. Le Sofi demanda à ce sujet à l'Ambassadeur quel traitement on feroit aux Turcs

après la réduction de cette ville: *Nous les ferons tous mourir*, répondit le Polonois, *à moins qu'ils n'embrassent le Christianisme. Oh bien*, dit le Roi, en faisant le signe de la Croix, *si votre maître prend Constantinople, je me ferai aussi Chrétien.* Il retint l'Ambassadeur à souper, & porta force santés au Roi de Pologne. On rapporte une chose toute aussi particulière de Schah Husseïn, Prince beaucoup plus dévot que n'étoit Soleïman. Un jour qu'il examinoit une montre, qu'un Génevois, nommé *Rousseau*, lui avoit faite: *J'observe*, dit-il, *que les Francs travaillent beaucoup mieux qu'on ne fait ici: j'ai peur que comme ils sont plus éclairés que nous sur ce qui concerne les Arts, ils ne le soient aussi sur ce qui concerne la Religion.* Une dernière preuve de l'humeur traitable des Persans sur cet article, c'est qu'ils tolerent chez eux tous les cultes, jusqu'à permettre aux étrangers qui ont embrassé le Mahométisme, de l'abjurer. Ils croyent efficaces les prières de tous les hommes, & dans leurs maladies ils ont recours aux sacrifices des Religions étrangères. Mais cet esprit d'humanité & de tolérance ne s'étend pas jusqu'aux Ecclésiastiques, *qui sont ici*, dit le protestant Chardin, *comme par-tout ailleurs, pleins de haine & de fureur contre les gens qui ne professent pas leurs sentimens.*

Ces tranquilles Asiatiques s'emportent rarement, & ne se battent jamais. Leur courroux s'exhale en injures piquantes, qui dégénèrent quelquefois en grossièretés atroces, mais dans lesquelles le nom de Dieu n'est jamais profané. Ils ne comprennent pas qu'on puisse blasphémer ce

ſaint nom, & quand ils entendent dire que les Européens l'outragent quand ils ſont en colere, ils tombent dans un extrême étonnement. Dans leurs diſcours familiers ils ne ceſſent de benir Dieu, & d'exalter ſes perfections. Leurs exclamations ordinaires ſont celles-ci: *Dieu très-grand! Dieu miſéricordieux! O Dieu, pardonnez-nous, aidez-nous!* Ils metrent le nom de Dieu à la tête de toutes leurs lettres, & ils ne commencent aucune action ſans l'invoquer. Mais il y a ſouvent dans ces beaux dehors plus d'oſtentation & de manége que de véritable piété. Le Perſan, en général, eſt hypocrite & fourbe. Il compoſe ſon maintien pour en impoſer à la multitude, & parvenir à ſes fins. Quand on leve le voile dont il ſçait maſquer ſes vices, on trouve qu'il eſt diſſimulé, menteur, infidéle dans le commerce, & capable des plus honteuſes ſupercheries. C'eſt d'ailleurs le peuple le plus civil & le plus maniéré de l'Aſie occidentale. On ne peut avoir l'air plus affable, la contenance plus noble, l'eſprit plus agréable, le caractère plus inſinuant & plus doux. Avec toutes ces qualités aimables, ils ne ſont ni eſſentiels, ni généreux: *Jamais ils ne vous parlent mal*, diſoit agréablement un Ambaſſadeur Portugais, *& jamais ils ne vous ſont de bien.* Ils ſont naturellement railleurs, mais avec tant de fineſſe, qu'ils n'offenſent perſonne. Ils ont du goût pour les arts & pour les ſciences, & à cet égard ils l'emportent beaucoup ſur les Turcs, & ſur tous les autres peuples de l'Orient, à l'exception des Chinois.

Le ſang de ces Aſiatiques n'étoit pas

plus beau il y a cent cinquante ans, que celui des Arabes & des Tartares, dont ils tirent leur origine, & qui sont les plus laids mortels de l'univers. Dans les provinces éloignées du centre où les habitans ne s'allient qu'entr'eux, les hommes sont encore assez difformes. Mais dans la Perse proprement dite, & dans les contrées voisines, le sang est devenu plus beau, par le mêlange de celui des Circassiennes & des Géorgiennes, qui peuplent tous les harams des grands Seigneurs. Ces alliances ont embelli les deux sexes. Les femmes ont communément la physionomie agréable, la taille fine, les yeux noirs & vifs, la peau belle, & le teint délicat. Elles aiment la table & la musique; elles sont enjouées, sensibles à l'amitié, plus sensibles encore aux offenses, passionnées pour le plaisir, & uniquement sages par contrainte. Les hommes sont grands, bien faits, hauts en couleur, & d'une constitution robuste. Quoique livrés, dès leur première jeunesse, aux voluptés les plus capables d'énerver le corps, ils conservent leur force & leur fraîcheur jusque dans un âge avancé. Dans le tems que Figueroa étoit en Perse, on lui amena de la part d'un Bacha, une troupe de courtisanes. L'Espagnol, qui étoit sexagénaire, les renvoya, en chargeant son interprête de dire au Gouverneur que ces plaisirs n'étoient plus faits pour son âge. Les Persans jugerent sur cette réponse que Figueroa devoit avoir cent ans, & trouverent fort extraordinaire qu'un homme si décrépit eût entrepris le voyage de Perse.

Fin du quatrième Tome.



TABLE
DES CHAPITRES
ET DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume, & qui indiquent les principales Matières.

HISTOIRE DES INDIENS.

SUITE DE LA III. PART. DU CHAP. VII. ET DE L'ART. III.

HISTOIRE DES PERSANS.

Fin de la Table du quatrième Tome.

